





LES

ESSAIS

DE MICHEL

SEIGNEUR

DE MONTAIGNE.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

LES
ESSAIS
DE MICHEL,
SEIGNEUR
DE MONTAIGNE.

DONNEZ SUR LES PLUS ANCIENNES ET LES PLUS CORRECTES Editions : Augmentez de plusieurs Lettres de l'Auteur ; & où les Passages Grecs, Latins & Italiens, sont traduits plus fidélement, & citez plus exactement que dans aucune des précedentes.

Avec des NOTES, & de nouvelles TABLES DES MATIERES beaucoup plus utiles que celles qui avoient paru jusqu'ici.

Par PIERRE COSTE.

NOUVELLE EDITION,
plus ample & plus correcte que la derniere de Londres.

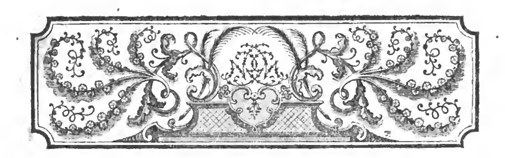
TOME PREMIER.







A PARIS,
PAR LA SOCIETÉ.
M. DCC. XXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PREFACE

DE

L'EDITEUR.



OUS les bons Esprits sont d'accord depuis long-temps sur le merite des ESSAIS de *Montagne*. Je ne prétens, ni en faire l'éloge dans les formes, ni entrer dans la discussion des Critiques qu'on en a faites. Je ne pourrois rien dire de nouveau sur le prémier article: & je suis persuadé que ceux qui liront l'Ouvrage avec quelque application, seront aisément convaincus du peu de solidité de la plupart de ces Critiques.

Une chose sur quoi je ne puis m'empêcher de faire quelques reflexions, avant que de montrer les avantages de cette Edition sur toutes celles qui ont paru jusqu'ici, c'est cette noble candeur que Montagne y montre partout, & qui ne se dément jamais.

On a fort blâmé Montagne de ce qu'il s'est fait lui-même le sujet de son Livre. Cette objection a été re-

battuë mille fois ; & je l'ai entendu repeter fort souvent dans des Compagnies où il m'étoit aisé de voir, que ceux qui la faisoient, n'étoient pas fort instruits de la maniere dont Montagne s'est depeint dans son Livre. Il l'a fait avec tant de sincerité, qu'il y a tout sujet de croire, que c'est moins par vanité que pour instruire, qu'il s'est engagé dans une entreprise si épineuse. Il est certain du moins que ce Portrait est comme un Miroir fidelle, où tous les hommes pourront se reconnoître par quelque endroit, s'ils prennent la peine de s'y regarder avec attention, & dans le dessein de se voir tels qu'ils sont effectivement. On a beau faire : dans ce Monde, il faut ou s'étudier serieusement soi-même, ou vivre au hazard, exposé sans cesse à être le jouët des autres hommes & de ses propres foiblesses, toûjours dans l'inquiétude & dans le désordre, toûjours à se plaindre de Maux dont on ignorera la cause, & le veritable remede. *Si le Monde*, dit fort bien [1] Montagne à cette occasion, *se plaint dequoy je parle trop de moy, je me plains dequoy il ne pense pas seulement à soy.* Qu'on essaye d'imiter la liberté qu'il a prise de se peindre sans déguisement, & l'on verra bien-tôt que l'entreprise n'est pas tant blâmable que difficile à executer.

La plupart des hommes sont si aveuglez par une fausse complaisance pour eux-mêmes, & par une mauvaise honte, que, bien loin de pouvoir se dévoiler au Public avec cette aimable sincerité qui paroît dans Montagne, ils n'ont pas même le courage de fouiller

1 Tom. III. p. 21.

dans les replis de leurs Cœurs pour se découvrir secretement à eux-mêmes leurs foiblesses, leurs legeretez, & les veritables motifs de leurs actions. C'est là sans doute la raison pourquoi de tant d'Ecrivains qui ont paru depuis Montagne, & dont la plupart n'ont été que de fades imitateurs, (car c'est l'engeance qui a toûjours abondé le plus dans la Republique des Lettres) il ne s'en est trouvé aucun qui ait entrepris de marcher sur ses traces.

La chose est si remarquable, que le feu [2] DUC DE BUCKINGHAM, fameux par un discernement exquis, & un jugement qu'on n'a jamais soupçonné d'avoir été offusqué par une vaine complaisance pour des préjugez mal fondez, en a pris occasion de faire l'éloge de Montagne. Après avoir parlé de CICERON & du Chancelier BACON, comme de deux excellens genies, dont la conduite n'eut guere de rapport avec la sagesse qui brille dans leurs Ecrits, il dit que ces deux celebres Ecrivains auroient rendu beaucoup plus de service au Public, s'ils eussent voulu lui exposer naïvement & en détail, les veritables causes de cette contrarieté. *Mais,* [3] ajoûte-t-il, *nous ne devons point attendre ce degré de sincerité de la part d'aucun Ecrivain, excepté l'incomparable* Montagne, *qui apparemment sera toûjours le seul de son espece. Je sçai bien,* continuë le Duc de Buckin-

2 *Marquis de Normanby,* &c.

3 But vve must never expect so much sincerity in any Writer, except the incomparable *Montagn*, vvho is like to stand alone to all Posterity. *Essay on Authors* : p. 266. Vol. II. of THE WORKS of JOHN SHEFFIELD, ——Duke of Buckingham.

gham, *qu'on accuſe Montagne de vanité, mais ſans raiſon, à mon avis.——Et s'il eſt vrai qu'il n'en ait pas été tout-à-fait exempt, jamais perſonne n'a ſi bien ſçu le déguiſer:* car toute ſa Vanité s'étant bornée à lui faire publier auſſi librement ſes foibleſſes & ſes défauts, que ſes bonnes qualitez, c'eſt une vanité d'un genre tout particulier, & qui peut-être meriteroit un autre nom.

Montagne ne parle pas avec moins de candeur de ſon Livre que de lui-même.

Outre les citations dont il l'a enrichi, il confêſſe naïvement, qu'il y a inſeré bien des raiſons & des comparaiſons tirées d'Auteurs célebres, dont il a caché les Noms à deſſein, pour tenir en reſpect ces Cenſeurs temeraires, qui n'ont pas plûtôt jetté les yeux ſur un Livre nouveau, qu'ils ſongent à en faire la critique: ſi éloigné d'ailleurs de vouloir s'approprier les penſées d'autrui, *qu'il aimeroit quelqu'un*, dit-il, [4] *qui le ſçuſt déplumer, par clairté de jugement.* Sans m'être beaucoup attaché à chercher ces penſées étrangeres dont il a embelli ſon Ouvrage, j'en ai découvert [5] un aſſez bon nombre, mais plûtôt par hazard, ou par reminiſcence, que par cette eſpece de diſcernement que Montagne exige de ceux qui voudroient entreprendre de le *déplumer*.

Il nous dit avec la même franchiſe, qu'*il* [6] *entre-*

4 Tom. II. p. 90.

5 Voyez Tom. I. p. 52. *Not.* 2. Pag. 75. *Not.* 30. Pag. 77. & 78. *Not.* 33, 34, 35. Pag. 90. *Not.* 1, 2. Pag. 127. *Not.* 16.——Tom. II. p. 5. *Not.* 5. Pag. 10. *Not.* 11. Pag. 23. *Not.* 9. Pag. 24. *Not.* 10, 11, 12, 13. Pag. 42. *Not.* 3. Pag. 132. *Not.* 14. Pag. 199. *Not.* 19. Pag. 315. *Not.* 36.——Tom. III. p. 22. *Not.* 5. Pag. 64. *Not.* 1.

6 Tom. I. p. 137, 138.

prend à tous coups de s'esgaler à ses larrecins, d'aller pair à pair quant & eux. Mais c'est autant, ajoûte-t-il, *par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention.* En effet son Livre est rempli de Passages tirez des meilleurs Auteurs, qu'il s'est rendu propres en leur donnant des sens tout nouveaux, & souvent plus délicats & plus relevez que ceux qu'ils ont dans l'Original. Je ferois un Livre, au lieu d'une Préface, si j'allois vous détailler ici toutes ces applications ingenieuses. Un seul exemple, tiré du Chapitre XXI[me] du Prémier Livre, suffira pour exciter la curiosité des Lecteurs qui ont du goût pour ces sortes de recherches. Presque toutes les pensées de ce Chapitre sont prises, mot pour mot, de SENEQUE: & par l'application qu'en fait Montagne, il se trouve que de simples observations de l'usage ordinaire de la vie, interessent enfin toute la nature.

Mais de ces mêmes citations dont Montagne a trouvé moyen d'enrichir son Livre, on a pris occasion de décrier sa sincerité, dont on ne peut le depouiller sans défigurer entierement son caractere. « Si Montagne, « dit-on, a sçû remplir son Livre d'un si grand nombre « de citations, d'où vient qu'il se plaint si souvent & si « vivement de la foiblesse de sa memoire? D'où a-t-il « donc tiré tant de traits d'Histoire, & tous ces beaux « Passages dont il fait des applications si singulieres? « N'est-ce pas sa memoire qui lui a fourni les noms de « tant de Philosophes, leurs propos sententieux qu'il « nous cite à tout moment, & ces longues énumera-

" tions qu'il fait de leurs Sentimens sur les Questions " les plus delicates de la Physique & de la Morale, sur " la nature de Dieu, sur l'essence & l'immortalité de " l'Ame „? Pour répondre à cette Objection sans entrer dans des détails qui nous meneroient trop loin, on peut remarquer d'abord, que faute de memoire, Montagne est tombé de temps en temps dans des meprises assez grossieres, comme lorsqu'il a pris [7] *Crates* pour Socrate, un certain [8] *Dionysius* pour Diogene le Cynique, [9] *Heraclides Ponticus* pour Pythagore; & qu'il a fait dire [10] à *Thales* le contraire de ce qu'il a dit, & quelquefois [11] à *Plutarque*, son plus familier ami, qu'il tenoit toûjours auprès de lui, & dont il ne pouvoit se separer dans le temps même qu'il vouloit [12] *se passer de la compagnie & souvenance de tout autre Livre.*

En second lieu, ce n'est point par un effort de memoire, & dans le feu de la composition, que Montagne a embelli son Livre de toutes les citations qu'on y trouve presentement. Il les y a inserées, pour la plupart, à loisir, & à mesure qu'il les rencontroit dans les Livres qu'il avoit actuellement devant les yeux. Il ne faut, pour s'en convaincre, que parcourir les premieres Editions des *Essais*, où l'on ne trouve que très-peu de citations dans des Chapitres qui dans la suite en ont été tout chargez. Par exemple, dans le Chapitre XII[me] du

7 Tom. III. p. 323. *Not.* 4.
8 Tom. I. p. 127. *Not.* 19.
9 Tom. I. p. 163. *Not.* 56.
10 Tom. III. p. 68. *Not.* 4.
11 Tom. II. p. 275. *Not.* 91. & Tom. II. p. 512. *Not.* 8.
12 Tom. III. p. 102.

second Tome, depuis la page 219, jusqu'à la page 223, on voit un grand étalage des sentimens de tous les plus celebres Philosophes de l'Antiquité sur la nature de Dieu : mais il n'y en a pas un seul mot dans la premiere Edition des *Essais*, imprimée à Bourdeaux en 1580, ni dans celle qui parut ensuite à Paris en 1588. Et tout le monde peut voir dans l'Edition que je donne presentement au Public, que Montagne a trouvé toutes ces pensées fort exactement expliquées dans *Ciceron*, d'où il lui a été fort aisé, sans aucun effort de memoire, de les transporter dans son Livre.

Ici je ne puis me dispenser de prendre connoissance d'une censure que Montagne a publiée fort naïvement contre lui-même, & sur laquelle personne ne s'est jamais avisé de le contredire, c'est ce qu'il dit de sa maniere d'écrire à batons rompus, d'un stile décousu, mal lié, qui ne va [13] *qu'à sauts & à gambades*, pour parler son langage.

La cause de ce défaut ne vient pas absolument, comme on l'a cru jusqu'ici, du genie même de Montagne, qui l'a entraîné sans raison d'un sujet dans un autre, sans qu'il ait pû donner plus d'ordre & de suite à ses propres pensées : mais de je ne sai combien d'additions qu'il a faites çà & là dans son Livre, toutes les fois qu'on est venu à le rimprimer. On n'a qu'à comparer les premieres Editions des Essais avec les suivantes pour voir à l'œil que ces frequentes additions ont jetté beau-

13 Tom. III. p. 242.

coup de desordre & de confusion dans des raisonnemens qui étoient originairement fort clairs & très-bien suivis. Le stile de Montagne tel qu'il paroît dans les premieres Editions, & tel qu'il est dans les dernieres, après avoir été gâté par ces additions, pourroit être comparé à un Colier de perles, qui d'abord seroit composé de perles parfaitement rondes, & d'une égale grosseur, & entre lesquelles on en mettroit ensuite d'autres d'une rondeur aussi parfaite, mais beaucoup plus grosses. Ces dernieres perles en augmentant le prix du Colier, lui feroient perdre une bonne partie de sa beauté. Il en est de même de la plupart des pensées que Montagne a inserées de temps en temps dans son Livre ; on seroit fâché de les perdre, quoiqu'elles le défigurent en plusieurs endroits, de la maniere dont elles y sont enchassées. Parce que Montagne voyoit sans peine la liaison de ses prémieres pensées malgré ce qu'il mettoit entre-deux, il comptoit qu'un Lecteur attentif les verroit aussi bien que lui. Mais quelquefois il ne reste de cette liaison que des traces si legéres & si peu marquées, qu'on ne sauroit l'appercevoir qu'en consultant les plus anciennes Editions. C'est dequoi l'on peut voir un exemple très-remarquable à la page 210. du TOME III. *Not.* 22. & l'on en trouvera dans les Notes plusieurs autres, dont une discussion plus particuliere seroit ici fort desagréable, & m'engageroit dans une excessive longueur.

Il me reste à faire voir en peu de mots les avantages

de

de cette Edition, fur toutes celles qui ont paru jufqu'ici.

De toutes les anciennes Editions des ESSAIS, il n'y en a aucune d'autentique que celle de *Langelier* publiée à Paris [14] en 1595, fur une Copie, *trouvée après le decèds de l'Auteur*, comme on l'affure pofitivement dans le titre, *& qui avoit efté revuë & augmentée d'un tiers plus qu'aux précedentes Editions*. Et c'eft précifément d'après cette même Edition que j'ai fait imprimer celle-ci, fans m'être fervi de celles qui ont paru depuis, que pour corriger de pures fautes d'impreffion. A mefure que ces dernieres Editions font plus recentes, on y a fait de plus grands changemens dans le ftile: mais comme je me fuis fait une loi de donner le Livre de Montagne, tout tel qu'il nous l'a laiffé lui-même, je n'ai admis aucune de ces prétenduës corrections de langage, qui fouvent ne fervent qu'à énerver la penfée de Montagne, & quelquefois lui font dire [15] tout le contraire de ce qu'il avoit dit.

Dans l'Edition de 1595, que j'ai exactement fuivie pour le Texte, il n'y a ni la traduction des Paffages Grecs, Latins & Italiens, citez par Montagne, ni l'indication des fources d'où ces Paffages ont été pris: deux chofes pourtant affez néceffaires, dont Mademoifelle de Gournay voulut embellir l'Edition des Effais qu'elle donna en 1635, & qu'on trouve dans les Editions fuivantes avec toutes les meprifes du prémier Auteur, qui rendent ce travail fort inutile.

14 *Avec l'Extrait du* Privilege du Roi, *donné à Paris, le quinziéme jour d'Octobre*, 1594.
15 Par exemple, TOM. II. p. 18. *Not.* 15.

I. Pour commencer par l'article des citations, Mademoiselle de Gournay nous assure fort expressement dans la Préface qui est au devant de son Edition des Essais, de 1635, qu'un inconnu s'étant avisé de citer une partie des Auteurs dont Montagne avoit rapporté les propres paroles, elle corrigea toutes les erreurs qu'il avoit commises, & augmenta la liste de ces Auteurs d'une bonne moitié; de sorte qu'il ne restoit qu'*environ cinquante Passages* dont elle n'avoit pû découvrir la source. Voici ses propres termes que je ne puis me dispenser de citer: "Quant aux noms des Auteurs citez, *dit-elle*, "qui se voyent icy, *(dans l'Edition de 1635.)* ou qui "pourront se voir encores en quelques impressions, j'ay "reveu & confronté sur leur Texte tous ceux qu'un "inconnu y avoit appliquez; retenu les vrays, rejetté "les faux, augmentant ces veritables d'une moitié: si "bien qu'il ne reste pour ce regard qu'environ cinquan-"te vuides ou noms à remplir, en ce plantureux nom-"bre de près de douze cens passages. C'estoit pour-"tant une assez espineuse difficulté que de trouver la "source d'une bonne partie des autoritez de ce Livre, "l'Autheur en ayant par fois meslé deux ou trois en-"semble, par fois donné tour de main de sa façon à "quelque autre, qui les rend de plus obscure recher-"che. Quoy que ce soit, je ne me fusse jamais demeslé "de leur queste, si des personnes d'honneur & doctes "ne m'eussent presté la main,,. Qui ne croiroit après cela que la source de la plupart des citations de Mon-

tagne a été fidellement indiquée par la Demoiselle de Gournay? Il est pourtant vrai que son *inconnu & ces personnes d'honneur & doctes* qui l'assisterent dans la découverte des Auteurs citez par Montagne, lui fournirent une liste très-imparfaite, toute pleine de citations fausses, ou entierement inutiles: car fort souvent on n'y trouve que des Noms d'Auteurs dont on n'a point designé les Ouvrages, comme *Livius*, *Petrarque*, &c. quelquefois pour un même Passage on y cite tout à la fois, *Ciceron ou Seneque*, *Tibulle ou Properce*: souvent deux Passages dont l'un appartient à Ciceron, & l'autre à Seneque, y sont attribuez tous deux, tantôt à *Seneque*, & tantôt à *Ciceron*: on y donne à *Plaute* un passage de Lucrece; à *Virgile* des vers de Lucain, & à *Lucain* des vers de Virgile: & quelquefois on met sur le compte d'*Ennius*, de *Virgile* & d'*Ovide* des vers d'un Poëte Moderne. Obligé par toutes ces meprises de compter pour rien cette liste, je n'ai marqué la source d'aucun Passage qu'après l'avoir vû de mes propres yeux dans l'Auteur Original: & par mes recherches & celles de quelques Savans que je n'ai jamais consultez en vain, j'ai enfin tout découvert à dix ou douze Passages près, de très-petite importance.

Quelque vetilleux que soit ce travail, je m'en suis fait un plaisir, parce qu'il m'a paru fort necessaire: car comme Montagne a rempli son Livre de Passages des meilleurs Auteurs qu'il détourne souvent de leur prémier sens pour s'en servir à exprimer plus agréable-

ment & plus fortement ses propres pensées, on ne sauroit pénétrer l'artifice & la beauté de ces applications, qu'en examinant les Passages mêmes dans leur source. Mais qui s'aviseroit d'aller déterrer deux ou trois Vers de *Virgile*, un hemistiche de *Lucrece* ou de *Catulle*, quelques periodes de *Seneque* ou de *Ciceron*, un trait de *Saluste* ou de *Tite-Live*, si l'on ne lui indiquoit précisement où il pourroit les trouver?

II. Une Traduction fidelle des Passages Grecs, Latins & Italiens, citez par Montagne, n'étoit pas moins nécessaire. Mademoiselle de Gournay s'étoit encore chargée de ce travail: mais en l'examinant de près, je m'apperçus bientôt qu'il me seroit plus aisé de faire une traduction toute nouvelle que de racommoder celle de Mademoiselle de Gournay: outre que de mon François mêlé avec celui de cette Dame, il n'en pouvoit resulter qu'une bigarrure très-ridicule. Je prierai ici nos Censeurs de Livres, de se souvenir, que Montagne ayant prêté des sens tout nouveaux à plusieurs Passages que je mets en François, j'ai été obligé de transmettre les idées de Montagne dans ma traduction, sans considerer si elle s'accorderoit ou non avec la pensée des Auteurs dont Montagne a emprunté les paroles.

III. Un avantage tout particulier que cette Edition aura sur toutes les Editions précedentes, c'est la verification d'un grand nombre de pensées, de traits d'esprit, & de faits historiques dont Montagne a orné son Livre,

ſans nommer les Auteurs d'où il les a tirez. J'en remarquai d'abord quelques-uns qui ſe préſenterent comme d'eux-mêmes : & dans la ſuite je me fis une affaire d'en noter tout autant que j'en pourrois découvrir. Inſenſiblement cette recherche a produit une eſpece de Critique aſſez étenduë de Montagne : car en examinant les ſources où il avoit puiſé, j'ai découvert pluſieurs mépriſes qu'il a faites, ſoit pour n'avoir pas bien compris les Auteurs qu'il copioit, ou pour avoir mal retenu leurs penſées. Et afin de faire voir à l'œil, & ſon exactitude, & ſes mepriſes, qui dans le fond ne ſont pas en ſi grand nombre ni ſi groſſieres, qu'on n'en trouve tout autant, & à peu près du même genre, dans les plus célebres Ecrivains, les *Saumaiſes*, les[16] *Grotius*, &c. j'ai cité au bas des Pages, les propres paroles des Auteurs ſur des Faits de quelque importance, ſans les traduire, lorſqu'elles ne diſent que ce que Montagne a déja dit en François : car toutes les fois qu'elles contrediſent ce qu'a dit Montagne, j'en donne une traduction exacte, dont je me ſers pour faire ſentir la contradiction.

IV. Cette Edition eſt encore augmentée d'un petit Commentaire, qui conſiſte dans une courte paraphraſe des endroits de Montagne, dont le ſens ne ſe preſente pas aiſément à l'Eſprit, & dans une explication de tous les mots ſurannez, qui ſont preſentement hors

16 Voyez la Préface que M. Barbeyrac a miſe au devant de ſon excellente Traduction *Du Droit de la Guerre & de la Paix* : p. xxii, xxiii. & en je ne ſai combien d'endroits de ſon Commentaire ſur cet Ouvrage.

d'uſage. Mais étoit-ce la peine, diront nos *Virtuoſes*, de s'arrêter à ſi peu de choſe? Je ſai que tout cela doit être compté pour rien par des gens comme eux, pour qui tout eſt clair & de plein pied dans les Livres. Mais ces Meſſieurs devroient conſiderer, que comme c'eſt leur petit nombre qui les rend ſi reſpectables dans le monde, un Livre qu'on n'écriroit que pour eux, ne ſeroit pas d'un grand uſage au reſte des hommes.

V. Pour les *Indices* de cette Edition qui ſont tout nouveaux, je ne prétens pas les garentir complet; (& je ne ſai ſi l'on en fera jamais de tels d'un Livre écrit du ſtile des Eſſais de Montagne) mais j'oſe dire qu'on n'y verra rien d'abſolument inutile, & qui ne ſoit aſſez intereſſant.

J'ai exclu de cette Edition ce qu'on trouve en tant d'autres, ſous le titre de *Vie de Montagne:* extrait fade & incomplet de ce que Montagne a dit de lui-même dans ſes Eſſais, uniquement compoſé des paroles de Montagne, mais qui perdent toute leur force & leur grace, ainſi détachées de l'occaſion qui les a produites.

VI. En recompenſe on trouvera à la fin du Troiſiéme Volume quelques *Lettres de Montagne* dont il y en a une qui a été communiquée en Manuſcrit par un ſavant Magiſtrat, Preſident des Echevins d'*Amſterdam*. La derniere eſt au devant de la *Theologie naturelle* de RAYMOND SEBONDE, traduite en François par Montagne: & les cinq premieres ſont tirées d'un petit Livre, fort rare, compoſé de quelques Pieces Poſthu-

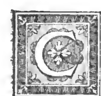
mes d'*Estienne de la Boëtie*, que Montagne fit imprimer en 1571, environ neuf ans avant la premiere Edition de ses Essais. C'est Mr le Chevalier *Stanley* qui en me faisant connoître ce Livret, me l'a communiqué fort obligeamment pour en extraire tout ce qui pourroit servir à mon dessein. La cinquiéme Lettre où Montagne raconte les particularitez les plus remarquables de la maladie & de la mort d'*Estienne de la Boëtie* son intime ami, suffit pour faire voir qu'il pouvoit écrire d'une maniere très-suivie & très-reguliere, lorsqu'il vouloit s'en donner la peine. On verra dans les autres Lettres l'air libre & naturel qui convient à ce genre d'écrire, & au genie de Montagne.

En finissant il ne sera pas inutile, à mon avis, de remarquer que Montagne, né en 1533. a vécu sous les Regnes de *François* I. *Henry* II. *François* II. *Charles* IX. *Henry* III. & *Henry* IV. étant mort en 1592. le treiziéme de Septembre, âgé de 59 ans, six mois & onze jours.

A Londres, *le dix-neuviéme de Mars* 1724.



L'AUTEUR AU LECTEUR.



C'EST icy un Livre de bonne foy, Lecteur. Il t'advertit dés l'entrée, que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique & privée : je n'y ay eu nulle Consideration de ton service, ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Je l'ay voué à la commodité particuliere de mes parens & amis : à ce que m'ayans perdu (ce qu'ils ont à faire bientost) ils y puissent retrouver aucuns traicts de mes conditions & humeurs, & que par ce moyen ils nourrissent plus entiere & plus vifve, la connoissance qu'ils ont eu de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, je me fusse paré de beautez empruntées, ou me fusse tendu & bandé en ma meilleure démarche. Je veux qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle & ordinaire, sans estude & artifice : car c'est moy que je peins. Mes defauts s'y liront au vif, mes imperfections & ma forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si j'eusse esté parmy ces Nations qu'on dit vivre encore sous la douce liberté des prémiéres Loix de Nature, je t'asseure que je m'y fusse trés-volontiers peint tout entier, & tout nud. Ainsi, Lecteur, je suis moy-mesme la matiere de mon Livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un sujet si frivole & si vain. A Dieu donq. De Montaigne ce 12 de Juin, 1588.



EPISTRE

EPISTRE DE MADEMOISELLE DE GOURNAY, inserée en son impression de l'année 1635.

A MONSEIGNEUR
L'EMINENTISSIME CARDINAL
DUC DE RICHELIEU.

ONSEIGNEUR,

Ne vous pouvant donner les ESSAIS, *parce qu'ils ne sont pas à moy, & cognoissant neantmoins, que tout ce qu'il y a d'illustre en nostre siecle, passe par vos mains, ou vous doit hommage; j'ay creu que le nom de vostre Eminence devoit orner le frontispice de ce Livre. Il est vray,* MONSEIGNEUR, *qu'il vous rend icy, par mon entremise, un hommage fort irregulier; car ne pouvant vous le donner, je vous ose donner à luy: c'est à dire, que preste de tomber dans le sepulchre, je vous consigne cet orphelin qui m'estoit commis, afin qu'il vous plaise desormais de luy tenir lieu de Tuteur & de Protecteur. J'espere que le seul respect de vostre authorité luy rendra cet office: & que comme les mouches ne pouvoient entrer dans le Temple d'Hercule, dont vous estes emulateur: ainsi les mains impures, qui depuis long-temps avoient diffamé ce mesme Livre, par tant de mal-heureuses editions, n'oseront plus commettre le sacrilege d'en approcher, quand elles le verront en vostre protection par celle-cy, que vostre liberalité m'a aidée à mettre au jour. Combien seray-je fiere en l'autre Monde, d'avoir esté assez hardie en quittant cettuy cy, pour nommer un tel Executeur de mon testament que le Grand* CARDINAL DE RICHELIEU! *& de voir de là haut, qu'on se souvienne icy bas, que j'ay sceu discerner, à quelle excellence & hautesse d'ame, je devois assigner la protection du plus excellent & plus haut present que les Muses ayent fait aux hommes, depuis les siecles triomphans des*

Grecs & des Romains! Vous, MONSEIGNEUR, Autheur de tant d'Ouvrages immortels de diverse sorte, qu'il semble que vous ayez entrepris d'encherir & d'amplifier l'Empire de l'immortalité; ne l'obligez-vous pas à vous offrir par nos vœux, pour une espece de recompense, les plus nobles des biens qu'elle tient d'ailleurs, comme ce Livre: ouy mesmes à les reputer d'autant plus seurement immortels, qu'en les vous offrant, elle croid les appuyer aucunement sur le Destin de vostre Eminence; De laquelle je demeureray sans fin,

MONSEIGNEUR,

Tres-humble & tres-obeïssante servante,
GOURNAY.

A Paris le 12 Juin 1635.

PREFACE
SUR LES
ESSAIS DE MICHEL
SEIGNEUR
DE MONTAIGNE,
Par sa fille d'alliance.



SI vous demandez au Vulgaire quel est Cesar, il vous respondra que c'est un excellent Capitaine: si vous le luy monstrez luy mesme sans nom, voire en guerre, à l'exercice de ces grandes qualitez par lesquelles il estoit tel: sa prudence, labeur, vigilance, prevoyance, precaution, perseverance, ordre, art de mesnager le temps, & de se faire aymer & craindre, sa resolution, sa vigueur à ne rien relascher, & ses admirables conseils sur les nouvelles & promptes occurrences: plus, ces contrarietez d'action en

temps & lieu : craindre, oser, reculer, courre sus, prodiguer, resserrer, & mesmes ravir où besoin est : cruauté, clemence, simulalation, franchise. Si, dis-je, apres luy avoir fait comtempler toutes ces qualitez & ces actions, ouy mesmes en guerre, comme il est dit, mais hors l'apparat de Chef & hors la victoire, vous luy demandez quel homme c'est là ; il vous donnera, s'il vient à poinct, pour un des fuyars de la bataille de Pharsale : parce qu'il ne sçait si c'est par telles parties qu'on se rend grand Capitaine : & que pour juger sur elles purement, d'un qui le soit ou puisse estre, il le faut estre soy mesme, ou capable de le devenir par instruction. Enquerez semblablement ce mesme Vulgaire, ce qu'il luy semble de Platon, il vous rebattra l'oreille des louanges d'un celeste Philosophe : mais si vous laissez tomber en ses mains le Sympose ou l'Apologie desnuez de ce haut nom de leur pere, il en fera des farces : & s'il entre en la boutique d'Apelles, il emportera bien son tableau, mais il n'achetera que le nom du Peintre. Ces considerations m'ont tousjours mise en doute de la valeur des esprits, que le credit populaire suivoit de son mouvement & sans authorité precedente des belles ames : authorité certes encore, meurie par divers aages : j'entens, passée en usage fixe, qui est l'unique estoille du Pole, qui peut droitement guider les approbations populaires. Car le Peuple n'a garde de connoistre par luy mesme la valeur des esprits, manquant d'esprit : ny de mettre à prix, ou de suivre sainement en cela, une approbation ou authorité, pour equitable qu'elle soit, qui pour estre nouvelle reste debatuë : puis qu'il ne sçauroit par ce mesme defaut d'esprit, connoistre le poids des tenans & des assaillans en ce debat. Celuy qui gaigne multitude d'admirateurs parmy la commune, & de son jugement propre, ne peut pas estre grand : puis que pour avoir beaucoup de bons juges, il faut avoir beaucoup de semblables, outre qu'il est vray, que la fortune & la vertu favorisent rarement un mesme sujet. Le Peuple est une foule d'aveugles ; quiconque se vante de son approbation, se vante de paroistre honneste homme à qui ne le void pas : adjoustons, que c'est une espece d'injure d'estre loué de ceux que vous ne voudriez pas ressembler. Qu'est-ce que le dire de la presse ? (si cette question n'est desja trop vuidée par les anciens)

ce que nulle ame ſage ne voudroit ny dire ny croire: qu'eſt-ce que la raiſon? le contrepoil de ſon opinion : & je trouve la reigle de bien vivre auſſi certaine, à fuir l'exemple & le ſens du ſiecle, qu'à ſuivre la Philoſophie ou la Theologie. Il ne faut entrer chez le Peuple ſpirituellement ou corporellement, que pour avoir le plaiſir d'en ſortir: or Peuple & Vulgaire s'eſtend juſques là, qu'il eſt en un eſtat, ſur tout en noſtre ſaiſon, moins de perſonnes entierement non vulgaires, que de Princes, pour rares que les Princes y ſoient. Je lairray toutefois à Senecque, touchant, ce me ſemble, cette corde de la neantiſe populaire, la charge de dire le reſte mieux que moy. Xerxes contemplant ſes dix-ſept cens mil hommes, s'eſcria de douleur, ſur ce que dans cent ans il n'en reſteroit un ſeul en vie. Il nous faudroit tous les jours faire un cri bien divers, ſur pareil nombre; de ce qu'il ne s'y trouveroit pas à l'adventure un ſage, ny qui pis eſt un juſte. Tu devines deſja, Lecteur, que je veux rechercher les cauſes du froid recueil, que noſtre Vulgaire fit d'abord aux Eſſais: mais trouvées, ou non, laiſſons-là ſes opinions, qui ne nous doivent peut-eſtre pas engendrer plus de ſoucy, hors les ſujets auſquels elles bleſſent noſtre fortune, qu'elles engendrent d'honneur à leur maiſtre. Le Proverbe eſt tres-vray; que s'il faut ſouhaiter de la louange, c'eſt de ceux qui ſont louables. Certes je rends à ce propos un ſacrifice au bon heur, qu'une ſi fameuſe & digne main que celle de Juſtus Lipſius, ait ouvert par Eſcrit public les portes de la louange aux Eſſais : & en ce que la fortune l'a choiſi pour en parler le premier de cette part, elle a, ce me ſemble, voulu luy deferer une prerogative de ſuffiſance en ſon ſiecle, & nous advertir tous l'eſcouter comme noſtre maiſtre. L'admiration dont ils me tranſſirent, lors qu'ils me furent fortuitement mis en main au ſortir de l'enfance, m'alloit faire reputer viſionnaire: ſi quelqu'un pour me remparer contre un tel reproche, ne m'euſt deſcouvert l'Eloge tres-ſage, que ce Flamand en avoit rendu depuis quelques années à leur Autheur mon Pere. Lecteur ayant à deſirer de t'eſtre agreable, je me pare du beau titre de cette alliance, puiſque je n'ay point d'autre ornement : & n'ay pas tort de ne vouloir appeller que du nom paternel, celuy duquel tout ce que je puis avoir de bon en l'ame eſt iſſu. L'autre qui me mit au Monde, & que

mon desastre m'arracha dés l'enfance, tres bon Pere, orné de vertus, & habile homme, auroit moins de jalousie de se voir un second, qu'il n'auroit de gloire de s'en voir un tel.

Le don du jugement est la chose du monde que les hommes possedent de plus diverse mesure : le plus digne & avare que Dieu leur face : leur perfection : Tous biens ouy les essentiels, leur sont inutiles, si cettuy-là ne les mesnage : & la vertu mesme tient sa forme de luy. Le seul jugement esleve les humains sur les bestes, Socrates sur eux, les Anges sur Socrates : & le seul jugement nous met en droite possession de Dieu : cela s'appelle l'ignorer & l'adorer en la foy. Pythagoras disoit aussi, que la connoissance de Dieu ne pouvoit estre en nous, que l'extreme effort de nostre imaginative vers la perfection. Or vous plaist-il avoir l'esbat de voir eschauder plaisamment les froids estimateurs des Essais? mettez leur jugement sur le troittoir à l'examen des Livres anciens. Je ne dis pas pour leur demander, si Plutarque & Seneque sont de grands Autheurs, car la reputation les dresse en ce poinct là, mais pour sçavoir de quelle part ils le sont plus: si c'est en la faculté de juger, si c'est en celle d'inventer & de produire, & comme eux qui devisent de ces facultez les entendent ou comprennent : qui frappe plus ferme que son compagnon en tel endroit : quelle a deu selon leur matiere estre leur conduite & leur fin en escrivant : quelle des fins d'escrire est la meilleure en general: quelles de leurs pieces ils pourroient perdre avec moins d'interest: quelles ils devroient conserver avant toutes, & pourquoy. Faites leur apres esplucher une comparaison de l'utilité de la doctrine de ces deux ou de leurs semblables, contre celle des autres Escrivains: & finalement trier en raisonnant sur les causes, ceux de cette plantureuse bande des Muses & Minerve, qu'ils aymeroient mieux ressembler & dissembler. Quiconque sçaura pertinemment respondre de tout cela, je luy donne loy de gouverner, sceller & canceler ma creance sur nostre Livre.

Pour venir aux reproches que ces personnes font aux Essais, je ne les daignerois rabattre, à dessein de les mettre en grace avec elles, malades non curables par les mains de la raison: toutefois j'en veux dire un mot en consideration de quelques esprits, qui meritent bien

qu'on employe un advertissement afin de les garder de chopper apres les choppeurs: si desormais le credit qu'un Ouvrage de telle excellence s'est acquis aupres de toutes les belles ames, par la force de la verité, ne nous releve de ce besoin : & sans doute la guerre qu'il a souf-ferte entre les cerveaux foibles, & la faveur qu'il a nettement gaignée entre les forts, ont esté aussi necessaires appendances de son merite l'une que l'autre. Premierement on l'accuse de quelque usurpation du Latin, de la fabrique de nouveaux mots, & d'employer quelques phrases nonchalantes ou Gasconnes. Je responds, que je leur donne gaigné, s'ils peuvent dire, pere ny mere, frere, sœur, boire, manger, dormir, veiller, aller, voir, sentir, ouïr & toucher, ny tout le reste en somme des plus communs vocables qui tombent en nostre usage, sans parler Latin. Ouy, mais le besoin d'exprimer nos conceptions, dit quelqu'un d'eux, nous a contraints à l'emprunt de ceux-cy. Ma replique est, que le besoin de mon Pere tout de mesmes, l'a contraint de porter en ceux-là ses emprunts outre les tiens, pour exprimer ses conceptions, qui sont outre les tiennes. Je sçay bien qu'on a tourné les plus nobles conceptions, & les plus excellens Livres en nostre langue, où les traducteurs se sont par fois rendus plus superstitieux d'innover & puiser aux sources estrangeres : mais on doit considerer, que les Essais resserrent en une ligne, ce que ces traducteurs osent alonger en quatre : joint que nous ne sommes peut-estre pas assez sçavans, ny moy, ny ceux qui devisent ainsi, pour sentir si ces traductions sont par tout aussi vigoureuses que leur texte. J'ayme à dire Gladiateur, j'ayme à dire, Escrimeur à outrance, aussi fait ce Livre: cependant qui m'astreindroit à quitter l'un des deux, je retiendrois Gladiateur : & si sçay quel bruit on en menera: par tout en chose semblable, je ferois de mesme. J'entens bien, qu'il faut user de bride aux innovations & aux emprunts : mais n'est-ce pas une sottise de dire, que si l'on n'en defend que l'abus, & qu'on reconnoisse qu'avec la bride & la prudence il soit loisible de les employer, on defende aux Essais de l'oser entreprendre comme incapables, le Roman de la Rose en ayant esté jugé capable autrefois? veu mesmes que le langage de son siecle, n'estoit pressé non plus que le nostre, sinon de la seule necessité d'amendement: & qu'avant ce vieil Livre, on

ne laissoit pas de parler & de se faire entendre autant qu'on vouloit. Horace vrayement ne s'en tairoit pas.

Ce que Rome a souffert de Plaute & de Cæcile,
Le peut-elle interdire à Varie ou Virgile?
Ne doy-je orner la langue, enflant mes vers hardis,
Puis qu'Ennie & Caton l'osoient orner jadis?
Ils semerent de fleurs le Poëme & la Prose,
Prestans de nouveaux noms à mainte & mainte chose,
Et tousjours à bon droict les chemins sont ouvers,
A forger par les temps phrases & mots divers.

A qui la force d'esprit manque, comme à ceux du temps de ce Roman; les vocables suffisans à s'exprimer, ne manquent jamais: & suis en doute au contraire, qu'en cette large & profonde uberté de la langue Grecque, ils ne se trouvassent encore souvent manques & taris chez Socrates & chez Aristote & Platon. On ne peut representer que les imaginations communes, par les mots communs: quiconque a des conceptions ou pensées extraordinaires, doit chercher des termes inusitez à s'exprimer. N'ont-ils pas aussi raison je vous prie: qui pour huict ou dix mots qui leur sembleront estrangers ou hardis, ou pour trois manieres de parler Gasconnes, & vingt bisarres ou nonchalantes, & desreglées s'ils veulent, qu'ils espieront en cette piece si transcendante par tout, & mesmement au langage; n'y trouveront à parler que pour mesdire? Est-il defendu d'appliquer quelques lustres sur un beau visage, pour en relever la blancheur? Quand je defends mon Pere des charges du dialecte, je me mocque. Pardonnerions-nous à ces correcteurs, s'ils avoient forgé cent dictions à leur poste, pourveu que chacune d'elles en signifiast deux ou trois ordinaires: & dictions qui perçassent une matiere jusques à la mouëlle, tandis que les autres la frayent ou frappent simplement? S'ils nous representoient mille nouvelles phrases tres-delicates, vives, basties & inventées d'une forme inimitable; qui dissent en demy signe, le sujet, le succez & la louange de quelque chose? mille metaphores esgalement admirables & inouyes, mille tres propres applications de mots enfoncez & approfondis à divers & nouveaux sens? (car voila l'innovation qu'ils nous repriment, & qu'ils craignent que les Essais facent

passer en exemple) & tout cela dis-je, sans qu'un Lecteur y peust rien accuser que nouveauté, mais bien françoise? Or à mesure que jardiner & provigner à propos une langue, est une plus belle entreprise, à mesure est-elle permettable à moins de gens, ainsi que remarque mon Pere. C'est à quelques jeunes discoureurs du siecle, qu'il faudroit donner de l'argent pour ne s'en mesler plus, soit pour edifier ou démolir: comme à ce mauvais flusteur antique, qui prenoit simple loyer pour sonner, & double pour se taire. Ayant traité du langage ailleurs, j'y renvoye le Lecteur: & la seule necessité de l'occasion presente est cause que je range icy ce dernier des Essais, il le faut transcrire: il n'ennuye jamais le Lecteur que quand il cesse, & tout y est parfait, s'il n'avoit point de fin. Un si glorieux langage, devroit estre par Edict, assigné particulierement à proclamer les grandes victoires, absoudre l'innocence, faire sonner le commandement des Loix, planter la Religion aux cœurs des hommes, & à louer Dieu. C'est en verité l'un des principaux cloux, qui fixeront la volubilité de nostre vulgaire François, continué jusques icy: son credit qui s'eslevera chaque jour, empeschant que de temps en temps on ne trouve suranné ce que nous disons aujourd'huy, parce qu'il preservera de le dire: & le faisant juger bon, d'autant qu'il sera sien.

On proscrit apres non seulement pour impudique & dangereuse, mais pour je ne sçay quoy de nefas, usons de ce terme, sa liberté d'anatomiser l'Amour: surquoy je n'oserois respondre un seul mot, ny consequemment sur plusieurs autres articles touchez en cette Preface, apres les belles responses que luy-mesme y fait: n'estoit que nos hommes qui jugent toutes choses par opinion, gousteront à l'adventure mieux sa defense d'une autre main, bien que pire, qu'ils ne feront de la sienne propre. Cela s'appellera prester ma foiblesse, à servir de lustre à sa force: mais c'est tout un, je luy dois assez pour subir cet inconvenient. Est-il donc raisonnable de condamner la theorique de l'Amour pour coulpable & diffamable, establissant sa pratique pour honneste, legitime & sacramentale par le Mariage? Consentons neantmoins, s'il plaist à ces gens qu'elle soit coupable & diffamable; il reste à nier qu'elle soit impudique, pour celuy qui la traite, ny pour son Lecteur: specialement traitée par un personnage, qui demeslant cette

cette fusée, comme correcteur & scrutateur perpetuel des actions & des passions humaines, presche soigneusement la modestie & la bienseance exemplaire aux Dames, & les dissuade de faire l'amour, ainsi que l'Autheur dont il est question. Car outre que ce Livre prouve fort bien le maquerelage, que l'art de la ceremonie & ses exceptions prestent à Venus; quels suffragans de chasteté sont ceux-cy, je vous prie, qui vont encherissant si haut la force & la grace des effets de Cupidon, que de faire accroire à la jeunesse, qu'on n'en sçauroit pas simplement ouïr deviser sans peril & sans transport ? s'ils le disent à des femmes, n'ont-elles pas raison de mettre leur abstinence en garde contre un prescheur qui soustient que c'est chose impossible, d'ouïr seulement parler de la table sans rompre son jeusne ? Je diray donc, qu'à peine S. Paul eust-il refusé la langue ou l'oreille au besoin, sur l'examen de l'Amour, puis qu'il fonde sa vertu à sentir & supporter les aiguillons mesmes de cette passion en son corps: *nam virtus in infirmitate perficitur*. Et quoy, Socrates, qui se levoit continent d'aupres ce bel & brillant sujet, dont la Grece, à ce qu'on disoit, n'eust sceu porter deux; faisoit-il alors moins acte de chasteté, dautant qu'il avoit ouy, veu, dit & touché, que ne faisoit Timon, se pourmenant seul tandis en un desert ? Livia, selon l'opinion des Sages, parloit en Imperatrice & capable Dame, telle qu'on l'a recognuë, soustenant qu'aux yeux d'une femme chaste, un homme nud n'estoit non plus qu'une image. Que si quelqu'un croid neantmoins que cela veuille dire, qu'elle leur eust conseillé d'aller voir un tel spectacle exprés,ou de se lever plus matin pour lire toutes les folies des Poëtes Grecs & Latins, il declare assez sa béveuë. Cette Princesse jugeoit sans doute, qu'il faut que le Monde bannisse du tout l'Amour & sa mere au loin:ou que s'il les reserve chez luy, c'est une bastelerie à quiconque ce soit de faire le pudique, pour sequestrer des yeux, de la langue & des oreilles les images & les discours de la cabale de ce Dieu. Outre que les hommes & les femmes pour qui l'Amour est banny : j'entens qui n'ont aucune part reelle ou presente en luy ; sont forcez d'advouer, qu'ils y ont part presomptive, ou du moins acceptable par le mariage : raison qui les doit divertir de refuser au besoin l'œil, la langue ou l'oreille, à telles appendances de ce mesme Dieu, cela s'appelle telles images,

& tels discours. Je n'approuve pas pourtant les licences de ces Poëtes-là, non plus que l'allegation que mon Pere en fait par fois, ny mesmes quelque emancipation de son creu; tant pource qu'elles repugnent à mon goust, que dautant que je suis tousjours d'avis que chacun contienne autant qu'il peut ses faicts & ses paroles sous le joug des formes & ceremonies communes : mais j'accuse encores plus que telles erreurs, ceux qui les accusent outre leur mesure. La plus legitime consideration que les Dames puissent apporter au refus & fuite d'escouter ces choses, c'est de craindre qu'on ne les tente par leur moyen. Mais outre qu'au contraire, ainsi que j'ay dit, la ceremonie est ministre de Venus, soit par son intention originaire, soit par accident; ces Dames doivent avoir grand'honte de ne se sentir de bon or que jusques à la coupelle; & continentes, que parce qu'elles ne rencontrent rien qui heurte la continence. L'assaut est le labeur du combattant, mais est aussi pere de sa victoire & de son triomphe : & toute vertu desire l'espreuve, comme tenant son essence mesme du contraste. Si n'entens-je pas pourtant, que la chasteté deust desirer ou souffrir l'assaut, en plus amples termes, que ceux dont il est question : c'est à dire, vagues, generaux, & hors tout interest & dessein particulier qui peust estre aposté pour la surprendre. Ce ne sont pas don cles discours francs & speculatifs sur l'Amour, qui sont dangereux ; ce sont les mols & delicats, les recits artistes & chatouilleux des passions amoureuses, & de leurs effets, qui se voyent aux Romans, aux Poëtes, & en telles especes d'Escrivains: dangereux, dis-je, tousjours, mais qui le seroient beaucoup moins, sans l'encherissement & le haut prix où les loix de la ceremonie & leurs exceptions, ont esleve Cupidon & Venus. Toutesfois certes j'ay grand peur, que le genre humain ne puisse sçavoir plus dangereusement quel animal est l'Amour, que quand personne ne luy dit. Je crains en somme, que si l'on conjoint en un la jeunesse, l'inclination naturelle, les delices, une gentillesse natale avec une nourriture polie, animées d'abondant par l'art & le succez des ceremonies alleguées; on ne loge Cupidon à tel degré parmy ceux où toutes ces choses se trouveroient ensemble, que pour beau que ces Romans, & Poëtes, & le grand Platon mesme le peussent descrire, il ne reste profondement inferieur, à l'image que des-

gens de cette dangereuse trempe luy supposent : en un mot, la plus friande peinture de l'Amour qu'on leur puisse tracer, ternit en leur imagination l'idée qu'ils conçoivent de luy naturellement.

Pour quelque legere obscurité qu'on reprend apres en nos Essais, je diray ; que la matiere n'estant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accommoder le style à la portée des profez seulement : on ne peut traiter les grandes choses, selon l'intelligence des petites & basses ames : car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le rudiment des apprentifs, c'est l'Alcoran des maistres : œuvre non à gouster par une attention superficielle, mais à digerer & chilifier, avec une application profonde : & de plus, par un tres bon estomach : encore est-ce davantage, un des derniers bons Livres qu'on doit prendre comme il est le dernier qu'on doit quitter. Qu'est-ce, diray-je à ce propos, que Plutarque trouveroit plus à dire au bon-heur de son siecle, que le manquement de la naissance de ce Livre ? & que feroit plus volontiers Xenophon, s'il retournoit, que de l'estudier avec nous ? Il se peut enfin nommer la quintessence de la vraye Philosophie, le throsne judicial de la raison, l'hellebore de la folie, le hors de page des esprits, & la resurrection de la verité morale & humaine ; c'est-à-dire, la plus utile & seule accessible : je laisse tousjours à part celle que Dieu nous communique par le don de l'Evangile, & de sa grace paternelle.

Je voy qu'on le galloppe en suitte du reproche de foiblesse, sur le peu d'obligation qu'on pretend qu'il s'est donné, de traitter les matieres au long. Surquoy considerant s'ils avoient raison, je n'ay sceu trouver aux Opuscules de Plutarque guere ou point du tout, de sujets traittez à pleine voile, outre le nombre qui s'en void aux Essais : Comme de l'amitié, sur laquelle il a rencontré ce que les autres semblent avoir seulement cherché jusques icy : de la Neantise & vanité de l'homme en l'Apologie de Sebonde, piece si pleine en son espece, que le souhait n'y peut qu'adjouster : de la Vertu : de l'Art de conferer : le discours qu'il manie sur des Vers de Virgile : contre la Medecine : de l'Institution des enfans : du Pedantisme : de la Solitude : Que le goust des biens & des maux dépend en partie de l'opinion que nous en avons ; du Repentir ; de la Diversion : de l'Experience : de l'Exercita-

tion : sur la Simplicité des discours de Socrates au Traitté de la Physionomie : le poinct des Fins de l'homme qu'il agite si pleinement en divers lieux : comme aussi celuy de l'Erreur des opinions vulgaires, accompagné de leur correction : sa Peinture : le tres-difficile Examen du poids & merite de tant de diverses actions des hommes, & l'Anatomie parfaite de leurs passions & mouvemens interieurs : sur lesquelles actions, passions & mouvemens interieurs des hommes, je ne sçay si jamais autre Autheur dit ny considera ce qu'il a dit & consideré. Somme, faisant exception des choses qu'il a traittées amplement, je les trouve en tel nombre, qu'elles occupent presque la masse complete de l'ouvrage. Mais à bon escient quand il n'auroit approfondy qu'un de ces articles de la sorte qu'ils le sont, luy pourroit-on imputer que sa foiblesse l'empeschast d'en faire autant des autres ? ou si bien Hercules n'avoit battu qu'un homme, seroit-il peu vaillant, pourveu que celuy-là fust Anthée ou Gerion ? La cause qui fait sembler que cet Autheur comprenne moins de matieres pleines que les autres ; c'est que, parce qu'il resserre en un volume toutes les matieres de la Philosophie Morale, il est force qu'outre les pleines & combles il en entasse de surcroist, infinies manques ou courtes, plus que ces autres là ne sont : lesquelles à l'advis de ces repreneurs, excluent les pleines & combles, ou font qu'elles ne doivent pas estre considerées : outre la bestise de ces gens, de manquer maintefois de reconnoistre la suitte par laquelle il continuë & accomplit les matieres afin d'y apporter ce comble, à travers de quelque gaillardise d'intermede où son style est porté. Mais qu'est-ce que de traitter les matieres tout du long ? il n'est rien, dit-il, dont il voye le tout : & moins le voyent ceux qui luy promettent de l'escrire. Quiconque n'espuise un theme sans laisser que dire apres soy, ne le traitte pas tout du long : toutefois je ne voy point que Platon escrivant le Lysis, ait soustrait le moyen à son disciple Aristote, à Ciceron, à Plutarque, à Lucien, & fraischement aux Essais, de nous entretenir de l'Amitié : ny que luy mesme par sa Republique, pour entiere & plantureuse que nos accusateurs la cognoissent, ait empesché de composer cent autres Republiques : ainsi du reste. Voila doncques, que manier à leur mode un poinct tout entier, ce n'est autre chose, que le laisser à manier tout

entier encores comme une source inépuisable, à cent autres Escrivains qui viendront apres. Que si corrigeans leur playdoyer, ils disent : qu'on le doit au moins manier amplement : je leur consens, que cette amplitude soit quelque chose ; mais non pas de tel poids, qu'elle ne se puisse trouver en un ouvrage indigne de recommandation : tant s'en faut que son manquement, accordé qu'il fust en nostre Livre peust flestrir par coherence, la transcendante sagesse de ses conceptions. Je leur demande s'ils n'aymeroient pas autant avoir escrit ce seul mot d'Aristote : Que l'amitié est une ame en deux corps ; que tout le Toxaris, bien que ce soit un bon Escrit, voire le Lælius peut-estre, qui vaut encores plus ? Enquerez Platon, s'il n'ayme au Sympose l'Oraison d'Agathon, que parce que celle d'Aristophanes l'accompagne, estendant l'œuvre : mais advisez que devient Platon en ses plus amples & longs Ouvrages mesmes, si c'est le plus, & non le mieux dire, qu'on cherche ? Or si c'est le poids des conceptions qui fait valoir un Ouvrage, autant le fait-il en celles de divers objets ramassez ensemble, que d'un seul, ouy plus à mon advis : de ce qu'outre que l'on void par cette diversité, que l'esprit qui parle est plus universel, il paroist aussi qu'il est plus grand : puis qu'il a peu frapper de bons coups, si bons coups y a, sans se donner l'advantage de s'ouvrir si à plein qu'il feroit, s'il prenoit loisir de s'acharner sur une matiere : en laquelle d'abondant un trait enfante l'autre, lors qu'on vient à la filer de long, relayant & secondant l'ouvrier. Celuy qui prend six feuilles de papier pour escrire un Traité de la Medecine, je ne me soucie gueres s'il n'en occupe que deux sur ce texte, pourveu qu'il me rehausse les quatre autres feuilles, de quelque aussi riche couleur : qui perd morceau pour morceau, ne perd rien. Et me rapporte bien au Lecteur, sçavoir, si la couleur dont les Essais luy rehaussent les Chapitres des Boyteux, des Choses, de la Physionomie, de la Vanité, sans aller plus loin ; se doit contenter d'estre simplement appellée aussi riche, que celle qu'on luy promettoit par le tiltre. Puis qu'estans hommes on ne nous peut faire voir une chose pleinement & parfaitement, il faut que les Autheurs s'efforcent à mettre ordre que nous les voyions toutes ou plusieurs, le moins imparfaitement qu'il se puisse. Ainsi quand mes parties auroient prouvé, que ce Li-

vre ne traite rien amplement, qu'ils choisissent à leur poste autant de sujets qu'il en comprend, pour nous donner sur chacun à son exemple, un des meilleurs mots qui s'y puissent dire : & lors j'ay recouvré maistre en eux, avec pareille joye qu'un autre le trouva jadis en Socrates : quand apres l'avoir ouy haranguer, il quitta ses disciples, afin d'estre disciple luy mesme. Il n'est point de discours ny trop longs ny trop briefs, ny divagans indeuement, pour toucher une de leurs autres censures, si l'on ne perd temps à les lire.

Davantage, je viens de rencontrer deux ou trois nouvelles objections contre mon Pere en Baudius : Autheur que je respecte ailleurs, & par son esprit, & par obligation, m'ayant du fond de la Holande honoré de ses Eloges. Il le dément de publier pour foible sa memoire, qui paroist vigoureuse, à son advis, par les authoritez, les allegations & les exemples des Essais. Il se trompe : car mon mesme Pere escrivant sans aucune provision de ces choses, il lisoit aux intervalles de sa composition les descouvrant de hazard çà & là dans les Livres : & puis assortissoit chaque piece en sa place. Baudius l'arguë aussi de vanité, de ce qu'il escrit, que ce defaut de memoire le portoit à ne pouvoir retenir le nom de ses gens, que par celuy de leur Nation : semblant à cet Autheur, que cela doit presupposer un nombre infiny de domestiques. Quelle conclusion ? Nostredame ! veu que le nostre ne parle nullement qu'ils fussent en quantité : & veu qu'il ne peut non plus esperer, de faire par ce recit imaginaire le nombre grand : puis que s'il eust esté tel, il estoit aussi facile d'en oublier les Nations, ou les Provinces que les noms propres. Cet objet est assez rabattu par un seul mot : c'est qu'en tout son Livre, il ne s'attribuë pas seulement Secretaire ny Maistre d'Hostel, & n'appelle pas Gouvernante, la femme dont il parle, qui servoit l'enfance de sa Fille : l'un & l'autre de ces titres neantmoins, estans en nostre siecle si commun parmy les domestiques des maisons mediocrement qualifiées & moindres que la sienne. Qui plus est, Baudius pretend, que bien qu'il triomphe en metaphores, il s'y laisse par fois emporter de licence : à l'exemple, dit-il, des grands Orateurs. Je ne voy point ces licences : il en devoit remarquer quelques-unes, à faute de quoy son propre silence luy sert de response. Il le querelle apres d'estimer la Science indigne de

ſa nobleſſe, pource qu'il preſche en divers lieux ſon ignorance. Cette atteinte eſt encores autant indirecte : car parmy ſes defauts il eſt forcé d'advouer cettuy-là, puis qu'il eſt veritable, d'ignorer certaines & pluſieurs choſes : ayant promis ſa peinture complette & juſte. S'il honore la Science ou non, au partir de là, nous le pouvons comprendre de cette parole, qu'il prononce autre part ; que ceux qui la deſdaignent monſtrent aſſez leur beſtiſe : & dit au Chapitre, De l'art de conferer ; que le ſçavoir en ſon vray & droict uſage, eſt le plus noble & le plus puiſſant acqueſt des hommes. Baudius en toutes ces cenſures, ſe devoit ſouvenir d'un mot de Sertorius, ce me ſemble ; ayant battu ſon jeune ennemy, qui ne ſe deffioit & ne s'armoit que d'un coſté ; qu'un ſuffiſant Capitaine doit autant regarder derriere luy, que devant : ce que ſi Baudius euſt fait, il auroit trouvé en un paſſage le correctif de l'autre, quand le beſoin l'euſt requis.

Au ſurplus, ceux qui pretendent calomnier la pieté de noſtre Autheur, pour avoir ſi meritoirement inſcrit un heretique au roolle des excellens Poëtes de ce temps, ou ſur quelqu'autre punctille de pareil air, me jetteroient volontiers en ſoupçon, qu'ils eſſayaſſent à nous faire croire, qu'ils ont des compagnons en la deſbauche de la leur. Tout ainſi que jamais homme ne voulut plus de mal aux illegitimes & querelleuſes Religions, que celuy dont eſt queſtion ; de meſme par conſequent, il fuſt partiſan formel de ce qui regardoit reſpect de la vraye : & la touche de celle-cy, c'eſtoit pour luy, comme les Eſſais le publient, & pour moy ſa creature, la ſaincte Loy de nos Peres, leur tradition & leur authorité. Qui pourroit auſſi ſupporter ces nouveaux Titans du ſiecle, ces eſcheleurs de Ciel ; qui penſent arriver à cognoiſtre Dieu par leurs moyens, & circonſcrire luy, ſes œuvres & leur creance aux limites de leur perquiſition & de leur raiſon : ne voulans rien recevoir pour vray, s'il ne leur ſemble vray-ſemblable ? Où toutes choſes ſont plus immenſes & plus incroyables, là ſont Dieu & ſes faicts plus certainement : Triſmegiſte à coſté de ce propos, appellant la Deïté, cercle dont le centre eſt par tout, & la conference nulle part. Quant à Baudius qui touche auſſi cette corde, il nous devoit marquer en quoy conſiſtoient ces paſſages contre la meſme Religion, qu'il dit meriter la liture en nos

Essais : ou se resoudre à souffrir luy-mesme, une liture, de celuy par lequel il accuse en eux ce defaut. Mais il est bien vray, que ce Livre estant ennemy profez de sectes nouvelles, plus Baudius huguenot l'accuse en l'article de la Religion, & plus il magnifie son triomphe, & le declare louable en ce poinct-là. Sur ce lieu principalement, faut-il escouter nostre Livre d'aguet : & se garder de broncher en quelque inique interpretation de ses intentions, par sa libre, bresve & brusque façon de s'exprimer. M'amuseray-je à particulariser quelques regles, pour se gouverner en cette lecture : il faut dire en un mot ; ne t'en mesle pas, ou sois sage. Aucuns Livres ne sont sages, pour ceux qui ne sont point assez sages pour eux : en effet je n'ay jamais veu personne l'attaquer, soit du costé de la Religion ou d'autre, qui n'ait rabattu son atteinte de luy-mesme ; faisant voir sur le champ qu'il luy imposoit, ou qu'il ne l'entendoit pas.

Pro captu lectoris habent sua fata libelli.

Ce que je ne dis nullement pour Baudius, lequel comme j'ay remarqué, n'a choqué ce lieu que par interest & passion. Je rends graces à Dieu, que parmy la confusion des creances effrenées qui traversent & tempestent aujourd'huy son Eglise, il luy ait pleu de l'estayer d'un si puissant pillier humain. La Foy des simples ayant à desirer d'estre fortifiée mondainement contre tels assauts, ainsi qu'elle l'estoit spirituellement par cette faveur divine, qui luy est acquise avant les siecles ; la bonne fortune luy fit un present tres-propre à ce besoin, de luy produire une ame de si haute suffisance, qui la verifiast par son approbation. En effet, si la Religion Catholique à la naissance de ce personnage, eust sceu combien il devoit estre excellent, quelle apprehension eust esté la sienne de l'avoir pour adversaire ? Certes il a rendu vraye sa proposition, que des plus habiles & des plus simples ames, se faisoient les bien-croyans ; comme aussi la mienne ; que de ces deux extrémitez se faisoient les gens de bien. Car je tiens le party de ceux qui jugent que le vice procede de sottise, & consequemment, que plus on approche de la haute suffisance, plus on s'esloigne de luy : proposition que je me suis peut estre efforcé de prouver en autre lieu. Quelle teste bien faite, ne fieroit à Platon sa bource & son secret, ayant seulement leu ses œuvres ? Par cette

cette consideration, je mesprisay le reproche d'extravagance dont on me chargeoit, alors que j'honorois & cherissois si fort cet esprit sur la simple lecture des Essais; qu'avant l'avoir ny pratiqué, ny veu, j'estois aussi cordialement sa fille que depuis. Je me representois, que toute bienveillance estoit mal fondée, si elle ne l'estoit sur la suffisance & la vertu de son objet, & que non seulement la suffisance de l'Ouvrier paroissoit en ces escrits là, mais y paroissoit en appareil si haut, que le vice ne pouvoit loger chez luy, ny la vertu luy manquer: & que par consequent, nul ne devoit differer à luy departir cette bienveillance, jusques à l'entreveuë; si ce n'estoit quelqu'un auquel il faschast de confesser, que sa raison eust plus de credit à luy nouer une alliance, que les yeux: & faschast d'advouer consequemment encores, qu'il pust rien faire de bien s'il les avoit bandez. Pour engendrer l'amour, intelligence corporelle & spirituelle, la presence & la veuë sont autant requises que le discours: mais la bienveillance ou amitié, comme estant une intelligence toute spirituelle doit germer spirituellement par le pur discours & la connoissance: bien qu'elle se puisse enrichir de presence, par la conversation assistée & confortée des offices qui la peuvent suivre.

Revenons cependant, pour dire, que la plus generale censure qu'on face sur nostre Livre, c'est que son Autheur s'y dépeint. Quoy le vulgaire le blasme, d'avoir parlé de soy mesme, & ne louë pas de n'avoir rien fait qu'il n'ait osé dire en public, ny de la plus meritoire verité de toutes, celle qu'on dit de soy pleinement & sincerement? Il n'adjouste pas aussi; que ceux qui le rabrouent le plus asprement de nous avoir donné sa peinture, osent encore moins qu'ils ne veulent en faire ainsi de la leur: & que nul ne peut avoir bonne grace à l'accuser de produire sa vie nuë aux yeux du monde, sauf celuy-là, qui perd de la gloire à s'abstenir d'en faire autant. Il est advis au peuple qu'il seroit bien loisible, d'exposer au jour quelques actions publiques, suivant Cesar & Xenophon, mais non pas les privées. Veritablement, outre que ces deux-là declarent aussi force menuës actions de leur vie, comme de nostre aage, Messieurs de Monluc & de la Nouë racontent jusques à leurs songes; le peuple n'entend pas que valent, ny les privées, ny les publiques, ny que public mes-

me n'est fait que pour le particulier. Mon Pere a pensé ne te pouvoir rien mieux apprendre, que l'usage de toy mesme: & te l'enseigne tantost par raisons, tantost par espreuve: si sa peinture est vicieuse ou fausse, plains-toy de luy: si elle est bonne & vraye, remercie-le de n'avoir pas voulu refuser à ta discipline le poinct plus instructif de tous, c'est l'exemple. Tu prends, au reste, singulier plaisir, qu'on te face voir, ou qu'on te face toy mesme un chef d'armées & d'Estat: il faut estre honneste homme avant que d'estre l'un ny l'autre parfaitement; nos Essais te donnent, aux exemples de leur Ouvrier, tablature de particuliere efficace pour devenir tel: ouy certes, il est requis de passer par leur eschole, pour esveiller tes facultez à la capacité de monter en ces deux grades, quand besoin seroit *Præcepta docent, exempla movent*. Il est bien vray, que le commun estime la science de vivre, c'est à dire, de se rendre honneste homme & sage, si facile qu'il croid que c'est chose superfleuë de l'enseigner: car mesmes, ainsi que Plutarque remarque, il sent bien que les enfans ne sçauroient dancer, ny piquer chevaux, ny trancher à table, ny saluer encore, qui ne le leur apprend: mais quant à l'art de vivre, cet animal à plusieurs testes ne l'y trouva jamais à dire. Il s'abuse fort: il est beaucoup plus aisé de vaincre que de vivre, & plus triomphans que de sages: dont il arrive, que mon Pere imagine bien Socrates en la place d'Alexandre; Alexandre en celle de Socrates il ne peut. Les exemples de ce personnage te semblent-ils bons? remercie la fortune qu'ils soient tombez devant tes yeux: te semblent-ils mauvais? ne crains pas aussi que beaucoup de gens soient pour les suivre. Ouy, mais apres tout, on n'a pas accoustumé de se dépeindre soy-mesme; voila le grief. N'est-ce pas un grand cas, de la tyrannie de la coustume sur le vulgaire? ou n'est-elle pas importune en cet endroit sur tous; de le reduire à ne s'enquerir jamais, de ce qui se doit faire, mais de ce qui se fait? Vulgaire prest à commettre toute vilenie par bien-seance, si ses voysins continuent un temps de la commettre: renonçant à faire tout bien, voire à soy-mesme, si comme leur singe ils ne l'y traisnent par exemple: & prest davantage, à justifier tous maux que les puissans s'adviseront de luy faire souffrir; pourveu que par la suitte d'une année, ces excez occupent quelque mine d'usage.

La coustume luy met-elle l'homme en honneur ? il n'adore plus les Dieux mesmes que sous sa forme. Au reste je ne consens non plus au sous-reproche qu'on fait à nostre Autheur, de ce qu'il rapporte en cette sienne peinture, jusques aux moindres particuliaritez de ses mœurs ; & la juge autant instructive par ces punctilles que par les traicts plus solemnels ; tant à cause que les grands efforts dependent ordinairement des petites actions, que d'autant aussi que la vie mesme n'est qu'une contexture de punctilles & niaiseries. Observez pour une des preuves de ma these, sur quelles matieres le propre conseil des Roys, prend de trois fois l'une ses meures deliberations. Les autres Escrivains ont eu tort, de ne s'arrester pas à nous instruire en des actions pour petites qu'elles fussent, où plusieurs pouvoient faillir, & que nul ne pouvoit esviter : & n'est aucune chose meslée dans les interests de l'homme, qui soit petite ou legere de poids : elle pese assez si elle touche. Il a certainement eu raison d'enseigner comme il se portoit en l'amour, au devis, à la table, & à la garderobe encore : puis que tant de gens se sont perdus, ou fort incommodez, pour ne sçavoir pas se gouverner en ces choses là.

Quelqu'un le lapide d'invectives en particulier, de ce qu'il declare ses erreurs & ses fautes en cette description de soy-mesme. Vrayement c'est une chose monstreuse : comme le Monde est composé, nul de ses compagnons ne l'estime pire, pour estre defaillant de cette part qui le dit estre : ou plustost, chacun d'eux auroit à plaisir qu'on creust qu'il seroit semblable, si mesme il n'en n'estoit rien ; mais ils l'estiment pire, de ne s'estre feint autre : & se presument fort honnestes gens & bien exemplaires, parce qu'ils se gardent d'advouer leurs veritez. Heureux les trouvay-je certes, qui pour se rendre vertueux, n'ont qu'à desnier leur vice. Mais quand ses fautes & prevarications seroient plus odieuses, seroit-il pourtant blasmable de les confesser ? veu mesmes qu'il les confesse, sans impudence, & avec recognoissance d'avoir tort. Dieu reduit toutes les loix à ce mot : Ayme-moy sur toutes choses, & ton prochain comme toy-mesme : & nous voyons que de mille outrages que nous faisons à nostre prochain, nous ne luy en ferions pas quatre, si nous n'estions desguisez : par le desguisement font leur coup, les larrons, les empoison-

neurs, assassins, livreurs de villes, brigands, tyrans en herbe, faux contracteurs, faux amis, faux Juges, & qui non? En somme, levez le masque d'entre nous, vous en extirpez presque du tout l'offence sur autruy: l'Univers est au calme: car les hommes seroient bons par tout, si par tout, on les voyoit. Aussi-sçavons nous qu'il n'est rien, que Jesus-Christ reproche si griefvement aux Phariſiens que l'hypocrisie: & notez aux Phariſiens, ausquels il avoit lors pourtant à reprocher le complot de sa mort. Dont il arrive, que David n'escrit pas plus de louanges à son Seigneur, que de publiques confessions de ses delicts: & Sainct Augustin ny S. Jerosme ne se sont pas oubliez aux mesmes confessions. Outre plus, la Justice ne tire son effet que de la descouverte des crimes: donnant la gehenne aussi pour y contraindre les hommes: & l'Eglise parfait sa confession auriculaire, par la generale & publique. Chacun au reste se doit constituer Juge sur soy-mesme: comme tel, mon Pere declare & fouette ses vices, non en privé seulement, mais en public: puis que le Prevost ne se contente pas de punir son coupeur de bource, si ce n'est en pleines hales: afin que le chastiment de celuy, que plusieurs peuvent ressembler, advertisse plusieurs de ne luy ressembler pas. Nos correcteurs disent; qu'il y a de l'effronterie à prescher ses imperfections & ses tares: noble information, qui veut guarantir l'ordure du faict par la pudeur de la negation! reformation que le plus meschant ayme le mieux & soustient le plus, entre les boureaux & les tourmens! Or apres tout, celuy vers qui la pudeur n'a point eu la force de le pouvoir garder, d'estre ingrat, lasche ou traistre; s'il le cele ou desnie, ce n'est pas la pudeur qui peut desormais avoir la force de le luy faire desnier: c'est quelqu'autre respect. Grande faveur au criminel, que ce luy soit vertu de voiler ou desmentir la verité. Ceux qui craignent, que qui nous permettroit de publier nos vices, nous leveroit le frein de la vergogne, se trompent: il est plus de personnes qui feroient banqueroute à la paillardise, s'ils estoient contraints de dire tout ce qu'ils font; qu'il n'en est qui osassent continuer d'estre larrons, meurtriers & traistres, estans necessitez de se declarer tels. Sans doute une telle coustume, sçauroit arracher seule à dix millions d'hommes, des crimes que l'apprehension de la corde ne

leur arrache pas. Puis, comme dit nostre penitent: Il faut voir son vice, & l'estudier pour le redire: ceux qui le celent à autruy, le celent ordinairement à eux-mesmes: ils ne le tiennent pas pour assez couvert, s'ils le voyent: & les maux de l'ame s'obscurcissent en leur force, le plus malade les sent le moins: d'autant que l'ame perd le sentiment, perdant la santé, au contraire du corps. Voila pourquoy il les faut souventefois remanier au jour: les ouvrant & les eventrant du fond de nos entrailles, d'une main impiteuse. Ce sont ses mots environ. Or de la mescognoissance de nos vices & de nos taches vient, outre l'empirement, le defaut de satisfaction vers Dieu, comme de la plus ample cognoissance, vient la satisfaction plus ample. Joint que pour nous apprendre à haïr la crasse, qui nous difforme le visage de la conscience, il sert de luy presenter à toute heure son mirouer; obtenez qu'elle travaille à se contempler en cet estat, comme elle fait en s'estudiant pour se descrire, vous la portez à l'avoir en horreur. Mais laissons ce propos, aussi bien ne sçaurions-nous dire que des fornettes sur ce sujet, apres les excellentes choses que nostre Autheur dit luy-mesme, aux Chapitres qui s'appellent, Sur des Vers de Virgilè, & de l'Exercitation. Il est bien vray qu'en saison telle que la nostre, où les choses plus excellentes ont moins de credit, il faut que les fornettes en esperent.

Quant à quelques gros bonnets, qui le pretendoient taxer d'ignorance, ils monstrent assez qu'ils veulent deviser, & nous contenterons de les escouter pour toute responsе. Non seulement pour le respect des discours & considerations que cet Escrivain apporte sur l'ignorance & sur la Science, si riches & sublimes, qu'on reconnoist assez, qu'il ne peust estre ignorant, qu'où, & quand il luy plaist: (& quiconque cognoist l'ignorance, & n'est ignorant qu'à sa mode & à son mot, surpasse la Science) que d'autant qu'il publie aussi; que celuy qui le surprendra en ce vice, ne fera rien contre luy, voire mesmes que l'ignorance est sa maistresse forme; adjoustons qu'encores ces gens ne la cognoissent-ils en son Ouvrage, que par la profession qu'il fait d'estre son partisan. Nul ne doit avoir honte d'ignorer, s'il n'ignore les choses necessaires à l'homme en general, ou à luy en particulier par sa condition, ou celles qu'il veut qu'on croye qu'il

sçache. Or non seulement nostre Autheur n'est blessé d'aucune de ces trois ignorances; mais toutes les fois qu'il parle de quelque Science que ce soit, parlant presque de toutes par occasion; s'il n'en parle fort amplement, au moins ne s'y defferre-t-il jamais, nonobstant sa profession d'ignorance. A quel prix je vous supplie se tailleroit la Science, telle que ces messieurs mesmes la puissent figurer & allonger sa portée; si l'ignorance de cettuy-cy se taille au prix de l'Apologie de Sebonde, & du Chapitre de la Medecine, pour ne toucher que ces deux pieces seules de son Livre? & notamment considerables, en cette occasion de monstrer, en cas que besoin fust, s'il est sçavant, ou s'il ne l'est pas; veu qu'elles sont hors de son principal gibier en la pluspart de leur estenduë, & presque universelles en ce qu'on appelle vulgairement Science & Doctrine. Quel precieux ignorant, au surplus, qui conçoit si pompeusement l'ignorance que cettuy-cy? ignorant qui se cognoist, qui se proclame, & qui n'est recognu pour tel, que par où il luy plaist qu'on le recognoisse? quel precieux ignorant, qui fait voir où bon luy semble, que s'il n'a appris les Sciences, c'est qu'il a senty qu'il pouvoit enseigner les meilleures sans les apprendre? ignorant enfin, qui sçait choisir aux mesmes Sciences ce qui luy fait besoin; taxer à juste prix la part qu'il en eslit, & celle qu'il en rebutte; & nous montrer le droict usage de cette-là. Certes les Sciences sont de si facile acquisition & distribution, qu'eux-mesmes qui parlent, & deux mille autres dans Paris, feroient en trois ans dix mille docteurs en toutes les parties de la doctrine, qui peuvent à leur compte mesme défaillir à ce personnage; langue Grecque, Grammaire, Physique, Metaphysique, Mathematique: mais je leur donne quinze, s'ils peuvent, s'amassans tous ensemble, forger en l'espace entiere de leur vie, je ne dy pas un pareil esprit & jugement; ouy bien seulement, un esprit qui ait aussi bonne grace à tympaniser la Science, que cettuy-cy l'ignorance. Qui peut trouver telles Sciences de College, ou communes, à dire, en cette hautesse d'entendement & de jugement, au cas mesmes qu'elles luy manquassent du tout; sinon celuy qui ne sçait que valent l'entendement ny le jugement en autruy, pource qu'il ne les possede pas? Si la Science outre plus, se vante d'enrichir la suffisance, la suffisance se vante

aussi d'avoir engendré la Science : & le sçavant ne porte pas son talent par tout, ce que le suffisant fait : ny la Science ne controlle jamais la suffisance : si fait bien la suffisance, la Science : & l'instruit des mesures de sa force & de sa foiblesse, non au revers. De plus, l'effet de celle-là s'exprime souvent à limiter, par fois à recuser du tout celle-cy : dont nostre Sage escrit ; que le suffisant est suffisant à ignorer mesmes. Or j'appelle Sciences de College, ou communes, ces disciplines que je viens de nommer, & toutes celles en un mot qui sont hors la discipline de l'homme & de la vie : c'est à dire hors la Morale, consistant en la faculté d'agir, raisonner & juger droitement : doctrine pour laquelle assister & servir apres tout, les autres doctrines sont forgées, ou elles le sont avec nul ou peu de fruict. Partant quiconque la tient en haut degré, comme faisoit ce mesme personnage, peut oubliet ou negliget toutes les autres, quand il luy plaira : qui s'appellent purs amusemens scholastiques en ceux qui ignorent celle-cy : & simples ornemens & adminicules en ceux qui la sçavent. Alcibiades trouvant un jour Pericles empesché à dresser les comptes de son administration pour les rendre au peuple, jugea qu'il se devoit plustost occuper à chercher le moyen de n'en rendre point. Et combien donc a plus dignement fait, que d'acquerir les Sciences vulgaires dont il est question, celuy qui a relevé son esprit à tel degré de hauteur par une autre seule bien choisie, en luy dédiant tout ce soin que le commun des sçavans dissipe entre elle & cette quantité de ses compaignes ; que le manquement de celles-là ne luy peut apporter aucune imperfection ou perte, ny l'assistance aucun lustre, qu'il ne puisse pertinemment negliger ? & qui sçait comprendre, & faire comprendre ensuite à tout homme sage, que cette abstinence ou negligence est bien fondée ? Ceux qui apprennent ces doctrines-là s'égalent à elles : celuy qui fait ce trait de les negliger à telle condition d'avantage, s'esleve par dessus elles : & Socrates Monarque de la sagesse & du genre humain, éleut pour son partage cette espece de sapience, sçavante aux mœurs, & par tout ailleurs ignorante, & s'y borna toute sa vie. Pour le regard de quelques-uns, qui veulent estendre les effets de cette pretendue ignorance de l'esprit dont nous parlons, jusques au changement de quelques ter-

mes usitez en l'art vulgairement, libertinage de sa methode, suite décousue de ses discours, & manque de relation des Chapitres avec leurs tiltres mesmes par fois : s'ils sont capables de croire qu'une teste de ce calibre ait manqué par incapacité à faire en cela, ce que tout escholier de 15 ans peut & fait, je trouve qu'ils sont si plaisans à parler, que ce seroit dommage de les faire taire. Ces messieurs avec leurs belles animadversions ont volontiers cueilly l'une des branches de cette ignorance doctorale, laquelle mon Pere nous advertit en quelque lieu, que la Science fait & engendre, comme elle défait la populaire. Je dis qu'ils ont cueilly l'une des branches de cette ignorance-là : car enfin il est une autre ignorance haute & Philosophique, qu'ils ne cognoissent point, & qui nous est d'une autre sorte, apportée & enseignée par la Science, s'il est besoin de le dire apres ce que j'ay represenré : Science à laquelle apres elle montre le chemin qu'elle doit tenir, luy taille sa part, & luy fait voir, qu'elle n'est ny sage ny clair-voyante, si elle ne reconnoist relever d'elle.

Il se voit une espece d'impertinens Juges des Essais : entre ceux mesme qui les ayment, ce sont ceux qui les louent sans admiration : signamment en un siecle si esloigné de ceux où tels fruicts germoient autrefois. La vraye touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel Autheur : & celuy qui le lit, se met à l'espreuve plus qu'il ne l'y met. Cettuy-cy sans doute, feroit parler en homme ravy, le Lecteur qui le sçauroit cognoistre. Quiconque dit de Scipion, que c'est un gentil Capitaine & desirable citoyen, & de Socrates, un galand homme, leur fait plus de tort, que tel qui totalement ne parle point d'eux : à cause que si l'on ne leur donne tout, quand il est question de leur attribuer des advantages, on leur oste tout. Vous ne sçauriez louer telles gens, en les mesurant mediocrement, ny peut estre amplement : ils passent toute mesure, j'entens mesure qui dit & retient à dire : & peut estre qu'ils passent encores celle qui ne retient rien. C'est à moy de coter combien j'ay veu peu de cerveaux capables de mettre cet Ouvrage à juste prix : moy certes qui ne l'y mets aussi qu'imbecilement. Nos gens pensent bien sauver l'honneur de leur jugement, quand ils luy donnent ce gentil Eloge : C'est un gentil Livre : ou, C'est un bel Ouvrage : un enfant de huict années en diroit bien autant,

tant. Apres tout je leur demande, par où & jusques où beau? quels raisonnemens, quelle force, quels argumens des Anciens luy sont honte; & veux finalement qu'ils me notent, que c'est que vous y pouvez surprendre, que Plutarque & gens de sa marque, n'eussent pris plaisir d'escrire s'ils s'y fussent rencontrez? quel jugement s'est oncques osé si pleinement esprouver? s'est offert si nud? nous a laissé si peu que douter de sa profondeur, & que desirer de luy? je laisse à part sa grace & son elegance. Au surplus je ne daignerois pas louer les Essais, d'estre du tout à leur Autheur; si plusieurs mesmes des Livres anciens & fameux, n'estoient pour la pluspart dérobez. J'avouë qu'il a fait des emprunts: mais ils ne sont pas si frequens qu'ils puissent usurper la proprieté de son œuvre, comme il nous advertit. Et ceux qui pensent avoir appris de la bouche de son Livre mesme, qu'il est basty des despouilles de Plutarque & de Seneque; trouveroient s'ils avoient tourné feuillet, qu'il entend que ces deux Autheurs l'assistent, non pas qu'ils le couvrent. A quoy nous devons adjouster, que les emprunts sont si dextrement adaptez, que le benefice de l'application, ou maintefois quelque enrichissement dont il les rehausse de son cru, contrepesent ordinairement le benefice de l'invention. Et qui plus est, ce qui necessairement se fait recognoistre pour sien, ne doit rien au meilleur du reste: sur tout ou la solide vigueur des conceptions & le jugement sont leur jeu. Ceux qui ne cognoistroient pas d'ailleurs cette vertu de nostre Livre, d'estre entierement fils de son Pere, sentent au Genie, enfonçant sa lecture, qu'il est tout d'une main. Mais quiconque veut sçavoir ce que c'est, de sentir au Genie d'un Livre qu'il est tout d'une main, l'apprenne par contre-lustre aux Escrits de Charon, perpetuel copiste de cettuy-cy, reservé les licences où il s'emporte par fois: si bon ou mauvais copiste pourtant encore, hors de là mesme, je croy l'avoir assez exprimé. Adjoustons, que cette esgale & plaisante beauté de ce Livre, son nouvel air, son intention & sa forme incognues jusques à nos jours, expriment assez, que quiconque l'ait escrit, l'a conceu. Nouvel air, dis-je; Car vous le voyez d'un particulier & special dessein, scrutateur universel de l'homme interieur, & de plus, correcteur & fleau continu des erreurs communes. Ses compagnons enseignent la sa-

gesse, il desenseigne la sottise; & a bien eu raison, de vouloir vuider l'ordure hors du vase, avant que d'y verser l'eau de nasse. Les autres discourent sur les choses; cettuy-cy sur le discours mesme, autant que sur elles. Ceux-là sont l'estude du Physicien, du Metaphysicien, du Dialecticien, du Mathematicien, ainsi du reste; cettuy-cy, l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles, mais combien difficilement esventables? Davantage, il a cela de propre à luy, que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du jugement, & qu'il ait tant jugé, qu'il ne reste plus que juger apres. Et me semble qu'il ait encores quelque chose de nouveau & de peculier, en delices & floriditez perpetuelles. Comme aussi l'a-t-il en excellence & delicatesse dont il applique non seulement ses emprunts, desquels je viens de parler, mais encore ses allegations & ses exemples; ensorte qu'autant d'applications, ce sont presque autant de belles inventions; louange au demeurant qu'on peut estendre à la pluspart des coustures, de la tissure, & du bastiment de ses discours & de son langage.

Combien nous diront heureux les grandes ames qui naistront apres nous, de ce que la fortune nous ait produits en une saison, ou nous ayons pû pratiquer la communication & la bienveillance de celuy qui nous a porté ce beau fruict? & combien regretteront-elles, qu'elle leur ait desnié ce bien? Les grands esprits sont desireux outre mesure de rencontrer leurs semblables; la conference & la societé leur estant plus necessaires & desirables qu'à tous autres, & ne se pouvans edifier ou rencontrer bien à poinct que de pareil à pareil. Or nous avons escrit un mot de ce sujet en autre lieu; tant pour le merite de la chose, que pour le respect d'un Autheur qui a parlé si noblement & si precieusement, s'il se peut dire, de ces dons celestes, sous le tiltre de l'Amitié.

AU surplus, l'opinion qu'ont eue les Imprimeurs, que la Table des matieres pourroit enrichir la vente des Essais, est cause qu'ils l'y ont plantée: contre mon advis neantmoins; parce qu'un Ouvrage si plein & si pressé n'en peut souffrir. Autant suis-je contraire à cette vie de l'Autheur, qu'ils ont logée en teste, estant complette dans le volume. Quant aux noms des Autheurs citez, qui se

voyent icy, ou pourront voir encores, en quelques impressions; j'ay reveu & confronté sur leur texte, tous ceux qu'un incognu y avoit appliquez; retenu les vrais, rejetté les faux, augmentant ces veritables d'une moitié. Si bien qu'il ne reste pour ce regard, qu'environ cinquante vuides, ou noms à remplir, en ce plantureux nombre de prés de douze cens passages. C'estoit pourtant une assez espineuse difficulté, que de trouver la source d'une bonne partie des authoritez de ce Livre; l'Auteur en ayant parfois meslé deux ou trois ensemble, par fois donné tour de main de sa façon à quelqu'autre, qui les rend de plus obscure recherche. Quoy que ce soit, je ne me fusse jamais demeslée de leur queste, si des personnes d'honneur & doctes que j'ay nommées autre part, ne m'eussent presté la main. Apres tout, je recognois que cette recherche & ces cottes d'Autheurs, eussent esté negligées par mon Pere; & moy-mesme ne me fusse pas mise en peine de courre apres: mais trois raisons m'ont forcée de les entreprendre: en premier lieu, cet advancement de prés de moitié: secondement, la bestise d'une part du monde, qui croit beaucoup mieux la verité sous la barbe chenuë des vieux siecles, & sous un nom d'antique & pompeuse vogue: tiercement, l'interest & priere des Imprimeurs. Leur mesme priere expresse m'a contrainte, non pas de changer, ouy bien de rendre seulement moins frequens en ce Livre, trois ou quatre mots à travers champ, & de ranger la syntaxe d'autant de clauses: ces mots sans nulle consequence, comme adverbes ou particules, qui leur sembloient un peu revesches au goust de quelque douillets du siecle: & ces clauses sans aucune mutation de sens, mais seulement pour leur oster certaine dureté ou obscurité, qui sembloient naistre à l'adventure de quelque ancienne erreur d'impression, ou au pis aller de ce genereux mespris de telles niaiseries, que leur Ouvrier affectoit. Je ne suis pas si inconsiderée ou si sacrilegue, que de toucher en plus forts termes que ceux-là, ny à mot ny à phrase d'un si precieux Ouvrage: edifié d'ailleurs de telle sorte, que les mots & la matiere sont consubstantiels. Si quelqu'un prend la peine d'en faire une confrontation sur le vieil & bon exemplaire *in folio*, il pourra dire quelle a esté ma religion en cela. Cependant il n'appartiendroit jamais à nul apres moy, d'y mettre la main à mesme intention,

d'autant que nul n'y apporteroit ny mesme reverence ou retenue ; ny mesme adveu de l'Autheur, ny mesme zele, ny peut-estre une si particuliere cognoissance du Livre. En ce seul poinct ay-je esté hardie, de retrancher quelque chose d'un passage qui me regarde : à l'exemple de celuy qui mit sa belle maison par terre, afin d'y mettre avec elle l'envie qu'on luy en portoit. Joint que je veux desmentir maintenant & pour l'advenir, par cette voye, ceux qui croyent, que si ce Livre me louoit moins, je le cherirois & servirois moins aussi.

Les Imprimeurs m'ont encore pressée de tourner les passages Latins des Essais, sur le desir qu'ils pretendent, que plusieurs ignorans de ce langage, ont de les entendre. Ce desir est assez crud : veu qu'un Lecteur qui cognoist ces passages-là, n'est pas plus prest de démesler bien à poinct l'Ouvrage auquel ils sont enchassez, que celuy qui ne les cognoist pas, s'il n'est d'autre part ferré à glace. Neantmoins afin de servir à l'utilité des mesmes Imprimeurs ou Libraires, je me suis portée à les traduire. Si j'ay rendu la Poësie comme l'Oraison, sous le seul genre de la prose, pour estre plus fidelle traductrice, à l'exemple d'autres versions authorisées de nostre siecle ; on peut dire, que j'ay esté soulagée de temps, non de solicitude aigue : la moins espineuse & scabreuse circonstance d'une telle Version estant de la representer en vers. Je le dis, parce que cette masse, ou plustost nuée & moisson d'Autheurs Latins, est la cresme & la fleur choisie à dessein, comme on void, de l'Ouvrage des plus excellens Escrivains, & plus elegans & riches de langage comme d'invention : adjoustons, figurez & succincts. Or d'exprimer la conception d'un grand Ouvrier, estoffée de telles qualitez d'elocution, & l'exprimer en une langue inferieure avec quelque grace, vigueur & briefveté, but d'un pertinent Traducteur, ce n'est pas leger effort. Mais combien plus est-ce, d'exprimer prés de douze cens passages de ce qualibre, amples, mediocres ou petits? Or nonobstant ma prose generale, je n'ay pas laissé de rendre en un ou deux vers, les brefves sentences, ou autres traicts d'eslite, j'entens ceux des Poëtes : tant pour n'estre astrainte par aucune religion, à renoncer ce privilege de passer de la prose aux vers, que parce qu'ils sont plus faciles à retenir qu'elle. Et si la rythme de telles sentences est par fois diverse, n'importe à l'oreille, puis qu'elle

ne passe point le nombre de deux. J'ay tourné d'autre part en vers, quelques passages d'estenduë, un autre à l'entrée du Livre, d'autres au chap. Sur des vers de Virgile : tant par esbat, que pour piquer si je puis quelqu'un par exemple à faire le mesme du reste. J'ay traduit les Grecs aussi, sauf deux ou trois, que l'Autheur a traduits luy-mesme, les inserant en son texte. Ny ne presente point d'excuse d'avoir laissé dormir les libertins, sous le voile de leur langue estrangere, ou d'avoir tors le nez à quelque mot fripon de l'un d'entr'eux : si ce mot a esté le seul qui me pust empescher d'en faire present au Lecteur. Aussi peu m'excuseray-je, d'avoir au besoin usé de locutions un peu hardies pour la prose : y estant forcée par la nature de vers qu'elle exposoit. Au surplus, en deux ou trois lieux seulement; je me suis donné liberté d'un mot de paraphrase : jugeant la lumiere necessaire en cet endroit, pour lever au foible Lecteur l'occasion de supposer une pathologie. Comme aux lieux, (qui sont courts de nombre pourtant) où je l'ay jugé plus en train d'ignorer & de chercher, que de supposer, je me suis restrainte dans les loix d'une austere traductrice. J'adjousteray sur le Latin des Essais ; que si par fois on trouve quelque dissonance entre le texte originaire & luy, comme de temps, personnes, & autres legeres circonstances ; on le doit attribuer non à l'inadvertance, mais au dessein & mesnagement de l'Autheur, qui par ce tour de souplesse se l'est approprié ; comme il s'est approprié certains passages, à sens tout divers, & par fois opposite de leur intention natale, par une excellente application. C'a esté certes une de mes peines, me trouvant sur quelque passage contourné ou frelaté, de l'exprimer en telle sorte, qu'il quadrast sortablement s'il estoit possible, à la composition originaire & à l'application. Enfin s'il se trouve quelque faute en mon ouvrage, j'espere qu'elle sera faute, non de circonspection, mais bien de connoistre les menus suffrages du Donat, ausquels je suis peu versée, pour avoir appris cette langue, plustost afin de gouster son Genie & celuy de ses grands Autheurs, que sa Grammaire : ainsi j'espere qu'un Lecteur habile homme, prendra la peine de m'advertir plustost que de me quereller.

Excuse, Lecteur, les fautes d'impression qui nous peuvent estre

eſchapées : ceux qui ſçavent ce que c'eſt d'imprimer, te diront ; qu'il eſt ſi difficile de s'empeſcher de broncher à ce pas, que le meilleur ouvrage de la preſſe n'eſt autre choſe que le moins defaillant de cette part, comme eſt certes cettuy-cy : duquel apres tout, nous avons pris la peine de corriger la pluſpart des erreurs avec la plume, & recueillir en un Errata bien exact le reſte de celles qui peuvent importer. Au contraire pourtant du deſſein aſſez ordinaire, de ceux qui font imprimer pour autruy, leſquels fuyent d'en appliquer aux Livres : dautant qu'ils ayment mieux que la reputation de la ſuffiſance d'un Autheur demeure fort bleſſée, que ſi celle de leur vigilance l'eſtoit un peu. Paſſe legerement les moindres fautes : comme par fois quelques ponctuations, ſoit au François ou au Latin, & par fois encores quelque manque d'orthographe, *un affaire*, pour *un à faire*, *conte* pour *comte*, *cœur* pour *chœur*, & les manquemens de pareil air, ou de la façon d'orthographier du temps que le Livre fut premierement imprimé. Si ton eſprit eſt digne de ſa lecture, tu les ſçauras bien r'habiller : & je penſe que tu croiras bien qu'auſſi euſſions-nous fait, ſi nous les euſſions apperceuës avant qu'elles eſchapaſſent. Or de peur qu'il n'en reſte quelqu'une, apres ma recherche precedente ; je te promets de la repeter encores, & d'en mettre apres un Exemplaire en la Bibliotheque du Roy, & l'autre en celle de Monſeigneur le Garde des Seaux, corrigez des derniers traits de ma plume : afin que la poſterité y puiſſe avoir recours au beſoin. J'oſe dire que la connoiſſance toute particuliere que j'ay de cet Ouvrage, merite que la meſme poſterité s'oblige de mes ſoins, & s'y fie. Que ſi quelqu'un accuſoit tant de menus ſoins comme poinctilleux, j'eſtime au contraire, qu'ils ne le peuvent eſtre aſſez, ſur l'Ouvrage d'un Eſprit de ſi haute ſageſſe, que ſes fautes pourroient ſervir d'exemple, ſi nous permettions qu'il en eſchapaſt icy. Pour les accents du Grec, je n'y entends rien : & cela n'importe guere à ce Livre, qui n'en couche que fort peu : ny telle ignorance à moy, ſi j'en ſuis creuë. Quant aux cottes des Autheurs en marge, on ne s'eſt pas touſiours amuſé à obſerver toutes les particules de la Syntaxe, un *de*, un *apud*, &c. tant pour eſtrecir le champ des fautes aux compoſiteurs, que parce que chacun entend ces choſes à demy mot.

Remercie au reste de cette impression les Grands de la France, desquels ma gratitude a tellement fait sonner le Nom par tout, qu'il n'est pas besoin de le repeter icy : car sans leurs dons, mon zele de te rendre ce digne service en mourant, restoit inutile. Les Libraires & Imprimeurs, que je sollicite il y a sept ou huict ans par tout de l'entreprendre eux-mesmes, comme on sçait; estoient sourds quand je leur proposois mes precautions, quoyqu'elles ne consistassent seulement qu'à les obliger d'apporter à leur Ouvrage une juste correction. Deux raisons causoient ce refus : la premiere, c'est, qu'ils veulent communement tout prendre, & ne rien mettre : la seconde, que ce Livre est en verité d'une correction tres-particulierement difficile ; dont la brefveté du langage, & son bastiment aussi nouveau, qu'admirable, sont causes; en sorte qu'un compositeur & un correcteur ordinaire, y perdent leur Ourse. Outre qu'il arrive souvent, que ces Libraires & Imprimeurs n'y mettent point de correcteur du tout, s'ils n'y employent par forme les premiers ignorans, qu'ils trouvent à bon marché. En effet la seule correction de cette impression m'a autant cousté, qu'une de leurs impressions entiere leur couste, sans compter ma propre peine & mon soin ; & si je tiens en cela, ma despense pour bien employée. Sçache donc, Lecteur amoureux de ce divin Ouvrage, que les seules impressions de l'Angelier depuis la mort de l'Autheur t'en peuvent mettre en possession ; notamment celle *in folio*, dont je vis toutes les espreuves ; & celle-cy, sa sœur germaine. Si tu prends soin de confronter toutes les autres, en quelques lieux & volumes qu'elles se soient faites : ou se facent à l'advenir, par la seule entreprise des mesmes Imprimeurs ou Libraires, contre ces deux ; tu pourras connoistre si je dis vray ; & en concevras autant d'horreur que moy, si la fortune ne fait un miracle pour les suivantes, qu'elle n'a jamais fait pour les precedentes. J'achevois cecy à Paris en Juin mil six cens trente-cinq.



SOMMAIRE RECIT,

Sur la vie de Michel Seigneur de Montaigne;
Extraict de ses propres Escrits.


ICHEL DE MONTAIGNE Gentil-homme Perigourdin, né en 1533. nasquit à son pere, le troisiéme de ses enfans en rang de naissance, & le donna à tenir sur les fonts à des personnes de la plus abjecte fortune, pour l'obliger & attacher plustost à ceux qui pouvoient avoir besoin de luy, qu'à ceux dont il pouvoit avoir besoin. Aussi l'envoya-il dés le berceau, nourrir à un pauvre village des siens, & l'y tint, autant qu'il fut en nourrice, & encores au delà, le dressant à la plus basse & commune façon de vivre. En quoy certainement il se forma si bien à la frugalité & austerité, qu'on a eu en son enfance principalement peine à corriger le refus qu'il faisoit des choses, que communement on ayme le mieux en cet aage, comme succres, confitures, pieces de four.

C'est un bel & grand agencement sans doute, que le Grec & le Latin; mais on l'achepte trop cher aujourd'huy. Parquoy son pere ayant fait toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens sçavans & d'entendement, d'une forme d'institution exquise; fut advisé de cet inconvenient que l'usage apportoit: & luy disoit-on, que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues des anciens Grecs & Romains qui ne leur coustoient rien, estoit la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoissance qui estoit en eux. Tant y a donc que l'expedient qu'il y trouva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier desnouement de la langue de ce sien fils, il le donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux Medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, & tres-bien versé en la Latine. Cettuy-cy qu'il avoit fait venir exprés, & qui estoit bien cherement gagé, l'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir, pour le suivre, & soulager le premier: ceux-

cy

cy ne l'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste de la maison, c'estoit une regle inviolable, que ny son pere mesme, ny sa mere, ny valet, ny chambriere ne parloient en sa compagnie, qu'autant de mots de Latin que chacun avoit apprins pour jargonner avec luy. C'est merveille du fruit que chacun y fit; son pere & sa mere y apprirent assez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques qui estoient plus attachez à son service. Somme ils se latiniserent tant, qu'il en regorgea jusques aux villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à luy il avoit plus de six ans avant qu'il entendist non plus de François ou de Perigordin, que d'Arabesque: & sans art, sans Livre, sans Grammaire, ou precepte, sans fouet, & sans larmes; il avoit appris du Latin tout aussi pur que son Maistre d'Eschole le sçavoit; car il ne le pouvoit avoir meslé ny alteré. Si par essay on luy vouloit donner un Theme, à la mode des Colleges, on le donne aux autres en François, mais à luy, il le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escrit, *De Comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand Poëte Escossois, & M. Antoine Muret (que la France & l'Italie recognoissent pour le meilleur Orateur du temps) ses Precepteurs domestiques, luy ont dit souvent, qu'il avoit ce langage en son enfance si prest, & si à la main, qu'ils craignoient à l'accoster.

Quant au Grec, son pere desseigna de le luy faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle par forme d'esbat & d'exercice: ils pelotoient leurs Declinaisons à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de luy faire gouster la Science & le devoir, par une volonté non forcée, & de son propre desir, & d'élever son ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte: Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut, & de les arracher du sommeil, (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup & par violence, il

le faisoit esveiller par le son de quelque instrument, & ne fut jamais sans homme qui l'en servist.

Mais comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon-homme, ayant extrême peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les gruës; & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportées d'Italie; envoyant son fils environ ses six ans au College de Guyenne tres-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là il n'est pas possible de rien adjouster au soin qu'il eut, & à luy choisir des precepteurs de chambre suffisans, & à toutes les autres circonstances de sa nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres contre l'usage des Colleges: mais tant y a que c'estoit tousjours College. Et ne luy servit cette sienne inaccoustumée institution, que de le faire enjamber d'arrivée aux premieres classes: Car à treize ans qu'il sortit du College, il avoit achevé son Cours.

Il se maria en l'âge de trente-trois ans, combien que de son dessein il eust fuy d'espouser la Sagesse mesme si elle l'eust voulu. Mais nous avons beau dire, la coustume & l'usage de la vie commune nous emportent. La pluspart de nos actions se conduisent par exemple, non par choix. Toutefois il ne s'y convia pas proprement: on l'y mena, & y fut porté par des occasions estrangeres. Et tout licentieux qu'on le tenoit, il a en verité plus severement observé les loix de mariage, qu'il n'avoit ny promis ny esperé.

Son pere luy laissa Montaigne en charge comme à l'aisné de ses fils, prognostiquant qu'il la deust ruiner, veu son humeur si peu casaniere. Il se trompa, il y a vescu comme il y estoit entré, sinon un peu mieux, sans office pourtant, & sans benefice. Au demeurant si la fortune ne luy a fait aucune offence violente & extraordinaire, aussi n'a-elle pas de grace. Tout ce qu'il y a eu de ses dons chez luy, il y estoit avant luy, & au-delà de cent ans. Il n'a eu particulierement aucun bien essentiel & solide qu'il deust à sa liberalité. Elle luy fist quelques faveurs venteuses, honoraires, & titulaires, sans substance: Elle luy acquist le Collier de l'Ordre S. Michel, qu'il

luy avoit demandé autant qu'autre chose estant jeune : Car c'estoit lors l'extrême marque d'honneur de la Noblesse Françoise, & tres-rare. Mais parmy toutes ses faveurs, il n'en eut point, dit-il, qui pleust tant à son humeur, qu'une Bulle authentique de Bourgeoisie Romaine, qui luy fut octroyée avec toute gracieuse liberalité, en un voyage qu'il fit à Rome : laquelle est transcrite en forme au troisiéme Livre de ce Volume.

Messieurs de Bordeaux l'esleurent Maire de leur ville, estant esloigné de France & à Rome, & encore plus esloigné d'un tel pensement. Il s'en excusa : Mais on luy apprint qu'il avoit tort, le commandement du Roy s'y interposant aussi. Son pere avoit autrefois eu mesme dignité. C'est une charge qui doit sembler d'autant plus belle, qu'elle n'a ny loyer ny gain autre que l'honneur de son execution. Elle dure deux ans, mais elle peut estre continuée par seconde election. Ce qui advient tres-rarement. Elle le fut à luy, & ne l'avoit esté que deux fois auparavant, quelques années y avoit, à Monsieur de Lansac, & fraischement à Monsieur de Biron, Mareschal de France : en la place duquel il succeda, & laissa la sienne à Monsieur de Matignon, aussi Mareschal de France : Glorieux de si noble assistance. Tous les enfans qui luy nasquirent moururent en nourrice, fors Leonor une seule fille eschapée à cet inconvenient.

Les premieres publications de ses Essais furent l'an 1580. auquel temps la faveur publique luy donna un peu plus de hardiesse qu'il n'esperoit. Il y a depuis adjousté, mais il n'a pas rien corrigé : Son Livre a tousjours esté un, sauf qu'à mesure qu'on se mettoit à le renouveller, afin que l'achepteur ne s'en allast les mains du tout vuides, il se donnoit loy d'attacher quelque chose.

Il avoit la taille forte & ramassée, le visage non pas gras, mais plein, la complexion entre le jovial & le melancholique, moyennement sanguine & chaude : la santé forte & allegre, rarement troublée par les maladies, jusques bien avant en son âge : lors qu'il commença d'estre affligé de la pierre, & de la cholique. Fort opiniastre au reste en la haine & au mespris de la doctrine des Medecins ; antipathie à luy hereditaire. Son pere a vescu 74. ans, son ayeul 69. son bisayeul prés de 80. ans, sans avoir gousté aucune sorte de medecine.

Il deceda l'an mil cinq cens quatre-vingts & douze, le treiziesme de Septembre, d'une mort tres-constante & philosophique, estant aagé de cinquante & neuf ans, sept mois & onze jours, & fut ensevely à Bordeaux en l'Eglise d'une Commanderie de S. Antoine, maintenant donnée aux Religieux Feuillantins, où sa Femme Françoise de la Chassaigne luy a fait eriger une honorable sepulture.

D. O. M. S.

MIchaeli Montano Petrocorensi Petri F. Grimundi N. Remundi Pron. Equiti torquato, Civi Romano, civitatis Biturigum Viviscorum Ex-Majori, viro ad naturæ gloriam nato. Quojus morum suavitudo, ingenii acumen, extemporalis facundia, & incomparabile judicium supra humanam sortem æstimata sunt. Qui amicos usus Reges maxumos, & terræ Galliæ primores viros, ipsos etiam sequiorum partium præstites, tamenetsi patriarum legum, & sacrorum avitorum retinentissimus, sine quojusquam offensa, sine palpo, aut pipulo, universis populatim gratus, utque antidhac semper advorsus omnes dolorum minacias mœnitam sapientiam labris & libris professus, ita in procinctu fati cum morbo pertinaciter inimico diutim validissime conluctatus, tandem dicta factis exæquando, polcræ vitæ polcram pausam cum Deo volente fecit.

Vixit ann. LIX. mens. VII. Dieb. XI. Obiit anno salutis cIɔ Iɔ VIIIC Idib. Septemb. Francisca Chassanea ad luctum perpetuum heu relicta marito dolcissimo univira unijugo, & bene merenti mœrens P. C.

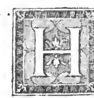
Ἠρίον ὅστις ἰδὼν, ἠδ᾽ οὔνομα τοὐμὸν ἐρωτᾷς,
Μώνθανε Μοντανός. Παύεο θαμβοπαθεῖν.
Οὐκ ἐμὰ ταῦτα, δέμας, γένος εὐγενὲς, ὄλβος ἄνολβος,
Προστασίαι, δυνάμεις, παίγνια θνητὰ τύχης.
Οὐρανόθεν κατέβην, θεῖον φυτὸν, εἰς χθόνα Κελτῶν,
Οὐ σοφὸς Ἑλλήνων ὄγδοος, οὔτε τρίτος
Αὐσονίων. Ἀλλ᾽ εἷς πάντων ἀντάξιος ἄλλων,
Τῆς τε βαθεῖ σοφίης, ἄνθεσί τ᾽ εὐεπίης.
Ὅς καὶ Χριστοσεβεῖ ξύνωσα διδάγματι σκέψιν
Τὴν Πυῤῥωνείην. Ἑλλάδα δ᾽ εἷλε φθόνος,
Εἷλε καὶ Αὐσονίην, φθονερὴν δ᾽ ἔριν αὐτὸς ἐπισχὼν
Τάξιν ἐπ᾽ Οὐρανιδῶν, πατρίδα μευ, ἀνέβην.

Le sens de cette élegante Epitaphe Grecque a été ainsi rendu en pareil nombre & genre de vers Latins, par M. DE LA MONNOYE.

QUisquis ades, nomenque rogas, lugere paratus,
Montani audito nomine, parce metu.
Nil jacet hic nostri, nec enim titulosque, genusque,
Fasces, corpus, opes, nostra vocanda puto.
Gallorum ad terras superis demissus ab oris
Non alter cecidi Chilo, Cato-ve novus,
Ast omnes æquans unus, quoscumque vetustas
Enumerat, celebres corde vel ore Sophos.
Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.
Jam mihi de sophia Latium, jam Græcia certent,
Ad Cœlum reducem lis nihil ista movet.

JUGEMENS ET CRITIQUES SUR LES ESSAIS DE MONTAGNE.

SCÆVOLÆ SAMMARTHANI Elogiorum Lib. 2.

. . . *IC [Michaël Montanus] apud Montanum gentile castrum in agro Petracoriensi Equite patre natus avitam rei bellicæ gloriam initio neglexerat, partisque felici studiorum labore disciplinis in eundem Senatum fuerat assumptus : sed fratre natu majore post aliquot annos vita functo, Magistratu se sponte abdicavit, Regiique ordinis insignibus à Principe cohonestatus aliud planè vitæ genus instituit : Ita tamen ut quæ togatus fœdera cum Musis iniverat, ea nec torquatus quidem desereret. Hoc enim testantur elegantes illi & ingenua loquendi libertate non minus quàm doctrinæ varietate amabiles Miscellaneorum Libri ab eo Gallicè conscripti, quos titulo sanè superbiore dignos modestissimè* Conatus *appellavit. Quantam porro sibi pepererit ex illius pulcherrimi operis editione vel apud exteras nationes eruditionis & sapientiæ opinionem tum patuit, cum ipsa illa Roma, quæ inter omnes totius orbis terræ civitates principem sibi locum vendicat, eum ultrò in civium suorum numerum allegit atque cooptavit. Nec potuit sibi temperare vir cæteroqui ab inani gloriæ cupiditate remotissimus, quominus hunc honorem sibi habitum posteris prædicaret, ipsumque Romanorum diploma scriptis suis intersereret. Vixit Boëtiano suo longe senior, superatis admirabili constantia colici doloris, qui senescentem invasit, assiduis propè molestiis. Demùmque tricesimo post amici casum anno fatis etiam concessit.*

THUANI Historiarum Lib. 104. ad an. 1592. p. 264. edit. Roverianæ 1530. in fol. T. 5.

. . . *ANte eum Michaël Montanus, eques, haut sexagenario major vitæ ultimum diem elausit* XV. *Kalen.* VIIIbr. *in Montibus Petrocoriorum, à quibus nobili familia nomen, ita dictus, olim in Burdigalensi Senatu assessor dignissimus cum Stephano Boëtiano, quem & vivum indissolubili amicitia per-*

secutus est, & mortuum summa religione coluit, vir libertatis ingenuæ, quam Conatus *ejus, sic enim immortalia sui ingenii monumenta indigetavit, ad omnem posteritatem testabuntur. Burdigalæ Major, quæ dignitas primaria provinciæ proceribus, atque adeo præfectis defertur, dum Venetiis esset, electus, & à Jacobo Matignone Aquitaniæ præside consiliis de rerum summa per hos motus adhibitus, mihi, dum in ea provincia, in aula, atque adeo Lutetiæ postea cum ipso versarer, studiorum & voluntatum consensione conjunctissimus.*

THUANUS de vita sua Lib. 3. p. 52.

... ANte tumultum Parisiensem & postea Autrici & Rotomagi fuerat, in aula & tunc Blæsis erat Michaël Montanus, de quo in superioribus demonstratum est, qui artum cum Thuano exercebat amicitiæ officium, & ipsum in dies urgebat, ut de Veneta legatione, cui destinabatur, serio cogitaret. Nam sub id ex ea redierat Andreas Huraltius Messius Chevernii Gentilis. Ipse Venetias cogitabat, & toto tempore quo Thuanus in ea urbe esset, ab ejus consuetudine non recessurum se ostendebat. Cum vero de caussis horum motuum dissereret, sic aiebat, nam se aliquando inter Navarrum Guisiumque, cum simul in aula essent, medium interposuerat, Guisium, amicitiam Navarri omni officio & sedulitate ambivisse, ab eo quem amicum, quem placatum habere expetiverat, delusum & dissimulatione exclusum, cum se hostem eumque infensissimum habere sentiret, ad extremum armorum remedium, ut se decusque familiæ tueretur, confugere necesse habuisse. Hæc alienati animi inter eos initia in hoc belli incendium postremo exarsisse, cujus non alium exitum videat, quam alterutrius exitium, cum & Guisius incolumi Navarro de vita propria & suorum salute desperet, nec Navarrus superstite Guisio ab iis, qui illos sequuntur, speciose prætexi; cæterum neutrum ipsorum respicere. Nam & Navarrum nisi à suis deseri metueret, ultro ad sacra majorum paratum redire, & Guisium, si periculum absit, ab Augustana confessione, cujus gustum aliquem sub Carolo Cardinali patruo quondam habuerit, non abhorrere. Ita cum inter eos communicaret, utrumque sentire animadvertisse.

PASQUIER. Lettre 1. L. 18. à Monsieur Pelgé Maistre des Comptes.

VOus desirez sçavoir de moi quel jugement je fay des Essais du feu Seigneur de Montaigne, amy commun de nous deux quand il vivoit. Je le vous diray en un mot. Rien ne me deplaist en iceux, encores que tout ne m'y plaise. Il estoit personnage hardy, qui se croyoit & comme tel se laissoit aisément emporter à la beauté de son esprit. Tellement que par ses escrits il prenoit plaisir de desplaire plaisamment. De là vient que vous trouverez en luy plusieurs chapitres, dont le chef ne se rapporte aucunement à tout le demeurant du corps, fors aux pieds; je veux dire aux dix ou douze lignes dernieres du chapitre, ou en peu de paroles, vers un autre endroit;

& neantmoins le chapitre sera quelquefois de douze feuillets & plus. Tels trouverez-vous ceux dont les titres sont ; *L'Histoire de Spurina* ; *des Coches* ; *de la Vanité* ; *de la Physionomie* ; *de la Ressemblance des enfans à leurs peres* ; *des Boyteux* : & sur tout, celui *des Vers de Virgile*, qu'il pouvoit à meilleur compte intituler, *Cocq à l'Asne* ; pour s'estre donné pleine liberté de sauter d'un propos à autre, ainsi que le vent de son esprit donnoit le vol à sa plume. Tout de ceste mesme façon s'est-il dispensé plusieurs fois d'user de mots inaccoustumez, ausquels, si je ne m'abuse, malaisément baillera-il vogue ; *Gendarmer*, pour braver ; *Abrier*, pour mettre à l'abry ; *Silence parlier* ; reduit *en enfantillage*, pour ce que nous disons, au rang d'enfance ; *Asture*, pour à cette heure ; & autres de mesme trempe : pour le moins ne voy-je point ; que jusques à huy ils soient tombez en commun usage ; & sur tout, je n'ay sceu jamais entendre ce qu'il vouloit dire par ce mot *diversion*, sur le modelle duquel toutesfois il nous a servy d'un bien long chapitre. Mais quoy ? je vous respondray à tout ce que dessus pour luy ; (car je veux estre son Advocat ; & m'asseure que s'il vivoit, je ne serois par luy desadvoué.) Prenez de luy ce qui est bon, sans vous attacher à aucune courtizanie ; ne jettez point l'œil sur le titre, ains sur son discours ; il vous apporte assez de matiere pour vous contenter. C'est en quoy il s'est voulu de propos deliberé moquer de nous, & paraventure de luy mesmes par une liberté particuliere qui estoit née avec luy. Il n'y a chapitre plus long que celuy qu'il intitule, l'*Apologie de Raimond Sebond*, ny auquel il se soit donné si ample carriere : car il contient 80 feuillets. Sebond estoit à nous auparavant incogneu ; & neantmoins la moindre partie est de cet Espaignol, tout le demeurant est de nostre Montaigne : car mesmes, comme il ne s'oublie jamais, il nous a fait expresse mention de l'Ordre de S. Michel, dont il avoit esté honoré. Il n'y avoit homme moins chiquaneur & practicien que luy : car aussi sa profession estoit toute autre : toutesfois en son chapitre *des Noms*, il a par une forme de guet-apens pris plaisir de faire commencer trois ou quatre clauses, par ce mot de, *Item*, reservé specialement à la practique. Et je ne trouve rien en tout cecy de mauvais, sinon que luy, qui sur sa prime-vere avoit fait gloire de nous braver par ces contrepointes & piaffes ; toutesfois en quelqu'endroit de son troisiesme Livre, par luy composé longtemps apres les deux premiers, il s'en voulut aucunement excuser : chose que j'impute à la foiblesse de son aage, qui emportoit lors à la balance, la force de son naturel.

Tout ce que j'ay ci-dessus touché fut par luy fait à dessein, ce que je diray maintenant sera autre. Nous estions luy & moy familiers & amis, par une mutuelle rencontre des Lettres, fusmes ensemblement en la ville de Blois, lors de cette fameuse Assemblée des trois Estats, de l'an 1588. dont la fin produisit tant de malheurs à la France. Et comme nous nous promenions dedans la cour du Chasteau, il m'advint de luy dire, qu'il s'estoit aucunement oublié de n'avoir communiqué son œuvre à quelques siens amis, avant que de le publier ; d'autant que l'on y recognoissoit en plusieurs lieux, je ne sçay quoy du ramage Gascon plus aisement que Pollion n'avoit autrefois faict le Padouan de Tite-Live ; chose dont il eust peu recevoir advis par un sien

amy. Et comme il ne m'en voulust croire, je le menay en ma chambre où j'avois son Livre ; & là je luy montray plusieurs manieres de parler familieres non aux François, ains seulement aux Gascons, *un Patenostre*, *un debte*, *un couple*, *un rencontre*, *les bestes nous flatent*, *nous requierent*, *& non nous à elles : Ces ouvrages sentent à l'huile*, *& à la lampe*. Et sur tout je luy montray, que je le voyois habiller le mot de *jouir*, du tout à l'usage de Gascongne, & non de nostre Langue Françoise ; *uy la santé que je jouy jusques à present ; la Lune est celle mesmes que vos ayeuls ont jouye ; l'amitié est jouye, à mesure qu'elle est desirée ; c'est la vraye solitude, qui se peut jouyr au milieu des Villes, & des cours des Rois, mais elle se peut jouyr plus commodement à part ; je reçois ma santé les bras ouverts, & aiguise mon goust à la jouyr*. Plusieurs autres locutions luy representay-je, non seulement sur ce mot, ains sur plusieurs autres, dont je me suis proposé de vous faire icy l'inventaire, & estimoy qu'à la premiere & prochaine impression, que l'on feroit de son Livre, il donneroit ordre de les corriger. Toutesfois non seulement il ne le fit ; mais comme ainsi soit qu'il fust prevenu de mort, sa Fille par alliance, l'a fait r'imprimer, tout de la mesme façon qu'il estoit, & nous advertit par son Epistre liminaire, que la Dame de Montaigne le luy avoit envoyé tout tel que son mari projettoit de le remettre au jour. J'adjouteray à tout cecy que pendant qu'il faict contenance de se desdaigner, je ne leu jamais Autheur qui s'estimast tant que luy ; car qui auroit rayé tous les passages qu'il a employé à parler de soy, & de sa famille, son œuvre seroit r'accourci d'un quart, à bonne mesure, specialement en son troisiesme Livre, qui semble estre une histoire de ses mœurs & actions ; chose que j'attribue aucunement à la liberté de sa vieillesse, quand il le composa. Vous jugerez, par tout ce que je vous ay cy-dessus deduit, que le sieur Montaigne, apres sa mort a un ennemy profez en moy, qui m'estimoy pendant sa vie, bien heureux d'estre honoré de son amitié. Ja à Dieu ne plaise, j'aime, respecte, & honore sa memoire, autant & plus que nul autre. Et quant à ses Essais (que j'appelle Chefs d'œuvre) je n'ay Livre entre les mains que j'aye tant caressé que celuy-là. J'y trouve tousjours quelque chose à me contenter. C'est un autre Seneque en nostre Langue. A toutes ces manieres de parler de Gascongne & autres mots inusitez, que je ne puis faire passer à la monstre, j'oppose une infinité de beaux traits François & hardis, une infinité de belles pointes, qui ne sont propres qu'à luy, selon l'abondance de son sens ; & ne me puis encores offenser, quand il se desbonde à parler de luy, cela est dit d'un tel air, que j'y prens autant de plaisir, comme s'il parloit d'un autre. Mais, sur tout, son Livre est un vray seminaire de belles & notables Sentences, dont les unes sont de son estoc ; & les autres transplantées si heureusement, & d'une telle naïfveté dans son fonds, qu'il est malaisé de les juger pour autres, que siennes, dont je vous remarqueray à la traverse quelques-unes. Remettant à vostre diligence de voir toutes les autres dedans son Livre.

L'Amour est un desir forcené de ce qui nous fuit.

La sagesse de la femme est un vray leurre de l'Amour.

Le plaisir mutuel d'entre le mary & la femme doit estre une volupté conscientieuse.

S'il

S'il est mauvais de vivre en necessité ; au moins de vivre en necessité, il n'est aucune necessité.

En quelque lieu où la mort nous attende, nous la devons attendre par tout.

Nostre Religion n'a point de plus asseuré fondement que le mespris de la vie.

L'homme d'entendement n'a rien perdu s'il a soy-mesmes.

Pendant la faveur de fortune, il se faut preparer à sa desfaveur.

Il se trouve autant de differences de nous à nous mesmes, comme de nous à autruy.

Le Riche avaritieux a plus mauvais compte de sa passion que non pas le pauvre.

Les haires ne rendent pas tousjours heres, ceux qui les portent.

Une fierté genereuse accompaigne la bonne conscience.

J'ay ma Cour & mes Loix pour juger de moy.

La vieillesse nous attache plus de rides en l'esprit, qu'au visage.

La gehenne est plustost un essay de la patience que de la verité.

Beaucoup sçavoir apporte occasion de plus douter.

Nous formons une verité sur la consultation & occurrence de nos cinq sens.

Nous ne sommes que ceremonies ; les ceremonies nous emportent, & laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches & abandonnons le tronc.

Quoy ? y eust-il jamais Sentences plus belles en toute l'ancienneté, que celles-cy ? Plusieurs autres vous pourois-je alleguer, si je m'estois proposé de faire un Livre ; & non une Lettre. Tout son Livre n'est pas proprement un parterre, ordonné de divers carreaux & bordures ; ains comme une prairie diversifiée pesle-mesle & sans art de plusieurs fleurs. Vous n'y rencontrerez que Sentences, les unes courtes, les autres plus longues ; mais toutes en general pleines de moëlle, & au surplus divers subjects, qui en les lisant vous garentissent du sommeil, encores qu'en quelques-uns j'y souhaiteroy je ne sçay quoy de retrenchement. Comme au chapitre *des Vers de Virgile* ; & sur tout en celuy *du Boyteux* : car en l'un & en l'autre, il me semble avoir fait un eschange de sa liberté contre une licence extraordinaire.

Tout cela va à son esprit. Or pour le regard de sa vie. Estant à Rome il fut fait par honneur, Bourgeois de la Ville. En France par le Roy Charles IX. Chevalier de l'Ordre de S. Michel ; & entre ses compatriotes, honoré de la Mairie de Bourdeaux, qui n'est pas petite dignité en la Ville. Au demeurant ne pensez pas que sa vie ait esté autre que le general de ses escrits. Il mourut en sa maison de Montaigne, où lui tomba une Esquinancie sur la langue, de telle façon qu'il demeura trois jours entiers, plein d'entendement sans pouvoir parler. Au moyen de quoy il estoit contraint d'avoir recours à sa plume, pour faire entendre ses volontez, & comme il sentit sa fin approcher, il pria par un petit buletin, sa femme de semondre quelques Gentils-hommes siens voisins, affin de prendre congé d'eux. Arrivez qu'ils furent, il fit dire la Messe en sa chambre ; & comme le Prestre étoit sur l'eslevation du *Corpus Domini*, ce pauvre Gentil-homme s'eslance au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son lict, les mains joinctes : & en ce dernier acte rendit son esprit à Dieu. Qui fut un beau miroir de l'in-

terieur de son Ame. Il laissa deux filles; l'une qui nasquit de son Mariage; heritiere de tous & chacuns ses biens, qui est mariée en bon lieu; l'autre sa fille par alliance, heritiere de ses estudes. Toutes deux Damoiselles tres-vertueuses. Mais sur tout je ne puis clorre ma Lettre sans vous parler de la seconde. Cette-cy est la Damoiselle de Jars qui appartient à plusieurs grandes & nobles familles de Paris; laquelle ne s'est proposée d'avoir jamais autre mary que son honneur, enrichi par la lecture des bons Livres, & sur tous les autres, des Essais du Seigneur de Montaigne; lequel faisant en l'an 1588. un long sejour en la ville de Paris, elle le vint expres visiter, pour le cognoistre de face. Mesmes que la Damoiselle de Gournay sa mere, & elles le menerent en leur maison de Gournay, où il sejourna trois mois en deux ou trois voyages, avec tous les honnestes accueils que l'on pourroit souhaitter. Enfin cette vertueuse Damoiselle advertie de sa mort, traversa presque toute la France, souz la faveur des Passeports, tant par son propre dessein, que par celuy de la veufve & de la fille, qui la convierent d'aller mesler ses pleurs & regrets, qui furent infinis, avec les leurs. L'Histoire en est vrayement memorable. La vie de ce Gentil-homme ne pouvoit estre clause d'une plus belle catastrophe que celle-cy. A Dieu.

JUSTI Lipsi Epist. Cent. 1. Miscellanea Epist. 43. Theodoro Leevvio.

... *Plantinus nunc adest, seriò à me monitus * de Thalete illo Gallico, seriò ad suos iterùm scripsit : & illi responderunt jam Lutetia se petiisse. apud nos scilicet sapientia illa non habitat.*

* *Ita indigetavi Michaëli Montani Librum Gallicum Gustuum titulo : probum, sapientem & valde ad meum gustum.*

Cent. 2. Miscellanea. Epist. 41. Michaëli Montano.

... *Non blandiamur inter nos. ego te talem censeo, qualem publicè descripsi uno verbo. Inter septem illos te referam, aut, si quid sapientius illis septem. Nam externa & polita ista doctrinarum, sermonis & linguarum ad fastum & fastidium usque scientiam (audi intimum meum sensum) sperno ego valdè, nisi cum prudentià quadam & recti judicii norma conjuncta dirigantur ad usum vitæ. Ea duo postrema in te esse vidi, & illa non deesse....*

Cent. 2. Miscell. Epist. 55. Michaëli Montano.

... *Diu est cùm te novi, nec novi, à mente & scriptis, non à corpore. & admiratus sum (nihil hìc vanum) rectitudinem judicii tui, eò magis fortassè quòd in plerisque simillimum id meo. Nam fateor : in Europâ non inveni, qui in his talibus sensu mecum magis consentiret. Utinam plura tibi scribere mens, aut otium ! quamquam istud fortasse, non illa : quia aversum te ab*

omni gloriâ video, etiam verâ. Non debebas. & habere in oculis si non æternitatem temporum, at miseriam hominum : qui talibus monitorum auxiliis omnino ducendi, fulciendi....

Cent. 2. Miscell. Epist. 56. Mariæ Gornacensi.

...O mihi lucem, quâ te propiùs nôrim? non enim dicam probiùs. adeò satis te nosse videor è pauculis scriptis, atque adeò vel sine scriptis. Ex uno judicio tuo, quod de viro illo magno fecisti, non ego de te judicem? Non cadit hoc nisi in illum, illamve (tu ad cautionem hanc nos ducis) qui ipse valdè magnus. Ut animam nisi anima non capit : sic sapientem nisi sapiens....

Cent. 2. Miscell. Epist. 92. Michaëli Montano.

...Politica nostra tandem edidi, diu pressa, & nescio an vel nunc emissa ave satis fausta. Ævum ego & hæc præjudicia an ignoro? sed tamen temperasse me videbis, & nihil nisi communibus præceptis scripsisse : excipio paucula de Religione. In quâ consilium nostrum nec improbum, nec imprudens fortasse apud probos. O tui similis mihi Lector sit! & tu judiciam tuum liberè, & ut vir es, scribe. Turbæ apud vos magnæ : si ingenium tuum novi (ut certè è scriptis novi : in quibus non fallax tui imago :) quiescis....

Cent. 1. ad Belgas. Epist. 15. Mariæ Gornacensi.

...Tuus Pater jam est. Nuncio tibi si nescis; renovo si jam scis, periisse, quid dixi? abiisse à nobis magnum illum virum : Montanum, inquam, nostrum ad alta & æthereos illos montes. Ita scriptum ad me Burdegalis, & quia litteras tuas veteres esse video, arbitror te quoque sensum jam habere hujus plagæ. Sed quid mali factum? rideat ille nos, si sciat dolere : quem opinor in ipsâ morte hilarem eam suscepisse, & victorem etiam ejus, cum ab ipsâ vinceretur...

Cent. 2. ad Belgas. Epist. 21. Remaclo Roberti.

Cum fide remisisti Montanum meum, an nostrum potiùs, quia vos quoque eum amatis. Profectò vir ille magnus est, & factus ad mores judiciumque formandum, sed maximè ad robur animis ingignendum, sine quo quid nisi fluctus hæc vita? Assiduè in metu, spe sumus, & ab omni undâ cupidinum rapimur : firmat hæc Sapientiæ anchora, quam ille navigio nostro aptat. Litteræ ejus apud me sunt, sed paucæ, & plura talia apud Franciscum Raphelengium memini me deposuisse. Si quid tamen dignum lectione tuâ aut aliorum repe-rero, videbis....

BALZAC. Dissertation critique. 19. & 20.

... NOus demeurasmes d'accord, que l'Authour qui veut imiter Seneque, commence par tout, & finit par tout. Son discours n'est pas un corps entier : c'est un corps en pieces ; ce sont des membres couppez ; & quoyque les parties soient proches les unes des autres, elles ne laissent pas d'estre separées. Non seulement il n'y a point de nerfs qui les joignent ; il n'y a pas mesme de cordes, ou d'aiguillettes, qui les attachent ensemble ; tant cet Auteur est ennemi de toutes sortes de liaisons, soit de la nature, soit de l'art : ....

Ma pensée étoit donc, & je suis encore de mesme advis, que Montaigne sçait bien ce qu'il dit ; Mais, sans violer le respect qui luy est deû, je pense aussi qu'il ne sçait pas toujours ce qu'il va dire. S'il a dessein d'aller en un lieu, le moindre objet qui luy passe devant les yeux le fait sortir de son chemin, pour courir apres ce second objet. Mais l'importance est, qu'il s'esgare plus heureusement qu'il n'alloit tout droit. Ses Digressions sont tres-agreables, & tres-instructives. Quand il quitte le Bon, d'ordinaire il rencontre le Meilleur, & il est certain, qu'il ne change gueres de matiere, que le Lecteur ne gagne en ce changement. Il faut advouer qu'en certains endroits il porte bien haut la Raison humaine : Il l'esleve jusques où elle peut aller, soit dans la Politique, soit dans la Morale. Pour le jugement qu'il fait des Livres & des Autheurs, c'est une autre chose. Assez souvent il prend la fausse monnoye pour la bonne, & le bastard pour le legitime. Il hazarde les choses, comme il les pense d'abord, au lieu de les examiner, apres les avoir pensées ; au lieu de se desfier de sa propre connoissance, & de s'en rapporter à son Turnebe, plustost que de s'en croire soy-mesme.

Aux autres lieux de son Livre, je suis tout à fait pour sa liberté. Ce qu'il dit de ses inclinations, de tout le détail de sa Vie privée, est tres-agreable. Je suis bien-aise de connoistre ceux que j'estime, & s'il y a moyen, de les connoistre tout entiers, & dans la pureté de leur naturel. Je veux les voir, s'il est possible, dans leurs plus particulieres & leurs plus secretes actions. Il m'a donc fait grand plaisir de me faire son Histoire domestique.

Mais vous souvient-il, Monsieur, du manquement qu'y trouva ce Galant-homme, qui estoit de nostre conversation, & qui eust bien voulu que Montaigne, estant lui-mesme son Historien, n'eust pas oublié qu'il avoit esté Conseiller au Parlement de Bordeaux. Il nous disoit ce Galant-homme, qu'il soupçonnoit quelque dessein en cette omission, & que Montaigne avoit peut-estre apprehendé que cet article de Robbe-longue, fist tort à l'espée de ses Predecesseurs, & à la noblesse de sa Maison. Nous ne fusmes pas de ce sentiment, ni vous, ni moy, & soutinsmes que cette pensée ne pouvoit estre venuë à Monsieur de Montaigne, qui voyoit de ses propres yeux que Monsieur de Foix, nommé à l'Archevesché de Thoulouze, estoit Conseiller au Parlement de Paris. ....

Mais pour revenir à Montaigne, soit dessein, soit oubli, qui nous prive de cette partie de sa Vie, j'ay tousjours bien de la peine à m'en consoler. Il nous eust dit mille choses plaisantes de ce qu'il avoit remarqué au Palais, de l'humeur des Juges ; de la misere des Plaideurs, des artifices, & des stratagemes de la chicanne. Apres tout j'eusse bien mieux aimé qu'il nous eust conté des nouvelles de son Clerc, qui ne s'appelloit point en ce temps-là *Secretaire*, que de son Page.

N'est-ce pas en effet se moquer des gens, de faire sçavoir au Monde qu'il avoit un Page. Quelque amitié, & quelque estime que j'aye pour luy, je ne sçaurois luy souffrir ce Page. C'eust esté une vanité de Capitan de la Comedie, de dire qu'il en avoit, s'il n'en eust pas eu ; mais s'il en avoit, je soustiens qu'il n'en devoit pas avoir ; il me semble qu'un Page est une personne assez inutile, & assez hors d'œuvre dans une Maison de cinq à six mille livres de rente. Un Gentilhomme de Beausse qui n'eust pas eu plus de revenu, ne se fust jamais chargé d'un tel Officier. Aussi quand il auroit voulu cacher son Pays, comme Homere cacha le sien, je l'aurois descouvert à cette marque de Perigord. De là il fut conclu que Montaigne avoit fait deux fautes ; la premiere, d'avoir eu un Page ; & la seconde plus grande que la premiere, d'avoir imprimé qu'il en avoit eu.

Le mesme Homme qui accusa Montaigne de vanité, nous en fit aussi un conte, que nous eusmes de la peine à croire, quelque asseurance qu'il nous donnast de le sçavoir de fort bon lieu. Il nous dit que Montaigne s'habilloit quelquefois tout de blanc, & quelquefois tout de vert, & paroissoit ainsi vestu devant le monde. Force gens graves aiment les couleurs qui resjoüissent la veuë aussi-bien que luy : mais ils ne s'en servent qu'en robbe de chambre, & dans le particulier. Telle singularité ne peut estre approuvée, étant contre la bienseance ; & j'ay ouy dire il y a long-temps, que si les Actions extraordinaires ne sont grandes, elles passent le plus souvent pour ridicules. J'ay veû à la verité de-là les Monts de pareilles fantaisies, qui mesme estoient appuyées de quelque pretexte de Religion, & on me disoit d'un homme tout vestu de gris, depuis la teste jusques aux pieds ; d'un autre vestu de tanné, & d'un autre de feuille morte ; Ces gens que vous voyez ont fait vœu de s'habiller de la sorte, les uns pour tant de temps, les autres pour toute leur vie ; mais les fantaisies d'Italie ne justifient pas celles des autres Pays.

Nostre Homme tascha bien encore de nous persuader que le mesme Montaigne, n'avoit pas trop bien reüssi en sa Mairie de Bordeaux.

Cette nouvelle ne surprendra pas Monsieur de la Thibaudiere ; & il se souviendra bien, qu'il dit un jour en ma presence à Monsieur de Plassac Meré, admirateur de Montaigne, qui le loüoit ce jour-là au desavantage de Ciceron ; Vous avez beau estimer vostre Montaigne plus que nostre Ciceron ; je ne sçaurois imaginer qu'un Homme qui a sceu gouverner toute la Terre, ne valust pour le moins autant qu'un Homme qui ne sceut pas gouverner Bordeaux.

Je vous diray demain quelle est mon opinion du Stile de Montaigne, quoyqu'il n'en fust point parlé en nostre Conference de l'autre jour. Vous sçau-

rez cependant, que c'est un personnage que je revere par tout, & que je tiens comparable à ces anciens qu'on appelloit *maximos ingenio & arte rudes :* & partant non plus qu'à eux, on ne luy doit pas imputer les fautes de son Siecle.

Dissertation 20.

Celuy, de qui je vous parlois hier, vivoit sous le Regne des Valois, & de plus il estoit Gascon. Par consequent, il ne se peut pas que son langage ne se sente des vices de son Siecle, & de son Pays. Il faut advouer avec tout cela que son ame estoit eloquente; qu'elle se faisoit entendre par des expressions courageuses; que dans son stile il y a des graces & des beautez au-dessus de la portée de son siecle.

Je n'en veux pas dire davantage, & je sçay bien que ce seroit une espece de miracle, qu'un homme eust pû parler purement François dans la Barbarie de Quercy, & de Perigord. Un homme qui est assiegé de mauvais exemples, qui est esloigné du secours des bons, pourroit-il estre assez fort pour se deffendre tout seul, contre un Peuple tout entier, contre sa Femme, contre ses Parens, contre ses Amis, qui sont autant d'Ennemis du bon François? quelle difficulté seroit-ce de garder parmi tant d'embusches, & tant de larrons, les saines opinions qu'on auroit apportées de la Cour?

Mais d'ailleurs, lorsque Montaigne écrivoit, la Cour estoit aussi indulgente, qu'elle est aujourd'huy rigoureuse. Sa délicatesse va jusqu'au dégoust, & jusqu'à la maladie. De la plusspart des viandes qu'elle rejette, on en eust fait des festins sous le Regne de Henry IIIe. L'incomparable Malherbe n'estoit point encore venu corriger & degasconner la Cour, comme il disoit; faire des leçons aux Princes & aux Princesses; dire cela est bon, & cela ne l'est pas. On ne sçavoit point qu'il y eut deux Usages, dont l'un s'appelle le Beau. Il ne se parloit ny de Vaugelas, ny d'Academie. Cette Compagnie qui juge souverainement des Compositions Françoises, estoit encore dans l'Idée des choses. Ainsi il n'y avoit rien d'asseuré, ny de resolu en nostre Langue. Et par toutes ces raisons il me semble que Montaigne est excusable, s'il n'a pas tousjours escrit, comme voudroient nos Delicats. De son temps il n'estoit pas deffendu de faillir, & les Fautes sont innocentes qui sont plus anciennes que les Loix.

LETTRE 90. de M. de Plassac Meré, à M. de Mitton.

MOnsieur, je vous ay souvent parlé des obligations que j'avois à l'excellent Montagne. Je n'oserois pas dire qu'il m'ait conduit dans le Monde, de crainte de luy faire tort; mais si je n'ay peu faire mon profit des biens qu'il m'a presentez, au moins j'avouë qu'il a toûjours esté le consolateur de ma vie. Je regarde donc sa memoire avec un grand respect, & m'interesse des moindres choses qui la peuvent toucher. J'ay regret qu'il ait si fort méprisé l'élocution, & que le peu de soin qu'il en a pris, le fasse lire

avec moins de plaisir. Cette negligence est cause que quelques-uns n'ont point eu de honte de lui preferer certaines gens, qui, à dire vray, ne se fussent point fait de tort d'estre ses Secretaires. Peut-estre que l'estime qu'il faisoit de Seneque, que les Autheurs de son siecle ont accusé de rudesse, a contribué quelque chose à sa façon brusque, peu cultivée. S'il a quelques deffauts qui luy soient propres, je n'y voudrois pas toucher; mais je luy voudrois oster ceux de son temps, qui ne sont pas suportables dans cettui-cy. Je connois peu d'hommes qui luy puissent rendre ce bon office, & à ceux qui se plaisent dans ses Ouvrages. Vous le pouvez, Monsieur, avec succez, vous qui avez de si belles connoissances, tant d'esprit, & de bon sens. Je souhaite de tout mon cœur que vous preniez cette peine, ou pour mieux dire, ce divertissement. Luy qui mesprisoit tant les paroles, je m'asseure que s'il revenoit au monde, il ne trouveroit pas mauvais que vous en eussiez mis d'excellentes pour les siennes, qui ne sont pas toûjours les meilleures. Sans doute vous estes capable de l'éclaircir, & de l'ajuster sans l'affoiblir, ny l'estendre. Vous en pouvez retrancher de petites comparaisons, & des superfluitez, qui ne font rien à son sens, & vous conduire dans les choses essentielles, avec autant de scrupule que vous feriez aux mysteres d'une Religion. J'ay connu que vous n'estiez pas éloigné de ce dessein, & vous m'avez dit qu'autresfois Aristote, prit le mesme soin des Oeuvres d'Homere. Il se pourra faire qu'à vostre exemple, quelque esprit délicat & nourry parmy les Dames, comme vous pourriez dire Monsieur de Voiture, putifiast ces trois beaux Volumes d'Astrée, où il ne faudroit pas estre si scrupuleux, bien que dans ce genre d'escrire, je n'aye rien veu de plus exquis. Je voudrois connoistre la personne qui a le plus de pouvoir sur luy, afin que par mes prieres, elle peust l'obliger à l'entreprendre. Si je me trouvois assez habile homme, je n'en quitterois pas la gloire à un autre. Pour revenir à Montagne, lisant ce matin le Chapitre qu'il a fait de la Vanité des paroles, j'ay voulu voir s'il ne leur faisoit point d'injustice, & connoistre en m'essayant sur le mesme Chapitre, si le changement de quelques paroles ne le pouvoit pas embellir. Vous devez croire que si je ne l'ay point quitté, moy qui suis si foible, & si mal-adroit, vous le mettrez en perfection. A faire comme j'ay fait, il ne vous coustera pas davantage qu'à le copier, & vous obligerez parfaitement une personne qui est de toute son ame.

ROLANDI MARESII Epist. Lib. I. Ep. 22. Joanni Capellano.

Valde mihi jucundum est, quòd exornandæ Michaëlis Montani scriptorum editioni, quam Elzevirii parant, elogia, & testimonia eorum, qui de illo aliquid memoriæ prodiderunt, colligis, & hac opera tanti viri nostratis gloriæ pro virili parte consulis. tam elegantibus enim scriptis id hactenus deesse videbatur, ut tam elegantibus typis excuderentur. quæ quanto in pretio semper habita sint, inde judicium facere licet, quòd eorum editio toties repetita sit. malus enim liber vetustatem non perfert. Nec verò sine ratione, aut fe-

licitate quadam genii solùm, scriptor iste tantam meruit famam. uam præter alia multa, quæ ex ejus lectione haurire licet, attenti lectoris judicium maxime format, & instruit. quo nomine inter aliquot scriptores, quos Gallia tulit, præcipue numerandus, &, si fas dicere, primariis illis, qui de moribus antiquitus scripsêre, quodammodo accensendus venit. Quos cùm ob oculos semper haberet, & ad eorum normam se componere cuperet, nulli alii rei totâ vitâ, quàm sibi vacavit, & juxta Apollinis præceptum se nosse, & in se descendere studuit. Cùm verò quid profectûs in virtute fecisset, qualésque mutationes in opinionibus, & moribus in dies subiret, explorare vellet, denique ut imaginem sui amicis relinqueret, more Lucilii, de quo notissimi sunt Horatii versus, quos ipse citat, libris suis se totum quantus erat depinxit; & vitam suam prosecutus est; quamvis alioqui scriptor librorum haberi nollet, omnémque illam, quæ ex operum publicatione venit, gloriam omninò respueret: quam utinam adeò non neglexisset, aut ingenio suo homo omnium liberrimus, & solutissimus non tantùm indulsisset, absolutissimos planè de Philosophia libros haberemus; nec qui illum culpant, quid carperent haberent; nimirum quòd nullam materiam distinctè, & ordine prosequatur, aut tractet, sed omnia apud illum sint inconnexa & crebris digressionibus interrupta. quæ pro mentis excursibus, per me licet, vel, si ita lubet, etiam pro somniis habeant (modo enim alioqui insolito scripta esse fateri cogimur) dummodo pulcherrima & jucundissima, nec ægri, sed excellenti ingenio hominis esse judicent: doctrinámque in iis eximiam, quamvis ipse se indoctum esse ubique calumnietur, sensum, & judicium profundum, vim ingenii summam, rerum minutarum, & difficilium, nempe quotidianarum ipsius cogitationum subtilem explicationem, ob audacem, sed non damnandam in sermone novitatem, crebrisque figuris plane admirabilem, & inimitabilem esse agnoscant. Quæ etiam in viro nobili majora sunt, qui in aulâ versatus, & usu rerum tritus, variisque in regionibus peregrinatus, ea quæ affert, non magis ex librorum lectione, quam ex propriâ experientiâ mutuari videtur. Cujus liber quamvis in molem satis amplam excrescat, tamen adeo non lassat ut plerique legentium doleant, virum ingenii minimè vulgaris non plura, quæ minimo labore scribere potuisset, posteris reliquisse: cùm etiam sermones illius familiares, & cum eruditis, cordatisque viris confabulationes minimùm scriptis cessisse acceperimus. Itaque optimo consilio facere videris, quòd virum nunquam satis ornatum, undecunque potuisti conquisitis elogiis ornatiorem, editionémque illius operum per se satis commendatam, his additamentis commendatiorem facere conaris. Vale.



DOMINICI

DOMINICI BAUDII Iambicorum Lib. 2. *Lugd. Bat.* 1607.

Heroïcæ viragini Mariæ Gornacensi.

Montanus ille, cujus augustum viget
In ore Famæ nomen, haud suo magis
Fulgore claret, quàm tuis amoribus.
. . . .

Idem in notis.

De nullo scriptore tam diversa vel potius adversa judicia fiunt, quam de Michaële Montano, cujus in præcedenti carmine memini. Sunt qui ejus ingenium, stylum, judicium laudibus ad cœlum extollunt, quidam humiliter deprimunt, & vix hominem tanti putant, qui ab eruditis alio censu censeatur, quàm ad explendum numerum eorum qui otio & literis intemperanter abutuntur. Ego mihi tantum juris non arrogo, ut cuiquam arbitrandi libertatem præceptam velim: imperare tamen affectui non possum, quin seriò succenseam iis, qui tam contemptim eum conterunt. Abundat ille quidem vitiis, sed quæ non temere nisi in præclaris & excellentibus ingeniis deprehendantur. Adde quod hæc compensantur pluribus longè virtutibus, inter quas vitia illa blandientia stationem honorificam tueri possunt. Ut herbæ quædam inutiles non innascuntur nisi solo præpingui ac feraci: sic luxuries illa efflorescit ex redundantia quadam & fœcunditate generosæ indolis. Vix est ut unquam supra mediocritatem assurgant ingenia, quæ se continent intra terminos artium & scholasticarum præceptionum. Umbraticis doctoribus hæc anxia & jejuna laus relinquatur. Ab hoc valetudinario noster ille heros immane quantum dissidet! Scopus scriptionis & antestatio auctoris ab omni calumnia vindicant eum apud benignos & eruditos censores, qui sciunt non esse modum statuendum alienæ industriæ. Quanquam divinus non sum, tamen affirmare ausim plerosque vituperatores ejus esse hoc animo, ut cuperent idem posse. Varietas ipsa & dissimilitudo tanta judiciorum argumento est hominem non esse vulgaris notæ. Pars utraque magnos habet assertores, sed humanius videtur sententiam ferre secundum eos qui se benevolos magis & fautores profitentur. Nam quo proclivior est humana mens ad livorem & obtrectationem, quibus vitiis falsa libertatis species suffragatur: ita majori cautione vitari debent, & amplectenda potius est laus benignitatis, quæ tamen à servili probro adulationis absit. Si punctum omne fert scribendi dicendique rectè, qui facillimè felicissimèque cogitata mentis enunciare novit; vix quisquam hac facultate cum nostro Montano conferri potest. Sensus & conceptiones ejus summovent plebem: sermo ne tum quidem humile aut abjectum quidquam sonat, quum res minutas exsequitur & positas in cottidiana consuetudine vivendi. Verbis è trivio quæsitis dignitatem ac splendorem conciliat. Dicas aliquem è plebe per adoptionem transire ad patres. In metaphoris dominatur, nisi quod interdum exemplo summorum oratorum pec-

cat nimis in iis audendo. Quæ non injuria putem reprehendi posse, & vix ullo colore defendi paucula quædam annotavi, ut si

Egregio inspersos mireris corpore nævos.

Plerumque titulus aliud fronte pollicetur, aliud in recessu sedulus & attentus lector offendit: nec tamen sine fructu, certè cum oblectatione decipitur, errorique suo gratulatur. Solenne est magnis ingeniis hallucinari, noster tum mirabilia effundit quum aberrat à proposito. Possis & illud vitio vertere, quod quum hoc unum affectet ne quid affectare videatur, tamen nimis interdum pellucet artificium proditque se studio latendi. Quanquam item ubique fortuitæ dictionis gloriam affectat, & nihil pejus timet quam ne diligens fuisse arguatur, tamen multis in locis apparent non adumbrata, sed expressissima signa elaboratioris meditamenti. Quod passim etiam doctrinâ ac scientiæ opinionem, tanquam indignum suâ nobilitate crimen deprecatur, valde fraudis & ironiæ suspectum est apud eos qui norunt patricias artes: id ea mente factum arbitror ut majorem dexteritatis famam assequeretur, si nullis aut perexiguis disciplinarum præsidiis munitus tam copiosè ac magnificè sententias funditaret. Illud vero nimis putidum ac puerilis jactantiæ est, quod toties delamentatur ad nauseam & irrisum legentis, quam sit labili ac nulla prorsus memoria. Quanquam bonum nomen es, Montane, ignoscat mihi tuus genius, ὁ παίσας κἂν πταίσῃς. *Domestico testimonio tute tibi fidem demis, quum tam aptè tot lectissimos poëtarum versus, tot sapientum dicta velut ad nutum parata scriptis tuis instar emblematum intexis. Jam vero quid inanius, quid* μικροφιλοτιμότερον *excogitari potest, quam quod negat se recordari servorum, nisi eos officiorum nominibus appellet? Videor mihi in scena audire Petronii Eumolpum, cui tanta familia scilicet erat, ut Carthaginem capere posset. Gloriæ cupiditatem specie contemnentis manifestius ostentat, quam si palàm præ se ferret. Injurius suæ dignitati fuisse crederetur errore simplicium hominum, qui non penetrant animos sub vulpe latentes, quod sordidos actus, & humiles minutias vitæ suæ pluskulum inculcare soleat: ego contra censeo, eum nusquam elatiùs de sua persona sensisse, nusquam humiliùs de posteritate, si speravit ad ejus curam pertinuisse ne ignorarent qua hora, verbi gratia, meridiari solitus esset. Nam de cæteris silere malo quam pudorem violare, ne dum alienas papulas curiosius observo ipse deprehendar*

ἰατρὸς ἄλλων, αὐτὸς ἕλκεσι βρύων.

De religione viri non est meum sententiam ferre, àd Inquisitores hæreticæ pravitatis hæc notio pertinet, quibus si tantum est ab re sua otii ut volumen ejus evolvere velint, invenient procul dubio quod atroci stylo effodere possint......



CHANET. Traité de l'Esprit de l'Homme & de ses fonctions. Paris, Camusat & Petit. 1649. in 8°.

L. 2. ch. 10. Que les images se logent par ordre & par lieux communs. Pag. 174.

... IL paroît toujours quelqu'ordre naturel entre leurs matieres. Cela est cause que j'ay long-temps douté, si Montagne étoit un Auteur fort judicieux. J'y voyois de bonnes choses dans son Livre, j'y reconnoissois beaucoup d'esprit, & beaucoup plus de memoire; mais la disposition de ses matieres me faisoit douter de son jugement. Ses partisans disent, que c'est qu'il en a voulu user ainsi, & qu'il n'y a pas voulu observer aucun ordre. A quoy on pourroit repartir, que quand un Ecrivain judicieux voudroit s'empecher d'écrire avec ordre, il ne sçauroit l'avoir fait; du moins il n'y rencontreroit pas cette facilité, qui paroît aux Essais de Montagne. D'ailleurs on peut dire de l'ordre, ce que les Anciens disoient de la vertu; que c'est une si belle chose, qu'on ne sçauroit s'empêcher de la suivre si on la connoissoit.

L. 3. ch. 3. Comment c'est que les images de la memoire sont representez à l'imagination.

.... Nous en avons encore d'autres preuves tirées de la facilité que nous acquerons à rencontrer les idées de notre memoire, lorsque l'esperance & la joie reveillent nos esprits, & les rendent plus lumineux qu'ils ne sont d'ordinaire. En ces occasions les imaginations les plus pesantes, deviennent ingenieuses : c'est par là qu'on peut rendre raison de ce que dit Montagne, que bien souvent un Avocat change d'opinion, quand il voit de l'argent, ou que sa partie lui en fait esperer. La joie, & l'esperance lui éveillent les esprits, & lui font trouver en sa memoire des moyens de deffense, qu'il n'eut jamais trouvé sans cette nouvelle lumiere.

Preface de la Galerie des Peintures. Paris, Sercy. 1663.

... N'Est-il pas vray qu'Horace s'est dépeint, & qu'il a autant fait de Satyres contre luy-mesme, que contre les autres? Ne tombe-t-il pas d'accord qu'il n'avoit pas l'ame craintive, qu'il se décontenançoit aisément, & qu'il parloit peu? Michel de Montagne en a usé de la sorte; & combien y a-t-il de Chapitres en ses Essais, où il ne nous entretient que de ses imperfections? C'est en quoy l'on trouve qu'il estoit plus Philosophe & plus honneste Homme que Seneque, qui n'a garde de nous entretenir des siennes, il estoit trop politique; & bien loin d'avoir cette noble ingenuité, il s'éleve au-dessus

de la condition humaine, & nous veut persuader adroitement qu'il n'est point sujet aux passions ; il nous debite une Morale qu'il est impossible de reduire en pratique ; & ce Precepteur de Neron montre dans ses Escrits un mépris étrange pour les richesses, cependant qu'il amasse Tresor sur Tresor, & qu'il possede des Maisons superbes aux Champs & à la Ville.

EXAMEN de la maniere d'enseigner le Latin aux Enfans par le seul usage. Paris, 1668. page 72.

L'Habitude que Montagne avoit acquise dans la langue Latine, n'a pas empêché qu'il n'ait mieux parlé François, qu'aucun autre de son tems, & qu'il n'ait même servi d'original à un * des plus éloquens & des plus saints Hommes de ce siecle, & qui a imité de plus près l'éloquence des Anciens.

* Antoine le Maistre, fameux Avocat.

D'AUDIGUIER dans son Traité du vrai & ancien usage des Duels. page. 88.

...NE dira-t-on pas que j'abuse icy de mon loisir propre & de la patience d'autruy ? Et que, comme Montagne en ses Essais, je prometz de traiter d'une chose, & parle d'une autre ?

DE SILHON. De l'immortalité de l'Ame. L. 1. Discours 2. pag. 76.

...SI les Chrêtiens qui ont protegé le Pyrrhonisme eussent preveu les suites de cette erreur, je ne doute point qu'ils ne l'eussent abandonné, & il y a de l'apparence que Montagne, qui semble en avoir été un des plus âpres défenseurs, ne l'a pas cruë tout de bon, & que son intention n'a pas été d'abolir la certitude de nos connoissances ; mais seulement de s'opposer à la vanité de ceux qui présument trop de leur esprit, & à l'imitation de ceux qui demandent excessivement pour avoir la raison, ou qui pour redresser un bois courbé, le plient de l'autre côté, comme lui-même dit, de prouver à ces vains, qui s'en font tant accroire, qu'ils ne sçavent rien, pour leur faire comprendre qu'ils sçavent peu, & que ce qu'ils sçavent est si peu de chose, au prix de ce qu'ils ignorent, qu'ils doivent être en quelque façon censez comme s'ils ne sçavoient rien du tout.

Voyez encore le même. L. 2. Discours 6. pag. 290. & suiv.

LAMY. Demonstration de la sainteté de la Morale Chrétienne.

LA Morale d'Epicure est la même que celle de Montagne, si bien reçûe de plusieurs personnes, qui passent dans le monde pour honnêtes gens, c'est-à-dire, avec qui il y a plaisir de vivre, & qu'on honore, parce qu'ils

sont sociables. Saint-Evremond marche sur les traces de Montagne ; il est moins naturel en ses expressions, mais il est plus fin.

L'ABBE' DE VILLIERS. Reflexions sur les défauts d'autruy. Chap. de la nature & du vray. Tome 2.

POurquoi Montagne est-il un si bon Livre ? Pourquoi les Memoires de Comines ne vieillissent-ils point ? Pourquoi la Chronique même de S. Louis faite par Joinville fait-elle plaisir à ceux qui en entendent les termes Gaulois ? C'est parce que ces Auteurs ont pensé, ont parlé comme on pense, & comme on parle naturellement.

Nos Ancêtres, dit-on, étoient de bonnes gens, il ne faut que voir leurs Ecrits : Quelles simplicitez & quelles naïvetez n'y trouve-t-on point ? Pour moi, plus les Ecrits de nos Ancêtres me paroissent naïfs & simples, moins je dis, *nos Ancêtres étoient de bonnes gens*.

Quel *bon homme*, que Montagne ; tout est exquis dans ses pensées, tout est simple dans ses expressions ; quand on le lit, on croit l'entendre parler au coin de son feu : & cependant où trouve-t-on tant de solides reflexions & des tours plus propres à mettre une pensée en son jour ? On est réjoui, on est frapé en le lisant ; on a plus d'esprit après qu'on l'a lû. Son Livre plaira toujours, parce qu'on y trouvera toujours la nature & le vrai.

Combien de *Montagnes* aurions-nous, si ceux qui avoient autant d'esprit que lui, avoient voulu exprimer avec naïveté ce qu'ils étoient capables de penser comme lui.

PENSE'ES de Montagne par Arthaud.

COmme dans ses *Essais* il y a de bons & de mauvais endroits, on ne sçauroit apporter à sa lecture un trop grand discernement, ny prendre trop de soin pour empêcher que les jeunes gens ne se gâtent, & ne se salissent d'un amas prodigieux d'ordures, dont il est rempli. C'est l'aveu qu'il fait lui-même en ces termes. *Je suis tantost sage, tantost libertin, tantost vray, tantost menteur, chaste, impudique, puis liberal, prodigue, & avare, & tout cela selon que je me vire.* La principale fin qu'avoit Montagne en écrivant ses *Essais*, étoit de tracer son portrait, & de se faire connoître. Quel besoin avoit le Public de cette connoissance ? Quelle necessité qu'il fût informé des travers de son esprit, de ses pensées vaines, de ses idées fausses, de ses opinions dangereuses, de ses passions folles & insensées ? C'est ce qui se trouve répandu dans tout le corps de ses Essais.

Page 8. du Tome 2.

LA CHETARDIE, sous le nom de Moncade, Reflexion 161. *Rouen*, 1691.

LE Genie de Montagne est de tout risquer, bon sens, Religion, conscience, doctrine, pour faire valoir une pensée forte & une expression hardie.

ANT. TEISSIER. Eloges des Hommes illustres. Leyde, 1715.

IL n'y a point d'Auteur dont on fasse des jugemens si divers & si opposez que ceux que l'on fait de Michel de Montagne. Il y en a qui admirent son esprit, son jugement, & son stile. D'autres le traitent avec un extrême mépris & le regardent comme un des plus méchans & des plus dangereux Ecrivains qui fut jamais. Lipse l'appelle *le Thalès François*, & Mezerai *le Seneque Chrétien*. Quelques-uns assurent, qu'il n'y a point d'Auteur au monde, plus capable de faire connoître aux hommes ce qu'ils sont & ce qu'ils peuvent, & de faire observer les ressorts & les mouvemens les plus cachez des esprits, tellement qu'ils concluent que son Livre doit être continuellement entre les mains des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre ce qu'ils doivent savoir & ce qu'ils doivent faire.

Epist. Miscellanea. 43. cent. 1. Sur la fin de l'Hist. de François I. art. des Gens de Lettres.

Plusieurs au contraire prétendent que bien loin que Montagne nous puisse enseigner la vertu, quelques-uns de ses discours sont remplis de paroles très-licencieuses, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignoroient, ou sont cause qu'ils se plaisent à s'en entretenir, & se trouvent après excitez à les commettre; que ses raisonnemens sur beaucoup d'effets de la nature, sont peu convenables à un Philosophe Chrétien; qu'il n'étoit guére instruit dans les Sciences & dans les Arts; qu'il ignoroit la Philosophie; qu'il n'étoit pas savant en la belle Litterature; & que neanmoins, il ne laissoit pas de parler avec une audace aussi grande, que s'il eût été un des plus doctes hommes du monde: c'est pourquoi Joseph Scaliger avoit accoutumé de l'appeller *un hardi ignorant*.

LA LOGIQUE, ou l'Art de penser. IIIe. partie, ch. 19. *n°*. 6. Paris, 1683.

MOnsieur Pascal prétendoit qu'un honnête homme devoit éviter de se nommer, & même de se servir des mots de *je*, & de *moy*, & il avoit accoutumé de dire sur ce sujet, que la pieté chrétienne aneantit le *moy* humain, & que la civilité humaine le cache & le supprime. Ce n'est pas que cette regle doive aller jusqu'au scrupule; car il y a des rencontres, où ce seroit se gêner inutilement que de vouloir éviter ces mots, mais il est toujours bon de l'avoir en vuë, pour s'éloigner de la méchante coutume de quelques personnes, qui ne parlent que d'eux-mêmes, & qui se citent par tout, lorf-

qu'il n'est point question de leur sentiment. Ce qui donne lieu à ceux qui les écoutent, de soupçonner que ce regard vers eux-mêmes ne naisse d'une secrette complaisance, qui les porte souvent vers cet objet de leur amour, & excite en eux par une suite naturelle, une aversion secrette pour ces personnes, & pour tout ce qu'elles disent. C'est ce qui fait voir qu'un des caracteres des plus indignes d'un honnête homme, est celui que Montagne a affecté, de n'entretenir ses Lecteurs, que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses phantaisies, de ses maladies, de ses vertus & de ses vices; & qu'il ne naît que d'un défaut de jugement, aussi-bien que d'un violent amour de soi-même. Il est vrai qu'il tâche autant qu'il peut, d'éloigner de lui le soupçon d'une vanité basse & populaire, en parlant librement de ses défauts, aussi-bien que de ses bonnes qualitez; ce qui a quelque chose d'aimable, par une apparence de sincerité: mais il est facile de voir que tout cela n'est qu'un jeu & un artifice, qui le doit rendre encore plus odieux. Il parle de ses vices pour les faire connoître, & non pour les faire detester; il ne prétend pas qu'on l'en doive moins estimer; il les regarde comme des choses à peu près indifferentes, & plutôt galantes, que honteuses: S'il les découvre, c'est qu'il s'en soucie peu, & qu'il croit qu'il n'en sera pas plus vil, ny plus méprisable; mais quand il apprehende que quelque chose le rabaisse un peu, il est aussi adroit que personne à le cacher; c'est pourquoi *un Auteur* * celebre de ce temps remarque agreablement, qu'ayant eu soin fort inutilement de nous avertir en deux endroits de son Livre, qu'il avoit un Page, qui étoit un Officier assez peu utile en la maison d'un Gentilhomme de six mille livres de rente, il n'avoit pas eu le même soin de nous dire, qu'il avoit eû aussi un Clerc, ayant été Conseiller au Parlement de Bordeaux: Cette charge, quoique très-honorable en soi, ne satisfaisant pas assez la vanité qu'il avoit de faire paroître partout un humeur de Gentilhomme & de Cavalier, & un éloignement de la Robe & des Procès. *Balzac.

Il y a neanmoins de l'apparence, qu'il ne nous eût pas celé cette circonstance de sa vie, s'il eut pû trouver quelque Maréchal de France, qui eut été Conseiller de Bordeaux, comme il a bien voulu nous faire savoir qu'il avoit été Maire de cette Ville; mais après nous avoir averti qu'il avoit succedé en cette Charge à Monsieur le Maréchal de Biron, & qu'il l'avoit laissé à Monsieur le Maréchal de Matignon.

Mais ce n'est pas le plus grand mal de cet Auteur, que la vanité, & il est plein d'un si grand nombre d'infamies honteuses, & de maximes Epicuriennes & impies, qu'il est étrange qu'on l'ait souffert si long-temps dans les mains de tout le monde; & qu'il y ait même des personnes d'esprit qui n'en reconnoissent pas le venin.

Il ne faut pas d'autres preuves pour juger de son libertinage, que cette maniere même dont il parle de ses vices; car reconnoissant en plusieurs endroits, qu'il avoit été engagé en un grand nombre de désordres criminels, il déclare neanmoins en d'autres, qu'il ne se repent de rien, & que s'il avoit à revivre, il revivroit comme il avoit vêcu: *Quant à moy*, dit-il, *je puis desirer en general d'estre autre; je puis condamner ma forme universelle, m'en desplaire, & supplier Dieu pour mon entiere reformation, & pour l'excuse* L. 3. ch. 2. p. 30. & 34.

de ma foiblesse naturelle ; mais cela, je ne le dois nommer repentir, non plus que le desplaisir de n'estre ny Ange ny Caton. Mes actions sont reglées & conformes à ce que je suis, & à ma condition. Je ne puis faire mieux, & le repentir ne touche pas proprement les choses qui ne sont pas en nostre force.... Je ne me suis pas attendu d'attacher monstrueusement la queuë d'un Philosophe, à la teste & au corps d'un homme perdu : ny que ce chetif bout eust à desadvouer, & à desmentir la plus belle, entiere & longue partie de ma vie..... Si j'avois à revivre, je revivrois comme j'ay vescu. Ny je ne plains le passé, ny je ne crains l'avenir. Paroles horribles, & qui marquent une extinction entiere de tout sentiment de Religion ; mais qui sont dignes de celui qui parle ainsi en un autre endroit : *Je me plonge la teste baissée stupidement dans*
L. 3. ch. 9. pag. 213, 214. *la mort, sans la considerer & recognoistre, comme dans une profondeur muette & obscure, qui m'engloutit tout d'un coup, & m'estouffe en un moment, plein d'un puissant sommeil, plein d'insipidité & d'indolence :* & en un autre endroit : *La mort qui n'est qu'un quart d'heure de passion, sans consequence, sans*
Liv. 3. ch. 12. pag. 304. *nuisance ne mérite pas des préceptes particuliers.*

Quoique cette digression semble assez éloignée de ce sujet, elle y rentre neanmoins par cette raison, qu'il n'y a point de Livre qui inspire davantage cette mauvaise coutume de parler de soi, de s'occuper de soi, & de vouloir que les autres s'y occupent : ce qui corrompt étrangement la raison, & dans nous, par la vanité qui accompagne toujours ces discours, & dans les autres, par le dépit & l'aversion qu'ils en conçoivent. Il n'est permis de parler de soi-même, qu'aux personnes d'une vertu éminente, & qui témoignent par la maniere avec laquelle elles le font, que si elles le font, que si elles publient leurs bonnes actions, ce n'est que pour exciter les autres à en louer Dieu, ou pour les édifier ; & si elles publient leurs fautes, ce n'est que pour s'en humilier devant les hommes, & pour les en détourner : mais pour les personnes du commun, c'est une vanité ridicule, de vouloir informer les autres de leurs petits avantages, & c'est une effronterie punissable, que de découvrir leurs désordres au monde, sans témoigner d'en être touchez, puisque le dernier excès de l'abandonnement dans le vice, est de n'en rougir point, & de n'en avoir ni confusion, ni repentir ; mais d'en parler indifferemment comme de toute autre chose ; en quoi consiste proprement l'esprit de Montagne....

Au n° 7. le même Auteur de l'*Art de penser* insere presque mot pour mot la description des vices qui accompagnent ordinairement nos disputes, que Montagne avoit employé au Liv. 3. ch. 8. de ses *Essais*, mais sans le nommer, & le désigne seulement par le titre vague d'*Auteur celebre*; & il ajoûte : *Ce sont les vices ordinaires de nos disputes qui sont assez ingenieusement representez par cet Ecrivain, qui n'ayant jamais connu les veritables grandeurs de l'homme, en a assez bien connu les défauts*... Sur quoi voyez la note 4. de la page 162. du Tome 3. de la presente Edition. Voyez aussi celle de la page 214, *ibid.*

N°. 9.... Une personne intelligente, ne soupçonnera jamais Montagne d'avoir crû toutes les rêveries de l'Astrologie judiciaire ; cependant quand il en
L. 2. ch. 12. p. 138, 139. a besoin pour rabaisser sottement les hommes, il les emploie comme de bonnes raisons : *A considerer*, dit-il, *la domination & puissance que ces corps-là ont non-seulement sur nos vies & conditions de nostre fortune, mais sur nos inclinations*

nations mesmes ..... qu'ils regissent, poussent & agitent à la mercy de leurs influenees ; ... pourquoy les priverons-nous d'ame, de vie & de discours.

Veut-il détruire l'avantage que les hommes ont sur les bêtes, par le commerce de la parole ; Il nous rapporte des contes ridicules ; & dont il connoît l'extravagance mieux que personne, & en tire des conclusions plus ridicules : *Il y en a*, dit-il, *qui se sont vantez d'entendre le langage des bestes, comme Apollonius Thyaneus, Melampus, Tiresias, Thales, & autres. Et puisqu'il est ainsi, comme disent les Cosmographes, qu'il y a des Nations qui reçoivent un Chien pour leur Roy, il faut bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix & à ses mouvemens.* L. 2. ch. 12. p. 141.

L'on conclura par cette raison, que quand Caligula fit son cheval Consul, il falloit bien que l'on entendît les ordres qu'il donnoit dans l'exercice de cette Charge : mais on auroit tort d'accuser Montagne de cette mauvaise consequence ; son dessein n'étoit pas de parler raisonnablement, mais de faire un amas confus de tout ce qu'on peut dire contre les hommes ; ce qui est néanmoins un vice très-contraire à la justesse de l'esprit, & à la sincerité d'un homme de bien.

Qui pourroit de même souffrir cet autre raisonnement du même Auteur sur le sujet des augures que les Païens tiroient du vol des oiseaux, & dont les plus sages d'entre eux se sont moquez : *De toutes les predictions du tems passé*, dit-il, *les plus anciennes & plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux. Nous n'avons rien de pareil ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aisle, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il faut bien qu'il soit conduit par quelque excellent moyen à une si noble operation ; car c'est prester à la lettre, que d'aller attribuer ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement, & discours de qui le produit : & est une opinion evidemment fausse.* L. 2. ch. 12. p. 161.

N'est-ce pas une chose assez plaisante, que de voir un homme qui ne tient rien d'évidemment vray ny d'évidemment faux dans un traité fait exprès pour établir le Pyrrhonisme, & pour détruire l'évidence & la certitude, nous debiter serieusement ces reveries comme des veritez certaines, & traiter l'opinion contraire d'évidemment fausse ? Mais il se moque de nous quand il parle de la sorte, & il est inexcusable de se jouer ainsi de ses Lecteurs, en leur disant des choses qu'il ne croit pas, & que l'on ne peut croire sans folie.

Il étoit sans doute aussi bon Philosophe que Virgile, qui n'attribuë pas même à une intelligence qui soit dans les oiseaux les changemens reglez qu'on voit dans leurs mouvemens selon la diversité de l'air, dont on peut tirer quelque conjecture pour la pluie & le beau temps, comme l'on peut voir dans ces vers admirables des Georgiques : (Lib. I. v. 415.)

Haud equidem credo, quia sit divinitus illis
Ingenium aut rerum fato prudentia major :
Verum ubi tempestas, &c. ...

NICOLE. Essais de Morale, tome 6. Pensées sur divers sujets de Morale. Art. 29. Des Plaisirs. Jugement des Essais de Montagne.

IL y a deux manieres de s'abandonner aux plaisirs. L'une brutale, & l'autre philosophique; l'une toute sensuelle, parce qu'elle n'a point d'autre principe que l'attrait des sens; l'autre raisonnable, parce qu'elle a pour principe la raison, quoique corrompue & dereglée.

La recherche des plaisirs qui ne vient que des sens, emporte la raison, mais elle ne l'étouffe pas, & elle est quelquefois assez éclairée pour voir la bassesse de ces plaisirs en même tems qu'elle s'y laisse emporter.

Cette passion brutale a plusieurs remedes dans la nature même. La satieté qui accompagne la jouissance, produit souvent le dégoût; la vanité humaine nous en détache par le mépris qui est joint à cette sorte de vie; enfin l'interêt, l'ambition, la philosophie sont quelquefois capables de nous en détourner.

Mais la seconde maniere de s'abandonner aux plaisirs est infiniment plus dangereuse, lorsque c'est la raison même qui nous livre aux sens; & c'est ce qui arrive à certains esprits qui ont assez de lumiere pour reconnoître qu'il n'y a rien de solide en tout ce que les hommes estiment, & que les grandes charges, les grands desseins, la science, la réputation, & toutes les autres choses semblables n'ont qu'un faux éclat & une veritable misere.

Car lorsqu'on demeure dans cette connoissance, que l'on ne s'en sert pas pour penser serieusement à une autre vie, elle nous rejette insensiblement dans la vie sensuelle, parce que nous faisant concevoir du mépris & du dégoût pour toutes les occupations laborieuses des hommes, & pour la sagesse même considerée comme bornée dans l'etendue de cette vie, elle nous fait regarder les plaisirs comme ayant quelque chose de plus réel & de plus solide.

C'est ce que Dieu a voulu dépeindre d'une maniere admirable dans plusieurs endroits du Livre de l'Ecclesiaste. Le Sage y represente d'abord cette premiere recherche des plaisirs qui vient des sens : *J'ai dit en moi-même,*
Ch. 2. v. 1. *je prendrai toutes sortes de délices, & je jouirai des biens. Dixi ego in corde meo, vadam & affluam deliciis, & fruar bonis.* C'est ce que la volupté suggere à l'esprit des jeunes gens.

Mais lorsqu'ils ont du jugement & du courage, ils s'en dégoûtent aussitôt, & c'est ce qui est marqué par les paroles qui suivent : *Et vidi quod hoc quoque esset vanitas, & reputavi errorem : Et j'ai reconnu que cela même n'étoit que vanité, & je l'ai regardé comme une folie.*

C'est ce qui leur fait prendre la résolution de s'appliquer à quelque chose
v. 3. de plus solide : *Cogitavi in corde meo abstrahere à vino carnem meam, ut animum meum transferrem ad sapientiam : J'ai pensé en moi-même de retirer ma chair de ces voluptés, pour porter mon esprit à la sagesse.*

C'eſt de ce motif que naiſſent les grands ouvrages : *Magnificavi opera* v. 4.
mea ; les grands bâtimens : *Ædificavi domos ;* l'amas des richeſſes : *Coacer-* v. 8.
vavi mihi argentum.

Mais enſuite la raiſon venant à conſiderer le peu de fruit qu'elle tire de toutes ces choſes, les peines qui les accompagnent, & que tout cela ne la peut garantir de la mort, lorſqu'elle n'eſt pas éclairée par une autre lumiere, elle rameine l'homme au lieu même d'où elle l'avoit tiré, & elle lui fait embraſſer par raiſon & par déſeſpoir cette vie brutale dont elle l'avoit éloigné.

Quid enim proderit homini de univerſo labore ſuo, & afflictione ſpiritus, v. 22.
quâ ſub Sole cruciatus eſt? Cuncti dies ejus doloribus & ærumnis pleni ſunt, v. 23.
nec per noctem mente requieſcit : & hoc nonne vanitas eſt? Nonne melius eſt v. 24.
comedere & bibere, & oſtendere animæ ſuæ bona de laboribus ſuis? Car que retirera l'homme de tout ſon travail, & de l'affliction d'eſprit avec laquelle il ſe tourmente ſous le Soleil? Tous ſes jours ſont pleins de douleur & de miſere, & il n'a point de repos dans ſon ame, même pendant la nuit. Et n'eſt-ce pas là une vanité? Ne vaût-il pas mieux manger & boire, & faire goûter à ſon ame du fruit de ſes travaux?

On peut dire que ce dernier degré comprend tout le livre & tout l'eſprit de Montagne. C'eſt un homme qui après avoir promené ſon eſprit par toutes les choſes du monde, pour juger ce qu'il y a en elles de bien & de mal, a eu aſſez de lumiere pour en reconnoître la ſottiſe & la vanité.

Il a très-bien découvert le néant de la grandeur, & l'inutilité des ſciences : mais comme il ne connoiſſoit guére d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avoit donc rien à faire qu'à tâcher de paſſer agreablement le petit eſpace qui nous en eſt donné.

Ainſi comme le Saint-Eſprit a jugé ſi important de nous faire connoître l'aveuglement de notre raiſon, lorſqu'elle eſt privée de la lumiere de la Foi, qu'il a voulu nous repreſenter ſes égaremens dans un livre canonique, pour nous faire eſtimer davantage le bien ineſtimable qu'il nous a fait de nous donner la connoiſſance du veritable bonheur de l'homme; de même il ſemble qu'on puiſſe tirer quelque utilité du livre de Montagne, puiſqu'il repreſente très-naïvement les mouvemens naturels de l'eſprit humain, ſes differentes agitations, ſes démarches pleines de tiédeur, & la fin brutale où il ſe réduit après avoir bien tourné de tous côtés.

Dans ce miſerable état, l'ame ne s'attache point aux plaiſirs par l'eſtime qu'elle en fait, mais par le mépris & le dégoût qu'elle a de toutes les autres choſes. C'eſt une eſpece de déſeſpoir qui l'y porte, & ce n'eſt pas tant pour en jouir, que pour y noyer ſes déplaiſirs & ſes triſteſſes.

Cet état eſt ſans remede dans la nature, parce qu'il eſt impoſſible de l'en tirer, en lui propoſant les biens du monde, puiſqu'elle ne s'y eſt plongée que par le mépris qu'elle fait de ſes biens, & par l'experience qu'elle a de leur vanité.

Ainſi la brutalité eſt le commencement & la fin de l'homme corrompu, & les ſens & la raiſon s'accordent dans l'extinction de ſa raiſon.

PENSE'ES DE M. PASCAL. chap. 28. n. 43.

LEs deffauts de Montagne sont grands. Il est plein de mots sales & deshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur l'homicide volontaire & sur la mort, sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte & sans repentir. Son Livre n'étant point fait pour porter à la pieté, il n'y étoit pas obligé; mais on est toûjours obligé de n'en pas détourner. Quoi qu'on puisse dire pour excuser ses sentimens trop libres sur plusieurs choses, on ne sauroit excuser en aucune sorte ses sentimens tout païens sur la mort; car il faut renoncer à toute pieté, si on ne veut au moins mourir chrétiennement: or il ne pense qu'à mourir lâchement & mollement par tout son Livre.

Chap. 29. n. 41.

Le sot projet que Montagne a eu de se peindre! & cela non pas en passant, & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes, & par un dessein premier & principal: car de dire des sottises par hazard & par foiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.

Chap. 31. n. 9.

Ce que Montagne a de bon ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entens hors les mœurs, eût pû être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisoit trop d'histoires, & qu'il parloit trop de soi.

LE P. MALEBRANCHE. Recherche de la Verité. liv. 2. part. 3. ch. 3.

UNe des plus grandes & des plus remarquables preuves de la puissance que les imaginations ont les unes sur les autres, c'est le pouvoir qu'ont certains Auteurs de persuader sans aucunes raisons. Par exemple, le tour des paroles de Tertullien, de Seneque, de Montagne, & de quelques autres, a tant de charmes & tant d'éclat, qu'il éblouit l'esprit de la plupart des gens, quoique ce ne soit qu'une foible peinture, & comme l'ombre de l'imagination de ces Auteurs. Leurs paroles toutes mortes qu'elles sont, ont plus de vigueur que la raison de certaines gens. Elles entrent, elles pénetrent, elles dominent dans l'ame d'une maniere si imperieuse, qu'elles se font obéir sans se faire entendre, & qu'on se rend à leurs ordres sans les sçavoir. On veut croire, mais on ne sçait que croire: car lorsqu'on veut sçavoir précisément ce qu'on croit ou ce qu'on veut croire; & qu'on s'aproche, pour ainsi dire, de ces fantômes pour les reconnoître, ils s'en vont souvent en fumée avec tout leur appareil & tout leur éclat.

Quoique les Livres des Auteurs que je viens de nommer, soient très-propres pour faire remarquer la puissance que les imaginations ont les unes sur les autres, & que je les propose pour exemple, je ne prétens pas toutefois les condamner en toutes choses. Je ne puis pas m'empêcher d'avoir de l'estime pour certaines beautez qui s'y rencontrent, & de la déference pour l'approbation universelle qu'ils ont euë pendant plusieurs siecles. Je proteste enfin que j'ai beaucoup de respect pour quelques Ouvrages de Tertullien, principalement pour son Apologie contre les Gentils, & pour son Livre des Prescriptions contre les Heretiques, & pour quelques endroits des Livres de Seneque, quoique je n'aye pas beaucoup d'estime pour tout le Livre de Montagne.

Voyez aussi les Eclaircissemens sur cet endroit, page 246. Edition de Paris 1712.

LE MEME. chap. 5.

Les Essais de Montagne nous peuvent aussi servir de preuve de la force que les imaginations ont les unes sur les autres : car cet Auteur a un certain air libre, il donne un tour si naturel & si vif à ses pensées, qu'il est mal-aisé de le lire sans se laisser préoccuper. La negligence qu'il affecte lui sied assez bien, & le rend aimable à la plupart du monde sans le faire mépriser ; & sa fierté est une certaine fierté d'honnête homme, si cela se peut dire ainsi, qui le fait respecter sans le faire haïr. L'air du monde & l'air cavalier soûtenus par quelque érudition, font un effet si prodigieux sur l'esprit, qu'on l'admire souvent, & qu'on se rend presque toujours à ce qu'il décide, sans oser l'examiner, & quelquefois même sans l'entendre. Ce ne sont nullement ses raisons qui persuadent ; il n'en apporte presque jamais qui ayent quelque solidité. En effet, il n'a point de principe sur lesquels il fonde ses raisonnemens, & il n'a point d'ordre pour faire les deductions de ses principes. Un trait d'histoire ne prouve pas ; un petit conte ne démontre pas ; deux vers d'Horace, un apophthegme de Cléoménes ou de Cesar, ne doivent pas persuader des gens raisonnables : cependant ces Essais ne sont qu'un tissu de traits d'histoires, de petits contes, de bons mots, de distiques, & d'apophthegmes.

Il est vrai qu'on ne doit pas regarder Montagne dans ses Essais, comme un homme qui raisonne, mais comme un homme qui se divertit, qui tâche de plaire, & qui ne pense point à enseigner ; & si ceux qui le lisent, ne faisoient que s'en divertir, il faut tomber d'accord que Montagne ne seroit pas un si méchant livre pour eux. Mais il est presque impossible de ne pas aimer ce qui plaît, & de ne pas se nourrir des viandes qui flatent le goût. L'esprit ne peut se plaire dans la lecture d'un Auteur, sans en prendre les sentimens, ou tout au moins sans en recevoir quelque teinture, laquelle se mêlant avec ses idées, les rende confuses & obscures.

Il n'est pas seulement dangereux de lire Montagne pour se divertir, à cause que le plaisir qu'on y prend engage insensiblement dans ses sentimens ; mais encore parce que ce plaisir est plus criminel qu'on ne pense. Car il est

certain que ce plaisir naît principalement de la concupiscence, & qu'il ne fait qu'entretenir & que fortifier les passions; la maniere d'écrire de cet Auteur n'étant agreable que parce qu'elle nous touche, & qu'elle réveille nos passions d'une maniere imperceptible.

Il seroit assez inutile de prouver cela dans le détail & generalement, que tous les divers stiles ne nous plaisent ordinairement, qu'à cause de la corruption secrette de notre cœur. Mais ce n'en est pas ici le lieu, & cela nous meneroit trop loin. Toutefois si l'on veut faire réflexion sur la liaison des idées, & des passions dont j'ai parlé auparavant *, & sur ce qui se passe en soi-même dans le tems que l'on lit quelque piece bien écrite, on pourra reconnoître en quelque façon, que si nous aimons le genre sublime, l'air noble & libre de certains Auteurs, c'est que nous avons de la vanité, & que nous aimons la grandeur & l'indépendance; & que ce goût que nous trouvons dans la délicatesse des discours effeminez, n'a point d'autre source qu'une secrette inclination pour la mollesse & pour la volupté : en un mot, que c'est une certaine intelligence pour ce qui touche les sens, & non pas l'intelligence de la verité, qui fait que certains Auteurs nous charment & nous enlevent comme malgré nous. Mais revenons à Montagne.

* *Ch. dern. de la premiere part. de la Recherche de la Verité.*

Il me semble que ses plus grands admirateurs le louent d'un certain caractere d'Auteur judicieux & éloigné du pédantisme, & d'avoir parfaitement connu la nature & les foiblesses de l'esprit humain. Si je montre donc que Montagne tout cavalier qu'il est, ne laisse pas d'être aussi pédant que beaucoup d'autres, & qu'il n'a eu qu'une connoissance très-mediocre de l'esprit; j'aurai fait voir que ceux qui l'admirent le plus, n'auront point été persuadez par des raisons évidentes, mais qu'ils auront été seulement gagnez par la force de son imagination.

Ce terme *pédant*, est fort équivoque; mais l'usage, ce me semble, & même la raison veulent que l'on appelle pédans, ceux qui pour faire parade de leur fausse science, citent à tort & à travers toutes sortes d'Auteurs, qui parlent simplement pour parler & pour se faire admirer des sots; qui amassent sans jugement & sans discernement des apophthegmes & des traits d'histoire, pour prouver, ou pour faire semblant de prouver des choses, qui ne se peuvent prouver que par des raisons.

Pédant est opposé à raisonnable; & ce qui rend les pédans odieux aux personnes d'esprit, c'est que les pédans ne sont pas raisonnables : car les personnes d'esprit aimant naturellement à raisonner, ils ne peuvent souffrir la conversation de ceux qui ne raisonnent point. Les pédans ne peuvent pas raisonner, parce qu'ils ont l'esprit petit, ou d'ailleurs rempli d'une fausse érudition; & ils ne veulent pas raisonner, parce qu'ils voyent que certaines gens les respectent & les admirent davantage, lorsqu'ils citent quelque Auteur inconnu, & quelque Sentence d'un Ancien, que lorsqu'ils prétendent raisonner. Ainsi leur vanité se satisfaisant dans la vûë du respect qu'on leur porte, les attache à l'étude de toutes les sciences extraordinaires qui attirent l'admiration du commun des hommes.

Les pédans sont donc vains & fiers, de grande memoire & de peu de jugement; heuteux & forts en citations, malheureux & foibles en raisons; d'une imagination vigoureuse & spacieuse, mais volage & deteglée, & qui ne peut se contenir dans quelque justesse.

Il ne sera pas maintenant fort difficile de prouver que Montagne étoit aussi pédant que plusieurs autres, selon cette notion du mot de pédant, qui semble la plus conforme à la raison & à l'usage : car je ne parle pas ici de pédant à longue robbe, la robbe ne peut pas faire le pédant. Montagne qui a tant d'aversion pour la pédanterie, pouvoit bien ne porter jamais de robbe longue, mais il ne pouvoit pas de même se défaire de ses propres défauts. Il a bien travaillé à se faire l'air cavalier, mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste, ou pour le moins il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est plutôt fait un pédant à la cavaliere, & d'une espece toute singuliere, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux, & honnête homme.

Le Livre de Montagne contient des preuves si évidentes de la vanité & de la fierté de son Auteur, qu'il paroit peut-être assez inutile de s'arrêter à les faire remarquer : car il faut être bien plein de soi-même, pour s'imaginer comme lui, que le monde veuille bien lire un assez gros livre, pour avoir quelque connoissance de nos humeurs. Il falloit necessairement qu'il se séparât du commun, & qu'il se regardât comme un homme tout à fait extraordinaire.

Toutes les créatures ont une obligation essentielle de tourner les esprits de ceux qui les veulent adorer, vers celui-là seul qui merite d'être adoré; & la Religion nous apprend que nous ne devons jamais souffrir que l'esprit & le cœur de l'homme, qui n'est fait que pour Dieu, s'occupe de nous & s'arrête à nous admirer & à nous aimer. Lorsque S. Jean se prosterna devant l'Ange du Seigneur, cet Ange lui défendit de l'adorer : *Je suis serviteur*, lui dit-il, *comme vous & comme vos freres : Adorez Dieu.* Il n'y a que les Démons & ceux qui participent à l'orgueil des Démons, qui se plaisent d'être adorez; & c'est vouloir être adoré, non pas d'une adoration exterieure & apparente, mais d'une adoration interieure & veritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'est vouloir être adoré comme Dieu veut être adoré, c'est-à-dire, en esprit & en verité. Apoc. 19. 10.

Montagne n'a fait son Livre que pour se peindre, & pour representer ses humeurs & ses inclinations : il l'avouë lui-même dans l'Avertissement au Lecteur inseré dans toutes les éditions : *C'est moy que je peins*, dit-il, *je suis moy-mesme la matiere de mon Livre*; & cela paroît assez en le lisant : car il y a très-peu de chapitres dans lesquels il ne fasse quelque digression pour parler de lui, & il y a même des chapitres entiers dans lesquels il ne parle que de lui. Mais s'il a composé son Livre pour s'y peindre, il l'a fait imprimer afin qu'on le lût. Il a donc voulu que les hommes le regardassent & s'occupassent de lui; quoiqu'il dise *que ce n'est pas raison qu'on employe son loisir en un sujet si frivole & si vain.* Ces paroles ne font que le condamner : car s'il eût crû que ce n'étoit pas *raison* qu'on employât le tems à lire son Livre, il eût agi lui-même contre le sens commun en le faisant

imprimer. Ainsi on est obligé de croire, ou qu'il n'a pas dit ce qu'il pensoit, ou qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit.

C'est encore une plaisante excuse de sa vanité de dire, qu'il n'a écrit que pour ses *parens & amis*. Car si cela eût été ainsi, pourquoi en eût-il fait faire trois impressions? Une seule ne suffisoit-elle pas pour ses parens & pour ses amis? D'où vient encore qu'il a augmenté son Livre dans les dernieres impressions qu'il en a fait faire, & qu'il n'en a jamais rien retranché, si ce n'est que la fortune secondoit ses intentions? *J'adjouste*, dit-il,

Ch. 9. l. 3. page 204. *mais je ne corrige pas: parce que celui qui a hypothequé au monde son ouvrage, je trouve apparence qu'il n'y ayt plus de droit. Qu'il die, s'il peut, mieux ailleurs, & ne corrompe la besongne qu'il a venduë. De telles gens il ne faudroit rien achepter qu'aprés leur mort; qu'ils y pensent bien, avant que de se produire. Qui les hâte? Mon Livre est tousjours un*, &c. Il a donc voulu se produire & hypotequer au monde son ouvrage, aussi bien qu'à ses parens & à ses amis. Mais sa vanité seroit toujours assez criminelle, quand il n'auroit tourné & arrêté l'esprit & le cœur de ses parens & de ses amis vers son portrait, qu'autant de tems qu'il en faut pour lire son Livre.

Si c'est un défaut de parler souvent de soi, c'est une effronterie, ou plutôt une espece de folie, que de se louer à tous momens, comme fait Montagne: car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison.

Les hommes sont faits pour vivre ensemble, & pour former des corps & des societez civiles. Mais il faut remarquer, que tous les particuliers qui composent les societez, ne veulent pas qu'on les regarde comme la derniere partie du corps duquel ils sont. Ainsi ceux qui se louent se mettent au-dessus des autres, les regardant comme les dernieres parties de leur societé, & se considerant eux-mêmes comme les principales & les plus honorables; ils se rendent nécessairement odieux à tout le monde, au lieu de se faire aimer & de se faire estimer.

C'est donc une vanité, & une vanité indiscrete & ridicule à Montagne, de parler avantageusement de lui-même à tous momens; mais c'est une vanité encore plus extravagante à cet Auteur de décrire ses défauts. Car si l'on y prend garde, on verra qu'il ne découvre guére que les défauts dont on fait gloire dans le monde, à cause de la corruption du siecle, qu'il s'attribue volontiers ceux qui peuvent le faire passer pour esprit fort, ou lui donner l'air cavalier, & afin que par cette franchise simulée de la confession de ses désordres, on le croye plus volontiers, lorsqu'il parle à son avantage. Il

L. 3. c. 13. a raison de dire que *se priser & se mespriser, naissent souvent de pareil air d'arrogance*. C'est toujours une marque certaine, que l'on est plein de soi-même; & Montagne me paroît encore plus fier & plus vain quand il se blâme, que lorsqu'il se louë, parce que c'est un orgueil insuportable, que de tirer vanité de ses défauts, au lieu de s'en humilier. J'aime mieux un homme, qui cache ses crimes avec honte, qu'un autre qui les publie avec effronterie; & il me semble qu'on doit avoir quelque horreur de la maniere cavaliere & peu chrétienne, dont Montagne represente ses défauts; mais examinons les autres qualitez de son esprit. Si

Si nous croyons Montagne sur sa parole, nous nous persuaderons que c'étoit un homme *de nulle réception; qu'il n'avoit point de gardoire; que la memoire lui manquoit du tout*, mais qu'il ne manquoit pas de sens & de jugement: cependant si nous en croyons le portrait même qu'il a fait de son esprit, je veux dire son propre Livre, nous ne serons pas tout-à-fait de son sentiment. *Je ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes*, dit-il, *& quand j'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, je suis réduit à cette vile & miserable necessité d'apprendre par cœur mot à mot, ce que j'ay à dire; autrement je n'aurois ny façon ny asseurance, estant en crainte que ma memoire vinst à me faire un mauvais tour.* Un homme qui peut bien apprendre mot à mot des discours de longue haleine, pour avoir quelque *façon*, & quelque *asseurance*, manque-t-il plutôt de memoire que de jugement? Et peut-on croire Montagne, lorsqu'il dit de lui: *Les gens qui me servent, il faut que je les appelle par le nom de leurs charges, ou de leur pays; car il m'est tres malaisé de retenir des noms, & si je durois à vivre longtems, je ne crois pas que je n'oubliasse mon nom propre.* Un simple Gentilhomme qui peut retenir par cœur & mot à mot avec assurance des discours de *longue haleine*, a-t-il un si grand nombre d'Officiers qu'il n'en puisse retenir les noms; un homme *qui est né & nourry aux champs, & parmy le labourage, qui a des affaires & du mesnage en main*, & qui dit, *que de mettre à non chaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prés l'usage de la vie, c'est chose bien esloignée de son dogme*, peut-il oublier les noms françois de ses domestiques? peut-il ignorer, comme il dit, *la plusspart de nos monnoyes, la difference d'un grain à l'autre en la terre & au grenier, si elle n'est pas trop apparente..... les plus grossiers principes de l'agriculture, & que les enfans sçavent..... de quoi sert le levain à faire du pain, & que c'est que faire cuver du vin?* Et cependant avoir l'esprit plein de noms des anciens Philosophes, & de leurs principes, *des idées de Platon, des atomes d'Epicure, du plein & du vuide de Leucippus & de Democritus, de l'eau de Thales, de l'infinité de nature d'Anaximandre, de l'air de Diogenes, des nombres & de la symmetrie de Pythagoras, de l'infini de Parmenides, de l'un de Musæus, de l'eau & du feu d'Apollodorus, des parties similaires d'Anaxagoras, de la discorde & de l'amitié d'Empedocles; du feu d'Heraclite, &c.* Un homme qui dans trois ou quatre pages de son Livre rapporte plus de cinquante noms d'Auteurs differens avec leurs opinions; qui a rempli tout son ouvrage de traits d'Histoires, & d'apophthegmes entassez sans ordre; qui dit que *l'Histoire & la Poësie sont son gibier en matiere de Livres;* qui se contredit à tous momens & dans un même chapitre, lors même qu'il parle des choses qu'il prétend le mieux sçavoir, je veux dire, lorsqu'il parle des qualitez de son esprit, se doit-il piquer d'avoir plus de jugement que de memoire?

L. 2. c. 10. p. 89. L. 1. c. 24. p. 125. L. 2. c. 17. p. 383. Ibid. L. 2. c. 17. p. 386, 387. L. 2. c. 12. L. 1. c. 25. p. 136.

Avouons donc, que Montagne étoit *excellent en oubliance*, puisque Montagne nous en assure; qu'il souhaite que nous ayons ce sentiment de lui, & qu'enfin cela n'est pas tout-à-fait contraire à la verité. Mais ne nous persuadons pas sur sa parole, ou par les louanges qu'il se donne, que c'étoit un

homme de grand sens, & d'une pénétration d'esprit toute extraordinaire. Cela pourroit nous jetter dans l'erreur, & donner trop de credit aux opinions fausses & dangereuses, qu'il debite avec une fierté & une hardiesse dominante, qui ne fait qu'étourdir & qu'éblouir les esprits foibles.

L'autre louange que l'on donne à Montagne, est qu'il avoit une connoissance parfaite de l'esprit humain; qu'il en pénétroit le fond, la nature, les proprietez; qu'il en sçavoit le fort & le foible, en un mot tout ce que l'on en peut sçavoir. Voyons s'il mérite bien ces louanges, & d'où vient qu'on en est si liberal à son égard.

Ceux qui ont lû Montagne, sçavent assez que cet Auteur affectoit de passer pour Pyrrhonien, & qu'il faisoit gloire de douter de tout. *La persuasion de la certitude*, dit-il, *est un certain tesmoignage de folie & d'incertitude extresme; & n'est point de plus folles gens & moins Philosophes, que les Philodoxes de Platon.* Il donne au contraire tant de louanges aux Pyrrhoniens dans le même chapitre, qu'il n'est pas possible qu'il ne fût de cette secte. Il étoit nécessaire de son tems, pour passer pour habile & pour galant homme, de douter de tout; & la qualité d'esprit-fort dont il se piquoit, l'engageoit encore dans ces opinions. Ainsi en le supposant Academicien, on pourroit tout d'un coup le convaincre d'être le plus ignorant de tous les hommes, non seulement dans ce qui regarde la nature de l'esprit, mais même en toute autre chose. Car puisqu'il y a une difference essentielle entre sçavoir & douter, si les Academiciens disent ce qu'ils pensent, lorsqu'ils assurent qu'ils ne sçavent rien, on peut dire que ce sont les plus ignorans de tous les hommes.

L. 2. c. 12.

Un peu plus haut.

Mais ce ne sont pas seulement les plus ignorans de tous les hommes, ce sont aussi les défenseurs des opinions les moins raisonnables. Car non-seulement ils rejettent tout ce qui est de plus certain & de plus universellement reçû, pour se faire passer pour esprits-forts; mais par le même tour d'imagination, ils se plaisent à parler d'une maniere décisive des choses les plus incertaines & les moins probables. Montagne est visiblement frappé de cette maladie d'esprit; & il faut necessairement dire, que non-seulement il ignoroit la nature de l'esprit humain, mais même qu'il étoit dans des erreurs fort grossieres sur ce sujet, supposé qu'il nous ait dit ce qu'il en pensoit, comme il l'a dû faire.

Car que peut-on dire d'un homme qui confond l'esprit avec la matiere: qui rapporte les opinions les plus extravagantes des Philosophes sur la nature de l'ame, sans les mépriser, & même d'un air qui fait assez connoître, qu'il approuve davantage les plus opposées à la raison: qui ne voit pas la necessité de l'immortalité de nos ames: qui pense que la raison humaine ne la peut reconnoitre; & qui regarde les preuves que l'on en donne comme des songes, que le désir fait naître en nous: *Somnia non docentis, sed optantis*: qui trouve à redire que les hommes *se séparent de la presse des autres créatures, & se distinguent des bestes*, qu'il appelle, *nos confreres & nos compagnons*, qu'il croit parler, s'entendre, & se mocquer de nous, de même que nous parlons, que nous nous entendons, & que nous nous mocquons d'elles: qui met plus de difference d'un homme à un autre homme,

que d'un homme à une bête, qui donne jusqu'aux araignées, *déliberation, pensement & conclusion :* Et qui après avoir soûtenu que la disposition du corps de l'homme, n'a aucun avantage sur celle des bêtes, accepte volontiers ce sentiment, que *ce n'est point par la raison, par le discours & par l'ame que nous excellons sur les bestes, mais par nostre beauté, nostre beau teint, & nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous faut mettre nostre intelligence, nostre prudence, & tout le reste à l'abandon, &c.* Peut-on dire qu'un homme qui se sert des opinions les plus bizarres pour conclure, que *ce n'est point par vray discours, mais par une fierté & opiniastreté, que nous nous préferons aux autres animaux*, eût une connoissance fort exacte de l'esprit humain, & croit-on en persuader les autres?

Mais il faut faire justice à tout le monde, & dire de bonne foi quel étoit le caractere de l'esprit de Montagne. Il avoit peu de memoire, encore moins de jugement, il est vrai : mais ces deux qualitez ne font point ensemble ce que l'on appelle ordinairement dans le monde beauté d'esprit. C'est la beauté, la vivacité, & l'étenduë de l'imagination, qui font passer pour bel-esprit. Le commun des hommes estime le brillant & non pas le solide, parce que l'on aime davantage ce qui touche les sens, que ce qui instruit la raison. Ainsi en prenant beauté d'imagination pour beauté d'esprit, on peut dire que Montagne avoit l'esprit beau & même extraordinaire. Ses idées sont fausses, mais belles ; ses expressions irregulieres ou hardies, mais agréables ; ses discours mal raisonnez, mais bien imaginez. On voit dans tout son Livre un caractere d'original, qui plait infiniment : tout copiste qu'il est, il ne sent point son copiste ; & son imagination forte & hardie donne toujours le tour d'original aux choses qu'il copie. Il a enfin ce qu'il est necessaire d'avoir pour plaire & pour imposer ; & je pense avoir montré suffisamment, que ce n'est point en convainquant la raison qu'il se fait admirer de tant de gens, mais en leur tournant l'esprit à son avantage, par la vivacité toujours victorieuse de son imagination dominante.

PREFACE de l'Esprit des Essais de Montaigne. Paris, de Sercy, 1677. in-12.

LE merite de Monsieur de Montaigne est si connu, qu'il n'a pas besoin d'estre recommandé par de nouveaux Eloges. Aussi n'est-ce pas mon dessein de faire le détail de toutes les circonstances qui ont contribué à establir sa réputation dans l'estime du monde. Ceux qui auront la curiosité de sçavoir les particularitez de sa vie, s'en pouront éclaircir dans les Livres où elle est escrite ; ou sans aller plus loin, ils reconnoistront dans ses propres expressions, & par ce qu'il dit luy-mesme beaucoup mieux son veritable caractere, que dans la foible idée que j'en pourois donner par les periodes ennuyeuses d'un panegyrique inutile. Il me suffira de dire, pour ne rien obmettre, & pour ne pas exagerer en sa faveur, que c'estoit un Gentilhomme tres-noble par son extraction, considerable par ses alliances ; mais

encore plus illustre par sa doctrine & par sa vertu. Il ne s'est pas contenté de la pratiquer lors qu'il a vescu, il en a voulu donner des preceptes à sa posterité; & c'est dans cette pensée, qu'il a pris la peine de composer un Livre sous le titre des Essais de Michel de Montaigne, où se dépeignant luy-mesme avec exactitude, il nous a donné un modele d'honneur, de conscience & de probité; sur lequel tous les hommes devroient prendre la resolution de se coppier. Sa maniere d'instruire est si genereuse & si modeste, qu'il semble qu'il ne fait que raisonner en luy-mesme, lors qu'il enseigne les autres; & il affecte de persuader, qu'il n'a entrepris que pour son usage particulier, ce qu'il destinoit pourtant à l'utilité publique. Quoy qu'il en soit, il est certain que les Essais sont un chef-d'œuvre, dont la lecture fait l'admiration & les delices de la pluspart des honnestes gens.

Mais ce grand nombre d'approbateurs n'a pas osté le courage à quelques critiques, dont les uns se sont plaint, que la beauté de ce Livre estoit défigurée par les longues disgressions & les raisonnemens trop estendus de son Autheur. D'autres moins severes, & avec plus d'apparence de justice, ont dit, que tout ce qui estoit de sa composition, avoit des charmes & des delicatesses, dont on ne peut estre fatigué; & qu'il ne s'y trouvoit rien d'ennuyeux, que les trop frequentes citations Latines, qu'il devoit d'autant plus eviter, qu'elles sont inutiles; & que d'ailleurs elles interrompent la liaison de ses sujets, & la suite de son discours.

Quoyque Monsieur de Montaigne eust de tres-bonnes raisons pour défendre les endroits par où on l'attaque, j'ay crû, sans sortir de ses interests, & sans entrer dans le party de ses censeurs, pouvoir retrancher de son Livre ce qu'ils y trouvent à redire. C'est pourquoy j'ay pris la liberté de travailler aprés luy, non pour le reformer, mais pour en faire une agreable reduction; dans laquelle il paroît dans toute la force & la vivacité de son esprit.....

JOVRNAL DES SCAVANS. Aoust 1677.

Les longues disgressions avec les raisonnemens trop étendus, & les citations Latines trop frequentes sont les trois choses que les Critiques ont trouvé à redire jusques-icy dans les Essais de Montaigne, quoique d'ailleurs ils avouent qu'ils sont admirables, & qu'ils ont toujours fait avec justice le plaisir & les délices des honnestes gens....

LE CLERC. Bibliotheque universelle & hist. Juin 1691.

Presque tous ceux qui ont donné au Public la traduction de quelque ouvrage de *Machiavel*, ont entrepris son Apologie. La mauvaise opinion que l'on a conçuë de l'Auteur, l'empêche de paroître, sans porter quelque lettre de recommandation avec lui. M. Amelot, qui nous a donné

son Prince traduit & commenté, n'a pas manqué de le justifier ; & celui à qui nous devons cette nouvelle version des *Discours Politiques*, en a usé tout de même. Cependant il y a bien d'autres Auteurs qui se produisent sans façon, & qui valent beaucoup moins que Machiavel. *Montagne*, par exemple, peut se faire imprimer tous les jours, sans que personne en murmure. Néanmoins le poison que Montagne répand, est plus dangereux, que celui qu'on peut trouver dans Machiavel, à prendre même tout ce qu'il dit à la rigueur.

Le premier est un Maître Pyrrhonien qui renverse toute Religion par les doutes qu'il répand dans l'esprit. Machiavel, au contraire, pose partout la Religion, comme le fondement le plus ferme de la societé civile, & sans lequel il est impossible qu'elle subsiste, &c....

Machiavel a encore un autre avantage sur Montagne. S'il renferme de fausses maximes, comme on ne veut pas le nier, il n'y a que peu de personnes qui en puissent abuser. Elles ne sont que pour les Princes, & les Magistrats : il n'est pas en la puissance des particuliers d'en faire un mauvais usage. Mais le venin qui se trouve dans Montagne, est un poison qui peut corrompre également & les Grands & le peuple, & qui influe sur tous les principes de la Religion, & sur toute la conduite de la vie.

JAQUES BERNARD. Nouvelles de la Rep. des Lettres. Avril 1701.

JAmais Livre ne fut plus goûté que celui de Montagne, & ce goût n'a point été un goût passager ; il subsiste encore aujourd'hui presque dans toute sa force, & tout homme qui ne se plairoit pas dans la lecture de cet Auteur, passeroit pour un homme de très-mauvais goût....

Cependant il est sûr que la lecture de Montagne est très-dangereuse, & qu'il y a mille maximes incompatibles avec la Religion & avec la droite raison....

Quant au langage, Montagne a une diction & de certains termes qui lui sont propres, & qui donne à tout ce qu'il dit un caractere simple & naïf, plein de vivacité & d'agrément : on auroit tout gâté, si on avoit voulu y toucher....

MEMOIRES pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts. May, & Juin 1701.

L'Auteur de ces Memoires après avoir rapporté quelques passages du livre *des Pensées de Montagne recueillies par Mr Arthaud*, ajoute : ... Ces sentimens & d'autres semblables qui sont semez dans les Essais, ne marquent ny irreligion ny libertinage. Avec tout cela on croit comme Mr Arthaud, que la lecture de Montagne est dangereuse, sur tout aux jeunes gens, qui n'ont pas l'esprit encore fait, & qui d'ordinaire s'attachent

plus à ce qui peut les corrompre, qu'à ce qui doit les édifier. C'est aussi dans cette vuë que l'Auteur du Recueil *des Pensées de Montagne propres à former l'esprit & les mœurs*, a cru devoir separer le bon grain de la zizanie, le pur de l'impur, en ne donnant au Public que ce qu'il y a de meilleur dans un Livre plein de bonnes & de mauvaises choses.

Il est bon au reste d'avertir icy en passant que les Ecrivains qui ont le plus decrié Montagne, le louent malgré eux en quelques endroits, & le pillent en d'autres. C'est le sujet & fonds d'un nouvel ouvrage qui paroîtra peut-être bien-tôt.

DICTIONAIRE critique de Bayle. T. 1. pag. 852. Edition de 1720.

CHarron après avoir prêché le Carême à Angers en 1589. vint à Bordeaux où il lia une amitié très-étroite avec Montagne. Il faisoit * *un merveilleux cas* des Essais de cet Auteur, & en adopta plusieurs Maximes. On peut croire sans temerité, que celui de ces deux amis qui eût dû instruire l'autre, en fut le Disciple, & que le Theologien aprit plus de choses du Gentilhomme, que celui-ci du Theologien. Il y a dans les Livres de la Sagesse une infinité de pensées qui avoient paru dans les Essais de Montagne. Ne doutez pas que cette docilité de Charron n'ait contribué beaucoup à l'affection très-particuliere que Montagne avoit pour lui, & qui fit qu'il *lui permit par son testament de porter après son déceds les pleines armes de sa noble famille; parce qu'il ne laissoit aucuns enfans masles.*

* Eloge de Charron par George Michel de Rochemaillet, à la tête de l'édition de la *Sagesse* de Charron. Paris, 1607.

Tome 4. Page 2986.

... C'est ainsi que se comporterent en France les Facultez de Theologie par rapport au Livre de Michel de Montaigne. Elles laisserent passer toutes les Maximes de cet Auteur, qui sans suivre aucun systeme, aucune methode, aucun ordre, entassoit & faufiloit tout ce qui lui étoit presenté par sa memoire. Mais quand Pierre Charron Prêtre & Theologal s'avisa de débiter quelques-uns des sentimens de Montaigne dans un traité methodique & systematique de Morale, les Theologiens ne se tinrent plus en repos.

Tome 4. Page 3025.

... Après tout, oseroit-on dire que mon Dictionaire approche de la licence des Essais de Montagne, soit à l'égard du Pyrrhonisme, soit à l'égard des saletez. Or Montagne n'a-t-il point donné tranquillement plusieurs éditions de son Livre? Ne l'a-t-on pas rimprimé cent & cent fois? Ne l'a-t-on pas dedié au grand Cardinal de Richelieu? N'est-il pas dans toutes les Bibliotheques?

SCALIGERANA secunda. Art. Goulart. *Et Art. de* Montagne.

MR Goulart . . . Il a fait chaſtrer les Oeuvres de Montagne ; *quæ audacia in ſcripta aliena ?*

Mr de Montagne. Son pere étoit vendeur de harenc. La grande fadaiſe de Montagne qui a eſcrit qu'il aimoit mieux le vin blanc. Mr du Puy * diſoit, Que diable a-t-on à faire de ſçavoir ce qu'il aime ? Ceux de Geneve ont eſté bien impudens d'en oſter plus d'un tiers.

* Claude du Puy Conſeiller au P. de Paris, pere de Chriſtophle, Auguſtin, Pierre, & Jacque du Puy.

ANCILLON. Melange critiq. de Litterature. T. 2. art. 79. Baſle. 1698.

LE Livre de Montagne, qu'il appelle ſes Eſſays, eſt un livre dangereux, dans lequel il y a beaucoup de venin, & pluſieurs irrégularitez. Je n'ay guéte vû d'Autheur qui ayt eu occaſion d'en parler qui n'en ayt fait à-peu-près ce Jugement.....

Le Cardinal Du Perron appelle les Eſſays de Montagne, le Breviaire des honnêtes gens ; mais il ne faut pas s'en étonner, car on ſçait que ce Cardinal n'étoit pas un Chrêtien des plus ſcrupuleux.

DOM BONAVENTURE D'ARGONNE, ſous le nom de Vigneul-Marville. Mélange d'Hiſt. & de Litterat. Tom. 1. p. 133. Rouen. 1699.

IL y a des ſaiſons heureuſes pour écrire. Peut-être que ſi Montagne étoit venu plus tard & dans ce ſiecle-ci, qu'il auroit brillé. Peu de gens en ſon tems ſe méloient d'écrire en notre langue. Il faut pourtant avouer, que Montagne dans ſa maniere eſt original, & que l'air cavalier qu'il affecte, eſt bien du goût des François. Cet air conſiſte à ſuivre ſa fantaiſie, plutôt qu'à s'atacher à des principes très-ſeurs, dont l'on tire des conſequences fort ſuivies. Dans cette humeur on ſe jette ſur toutes ſortes de ſujets, comme à la picorée, & l'on dit au hazard tout ce qui vient à la penſée, riſquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, ſans trop d'atachement ni à l'un ni à l'autre. On parle de tout comme ſi on ne parloit de rien ; & ſouvent de rien, comme de quelque choſe fort important. On commence un diſcours par où il devroit finir : on le quitte au milieu, & puis on le reprend tantôt à la tête, tantôt à la queuë. On ne dit point ce qu'on avoit promis de dire, & l'on dit ſouvent toute autre choſe que ce que l'on avoit penſé. La regle la plus generale de cette maniere d'écrire, c'eſt de n'en point avoir ; & la plus grande affectation, c'eſt de ne rien affecter. Un Philoſophe de cette trempe parle ingenument de lui-même, de ſes vices & de ſes vertus. Il parle d'autrui ſans reſerve ni détour. Il appelle chaque choſe par ſon nom. Il paroit en cela peu de pudeur & beaucoup de né-

gligence; mais l'écrivain ne s'en foucie pas. Sa Philofophie lui donne cette fermeté ou cette indifference. Il ne fe contraint point; & ne contraint perfonne. La Religion ne l'embaraffe pas, fa morale eft aifée. A l'entendre dire, il ne tient guere aux plaifirs, & les maux ne le touchent que legerement. Il prend ce qui fe prefente, & ne court point après ce qui le fuit. Il vit comme il l'entend, & meurt comme il peut: c'eft là tout fon but.

Tome 2. page 27. Rouen. 1700.

Ce qu'il y a de meilleur dans les Effais de Montagne, c'eft ce que cet Auteur dit des paffions & des inclinations de l'homme: ce qu'il y a de moindre, c'eft l'érudition qui en eft vague & peu certaine; & ce qu'il y a de dangereux, ce font fes maximes Philofophiques.

On s'eft avifé ces années dernieres de nous donner l'Efprit de Montagne tiré de fes œuvres, mais fort inutilement. L'experience ayant fait voir que les Auteurs dont on a prétendu tirer le pur Efprit comme un Elixir, ne plaifent point au goût. Tel que foit un Auteur, il ne faut point le démembrer. On aime mieux le voir tout entier avec fes défauts, que de le voir déchiré par piéces. Il faut que le corps & l'ame foient unis enfemble. La féparation, de quelque maniere qu'elle fe faffe, ne fauroit être avantageufe au tout; & ne fatisfera jamais le Public.

PORTEFEUILLE de M. L. D. F. A Carpentras, chez La Barre, 1694. in 12.

*Bons mots de M. M*** page 9.*

SUr le fujet de Montagne qui eft fi tendu, il dit qu'il n'en faloit pas faire fon ordinaire, mais en ufer fobrement, comme on boit les vins de liqueur qui font trop fumeus & qui feroient mal à la tête.

*** C'eft M. Miton, Tréforier Provincial de l'Extraordinaire des Guerres en Picardie.

LA BRUYERE 10e Edition. Paris. 1699. page 31.

DEux Ecrivains dans leurs Ouvrages ont blâmé Montagne, que je ne crois pas auffi-bien qu'eux, exempt de toute forte de blâme: il paroît que tous deux ne l'ont eftimé en nulle maniere. Balzac ne penfoit pas affez pour goûter un Auteur qui penfe beaucoup; le P. Malebranche penfe trop fubtilement pour s'accommoder de penfées qui font naturelles.

S. EVR.

S. EVREMOND. Edition d'Amsterdam, 1706. *in*-12.

Oeuvres melées, Tome 3. *page* 58.

LEs Essais de *Montagne*, les Poësies de *Malherbe*, les Tragédies de *Corneille*, & les Oeuvres de *Voiture* se sont établi comme un droit de me plaire toute ma vie. *Montagne* ne fait pas le même effet dans tout le cours de celle des autres. Comme il nous explique particulierement l'Homme, les jeunes & les vieux aiment à se trouver en lui par la ressemblance des sentimens. L'espace qui éloigne ces deux âges, nous éloigne de la Nature pour nous donner aux Professions; & alors nous trouvons dans Montagne moins de choses qui nous conviennent. La Science de la Guerre fait l'occupation du General; la Politique, du Ministre; la Théologie, du Prélat; la Jurisprudence, du Juge. *Montagne* revient à nous quand la Nature nous y ramene, & qu'un âge avancé, où l'on sent veritablement ce qu'on est, rappelle le Prince, comme ses Sujets, de l'attachement au personnage, à un interêt plus proche & plus sensible de la personne....

[*Ibid. page* 114.]..... Montagne vous fera mieux connoître l'homme qu'aucun autre; mais c'est l'homme avec toutes ses foiblesses: connoissance utile dans la bonne fortune pour la modération; triste & affligeante dans la mauvaise. Que les malheureux donc ne cherchent pas dans les livres à s'attrister dans nos miseres, mais à se réjouir de nos folies; & par cette raison vous préfererez à la lecture de Sénéque, de Plutarque & de Montagne, celle de Lucien, de Petrone, de Don Quichotte....

Melange curieux, même Edition, Tome 1. *page* 173.

.... Cette liberté que je reprens en ce livre, est sans comparaison plus excusable dans les *Essais de Montagne*. Il est vrai qu'il dit un peu trop naïvement ses pensées & ses inclinations, & que lorsqu'il a fait quelques Digressions il en revient toujours à lui-même, qui est le sujet de son ouvrage. Mais en ramenant son Lecteur chez lui, il a toujours dequoi lui plaire & le rejouir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la Conversation lui manque, il a des Amis qui la soûtiennent, jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les Anciens, & même quelques Modernes; & il se fait par ce mélange une variété qui plaît toujours.

Il y a eu beaucoup d'affectation à blâmer cet Auteur, & on a vû peu de certains Livres où il ne soit extrémement maltraité*. Cependant ces Auteurs l'ont lû eux-mêmes, & on le lira toujours. Je ne veux pas entreprendre ici son Apologie. Qui est l'Auteur qui n'a point eu ses défauts? Celui de parler franchement de soi-même n'est peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la suite du discours y oblige.

* Messieurs de *Port-Royal* & le Pere *Malebranche* ont decrié *Montagne* de toute leur force; mais il faut voir comment les meilleurs Esprits d'*Angleterre* les ont bernés là-dessus.

MENAGIANA. Tome 3. page 102. Edition de Paris, 1715.

IL y a de belles choses dans les Poësies de Bertaut. Il ne lui manque que d'être venu au monde un peu plus tard. S'il eût vécu du tems où nous sommes, il auroit fait de bien meilleurs vers que ceux qu'il nous a laissez. On peut dire la même chose de Montagne, qui a été le meilleur écrivain de son tems. Il aimoit les Relations de voyages, & s'est servi fort à propos de celles qu'il a pu recouvrer de son temps, il auroit bien profité de celles qui se sont faites depuis.

SEGRAISIANA. Page 143. Edition de Paris, 1721.

BAlzac & Messieurs de Port-Royal ont fait ce qu'ils ont pû pour décrier Montagne, à quoi ils n'ont pas réussi; Montagne sera toujours agreable, & toujours lû. Madame de la Fayette disoit qu'il y avoit plaisir d'avoir un voisin comme lui.

HUETIANA. Art. 6. page 14. Edition de Paris, 1722.

LEs Essais de Montagne sont de veritables *Montaniana*, c'est-à-dire, un Recueil des pensées de Montagne, sans ordre & sans liaison. Ce n'est pas peut-être ce qui a le moins contribué à le rendre si agreable à notre Nation, ennemie de l'assujettissement que demandent les longues Dissertations; & à notre siecle, ennemi de l'application que demandent les Traitez suivis & methodiques. Son esprit libre, son style varié, & ses expressions métaphoriques, lui ont principalement merité cette grande vogue, dans laquelle il a été pendant plus d'un siecle, & où il est encore aujourd'hui: car c'est pour ainsi dire le Breviaire des honnêtes paresseux, & des ignorans studieux, qui veulent s'enfariner de quelque connoissance du monde, & de quelque teinture des Lettres. A peine trouverez-vous un Gentilhomme de campagne qui veuille se distinguer des preneurs de liévres, sans un Montagne sur sa cheminée. Mais cette liberté, qui a son utilité quand elle a ses bornes, devient dangereuse quand elle dégenere en licence. Telle est celle de Montagne, qui s'est cru permis de se mettre au dessus des loix, de la modestie & de la pudeur. Il faut respecter le Public, quand on se mêle de lui parler, comme on fait quand on s'érige en Auteur. La source de ce défaut dans Montagne, a été sa vanité & son amour propre. Il a cru que son merite l'affranchissoit des regles; qu'il devoit donner l'exemple, & non pas le suivre. Ses partisans ont beau excuser cette vanité, qu'on lui a tant reprochée. Tous ces tours & cet air de franchise qu'il prend, n'empêchent pas qu'on n'entrevoie une affectation secrete de se faire honneur de

ſes emplois, du nombre de ſes domeſtiques, & de la réputation qu'il s'étoit acquiſe. Qu'on ramaſſe tout cela, qu'il a ſemé par-ci par-là adroitement dans ſes écrits, on trouvera qu'il s'eſt rendu ſon propre Panégyriſte. Scaliger avoit grande raiſon de dire, *J'ai bien affaire de ſçavoir ſi Montagne aime le vin blanc, ou le vin clairet.* En effet, n'eſt-ce pas abuſer de l'audience de ſon Lecteur, que de l'entretenir de ſes goûts, & de toutes ſes autres fadaiſes domeſtiques? Scaliger pourtant ne parloit pas ainſi ſans interêt de ſon compatriote. Montagne avoit donné dans ſes écrits à Juſte-Lipſe la premiere place dans l'empire des Lettres; quoi qu'en cela d'un mauvais goût, comme en bien d'autres choſes. Quand il avance quelque ſentiment hardi, & ſujet à contradiction, *Je ne le donne pas pour bon*, dit-il, *mais pour mien:* & c'eſt de quoi le Lecteur n'a que faire; car il lui importe peu de ce qu'a penſé Michel de Montagne, mais de ce qu'il falloit penſer pour bien penſer. Il déclare dans tout ſon ouvrage, qu'il a voulu s'y peindre au naturel, & ſe repreſenter aux yeux du Public. Pour ſe propoſer un tel deſſein, ne faut-il pas être perſuadé que cet original mérite d'être regardé, étudié, & imité de tout le monde? Et cette idée a-t-elle pû naître ailleurs que dans un grand fonds d'amour propre.

Pour ſon ſtyle, il eſt d'un tour veritablement ſingulier, & d'un caractere original. Son imagination vive lui fournit ſur toutes ſortes de ſujets une grande varieté d'images, dont il compoſe cette abondance d'agréables métaphores, dans leſquelles aucun Ecrivain ne l'a jamais égalé. C'eſt ſa figure favorite, figure qui ſelon Ariſtote eſt la marque d'un bon eſprit, εὐφυΐας; parce qu'elle vient de la fecondité du fonds qui produit ces images, de la vivacité qui les découvre facilement & à propos, & du diſcernement qui fait choiſir les plus convenables.

SOREL. *Bibliotheque Françoiſe. Paris, 1667. page* 80.

LEs Eſſais de Michel de Montagne ſont à bon droict mis au rang des Livres meſlez: Car ils ſont faits ſur divers ſujets ſans ordre ni liaiſon, & le corps de leurs Diſcours a encore un plus grand meſlange. Cela n'empeſche pas que des Gens de toutes qualitez ne les élevent au deſſus de la pluspart des Ouvrages qu'ils ont veus, & n'en faſſent leur principale eſtude. Ils croyent que le mélange de pluſieurs Livres anciens ou modernes, n'eſt rien à comparaiſon, & n'eſt compoſé que des rapports differens de ce qui ſe trouve en d'autres Livres, ſans aucune application; Au lieu que celuy-cy nous preſente des authoritez qui ſont fort à propos, & que l'Autheur y entremeſle des penſées rares & hardies qui ſont toutes de luy, leſquelles ne tendent qu'à faire connoiſtre à l'Homme ſa foibleſſe & ſa vanité, & à le porter à la recherche de la vertu & de la felicité par des voyes legitimes; Mais pour ce que chacun n'eſt pas de ce ſentiment, il faut ſçavoir ce qui ſe dit de part & d'autre pour juger de ce qu'on en doit croire. Puiſque cet Ouvrage a tant de cours, & qu'on rencontre ſouvent l'occaſion d'en parler, & que

ẽẽẽ ij

mesme on peut estre en balance si on en doit faire la lecture, il est bon de découvrir le bien & le mal qu'on lui attribuë.

Ceux qui le veulent condamner, nous asseurent; Que tant s'en faut que ce Livre de Montagne nous puisse enseigner la Vertu, qu'au contraire quelques-uns de ses Discours sont remplis de paroles fort licencieuses, & peuvent apprendre aux Lecteurs des vices qu'ils ignorent, ou sont cause qu'ils se plaisent à s'en entretenir, & se trouvent aprés excitez à les commettre; Que d'ailleurs ses raisonnemens sur beaucoup d'effets de la Nature, sont plus propres à détourner les Esprits de la vraye Religion qu'à les y porter, & sont peu convenables à un Philosophe Chrestien; Qu'encore que la pluspart de ses Propositions soient fausses & foibles, des personnes sans estude s'y arretans s'y peuvent tromper, avec la pente que plusieurs ont au libertinage; Qu'aussi outre quelque connoissance de la Morale pratique & de l'Histoire, que Montagne avoit acquise dans Seneque & dans Plutarque, ayant eu fort peu de commerce avec d'autres Livres (comme il le confesse luy-même) il n'avoit gueres d'instruction des Sciences & des Arts, non pas mesme de la Morale theorique; Qu'il ignoroit les autres parties de la Philosophie, comme la Physique, la Metaphysique, & la Logique, puisqu'il tiroit de mauvaises consequences de beaucoup de choses; Que mesme il sçavoir peu d'Humanitez, ainsi que monstroit la rudesse de ses paroles, & la confusion de ses Discours, qui ne pouvoient partir que d'un mauvais Grammairien & Rhetoricien; Et que comme il ne laisse pas de parler avec une audace aussi grande, que les plus doctes Hommes, Scaliger avoit accoustumé de l'appeller *un hardy ignorant*. Au reste l'on prétend que ce qu'il dit de meilleur vient de quelques anciens Autheurs, & que si on luy avoit osté ce qu'il raconte de sa vie & de son humeur, & les passages qu'il cite, le reste de son livre ne seroit presque rien. Voila en bref ce que l'on allegue contre Montagne; D'ailleurs plusieurs Autheurs contredisent en particulier à quelques-unes de ses opinions, comme Mr Silhon dans son livre *de l'Immortalité de l'Ame*, touchant le raisonnement attribué aux bestes; & le Sr Chanet, qui dans son Livre *des Fonctions de l'Esprit*, donne les Essais de Montagne pour exemple d'un Ouvrage, où le jugément n'a point esté employé, parce, dit-il, que tout Esprit judicieux est amy de l'ordre.

L. 1. Discours 2. page 76.

L. 2. Discours 6. page 169.

Ayant parlé des attaques contre cet Autheur il faut penser à sa defense. Il ne serviroit à rien d'alleguer la Préface, que Marie le Jars, dite la Demoiselle de Gournay, a faite, pour ses Essais, où non seulement elle respond à tout ce que l'on peut dire, mais elle parle de luy comme d'un homme, dont les Ouvrages ont fait ressusciter la Verité en leur siecle, & qu'elle nomme *la Quinte-essence de la Philosophie, l'Helebore de la folie des hommes, le Hors de Page des Esprits, & le Trosne judiciel de la Raison*; Son témoignage ne sera point receu parce qu'on la croid interessée & qu'elle parle comme une Fille passionnée pour un excellent Pere. Mais un si grand nombre d'autres personont loué Montagne de parole & par escrit, qu'il y en a assez de quoy opposer à ceux qui le blâment: Ils disent que s'il a traité de diverses choses fort librement, c'est sa franchise qui en est cause, & que pour son affection à la

Vertu, & pour sa croyance en ce qui est de la vraye Religion, on en trouve assez de marques dans ses Escrits, quand on les lit avec soin, & qu'on explique nettement ce qu'on s'y figure de plus fâcheux. Pour la confusion qui luy est reprochée, on ne l'en peut mieux defendre qu'a fait Estienne Pasquier, qui quoyqu'il fust son amy, ne cele point ses défauts avant que de les excuser. Il dit dans l'une de ses lettres, *que Montagne a fait des Chapitres dont le corps ne se rapporte aucunement à la teste, comme ceux de l'Histoire de Spurina; de la ressemblance des Enfans aux Peres, des Vers de Virgile; des Coches; de la Vanité; des Boyteux; & de la Physionomie: Et que ce sont de vrais Coqs-à-l'asne, où il se donne pleine liberté de sauter d'un propos à l'autre, ainsi que le vent de son esprit donne le vol à sa plume:* Mais aprés tout cecy Pasquier déclare; *Qu'il ne faut prendre de Montagne que ce qui est bon; Qu'il ne faut point jetter l'œil sur ses tiltres, mais sur son Discours, & qu'il s'est possible voulu mocquer de luy-mesme & des autres, & de toute l'infirmité humaine, méprisant les Loix & l'appareil des Escrivains.* Lettre 1. l. 18.

J'adjouteray qu'encore que plusieurs de ses Discours contiennent autre chose que ce qui est promis par le Titre, cela ne se rencontre pas dans tous, & que lors qu'il l'a fait, il a semblé que c'estoit par affectation plustost que par inadvertance, afin de nous montrer qu'il ne prétendoit pas faire un Ouvrage reglé à l'ordinaire. Cela se connoist par l'enchaisnement bigearre de ses Entretiens, où parlant d'une chose à propos d'une autre, il en enfile plusieurs differentes ensuite. Il s'estoit possible imaginé qu'un homme pouvoit bien faire cecy dans ses meditations particulieres, ainsi qu'on le fait dans les conversations ordinaires; Car quand elles ne seroient qu'entre deux ou trois personnes, leurs Discours varient extremement, de sorte que si on les mettoit par escrit, on verroit que les derniers ne repondroient gueres aux premiers. Il a voulu imiter cela exprez pour nous donner un Ouvrage libre non encore veu, tellement que ce qu'en a dit le Sieur Chanet, ne nous persuadera pas qu'il l'ait fait par un défaut de jugement. Quelquefois aussi il a caché son dessein dans ses Titres, comme par exemple dans son troisiéme Livre, ayant rempli un Chapitre presque entier de Discours contre les Medecins, il faut croire qu'il a voulu empescher qu'on ne connust d'abord ce qu'il désiroit traiter: Il a donc mis le titre *de la Ressemblance des Enfans aux Peres*, & ayant pris son sujet de ce que de mesme que son pere, il estoit affligé de la Gravelle, il vient aprés à parler de la cure de diverses maladies, & de l'incertitude des Medecins & de leur sçavoir. En ce Chapitre & en d'autres, il y peut ainsi avoir de l'artifice, bien loin d'y avoir de l'ignorance. Il est vray qu'on lui a objecté encore, qu'il estoit si amoureux de luy-mesme, qu'il ne parloit quasi que de luy dans ses Escrits, comme s'il eust deu estre un exemple necessaire à tous les hommes, quoyque ce qu'il rapportoit ne fust d'ordinaire que des caprices. On peut respondre que tout homme peut servir d'exemple aux autres, soit pour suivre le bien ou pour fuir le mal, & qu'en ce qui est de Montagne, il ne prétend pas que ce qu'il dit de luy-mesme, soit pris pour autre chose que pour ce que c'est, ayant assez reconnu toutes les foiblesses humaines, & les siennes propres. En ce qui est de ses allegations, comme

elles viennent fort à propos aux sujets qu'il traite, on n'y doit point trouver à reprendre, si on considere qu'il a eu en cecy Plutarque pour patron, qui cite par-tout des vers d'autres Autheurs que de luy. On repliquera, que ce que Plutarque allegue est en langage Grec, comme le reste de son Ouvrage, & que cela est tiré des Poëtes de sa Nation; Au lieu que Montagne ayant escrit en François, cite des vers Grecs, Latins & Italiens; Mais s'il n'a rien trouvé de son temps de quoy citer en nostre Langue, & s'il a creu que les Autheurs anciens ou estrangers, avoient plus de poids que les nostres, pourquoy n'y auroit-il point eu recours? Il y a aussi des Autheurs dont il a traduit quelques passages en François, les ayant incorporez adroitement dans ses Discours; Et cela n'empesche pas qu'il n'ait quantité de pensées qui sont toutes siennes, & mesme qui sont plus excellentes & plus relevées que tout ce qu'il a peu alleguer.

On luy reproche son Langage, qu'on tient n'estre pas si pûr qu'estoit desja celuy de la Cour de France; Mais si on y trouve de quoy censurer, à cause de quelques façons de parler Gasconnes, elles sont pourtant en petit nombre. Il est vray qu'il fait un mauvais employ de *jouir*, & de *jouye*, lorsqu'il dit, *la santé que je jouy*, & *l'amitié que j'ay jouye*; comme aussi il fait masculins ou feminins plusieurs noms contre la coustume & contre la nature. Ce reproche n'est pas de grande consideration, & mesmes il faut remarquer, qu'on l'a repris de quelques mots qui depuis ont passé en usage; ce qui peut-estre est arrivé par le credit qu'il leur a donné, comme estant un privilege des grands Autheurs, de faire des mots. Je me souviens qu'on n'a pas tousjours usé du mot d'*Enjoué*, pour parler d'une personne gaye, & qu'il n'a esté escrit nulle part avant que de l'estre dans les Essais de Montagne. Ceux qui se sont servis de ce mot les premiers, avoient peu l'apprendre là dedans; & enfin il s'est rendu commun, estant fort agreable & fort significatif, pour ce que non-seulement il nous figure une Personne qui aime le plaisir & le jeu, mais il la represente lorsque la joye paroist en ses joues & en tout le reste de son visage, par son ris & par quelque autre mine ouverte. En ce qui est de tous les mots nouveaux que Montagne a inventez, il faut remarquer que ç'a esté pour exprimer les choses plus naïfvement; & au reste, on ne sçauroit nier, qu'ayant eu tant de lumieres d'esprit, il n'ait fait voir qu'il s'estoit fort exercé à la connoissance des bonnes Lettres, & que ce ne doive estre une invention de la calomnie, d'avoir dit, que Scaliger l'ait appellé, ignorant. Ce sçavant homme estoit trop bon & trop équitable juge des Autheurs, pour parler d'une telle maniere de celuy-cy.

Quelques-uns disent encore, que si son langage, & sa façon d'escrire ne sont plus à la mode, on les peut corriger en conservant ses pensées, afin d'attirer davantage les Gens du Monde à la lecture de ses Oeuvres. *M. de Plassac* en a donné l'exemple dans son Livre *de Lettres*, où il a pris la peine de réduire au langage d'aujourd'huy, le Chapitre *de la Vanité des paroles*; Plusieurs croiront pourtant que cette maniere de correction ou de melioration, lui ostant ses Proverbes & ses Similitudes, lui oste aussi sa naïfveté, de sorte que ce n'est plus le Discours de Montagne, mais une imitation de ses raison-

Lettre 90. à M. Mitton.

nemens en autre ſtyle. Ce n'eſt pas icy un Autheur aſſez ancien & aſſez eſloigné de noſtre uſage pour le traiter d'une telle ſorte ; Cela ſeroit bon pour Alain Chartier : Néantmoins cette épreuve eſt fort agréable. On y pourroit adjouſter l'invention de réduire en quelque ordre ce qui ſe ſuit le moins dans le Livre des Eſſais, & d'en faire divers lieux communs ou des Chapitres réguliers : Mais certainement cela ne devroit point eſtre appellé les vrais Ouvrages de Montagne ; il faudroit dire que c'en ſeroit d'autres qu'on auroit formé du débris des ſiens : Il faut donc ſe contenter de les voir comme ils ſont ; On eſtime plus leur meſlange que la régularité des autres ; leur langage ferme & concis, plaiſt davantage que quelques paroles foibles & délicates de ce temps ; joint que leurs Diſcours ſont tousjours accompagnez de Sentences & de Raiſonnemens ſolides.

Ayant défendu Montagne, l'on paſſe à ſes louanges toutes pures. On dit qu'il n'y a point d'Autheur au Monde plus capable de faire connoiſtre aux Hommes ce qu'ils ſont & ce qu'ils peuvent, & de faire obſerver les cachettes & les reſſorts des Eſprits ; tellement que l'on conclud que ſon Livre doit eſtre le Manuel ordinaire des gens de la Cour & du Monde, afin d'y apprendre tout ce qui eſt de leurs fonctions, & ce qui peut tomber dans leurs connoiſſances, & quels doivent eſtre leurs ſentimens.

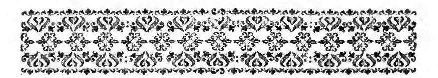
Pour donner quelque jugement là deſſus, & ne point laiſſer les Eſprits en ſuſpens, il faut déclarer qu'en general, nonobſtant tout ce qu'on dit contre Montagne pour le peu de choix des matieres de ſes Eſſais, rien ne doit empeſcher qu'on n'en faſſe eſtime, puiſque les bonnes choſes ne laiſſent pas de s'y trouver en quantité ; Qu'on les peut prendre auſſi en tel lieu qu'on voudra, & que ce n'eſt pas pluſtoſt un commencement qu'une fin, en un lieu qu'en l'autre ; Que cette methode d'enſeigner ayant eſté ſuivie de pluſieurs Philoſophes, ils n'ont parlé de chaque choſe que ſelon les occurrences ; Néantmoins il faut ſe perſuader, qu'il ſeroit mal-aiſé d'excuſer cet Autheur en de certains endroits, où il paſſe d'un ſujet à l'autre par une mauvaiſe liaiſon, & avec une diſconvenance indigne, comme lors qu'ayant parlé de Pieté & de Mortification, & de la vie exemplaire d'un ſainct Cardinal, il vient à parler de Cocuage & du Membre viril, & de pluſieurs choſes plus comiques qu'auſteres ; & que ce n'eſt pas en ce lieu-là ſeul qu'il ſe donne une telle licence. Quelques-uns croyent que tant s'en faut que ſon Livre doive eſtre celuy des Gens du Monde, & meſme de ceux qui n'ont aucun commerce avec les Lettres, qu'au contraire la lecture en devroit eſtre interdite à ceux qui n'auroient jamais leu d'autre Livre, pource qu'ils tourneroient en mauvaiſe part beaucoup de choſes qu'ils ne ſeroient pas capables de digerer ; Qu'en ce qui eſt des Femmes qui auront ſoin d'éviter tout ce qui porte la moindre marque d'impureté, il eſt bon qu'elles s'abſtiennent de lire des Diſcours, où en quelque lieu elles rencontreroient ce qui deplairoit à leur pudeur ; Et qu'elles feroient injure à tant de bons Livres de Morale & de Devotion qui ſont plus propres pour elles, ſi elles les quittoient pour celuy-cy ; Que pour s'y arreſter quelque temps, il faut donc qu'elles ſoient de celles dont le Jugement & la Sageſſe ne redoutent rien ; Qu'enfin ce n'eſt point là

une lecture pour des Ignorans & des Apprentifs, ny pour des Esprits foibles; Qu'ils ne sçauroient suppléer au défaut de l'ordre, & tirer profit des pensées extraordinaires & hardies de cet Autheur. Voilà tout ce qu'on en dit, & ce n'est point une opinion fort desavantageuse pour Montagne, qu'on reconnoisse la hardiesse & la vigueur de ses pensées; On souhaiteroit seulement qu'il eust un peu plus d'ordre & de retenuë dans ses escrits: mais puisqu'on n'y sçauroit rien changer sans les rendre tout autres que ce qu'ils sont, il les faut laisser dans un estat qui leur a desja acquis tant de reputation.

Nous avons veu de vrayes & solides Objections avec les Reponses; Ce ne sera point icy qu'on reprochera à Montagne des choses de neant, comme de dire qu'il a eu trop de vanité pour un Autheur & pour un Philosophe, ainsi que font ceux qui le blâment d'avoir eu un Page, & de l'avoir déclaré dans son Livre, & qui nous alleguent qu'un Page estoit un personnage assez inutile dans une Maison telle que la sienne, qui n'estoit que de cinq à six mille livres de rente. Nous sçavons que de son temps, & plus de vingt ans aprés, les Gens de bon lieu qui n'avoient pas beaucoup de bien, ne laissoient pas d'avoir un Page pour montrer leur qualité, quoyqu'à peine ils eussent des Laquais, & que mesmes les six mille livres de ce temps-là estoient plus que vingt mille livres de ce temps-cy; & sur tout à la campagne. Les railleries sur ce que Montagne avoit esté Conseiller au Parlement, & qu'il devoit remplir son Livre des Discours qu'il avoit eus avec son Clerc, sont des bagatelles qui ne font point de tort à son mérite. Je ne m'arresteray point à representer, qu'ayant esté peu de temps Conseiller en sa jeunesse, cela ne vaut pas la peine qu'on en parle. Il n'estoit gueres à propos non plus de l'aller accuser de ne s'estre pas fort bien acquité de sa Mairie de Bourdeaux: Quand il est question du prix des Ouvrages de quelque Autheur, il n'est pas besoin de s'attacher à des incidens particuliers touchant la personne & la condition. Je n'en impute rien à *Mr de Balzac*, sous le nom duquel on a publié de telles choses; Cecy a esté imprimé aprés sa mort, dans des Memoires à qui on a donné le nom d'*Entretiens*, lesquels sont des Pieces détachées qui auroient souffert quelque retranchement s'il avoit plus long-temps vescu: Non-obstant ces reproches, Mr de Montagne ne laissera point de passer dans la croyance de la Posterité, pour un grand Autheur, & pour un Homme de rare merite.

Fin des Jugemens & Critiques.

AVIS



AVIS DES LIBRAIRES SUR CETTE DERNIERE EDITION.



'EMPRESSEMENT que le Public a toujours témoigné pour la lecture des Ouvrages de Montagne, nous a engagez à en donner une nouvelle Edition préferable à toutes les précedentes, même à celle que Mr Coste vient de donner à Londres avec des notes très-curieuses.

Dans cette Edition, que nous nous sommes proposée pour modèle, Mr Coste a retranché l'Epître dedicatoire adressée au Cardinal de Richelieu par Mlle de Gournay, la Preface de la même Demoiselle, & la Vie de Montagne. L'on nous a fait appercevoir que toutes ces Pieces devoient être conservées.

L'Epître dedicatoire adressée au Cardinal de Richelieu sera un témoignage authentique de l'estime infinie que ce grand Genie faisoit du Livre de Montagne, & du plaisir qu'il se proposoit d'en être déclaré le Protecteur, en contribuant à la dépense de l'impression.

Mlle de Gournay ne crut pas avoir assez fait pour Montagne, qu'elle appelloit son Pere, d'employer tous ses soins & toute son application à donner une Edition exacte du Livre des Essais sous les auspices du Cardinal de Richelieu, si elle ne le justifioit contre les reproches de quelques Critiques, & entre autres contre ceux de

Baudius; c'eſt ce qu'elle entreprit dans la Préface qu'elle mit à la tête de l'Edition qu'elle donna en 1635.

On n'a pas cru devoir ſuprimer, à l'exemple de Mr Coſte, le récit ſommaire de la vie de Montagne; parce qu'il ne laiſſe pas de contenir les principaux faits de la vie de cet Auteur. On convient neanmoins avec Mr Coſte, que ce Sommaire eſt fort imparfait. Pour y ſupléer en quelque façon, l'on y a joint les Jugemens & les Critiques de la plupart des Auteurs qui ont parlé de Montagne. Bien des gens regardent avec raiſon ces Jugemens & ces Critiques, comme la meilleure partie de l'hiſtoire d'un Auteur & de ſon Ouvrage.

Les deux Epitaphes que l'on trouvera dans cette Edition, n'ont point encore été imprimées juſqu'à preſent. Nous les donnons comme elles ſe liſent ſur le Tombeau de Montagne dans l'Egliſe des PP. Feuillans à Bordeaux. L'une eſt en proſe Latine, l'autre en vers Grecs. Nous y avons joint une traduction de la derniere en vers Latins.

Pour ſatisfaire à la loi que nous nous ſommes ſcrupuleuſement impoſée de ne rien retrancher de ce qui peut faire preferer notre Edition aux précedentes, nous avons inferé dans le Chap. 28. du L. 1. les 29. Sonnets d'Eſtienne de la Boëtie, qui ne ſe trouvent que dans l'Edition de l'Angelier de 1588.

Nous avons ajouté au troiſiéme volume deux Lettres de Montagne tirées des Oeuvres du même de la Boëtie. Elles ſuivent les ſept Lettres données par Mr Coſte.

Cette Edition ſe trouvera encore fort augmentée d'un grand nombre de notes nouvelles, & de pluſieurs corrections: mais comme la plus grande partie de ces additions nous ont été communiquées pendant le cours de l'impreſſion, nous avons été obligez de les rejetter à la fin de l'Ouvrage.

Enfin nous avons employé tous nos ſoins pour rendre cette Edition belle & magnifique, & nous oſons eſperer que le Public ne la trouvera pas inferieure à celle de Londres, ſoit du côté du papier, ſoit du côté de l'impreſſion. Les Connoiſſeurs ont remarqué, que dans l'Edition de Londres, le caractere des notes & des ſommaires n'étoit pas proportionné à celui du texte : nous avons eu ſoin d'éviter ce défaut. Nous n'avons rien épargné pour donner un Portrait fidele de Montagne ; il

a été gravé par un des meilleurs Maîtres, d'après un portrait original que M. Berroyer Avocat au Parlement, nous a communiqué. Les armes de Montagne se trouvent gravées au bas, telles qu'il les a blasonnées lui-même dans ses Essais : on ne sait par quelle fatalité, jusqu'à present, on lui en avoit toujours attribué d'autres. *Tome I. pag. 307.*

Il ne nous reste plus qu'à témoigner notre reconnoissance envers plusieurs Gens de Lettres, qui en nous faisant part de leurs découvertes, ont contribué à rendre cette Edition plus parfaite.



TABLE

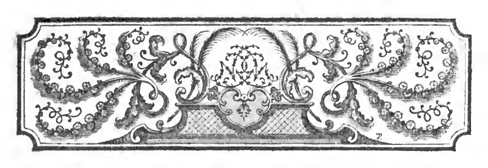
DES

CHAPITRES DU PREMIER LIVRE.

CHAP. I.

TABLE DES CHAPITRES.





ESSAIS
DE
MICHEL DE MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.



A plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensez, lors qu'ayans la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir par submission, à commiseration & à pitié. Toutesfois la braverie, la constance, & la resolution, moyens tous contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect. *Edouard* [1] Prince de Galles, celuy qui regenta si longtemps nostre Guienne, personnage duquel les conditions & la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, & prenant leur ville par force, ne put estre arresté par les cris du peuple, & des femmes, & enfans abandonnez à la boucherie, luy crians mercy, & se jettans à ses pieds: jusqu'à ce que passant tousjours outre dans la ville, il apperceut trois Gentils-

Par la Sousmission l'on amollit ceux qu'on a offensez.

Et quelquefois par une ferme resolution.

[1] Pere de l'infortuné *Richard* II. & Fils d'*Edouard* III. Roy d'Angleterre.

hommes [2] François, qui d'une hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armée victorieuse. La consideration & le respect d'une si notable vertu, reboucha premierement la pointe de sa cholere : & commença par ces trois, à faire misericorde à tous les autres habitans de la ville. *Scanderberch*, Prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, & ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilité & de supplication de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espée au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir autre interpretation de ceux qui n'auront leu la prodigieuse force & vaillance de ce Prince-là.

Inimitié dissipée par un mouvement de pitié.

L'Empereur *Conrad* troisiesme, ayant assiegé [3] Guelphe Duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus douces conditions, quelques viles & lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentils-femmes qui estoient assiegées avec le Duc, de sortir leur honneur sauve, à pied, avec ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Elles d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfans, & le Duc mesme. L'Empereur prit si grand plaisir à voir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'aise, & amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle & capitale qu'il avoit portée contre ce Duc : & dés lors en avant traita humainement luy & les siens. L'un & l'autre de ces deux moyens m'emporteroit aysement: car j'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde & mansuetude: Tant y a, qu'à mon advis, je serois pour me rendre plus naturellement à la compassion, qu'à l'estimation. Si est la pitié passion vitieuse aux Stoïques : Ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse & compatisse avec eux. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on voit ces ames

2 *Froissart* les nomme *Messire Jehan de Villemur*, *Messire Hugues de la Roche*, *& Roger de Beaufort*, *fils au Comte de Beaufort*, *Capitaines de la Cité. Quand ils virent*, dit cet Historien, *la tribulation & la pestilence qui ainsi couroit sur eux & sur leurs gens*, *ils dirent*, Nous tous serons morts, si nous ne nous défendons. Or nous vendons cherement, ainsi que tous Chevaliers doivent faire. *Et firent ces trois François plusieurs appertises d'armes. --- Le Prince en son chariot vint celle part, & les regarda moult volontiers : & se rappaisa & adoucit, en eux regardant, moult fort*, &c. Froissart, *Vol.* 1. ch. 289. p. 368, 369.

3 En 1140. dans *Vvinsberg*, Ville de la Haute Baviere : *Calvisius*,

assaillies & essayées par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, & courber sous l'autre. Il se peut dire, que [4] de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effet de la facilité, debonnaireté, & mollesse : d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfans, & du vulgaire, y sont plus subjettes. Mais (ayant eu à desdaing les larmes & les pleurs) de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la Vertu, que c'est l'effect d'une ame forte & imployable, ayant en affection & en honneur une vigueur masle & obstinée.

Toutesfois és ames moins genereuses, l'estonnement & l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : Tesmoin le Peuple Thebain, lequel ayant mis en justice d'accusation capitale, ses Capitaines, pour avoir continué leur charge outre le temps qui leur avoit esté prescript & préordonné, absolut à toute peine Pelopidas, qui plioit sous le faix de telles objections, & n'employoit à se garantir que requestes & supplications : & au contraire *Epaminondas*, [5] qui vint à raconter magnifiquement les choses par luy faites, & à les reprocher au Peuple d'une façon fiere & [6] arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes en main, & se departit : l'assemblée louant grandement la hautesse du courage de ce personnage.

Les Thebains desarmez par la fermeté d'Epaminondas.

Dionysius le vieil, apres des longueurs & difficultez extremes, ayant pris la ville de Rhege, & en icelle le Capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstinéement defenduë, [7] voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comment le jour avant, il avoit faict noyer son fils, & tous ceux de sa parenté. A quoy Phyton respondit seulement, *qu'ils en estoient d'un jour plus heureux que luy*. Apres il le fit despouiller, & saisir à des Bourreaux, & le trainer par la ville, en le fouëttant tres ignominieusement & cruellement : & en outre le chargeant de felonnes parolles & contumelieuses. Mais il eut le courage tousjours constant, sans se perdre. Et d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant à haute voix, l'ho-

Cruauté obstinée du vieux Denys, Tyran de Syracuse.

4 Ou, comme il y a dans l'Edition in 4to d'*Abel L'Angelier*, imprimée à Paris en 1588. *se laisser aller à la compassion & à la pitié.* L'autre expression a paru plus forte & plus hardie à Montagne, & par conséquent préferable. Si elle est obscure, celle-ci pourra lui servir de commentaire.

5 Plutarque dans son Traité, où il examine *Comment on se peut louer soy-mesme* : ch. 5.

6 Ou *asseurée*, comme dans l'Edition de 1588.

7 *Diodore de Sicile* : L. xiv. ch. 29.

notable & glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son Pays entre les mains d'un tyran : le menaçant d'une prochaine punition des Dieux. Dionysius lisant dans les yeux de la commune de son armée, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef, & de son triomphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, & marchandoit de se mutiner, & mesmes d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergens, fit cesser ce martyre : & à cachettes l'envoya noyer en la Mer.

L'homme, Animal variable.

Certes c'est un subject merveilleusement vain, divers, & ondoyant, que l'homme : il est malaisé d'y fonder jugement constant & uniforme.

Pompée respecte l'intercession d'un Citoyen qui veut mourir pour sa ville.

Voyla Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, [8] en consideration de la vertu & magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faute publique, & ne requeroit autre grace que d'en porter seul la peine.

Sylla s'irrite contre une pareille generosité.

Et l'hoste de Sylla, ayant usé en la ville de [9] Peruse de semblable vertu, n'y gaigna rien, ny pour soy, ny pour les autres.

Feroce inhumanité d'Alexandre le Grand, contre un Ennemi d'une valeur intrepide.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes & si gracieux aux vaincus Alexandre, forçant apres beaucoup de grandes difficultez la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit, pendant ce siege, senty des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecées, tout couvert de sang & de playes, combatant encores au milieu de plusieurs Macedoniens, qui le chamailloient de toutes parts : & luy dit, tout piqué d'une si chere victoire (car entre autres dommages, il avoit receu deux fresches blessures sur sa personne) [10] *Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis : fais estat qu'il te faut souffrir toutes*

8 Plutarque: *Instruction pour ceux qui manient afaires d'estat* : ch. 17. où ce Citoyen n'est pas nommé *Zenon*, mais *Sthenon*, *Σθένων*. Dans les *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines*, où Plutarque a inseré la même histoire, à l'article de *Pompée*, ce généreux Citoyen est appellé *Stennius*, *Στέννιος*. Mais dans *la vie de Pompée*, c. 3. le même Plutarque nous dit, que Pompée traita humainement toutes les villes de Sicile, excepté celle des Mamertins; & qu'ayant resolu de châtier aussi celle des Himeriens, il fut desarmé par la générosité de *Sthenis* l'un des Gouverneurs de la ville, qui se chargeoit tout seul de la faute publique.

9 Plutarque d'où ceci a été tiré, dit *Préneste*, ville du Latium : ἑλὼν Πραίνεστον ὁ Σύλλας, *&c.* *Instruction pour ceux qui manient afaires d'estat* : ch. 17. *Peruse* est dans la Toscane.

10 Quint. Curt. L. iv. c. 6. *Non, ut voluisti, morieris, Bati : sed quidquid tormentorum in captivum inveniri potest, passurum esse te cogita.* Ille, non interrito modò, sed contumaci quoque vultu intuens Regem, nullam ad minas ejus reddidit vocem. Tum Alexander, *Videtisne obstinatum ad tacendum ?* inquit. *Num genu posuit ?* &c.

les sortes de tourmens qui se pourront inventer contre un captif. L'autre, d'une mine non-seulement asseurée, mais rogue & altiere, se tint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant l'obstination à se taire: « A-il flechy un genouil? luy est-il eschappé quelque voix sup-» pliante? Vrayement je vainqueray ce silence: & si je n'en puis ar-» racher parole, j'en arracheray au moins du gemissement. » Et tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perçast les talons: & le fit ainsi trainer tout vif, deschirer & desmembrer au cul d'une charrette. Seroit-ce que la force de courage luy fust si naturelle & commune, que pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette hauteur il ne peust souffrir de la voir en un autre, sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere fust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire, qu'en la prise & desolation de la ville de Thebes elle l'eust receue, à voir cruellement mettre au fil de l'espée tant de vaillans hommes, perdus, & n'ayans plus moyen de defence publique. Car il en fut tué bien six mille, desquels nul ne fut veu [11] ny fuiant, ny demandant mercy: au rebours cherchans, qui çà, qui là, par les ruës, à affronter les ennemis victorieux: les provoquans à les faire mourir d'une mort honorable. Nul ne fut veu, qui n'essaiast en son dernier souspir, de se venger encores: & [12] à tout les armes du desespoir consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aucune pitié; & ne suffit la longueur d'un jour à assouvir sa vengeance. Ce carnage dura jusques à la derniere goute de sang espandable: & ne s'arresta qu'aux personnes desarmées, vieillards, femmes & enfants, pour en tirer trente mille esclaves.

Et contre la ville de Thebes.

11 *Diodore de Sicile:* l. xvij. ch. 4.
12 Ou, *avec les armes*, comme on a mis dans les dernières Editions.



CHAPITRE II.

De la Tristesse.

Tristesse, passion meprisable.

JE suis des plus exempts de cette passion, & ne l'ayme ny l'estime: quoy que le monde ayt entrepris, comme à prix faict, de l'honorer de faveur particuliere. Ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience: Sot & vilain ornement. Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom [1] la malignité. Car c'est une qualité tousjours nuisible, tousjours folle: & comme tousjours couarde & basse, les Stoïciens en defendent le sentiment à leurs sages. Mais le conte dit, [2] que *Psammenitus* Roy d'Ægypte, ayant esté deffait & pris par Cambyses Roy de Perse, voyant passer devant luy sa fille prisonniere habillée en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, tous ses amis pleurans & lamentans autour de luy, se tint coy sans mot dire, les yeux fichez en terre: & voyant encore tantost qu'on menoit son fils à la mort, se maintint en cette mesme contenance: mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques conduit entre les caprifs, il se mit à battre sa teste, & mener un dueil extreme. Cecy se pourroit apparier à ce qu'on vid dernierement d'un Prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy & l'honneur de toute sa Maison, & bien-tost apres d'un puisné, sa seconde esperance, & ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire, comme quelques jours apres un de ses gens vint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident; & quittant sa resolution, s'abandonna au dueil & aux regrets; en maniere qu'aucuns en prindrent argument, qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse: mais à la verité ce fut, qu'estant d'ailleurs plein & comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit (di-je) autant

Ses effets.

1 Le mot Italien *Tristezza* veut dire *malignité.*
2 *Herodot.* L. iij. p. 187, 188. Edit. *Steph. an.* 1592.

juger de nostre histoire, n'estoit qu'elle adjouste, que Cambyses s'enquerant à Psammenitus, pourquoi ne s'estant esmeu au malheur de son fils & de sa fille, il portoit si impatiemment celuy de ses amis: [3] *C'est*, respondit-il, *que ce seul dernier desplaisir se peut signifier par larmes, les deux premiers surpassans de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer.*

Tristesse extréme ne se peut exprimer.

A l'aventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien Peintre, [4] lequel ayant à representer au sacrifice de Iphigenia le dueil des assistans, selon les degrez de l'interest que chacun apportoit à la mort de cette belle fille innocente: ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce vint au pere de la Vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voyla pourquoy les Poëtes feignent cette miserable mere *Niobé*, ayant perdu premierement sept fils, & puis de suite autant de filles, sur-chargée de pertes, avoir esté enfin transmuée en rocher,

[a] *diriguisse malis:*

pour exprimer cette morne, muette & sourde stupidité, qui nous transsit, lors que les accidens nous accablent surpassans nostre portée. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doit estonner toute l'ame, & luy empescher la liberté de ses actions: Comme il nous advient à la chaude alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transsis, & comme perclus de tous mouvemens: de façon que l'ame se relaschant apres aux larmes & aux plaintes, semble se desprendre, se desmesler, & se mettre plus au large, & à son aise.

[b] *Et via vix tandem voci laxata dolore est.*

Tristesse cause d'une mort subite.

En la guerre que le Roy Ferdinand mena contre la veufve du Roy Jean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme fut particulierement remarqué de chacun, pour avoir excessivement bien faict de sa personne, en certaine meslée: & incognu, hautement loué, & plaint y estant demeuré: mais de nul tant que de *Raïsciac* Seigneur Allemand,

3 Ὦ παῖ Κύρου, τὰ μὲν οἰκήια ἦν μέζω κακὰ ἢ ὥστε ἀνακλαίειν. τὸ δὲ τοῦ ἑταίρου πάθος, ἄξιον ἦν δακρύων. *Herodot.* L. iij. p. 188.

4 *Valer. Maxim.* L. viij. c. 11. *In Externis.* §. 6.

a *Par ses malheurs en Rocher endurcie.* Ovid. Metamorph. L. vj. Fab. 4.

b *Et la douleur à peine à la voix fit passage.* Virg. Æneid. L. xj. ver. 151.

efpris d'une fi rare vertu. Le corps eftant rapporté, cetui-cy d'une commune curiofité, s'approcha pour voir qui c'eftoit : & les armes oftées au trefpaffé, il reconnut fon fils. Cela augmenta la compaffion aux affiftans : luy feul, fans rien dire, fans filler les yeux, fe tint debout, contemplant fixement le corps de fon fils : jufques à ce que la vehemence de la trifteffe, ayant accablé fes efprits vitaux, le porta roide mort par terre.

[c] Chi puo dir com' egli arde, è in picciol fuoco,

difent les amoureux, qui veulent reprefenter une paffion infupportable,

[d] . . . . mifero quod omnes
Eripit fenfus mihi. Nam fimul te,
Lefbia, afpexi, nihil eft fuper mî
Quod loquar amens.
Lingua fed torpet, tenuis fub artus
Flamma dimanat, fonitu fuopte
Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

Auffi n'eft-ce pas en la vive, & plus cuyfante chaleur de l'accés, que nous fommes propres à defployer nos plaintes & nos perfuafions : l'ame eft lors aggravée de profondes penfées, & le corps abbatu & languiffant d'amour : Et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite, qui furprent les amoureux fi hors de faifon ; & cette glace qui les faifit par la force d'une ardeur extreme, au giron [f] mefme de la jouïffance. Toutes paffions qui fe laiffent goufter & digerer, ne font que mediocres;

c Qui peut dire à quel point il eft enflammé, ne fent qu'une ardeur mediocre. *Petrarque*, fol. 70. *di Gab. Giolito, in Vinegia* : an. 1545.

d *Chere Lesbie, Amour qui m'affervit*
A tes beaux yeux, tous mes fens me ravit.
Interdit à ta vuë,
Le trouble fe repand dans mon ame éperduë.
Je n'ai ni langue ni voix :
Par tout mon corps je fens une flamme foudaine
Courir de veine en veine :
Je n'entens, ni ne vois. CATULL. Epig. 49.

f Dans l'Edition in 4° d'Abel L'Angelier, publiée à Paris en 1588. du vivant de Montagne, après le mot *jouïffance*, on lit : *Accident qui ne m'eft pas inconnu.* Mais ces mots ne paroiffent point dans les Editions fuivantes, où Montagne a fait d'autres changemens, que je fuivrai, fans en avertir, à moins que je n'y fois obligé par quelque raifon particuliere. Il doit être permis à un Ecrivain de corriger fes Ouvrages ; & je ne croi pas qu'on ait droit de tenir regître des fautes qu'il a eû foin de profcrire lui-même,

[e] *Cura*

Autres effets de la tristesse.

[e] *Curæ leves loquuntur, ingentes stupent.*

La surprise d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme.

[f] *Ut me conspexit venientem, & Troïa circùm*
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Diriguit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.

Outre la femme Romaine[6], qui mourut surprise d'aise de voir son Fils revenu de la routte de Cannes: Sophocles & Denys le Tyran[7], qui trespasserent d'aise: & Talva[8] qui mourut en Corsegue, lisant les nouvelles des honneurs que le Senat de Rome luy avoit decernez: Nous tenons en nostre siecle, que le Pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prise de Milan, qu'il avoit extremement souhaittée, [9] entra en tel excez de joye, que la fievre l'en print, & en mourut. Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens, que Diodorus le Dialecticien[10] mourut sur le champ, espris d'une extreme passion de honte, pour en son Escole, & en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict. Je suis peu en prise de ces violentes passions: J'ay l'apprehension naturellement dure; & l'encrouste & espessis tous les jours par discours.

e *Legers Soucis fort aisément babillent,*
Mais les grands sont muets.
Seneq. *Hypol. Act.* II. *sc.* 3.

f Lorsqu'elle me vit venir, armé à la Troyenne, toute hors d'elle-même, & effrayée d'une rencontre si extraordinaire, elle devint immobile à cet aspect: toute sa chaleur l'abandonne, elle tombe évanouïe, & enfin après bien du temps, à peine peut-elle m'addresser la parole. *Æneid.* l. iij. ver. 306. *&c.*

6 *Plin.* Nat. Hist. L. vij. c. 54. ---- *Tite-live* raconte un accident tout pareil, arrivé après la Bataille de Trasimene: L. xxij. c. 7.

7 Pline assure positivement que la joye d'avoir remporté le prix de la Tragedie fit mourir Sophocle & le vieux Denys, Tyran de Sicile: *Gaudio obiere ----- Sophocles, & Dionysius Siciliæ Tyrannus, uterque accepto Tragicæ victoriæ nuncio: Natur. Histor.* l. vij. c. 53. Mais à l'égard de Denys, si nous en croyons *Diodore de Sicile*, la joye qu'il eut d'avoir remporté le prix de la Tragedie, l'engagea dans des excès qui furent la veritable cause de sa mort. *Il fut si joyeux de cette nouvelle*, dit cet Historien, *qu'il en feit un grand sacrifice aux Dieux, & des Festins fort sumptueux esquels il convia tous ses amis, & y beut tant & si excessivement qu'il en tumba en une grosse maladie:* l. xv. c. 20. de la Traduction d'Amyot.

8 Dans *Valere Maxime*, l. ix. in Romanis, §. 3. où il est nommé *M. Juventius Thalna.* Pline qui s'est contenté de dire qu'il mourut en sacrifiant, *cùm sacrificaret*, l'appelle *M. Juventius Talva*, l. vij. c. 53.

9 *Francesco Guicciardini*, Historia d'Italia, l. xiv. p. 394. Vol. 2.

10 *Plin.* Natur. Hist. l. vij. c. 53. *Pudore Diodorus Sapientiæ Dialecticæ professor, lusoria quæstione non protinùs ad interrogationes Stilponis dissolutâ.*



CHAPITRE III.

Nos affections s'emportent au delà de nous.

L'Homme trop occupé de l'Avenir.

CEUX qui accusent les hommes d'aller tousjours beant apres les choses futures, & nous apprennent à nous saisir des biens presens, & nous rassoir en ceux-là : comme n'ayants aucune prise sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs : s'ils osent appeller erreur, chose à quoy Nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant, comme assez d'autres, cette imagination fausse : plus jalouse de nostre action, que de nostre science. Nous ne sommes jamais chez nous, nous sommes tousjours au delà. La crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir : & nous desrobent le sentiment & la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. [a] *Calamitosus est animus futuri anxius.*

En quoi consiste le Devoir de l'Homme.

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon, [1] *Fay ton faict, & te cognoy.* Chascun de ces deux membres enveloppe generallement tout nostre devoir : & semblablement enveloppe son compagnon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, & ce qui luy est propre. Et qui se cognoist, ne prend plus l'estranger faict pour le sien : s'ayme, & se cultive avant toute autre chose : refuse les occupations superfluës, & les pensées & propositions inutiles. Comme la Folie quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente : aussi est la Sagesse contente de ce qui est present, ne se desplait jamais de soy. Epicurus dispense son sage de la prevoyance & soucy de l'advenir.

a Tout Esprit qui s'inquiette de l'Avenir, est malheureux. *Seneq.* Epist. xcviij.

1 *Un beau Mot*, dit Platon, *court depuis long-temps dans le monde, c'est qu'il ne convient qu'à l'Homme sage de s'attacher à ses propres affaires, & de se connoitre soi-méme :* Εὖ καὶ πάλαι λέγεται, τὸ πράττειν καὶ γνῶναι τά τε αὑτοῦ καὶ ἑαυτὸν, σώφρονι μόνῳ προσήκειν ; In *Timæo*, p. 544. Edit. Læmarianæ, Lugd. an. 1590. Cet ancien Mot suffit pour apprendre à qui voudroit en douter, que dans nos Païs civilisez *le nombre des Sots est infini.*

La Loi qui ordonne d'examiner la conduite des Princes après leur mort, est très-raisonnable.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des Princes [2] à estre examinées apres leur mort. Ils sont compagnons, sinon maistres des loix: ce que la Justice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle l'ayt sur leur reputation, & biens de leurs successeurs: choses que souvent nous préferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux Nations où elle est observée, & desirable à tous bons Princes, qui ont à se plaindre de ce qu'on traitte la memoire des meschants comme la leur. Nous devons la subjection & obeïssance également à tous Rois: car elle regarde leur office: mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la devons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment, indignes: de celer leurs vices: d'aider de nostre recommandation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoin de nostre appuy. Mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la justice, & à nostre liberté, l'expression de nos vrays ressentiments. Et nommément de refuser aux bons subjects, la gloire d'avoir reveremment & fidellement servi un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cognues: frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceux qui, par respect de quelque obligation privée, espousent iniquement la memoire d'un Prince mesloüable, font justice particuliere aux despens de la justice publique. Titus Livius dict vray [3] que le langage des hommes nourris sous la Royauté, est toujours plein de vaines ostentations & faux tesmoignages: chascun eslevant indifferemment son Roy, à l'extreme ligne de valeur & grandeur souveraine. On peut reprouver la magnanimité de ces deux soldats, qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy, pourquoy il luy vouloit mal: [4] *Je t'aimois quand tu le valois: mais depuis que tu és devenu parricide, boutefeu, basteleur, cocher, je te hay, comme tu merites:* l'autre, pourquoy il le vouloit tuer; [5] *Parce que je ne trouve autre remede à tes continuels malefices.*

2 *Diodore de Sicile:* l. j. c. 6.

3 Lib. xxxv. c. 48. *Is*, (legatus Antiochi) *ut plerique quos opes regiæ alunt, vaniloquus, maria terrasque inani sonitu verborum complevit.*

4 Interrogatusque à Nerone quibus causis ad oblivionem sacramenti processisset: *Oderam te,* inquit: *nec quisquam tibi fidelior militum fuit, dum amari meruisti. Odisse cœpi, postquam parricida matris & uxoris, auriga, & histrio, & incendiarius extitisti.* Tacit. *Annal.* l. xv. c. 67.

5 Breviter respondens, *Non aliter tot flagitiis ejus subveniri posse.* Id. ibid. c. 68.

Mais les publics & universels tesmoignages, qui apres sa mort ont esté rendus, & le seront à tout jamais, à luy, & à tous meschans comme luy, de ses tyranniques & vilains deportements, qui de sain entendement les peut reprouver?

Vaine ceremonie des Lacedemoniens à la mort de leurs Rois.

Il me desplaist, qu'en une si saincte police que la Lacedemonienne, se fust meslée une si feinte ceremonie à la mort des Roys. Tous les confederez & voisins, & tous les Ilotes, hommes, femmes, pesle-mesle, se descoupoient le front, pour tesmoignage de deuil : & disoient en leurs cris & lamentations, [6] que celuy-là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur Roy de tous les leurs : attribuants au rang, le los qui appartenoit au merite; &, qui appartient au premier merite, au postreme & dernier rang.

Reflexions sur le mot de Solon, Que nul homme ne peut être dit heureux avant sa mort.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert sur le mot de Solon, [7] *Que nul avant mourir ne peut estre dict heureux*, Si celuy-là mesme, qui a vescu, & qui est mort à souhait, peut estre dict heureux, si sa renommée va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par préoccupation où il nous plaist : mais estant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avec ce qui est. Et seroit meilleur de dire à Solon, que jamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'apres qu'il n'est plus.

> [b] *quisquam*
> *Vix radicitùs è vitâ se tollit, & eicit :*
> *Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse,*
> *Nec removet satis à projecto corpore sese, &*
> *Vindicat.*

Morts reputez vivans.

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Rancon, pres du Puy en Auvergne : les assiegez s'estans rendus apres, furent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, General de l'armée des Venitiens, estant mort

6 Herodot. l. vj. p. 401. *φάμενοι τὸν ὕστατον αἰεὶ ἀπογενόμενον τῶν Βασιλήων, τοῦτον δὴ γενέσθαι ἄριστον.*

7 *Herodot.* l. j. p. 14.

b A peine se trouve-t-il une personne qui s'arrache totalement à la vie. L'Homme, tout ignorant qu'il est de son état après le trepas, s'imagine qu'il y a quelque chose qui lui survit. Il ne peut se detacher & s'affranchir entierement de son Corps terrassé par la mort. *Lucret.* l. iij. ver. 890. *&c.*

au service de leurs guerres en la Bresse, & son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la plusspart de ceux de l'armée estoient d'advis, qu'on demandast sauf-conduit pour le passage à ceux de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit ; & choisit plustost de le passer par vive force, au hazard du combat : *n'estant convenable*, disoit-il, *que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, estant mort fist demonstration de les craindre.* De vray, en chose voisine, par les loix Grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonçoit à la victoire, & ne lui estoit plus loisible d'en dresser trophée : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gain. Ainsi perdit Nicias l'avantage qu'il avoit nettement gaigné sur les Corinthiens : & au rebours, Agesilaus asseura celuy qui luy estoit bien douteusement acquis sur les Bœotiens.

Les hommes ont creu que les faveurs du Ciel les accompagnoient dans le tombeau.

Ces traits se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing de nous, au delà cette vie, mais encore de croire, que bien souvent les faveurs celestes nous accompaignent au tombeau, & continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que je m'y estende. *Edouard* premier Roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy & *Robert* Roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'advantage à ses affaires, rapportant tousjours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne ; mourant, obligea son fils par solemnel serment, à ce qu'estant trespassé, il fist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avec les os, laquelle il fist enterrer : & quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avec luy, & en son armée, toutes les fois qu'il lui adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinée avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. *Jean Zischa*, qui troubla la Boheme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast apres sa mort, & de sa peau qu'on fist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis : estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres, par luy conduictes contre eux. Certains Indiens portoient ainsi au combat contre les Espagnols, les ossemens

d'un de leurs Capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant. Et d'autres peuples en ce mesme monde, trainent à la guerre les corps des vaillans hommes, qui sont morts en leurs batailles, pour leur servir de bonne fortune & d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tombeau, que la reputation acquise par leurs actions passées : mais ceux-cy y veulent encore mesler la puissance d'agir.

Fermeté du Capitaine Bayard prêt à rendre l'esprit.

Le faict du Capitaine Bayard est de meilleure composition, lequel se sentant blessé à mort d'une harquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslée, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy : & ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir, & eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel, de le coucher au pied d'un arbre : mais que ce fust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : comme il fit.

Pudeur très-particuliere de l'Empereur Maximilien.

Il me faut adjouster cet autre exemple aussi remarquable pour cette consideration, que nul des precedens. L'Empereur Maximilian bisayeul du Roy Philippes, qui est à present, estoit Prince doué de tout plein de grandes qualitez, & entre autres d'une beauté de corps singuliere : mais parmy ses humeurs, il avoit ceste-cy bien contraire à celle des Princes, qui pour despescher les plus importants affaires, font leur throsne de leur chaire percée : c'est qu'il n'eut jamais valet de chambre, si privé, à qui il permist de le voir en sa garderobbe : Il se desroboit pour tomber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à Medecin ny à qui que ce fust les parties qu'on a accoustumé de tenir cachées. Moy qui ay la bouche si effrontée, suis pourtant par complexion touché de cette honte : Si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, je ne communique gueres aux yeux de personne, les membres & actions, que nostre coustume ordonne estre couvertes : J'y souffre plus de contrainte que je n'estime bien-seant à un homme, & surtout à un homme de ma profession, Mais luy en vint à telle superstition, qu'il ordonna par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons, quand il seroit mort. Il devoit adjouster par codicille, que celuy qui les luy monteroit, eust les

yeux bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfans, [8] que ny eux, ny autre, ne voye & touche son corps, apres que l'ame en sera separée, je l'attribue à quelque sienne devotion : Car & son Historien & luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie, un singulier soin & reverence à la religion.

Trop grand soin de ses propres funerailles : vanité ridicule.

Ce conte me desplеut, qu'un Grand me fit d'un mien allié, homme assez cogneu & en paix & en guerre. C'est que mourant bien vieil en sa Cour, tourmenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres avec un soing vehement, à disposer l'honneur & la ceremonie de son enterrement : & somma toute la Noblesse qui le visitoit, de luy donner parolle d'assister à son convoy. A ce Prince mesme, qui le vid sur ses derniers traits, il fit une instante supplication que sa maison fust commandée de s'y trouver ; employant plusieurs exemples & raisons, à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte : & sembla expirer content ayant retiré cette promesse, & ordonné à son gré la distribution, & ordre de sa montre. Je n'ai guere veu de vanité si perseverante.

Funerailles ne doivent être ni mesquines, ni trop pompeuses.

Cette autre curiosité contraire, en laquelle je n'ay point aussi faute d'exemple domestique, me semble germaine à ceste-cy : d'aller se soignant & passionnant à ce dernier poinct, à regler son convoy, à quelque particuliere & inusitée parsimonie, à un serviteur & une lanterne. Je voy louer cett'humeur, & l'ordonnance de Marcus Æmilius Lepidus, [9] qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les ceremonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est-ce encore temperance & frugalité, d'eviter la despense & la volupté, desquelles l'usage & la cognoissance nous est imperceptible ? Voila une aisée reformation & de peu de coust. S'il estoit besoin d'en ordonner, je serois d'avis, qu'en celle-là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle, au degré de sa fortune. Et le Philosophe Lycon [10] prescrit sagement à ses amis, de mettre

8 *Xenophon* dans la Cyropedie : L. viij. c. 7. vers la fin : Ὅταν δ' ἐγὼ ἐξκαλύψωμαι, αἰτοῦμαι ὑμᾶς, ὦ παῖδες, μηδεὶς ἔτ' ἀνθρώπων τοὐμὸν σῶμα ἰδέτω, μηδ' αὐτοὶ ὑμεῖς.

9 In Epitome Livianâ L. xlviij. *Marcus Æmilius Lepidus, antequam expiraret, precepit filiis, lecto se strato sine linteis, sine purpurâ efferrent, &c.*

10 *Diogene Laërce* dans la Vie de Lycon : L. v. *Segm.* 74. Edit. Wetst. Amstelod. *an.* 1692.

son corps où ils adviseront pour le mieux : & quant aux funerailles, de les faire ny superfluës ny mechaniques. Je lairrois purement la coustume ordonner de cette ceremonie, & m'en remettray à la discretion des premiers à qui je tomberay en charge. [c] *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris.* Et est sainctement dict à un Sainct : [d] *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exequiarum, magis sunt vivorum solatia, quàm subsidia mortuorum.* Pourtant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande, comment il veut estre enterré : *Comme vous voudrez,* [11] respond-il. Si j'avois à m'en empescher plus avant, je trouverois plus galand, d'imiter ceux qui entreprennent vivans & respirans, jouyr de l'ordre & honneur de leur sepulture : & qui se plaisent de voir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resjouyr & gratifier leur sens par l'insensibilité, & vivre de leur mort !

Cruelle & puerile superstition des Atheniens sur la Sepulture des Morts.

A peu que je n'entre en haine irreconciliable contre toute Domination Populaire, quoy qu'elle me semble la plus naturelle & equitable, quand il me souvient de cette inhumaine injustice du Peuple Athenien, de faire mourir sans remission, & sans les vouloir seulement ouïr en leurs defenses, ces braves capitaines, venants de gaigner contre les Lacedemoniens [12] la bataille navalle pres les Isles [13] Arginenses : la plus contestée, la plus forte Bataille, que les Grecs aient onques donnée en mer de leurs forces : parce qu'apres la victoire, ils avoient suivy les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir & inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse, le faict de *Diomedon.* Cettuy-cy est l'un des condamnez, homme de notable vertu, & militaire & politique : lequel se tirant avant pour parler, apres avoir ouy l'arrest de leur condemnation, & trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, & à descouvrir l'evidente iniquité d'une si cruelle con-

c A l'égard de la Sepulture c'est un point qu'il faut mépriser pour soy-même, & ne pas negliger pour les siens. *Cic.* Tusc. Quæst. L. j. c. 45.

d Le soin de l'enterrement, la qualité de la sepulture, & la pompe des obseques, regardent plutôt la consolation des Vivans que le besoin des Morts. *Augustinus,* De Civ. Dei : L. j. c. 12.

11 Platon dans son *Phedon*, vers la fin : Ὅπως ἄν, ἔφη, βούλησθε.

12 *Diodore de Sicile*, L. xiij. c. 31.

13 Ou *Arginuses*, Ἀργινοῦσαι, trois Iles au Sud-est de l'Ile de Lesbos qui s'appellent en Latin *Arginusæ*.

clusion,

clusion, [14] ne representa qu'un soin de la conservation de ses juges: priant les Dieux de tourner ce jugement à leur bien, & afin que, par faute de rendre les vœux que luy & ses compagnons avoient voüé, en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des Dieux sur eux, les advertissant quels vœux c'estoient. Et sans dire autre chose, & sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice.

La Fortune quelques années apres les punit de mesme pain souppe. Car *Chabrias* capitaine general de leur armée de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis Admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict [15] tout net & comptant de sa victoire, tres-important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; & pour ne perdre peu de corps morts de ses amis, qui flottoyent en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivans, qui depuis leur firent bien acheter cette importune superstition. *Comment punie.*

[e] *Quæris, quo jaceas, post obitum, loco?*
Quo non nata jacent.

Cet autre redonne le sentiment du repos, à un corps sans ame:

[f] *Neque sepulchrum, quò recipiat, habeat portum corporis:*
Ubi, remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat à malis.

Tout ainsi que nature nous fait voir, que plusieurs choses mortes ont encore des relations occultes à la vie; le vin s'altere aux caves, selon aucunes mutations des saisons de la vigne; & la chair de venaison change d'estat aux saloirs & de goust, selon les loix de la chair vive, à ce qu'on dit.

14 *Diodore de Sicile*: L. xiii. c. 32.

15. C'est ce que dit expressément *Diodore de Sicile*, L. xv. c. 9.

e Veux-tu savoir en quel lieu tu seras gisant aprés ta mort? C'est où gissent les choses qui ne sont pas encore nées. *Senec.* Troas: *Chor.* 11. *vs.* 30.

f N'aura-t-il donc point de Sepulchre, où son Corps étant reçû, comme dans un Port, puisse se reposer à l'abri de tous maux, après avoir quitté la vie? *Cic.* Tusc. Quæst. *Lib.* i. c. 44.

CHAPITRE IV.

Comme l'Ame descharge ses passions sur des objets faux, quand les vrais luy defaillent.

UN gentil-homme des nostres merveilleusement subject à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salées, avoit accoustumé de respondre plaisamment, que sur les efforts & tourments du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre; & que s'escriant & maudissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf & le jambon, il s'en sentoit d'autant allegé. Mais en bon escient, comme le bras estant haussé pour frapper, il nous deult si le coup ne rencontre, & qu'il aille au vent: aussi que pour rendre une veuë plaisante, il ne faut pas qu'elle soit perdue & escartée dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance:

[a] *Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ*
Occurrant silvæ spatio diffusus inani.

L'Ame doit avoir quelque Objet, vrai ou faux, dont elle puisse s'occuper.

De mesme il semble que l'ame esbranlée & esmeuë se perde en soy-mesme, si on ne luy donne prise: & faut tousjours luy fournir d'objet où elle s'abutte & agisse. Plutarque dit à propos de ceux qui s'affectionnent aux guenons & petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faute de prise legitime, plutost que de demeurer en vain, s'en forge ainsi une fausse & frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plutost elle-mesme, se dressant un faux subject & fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsi emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre & au fer, qui les a blessées: & à se venger à belles dents sur soy-mesme du mal qu'elles sentent.

a Comme le Vent perd ses forces en se repandant dans un espace vuide, à moins que des Forêts touffuës ne s'oppofent à son passage: *Lucan.* L. iii. *vs.* 362. 363. *De mesme il semble que l'Ame* &c.

b *Pannonis haud aliter post ictum sævior Ursa*
Cui jaculum parvâ Lybis amentavit habenâ,
Se rotat in vulnus, telúmque irata receptum
Impetit, & secum fugientem circuit hastam.

L'Homme se prend à des choses inanimées pour amuser ses Passions.

Quelles causes n'inventons-nous des malheurs qui nous adviennent? à quoy ne nous prenons-nous à tort ou à droit, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine que despitée tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien aymé: prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armée Romaine en Espaigne, après la perte des deux freres ses grands Capitaines, c *Flere omnes repentè, & offensare capita:* C'est un usage commun. Et le Philosophe Bion, de ce Roy, qui de dueil s'arrachoit le poil, [1] fut plaisant, *Cetuy-cy pense-il que la pelade soulage le dueil?* Qui n'a veu mascher & engloutir les cartes, se gorger d'une bale de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxes fouetta [2] la Mer, & escrivit un cartel de deffi au mont Athos: & Cyrus amusa toute une armée [3] plusieurs jours à se venger de la riviere de [4] Gyndus, pour la peur qu'il avoit eu en la passant: & Caligula [5] ruïna une tres-belle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit eu.

Vanité impertinente d'un Roi.

Le peuple disoit en ma jeunesse, qu'un Roy de nos voisins, ayant receu de Dieu une bastonade, jura de s'en venger: ordonnant que de dix ans on ne le priast, ny parlast de luy, ny autant qu'il estoit

b Ainsi l'Ourse plus feroce après le coup qu'elle a reçu, se roule sur sa playe, & toute en fureur se jettant sur le dard dont elle est percée, le fait tourner fuyant avec elle. *Lucan.* L. vi. *vs.* 220. *&c.*

c Chacun se prit aussi-tôt à pleurer, & à se battre la tête: *Lib.* xxv. c. 37.

1 *Cic.* Tusc. Quæst. L. iii. c. 26. *In quo facetum illud Bionis, perinde stultissimum Regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mæror levaretur.*

2 *Herodot.* L. vii. p. 452.

3 *Herodot.* L. i. p. 86. 87. & *Senec.* de Irâ: L. iii. c. 21. Herodote dit expressément que Cyrus perdit tout l'Eté, (*τὴν θερείην πᾶσαν*) à cette belle expedition: & *Paul Orose*, aussi peu exact que Montagne, quoi que dans un sens contraire, dit que Cyrus employa toutes ses Troupes à cet ouvrage une année entiere, *perpeti anno:* L. ii. c. 6.

4 Ou *Gyndes*, *Γύνδης*, comme la nomme Herodote, Seneque, & Tibulle L. iv. Carm. i. *vs.* 141. —— *rapidus, Cyri dementia, Gyndes.*

5 *Senec.* de Irâ, L. iii. c. 22. *C. Cæsar villam in Herculanensi pulcherrimam, quia sua mater aliquando in illâ custodita erat, diruit.* Je ne sai si Montagne a bien pris le sens de Seneque: ou plûtôt je croi qu'il avoit mis ici, *pour le déplaisir que sa Mere y avoit eu*, ce qui s'accorde fort bien avec ce que dit Seneque, *qu'elle y avoit été gardée comme dans une prison.* Dans une des prémiéres Editions des *Essais* on aura mis par inadvertance *plaisir* pour *déplaisir*: & cette faute aura passé de là dans toutes les Editions suivantes. Elle est du moins dans toutes celles que j'ai pû consulter.

en son auctorité, qu'on ne creust en luy. Par où on vouloit peindre non tant la sottise, que la gloire naturelle à la Nation, de quoy estoit le conte. Ce sont vices tousjours conjoints : mais telles actions tiennent, à la verité, un peu plus encore d'outrecuidance, que de bestise. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer, [6] se print à deffier le Dieu Neptunus, & en la pompe des Jeux Circenses fit oster son image du rang où elle estoit parmy les autres Dieux, pour se venger de luy. En quoy il est encore moins excusable, que les precedens, & moins qu'il ne fut depuis, lors qu'ayant perdu une bataille sous Quintilius Varus en Allemaigne, [7] il alloit de colere & de desespoir, choquant sa teste contre la muraille, en s'escriant, *Varus, rens-moy mes soldats :* car ceux-là surpassent toute follie, d'autant que l'impieté y est joincte, qui s'en adressent à Dieu mesmes, ou à la Fortune, comme si elle avoit des oreilles subjectes à nostre batterie : à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, [8] se mettent à tirer contre le Ciel d'une vengeance Titanienne, pour renger Dieu à raison, à coups de fleche. Or, comme dit cet ancien Poëte [9] chez Plutarque,

Point ne se faut courroucer aux affaires :
Il ne leur chaut de toutes nos coleres.

Mais nous ne dirons jamais assez d'injures au desreglement de nostre Esprit.

CHAPITRE V.

Si le Chef d'une Place assiegée doit sortir pour parlementer.

Lucius [1] Marcius Legat des Romains, en la guerre contre *Perseus* Roy de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il luy falloit encore à mettre en point son armée, sema des [2] entregets,

6 *Suetone* dans la Vie d'Auguste, §. 16.

7 *Id.* ibid. §. 23. Ut *caput interdum foribus illideret, vociferans*, Quinctili Vare, Legiones redde.

8 *Herodot.* L. iv. c. 289. τοξεύοντες ἄνω πρὸς τὸν οὐρανὸν, ἀπειλέουσι τῷ Θεῷ.

9 Dans son Traité, *Du Contentement*, ou *repos de l'Esprit* : c. 4. de la Traduct. d'Amyot.

1 Tite-Live nomme ce Legat des Romains *Quintus Marcius* : L. xlii. c. 37. &c.

2 Ou comme on a mis dans une des dernieres Editions, *interjets*, c'est à dire *propositions, ouvertures*. Entreject, *interpositio, interjectio* : Nicot,

d'accord, desquels le Roy endormy, accorda treve pour quelques jours: fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité & loisir pour s'armer: d'où le Roy encourut sa derniere ruine. Si est-ce que les vieux du Senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette pratique, comme ennemie de leur stile ancien: qui fut, disoient-ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprises & rencontres de nuit, ny par fuittes apostées, & recharges inopinées: n'entreprenans guerre qu'apres l'avoir denoncée, & souvent apres avoir assigné l'heure & lieu de la bataille. [3] De cette conscience ils renvoyerent à Pyrrhus son traistre Medecin, & aux Phalisques leur desloyal Maistre d'escole. C'estoient les formes vrayement Romaines, non de la Grecque subtilité & astuce Punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peut servir pour le coup: mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ni par ruse, ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche & juste guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gens, qu'ils n'avoient encore receu cette belle sentence,

Finesse contre un Ennemi, blamée, & avec raison.

[a]—— *dolus an virtus quis in hoste requirat?*

Les Achaïens, dit Polybe, [4] detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, si non où les courages des ennemis sont abbatus. [b] *Eam vir sanctus & sapiens sciet veram esse victoriam, quæ salvâ fide, & integrâ dignitate parabitur*, dit un autre:

[c] *Vos-ne velit, an me regnare hera: quidve ferat fors*
Virtute experiamur.

Au Royaume de [5] Ternate, parmi ces Nations que si à pleine bouche nous appellons Barbares, la coustume porte, qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir denoncée: y adjoustans ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives & defen-

Peuples qui n'attaquent jamais leurs Ennemis, qu'ils ne leur ayent declaré la guerre.

3 *Tite-Live*: L. xlii. c. 43.—47.
a Qu'importe qu'on surmonte ses Ennemis par ruse ou par valeur? *Æneid.* L. 11. *vs.* 390.
4 Livre xiii. c. 1.
b Un homme sage & vertueux doit savoir qu'il n'y a point de veritable victoire, que celle qu'on gagne sans blesser son honneur & sa dignité. *Florus*: L. i. c. 12.
c Eprouvons par la force, si c'est à vous ou à moi que la fortune, maitresse des évenemens, destine l'Empire. *Ennius* apud Cic. L. 1. De Offic. c. 12.
5 La principale Ile *des Moluques*.

sives. Mais aussi cela faict, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Florentins, qui denonçoient la Guerre au son d'une Cloche.

Les anciens Florentins estoient si esloignés de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprise, qu'ils les advertissoient un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella*.

Les ruses les plus injustes ouvertement autorisées.

Quant à nous moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le profit, & qui apres [6] Lysander, disons que, où la peau du Lyon ne peut suffire, il y faut coudre un lopin de celle du Renard, les plus ordinaires occasions de surprise se tirent de cette pratique : & n'est heure, disons-nous, où un Chef doive avoir plus l'œil au guet, que celle des parlemens & traités d'accord.

Si le Gouverneur d'une Place assiegée, en doit sortir pour parlementer.

Et pour cette cause, c'est une regle en la bouche de tous les hommes de nostre temps, *Qu'il ne faut jamais que le gouverneur en une place assiegée sorte luy-mesme pour parlementer.* Du temps de nos peres cela fut reproché aux Seigneurs de Montmord & de l'Assigny, deffendans Mouson contre le Comte de Nansau. Mais aussi à ce compte, celuy-là seroit excusable, qui sortiroit en telle façon, que la seureté & l'advantage demeurast de son costé, comme fit en la ville de Regge, le Comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit que ce fut luy-mesmes) lors que le Seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer : car il abandonna de si peu son Fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce Parlement, non seulement Monsieur de l'Escut & sa trouppe, qui estoit approchée avec luy, se trouva le plus foible, de façon qu'Alexandre Trivulce y fut tué, mais luy-mesme fut contrainct, pour le plus seur, de suivre le Comte, & se jetter sur sa foy à l'abri des coups dans la ville. Eumenes en la ville de Nora pressé par Antigonus qui l'assiegoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il vinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand & le plus fort : apres avoir fait cette [7] noble response : *Je n'estimeray jamais homme plus grand que moy, tant que j'auray mon espée en ma puissance*, n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomæus

6 Voyez sa *Vie* par Plutarque : ch. 4. *Version d'Amiot*.
7 Plutarque dans la Vie d'*Eumenes* : c. 5.

ſon propre nepveu en oſtage, comme il demandoit. Si eſt-ce qu'encores en y a-il, qui ſe ſont tres bien trouvez de ſortir ſur la parole de l'aſſaillant : Teſmoing Henry de Vaux, Chevalier Champenois, lequel eſtant aſſiegé dans le Chaſteau de Commercy par les Anglois ; & Barthelemy [8] de Bonnes, qui commandoit au ſiege, ayant par dehors faict ſapper la plus part du Chaſteau, ſi qu'il ne reſtoit que le feu pour accabler les aſſiegez ſous les ruines, ſomma ledit Henry de ſortir à parlementer pour ſon profict, comme il fit luy quatrieſme ; & ſon evidente ruyne luy ayant eſté montrée à l'œil, il s'en ſentit [9] ſingulierement obligé à l'ennemy : à la diſcretion duquel, apres qu'il ſe fut rendu & ſa troupe, le feu eſtant mis à la mine, les eſtanſons de bois venus à faillir, le Chaſteau fut emporté de fons en comble. Je me fie ayſement à la foy d'autruy : mais mal-ayſement le ferois-je, lorſque je donrois à juger l'avoir pluſtoſt faict par deſeſpoir & faute de cœur, que par franchiſe & fiance de ſa loyauté.

CHAPITRE VI.

L'heure des parlemens dangereuſe.

La parole des gens de guerre peu certaine.

Toutes-fois je vis dernierement en mon voyſinage de Muſſidan, que ceux qui en furent délogez à force par notre armée, & autres de leur party, crioyent comme de trahiſon, de ce que pendant les entremiſes d'accord, & le traicté ſe continuant encores, on les avoit ſurpris & mis en pieces : choſe qui euſt eu à l'avanture apparence en autre ſiecle. Mais, comme je

8 *Froiſſart* de qui Montagne a pris tout ceci, le nomme *Barthelemy de Brunes.*

9 Quand le Chevalier vit le peril, il dit à Meſſire Barthelemy : *Certainement vous avez bonne cauſe : ce que fait en avez, vient de grand' gentilleſſe : Si nous rendons à voſtre volonté.* Là les print Meſſire Barthelemy comme ſes priſonniers : & les fit lors hors de la Tour partir, & uns & autres, & leurs biens auſſi : & puis, fit bouter le feu en la mine. Si ardirent les étançons : & puis, quand il furent tous ars, la Tour (qui eſtoit mallement groſſe) ouvrit, & ſe partit en deux & renverſa d'autre part, *Froiſſart* : Vol. I. ch. 209.

viens de dire, nos façons sont entierement esloignées de ces regles : & ne se doit attendre fiance des uns aux autres, que le dernier seau d'obligation n'y soit passé : encores y a-t-il lors assez affaire. Et a tousjours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armée victorieuse l'observation de la foy, qu'on a donnée à une Ville, qui vient de se rendre par douce & favorable composition, & d'en l'aisser sur la chaude, l'entrée libre aux soldats. L. Æmilius Regillus Preteur Romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocées à force, pour la singuliere proüesse des habitants à se bien defendre, fit pache avec eux, de les recevoir pour amis du Peuple Romain, & d'y entrer comme en ville confederée : leur ostant toute crainte d'action hostile. Mais y ayant quant & luy introduict son armée, pour s'y faire voir en plus de pompe, [1] il ne fut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gens : & veit devant ses yeux fourrager bonne partie de la ville : les droicts de l'avarice & de la vengeance [2] suppeditant ceux de son autorité, & de la discipline militiare. Cleomenes disoit, que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la justice, & non subject à icelle, tant envers les Dieux, qu'envers les hommes : & ayant faict treve avec les Argiens pour sept jours, la troisiesme nuit apres il les alla charger tous endormis, & les défict, alleguant qu'en sa treve il n'avoit pas esté parlé des nuicts : Mais les Dieux vengerent cette perfide subtilité.

L'heure des pourparlers dangereuse.

Pendant le parlement, & qu'ils musoient sur leurs seurtez, la ville de Casilinum fust saisie par surprise. Et cela pourtant au siecle & des plus justes Capitaines & de la plus parfaicte milice Romaine : Car il n'est pas dict, qu'en temps & lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables au prejudice de la raison. Et ici faut la reigle, [a] *nemi-*

1 Tit. Liv. L. xxxvii. c. 32.

2 C'est à dire, *les droits de l'avarice & de la vangeance prévalant sur ceux de son autorité*, &c. ce que Tite-Live exprime ainsi, *Posteaquam ira & avaritia imperio potentiora erant.* Ibid. Suppediter, *subjuguer*, *domter*, *fouler aux pieds :* Cotgrave dans son *Dictionaire François & Anglois.* Suppediter, *vaincre :* Nicot.

a Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. *Cic.* de Offic. L. iii. c. 17.

nem

nem id agere, ut ex alterius prædetur inscitiâ. Mais je m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne, [3] & par les propos, & par divers exploicts de son parfait Empereur : autheur de merveilleux poids en telles choses, comme grand Capitaine & Philosophe des premiers disciples de Socrates, & ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout & par tout. Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoüe, & apres y avoir fait une furieuse baterie, le Seigneur Fabrice Colonne, Capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, & ses gens faisants plus molle garde, les nostres s'en emparerent, & mirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire à Yvoy, le Seigneur Julian Rommero ayant fait ce pas de clerc de sortir pour parlementer avec Monsieur le Connestable, trouva au retour sa Place saisie. Mais afin que nous ne nous en allions pas sans revanche, le Marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le Duc Octavian Fregose commandoit sous nostre protection, & l'accord entre eux ayant esté poussé si avant, qu'on le tenoit pour fait, sur le point de la conclusion, les Espagnols s'estans coullés dedans, en userent comme en une victoire planiere : & depuis à Ligny en Barrois, où le Comte de Brienne commandoit, l'Empereur l'ayant assiegé en personne, & Bertheville Lieutenant dudict Comte estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie.

[b] Fù il vincer sempre maï laudabil cosa,
Vincasi ò per fortuna ò per ingegno,

disent-ils : Mais le Philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis : & moy aussi peu. Car il disoit que ceux qui courent à l'envy doivent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, [4] mais il ne leur est pourtant aucunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la jambe, pour le faire cheoir. Et plus genereusement encore ce grand Alexandre, à Polypercon, qui lui suadoit de se servir de l'avantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius. Point, dit-il, ce n'est pas

3 Dans sa *Cyropedie.*

b La Victoire a toûjours été une chose louable, soit que le hazard ou l'habileté nous y conduise. *Arioste* : Cant. 15. vs. 1. 2.

4 Cic. de Offic. L. iii. c. 10. *Supplantare eum qui-cum certat, aut manu depellere, nullo modo debet.*

à moy de chercher des victoires desrobées: c *malo me fortunæ pœniteat; quàm victoriæ pudeat.*

> d *Atque idem fugientem haud est dignatus Orodem*
> *Sternere, nec jactâ cæcum dare cuspide vulnus:*
> *Obvius, adversóque occurrit, seque viro vir*
> *Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis.*

CHAPITRE VII.

Que l'intention juge nos actions.

En quel sens la Mort nous acquitte de toutes nos obligations.

LA mort, dit-on, nous acquitte de toutes nos obligations. J'en sçay qui l'ont pris en diverse façon. *Henry septiesme* Roy d'Angleterre fit composition avec Dom Philippe, fils de l'Empereur Maximilian, ou pour le confronter plus honorablement, pere de l'Empereur Charles cinquiéme, que le dict Philippe remettoit entre ses mains le Duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy & retiré au Pays-bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict Duc: toutesfois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils, de le faire mourir, soudain apres qu'il seroit decedé. Dernierement en cette tragedie que le Duc d'Albe nous fit voir à Bruxelles és Comtes de Horne & d'Aiguemond, il y eut tout plain de choses remarquables: & entre autres que ledict Comte d'Aiguemond, sous la foy & asseurance duquel le Comte de Horne s'estoit venu rendre au Duc d'Albe, requit avec grande instance, qu'on le fist mourir le premier: affin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit audict Comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnée, & que le second en estoit quitte, mesmes sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces & de nos moyens.

c J'aime mieux me plaindre de la fortune, que de rougir de ma victoire. *Quinte-Curce*: L. iv. c. 13.

d Il nedaigna pas terrasser Orodes qui fuyoit, en luy lançant son javelot pour le blesser furtivement par derriere. Il alla se présenter à luy; & le combattant tête à tête il le vainquit, non par fraude ou par artifice, mais par sa propre valeur. *Æneid.* L. x. ver. 732.

A cette cause, parce que les effects & executions ne sont aucunement en notre puissance, & qu'il n'y a rien en bon escient en nostre puissance, que la volonté : en celle-là se fondent par necessité & s'establissent toutes les reigles du devoir de l'homme. Par ainsi le Comte d'Aiguemond tenant son ame & volonté endebtée à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne fust pas en ses mains, estoit sans doute absous de son devoir, quand il eust survescu le Comte de Horne. Mais le Roy d'Angleterre faillant à sa parolle par son intention, ne se peut excuser pour avoir retardé jusques apres sa mort l'execution de sa desloyauté: Non plus que le masson d'Herodote, lequel ayant loyallement conservé durant sa vie le secret des thresors du Roy d'Egypte son maistre, [1] mourant les descouvrit à ses enfans.

Satisfaction apres la mort, de nul poids.

J'ay veu plusieurs de mon temps convaincus par leur conscience retenir de l'autruy, se disposer à y satisfaire par leur testament, & apres leur decés. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une injure avec si peu de leur ressentiment & interest. Ils doivent [2] du plus leur. Et [3] d'autant qu'ils payent plus poisamment, & incommodéement, d'autant en est leur satisfaction plus juste & meritoire. La penitence demande à charger. Ceux-là font encore pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers [4] le proche à leur derniere volonté, l'ayants cachée pendant la vie. Et monstrent avoir peu de soin du propre honneur, irritans l'offensé à l'encontre de leur memoire : & moins de leur conscience, n'ayants pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent : & [5] en estendant la vie outre la leur. Iniques juges, qui remettent à juger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Je me garderay, si je puis, que ma mort die chose, que ma vie n'ayt premierement dit & apertement.

1 Herodot. L. ii. p. 151.

2 C'est à dire, *de ce qui est immediatement entre leurs mains & dont ils jouissent actuellement.* Cette pensée de montagne ne paroît pas si distinctement dans quelques nouvelles Editions où l'on a mis, *Ils doivent plus du leur.*

3 C'est à dire, *plus ils s'incommodent en rendant ce qu'ils avoient pris injustement, plus la restitution est parfaite & louable.*

4 *Leur prochain.*

5 *Faisant vivre cette malignité au delà de leur propre vie.* C'est là le veritable sens de ces paroles, *en estendant la vie outre la leur* : paroles qui paroissent d'abord assez obscures.

CHAPITRE VIII.

De l'Oysiveté.

COmme nous voyons des terres oysives, si elles sont grasses & fertilles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages & inutiles, & que pour les tenir en office, il les faut assubjectir & employer à certaines semences, pour nostre service: Et comme nous voyons, que les femmes produisent bien toutes seules, des amas & pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne & naturelle, il les faut embesongner d'une autre semence: ainsi est-il des Esprits: si on ne les occupe à certain subject, qui les bride & contraigne, ils se jettent desreiglez, par-cy par-là, dans le vague champ des imaginations.

[a] *Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis*
Sole repercussum, aut radiantis imagine Lunæ,
Omnia pervolitat latè loca, jamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti.

Et n'est folie ny reverie, qu'ils ne produisent en cette agitatino;

[b] *velut ægri somnia, vanæ*
Finguntur species.

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd: Car comme on dit, c'est n'estre en aucun lieu, que d'estre par tout.

[c] *Quisque ubique habitat, Maxime, nusquam habitat.*

L'Oisiveté jette l'Esprit dans l'égarement.

Dernierement que je me retiray chez moy, deliberé autant que je pourrois, ne me mesler d'autre chose, que de passer en repos, & à part, ce peu qui me reste de vie: il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon Esprit, que de le laisser en pleine

a Comme la Lumiere du Soleil ou de la Lune qui rejaillissant d'une Cuve d'airain pleine d'eau, vole tremblottant de tous côtez, & reflechissant dans l'air va frapper le haut du plancher. *Æneid*, L. viii. *vs.* 22, &c.

b Ils se forgent des chimeres qui ressemblent aux songes d'un malade. *Horat.* De Arte Poët. *vs.* 7. 8.

c *Qui demeure partout, n'habite nulle part.* Martial. L. vii. *Epigr.* 72.

oysiveté, s'entretenir soy-mesmes, & s'arrester & rasseoir en soy : Ce que j'esperois qu'il peust [1] meshuy faire plus aysément, devenu avec le temps, plus [2] poisant, & plus meur : Mais je trouve,

[d] *variam semper dant otia mentem*,

qu'au rebours faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy-mesmes, qu'il ne prenoit pour autruy : & m'enfante tant de chimeres & monstres fantasques les uns sur les autres, sans ordre, & sans propos, que pour en contempler à mon ayse l'ineptie & l'estrangeté, j'ay commencé de les mettre en rolle; esperant avec le temps, luy en faire honte à luy-mesmes.



CHAPITRE IX.

Des Menteurs.

Montagne reconnoit qu'il n'a pas la memoire fort heureuse.

Il n'est homme à qui il [1] siese si mal de se mesler de parler de memoire. Car je n'en recognoy quasi trace en moy : & ne pense qu'il y en ayt au monde, une autre si merveilleuse en defaillance. J'ay toutes mes autres parties viles & communes, mais en cette-là je pense estre singulier & tres-rare, & digne de gaigner nom & reputation. Outre l'inconvenient naturel que j'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande & puissante Déesse), si en mon Pays on veut dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent, qu'il n'a point de memoire : & quand je me plains du defaut de la mienne, ils me reprennent & mescroyent, comme si je m'accusois d'estre insensé. Ils ne voyent pas de chois entre memoire & entendement. C'est bien empirer mon marché. Mais ils me font tort : car il se void par experience plustost au rebours, que les memoires excellentes se joignent volontiers aux jugemens debiles. Ils me font tort en cecy, qui ne sçay rien si bien

1 *Desormais.*
2 *Solide.*
d *L'Oisiveté nous porte à mille extravagances.* Lucan. L. iv. *vs.* 704.

1 *Siese* se trouve dans les plus anciennes Editions qui ont paru tant avant qu'après la mort de Montagne. On a mis *seye* dans les dernieres; & c'est comme on parle aujourd'hui.

faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude. On se prend de mon affection à ma memoire, & d'un defaut naturel, on en fait un defaut de conscience. Il a oublié, dict-on, cette priere ou cette promesse : il ne se souvient point de ses amys : il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. Certes je puis aysément oublier : mais de mettre à nonchalloir la charge que mon amy m'a donnée, je ne le fay pas. Qu'on se contente de sa misere, sans en faire une espece de malice : & de la malice autant ennemye de mon humeur.

Avantages qu'il tire de son manque de memoire.

Je me console aucunement : Premierement sur ce que c'est un mal duquel principallement j'ay tyré la raison de corriger un mal pire, qui se fust facilement produit en moy, sçavoir est l'ambition : car cette deffaillance est insurportable à qui s'empestre des negociations du monde. Que comme disent plusieurs pareils exemples du progrés de nature, elle a volontiers fortifié d'autres facultés en moy, à mesure que cette-cy s'est affoiblie, & irois facilement couchant & allanguissant mon esprit & mon jugement, sur les traces d'autruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions & opinions estrangeres m'estoient presentes par le benefice de la memoire. Que mon parler en est plus court : Car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere, que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, j'eusse assourdi tous mes amys de babil : les subjects esveillans cette telle quelle faculté que j'ay de les manier & employer, eschauffant & attirant mes discours. C'est pitié : [2] je l'essaye par la preuve d'aucuns de mes privez amys : à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere & presente, ils reculent si arriere leur narration, & la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté : s'il ne l'est pas, vous estes à maudire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur jugement. Et c'est chose difficile, de fermer un propos, & de le coupper depuis [3] qu'on est arrouté. Et n'est rien, où la force d'un cheval se connoisse plus, qu'à faire un arrest rond & net. Entre les pertinens mesmes, j'en voy qui veulent & ne se peuvent deffaire

2 *Je le vois par l'exemple d'aucuns &c.*
3 *Qu'on est en train.* —— *Arrouter*, c'est, dit *Nicot*, mettre en chemin, acheminer.

de leur course. Cependant qu'ils cherchent le point de clorre le pas, ils s'en vont balivernant & trainant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Sur tout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passées demeure, & ont perdu la souvenance de leurs redites. J'ay veu des recits bien plaisants, devenir tres-ennuyeux, en la bouche d'un Seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abbreuvé cent fois. Secondement qu'il me souvient moins des offenses receuës, ainsi que disoit cet ancien. Il me faudroit un protocolle: comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page à tous les coups qu'il se mettoit à table, [4] luy vinst rechanter par trois fois à l'oreille, *Sire, souviennevous des Atheniens;* & que les lieux & les livres que je revoy, me rient tousjours d'une fresche nouvelleté.

Un menteur doit avoir bonne memoire.

Ce n'est pas sans raison qu'on dit, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doit pas mesler d'estre menteur. Je sçay bien que les Grammairiens font difference, entre *dire mensonge*, & *mentir:* & disent que dire mensonge, c'est dire chose fausse, mais qu'on a pris pour vraye; & que la definition du mot de mentir en Latin, d'où nostre François est party, porte autant comme [5] aller contre sa conscience: & que par consequent cela ne touche que ceux qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels je parle. Or ceux icy, ou ils inventent marc & tout, ou ils déguisent & alterent un fons veritable. Lors qu'ils déguisent & changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est mal-aisé qu'ils ne se desferrent: parce que la chose, comme elle est, s'estant logée la premiere dans la memoire, & s'y estant empreincte, par la voye de la connoissance & de la science, il est mal-aisé qu'elle ne se represente à l'imagination, délogeant la fausseté, qui n'y peut avoir le pied si ferme, ny si rassis: & que les circonstances du premier aprentissage, se coulant à tous coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces raportées fausses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire, qui choque leur fausseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter.

4 *Herodote* L. v. p. 374. Δέσποτα, μέμνεο τῶν Ἀθηναίων.
5 *Mentiri*, contra mentem iie.

Toutefois encore cecy, parce que c'est un corps vain, & sans prise, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseurée. De quoy j'ay souvent veu l'experience, & plaisamment, aux despens de ceux qui font profession de ne former autrement leur parole, que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, & qu'il plaist aux Grands à qui ils parlent. Car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy & leur conscience, estans subjettes à plusieurs changemens, il faut que leur parole se diversifie quant & quant: d'où il advient que de mesme chose, ils disent, tantost gris, tantost jaune: à tel homme d'une sorte, à tel d'une autre: & si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient ce bel art? Outre ce qu'imprudemment ils se desferrent eux-mesmes si souvent: car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes, qu'ils ont forgées en un mesme subject? J'ay veu plusieurs de mon temps, envier la reputation de cette belle sorte de prudence: qui ne voyent pas, que si la reputation y est, l'effect n'y peut estre.

Le Mensonge, vice très-odieux.

En verité le mentir est un maudit vice. Nous ne sommes hommes, & ne nous tenons les uns aux autres que par la parole. Si nous en connoissions l'horreur & le poids, nous le poursuivrions à feu, plus justement que d'autres crimes.

Le mensonge & l'opiniastreté, deux vices qu'il faut reprimer d'abord dans les Enfans.

Je trouve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux Enfans des erreurs innocentes, tres mal à propos, & qu'on les tourmente pour des actions temeraires, qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule, & un peu au dessous, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on devroit à toute instance combattre la naissance & le progrez: elles croissent quant & eux: & depuis qu'on a donné ce faux train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer. Par où il advient, que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subjects & asservis. J'ay un bon garçon de tailleur, à qui je n'ouy jamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes: car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur. Mais le revers de la verité a cent mille figures, & un champ indefiny

indefiny. Les Pythagoriens font le Bien certain & finy, le Mal infiny & incertain. Mille routtes desvoyent du blanc: une y va. Certes je ne m'asseure pas, que je peusse venir à bout de moy, à guarentir un danger evident & extresme, par une effrontée & solennelle mensonge. Un ancien Pere dit, que nous sommes mieux en la compagnie d'un chien cognu, qu'en celle d'un homme, duquel le langage nous est inconnu : [a] *Ut externus alieno non sit hominis vice.* Et de combien est le langage faux moins sociable que le silence ?

Le Roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet par ce moyen, *Francisque Taverna*, ambassadeur de François Sforce Duc de Milan, homme tres-fameux en science de parlerie. Cettuy-cy avoit esté despesché pour excuser son maistre envers sa Majesté, d'un fait de grande consequence, qui estoit tel. Le Roy pour maintenir tousjours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernierement chassé, mesme au Duché de Milan, avoit advisé d'y tenir pres du Duc un Gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui fist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres : d'autant que le Duc, qui dependoit beaucoup plus de l'Empereur (lors principallement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niece, fille du Roy de Dannemarc, qui est à present douairiere de Lorraine) ne pouvoit descouvrir avoir aucune pratique & conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un Gentil-homme Milannois, escuyer d'escurie chez le Roy, nommé *Merveille*. Cettuy-cy despesché avecques lettres secrettes de creance & instructions d'Ambassadeur ; & avec d'autres lettres de recommendation envers le Duc, en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque & la montre, fut si long temps aupres du Duc, qu'il en vint quelque ressentiment à l'Empereur : qui donna cause à ce qui s'ensuivit apres, comme nous pensons : Ce fut, que [6] sous couleur de quelque meurtre, voila le

Ambassadeur surpris dans un mensonge par François I.

a *De sorte que deux personnes de diverses Nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre.* —— C'estun passage de Pline, mais que Montagne a tronqué pour l'adapter à sa pensée. Il y a dans Pline, *ut externus alieno pene non sit hominis vice*, Nat. Hist. L. vii. c. 1. « de sorte « que deux personnes de differens Païs ne sont « presque pas des hommes l'un à l'égard de « l'autre. »

6 *Memoires de Martin Du Bellay*, L. iv. fol. 153. & suiv. Edit. de Paris, an. 1573.

Duc qui luy faict trancher la teste de belle nuict, & son procés faict en deux jours. Messire Francisque estant venu prest d'une longue deduction contrefaicte de cette histoire ; car le Roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à tous les Princes de Chrestienté, & au Duc mesmes : fut ouy aux affaires du matin, & ayant estably pour le fondement de sa cause, & dressé à cette fin, plusieurs belles apparences du faict : Que son maistre n'avoit jamais pris nostre homme, que pour gentil-homme privé, & sien subject, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, & qui n'avoit jamais vescu là sous autre visage : desadvouant mesme avoir sceu qu'il fust en estat de la maison du Roy, ny connu de luy, tant s'en faut qu'il le prist pour ambassadeur. Le Roy à son tour le pressant de diverses objections & demandes, & le chargeant de toutes parts, l'acculla enfin sur le point de l'execution faicte de nuict, & comme à la desrobée. A quoy le pauvre homme embarrassé, respondit, pour faire l'honneste, que pour le respect de sa Majesté, le Duc eust esté bien marry, que telle execution se fust faicte de jour. Chacun peut penser, comme il fut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroit d'un tel nez que celuy du Roy François.

Autre Ambassadeur surpris en faute par Henry VIII. *Roy d'Angleterre.*

Le Pape Jule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le Roy d'Angleterre, pour l'animer contre le Roy François, l'Ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, & le Roy d'Angleterre s'estant arresté en sa responce, aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il faudroit pour combattre un Roy si puissant, & en alleguant quelques raisons : l'ambassadeur repliqua mal à propos, [7] qu'il les avoit aussi considerées de sa part, & les avoit bien dites au Pape. De cette parole si esloignée de sa proposition, qui estoit de le pousser incontinent à la guerre, le Roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet Ambassadeur, de son intention particuliere pendoit du costé de France, &

7 *Erasme* dans un de ses Livres intitulé LINGUA, raconte ce Fait comme arrivé dans le temps qu'il étoit lui-même en Angleterre. *Ea vox excepta*, dit-il, *mox suspicionem injecit Magnatibus, quòd Pontificis oratorem professus, nonnihil faveret Gallo. Deinde cùm observatus, deprehenderetur cum Oratore Gallorum nocturnis horis miscere colloquium, abductus est in carcerem, omnibúsque fortunis exutus est, ne vitâ quidem incolumi si venisset in manus Julii. Atqui hic linguæ lapsus effecit, ut Rex qui fortè prorogando negotio dissidium compositurus erat, bellum acceleraret*, OPERUM ERASMI in folio, Lugd. Batav. an. 1703. *Tom. iv. Col.* 684. C.

en ayant adverty son maistre, ses biens furent confisquez; & ne tint à guere qu'il n'en perdist la vie.

CHAPITRE X.

Du parler prompt ou tardif.

ONC *ne furent à tous toutes graces données.* Aussi voyons-nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité & la promptitude, & ce qu'on dit, le boutehors si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests: les autres plus tardifs ne parlent jamais rien qu'elabouré & premedité.

Comme on donne des regles aux Dames de prendre les jeux & les exercices du corps, selon l'avantage de ce qu'elles ont le plus beau: si j'avois à conseiller de mesmes, en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle, que les prescheurs & les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieux prescheur, ce me semble, & l'autre mieux advocat: Parce que la charge de celuy-là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; & puis sa carriere se passe d'un fil & d'une suite, sans interruption: là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice, & les responses improuveuës de sa partie adverse, le rejettent de son branle, où il luy faut sur le champ prendre nouveau party. Si est-ce qu'à l'entreveuë du Pape Clement & du Roy François à Marseille, il advint tout au rebours, que Monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au Pape, & l'ayant de longue main pourpensée, voire, à ce qu'on dict, apportée de Paris toute preste, le jour mesme qu'elle devoit estre prononcée, le Pape se craignant qu'on luy tinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des autres Princes qui estoyent autour de luy, manda au Roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps & au lieu, mais de fortune, tout autre que celuy, sur lequel Monsieur Poyet

Le parleur tardif, propre pour être prêcheur.

Le prompt, pour être Avocat.

s'estoit travaillé : de façon que sa harangue demeuroit inutile, & luy en falloit promptement refaire une autre. Mais s'en sentant incapable, il fallut que Monsieur le Cardinal du Bellay en prist la charge. La part de l'advocat est plus difficile que celle du Prescheur : & nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables Advocats que Prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit, d'avoir son operation prompte & soudaine, & plus le propre du jugement, de l'avoir lente & posée. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer : & celuy aussi, à qui le loisir ne donne advantage de mieux dire, ils sont en pareil degré d'estrangeté.

Severus Cassius parloit mieux sans preparation.

On recite de Severus Cassius, [1] qu'il disoit mieux sans y avoir pensé : qu'il devoit plus à la fortune qu'à sa diligence : qu'il luy venoit à profit d'estre troublé en parlant : & que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la colere ne luy fist redoubler son eloquence. Je cognois par experience cette condition de nature, qui ne peut soustenir une vehemente premeditation & laborieuse : si elle ne va gayement & librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aucuns ouvrages qu'ils puent à l'huyle & à la lampe, pour certaine aspreté & rudesse, que le travail imprime en ceux où il a grande part. Mais outre cela, la sollicitude de bien faire, & cette contention de l'ame trop bandée & trop tendue à son entreprise, la rompt & l'empesche, ainsi qu'il advient à l'eau, qui par force de se presser de sa violence & abondance, ne peut trouver issuë en un goulet ouvert. En cette condition de nature, dequoy je parle, il y a quant & quant aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlée & picquée par ces passions fortes, comme la colere de Cassius, (car ce mouvement seroit trop aspre) elle veut estre non pas secouée, mais sollicitée : elle veut estre eschauffée & resveillée par les occasions estrangeres, presentes & fortuites. Si elle va toute seule, elle ne fait que trainer & languir : l'agitation est sa vie & sa grace. Je ne me tiens pas bien en ma possession & disposition : le hazard y a plus de

1 Ut præsentis animi & majoris ingenii quàm studii magis placebat in his quæ inveniebat, quàm in his quæ attulerat.------Iratus commodiùs dicebat. Ideò diligentissimè cavebant homines, ne dicentem interpellarent.----Meliùs semper fortuna quàm cura, de illo merebat. *Epitoma Controversiarum* M. Senecæ PRÆF. L. iii. p. 274. Genevæ an. 1626.

droit que moy : l'occasion, la compagnie, le branle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que je n'y trouve lorsque je le sonde & employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieux que les escrits, s'il y peut avoir chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, que je ne me trouve pas où je me cherche : & me trouve plus par rencontre, que par l'inquisition de mon jugement. J'auray eslancé quelque subtilité en escrivant. J'entens bien, [2] mornée pour un autre, affilée pour moy. Laissons toutes ces honnestetez. Cela se dit par chacun selon sa force. Je l'ay si bien perdue que je ne sçay ce que j'ay voulu dire : & l'a l'estranger descouverte parfois avant moy. Si je portois le rasoir par tout où cela m'advient, je me desferois tout. Le rencontre [3] m'en offrira le jour quelque autre fois, plus apparent que celuy du midy : & me fera estonner de ma hesitation.

CHAPITRE XI.

Des Prognostications.

QUant aux oracles, il est certain que [1] bonne piece avant la venuë de Jesus Christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit : car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance. Et ces mots sont à luy : [a] *Cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modò nostrâ ætate, sed jamdiu, ut nihil possis esse contemptius ?* Mais quant aux autres prognostiques, qui se tiroyent de l'anatomie des bestes aux sacrifices ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles,

2 *C'est à dire*, imparfaite & sans force pour un autre ; fine & délicate pour moi. --- *Morné*, dit Nicot, *avorton*, né devant son terme, *abortivus*.

3 *Une autrefois le hazard m'en offrira le sens, plus clair que le jour en plein midi.*

1 *Long-temps*, ou comme on a mis dans les dernières Editions, *dès long-temps*.

a D'où vient qu'il ne se rend plus d'Oracles à Delphes, non seulement à présent, mais depuis fort long-temps, de sorte qu'on ne peut rien voir de plus meprisé ? *Cic.* de Divinat. L. ii. c. 52.

du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, ([b] *Aves quasdam rerum augurandarum causâ natas esse putamus*) des foudres, du tournoyement des rivieres: [c] *Multa cernunt aruspices: multa augures provident: multa oraculis declarantur: multa vaticinationibus: multa somniis: multa portentis*, & autres sur lesquels l'ancienneté appuyoit la pluspart des entreprises, tant publicques que privées; nostre Religion les a abolies. Et encore qu'il reste entre nous quelques moyens de divination és astres, és esprits, és figures du corps, és songes, & ailleurs: notable exemple de la forcenée curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez affaire à digerer les presentes,

[d] *cur hanc tibi, rector Olympi,*
Sollicitis visum mortalibus addere curam,
Noscant venturas ut dira per omnia clades?
. . . .
. . . .
Sit subitum quodcunque paras, sit cæca futuri
Mens hominum fati, liceat sperare timenti:

[e] *Ne utile quidem est scire quid futurum sit: Miserum est enim nihil proficientem angi:* Si est-ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voylà pourquoy l'exemple de François Marquis de Sallusse m'a semblé remarquable: car Lieutenant du Roy François en son armée delà les monts, infiniment favorisé de nostre cour, & obligé au Roy du Marquisat mesmes, qui avoit esté confisqué de son frere: au reste ne se presentant occasion [1] de le faire, son affection mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux

b Nous croyons qu'il y a des Oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des Augures. *Cic.* de Nat. Deor. L. ii. c. 64.

c Les Aruspices voyent quantité de choses: les Augures en prévoyent aussi bon nombre: plusieurs choses sont manifestées par les Oracles, & plusieurs par les Devins, par les Songes, & les Prodiges. *Id.* ibid. c. 65.

d Pourquoi, ô Recteur des Cieux, as tu voulu ajoûter ce souci à tant d'autres qui tourmentent les pauvres Mortels, qu'ils puissent connoître leurs malheurs à venir par de funestes présages? ------Fais plûtôt que tout ce que tu leur prépares, arrive à l'improviste; & que l'Esprit de l'Homme ne voye rien de l'Avenir, afin qu'au milieu de ses craintes il lui soit permis d'esperer. *Lucan.* L. ii. *vs.* 4,5,6.—14. 15.

e Et l'on ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver: car il est triste de se tourmenter pour neant. *Cic.* de Nat. Deor. L. iii. c. 6.

1 C'est à dire, *de changer de parti*, comme Montagne ledit immediatement après. Dans les

belles prognostications qu'on faisoit lors courir de tous costez à l'advantage de l'Empereur Charles cinquiesme, & à nostre desavantage (mesmes en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome fut baillée grande somme d'argent au change, pour cette opinion de nostre ruine) qu'apres s'estre souvent condolu à ses privez, des maux qu'il voyoit inevitablement preparez à la Couronne de France, & aux amis qu'il y avoit, [3] il se revolta, & changea de parti : à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combatu de diverses passions: car ayant & villes & forces en sa main, l'armée ennemie sous Antoine de Leve à trois pas de luy, & nous sans soupçon de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne fit : Car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme, ny ville que Fossan : encore apres l'avoir long-temps contestée.

[f] *Prudens futuri temporis exitum*
Caliginosâ nocte premit Deus,
Ridétque si mortalis ultra
Fas trepidat.
——Ille potens sui
Lætúsque deget, cui licet in diem
Dixisse, vixi, cras vel atrâ
Nube polum, pater, occupato,
Vel sole puro.

[g] *Lætus in præsens animus, quod ultra est,*
Oderit curare.

[4] Et ceux qui croyent ce mot au contraire, le croyent à tort. *Istâ*

dernieres Editions quelqu'un choqué de cette suspension de sens, a mis ici, *au reste ne se présentant occasion de tourner sa robe, son affection même y contredisant*, &c.

3 En 1536.

f Jupiter enveloppe exprès dans une Nuit obscure tous les évenemens à venir; & se rit d'un Mortel qui porte ses inquietudes plus loin qu'il ne devroit——Celui-là sera veritablement maître de lui-même, & vivra content, qui à la fin de chaque jour peut dire, J'ai passé agréablement cette journée : Que demain tu nous donnes, ô Jupiter, de la pluye ou du beau temps, c'est dequoi je ne me mets point en peine. *Horat*. Od. 29. L. iii. *vs*. 29. &c.——41. &c.

g Un Esprit satisfait du présent, n'aimera point de s'embarrasser de l'avenir. *Horat*. Od. 16. L. ii. *vs*. 25. 26.

4 Ce que Montagne dit ici, paroît d'abord

ſic reciprocantur, ut & ſi divinatio ſit, dij ſint: & ſi dij ſint, ſit divinatio. Beaucoup plus ſagement Pacuvius,

[h] *Nam iſtis qui linguam avium intelligunt,*
Pluſque ex alieno jecore ſapiunt, quàm ex ſuo;
Magis audiendum quàm auſcultandum cenſeo.

Estrange origine de l'Art de deviner.

Cette tant celebrée art de deviner des Toſcans naſquit ainſi: Un laboureur perçant de ſon coultre profondement la terre, [5] en vid ſourdre *Tages* Demidieu, d'un viſage enfantin, mais de ſenile prudence. Chacun y accourut, & furent ſes paroles & ſcience recueillie & conſervée à pluſieurs ſiecles, contenant les principes & moyens de cette art. Naiſſance conforme à ſon progrez. J'aymerois bien mieux reigler mes affaires par le ſort des dez que par ces ſonges. Et de vray en toutes Republiques on a tousjours laiſſé bonne part d'auctorité au ſort. Platon en la police qu'il forge à diſcretion, luy attribue la deciſion de pluſieurs effects d'importance, & veut entre autres choſes, [6] que les mariages ſe facent par ſort entre les bons. Et donne ſi grand poids à cette election fortuire, que les enfans qui en naiſſent, il ordonne qu'ils ſoyent nourris au païs: ceux qui naiſſent des mauvais, en ſoyent mis hors: Toutesfois ſi quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'adventure à montrer en croiſſant quel-

obſcur; & il n'eſt pas aiſé d'en voir la liaiſon avec ce qui précede. Mais cet embarras vient ſurtout de la tranſpoſition hardie & inuſitée qu'il a faite de ces deux mots, *au contraire*, qui devroient être placez ainſi; *Et au contraire, ceux qui croyent ce mot, le croyent à tort.* On s'y eſt mépris dans la derniére Traduction Angloiſe de Montagne: aſſez fidelle d'ailleurs, & très-élegante. Juſqu'ici Montagne avoit condamné aſſez ouvertement les prognoſtiques qu'on tire de pluſieurs ſignes de l'Avenir, fondez ſur la pure fantaiſie des hommes: & maintenant il ſe déclare contre ce Principe des Stoïciens, cité par Ciceron, que *S'il y a une Divination, il y a des Dieux; & que s'il y a des Dieux, il y a une Divination*, De Divinat. L. iii. c. 6.---J'expliquerai plus particulierement dans la Préface la raiſon du défaut de liaiſon qu'on a tant blâmé dans le ſtile de Montagne. Il eſt certain que la liaiſon de ſes penſées doit ſouvent échapper à la vuë d'un Lecteur peu attentif: mais j'eſpere de faire voir à l'œil, qu'elle eſt pourtant très-réelle pour l'ordinaire.

h Car pour ceux qui entendent le Langage des Oiſeaux, & qui ſont plus éclairez par le foye d'un Animal que par leur propre raiſon, je penſe qu'il vaut mieux les écouter que les croire. *Pacuvius* apud Cic. *De Divinat.* L. i. c. 57.

5 *Cic.* de Divinat. L. ii. c. 23.

6 C'eſt dans ſa *Republique*, Liv. V. où il veut que les Chefs de la Republique faſſent en ſorte que les excellens hommes ſoient mariez avec les plus excellentes femmes, & au contraire que les hommes les plus mépriſables ſoient mariez avec des femmes de leur caractere, mais que la choſe ſoit décidée par un eſpece de ſort, menagé avec tant d'artifice (*κλῆροι-----ποιητοὶ κομψοί*) que ces derniers s'en prennent à la fortune, & non pas à leurs Gouverneurs. *Ce n'eſt point là un exemple d'une élection fortuite: & par conſéquent Montagne pouvoit bien ſe paſſer de nous le citer ici.*

que

que bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeller, & exiler aussi celuy d'entre les retenus, qui montrera peu d'esperance de son adolescence. J'en voy qui estudient & glosent leurs Almanacs, & nous en alleguent l'authorité aux choses qui se passent. A tant dire, il faut qu'ils dient & la verité & le mensonge. [i] *Quis est enim, qui totum diem jaculans, non aliquando conlineet?* Je ne les estime de rien mieux, pour les voir tomber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude, s'il y avoit regle & verité à mentir tousjours. Joint que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires & infinis: & fait-on valoit leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroiables, & prodigieuses. Ainsi respondit *Diagoras*, qui fut surnommé l'Athée, estant en la Samothrace, à celuy qui en luy montrant au Temple force vœux & tableaux de ceux qui avoyent eschapé le naufrage, luy dit: Et bien vous, qui pensez que les Dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dittes-vous de tant d'hommes sauvez par leut grace? [7] *Il se fait ainsi*, respondit-il: *Ceux-là ne sont pas peints qui sont demeurez noyez, en bien plus grand nombre.* Cicero dit, [8] que le seul Xenophanes Colophonien entre tous les Philosophes, qui ont advoué les Dieux, a essayé de desracinet toute sorte de divination. D'autant est-il moins de merveille, si nous avons veu par fois à leur dommage, aucunes de nos ames Principesques s'arrestet à ces vanitez. Je voudrois bien avoir reconnu de mes yeux ces deux merveilles, du livre de *Joachim* Abbé Calabrois, qui prédisoit tous les Papes futurs; leurs noms & formes: Et celuy de *Leon* l'Empereur, qui prédisoit les Empereurs & Patriarches de Grece. Cecy ay-je reconnu de mes yeux, qu'és confusions publiques, les hommes estonnez de leur fortune, se vont rejettant comme à toute superstition, à rechercher au Ciel les causes & menaces anciennes de leur malheur: & y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé, qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus & oisifs, ceux qui sont duicts à cette subtilité de les replier & des-

i Qui est-ce qui s'exerçant tout le jour à tirer, ne donne pas quelquefois au but? *Cic.* de Divinat. L. ii. c. 59.

7 *Ita fit*, inquit, *illi enim nusquam picti sunt, qui naufragium fecerunt, in marique perierunt.* Cic. de Natur. Deor. L. iii. c. 37.

8 *Cic.* de Divinat. L. i. c. 3.

nouër, seroyent en tous escrits capables de trouver tout ce qu'ils y demandent. Mais sur tout leur preste beau jeu, le parler obscur, ambigu & fantastique du jargon prophetique, auquel leurs autheurs ne donnent aucun sens clair, afin que la posterité y en puisse appliquer de tel qu'il luy plaira.

L'Opinion de Montagne sur le Demon de Socrate.

Le demon de Socrates estoit à l'advanture certaine impulsion de volonté; qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours. En une ame bien espurée, comme la sienne, & préparée par continu exercice de sagesse & de vertu, il est vray-semblable que ces inclinations, quoy que temeraires & indigestes, estoyent tousjours importantes & dignes d'estre suivies. Chacun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente & fortuite. C'est à moy de leur donner quelque authorité, qui en donne si peu à nostre prudence. Et en ay eu de pareillement foibles en raison, & violentes en persuasion, ou en dissuasion qui estoit plus ordinaire à Socrates, ausquelles je me laissay emporter si utilement & heureusement, qu'elles pourroyent estre jugées tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII.

De la Constance.

Où gist la constance & la resolution.

LA loy de la resolution & de la constance ne porte pas que nous ne nous devions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maux & inconveniens qui nous menassent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent. Au rebours, tous moyens honestes de se garantir des maux, sont non seulement permis, mais louables. Et le jeu de la constance se jouë principalement à porter de pied ferme, les inconveniens où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a soupplesse de corps, ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue. Plusieurs Nations tres belliqueuses se

ſervoyent en leur faits d'armes, de la fuite, pour advantage principal, & montroyent le dos à l'ennemy plus dangereuſement que leur viſage. Les Turcs en retiennent quelque choſe. Et Socrates [1] en Platon ſe mocque de Laches, qui avoit definy la fortitude, ſe tenir ferme en ſon rang contre les ennemis. Quoy, fit-il, ſeroit-ce donc laſcheté de les battre en leur faiſant place? Et luy allegue Homere, qui loüe en Æneas la ſcience de fuir. Et parce que Laches ſe r'adviſant, advouë cet uſage aux Scythes, & enfin generallement à tous gens de cheval: il luy allegue encore l'exemple des gens de pied Lacedemoniens (nation ſur toutes duitte à combattre de pied ferme) qui en la journée de Platées, ne pouvant ouvrir la phalange Perſienne, s'adviſerent de s'eſcarter & [2] ſier arriere: pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre & diſſoudre cette maſſe, en les pourſuivant. Par où ils ſe donnerent la victoire. Touchant les Scythes, on dit d'eux, quand Darius alla pour les ſubjuguer, qu'il manda à leur Roy force reproches, pour le voir touſjours reculant devant luy, & gauchiſſant la meſlée. A quoy Indathyrſes (car ainſi ſe nommoit-il) fit reſponſe, [3] « que ce n'eſtoit pour avoir peur « de luy, ny d'homme vivant: mais que c'eſtoit la façon de mar« cher de ſa nation: n'ayant ny terre cultivée, ny ville, ny maiſon « à deffendre, & à craindre que l'ennemy en peuſt faire profit. « Mais s'il avoit ſi grand' faim d'en manger, qu'il approchaſt pour « voir le lieu de leurs anciennes ſepultures, & que là il trouveroit « à qui parler tout ſon ſaoul. » Toutefois aux canonnades, depuis qu'on leur eſt planté en butte, comme les occaſions de la guerre portent ſouvent, il eſt meſſeant de s'esbranler pour la menace du coup: d'autant que par ſa violence & viteſſe, nous le tenons inevitable: & en y a maint un qui pour avoir ou hauſſé la main, ou baiſſé la teſte, en a pour le moins appreſté à rire à ſes compagnons. Si eſt-ce qu'au voyage que l'Empereur Charles cinquieſme fit contre nous en Provence, *le Marquis de Guaſt* eſtant allé reconnoiſtre la ville d'Arles, & s'eſtant jetté hors du couvert d'un moulin à

1 Dans ſon Dialogue, intitulé *Lachés*.

2 *Sier*, terme de marine qui veut dire, *tourner*, *virer*.

3 Herodot. L. iv. p. 300. 301.

vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, fut apperceu par les Seigneurs de Bonneval & Senechal d'Agenois, qui se promenoyent sus le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au Sieur de Villiers Commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une coulevrine, que sans ce que le dict Marquis voyant mettre le feu se lança à quartier, il fut tenu qu'il en avoit dans le corps. Et de mesmes quelques années auparavant, *Laurent de Medicis*, Duc d'Urbin, pere de la Royne mere du Roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane : car autrement le coup, qui ne luy rasa que le dessus de la teste, luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvemens se fissent [4] avecques discours : car quel jugement pouvez-vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine? & est bien plus aisé à croire, que la fortune favorisa leur frayeur : & que ce seroit moyen une autrefois aussi bien pour se jetter dans le coup, que pour l'eviter. Je ne me puis deffendre si le bruit esclatant d'une harquebusde vient à me frapper les oreilles à l'improuveu, en lieu où je ne le deusse pas attendre, qui je n'en tressaille : ce que j'ay veu encores advenir à d'autres qui valent mieux que moy. Ny n'entendent les Stoïciens, que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions & fantasies qui luy surviennent : ains comme à une subjection naturelle consentent qu'il cede au grand bruit du ciel, ou d'une ruine, pour exemple, jusques à la palleur & contraction (ainsi aux autres passions) pourveu que son opinion demeure sauve & entiere, & que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ni alteration quelconque, & qu'il ne preste nul consentement à son effroy & souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesmes en la premiere partie, mais tout autrement en la seconde. Car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle : ains va penetrant jusques au siege de sa raison, l'infectant & la corrompant. Il juge selon icelles, & s'y conforme. Voyez bien disertement & plainement l'estat du sage Stoïque :

Premiers mouvemens des Passions, permis au sage.

4 *Par raisonnement*. Montagne se sert souvent du mot de *discours* en ce sens-là, comme je le remarque ailleurs.

[a] *Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.*
Le sage Peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.



CHAPITRE XIII.

Ceremonie de l'entreveuë des Rois.

Devoir du Gentilhomme envers un Grand qui va le visiter.

IL n'est subject si vain, qui ne merite un rang en cette rapsodie. A nos reigles communes, ce seroit une notable discourtoisie & à l'endroit d'un pareil, & plus à l'endroit d'un Grand, de faillir à vous trouver chez vous, quand il vous auroit adverty d'y devoir venir : Voire, adjoustoit la Royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un Gentil-homme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit : & qu'il est plus respectueux & civil de l'attendre, pour le recevoir, ne fust que de peur de faillir sa route : & qu'il suffit de l'accompagner à son partement. Pour moy j'oublie souvent l'un & l'autre de ces vains offices : comme je retranche en ma maison autant que je puis de la ceremonie. Quelqu'un s'en offense : qu'y ferois-je ? Il vaut mieux que je l'offense pour une fois, que moy tous les jours : ce seroit une subjection continuelle. A quoy faire fuit-on la servitude des Cours, si on l'entraine jusques en sa taniere ? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblées, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieux deu aux plus apparens de se faire attendre.

Ceremonie ordinaire à l'entrevue des Princes.

Toutesfois à l'entreveuë qui se dressa du Pape [1] Clement, & du Roy François à Marseille, le Roy y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloigna de la ville, & donna loisir au Pape de deux ou trois jours pour son entrée & refreschissement, avant qu'il le vinst

a *Les pleurs ont beau couler, son Ame est inflexible.* Virg. L. iv. *vs.* 449.
1 Septiéme du nom, en 1533.

trouver. Et de mesmes à l'entrée aussi [2] du Pape & de l'Empereur à Bouloigne, l'Empereur donna moyen au Pape d'y estre le premier & y survint apres luy. C'est, disent-ils, une ceremonie ordinaire aux abouchemens de tels Princes, que le plus grand soit avant les autres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se fait l'assemblée: & le prennent de ce biais, que c'est afin que cette apparence tesmoigne, que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, & le recherchent, non pas luy eux.

Trop d'exactitude dans la Civilité est blâmable.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité & chasque vacation a sa civilité particuliere. J'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, & ay vescu en assez bonne compagnie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre Françoise: & en tiendrois eschole. J'aime à les ensuivre, mais non pas si couardement, que ma vie en demeure contrainćte. Elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. J'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, & importuns de courtoisie.

Avantages d'une Civilité bien entendue.

C'est au demeurant une tres-utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace & la beauté, conciliatrice des premiers abords de la societé & familiarité: & par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autruy, & à exploitter & produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant & communicable.

CHAPITRE XIV.

On est puny pour s'opiniastrer en une Place sans raison.

Vaillance, & ses limites.

LA vaillance a ses limites, comme les autres vertus: lesquels franchis, on se trouve dans le train du vice, en maniere que par chez elle on se peut rendre à la temerité, obstination & folie,

2 Du même Pape *Clement* VII. & de *Charles-Quint*, sur la fin de l'an 1532.

qui n'en sçait bien les bornes, malaisez en verité à choisir sur leurs confins.

De cette consideration est née la coustume, que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceux qui s'opiniastrent à defendre une Place, qui par les regles militaires ne peut estre soustenuë. Autrement sous l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier qui n'arrestat une armée. Monsieur le Connestable de Mommorency au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, & se loger aux fauxbourgs S. Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra jusques à se faire battre, fit pendre tout ce qui estoit dedans : Et encore depuis accompagnant Monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant pris par force le chasteau de Villane, & tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, horsmis le Capitaine & l'Enseigne, il les fit pendre & estrangler pour cette mesme raison : Comme fit aussi le Capitaine Martin du Bellay lors gouverneur de Turin, en cette mesme contrée, le Capitaine de S. Bony : le reste de ses gens ayant esté massacré à la prise de la place. Mais d'autant que le jugement de la valeur & foiblesse du lieu, se prend par l'estimation & contrepoids des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit justement contre deux coulevrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons) où se met encore en compte la grandeur du Prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doit, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé-là. Et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eux & de leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le cousteau par tout où ils trouvent resistance, autant que fortune leur dure : Comme il se voit par les formes de sommation & deffi, que les Princes d'Orient & leurs successeurs, qui sont encores, ont en usage, fiere, hautaine & pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugais escornerent les Indes, ils trouverent des Estats avec cette loy universelle & inviolable, que tout ennemy vaincu par le Roy en presence, ou par son Lieutenant, est hors de composition de rançon & de mercy. Ainsi sur tout il se faut garder, qui peut, de tomber entre les mains d'un Juge ennemy, victorieux & armé.

Deffense trop opiniâtre dans une Place, pourquoi punie.

CHAPITRE XV.

De la punition de la coüardise.

Lâcheté, comment doit être punie en un soldat.

J'Ouy autrefois tenir à un Prince, & tresgrand Capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condamné à mort: luy estant à table fait recit du procés du Seigneur de Vervins, qui fut condamné à mort pour avoir rendu Boulogne. A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les fautes qui viennent de nostre foiblesse, & celles qui viennent de nostre malice. Car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les regles de la raison, que nature a empreintes en nous: & en celles-là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature pour nous avoir laissé en telle imperfection & deffaillance. De maniere que prou de gens ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous, que de ce que nous faisons contre nostre conscience. Et sur cette regle est en partie fondée l'opinion de ceux qui condamnent les punitions capitales aux heretiques & mescreans, & celle qui establit qu'un Advocat & un Juge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Comment on punit communement la poltronnerie.

Mais quant à la coüardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte & ignominie. Et tien-on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas: & qu'avant luy les loix de Grece punissoyent de mort ceux qui s'en estoyent fuis d'une bataille: là où il ordonna seulement [1] qu'ils fussent par trois jours assis emmy la place publicque, vestus de robe de femme: esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant fait revenir le courage par cette honte. [a] *Suffundere malis hominis sanguinem quàm effundere.* Il semble aussi que les loix Romaines pu-

1 *Diodore de Sicile*: L. xii. c. 4.

a Songez plûtôt à faire monter le sang au visage d'un homme qu'à le lui tirer des veines. *Tertul.* in Apologet. p. 583. Tom. ii. Edit. *Beati Rhenani*, Parisiis an 1566. *Dans cet endroit Tertulien parle d'une Loi trop cruelle contre les*

nissoyent

nissoyent anciennement de mort, ceux qui avoyent fuy. Car Ammianus Marcellinus dit que l'Empereur Julien [2] condamna dix de ses soldats, qui avoyent tourné le dos à une charge contre les Parthes, à estre degradez, & apres à souffrir mort, suivant, dit-il, les loix anciennes. Toutes fois ailleurs pour une pareille faute il en condamne d'autres, [3] seulement à se tenir parmy les prisonniers sous l'enseigne du bagage. L'aspre chastiment du Peuple Romain contre les soldats eschapez de Cannes, & en cette mesme guerre, contre ceux qui accompagnerent Cn. Fulvius en sa deffaitte, ne vint pas à la mort. Si est-il à craindre que la honte les desespere, & les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Le Gouverneur d'une Place comment fut puni de sa lacheté.

Du temps de nos Peres le Seigneur de Franget, jadis Lieutenant de la compagnie de Monsieur le Mareschal de Chastillon, ayant par Monsieur le Mareschal de Chabannes esté mis Gouverneur de Fontarabie au lieu de Monsieur du Lude, [4] & l'ayant rendue aux Espagnols, fut condamné à estre degradé de noblesse, & tant luy que sa posterité declaré roturier, taillable, & incapable de porter armes : & fut cette rude sentence executée à Lyon. Depuis souffrirent pareille punition [5] tous les gentils-hommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le Comte de Nanssau y entra : & autres encore depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere & apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté & de malice, & de la chastier pour telle.

Debiteurs que l'Empereur Severe annulla en substituant à la peine de mort la vente des Biens : « & « in pudoris notam, *dit Tertullien*, capitis « pœnâ conversâ, bonorum adhibitâ proscrip- « tione: Suffundere maluit hominis sanguinem « quàm effundere. »

2 *Decem milites ex his qui fugerant exauctoratos capitali addixit supplicio, sequutus veteres Leges :* L. xxiv. c. 4. Edit. *Francisci le Preux*, Lugd. 1660.

3 *Omnes eos qui fugisse arguebantur, inter impedimenta & sarcinas & captivos agere iter imposuit.* Amm. Marcell. L. xxv. c. 1.

4 En 1523.

5 En 1536.



CHAPITRE XVI.

Un traict de quelques Ambassadeurs.

Sage pratique de Montaigne.

J'Observe en mes voyages cette practique, pour apprendre tousjours quelque chose, par la communication d'autruy, (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre) de ramener tousjours ceux avec qui je confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieux.

> a Basti al nocchiero ragionar de' venti,
> Al bifolco dei tori, e le sue piaghe
> Conti'l guerrier, conti'l pastor gli armenti.

Car il advient le plus souvent au contraire, que chacun choisit plustost à discourir du mestier d'un autre que du sien : estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoin le reproche qu'Archidamus feit à Periander, [1] qu'il quittoit la gloire d'un bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte. Voyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts & engins : & combien au prix il va se serrant, où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, & conduite de sa milice. Ses exploicts le verifient assez capitaine excellent : il se veut faire connoistre excellent ingenieur : qualité aucunement estrangere. Le vieil Dionysius estoit tres grand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommendation de soy, par la poësie : & si n'y sçavoit guere. Un homme de vacation juridique, mené ces jours passez voir une estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier, & de tout autre mestier, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir : mais il s'arresta à gloser rudement & magistralement une barricade logée sur la vis

a *Que le Pilote se contente de parler des Vents, le Bouvier des Taureaux, le Guerrier de ses blessures, & le Berger de ses Troupeaux.*——J'apprens du dernier Traducteur Anglois de Montagne, que ces trois Vers Italiens, dont je n'ai pû découvrir l'Auteur, ont été imitez de ces deux de *Properce* : L. ii. Eleg. 1. *vs.* 43. 44.

> *Navita de Ventis, de Tauris narrat arator,*
> *Enumerat miles vulnera, pastor oves.*

1 Plutarque dans son Traité des *Dits notables des Lacedemoniens*, à l'article, ARCHIDAMUS, FILS D'AGESILAUS.

de l'estude, que cent capitaines & soldats reconnoissent tous les jours, sans remarque & sans offense.

[b] *Optat ephippia Bos piger, optat arare Caballus.*

Par ce train vous ne faictes jamais rien qui vaille. Ainsi, il faut travailler de rejetter tousjours l'architecte, le peintre, le cordonnier, & ainsi du reste, chacun à son gibier.

Combien il importe de connoitre la profession d'un Historien.

Et à ce propos, à la lecture des Histoires, qui est le subjet de toutes gens, j'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains. Si ce sont personnes, qui ne facent autre profession que de lettres, j'en aprens principalement le stile & le langage : si ce sont Medecins, je les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé & complection des Princes, des blessures & maladies : si Jurisconsultes, il en faut prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, & choses pareilles : si Theologiens, les affaires de l'Eglise, censures Ecclesiastiques, dispences & mariages : si Courtisans, les mœurs & les ceremonies : si gens de guerre, ce qui est de leur charge, & principalement les deductions des exploits où ils se sont trouvez en personne : si Ambassadeurs, les menées, intelligences, & praticques, & maniere de les conduire. A cette cause, ce que j'eusse passé à un autre, sans m'y arrester, je l'ay poisé & remarqué en l'Histoire du Seigneur de Langey, tres-entendu en telles choses. C'est qu'apres avoir conté ces belles remontrances de l'Empereur Charles cinquiesme, faictes au Consistoire à Rome, present l'Evesque de Macon, & le Seigneur du Velly nos Ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles outrageuses contre nous, & entr'autres, que si ses Capitaines & Soldats n'estoient d'autre fidelité & suffisance en l'art militaire, que ceux du Roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la corde au col, pour luy aller demander misericorde. Et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose : car deux ou trois fois en sa vie depuis il luy advint de redire ces mesmes mots. Aussi qu'il défia le Roy de le combatre en chemise avec l'espée & le poignard, dans un batteau.

Si les Ambassadeurs d'un Prince

Ledit Seigneur de Langey suivant son histoire, adjouste que les dicts Ambassadeurs faisans une despesche au Roy de ces choses, luy

b *Le Bœuf voudroit porter la selle, & le Cheval labourer.* Horat. Epist. 14. L. 1. vs. 43.

lui doivent rien cacher de ses propres affaires.

en dissimulerent la plus grande partie, mesmes luy celerent les deux articles precedens. Or j'ay trouvé bien estrange, qu'il fust en la puissance d'un Ambassadeur de se dispenser sur les advertissemens qu'il doit faire à son maistre, mesme de telle consequence, venant de telle personne, & dits en si grand' assemblée. Et m'eust semblé l'office du serviteur estre, de fidelement representer les choses en leur entier, comme elles sont advenuës: afin que la liberté d'ordonner, juger & choisir demeurast au maistre. Car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne autrement qu'il ne doit, & que cela ne le pousse à quelque mauvais party, & cependant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la reçoit, au curateur & maistre d'eschole, non à celuy qui se doit penser inferieur, comme en authorité, aussi en prudence & bon conseil. Quoy qu'il en soit, je ne voudrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Rien de plus cher au superieur que l'obéissance naive de ses Sujets.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement sous quelque pretexte, & usurpons sur la maistrise: chascun aspire si naturellement à la liberté & authorité, qu'au Superieur nulle utilité ne doit estre si chere, venant de ceux qui le servent, comme luy doit estre chere leur simple & naifve obeissance. On corrompt l'office du commander, [2] quand on y obeit par discretion, non par subjection. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent [3] cinq fois heureux, lors qu'il estoit en Asie Consul, [4] ayant mandé à un Ingenieur Grec, de luy faire mener le plus grand des deux mas de Navire, qu'il avoit veu à Athenes, pour quelque engin de batterie, qu'il en vouloit faire. Cettuy-cy sous titre de sa science, se donna loy de choisir autrement, & mena le plus petit, & selon la raison de l'art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouy ses raisons, luy fit tres-bien donner le fouet: estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage. D'autre part pourtant on

2 Je viens d'apprendre de M. Barbeyrac sur Puffendorf, L. v. c. 4. *not.* 2. que cette pensée est prise d'Aulu-Gelle, dont voici les propres termes: *corrumpi atque dissolvi officium omne imperantis ratus, si quis ad id, quod facere jussus est, non obsequio debito, sed consilio non desiderato respondeat.* Aul. Gell. L. I. c. 13.

3 *Quòd esset ditissimus, quòd nobilissimus, quòd eloquentissimus, quòd jurisconsultissimus, quòd Pontifex maximus:* Parce qu'il étoit très-riche, très-noble, très-éloquent, fort savant dans le Droit, & souverain Pontife. *A. Gellii* Noctes Atticæ: L. I. c. 13.

4 *Id.* ibid.

pourroit aussi considerer, que cette obeïssance si contrainte n'appartient qu'au commandement precis & prefix. Les Ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties depend souverainement de leur disposition. Ils n'executent pas simplement, mais forment aussi & dressent par leur conseil, la volonté du Maistre. J'ay veu en mon temps des personnes de commandement, repris d'avoir plustost obey aux paroles des lettres du Roy. qu'à l'occasion des affaires qui estoient pres d'eux. Les hommes d'entendement accusent encore aujourd'huy l'usage des Roys de Perse, de tailler les morceaux si cours à leurs agents & lieutenans, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance : ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus, escrivant à un homme du mestier. & luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mas, sembloit-il pas entrer en conference de sa deliberation, & le convier à interposer son decret ?

CHAPITRE XVII.

De la peur.

Etranges effets de la Peur.

O*Bstupui*, [a] *steteruntque comæ, & vox faucibus hæsit.* Je ne suis pas bon naturaliste ([1] qu'ils disent) & ne sçay guere par quels ressorts la peur agit en nous, mais tant y a que c'est une estrange passion : & disent les medecins qu'il n'en est aucune, qui emporte plustost nostre jugement hors de sa deuë assiette. De vray, j'ay veu beaucoup de gens devenus insensez de peur : & au plus rassis il est certain, pendant que son accés dure, qu'elle engendre de terribles esblouissemens. Je laisse à part le Vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeux sortis du tombeau enveloppez

a Tout transi de peur, mes cheveux se herisserent, & ma voix se glaça dans mon palais. *Æneid.* L. ii. *vs.* 774.

1 C'est à dire, *comme ils parlent.* Montagne nous apprend par cette parenthese, que le terme de *Naturaliste* ne faisoit que de commencer à s'introduire dans notre Langue.

en leur suaire, tantost des Loups-garous, des Lutins, & des Chimeres. Mais parmy les soldats mesme, où elle devroit trouver moins de place, combien de fois a-elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets? des roseaux & des cannes en gensdarmes & lanciers? nos amis en nos ennemis? & la Croix blanche à la rouge? Lors que Monsieur de Bourbon [a] prit Rome, un port enseigne, qui estoit à la garde du Bourg sainct Pierre, fut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruine il se jetta, l'enseigne au poing, hors la ville droit aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; & à peine enfin voyant la troupe de Monsieur de Bourbon se ranger pour le soustenir, estimant que ce fust une sortie que ceux de la ville fissent, il se recogneut, & tournant teste rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cens pas avant en la campagne. Il n'en advint pas du tout si heureusement à l'enseigne du Capitaine Julle, lors que Sainct Paul fut pris sur nous par le Comte de Bures & Monsieur du Reu. Car estant si fort esperdu de frayeur, que de se jetter à tout son enseigne hors de la ville, par une canonniere, il fut mis en pieces par les assaillans. Et au mesme siege, fut memorable la peur qui serra, saisit, & glaça si fort le cœur d'un gentil-homme, qu'il en tomba roide mort par terre à la bresche, sans aucune blessure.

Effets opposez produits par la Peur.

Pareille rage pousse par fois toute une multitude. En l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prindrent d'effroy deux routes opposites, l'une fuyoit d'où l'autre partoit. Tantost elle nous donne des aisles aux talons, comme aux deux premiers: tantost elle nous cloüe les pieds, & les entrave, comme on lit de l'Empereur Theophile, lequel en une bataille qu'il perdit contre les Agarenes, devint si estonné & si transi, qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr: [b] *adeò pavor etiam auxilia formidat:* jusques à ce que Manuel l'un des principaux Chefs de son armée, l'ayant tirassé & secoüé, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dit: *Si vous ne me suivez, je vous tueray; car il vaut*

a En 1527.
b La peur s'effrayant même de ce qui pourroit lui donner du secours, *Quinte-Curce*: L. iii, §. 11.

mieux que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier, vous veniez à perdre l'Empire.

Lors exprime-elle sa derniere force, quand pour son service elle nous rejette à la vaillance, qu'elle a soustraitte à nostre devoir & à nostre honneur. En la premiere juste bataille que les Romains perdirent contre Hannibal, sous le Consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied, qui prit l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, [3] s'alla jetter au travers le gros des ennemis : lequel elle perça d'un merveilleux effort, avec grand meurtre des Carthaginois : achetant une honteuse fuite, au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire. *La peur pousse quelquefois à des actions de valeur.*

C'est ce dequoy j'ay le plus de peur que la peur. Aussi surmonte-elle en aigreur tous autres accidents. Quelle affection peut estre plus aspre & plus juste, que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre ? Si est-ce que la peur des voiles Egyptiennes, qui commençoient à les approcher, l'estouffa de maniere, [4] qu'on a remarqué, qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter, & de se sauver à coups d'aviron ; jusques à ce qu'arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensée à la perte qu'ils venoient de faire, & lascher la bride aux lamentations & aux larmes, que cette autre plus forte passion avoit suspendües. *Suspend toute autre Passion.*

[c] *Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat.*

Ceux qui auront esté bien frottés en quelque estour de guerre, tous blessez encor & ensanglantez, on les rameine bien le lendemain à la charge. Mais ceux qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceux qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subjuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdent le boire, le manger, & le repos. Là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi joyeusement que les autres. Et tant de gens,

3 *Tit. Liv.* L. xxi. c. 56.

4 *Cic.* Tusc. quæst. L. iii. c 27. *Constabat eos qui concidentem vulneribus Cn. Pompeium vidissent, cùm illo ipso acerbissimo, miserrimóque spectaculo sibi timerent, quòd se classe hostium circumfusos viderent, nihil tùm aliud egisse, nisi ut remiges hortarentur, & ut salutem adipiscerentur fugæ : posteaquàm Tyrum venissent, tùm afflictari lamentarique cœpisse.*

c *La peur me prive alors de toute ma sagesse.* Tusc. Quæst. L. iv. c. 8.

qui de l'impatience des pointures de la peur, se sont pendus, noyez, & précipitez, nous ont bien appris, qu'elle est encores plus importune & plus insupportable que la mort.

Terreurs paniques.

Les Grecs en reconnoissent une autre espece, qui [5] est outre l'erreur de notre discours: venant, disent-ils, sans cause apparente, & d'une impulsion celeste. Des Peuples entiers s'en voyent souvent frappez, & des Armées entieres. Telle fut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation. On n'y oyoit que cris & voix effrayées: on voyoit les habitans sortir de leurs maisons, [6] comme à l'alarme; & se charger, blesser & entretuer les uns les autres, comme si ce fussent ennemis, qui vinsent à occuper leur ville. Tout y estoit en desordre, & en fureur: jusques à ce que par oraisons & sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des Dieux. Ils nomment cela [7] *terreurs Paniques.*

CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne faut juger de nostre heur, qu'apres la mort.

La mort des hommes unique Juge de leur bonheur.

Scilicet [a] ultima semper
Expectanda dies homini est, dicique beatus
Ante obitum nemo, supremaque funera debet.

Les enfans sçavent le conte du Roy Crœsus à ce propos: lequel ayant esté pris par Cyrus, & condamné à la mort, sur le point de l'execution, il s'escria, [1] *O Solon, Solon.* Cela rapporté à Cyrus, & s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy fit entendre, qu'il verifioit lors à ses despends l'advertissement qu'autrefois luy avoit donné Solon, Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux, jusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier jour de leur vie, pour l'incertitude & varieté des choses

5 C'est à dire, *qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement.*

6 *Diodore de Sicile:* L. xv. c. 7.

7. *Id.* ibid. & Plutarque dans son *Traité d'Isis & d'Osiris:* c. 8.

a Il faut toûjours attendre le dernier jour d'un homme: car nul ne peut être estimé heureux avant sa derniére heure, & le point final du trepas. *Ovid.* Metamorph. L. iii *Fab.* 2. *vs.* 5. &c.

1 *Herodot.* L. i. p. 40.

choses humaines, qui d'un bien leger mouvement se changent d'un estat en autre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le Roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort jeune à un si puissant estat: [2] *Ouy*, *mais*, dit-il, *Priam en tel aage ne fut pas malheureux*. Tantost des Roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuysiers & greffiers à Rome: des tyrans de Sicile, des pedants à Corinthe: d'un conquerant de la moitié du monde, & Empereur de tant d'armées, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un Roy d'Ægypte: tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie. Et du temps de nos peres ce Ludovic Sforce dixiesme Duc de Milan, sous qui avoit si longtemps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir [3] prisonnier à Loches: mais apres y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle [4] Royne, vesve du plus grand Roy de la Chrestienté, vient-elle pas de mourir par la main d'un Bourreau? indigne & barbare cruauté! Et mille tels exemples. Car il semble que comme les orages & tempestes se piquent contre l'orgueil & hautaineté de nos bastimens, il y ayt aussi là haut des Esprits envieux des grandeurs de ça bas.

> [b] *Usque adeò res humanas vis abdita quædam*
> *Obterit, & pulchros fasces sævásque secures*
> *Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.*

Et semble que la fortune quelquefois guette à point nommé le dernier jour de nostre vie, pour montrer sa puissance, de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues années; & nous fait crier apres Laberius, [c] *Nimirum hac die unâ plus vixi, mihi quàm vivendum fuit.* Ainsi se peut prendre avec raison, ce bon advis de Solon. Mais d'autant que c'est un Philosophe, à l'endroit desquels

2 Plutarque dans *les Dits notables des Lacedemoniens.*

3 Sous le Regne de *Louis* xii. qui l'y avoit fait enfermer en 1500.

4 *Marie*, Reine d'Ecosse, & Mere de *Jacques* I. Roi d'Augleterre, décapitée en Angleterre par l'ordre de la Reine *Elizabeth*, en 1587.——*Montagne doit avoir écrit ceci longtems aprés l'endroit du Chapitre suivant où il nous dit*, qu'il *étoit parvenu jusqu'à l'an* 1572. *& on ne le trouve point encore dans l'Edition* in 4to de 1588.

b Tant il est vray qu'il y a une certaine Force secrete qui dissipe les entreprises humaines, qui dompte l'orgueil des Grands, & se jouë des marques les plus éclatantes de leurs Dignitez. *Lucret.* L. v. *vs.* 1231. *&c.*

c *J'ai donc aujourd'huy vécu un jour de plus que je n'aurois dû vivre.* Macrob. L. ii. c. 7.

les faveurs & disgraces de la fortune ne tiennent rang, ny d'heur ny de malheur: & [5] sont les grandeurs, & puissances, accidens de qualité à peu pres indifferente, je trouve vray-semblable, qu'il ayt regardé plus avant; & voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui dépend de la tranquillité & contentement d'un esprit bien né, & de la resolution & asseurance d'une ame reglée, ne se doive jamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu joüer le dernier acte de sa comedie: & sans doute le plus difficile. En tout le reste il y peut avoir du masque: Ou ces beaux discours de la Philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidens ne nous essayant pas jusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousjours nostre visage rassis. Mais à ce dernier rolle de la mort & de nous, il n'y a plus que feindre, il faut parler François; il faut montrer ce qu'il y a de bon & de net dans le fond du pot.

> [d] *Nam veræ voces tum demum pectore ab imo*
> *Ejiciuntur, & eripitur persona, manet res.*

Voyla pourquoy se doivent à ce dernier traict toucher & esprouver toutes les autres actions de nostre vie. C'est le maistre jour, c'est le jour juge de tous les autres: c'est le jour, dict un ancien, qui doit juger de toutes mes années passées. Je remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes. Nous verrons là si mes discours me partent de la bouche, ou du cœur. J'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion beaupere de Pompeius [6] rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy jusques alors. Epaminondas interrogé lequel

5 Dans l'Edition in 4to de 1588. il y a ici, *& sont les grandeurs, richesses, & puissances, accidens*, &c.

d Car alors on parle sincerement & du fond du cœur: le masque tombe, & l'homme paroît tel qu'il est veritablement. *Lucret*. L. iii. *vs*. 57. 58.

6 Cette reflexion est prise de Seneque, si je ne me trompe. Le passage est un peu long, mais si beau, que je ne puis m'empêcher de le transcrire ici. Seneque voulant fortifier son ami contre les terreurs de la mort, lui dit d'abord, *Faciliùs exhortabor si ostendero non tantùm fortes viros hoc momentum efflandæ animæ contempsisse, sed quosdam ad alia ignavos, in hac re exæquasse animum fortissimorum*: & immediatement après, il ajoûte, *sicut illum Cn. Pompeii socerum Scipionem, qui contrario in Africam vento relatus, cùm teneri navem suam videret ab hostibus, ferro se transverberavit: & quærentibus ubi Imperator esset*: Imperator, *inquit*, benè se habet. *Vox hæc illum parem majoribus fecit, & fatalem Scipionibus in Africâ gloriam non est interrumpi passa. Multum fuit Carthaginem vincere, sed amplius mortem*. Senec. *Epist*. 24.

des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soymesme : [7] *Il nous faut voir mourir*, dit-il, *avant que d'en pouvoir resoudre*. De vray on desroberoit beaucoup à celuy-là, qui le posseroit sans l'honneur & grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a pleu : mais en mon temps trois les plus execrables personnes, que je cogneusse en toute abomination de vie, & les plus infames, ont eu des morts reglées, & en toute circonstance composées jusques à la perfection. Il est des morts braves & fortunées. Je [8] luy ay veu trancher le fil d'un progrez de merveilleux avancement, & dans la fleur de son croist, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux & courageux desseins n'avoient rien de si hault que fut leur interruption. Il arriva sans y aller, où il pretendoit, plus grandement & glorieusement, que ne portoit son desir & esperance. Et devança par sa cheute, le pouvoir & le nom, où il aspiroit par sa course. Au jugement de la vie d'autruy, je regarde toujours comment s'en est porté le bout, [9] & des principaux estudes de la mienne, c'est [10] qu'il se porte bien, c'est à dire quietement & sourdement.

CHAPITRE XIX.

Que Philosopher, c'est apprendre à mourir.

CIceron dit que Philosopher ce n'est autre chose que s'aprester à la mort. C'est d'autant que l'estude & la contemplation retirent aucunement nostre ame hors de nous, & l'embesognent à part du corps, qui est quelque apprentissage & ressemblance de la mort: *Ce que c'est que Philosopher.*

7 Plutarque dans *les Dits notables des anciens Roys, Princes & Capitaines.*

8 Il y a grande apparence que Montagne veut parler ici de son Ami *La Boetie*, à la mort duquel il assista, comme il paroit par un Discours que Montagne fit imprimer à Paris en 1571. où il a décrit les particularitez les plus remarquables de la maladie & de la mort de *La Boëtie*. Comme ce Discours fait honneur à ces deux illustres Amis, & qu'il est devenu fort rare, je le mettrai dans cette Edition.

9 *Et des principaux*, c'est à dire, *& l'un des principaux*, &c. comme on a mis dans les dernieres Editions.

10 *Que* ce bout *se porte bien*, *&c.*

Ou bien, c'est que toute la sagesse & discours du monde se resoult enfin à ce point, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doit viser qu'à nostre contentement, & tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, & à nostre aise, comme [1] dict la Saincte Escriture. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but, quoy qu'elles en prennent divers moyens; autrement on les chasseroit d'arrivée. Car qui escouteroit celuy, qui pour sa fin establiroit nostre peine & mesaise? Les dissentions des sectes Philosophiques en ce cas, sont verbales. [a] *Transcurramus solertissimas nugas.* Il y a plus d'opiniastreté & de picoterie, qu'il n'appartient à une si saincte profession. Mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il jouë tousjours le sien parmy.

Comment la volupté est le but, & le fruit de la Vertu.

Quoy qu'ils dient, en la Vertu mesme, le dernier but de nostre visée, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs oreilles de ce mot, qui leur est si fort à contrecoeur: Et s'il signifie quelque supreme plaisir, & excessif contentement, il est mieux deu à l'assistance de la vertu, qu'à nulle autre assistance. Cette volupté pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse. Et luy devions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doux & naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommée. Cette autre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce devoit estre en concurrence, non par privilege. Je la trouve moins pure d'incommoditez & de traverses, que n'est la Vertu. Outre que son goust est plus momentanée, fluide & caduque, elle a ses veilles, ses jeusnes, & ses travaux, & la sueur & le sang: & en outre particulierement, ses passions trenchantes de tant de sortes; & à son costé une satieté si lourde, qu'elle équipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ses incommoditez luy servent d'aiguillon & de condiment à sa douceur, comme en nature le contraire se vivifie par son contraire: & de dire, quand nous venons à la Vertu, que pareilles suittes & difficultez l'accablent, la rendent austere & inacces-

1 *Ecclesiastes*, cap. 3. vs. 12. Et cognovi quòd non esset melius nisi lætari, & facere benè in vità suâ.

a Ne nous arrêtons point à ces subtiles fadaises, *Senec.* Epist. 117.

ſible. Là où beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anobliſſent, aiguiſent, & rehauſſent le plaiſir divin & parfaict, qu'elle nous moyenne. Celuy-là eſt certes bien indigne de ſon accointance, qui contrepoiſe ſon couſt, à ſon fruit: & n'en connoiſt ny les graces ny l'uſage. Ceux qui nous vont inſtruiſant, que ſa queſte. eſt ſcabreuſe & laborieuſe, ſa jouïſſance agreable : que nous diſent-ils par là, ſinon qu'elle eſt touſjours deſagreable ? Car quel moyen humain arriva jamais à ſa jouïſſance ? Les plus parfaits ſe ſont bien contentez d'y aſpirer, & de l'approcher, ſans la poſſeder. Mais ils ſe trompent; veu que de tous les plaiſirs que nous connoiſſons, la pourſuite meſme en eſt plaiſante. L'entrepriſe ſe ſent de la qualité de la choſe qu'elle regarde : car c'eſt une bonne portion de l'effect, & conſubſtancielle. L'heur & la beatitude qui reluit en la vertu, remplit toutes ſes appartenances & avenues, juſques à la premiere entrée, & extreme barriere.

Le meſpris de la mort, l'un des principaux bienfaits de la Vertu.

Or [2] des principaux bienfaicts de la Vertu, c'eſt le meſpris de la mort, moyen qui fournit noſtre vie d'une molle tranquillité, & nous en donne le gouſt pur & amiable : ſans qui toute autre volupté eſt eſteinte. Voyla pourquoy [3] toutes les regles ſe rencontrent & conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduiſent auſſi toutes d'une commun accord à meſpriſer la douleur, la pauvreté, & autres accidens, à quoy la vie humaine eſt ſubjecte, ce n'eſt pas d'un pareil ſoin: tant parce que ces accidens ne ſont pas de telle neceſſité, la pluſpart des hommes paſſans leur vie ſans gouſter de la pauvreté, & tels encore ſans ſentiment de douleur & de maladie, comme Xenophilus le Muſicien, [4] qui veſcut cent & ſix ans d'une entiere ſanté : qu'auſſi d'autant qu'au pis aller, la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, & coupper broche à tous autres inconvenients. Mais quant à la mort, elle eſt inevitable.

[b] *Omnes eodem cogimur, omnium*
Verſatur urna, ſeriùs ociùs

2 Ou *l'un des principaux*, &c. comme on a mis dans les plus nouvelles Editions.

3 Il y a dans l'Edition in 4to de 1588. *toutes les Sectes des Philoſophes*, &c.

4 *Omnis humani incommodi expers*, (dit Valere Maxime, L. viii. c. 13. in Externis, §. 3.) *in ſummo perfectiſſima ſplendore doctrina extinctus eſt.*

b Nous ſommes tous ſujets à la même neceſſité : l'Urne fatale ſe remuë pour tous; &

Sors exitura, & nos in æter-
Num exitium impositura cymbæ.

Et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subject continuel de tourment, & qui ne se peut aucunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne. Nous pouvons tourner sans cesse la teste çà & là, comme en pays suspect: [c] *quæ quasi saxum Tantalo semper impendet.* Nos parlemens renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis: durant le chemin, promenez-les par de belles maisons, faictes-leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

[d] *non Siculæ dapes*
Dulcem elaborabunt saporem,
Non avium, cytharæque cantus
Somnum reducent.

Pensez-vous qu'ils s'en puissent resjouir? & que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeux, ne leur ayt alteré & affadi le goust à toutes ces commoditez?

[e] *Audit iter, numeratque dies, spatióque viarum*
Metitur vitam, torquetur peste futurâ.

Le but de nostre carriere c'est la mort, c'est l'object necessaire de nostre visée: si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas avant, sans fievre? Le remede du Vulgaire c'est de n'y penser pas. Mais de quelle brutale stupidité luy peut venir un si grossier aveuglement? Il luy faut faire brider l'asne par la queuë.

[f] *Qui capite ipse suo instituit vestigia retro:*

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent pris au piege. On fait peur à nos gens seulement de nommer la Mort, & la pluspart s'en seignent, comme du nom du Diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testamens, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main,

nos billets en sortiront tôt ou tard pour nous faire passer de la Barque fatale dans un exil éternel. *Horat*. L. ii. Od. 3. *vs.* 25.

c Elle nous pend sans cesse sur la tête, comme le Rocher sur celle de Tantale. *Cic.* de Finib. Bonor. & Malor. L. i. c. 18.

d Les mets les plus exquis ne lui donneront aucun plaisir: le chant des Oiseaux, & les Instrumens de Musique les plus harmonieux ne lui feront point revenir le sommeil. *Horat.* L. iii. Od. 1. *vs.* 18. *&c.*

e Il s'enquiert du chemin. Il compte les jours, & mesure sa vie sur la longueur du chemin, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qu'il attend. *Claudian.* in Ruff. L. ii. *vs.* 137. 138.

f Reduit par sa folie à retourner sur ses pas. *Lucret.* L. iv. *vs.* 474.

que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence. Et Dieu sçait lors entre la douleur & la frayeur, de quel bon jugement ils vous le [5] patissent. Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs oreilles, & que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apris de l'amollir ou l'estendre en perifrazes. Au lieu de dire, il est mort, il a cessé de vivre, disent-ils, il a vescu. Pourveu que ce soit vie, soit-elle passée, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre, [6] *feu Maistre Jehan.* A l'adventure est-ce, que comme on dict, le terme vaut l'argent. Je nasquis entre onze heures & midi le dernier jour de Febvrier, mil cinq cens trente trois, comme nous comptons à cette heure, commençant l'an en Janvier. Il n'y a justement que quinze jours que j'ay franchi 39. ans, il m'en faut pour le moins encore autant. Cependant s'empescher du pensement de chose si esloignée, ce seroit folie. Mais quoy? les jeunes & les vieux laissent la vie de mesme condition. Nul n'en sort autrement que si tout presentement il y entroit, joinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il voit Mathusalem devant, qui ne pense avoir encore vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des Medecins. Regarde plutost l'effect & l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça par faveur extraordinaire. Tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes connoissans, combien il en est mort avant ton aage, plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint: Et de ceux mesme qui ont annobli leur vie par renommée, fais en registre, & j'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'apres trente cinq ans. Il est plein de raison, & de pieté, de prendre exemple de l'humanité mesme de Jesus-Christ. Or il finit sa vie à trente & trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprise?

5 On a mis *bastissent* dans une Edition in 12. *Paris*, 1669. & c'est comme on parleroit aujourd'hui. Mais dans toutes les plus anciennes Editions qui me sont tombées entre les mains, j'ai trouvé *patissent*. *Patisser*, c'est faire de la patisserie: & Montagne employe ici ce mot dans un sens figuré, ce que personne n'avoit peut-être jamais fait avant lui. Cette espece de liberté qu'il prend assez souvent, lui sied toujours bien, & donne à son stile un air simple & naïf, dont tout le monde est charmé, & que personne ne peut imiter.

6 *Feu* de *fuit*, il a été.

[g] *Quid quisque vitet, nunquam homini satis*
Cautum est in horas.

Je laisse à part les fievres & les pleuresies. Qui eust jamais pensé qu'un Duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme fut [7] celuy-là à l'entrée du Pape Clement mon voisin, à Lyon? N'as-tu pas veu tuer [8] un de nos Roys en se jouant? Et [9] un de ses ancestres mourut-il pas choqué par un pourceau? Æschylus [10] menassé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte, le voyla assommé d'un toict de tortuë, qui eschappa des pattes d'un Aigle en l'air: l'autre mourut [11] d'un grain de raisin: un Empereur de l'egratigneure d'un peigne en se testonnant: Æmylius Lepidus [12] pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis: Et [13] Aufidius pour avoir choqué en entrant contra la porte de la chambre du Conseil. Et entre les cuisses des femmes Cornelius Gallus preteur, Tigillinus Capitaine du guet à Rome, Ludovic fils de Guy de Gonsague, Marquis de Mantouë. Et d'un encore pire exemple, [14] Speusippus Philosophe Platonicien, & l'un de nos Papes. Le pauvre Bebius, Juge, cependant qu'il donne delay de huictaine à une partie, [15] le voyla saisi, le sien de vivre estant expiré: Et Caius Julius medecin gressant les yeux d'un patient, [16] voyla la mort qui clost les siens. Et s'il m'y faut mesler, un mien frere le Capitaine S. Martin, aagé de vingt trois ans, qui avoit desja faict assez bonne preuve de sa valeur, jouvant à la paume, receut un coup [17] d'esteuf, qui l'assena un peu au dessus de l'o-

g L'homme n'est jamais assuré contre les accidens qui peuvent lui arriver à toute heure. *Horat*. Od. 13. L. ii. *vs*. 13. 14.

7 En 1305. sous le Regne de *Philippe le Bel*.

8 *Henri* II. blessé à mort dans un Tournoy, par le Comte de Montgommery l'un de ses Capitaines des Gardes.

9 *Philippe* Fils ainé de *Louis le Gros*, & qui avoit été couronné du vivant de son pere.

10 *Valer. Maxim*. L. ix. c. 12. in Externis: §. 2.

11 *Anacreon*, apud Valerium Max. *ibid*. in Externis: §. 8.

12 *Plin*. Nat. Histor. L. vii. c. 53.

13 *Id*. ibid.

14 C'est *Tertullien* qui l'assure, mais sans grand fondement: *Audio*, dit-il dans son Apologetique: c. 46. *& quemdam Speusippum de Platonis Scholá in adulterio periisse*. Sur la mort de Speusippus voyez *Diogene Laërce*, qui dit que ce Philosophe affoibli par une violente paralisie, & accablé de chagrin & de vieillesse, prit enfin le parti de se donner la mort. *καὶ τέλος ὑπὸ ἀθυμίας ἑκὼν τὸν βίον μετήλλαξε γηραιὸς ὤν*.

15 *Plin*. Nat. Hist. L. vii. c. 53.

16 *Id* ibid.

17 *De bale*. Le mot d'*éteuf* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage: mais il est assez vieux pour n'être pas entendu de tout le monde. Une personne d'Esprit qui entend fort bien le François, & qui se plait à la lecture de Montagne, m'en a demandé l'explication, qu'elle auroit pû trouver dans le Dictionnaire de l'*Academie Françoise*.

reille droitte, ſans aucune apparence de contuſion, ny de bleſſure: il ne s'en aſſit, ny repoſa: mais cinq ou ſix heures apres il mourut d'une Apoplexie que ce coup luy cauſa. Ces exemples ſi frequents & ſi ordinaires nous paſſans devant les yeux, comme eſt-il poſſible qu'on ſe puiſſe deffaire du penſement de la mort, & qu'à chaſque inſtant il ne nous ſemble qu'elle nous tienne au collet? Qu'importe-il, me direz-vous, comment que ce ſoit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Je ſuis de cet advis: & en quelque maniere qu'on ſe puiſſe mettre à l'abri des coups, fuſt-ce ſous la peau d'un veau, je ne ſuis pas homme qui y reculaſt, car il me ſuffit de paſſer à mon aiſe: & le meilleur jeu que je me puiſſe donner, je le prens, ſi peu glorieux au reſte & exemplaire que vous voudrez.

h — *Prætulerim delirus inérſque videri,*
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quàm ſapere & ringi.

Mais c'eſt folie d'y penſer arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils danſent: de mort nulles nouvelles. Tout cela eſt beau: mais auſſi quand elle arrive, ou à eux ou à leurs femmes, enfans & amis, les ſurprenant [18] en deſſoude & au deſcouvert, quels tourmens, quels cris, quelle rage & quel deſeſpoir les accable? Viſtes-vous jamais rien ſi rabaiſſé, ſi changé, ſi confus? Il y faut prouvoir de meilleure heure: Et cette nonchallance beſtiale, quand elle pourroit loger en la teſte d'un homme d'entendement, (ce que je trouve entierement impoſſible) nous vend trop cher ſes denrées. Si c'eſtoit ennemy qui ſe peuſt eviter, je conſeillerois d'emprunter les armes de la

h J'aime mieux paſſer pour fou & impertinent, pourvu que mes defauts me donnent du plaiſir, ou que je ne m'en apperçoive pas, que d'être ſage, & rongé de chagrin. *Horat.* L. ii. Epiſt. 2. *vſ.* 126. *&c.*

18 Il y a dans l'Edition in 4to de 1588. *à l'improveu;* ce que je remarque en faveur de ceux, qui comme moy, pourront ne pas ſavoir ce que c'eſt qu'*en deſſoude.*------C'eſt une expreſſion, m'a-t-on dit depuis, qui ſe trouve aſſez ſouvent dans nos vieux Romans, où elle ſignifie *ſoudainement.* Si cela eſt, de *ſoudain* on aura formé *deſſoude,* de ſubitò. Je viens de trouver *en deſſoude* dans le Dictionnaire François & Anglois de *Cotgrave* qui l'explique par, *à l'écart, en deſordre.* Mais j'aime mieux en croire Amyot, qui dans ſa Traduction de la *Vie de Jule Ceſar* par Plutarque, s'eſt ſervi de cette expreſſion dans le prémier ſens. Parlant des Nerviens, Peuple très-belliqueux, il dit, *qu'ils vinrent un jour* en deſſoude *courir ſus à Ceſar, ainſi comme il ſe logeoit, & qu'il entendoit à faire fortifier ſon camp, ne ſe doutant de rien moins que d'avoir la bataille ce jour-là.* Les Nerviens ne firent pas cette attaque *en deſordre,* mais ſi *ſubitement* (αἰφνιδίως προσπεσόντων: ce ſont les propres termes de Plutarque) que Ceſar eut beſoin de toute ſa valeur pour ſauver ſes Troupes d'une déroute entiere: *Vie de Ceſar:* ch. 6.

coüardise : mais puisqu'il ne se peut, puisqu'il vous attrappe fuyant & poltron aussi bien qu'honneste homme,

> i *Nempe & fugacem persequitur virum,*
> *Nec parcit imbellis juventæ*
> *Poplitibus, timidóque tergo :*

Et que nulle trempe de cuirasse vous couvre,

> k *Ille licet ferro cautus se condat & ære,*
> *Mors tamen inclusum protrahet inde caput :*

apprenons à le soustenir de pied ferme, & à le combattre : Et pour commencer à luy oster son plus grand avantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune. Ostons luy l'estrangeté, pratiquons-le, accoustumons-le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort : à tous instans representons-la à nostre imagination & en tous visages. Au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuille, à la moindre piqueure d'espeingle, 19 remachons soudain, *Et bien quand ce seroit la mort mesme?* & là-dessus, roidissons-nous, & nous efforçons. Parmy les festes & la joye, ayons tousjours ce refrein de la souvenance de nostre condition, & ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que parfois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette notre allegresse est en butte à la mort, & de combien de prises elle la menasse. Ainsi faisoient les Egyptiens, qui au milieu de leurs festins & parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'Anatomie seche 20 d'un homme, pour servir d'avertissement aux conviez.

> l *Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :*
> *Grata superveniet, quæ non sperabitur hora.*

Il est incertain où la mort nous attende, attendons-la par tout. La premeditation de la mort, est premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a desappris à servir. Il n'y a rien de mal en la vie, pour celuy qui a bien compris, que la privation de la vie n'est pas mal.

i Car la mort poursuit le Fuïard, sans épargner le dos tremblant d'une lâche & timide jeunesse. *Horat.* Od. 2. L. iii. *vs.* 14. *&c.*

k L'homme a beau se couvrir de fer & d'airain, la Mort saura bien l'arracher de ce Fort, quelque soin qu'il ait pris de s'y remparer. *Propert.* L. iii. Eleg. 18. *vs.* 25. 26.

19 *Faisons d'abord cette reflexion*, Et bien quand ce seroit la mort méme ?

20 *Herodot.* L. ii. p. 133.

l Mets-toi dans l'Esprit que chaque jour est le dernier de ta vie : les momens sur lesquels tu ne compteras point, n'en seront que plus agréables. *Horat.* L. i. Epist. 4. *vs.* 13. 14.

Le sçavoir mourir nous afranchit de toute subjection & contraincte. Paulus Æmilius respondit à celuy que ce miserable Roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit, pour le prier de ne le mener pas en son triomphe, [21] *Qu'il en fasse la requeste à soy-mesme.* A la verité en toutes choses si nature ne preste un peu, il est mal aysé que l'art & l'industrie aillent guere avant. Je suis de moy-mesme non melancholique, mais songecreux : il n'est rien dequoy je me soye dés tousjours plus entretenu que des imaginations de la mort ; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

[m] *Jucundum cùm ætas florida ver ageret.*

Parmy les dames & les jeux, tel me pensoit empesché à digerer à part moy quelque jalousie, ou l'incertitude de quelque esperance, cependant que je m'entretenois de je ne sçay qui surpris les jours precedens d'une fievre chaude, & de sa fin, au partir d'une feste pareille, & la teste pleine d'oisiveté, d'amour & de bon temps, comme moy, & qu'autant m'en pendoit à l'oreille.

[n] *Jam fuerit, nec pòst unquam revocare licebit.*

Je ne ridois non plus le front de ce pensement-là, que d'un autre. Il est impossible que d'arrivée nous ne sentions des piqueures de telles imaginations : mais en les maniant & repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte : Autrement de ma part je fusse en continuelle frayeur & frenesie : Car jamais homme ne se défia tant de sa vie, jamais homme ne feit moins d'estat de sa durée. Ny la santé, que j'ay jouy jusques à present tres vigoureuse & peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance, ny les maladies ne me l'acourcissent. A chaque minute il me semble que je m'eschappe. Et me rechante sans cesse, « Tout ce qui peut estre faict un autre jour, « le peut estre aujourd'huy. » De vray les hazards & dangiers nous approchent peu ou rien de notre fin : Et si nous pensons, combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menasser le plus, de millions d'autres sur nos testes, nous trouverons que gaillards &

21 Plutarque dans la vie d'*Emilius* : ch. 17. de la traduction d'Amyot.----*Paulus Persæ deprecanti, ne in triumpho duceretur*, In tuâ id quidem potestate est. *Cic.* Tusc. Quæst. L. v. c. 40.

m *Quand mon âge fleuri rouloit son gai printemps.* Catull. Epigr. lxvi. *vs.* 16.

n Qu'il soit une fois passé, il n'y aura plus moyen de le rappeller. *Lucret.* L. iii. *vs.* 928.

fievreux, en la mer & en nos maisons, en la bataille & en repos; elle nous est égallement près. [o] *Nemo altero fragilior est : nemo in crastinum sui certior.* Ce que j'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, fust-ce d'une heure. Quelcun feuilletant l'autre jour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose, que je voulois estre faite apres ma mort : je luy dy, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieuë de ma maison, & sain & gaillard, je m'estois hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver jusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensées, & les couche en moy, je suis à toute heure preparé environ ce que je le puis estre : & ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il faut estre tousjours botté & prest à partir, entant qu'en nous est, & sur tout se garder qu'on n'aye lors à faire qu'à soy.

[p] *Quid brevi fortes jaculamur ævo*
Multa ?

Car nous y aurons assez de besoigne, sans autre surcroist. L'un se plaint plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire : l'autre qu'il luy faut desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou [22] contrerolé l'institution de ses enfans : l'un plaint la compagnie de sa femme, l'autre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Je suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que je puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque : Je me desnouë par tout : mes adieux sont tantost pris de chascun, sauf de moy. Jamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en desprit plus universellement que je m'attens de faire. Les plus mortes [23] morts sont les plus saines.

o L'un n'est point plus fragile que l'autre : nul n'est plus assuré du lendemain. *Senec.* Epist. 9.

p Bornez à une vie très-courte, pourquoi formons-nous de si vastes projets? *Horat.* Od. 16. L. II. *vs.* 17. 18.

22 *Reglé.*

23 La mort se prend ici pour l'acheminement & le passage actuel à un état d'insensibilité qui termine notre vie. Plus nous arrivons sourdement & rapidement à cet état, moins ce passage nous doit faire de peine. Voilà à peu près ce qu'emporte cette reflexion hardie & énigmatique de Montagne, que *les plus mortes morts sont les plus saines.* J'ai crû devoir la paraphraser icy, parce qu'on m'en a demandé l'explication.

[q] *Miser ô miser, (aiunt) omnia ademit*
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ:

& le bastisseur,

[r] *manent* (dit-il) *opera interrupta, minæque*
Murorum ingentes.

Il ne faut rien désigner de si longue haleine, ou au moins avec telle intention de se passionner pour en voir la fin. Nous sommes nés pour agir:

[s] *Cùm moriar, medium solvar & inter opus.*

Je veux qu'on agisse, & qu'on allonge les offices de la vie, tant qu'on peut: & que la mort me treuve plantant mes choux; mais nonchallant d'elle, & encore plus de mon jardin imparfait. J'en vis mourir un, qui estant à l'extremité se plaignoit incessamment, dequoy sa destinée coupoit le fil de l'Histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seixiesme de nos Roys.

[t] *Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum*
Jam desiderium rerum super insidet una.

Il faut se descharger de ces humeurs vulgaires & nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres joignant les Eglises, & aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus, le bas populaire, les femmes & les enfans à ne s'effaroucher point de voir un homme mort, & affin que ce continuel spectacle d'ossemens, de tombeaux, & de convois nous advertisse de nostre condition:

[u] *Quin etiam exhilarare viris convivia cæde*
Mos olim, & miscere epulis spectacula dira,
Certantum ferro, sæpè & super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis:

q Malheureux, ah malheureux que je suis, disent-ils, un seul jour infortuné me ravit tous les biens & tous les charmés de la vie. *Lucret.* L. iii. *vs.* 911. 912.

r Des bâtimens, & de hautes murailles Qui restent imparfaits.
Virg. Æneid. L. iv. *vs.* 88. 89.

s *En mourant je veux fondre au milieu du travail.* Ovid. *Amor.* L. ii. Eleg. 10. *vs.* 36.

t Mais ils n'ajoûtent pas que la Mort vous ôte le regret de toutes ces choses. *Lucret.* L. iii. *vs.* 913. 914.

u Jadis même les hommes avoient accoûtumé d'égayer leurs festins par des meurtres, mélans à leurs repas les cruels spectacles des Gladiateurs, qui bien souvent après avoir combattu de l'épée, bronchoient parmi les Pots, couvrant les tables d'un ruisseau de sang. *Silius Ital.* L. xi. *vs.* 51. &c.

Et comme les Egyptiens apres leurs festins, faisoient presenter aux assistans une grande image de la Mort, par un qui leur crioit: [24] *Boy, & t'esjouy, car mort tu seras tel:* Aussi ay-je pris en coustume, d'avoir non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy je m'informe si volontiers que de la mort des hommes, quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu: ny endroit des histoires, que je remarque si attentivement. Il y paroist à la farcissure de mes exemples: & que j'ay en particuliere affection cette matiere. Si j'estoy faiseur de livres, je feroy un registre commenté des morts diverses: qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en feit [25] un de pareil titre, mais d'autre & moins utile fin.

Qu'il est utile de penser par avance à la mort.

On me dira, que l'effect surmonte de si loin la pensée, qu'il n'y a si belle escrime, qui ne se perde, quand on en vient là: laissez-les dire; le premediter donne sans doubte grand avantage: Et puis, n'est-ce rien, d'aller au moins jusques là sans alteration & sans fiévre? Il y a plus: nature mesme nous preste la main, & nous donne courage. Si c'est une mort courte & violente, nous n'avons pas loisir de la craindre: si elle est autre, je m'apperçois qu'à mesure que je m'engage dans la maladie, j'entre naturellement en quelque desdain de la vie. Je trouve que j'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir, quand je suis en santé, que je n'ay quand je suis en fiévre. D'autant que je ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que je commence à en perdre l'usage & le plaisir, j'en voy la mort d'une veuë beaucoup moins effrayée. Cela me faict esperer, que plus je m'esloigneray de celle-là, & approcheray de cette-cy, plus aysément j'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que j'ay essayé, en plusieurs autres occurrences, ce que dit Cesar, que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loin que de prés: j'ay trouvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lors que les ay senties. L'allegresse où je suis, le plaisir & la force, me font paroistre l'autre estat si disproportionné à celuy-là, que par imagination je grossis

24 Ἐς τοῦτον ὁρέων, πῖνέ τε καὶ τέρπευ. ἔσεαι γὰρ ἀποθανὼν τοιοῦτος. *Herodot.* L. ii. p. 133.
25 Voyez les *Offices de Ciceron.* L. ii. c. 5.

ces incommoditez de la moitié, & les conçoy plus poisantes, que je ne les trouve, quand je les ay sur les espaules. J'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort. Voyons à ces mutations & declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veuë de nostre perte & empirement. Que reste-il à un vieillard de la vigueur de sa jeunesse, & de sa vie passée?

x *Heu senibus vitæ portio quanta manet!*

Cesar à un soldat de sa garde recreu & cassé, qui vint en la ruë, luy demander congé de se faire mourir: regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment: [26] *Tu penses donc estre en vie?* Qui y tomberoit tout à un coup, je ne crois pas que nous fussions capables de porter un tel changement: mais conduicts par sa main, d'une douce pente & comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, & nous y apprivoise, si que nous ne sentons aucune secousse, quand la jeunesse meurt en nous: qui est en essence & en verité, une mort plus dure, que n'est la mort entiere d'une vie languissante, & que n'est la mort de la vieillesse: D'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doux & fleurissant, à un estre penible & douloureux. Le corps courbe & plié a moins de force à soustenir un fais, aussi a nostre ame. Il la faut dresser & eslever contre l'effort de cet adversaire. Car comme il est impossible, qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint: si elle s'en asseure aussi, elle se peut vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le tourment, & la peur, non le moindre desplaisir loge en elle.

y *Non vultus instantis tyranni*
Mente quatit solida, neque Auster
Dux inquieti turbidus Adriæ,
Nec fulminantis magna Jovis manus.

Elle est renduë maistresse de ses passions & concupiscences; mai-

x *Ah! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie!* Eleg. 1. *Maximiani*, *vs.* 16.

26 Cæsar, cùm eum——unus ex custodiarum agmine, demissâ usque in pectus vetere barbâ, rogaret mortem; *Nunc enim*, inquit, *vivis?* Senec. *Epist.* 77.

y Son courage n'est point abbatu par les menaces d'un Tyran, ni par les tempêtes qu'un Autan furieux excite sur le Golfe Adriatique, ni par la Foudre qui part de la puissante Main de Jupiter. *Horat.* Od. 3. L. iii. *vs.* 3. &c.

ſtreſſe de l'indugence, de la honte, de la pauvreté & de toutes autres injures de fortune. Gagnons cet advantage qui pourra. C'eſt icy la vraye & ſouveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figue à la force, & à l'injuſtice, & nous moquer des priſons & des fers,

[2] in manicis, &
Compedibus, ſævo te ſub cuſtode tenebo.
Ipſe Deus ſimul atque volam, me ſolvet: opinor;
Hoc ſentit, moriar. Mors ultima linea rerum eſt.

Raiſons de ne pas craindre la Mort.

Noſtre religion n'a point eu de plus aſſeuré fondement humain, que le meſpris de la vie. Non ſeulement le diſcours de la raiſon nous y appelle; car pourquoy craindrions-nous de perdre une choſe, laquelle perduë ne peut eſtre regrettée? mais auſſi puiſque nous ſommes menacez de tant de façons de mort, n'y a-il pas plus de mal à les craindre toutes, qu'à en ſouſtenir une? Que chaut-il, quand ce ſoit, puiſqu'elle eſt inevitable? A celuy qui diſoit à Socrates, [27] Les trente tyrans t'ont condamné à la mort: *Et nature, eux,* reſpondit-il. Quelle ſottiſe de nous peiner, ſur le point du paſſage à l'exemption de toute peine? Comme noſtre naiſſance nous apporta la naiſſance de toutes choſes: auſſi fera la mort de toutes choſes, noſtre mort. Parquoy c'eſt pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas, il y a cent ans. La mort eſt origine d'une autre vie: ainſi pleuraſmes-nous, & ainſi nous couſta-il d'entrer en cette-cy; ainſi nous deſpouillaſmes-nous de noſtre ancien voile, en y entrant. Rien ne peut eſtre grief, qui n'eſt qu'une fois. Eſt-ce raiſon de craindre ſi long temps, choſe de ſi brief temps? Le long temps vivre, & le peu de temps vivre eſt rendu tout un par la mort. Car le long & le court n'eſt point aux choſes qui ne ſont plus. Ariſtote dit, [28] qu'il y a des petites beſtes ſur la riviere Hypa-

2 Je te tiendrai les pieds & les mains aux fers, ſous un Geolier impitoyable. *Un Dieu me délivrera, quand je voudrai.* Je croi qu'il veut dire par là, *Je mourrai*: car le trepas vient tout finir. *Horat.* L. 1. Epiſt. 16. *vſ.* 76. &c.

27 Socrate ne fut pas condamné à la mort par les Trente Tyrans, mais par les Atheniens. *Πρὸς τὸν εἰπόντα, Θάνατόν σου κατέγνωσαν Ἀθηναῖοι, κἀκείνων, φησὶν, ἡ φύσις: Quelqu'un avant dit à Socrate, les Atheniens t'ont condamné à la mort; & la Nature eux, répondit Socrate*: Diogene Laërce: L. ii. *Segm.* 35.

28 *Apud Hypanim fluvium, qui ab Europa*

nis,

nis, qui ne vivent qu'un jour. Celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en jeunesse : celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude. Qui de nous ne se mocque de voir mettre en consideration d'heur ou de malheur, ce moment de durée? Le plus & le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la durée des montaignes, des rivieres, des estoilles, des arbres, & mesmes d'aucuns animaux, n'est pas moins ridicule.

Mais Nature nous y force. « Sortez, dit-elle, de ce monde, « comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous fistes de « la mort à la vie, sans passion & sans frayeur, refaites-le de la vie « à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de l'Univers, « une piece de la vie du monde.

La Mort fait partie de l'ordre de l'Univers.

aa — *Inter se mortales mutua vivunt,*

. . . .

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

« Changeray-je pas pour vous cette belle contexture des choses? « C'est la condition de vostre creation; c'est une partie de vous « que la mort : vous vous fuyez vous-mesmes. Cettuy vostre estre, « que vous jouyssez, est également party à la mort & à la vie. « Le premier jour de vostre naissance vous achemine à mourir « comme à vivre.

bb *Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit.*

cc *Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.*

« Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie : c'est à ses « despens. Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir la « mort. Vous estes en la mort, pendant que vous estes en vie : « car vous estes apres la mort, quand vous n'estes plus en vie. Ou, « si vous l'aymez mieux ainsi, vous estes mort apres la vie : mais

parte in Pontum influit, Aristoteles ait bestiolas quasdam nasci, quæ unum diem vivant. Ex his igitur, horâ octavâ quæ mortua est, provectâ ætate mortua est : quæ verò occidente sole, decrepita. Confer nostram longissimam ætatem cum æternitate, in eâdem propemodum brevitate, quâ illæ bestiolæ, reperiemur. Cic. *Tusc. Quæst.* L. i. c. 39.

aa Les mortels partagent entr'eux la vie, dont ils s'entredonnent le Flambeau comme ceux qui courent aux Jeux sacrez. *Lucret.* L. ii. vs. 75. 78.

bb La premiere heure qui nous a donné la vie, nous l'a enlevée. *Senec.* Hercul. fur. *Chor.* iii. vs. 45.

cc La fin tient à la source : en naissant nous mourons. *Manil.* L. iv. vs. 16.

« pendant la vie, vous estes mourant : & la mort touche bien plus « rudement le mourant que le mort, & plus vivement & essentiel- « lement. Si vous avez faict vostre profit de la vie, vous en estes « repeu, allez-vous-en satisfaict.

dd *Cur non ut plenus vitæ conviva recedis ?*

« Si vous n'en n'avez sceu user; si elle vous estoit inutile, que « vous chaut-il de l'avoir perduë ? à quoy faire la voulez-vous « encores ?

ee — *Cur ampliùs addere quæris*
Rursùm quod pereat malè, & ingratum occidat omne ?

« La vie n'est de soy ny bien ny mal : c'est la place du bien & du « mal, selon que vous la leur faictes. Et si vous avez vescu un jour, « vous avez tout veu : un jour est égal à tous jours. Il n'y a point d'autre « lumiere, ny d'autre nuict. Ce Soleil, cette Lune, ces Estoil- « les, cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls ont jouye, « & qui entretiendra vos arriere-nepveux.

ff *Non alium videre patres : aliumve nepotes*
Aspicient.

« Et au pis aller, la distribution & varieté de tous les actes de ma « comedie, se parfournit en un an. Si vous avez pris garde au « branle de mes quatre Saisons, elles embrassent l'enfance, l'ado- « lescence, la virilité, & la vieillesse du monde. Il a joüé son jeu : « il n'y sçait autre finesse, que de recommencer ; ce sera tousjours « cela mesme.

gg —— *versamur ibidem, atque insumus usque.*
hh *Atque in se sua per vestigia volvitur annus.*

« Je ne suis pas [29] deliberée de vous forger autres nouveaux passe- « temps.

ii *Nam tibi præterea quod machiner, inveniámque*

dd Pourquoi ne sorts-tu de la vie, comme on sort d'un Festin ? *Lucret.* L. iii. *vs.* 951.

ee Pourquoi cherches-tu de multiplier des jours qui doivent couler avec le méme desagrement, & s'évanouïr entierement sans te donner aucun plaisir ? *Lucret.* L. iii. *vs.* 954: 955.

ff *Vos Neveux ne verront que ce qu'ont vû vos Péres.* Manil. L. i. *vs.* 522. 523.

gg *Nous sommes pour toujours dans ce Cercle enfermez.* Lucret. L. iii. *vs.* 1093.

hh *Et l'An sur soi roulant se retrace lui-même.* Virg. Georg. L. ii. *vs.* 402.

29 C'est la nature qui parle encore.

ii Car enfin ma fecondité ne peut rien produire de nouveau en ta faveur : je n'ai toûjours

Quod placeat, nihil est: eadem sunt omnia semper.

« Faictes place aux autres, comme d'autres vous l'ont faite. L'é« galité [30] est la premiere piece de l'equité. Qui se peut plaindre d'e« stre compris où tous sont compris? Aussi avez-vous beau vivre, « vous n'en rabattrez rien du temps que vous avez à estre mort: c'est « pour neant: aussi long temps serez-vous en cet estat-là que vous « craignez, comme si vous estiez mort en nourrisse.

[kk] *Licet quodvis vivendo condere secla,*
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit.

« Et si vous mettray en tel point, auquel vous n'aurez aucun mes« contentement.

[ll] *In verâ nescis nullum fore morte alium te,*
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stánsque jacentem.

« Ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant.

[mm] *Nec sibi enim quisquam tum se vitámque requirit.*
. . . .
Nec desiderium nostri nos afficit ullum.

« La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque chose « de moins, que rien.

[nn] *Multo mortem minus ad nos esse putandúm,*
Si minus esse potest quàm quod nihil esse videmus.

« Elle ne vous concerne ny mort ny vif. Vif, par ce que vous estes: « Mort, parce que vous n'estes plus. Davantage nul ne meurt « avant son heure. Ce que vous laissez de temps, n'estoit non plus « vostre, que celuy qui s'est passé avant vostre naissance, & ne « vous touche non plus.

à t'offrir que les mêmes choses. *Lucret.* L. iii. *vs.* 957. 958.

30 *Mors necessitatem habet æquam & invictam. Quis queri potest in eá conditione se esse, in quá nemo non est? Prima enim pars equitatis, est æqualitas.* Senec. Epist. 30.

kk Vis autant de siecles que tu voudras, la mort ne laissera pourtant pas d'être éternelle après. *Lucret.* L. iii. *vs.* 1103. 1104.

ll Ne sais-tu pas bien que dans l'anéantissement du trepas, il ne restera point un autre Toy-même qui puisse vif & sur pieds te pleurer mort & couché dans le tombeau? *Id.* ibid. *vs.* 898. *&c.*

mm Car alors on ne s'interesse point pour soi, ni pour la vie; & nous ne sommes plus touchez d'aucun regret sur nous mêmes. *Id.* ibid. *vs.* 932. 935.

nn S'il y a quelque chose qui soit moins que ce qui nous paroit n'être rien, nous devons croire que la Mort nous est encore moins que cela. *Lucret.* L. iii. *vs.* 839. 840.

oo *Respice enim quàm nil ad nos antè acta vetustas*
Temporis æterni fuerit.

« Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre n'est « pas en l'espace : elle est en l'usage. Tel a vescu long temps, qui « a peu vescu. Attendez-vous y pendant que vous y estes. Il gist en « vostre volonté, non au nombre des ans, que vous ayez assez ves- « cu. Pensiez-vous jamais n'arriver là, où vous alliez sans cesse ? encore « n'y a-il chemin qui n'aye son issuë. Et si la compagnie vous peut « soulager, le monde ne va-il pas mesme train, que vous allez ? »

pp *Omnia te vitâ perfuncta sequentur.*

« Tout ne branle-il pas vostre branle ? y a-il chose qui ne vieillisse « quant & vous ? Mille hommes, mille animaux & mille autres « creatures meurent en ce mesme instant qu' vous mourez. »

qq *Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est,*
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus, mortis comites & funeris atri.

« A quoy faire y reculez-vous, si vous ne pouvez tirer arriere ? « Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvés de mourir, es- « chevant par là des grandes miseres. Mais quelqu'un qui s'en « soit mal trouvé, en avez-vous veu ? Si est-ce grande simplesse, « de condamner chose que vous n'avez esprouvée ny par vous ny « par autre. Pourquoy te plains-tu de moy & de la destinée ? « Te faisons-nous tort ? Est-ce à toy de nous gouverner, ou à « nous toy ? Encore que ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est. « Un petit homme est homme entier comme un grand. Ny les « hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aune. »

L'immortalité refusée par Chiron, & pourquoi.

« Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle, « par le Dieu mesme du temps, & de la durée, Saturne son pere. « Imaginez de vray, combien seroit une vie [31] perdurable, moins « supportable à l'homme, & plus penible, que n'est la vie que je

oo Considerez que tous les siécles passez, bien qu'éternels en durée, ne nous ont rien été. *Id. ibid. vs.* 985. 986.

pp *Tout apres vous ira de la vie au trepas.* Lucret. L. iii. *vs.* 981.

qq Car il ne s'est passé ni jour ni nuit qu'avec des cris d'Enfans naissans, on n'ait entendu des regrets & des pleurs inseparables du funeste appareil de la mort. *Lucret.* L. ii. *vs.* 579. 580.

31 *C'est à dire*, qui dureroit sans fin. *Perdurable*, perpetuus, æternus : *Nicot.*

« luy ay donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez « sans cesse de vous en avoir privé. J'y ay à escient meslé quelque « peu d'amertume ; pour vous empescher, voyant la commodité « de son usage, de l'embrasser trop avidement & indiscretement. « Pour vous loger en ceste moderation, ny de fuir la vie, ny de [32] « refuïr à la mort, que je demande de vous, j'ay temperé l'une & « l'autre entre la douceur & l'aigreur. J'appris à Thales le premier « de vos sages, que le vivre & le mourir estoit indifferent : par où, « à celuy qui luy demanda, pourquoy donc il ne mouroit, il ré- « pondit tres sagement, Pource qu'il est indifferent. L'eau, la « terre, l'air & le feu, & autres membres de ce mien bastiment, « ne sont non plus instruments de ta vie, qu'instruments de ta « mort. Pourquoy crains-tu [33] ton dernier jour ? Il ne confere « non plus à ta mort que chascun des autres. Le dernier pas ne « faict pas la lassitude : il la declare. Tous les jours vont à la « mort : le dernier y arrive. » Voila les bons advertissemens de nostre mere Nature.

Pourquoi la Mort nous paroit autre à la Guerre que dans nos Maisons.

Or j'ay pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux Guerres le visage de la mort, soit que nous la voyons en nous ou en autruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons : autrement ce seroit une armée de medecins & de pleurars : & elle estant tousjours une, qu'il y ait toutesfois beaucoup plus d'asseurance parmy les gens de village & de basse condition qu'és autres. Je croy à la verité que ce sont ces mines & appareils effroyables, dequoy nous l'entournons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre : les cris des meres, des femmes, & des enfans : la visitation de personnes estonnées, & transies : l'assistance d'un nombre de valets pasles & éplorés : une chambre sans jour : des cierges allumez : nostre chevet assiegé de medecins & de prescheurs : somme, tout horreur & tout effroy autour de nous. Nous voyla desja ensevelis & enterrez. Les enfans ont peur de leurs

32 Ou comme on a mis dans les dernieres Editions, *de fuir la mort. Les dangiers*, dit Panurge, *se refuyent de moy, quelque part que je soye, sept lieues à la ronde*. Rabelais : L. iii. c. 45.

33 Erramus qui ultimum timemus diem : cùm tantundem in mortem singuli conferant. Non ille gradus lassitudinem facit in quo deficimus, sed ille profitetur. Ad mortem dies extremus pervenit, accedit omnis. *Senec.* Epist. 120.

amis mesmes [34] quand ils les voyent masquez : aussi avons-nous. Il faut oster le masque aussi bien des choses, que des personnes. Osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessous, que cette mesme mort, [35] qu'un valet ou simple chambriere passérent dernierement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel équipage!

CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

Des Effets que produit l'Imagination.

Fortis [a] *imaginatio generat casum*, disent les clercs.

Je suis de ceux qui sentent tres-grand effort de l'imagination. Chacun en est heurté, mais aucuns en sont renversez. Son impression me perce ; & mon art est de luy eschapper, par faute de force à luy resister. Je vivrois de la seule assistance de personnes saines & gayes. La veuë des angoisses d'autruy m'angoisse materiellement : & a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers. Un tousseur continuel irrite mon poulmon & mon gosier. Je visite plus mal volontiers les malades, ausquels le devoir m'interesse, que ceux ausquels je m'attens moins, & que je considere moins. Je saisis le mal, que j'estudie, & le couche en moy. Je ne trouve pas estrange qu'elle donne & les fievres, & la mort, à ceux qui la laissent faire, & qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps. Il me souvient que me rencontrant un jour à Thoulouse chez un riche vieillard pulmonique, & traittant avec luy des moyens de sa guerison, il luy dist, que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compagnie : & que fichant ses yeux sur la frescheur de mon visage & sa pensée sur cette

34 Quod vides accidere pueris, hoc nobis quoque majusculis pueris evenit. Illi quos amant, quibus assueverunt, cum quibus ludunt, si personatos vident, expavescunt. Non hominibus tantùm, sed & rebus persona demenda est, *Senec.* Epist. 24.

35 Mors est, quam nuper servus meus, quam ancilla contempsit. *Id.* ibid.

a *Une imagination forte produit des accidens extraordinaires*, disent les Savans de profession.

allegresse & vigueur, qui regorgeoit de mon adolescence : & remplissant tous ses sens de cet estat florissant en quoy j'estois lors, son habitude s'en pourroit amender : Mais il oublioit à dire, que la mienne s'en pourroit empirer aussi. *Gallus Vibius* banda si bien son ame, [1] à comprendre l'essence & les mouvemens de la folie, qu'il emporta son jugement hors de son siege, si qu'onques puis il ne l'y peut remettre : & se pouvoit vanter estre devenu fol par sagesse. Il y en a, qui de frayeur anticipent la main du bourreau ; & celuy qu'on debandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaut du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous pallissons, & rougissons aux secousses de nos imaginations ; & renversez dans la plume sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquefois jusques à en expirer. Et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois toute endormie, [2] qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

> [b] *Ut quasi transactis sæpè omnibus rebu' profundant*
> *Fluminis ingentes fluctus, vestémque cruentent.*

Et encore qu'il ne soit pas nouveau de voir croistre la nuict des cornes à tel, qui ne les avoit pas en se couchant : toutesfois l'evenement de Cippus Roy d'Italie est memorable, lequel pour avoir assisté le jour avec grande affection au combat des taureaux, & avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, [3] les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de

1 *Seneque* le Rheteur, de qui Montagne doit avoir pris ce Fait, ne dit point, que *Gallus Vibius* perdit la raison *en tâchant de comprendre l'essence de la Folie*, mais en s'appliquant avec trop de contention d'Esprit à en imiter les mouvemens. Comme ce Gallus étoit Rhetoricien de profession, il s'imagina que les emportemens de la Folie representez vivement par le discours, charmeroient l'Esprit de ses Auditeurs : & par le soin qu'il prit de bien contrefaire le fou, il le devint effectivement. *C'est le seul homme, que je sache,* (dit Seneque) *à qui il soit arrivé de devenir fou, non par accident, mais par un acte de jugement :* Huic accidisse uni scio ut in insaniam non casu incideret, sed judicio perveniret. *Controv.* ix. L. 2.

2 C'est ce que *Lucrece* dit un peu trop ouvertement dans les deux vers suivans.

b *Lucret.* L. iv. *vs.* 1029. 1030.

3 Pline met ce conte dans le même rang que celui qu'on fait d'Actéon. *Actæonem*, dit-il, *& Cippum etiam in Latinâ historiâ, fabulosos reor. Nat. Hist.* L. xi. c. 45. Au reste je ne sai où Montagne a trouvé que ce Cippus étoit *Roy d'Italie*. Valere Maxime lui donne la qualité de *Préteur*, & dit qu'étant sorti de Rome en habit de Général, *paludatus*, & l'accident dont parle ici Montagne lui étant arrivé, les Devins déclarerent que Cippus seroit Roi, s'il retournoit à Rome. Sur quoi il se condamna volontairement lui-même à un exil perpetuel. *Genucio Cippo Prætori paludato Portam egredienti, novi & inauditi generis prodigium incidit : namque*

Crœsus [4] la voix, que nature luy avoit refusée. Et Antiochus [5] prit la fievre, par la beauté de Stratonice trop vivement empreinte en son ame. Pline dit avoir veu Lucius Cossicius, de femme [6] changé en homme le jour de ses nopces. Pontanus & d'autres racontent pareilles metamorphoses advenües en Italie ces siecles passez: Et par vehement desir de luy & de sa mere,

c Vota puer solvit, quæ fœmina voverat Iphis.

Passant à Vitry le François je peus voir un homme que l'Evesque de Soissons avoit nommé *Germain* en confirmation, lequel tous les habitans de là ont cogneu, & veu fille, jusques à l'aage de vingt deux ans, nommée *Marie*. Il estoit à cette heure-là fort barbu, & vieil, & point marié. Faisant, dit-il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent: & est encore en usage entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes enjambées, de peur de devenir garçons, comme *Marie Germain*. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent: car si l'imagination peut en telles choses, elle est si continuellement & si vigoureusement attachée à ce subject, que pour n'avoir si souvent à rechoir en mesme pensée & aspreté de desir, elle a meilleur compte [6] d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Estranges effets de l'Imagination.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du Roy Dagobert & de Sainct François. On dit que les corps s'en enlevent telle fois de leur place. Et Celsus recite d'un Prestre, qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demeuroit longue espace sans respiration & sans sentiment. Sainct Augustin en nomme un autre, à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables & plaintifs: soudain il defailloit, & s'emportoit si vivement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, & hurler, & le pincer, & le

in capite ejus subitò veluti cornua emerserunt; responsum que est, Regem eum fore, si in Urbem revertisset. Quod ne accideret, voluntarium sibimet ac perpetuum indixit exilium. Valer. Max, L. v. c. 6.

4 *Herodot*. L. i. p. 39.

5 Voyez le Traité, *De la Déesse de Sirie*, dans *Lucien*.

6 *Natural. Hist.* L. vii. c. 4. Ipse in Africâ vidi mutatum in marem nuptiarum die, L. Cossicium.

c *Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.* Ovid. *Metamorph.* L. ix. Fab. 12, *vs.* 129.

6 Fausse & extravagante pensée. Je ne suis pas surpris qu'elle soit venuë dans l'Esprit de Montagne, car qui ne songe quelquefois en veillant? mais je m'étonne qu'il ait pû se determiner à la mettre en œuvre.

griller

griller, jusques à ce qu'il fust ressuscité: Lors il disoit avoir ouy des voix, mais comme venant de loin: & s'appercevoit de ses eschaudures & meurtrisseures. Et que ce ne fust une obstination apostée contre son sentiment, cela le monstroit, qu'il n'avoit cependant ny poulx ny haleine.

Ce qui donne surtout credit aux visions, aux enchantements, &c.

Il est vray-semblable, que le principal credit des visions, des enchantemens, & de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du Vulgaire, plus molles. On leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent voir ce qu'ils ne voyent pas.

D'où procedent les nouëments d'éguillettes.

Je suis encore en ce doubte, que ces plaisantes 7 liaisons dequoy nostre monde se voit si entravé qu'il ne se parle d'autre chose, ce sont volontiers des impressions de l'apprehension & de la crainte. Car je sçay par experience, que tel de qui je puis respondre, comme de moy-mesme, en qui il ne pouvoit choir soupçon aucun de foiblesse, & aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire le conte à un sien compagnon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tombé sur le point qu'il en avoit le moins de besoin, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy vint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il en courut une fortune pareille. Et de là en hors fut subject à y recheoir: ce villain souvenir de son inconvenient le gourmandant & tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie, par une autre resverie. C'est qu'advouant luy-mesme, & preschant avant la main, cette sienne subjection, la contention de son ame se soulageoit, sur ce qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit, & luy en poisoit moins. Quand il a eu loy, à son chois (sa pensée desbrouillée & desbandée, son corps se trouvant en son deu) de le faire lors premierement tenter, saisir, & surprendre à la cognoissance d'autruy, il s'est gueri tout net. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par juste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprises, où nostre ame se trouve outre mesure tendue de desir & de respect; & notamment où les commoditez se

7 C'est à dire, *nouëmens d'éguillettes*, comme cela paroît par la suite du discours. Il y a dans l'Edition in 4°o de 1588. *ces plaisantes liaisons des mariages.*

rencontrent improuveues & pressantes. On n'a pas moyen de se ravoir de ce trouble. J'en sçay, à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, & qui par l'aage, se trouve moins impuissant, de ce qu'il est moins puissant: Et tel autre, à qui il a servi aussi qu'un amy [8] l'ayt asseuré d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantements certains, à le preserver. Il vaut mieux, que je die comment ce fut.

Plaisant moyen de guerir un mal d'imagination.

Un Comte de tres bon lieu, de qui j'estois fort privé, se mariant avec une belle Dame, qui avoit esté poursuivie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis: & nommément une vieille Dame sa parente, qui presidoit à ces nopces, & les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries: ce qu'elle me fit entendre. Je la priay s'en reposer sur moy. J'avois de fortune en mes coffres, certaine petite piece d'or platte, où estoient gravées quelques figures celestes, contre le coup du Soleil, & pour oster la douleur de teste, la logeant à point, sur la cousture du test: & pour l'y tenir, elle estoit cousuë à un ruban propre à rattacher sous le menton: Resverie germaine à celle dequoy nous parlons. *Jacques Peletier*, vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. J'advisay d'en tirer quelque usage, & dis au Comte, qu'il pourroit courre fortune comme les autres, y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une; mais que hardiment il s'allast coucher: Que je luy ferois un tour d'amy: & n'espargnerois à son besoin, un miracle, qui estoit en ma puissance: pourveu que sur son honneur, il me promist de le tenir tresfidelement secret. Seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il lui estoit mal allé, il me fist un tel signe. Il avoit eu l'ame & les oreilles si battuës, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, & me fit son signe à l'heure susditte. Je luy dis lors à l'oreille, qu'il se levast, sous couleur de nous chasser, & prinst en se jouant la robbe de nuict, que j'avois sur moy (nous estions de taille fort voisine) & s'en vestist, tant qu'il auroit executé

8 Dans l'Edition in 4to de 1588. où Montagne n'avoit pas trouvé à propos d'inserer l'Histoire de son ami qu'il guerit par cette contre-batterie, il s'étoit contenté de dire, *Et à celui qui sera en allarme des liaisons; qu'on lui persuade hors de là, qu'on lui fournira des contr'enchantemens d'un effet merveilleux & certain.*

mon ordonnance, qui fut; Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tomber de l'eau : dist trois fois telles parolles : & fist tels mouvements. Qu'à chascune de cestrois fois, il ceignist le ruban, que je luy mettois en main, & couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachée, sur ses roignons : la figure en telle posture. Cela faict, ayant à la derniere fois bien estreint ce ruban, pour qu'il ne se peust ny desnouër, ny mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict : & n'oubliast de rejetter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elles les [9] abriast tous deux. Ces singeries sont le principal de l'effect : nostre pensée ne se pouvant desmesler, que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science. Leur inanité leur donne poids & reverence. Somme, il fut certain, que mes characteres se trouverent plus Veneriens que Solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce fut une humeur prompte & curieuse, qui me convia à tel effect, esloigné de ma nature. Je suis ennemy des actions subtiles & feintes : & hay la finesse, en mes mains, non seulement recreative, mais aussi profitable. Si l'action n'est vicieuse, la routte l'est. Amasis Roy d'Egypte, espousa Laodice tres belle fille Grecque : & luy, qui se monstroit gentil compagnon par tout ailleurs, se trouva court [10] à jouïr d'elle : & menaça de la tuer, estimant que ce fust quelque sorciere. Comme és choses qui consistent en fantasie, elle le rejetta à la devotion : Et ayant faict ses vœus & promesses à Venus, il se trouva divinement remis, dés la premiere nuict, d'apres ses oblations & sacrifices. [11] Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses & fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La [12] bru de

9 Couvrît.—*Abri* est encore en usage. Pourquoy perdre *abrier* qui en vient naturellement, & dont le son est très-agréable ?

10 *Herodot.* L. ii. p. 180. où l'on voit que ce ne fut pas Amasis, mais Laodicé, ou plûtôt *Ladice* qui s'avisa de faire à Venus un vœu dont elle s'aquitta très-fidellement : *car*, dit Herodote, *Ladice lui erigea une Statuë, comme elle l'avoit promis : & cette statuë subsistoit encore de mon temps.* Ἡ δὲ Λαδίκη ἀπέδωκε τὴν εὐχὴν τῇ Θεῷ. ποιησαμένη γὰρ ἄγαλμα, ἀπέπεμψε ἐς Κυρήνην, τὸ ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἦν σῶον.

11 Dans l'Edition in 4to de 1588. Montagne avoit dit ici, *Mais il faut aussi que celles à qui legitimement on le peut demander, ostent ces façons ceremonieuses & affectées de rigueur & de refus, & qu'elles se contraignent un peu pour s'accommoder à la necessité de ce siecle malheureux.*

12 Montagne a voulu parler de *Theano* fameuse Pythagoricienne qui étoit la femme, & non la belle-mére de Pythagore. Ἦν δὲ τῷ Πυθαγόρᾳ καὶ γυνή, Θεανὼ ὄνομα. *La femme de Pythagore s'appelloit Theano* : Diogene-Laërce dans la Vie de Pythagore, L. viii. Segm. 42. C'est Menage qui dans son *Histoire des Femmes Philosophes* a relevé cette petite méprise de Mon-

Pythagoras, disoit, [13] que la femme qui se couche avec un homme, doit avec sa cotte laisser quant & quant la honte, & la reprendre avec sa cotte. L'ame de l'assaillant troublée de plusieurs diverses allarmes, se perd aisement : Et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (& elle ne la fait souffrir qu'aux premieres accointances, dautant qu'elles sont plus ardentes & aspres ; & aussi qu'en cette premiere connoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir) ayant mal commencé, il entre en fievre & despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suivantes.

Gens mariez, comment se doivent comporter en la couche nuptiale.

Les Mariez, le temps estant tout leur, ne doivent ny presser ny taster leur entreprise, s'ils ne sont prests. Et vault mieux faillir indecemment, à estreiner la couche nuptiale, pleine d'agitation & de fievre, attendant une & une autre commodité plus privée & moins allarmée, que de tomber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné & desesperé du premier refus. Avant la possession prise, le patient se doit à saillies & divers temps, legerement essayer & offrir, sans se piquer & opiniastrer, à se convaincre definitivement soy-mesme. Ceux qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contre-pipper leur fantasie.

Si un des Membres de l'Homme est indocile, plusieurs autres ne le sont pas moins.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importunément lors que nous en avons le plus affaire : & contestant de l'autorité, si imperieusement, avec nostre volonté, refusant avec tant de fierté & d'obstination nos sollicitations & mentales & manuelles. Si toutesfois en ce qu'on gourmande sa rebellion, & qu'on en tire preuve de sa condemnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettrois-je en soupçon nos autres membres ses compagnons, de luy estre allé dresser par belle envie de l'importance & douceur de son usage, cette querelle apostée, & avoir par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement seul de leur faute commune. Car je vous donne à penser, s'il y a une seule des parties de nostre corps, qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, & qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chacune des passions propres, qui

tagne : *Diog. Laert.* Tom. II. p. 500. col. 2.

13 *Diog. Laert*, dans la vie de Pythagore : L. VIII. Segm. 43.

les esveillent & endorment, sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage, les pensées que nous tenions secrettes, & nous trahissent aux assistants? Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi sans nostre sceu, le cœur, le poulmon, & le pouls: la veue d'un object agreable respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une emotion fievreuse. N'y a-il que ces muscles & ces veines, qui s'elevent & se couchent, sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensée? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, & à nostre peau de fremir de desir ou de crainte. La main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas. La langue se transit, & la voix se fige [14] à son heure. Lors mesme que n'ayans de quoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger & de boire ne laisse pas d'emouvoir les parties, qui luy sont subjettes, ny plus ny moins que cet autre appetit: & nous abandonne de mesme, hors de propos, quand bon luy semble. Les outils qui servent à descharger le ventre, ont leurs propres dilatations & compressions, outre & contre nostre advis, comme ceux-cy destinés à descharger les roignons. Et ce que pour autorizer la puissance de nostre volonté, Sainct Augustin allegue avoir veu quelqu'un, [15] qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit: & que Vives encherit d'un autre exemple de son temps, de pets organizez, suivant le ton des voix qu'on leur prononçoit, ne suppose non plus pure l'obeïssance de ce membre. Car en est-il ordinairement de plus indiscret & tumultuaire? Joint que j'en cognoy un si turbulent & revesche, qu'il y a quarante ans, qu'il tient son maistre à peter d'une haleine & d'une obligation constante & irremittente, & le meine ainsi à la mort. Et pleust à Dieu, que je ne le sceusse que par les histoires, combien de fois notre ventre par le refus d'un seul pet, nous meine jusques aux portes d'une mort tres-angoisseuse: & que [16] l'Empereur qui

14 *En un certain temps malgré notre volonté.*

15 Nonnulli ab imo sine pudore ullo ita numerosos pro arbitrio sonitus edunt, ut ex illa etiam parte cantare videantur: *August.* de Civit. Dei. L. xiv. c. 24. Sur quoi voici ce que Vives ajoûte en forme de Commentaire: —*Talis fuit memoria nostra Germanus quidam in Comitatu Maximiliani Cæsaris & Philippi ejus filii; nec ullum erat carmen, quod non ille crepitibus podicis redderet.*

16 *Claude*, cinquiéme Empereur Romain. Mais Suetone rapporte seulement qu'on disoit

nous donna liberté de peter par tout, nous en eust donné le pouvoir: Mais nostre volonté, pour les droirs de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vray-semblablement la pouvons-nous marquer de rebellion & sedition? par son desreiglement & desobeissance? Veut-elle tousjours ce que nous voudrions qu'elle voulsist? Ne veut-elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir; & à nostre evident dommage? se laisse-elle non plus mener aux conclusions de nostre raison? Enfin, je dirois pour monsieur ma Partie, que plaise à considerer qu'en ce fait sa cause estant inseparablement conjointe à un consort, & indistinctement, on ne s'addresse pourtant qu'à luy, & par les arguments & charges qui ne peuvent appartenir à sondit consort. Car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportunement par fois, mais refuser, jamais: & de convier encore tacitement & quietement. Partant se void l'animosité & illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant, que les Advocats & Juges ont beau quereller & sentencier: nature tirera cependant son train: Qui n'auroit faict que raison, quand elle auroit doüé ce membre de quelque particulier privilege: Autheur du seul ouvrage immortel, des mortels: Ouvrage divin selon Socrates: & Amour, desir d'immortalité, & Démon immortel luy-mesme.

Confiance au Medecin, contribue à guerir le Malade.

Tel à l'adventure par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouëlles, que son compagnon reporte en Espaigne. Voyla pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparée. Pourquoy pratiquent les Medecins avant main, la creance de leur patient, avec tant de fausses promesses de sa guerison: si ce n'est afin que l'effect de l'imagination supplée l'imposture de leur aposéme? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escrit, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veuë de la Medecine faisoit l'operation: Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon pere, homme simple & Souysse, nation peu vaine & mensongiere: d'avoir cogneu long temps un marchand à Tou-

que l'Empereur Claude avoit eû dessein d'authoriser cette liberté par un Edit: *Dictur etiam meditatus Edictum quo veniam daret flatum crepitúmque ventris in convivio emittendi.* In vitâ Claudii c. 32.

louſe maladif & ſubject à la pierre, qui avoit ſouvent beſoin de clyſteres, & ſe les faiſoit diverſement ordonner aux Medecins, ſelon l'occurence de ſon mal: apportez qu'ils eſtoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accouſtumées: ſouvent il taſtoit s'ils eſtoyent trop chauds: le voyla couché, renverſé, & toutes les approches faictes, ſauf qu'il ne s'y faiſoit aucune injection. L'apotiquaire retiré apres cette ceremonie, le patient accommodé, comme s'il avoit veritablement pris le clyſtere, il en ſentoit pareil effect à ceux qui les prennent. Et ſi le medecin n'en trouvoit l'operation ſuffiſante, il luy en redonnoit deux ou trois autres, de meſme forme. Mon teſmoin jure, que pour eſpargner la deſpence (car il les payoit, comme s'il les eut receus) la femme de ce malade ayant quelquefois eſſayé d'y faire ſeulement mettre de l'eau tiede, l'effect en deſcouvrit la fourbe, & pour avoir trouvé ceux-là inutiles, qu'il faulſit revenir à la premiere façon.

Une femme penſant avoir avalé une eſpingle avec ſon pain, crioit & ſe tourmentoit comme ayant une douleur inſupportable au goſier, où elle penſoit la ſentir arreſtée: mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habil'homme ayant jugé que ce n'eſtoit que fantaſie & opinion, priſe de quelque morceau de pain qui l'avoit picquée en paſſant, la fit vomir, & jetta à la deſrobée dans ce qu'elle rendit, une eſpingle tortue. Cette femme cuidant l'avoir rendue, ſe ſentit ſoudain deſchargée de ſa douleur. Je ſçay qu'un gentil'homme ayant traicté chez luy une bonne compagnie, ſe vanta trois ou quatre jours apres par maniere de jeu (car il n'en eſtoit rien) de leur avoir faict manger un chat en paſte: dequoy une damoiſelle de la troupe print telle horreur, qu'en eſtant tombée en un grand dévoyement d'eſtomac & fievre, il fut impoſſible de la ſauver. *Maladie cauſée par un pur effet d'imagination.*

Les beſtes meſme ſe voyent comme nous, ſubjectes à la force de l'imagination: teſmoings les chiens, qui ſe laiſſent mourir de dueil de la perte de leurs maiſtres: nous les voyons auſſi japper & tremouſſer en ſonge, hannir les chevaux & ſe debatre: Mais tout cecy ſe peut rapporter à l'eſtroite couſture de l'eſprit & du corps s'entre-communiquants leurs fortunes. *Les Bêtes ſont ſujettes à la force de l'imagination.*

Imagination: ses effets sur le corps d'autrui.

C'est autre chose, que l'imagination agisse quelquefois, non contre son corps seulement, mais contre le corps d'autruy. Et tout ainsi qu'un corps rejette son mal à son voisin, comme il se voit en la peste, en la verolle, & au mal des yeux, qui se chargent de l'un à l'autre:

> [d] *Dum spectant oculi læsos, læduntur & ipsi:*
> *Multáque corporibus transitione nocent:*

Pareillement l'imagination esbranlée avecques vehemence, eslance des traits, qui puissent offenser l'object estrangier. L'Ancienneté a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animées & courroussées contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues, & les autruches couvent leurs œufs de la seule veuë, signe qu'ils y ont quelque vertu ejaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dit avoir des yeux offensifs & nuisans.

> [e] *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.*

Imaginations de femmes grosses.

Ce sont pour moy mauvais respondans que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience, les femmes envoyer aux corps des enfans, qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies: tesmoin celle qui engendra le More. Et il fut presenté à Charles Roy de Boheme & Empereur, une fille d'aupres de Pise toute velue & herissée, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceuë, à cause d'un image de Sainct Jean Baptiste pendue en son lict.

Force de l'Imagination dans les Animaux.

Des animaux il en est de mesmes: tesmoin les brebis de Jacob, & les perdris & lievres, que la neige blanchit aux montaignes. On vit dernierement chez moy un chat guestant un oyseau au hault d'un arbre, & s'estans fichez la veuë ferme l'un contre l'autre, quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé choir comme mort entre les pates du chat, ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceux qui ayment la volerie ont ouy faire le conte du fauconnier, qui arrestant obstinément sa veuë contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veuë le ramener contrebas: & le faisoit, à ce qu'on dit. Car les Histoires que j'emprunte, je les renvoye sur la conscience de ceux de qui je les prens.

d Des yeux sont incommodez en regardant des yeux malades: & bien des choses nuisibles passent imperceptiblement d'un Corps dans un autre. *Ovid. De Remedio Amor.* L. ii. *vs.* 520.

e *Je ne sai quel faux œil mes Agneaux ensorcelle.* Virg. Ecl. iii. *vs.* 103.

prens. Les discours sont à moy, & se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience ; chacun y peut joindre ses exemples : & qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre & varieté des accidens. Si je ne [17] comme bien, qu'un autre comme pour moy. Aussi en l'estude que je traitte, de nos mœurs & mouvemens, les tesmoignages fabuleux, pourvu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais. Advenu ou non advenu : à Rome ou à Paris, à Jean ou à Pierre, c'est tousjours un tour de l'humaine capacité : duquel je suis utilement advisé par ce recit. Je le voy, & en fay mon profit, egalement en ombre qu'en corps. Et aux diverses leçons, qu'ont souvent les histoires, je prens à me servir de celle qui est la plus rare & memorable. Il y a des Auteurs, desquels la fin c'est dire les évenements. La mienne, si j'y sçavois advenir, seroit dire sur ce qui peut advenir. Il est justement permis aux Escholes, de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point. Je n'en fay pas ainsi pourtant, & surpasse de ce costé-là, en religion superstitieuse, toute foy historiale. Aux exemples que je tire ceans, de ce que j'ay leu, ouï, faict, ou dict, je me suis defendu d'oser alterer jusques aux plus legeres & inutiles circonstances: ma conscience ne falsifie pas un jota, mon inscience je ne sçay.

S'il conviem à un Philosophe, & à un Theologien d'écrire l'Histoire.

Sur ce propos, j'entre par fois en pensée, qu'il puisse assez bien convenir à un Theologien, à un Philosophe, & telles gens d'exquise & exacte conscience & prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent-ils engager leur foy sur une foy populaire ? comment respondre des pensées de personnes incognues ; & donner pour argent comptant leurs conjectures ? Des actions à divers membres, qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un Juge. Et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Je tiens moins

17 J'ai trouvé dans une des dernieres Editions de Montagne. *Si je ne conte bien, qu'un autre conte pour moy* : Mais dans toutes les plus anciennes il y a, *Si je ne comme bien, qu'un autre comme pour moi*, c'est à dire, *Si je ne fais pas une application juste & raisonnable des exemples qui me tombent sous la main, qu'un autre les applique pour moy.* Le Verbe *Commer* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage; & il faudroit le conserver, si l'on n'en a point d'autre à mettre à la place. Nos Peres étoient plus sages que nous sur cet article. Ils faisoient des mots, quand ils en avoient besoin, pour pouvoir exprimer leurs pensées d'une maniere vive & courte ; & ils ne se dégoûtoient point de ceux dont ils avoient actuellement besoin.

hazardeux d'escrire les choses passées, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntée.

Pourquoi Montagne refuse d'écrire l'Histoire de son temps.

Aucuns me convient d'escrire les affaires de mon temps : estimants que je les voy d'une veuë moins blessée de passion, qu'un autre, & de plus pres, pour l'accés que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, que pour la gloire de Sallusté je n'en prendroys pas la peine : ennemy juré d'obligation, d'assiduité, de constance, qu'il n'est rien si contraire à mon stile, qu'une narration estendue. Je me recouppe si souvent, à faute d'haleine. Je n'ay ny composition ny explication, qui vaille. Ignorant au delà d'un enfant, des frases & vocables, qui servent aux choses plus communes. Pourtant ay-je pris à dire ce que je sçay dire : accommodant la matiere à ma force. Si j'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne. [18] Que ma liberté, estant si libre, j'eusse publié des jugements, à mon gré mesme, & selon raison, illegitimes & punissables. Plutarche nous diroit volontiers de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'autruy, que ses exemples soient en tout & par tout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité, & presentez d'un lustre, qui nous esclaire à la Vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un conte ancien, qu'il soit ainsi ou ainsi.

CHAPITRE XXI.

Le profit de l'un est dommage de l'autre.

DEmades Athenien condamna [1] un homme de sa ville, qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterremens, sous tiltre de ce qu'il en demandoit trop de profit, & que ce profit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gens. Ce jugement semble estre mal pris ; [2] dautant qu'il ne se faict aucun

18 *Rapportez ce* Que, *à ces mots qui sont à sept ou huit lignes d'ici*, Mais ils ne disent pas, *&c. Ce rapport est assez éloigné, mais on peut le decouvrir aisément avec un peu d'application. Dans quelques nouvelles Editions on a mis, ou par ignorance, ou pour soulager le Lecteur*, Outre que ma liberté, *&c.*

1 *Senec. de Beneficiis*, L. vi. c. 38. d'où presque tout ce Chapitre 21. a été pris.

2 Cui enim non ex alieno incommodo lu-

profit qu'au dommage d'autruy, & qu'à ce compte il faudroit condamner toute sorte de gain. Le marchand ne faict bien ses affaires, qu'à la débauche de la jeunesse : le laboureur à la cherté des bleds : l'architecte à la ruine des maisons : les officiers de la justice aux procez & querelles des hommes : l'honneur mesme & pratique des Ministres de la Religion se tire de nostre mort & de nos vices. Nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien Comique Grec ; ny soldat à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et qui pis est, que chacun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs pour la plus part naissent & se nourrissent aux despens d'autruy. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se dement point en cela de sa generale police : car les Physiciens tiennent, que la naissance, nourrissement, & augmentation de chasque chose, est l'alteration & corruption d'une autre :

> [a] *Nam quodcunque suis mutatum finibus exit,*
> *Continuò hoc mors est illius, quod fuit antè.*

CHAPITRE XXII.

De la Coustume, & de ne changer aisement une loy receüe.

La force de la Coutume.

CEluy me semble avoir tres-bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce [1] conte, qu'une femme de village ayant appris de caresser & porter entre ses bras un veau dés l'heure de sa naissance, & continuant tousjours à ce faire, gagna cela par l'accoustumance, que tout grand beuf qu'il estoit, elle le portoit encore. Car c'est à la verité une violente & traistresse maistresse d'escole, que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobée,

crum? Miles bellum optat. Agricolam annonæ caritas erigit. Eloquens captat pretium ex litium numero. Medicis gravis annus in quæstu est. Institores delicatarum mercium Juventus corrupta locupletat. Nullâ tempestate, nullo igne lædantur Tecta, jacebit opera fabrilis. *Id. ibid.*

a Dès qu'une chose sort de ses limites par voye de transmutation, ce nouvel état est la mort de ce qu'elle étoit auparavant. *Lucret.* L. ii. *vs.* 752. 753.

1 On en a fait une espece de Proverbe, que *Petrone* a exprimé ainsi,

Tollere taurum
Quæ tulerit vitulum, illa potest.

Vous le trouverez aussi parmi les Adages d'*Erasme* : Chil. I. Cent. 2. Adag. 51.

le pied de son authorité : mais par ce doux & humble commencement, l'ayant rassis & planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux & tyrannique usage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de hausser seulement les yeux. Nous luy voyons forcer tous les coups les reigles de Nature : [a] *Usus efficacissimus rerum omnium magister.* J'en croy l'Antre de Platon en sa Republique, & les medecins, qui quittent si souvent à son authorité les raisons de leur art : & ce Roy qui par son moyen rangea son estomac à se nourrir de poison : & la fille qu'Albert recite s'estre accoustumée à vivre d'araignées : & en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands Peuples, & en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision, & les appastoient, comme aussi des sauterelles, fourmis, lezards, chauvesouris ; & fut un crapaut vendu six escus en une nécessité de vivres : ils les cuisent & apprestent à diverses sauces. Il en fut trouvé d'autres ausquels nos chairs & nos viandes estoient mortelles & venimeuses. [b] *Consuetudinis magna vis est. Pernoctant venatores in nive : in montibus uri se patiuntur : Pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem.* Ces exemples estrangers ne sont pas estranges, si nous considerons ce que nous essayons ordinairement, combien l'accoustumance hebete nos sens. Il ne nous faut pas aller chercher ce qu'on dit des voisins des cataractes du Nil : & ce que les Philosophes estiment de la musique celeste ; que les corps de ces cercles, estants solides, polis, & venants à se lescher & frotter l'un à l'autre en roullant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux couppures & [2] muances de laquelle se manient les contours & changements [3] des caroles des astres : mais qu'universellement les ouïes des creatures de ça bas, endormies, comme celles des Egyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent appercevoir, pour grand qu'il soit. Les mareschaux, meul-

a L'usage est l'instructeur le plus efficace de toutes choses. *Plin.* Nat. Hist. L. xxvi c. 2.

b La force de la Coûtume est grande. C'est elle qui fait que les chasseurs passent des nuits entieres dans la Neige ; que de jour ils se laissent bruler de chaleur sur les Montagnes ; & que les Athletes meurtris à coups de gantelets, ne poussent pas le moindre gemissement. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 17.

2 *Muance*, changement : *Borel* dans son *Tresor de Recherches —— Gauloises, & Françoises.*

3 C'est à dire, de la danse, des revolutions des Astres. *Carole*, vieux mot qui signifie *danse*. Voyez *Borel*, & le Dictionnaire Etymologique de *Menage*.

niers, armuriers, ne ſauroient demeurer au bruit, qui les frappe, s'il les perçoit comme nous. Mon collet de fleurs ſert à mon nez : mais apres que je m'en ſuis veſtu trois jours de ſuitte, il ne ſert qu'aux nez aſſiſtants. Cecy eſt plus eſtrange, que, nonobſtant les longs intervalles & intermiſſions, l'accouſtumance puiſſe joindre & eſtablir l'effect de ſon impreſſion ſur nos ſens : comme eſſayent les voyſins des clochiers. Je loge chez moy en une tour, où à la diane & à la retraitte une fort groſſe cloche ſonne tous les jours l'Avé Maria. Ce tintamarre eſtonne ma tour meſme : & aux premiers jours me ſemblant inſupportable, en peu de temps m'apprivoiſe de maniere que, je l'oy ſans offenſe, & ſouvent ſans m'en eſveiller.

Les vices prennent pié dés la plus tendre enfance, & devroient être corrigez au plutot.

Platon tanſa un enfant, qui jouoit aux noix. Il luy reſpondit : Tu me tanſes de peu de choſe. *L'accouſtumance*, [4] repliqua Platon, *n'eſt pas choſe de peu.* Je trouve que nos plus grands vices prennent leur ply dés noſtre plus tendre enfance, & que noſtre principal gouvernement eſt entre les mains des nourrices. C'eſt paſſetemps aux meres de voir un enfant tordre le col à un poulet, & s'esbatre à bleſſer un chien & un chat. Et tel pere eſt ſi ſot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il voit ſon fils gourmer injurieuſement un païſant, ou un laquay, qui ne ſe defend point : & à gentilleſſe, quand il le void afiner ſon compagnon par quelque malicieuſe deſloyauté, & tromperie. Ce ſont pourtant les vrayes ſemences & racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahiſon. Elles ſe germent là, & s'eſlevent apres gaillardement, & profitent à force entre les mains de la couſtume. Et eſt une tres-dangereuſe inſtitution d'excuſer ces villaines inclinations, par la foibleſſe de l'aage, & legereté du ſubject. Premierement c'eſt nature qui parle ; de qui la voix eſt lors plus pure & plus naïfve, qu'elle eſt plus greſle & plus neufve. Secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la difference des eſcus aux eſpingles : elle depend de ſoy. Je trouve bien plus juſte de conclurre ainſi : Pourquoy ne

4 *Diog. Laërt.* dans la Vie de Platon : L. iii. Segm. 38. Ἀλλὰ τό γε ἔθος, εἶπεν, οὐ μικρόν. Mais Diogene Laërce ne dit pas que la perſonne que Platon tanſa fût un Enfant, & qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il jouoit aux dez, ce qui rend la réponſe de Platon bien plus importante. Ὁ γοῦν Πλάτων λέγεται, θεασάμενος τινὰ κυβεύοντα, αἰτιάσασθαι; *On dit que Platon voyant quelqu'un qui jouoit aux dez, l'en reprit.*

tromperoit-il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles ? que, comme ils font; Ce n'est qu'aux espingles : il n'auroit garde de le faire aux escus. Il faut apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, & leur en faut apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuient non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur : que la pensée mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Je sçay bien, que pour m'estre duict en ma puerilité, de marcher tousjours mon grand & plain chemin, & avoir eu à contrecœur de mesler ny tricotterie ny finesse à mes jeux enfantins, (comme de vray il faut noter, que les jeux des enfants ne sont pas jeux : & les faut juger en eux comme leurs plus serieuses actions) il n'est passetemps si leger, où je n'apporte du dedans, & d'une propension naturelle, & sans estude, une extreme contradiction à tromper. Je manie les chartes pour les doubles, & tiens compte, comme pour les doubles doublons, lorsque le gaigner & le perdre, contre ma femme & ma fille, m'est indifferent, comme lorsqu'il va de bon. En tout & par tout, il y a assés de mes yeux à me tenir en office : Il n'y en a point, qui me veillent de si pres, ny que je respecte plus.

Pieds façonnez au service des mains.

Je viens de voir chez moy un petit homme natif de Nantes, né sans bras, qui a si bien façonné ses pieds, au service que luy devoient les mains, qu'ils en ont à la verité à demy oublié leur office naturel. Au demourant il les nomme ses mains, il trenche, il charge un pistolet & le lasche, il enfille son eguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il jouë aux cartes & aux dez, & les remue avec autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'autre : l'argent que luy ay donné, il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main.

Un homme sans mains qui manioit les armes du ply du col.

J'en vis un autre estant enfant, qui manioit un'espée à deux mains, & un'hallebarde, du ply du col à faute de mains, les jettoit en l'air & les reprenoit, lançoit une dague, & faisoit craqueter un fouët aussi bien que charretier de France. Mais on descouvre bien mieux [5] ses effets aux estranges impressions, qu'elle faict en nos ames, où elle ne trouve pas tant de resistance. Que ne peut-elle en

5 *Les effets de la Coûtume, par les étranges impressions, &c.*

nos jugemens & en nos creances ? y a-t-il opinion si bizarre (je laisse à part la grossiere imposture des religions, dequoy tant de grandes nations, & tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez : Car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par faveur divine) mais d'autres opinions y en a-t-il de si estranges, qu'elle n'aye planté & estably pour loix és regions que bon luy a semblé ? Et est tres-juste cette ancienne exclamation : [c] *Non pudet physicum, id est speculatorem venatorémque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis ?*

Coustumes bizarres de divers Peuples.

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantasie forcenée, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, & par consequent que nostre raison n'estaye & ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu'on saluë, & ne regarde l'on jamais celuy qu'on veut honorer. Il en est où quand le Roy crache, la plus favorie des dames de sa Cour tend la main : & en autre nation les plus apparents qui sont autour de luy, se baissent à terre, pour amasser en du linge son ordure. Desrobons icy la place d'un conte. Un gentil-homme François se mouchoit tousjours de sa main (chose tres-ennemie de nostre usage) defendant là-dessus son faict : & estoit fameux en bonnes rencontres : Il me demanda, quel privilege avoit ce salle excrement, que nous allassions luy apprestans un beau linge delicat à le recevoir ; & puis, qui plus est, à l'empaqueter & serrer soigneusement sur nous : que cela devoit faire plus de mal au cœur, que de le voir verser où que ce fust, comme nous faisons toutes nos autres ordures. Je trouvay qu'il ne parloit pas du tout sans raison : & m'avoit la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitée d'un autre Païs. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature. L'assuefaction endort la veuë de nostre jugement. Les Barbares ne nous sont de rien plus merveilleux que nous sommes à

c Quelle honte à un Physicien, qui doit fouiller dans les secrets de la Nature, d'alleguer pour des preuves de la Verité, ce qui n'est que prévention & que coûtume ! *Cic.* de Nat. Deor. L. I. c. 30. *De la Traduction de M. l'Abbé* d'Olivet.

eux : ny avec 6 plus d'occasion, comme chascun advoüeroit, si chascun sçavoit, apres s'estre promené par ces loingtains exemples, 7 se coucher sur les propres, & les conferer sainement. La raison humaine est une teinture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions & mœurs, de quelque forme qu'elles soient : infinie en matiere, infinie en diversité. Je m'en retourne. Il est des Peuples, où sauf sa femme & ses enfans aucun ne parle au Roy que par sarbatane. En une mesme Nation & les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses, & les mariées les couvrent & cachent soigneusement. A quoy cette autre coustume qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage : car les filles se peuvent abandonner à leur poste, & engroissées se faire avorter par medicamens propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs si c'est un Marchand qui se marie, tous les Marchans conviez à la nopce, couchent avec l'epousée avant luy : & plus il y en a, plus a-elle d'honneur & de recommandation de fermeté & de capacité : si un Officier se marie, il en va de mesme ; de mesme si c'est un Noble ; & ainsi des autres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple : car lors c'est au Seigneur à faire : & si on ne laisse pas d'y recommander estroitement la loyauté, pendant le mariage. Il en est, où il se void des bordeaux publics de masles, voire & des mariages : où les femmes vont à la guerre quant & leurs maris, & ont rang, non au combat seulement, mais aussi au commandement. Où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux jouës, & aux orteils des pieds : mais des verges d'or bien poisantes au travers des teteins & des fesses. Où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, & à la bourse des genitoires, & à la plante des pieds. Où les enfans ne sont pas heritiers, ce sont les freres & nepveux : & ailleurs les nepveux seulement : sauf en la succession du Prince. Où pour regler la communauté des biens, qui s'y observe, certains Magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres, & de la distribution

6 *Ny avec* plus de raison.

7 C'est à dire, si je ne me trompe, *reflechir sur les exemples qu'il donne lui-même, sur ses propres coûtumes, & les comparer sincerement avec les exemples & les coûtumes des autres Nations.*

bution des fruicts, selon le besoin d'un chacun. Où l'on pleure [8] la mort des enfans, & festoye l'on celle des vieillards. Où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes. Où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente, se peuvent remarier, les autres non. Où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tuë les femelles qui y naissent, & achepte l'on des voisins, des femmes pour le besoin. Où les maris peuvent repudier sans alleguer aucune cause, les femmes non pour cause quelconque. Où les maris ont loy de les vendre, si elles sont steriles. Où ils font cuire le corps du trespassé, & puis piler, jusques à ce qu'il se forme comme en bouillie, laquelle ils meslent à leur vin, & la boivent. Où la plus desirable sepulture [9] est d'estre mangé des chiens : ailleurs des oyseaux. Où l'on croit que les ames heureuses vivent en toute liberté, en des Champs plaisans, fournis de toutes commoditez : & que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons. Où ils combattent en l'eau, & tirent seurement de leurs arcs en nageant. Où pour signe de subjection il faut hausser les espaules, & baisser la teste : & dechausser ses souliers quand on entre au logis du Roy. Où les Eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encore le nez & levres à dire, pour ne pouvoir estre aymez : & les prestres se crevent les yeux pour accointer les Demons, & prendre les Oracles. Où chacun faict un Dieu de ce qu'il luy plaist, le chasseur d'un Lyon ou d'un Renard, le pescheur de certain poisson : & des Idoles de chaque action ou passion humaine : le soleil, la lune, & la terre, sont les Dieux principaux : la forme de jurer, c'est toucher la terre regardant le soleil : & y mange l'on la chair & le poisson crud. Où le grand serment, [10] c'est jurer le nom de quelque homme trespassé, qui a esté en bonne reputation au Païs, touchant de la main sa tombe. Où les estrenes que le Roy envoye aux Princes ses vassaux, tous les ans, c'est du feu, lequel apporté, tout le vieil feu est esteint : & de ce nouveau sont tenus les peuples voisins venir puiser

8 Je croi que Montagne a pris ceci d'*Herodote*, L. v. p. 330. où cet Historien dit, que certains Peuples de Thrace pleurent à la naissance de leurs Enfans, & enterrent leurs Morts avec de grands témoignages de joye.

9 *Sextus Empiricus* : Pyrrh. Hypot. L. iii. c. 24. p. 157.

10 *Herodot.* L. iv. p. 318.

chascun pour soy, sur peine de crime de leze majesté. Où, quand le Roy pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, (ce qui avient souvent) son premier successeur est obligé d'en faire autant: & passe le droict du Royaume au troisiéme successeur. Où l'on diversifie la forme de la police, selon que les affaires semblent le requerir: on depose le Roy quand il semble bon: & luy substitue l'on des anciens à prendre le gouvernail de l'estat: & le laisse l'on par fois aussi és mains de la Commune. Où hommes & femmes sont circoncis, & pareillement baptisés. Où le soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son Roy sept testes d'ennemis, est faict noble. Où l'on vit sous cette opinion si rare & insociable de la mortalité des ames. Où les femmes s'accouchent sans plaincte & sans effroy. Où les femmes [11] en l'une & l'autre jambe portent des [12] greves de cuivre: & si un pouil les mord, sont tenues par devoir de magnanimité de le remordre: & n'osent epouser, qu'elles n'ayent offert à leur Roy, s'il le veut, leur pucellage. Où l'on saluë mettant le doigt à terre: & puis le haussant vers le ciel. Où les hommes [13] portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules: elles pissent debout, les hommes, accroupis. Où ils envoient de leur sang en signe d'amitié, & encensent comme les Dieux, les hommes qu'ils veulent honorer. Où non seulement jusques au quatriesme degré, mais en aucun plus esloigné, la parenté n'est soufferte aux mariages. Où les enfans sont quatre ans à nourrisse, & souvent douze: & là-mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier jour. Où les peres ont charge du chastiment des masles, & les meres à part, des femelles: & est le chastiment de les fumer pendus par les pieds. Où on faict circoncire les femmes. Où l'on mange toute sorte d'herbes sans autre discretion, que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur. Où tout est ouvert: & les maisons pour belles & riches qu'elles soyent sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme: & sont les larrons doublement punis qu'ailleurs. Où ils tuent les pouils avec les dents comme les Magots, & trouvent

11 *Herodot.* L. iv. p. 317.
12 *C'est à dire*, Botes, Botines: *Nicot.*
13 *Nymphodorus*: L. xiii. RERUM BARBARICARUM.

horrible de les voir escacher sous les ongles. Où l'on ne couppe en toute la vie ny poil ny ongle : ailleurs où l'on ne couppe que les ongles de la droicte, celles de la gauche se nourrissent par gentillesse. Où [14] ils nourrissent tout le poil du costé droict, tant qu'il peut croistre : & tiennent raz le poil de l'autre costé. Et en voisines Provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle-là le poil de derriere : & rasent l'opposite. Où les peres prestent leurs enfans, les maris leurs femmes, à jouyr aux hostes, en payant. Où on peut honnestement faire des enfans à sa mere, les peres se mesler à leurs filles, & à leurs fils. Où aux assemblées des festins ils s'entreprestent sans distinction de parenté les enfans les uns aux autres. Icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté [15] de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent des enfans encore au ventre des meres, ceux qu'ils veulent estre nourris & conservez, & ceux qu'ils veulent estre abandonnez & tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la jeunesse pour s'en servir : & ailleurs elles sont communes sans peché : voire en tel païs portent pour marque d'honneur [16] autant de belles houpes frangées au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de masles. N'a pas faict la coustume encore une chose publique de femmes à part ? leur a-elle pas mis les armes à la main ? faict dresser des armées, & livrer des batailles ? Et ce que toute la Philosophie ne peut planter en la teste des plus sages, ne l'apprend-elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entieres, [17] où non seulement la mort estoit mesprisée, mais festoyée : où les enfans de sept ans [18] souffroient à estre foüetez jusques à la mort, sans changer de visage : où la richesse estoit en tel mespris, que le plus chetif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bource d'escus. Et sçavons des regions tres-fertiles en toutes façons de vivres, [19] où toutesfois les plus ordinaires mets & les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort & de l'eau. Fit-elle pas en-

14 *Herodot*. L. iv. p. 324.

15 Sextus Empiricus : Pyrrh. Hypot. L. iii. c. 24. p. 153.

16 Ἡ δ᾽ ἂν πλεῖστα ἔχῃ (περισφύρια) αὕτη ἀρίστη δέδοκται εἶναι, ὡς ὑπὸ πλείστων ἀνδρῶν φιληθεῖσα. *Herodot*. L. iv. p. 319.

17 Les Traces : *Valer Maxim*. L. ii. ch. vi. §. 12.

18 A Lacedemone.

19 En Perse, du temps de Cyrus : *Xenophon* dans sa Cyropedie, L. i. c. 8. & 11. Edit. Oxon. *an* 1703.

core ce miracle en Cio, [20] qu'il s'y passa sept cens ans, sans memoire que femme ny fille y eust faict faute à son honneur? En somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse : & avec raison l'apelle [21] Pindarus, à ce qu'on m'a dict, *la Royne & Emperiere du monde*. Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit, que c'estoit la coustume de sa maison : que son pere avoit ainsi battu son ayeul; son ayeul son bisayeul : & montrant son fils : Cettuy-cy me battra quand il sera venu au terme de l'aage où je suis. Et le pere que le fils tirassoit & sabouloit emmy la ruë, luy commanda de s'arrester à certain huis; car luy, n'avoit trainé son pere que jusques-là : que c'estoit la borne des injurieux traittements herediraires, que les enfants avoient en usage faire aux peres en leur famille. Par coustume, dit Aristote, aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons & de la terre : & plus par coustume que par nature les masles se meslent aux masles.

D'où naissent les Loix de la Conscience.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume : chacun ayant en veneration interne les opinions & mœurs approuvées & reçuës autour de luy, ne s'en peut desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement.

Combien est imperieux le joug de la Coutume.

Quand ceux de Crete vouloient au temps passé maudire quelqu'un, [22] ils prioient les Dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir & empieter de telle sorte, qu'à peine soit-il en nous, de nous r'avoir de sa prise, & de r'entrer en nous, pour discourir & raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le laict de notre naissance, & que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veuë, il semble que nous soyons naiz à la condition de suivre ce train. Et les communes imaginations, que nous trouvons en credit autour de nous, & infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generalles & natu-

20 Plutarque dans son Traité *des vertueux Faits des femmes*, à l'article DES CIENES.

21 Καὶ ὀρθῶς μοι δοκέει Πίνδαρος ποιῆσαι, Νόμον πάντων βασιλέα φήσας εἶναι; *Herodot.* L. iii. p. 200. Ce que Montagne traduit ici fort exactement en François.

22 *Cretenses cùm acerbissimâ execratione adversus eos quos vehementer oderunt, uti volunt; ut malâ consuetudine delectentur, optant.* Valer. Max. L. vii. In Externis : §. 15.

relles. Par où il advient, que ce qui eſt hors les gonds de la couſtume, on le croid hors les gonds de la raiſon : Dieu ſçait combien deſraiſonnablement le plus ſouvenr. Si comme nous, qui nous eſtudions, avons appris de faire, chaſcun qui oïd une juſte ſentence, regardoit inconrinent par où elle luy apparrient en ſon propre ? chaſcun trouveroit, que cette-cy n'eſt pas tant un bon mot, comme un bon coup de fouer à la beſtiſe ordinaire de ſon jugement. Mais on reçoit les advis de la verité & ſes precepres, comme adreſſés au peuple, non jamais à ſoy : & au lieu de les coucher ſur ſes mœurs, chaſcun les couche en ſa memoire, tres-ſottement & tres-inutilement. Revenons à l'Empire de la couſtume.

Chaque Peuple eſt content de l'eſpece de Gouvernement à quoy il eſt accoutumé.

Les Peuples nouris à la liberré & à ſe commander eux-meſmes, eſtiment toute autre forme de police monſtrueuſe & conrre nature. Ceux qui ſont duirs à la monarchie en font de meſme. Er quelque faciliré que leur preſte fortune au changement, lors meſme qu'ils ſe ſonr avec grandes difficulrez deffaitz de l'importunité d'un maiſtre, ils courenr à en replanter un nouveau avec pareilles difficultez, pour ne ſe pouvoir reſoudre de prendre en haine la maiſtriſe.

Pourquoi chacun eſt ſatisfait du lieu de ſa Naiſſance.

C'eſt par l'entremiſe de la couſtume que chaſcun eſt conrent du lieu où narure la planré: & [23] les ſauvages d'Eſcoſſe n'ont que faire de la Touraine, ny les Scyrhes de la Theſſalie.

Propoſition faite aux Indiens & aux Grecs, comment reçue.

Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils voudroient prendre la couſtume des Indes, [24] de manger leurs peres treſpaſſez (car c'eſtoit leur forme, eſtimans ne leur pouvoir donner plus favorable ſepulture, que dans eux-meſmes;) ils luy reſpondirent que pour choſe du monde ils ne le feroient : mais s'eſtant auſſi eſſayé de perſuader aux Indiens de laiſſer leur façon, & prendre celle de Grece, qui eſtoit de bruſler les corps de leurs peres, il leur fit encore plus d'horreur. Chacun en fait ainſi, dautant que l'uſage nous deſrobbe le vray viſage des choſes.

23 Qu'on nomme autrement *les Montagnards d'Ecoſſe*, gens groſſiers, qui, dit-on, ne vivent guerre que de rapine. Ceux qui ne connoiſſent point le Païs de ces Montagnards, n'ont qu'à conſulter *Froiſſard*, Vol. II. c. 160. 169. & 174. pour voir ce qui peut avoir engagé Montagne à le mettre en oppoſition avec la Touraine.

24 *Herôdot*. L. iii. p. 200.-----Touchant la coûtume que les Indiens avoient *de manger leurs Peres trepaſſez*, voyez Sextus Empiricus, Pyrrh. Hypot. L. iii. c. 24. p. 157.

[d] *Nil adeo magnum, nec tam mirabile quicquam*
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim.

Autrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos obſervations, & receuë avec reſoluë authorité bien loin autour de nous : & ne voulant point, comme il ſe fait, l'eſtablir ſeulement par la force des loix & des exemples, mais queſtant tousjours juſques à ſon origine, j'y trouvay le fondement ſi foible, qu'à peine que je ne m'en degouſtaſſe, moy, qui avois à la confirmer en autruy. C'eſt cette recepte, par laquelle Platon entreprend [25] de chaſſer les des-naturées & prepoſteres amours de ſon temps : qu'il eſtime ſouveraine & principale : Aſſavoir, que l'opinion publique les condanne : que les Poëtes, que chacun en faſſe de mauvais contes : Recepte, par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beauté, l'amour des ſœurs : les fables meſmes de Thyeſtes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avec le plaiſir de leur chant, infus cette utile creance, en la tendre cervelle des enfants. De vray, la pudicité eſt une belle vertu, & de laquelle l'utilité eſt aſſez connuë : mais de la traitter & faire valoir ſelon nature, il eſt autant mal-ayſé, comme il eſt ayſé de la faire valoir ſelon l'uſage, les loix, & les preceptes. Les premieres & univerſelles raiſons ſont de difficile perſcrutation. Et les paſſent nos maiſtres en eſcumant, ou en ne les oſant pas ſeulement taſter, ſe jettent d'abordée dans la franchiſe de la couſtume : là ils s'enflent, & triomphent à bon compte. Ceux qui ne ſe veulent laiſſer tirer hors cette originelle ſource, faillent encore plus : & s'obligent à des opinions ſauvages, teſmoin Chryſippus, [26] qui ſema en tant de lieux de ſes Eſcrits, le peu de compte en quoy il tenoit les conjonctions inceſtueuſes, quelles qu'elles fuſſent.

La Coutume, unique fondement de plu-

Qui voudra ſe desfaire de ce violent prejudice de la couſtume, il trouvera pluſieurs choſes recuës d'une reſolution indubitable, qui

d Il n'y a rien de ſi grand & de ſi merveilleux dans ſon commencement, que peu à peu tous les hommes ne s'habituent à regarder avec moins d'admiration ; *Lucret.* L. ii. *vſ.* 1027. *&c.*

25 *De Legibus*, L. viii. p. 646.

26 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypòt. L. i. c. 14. p. 31.

n'ont appuy qu'en la barbe chenüe & rides de l'usage, qui les accompaigne: mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité & à la raison, il sentira son jugement, comme tout bouleversé, & remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, je luy demanderay lors, quelle chose peut estre plus estrange que de voir un peuple obligé à suivre des loix qu'il n'entendit oncques: attaché en tous ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes & achapts, à des regles qu'il ne peut sçavoir, n'estans escrites ny publiées en sa langue, & desquelles par necessité il luy faille acheter l'interpretation & l'usage: non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son Roy de rendre les trafiques & negociations de ses Subjects libres, franches, & lucratives; & leurs debats & querelles, onereuses, chargées de poisans subsides: mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en trafique, la raison mesme, & donner aux loix cours de marchandise. Je sçay bon gré à la fortune, dequoy (comme disent nos Historiens) ce fut un gentil-homme Gascon & de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemaigne, nous voulant donner les loix Latines & Imperiales.

sieurs choses fort autorisées dans le Monde.

Qu'est-il plus farouche que de voir [27] une Nation, où par legitime coustume la charge de juger se vende; & les jugemens soyent payez à purs deniers comptans; & où legitimement, la justice soit refusée à qui n'a dequoy la payer: & aye cette marchandise si grand credit, qu'il se fasse en une police un quatriéme estat, de gens manians les procés, pour le joindre aux trois anciens, de l'Eglise, de la Noblesse, & du Peuple: lequel estat ayant la charge des loix & souveraine authorité des biens & des vies, fasse un corps à part de celuy de la Noblesse: d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, & celles de la justice, en plusieurs choses fort contraires: aussi rigoureusement condamnent celles-là un dementi souffert, comme celles-icy un dementi revanché: par le devoir des armes, celuy-là soit degradé d'honneur & de noblesse qui souffre un'injure, & par le devoir civil, celuy qui s'en venge, encoure une peine capitale: (qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offence faicte à son honneur,

Vendre la Justice, coustume farouche: ses inconveniens.

27 *La France*, où ce désordre est allé en augmentant depuis Montagne; & où selon toutes les apparences il regnera aussi long-temps que la Monarchie.

il ſe deshonnore : & qui ne s'y adreſſe, il en eſt puny & chaſtié par les loix) Et de ces deux pieces ſi diverſes, ſe rapportans toutesfois à un ſeul chef, ceux-là ayent la paix, ceux-cy la guerre en charge : ceux-là ayent le gain, ceux-cy l'honneur : ceux-là le ſçavoir, ceux-cy la vertu : ceux-là la parole, ceux-cy l'action : ceux-là la juſtice, ceux-cy la vaillance : ceux-là la raiſon, ceux-cy la force : ceux-là la robbe longue, ceux-cy la courte en partage ?

Bizarrerie de la Coutume à l'égard des habits.

Quant aux choſes indifferentes, comme veſtemens, qui les voudra ramener à leur vraye fin, qui eſt le ſervice & commodité du corps, d'où depend leur grace & bienſeance originelle : pour les plus fantaſtiques à mon gré qui ſe puiſſent imaginer, je luy donray entre autres nos bonnets carrez : cette longue queuë de veloux pliſſé, qui pend aux teſtes de nos femmes, avec ſon attirail bigarré : & ce vain modelle & inutile, d'un membre que nous ne pouvons ſeulement honneſtement nommer, duquel toutesfois nous faiſons montre & parade en public.

Pour l'exterieur tout homme de bon ſens ſe conforme à la coutume de ſon Païs.

Ces conſiderations ne deſtournent pourtant pas un homme d'entendement de ſuivre le ſtile commun : Ains au rebours, il me ſemble que toutes façons eſcartées & particulieres partent pluſtoſt de folie, ou d'affectation ambitieuſe, que de vraye raiſon : & que le Sage doit au dedans retirer ſon ame de la preſſe, & la tenir en liberté & puiſſance de juger librement des choſes : mais quant au dehors, qu'il doit ſuivre entierement les façons & formes receuës. La ſocieté publique n'a que faire de nos penſées : mais le demeurant, comme nos actions, noſtre travail, nos fortunes & noſtre vie, il la faut preſter & abandonner à ſon ſervice & aux opinions communes : comme ce bon & grand Socrates refuſa de ſauver ſa vie par la deſobeiſſance du magiſtrat, voire d'un magiſtrat tres-injuſte & tres-inique. Car c'eſt la regle des regles, & generale loy des loix, que chacun obſerve celles du lieu où il eſt : [c] Νόμοις ἕπεσθαι τοῖσιν ἐγχώροις καλόν.

S'il eſt utile de changer les Loix établies par un long uſage.

En voicy d'une autre cuvée. Il y a grand doute, s'il ſe peut trouver ſi evident profit au changement d'une loy receüe telle qu'elle ſoit, qu'il y a de mal à la remuer : dautant qu'une police, c'eſt comme un baſtiment de diverſes pieces joinctes enſemble d'une telle

c Il eſt beau que chacun ſuive les loix de ſon Païs. *In Excerptis Grotianis* : p. 937.

liaiſon,

liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. Le [28] legislateur des Thuriens ordonna, que quiconque voudroit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au Peuple la corde au col : afin que si la nouvelleté n'estoit approuvée d'un chacun, il fust inconrinent estranglé. Et celuy de Lacedemone [29] employa sa vie pour tirer de ses citoyens une promesse asseurée, de n'enfraindre aucune de ses ordonnances. L'Ephore [30] qui coupa si rudement les deux cordes que Phrinys avoit adjousté à la musique, [31] ne s'esmoie pas, si elle en vaut mieux, ou si les accords en sont mieux remplis : il luy suffit pour les condamner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette [32] Espée rouillée de la justice de Marseille. Je suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte ; & ay raison, car j'en ay veu des effets tres-dommageables. Celle qui nous presse depuis tant d'ans, elle n'a pas tout exploicté : mais on peut dire avec apparence, que par accident, elle a tout produict & engendré ; voire & les maux & ruines, qui se font depuis sans elle, & contre elle : c'est à elle à s'en-prendre au nez :

[f] *Heu patior telis vulnera facta meis !*

Ceux qui donnent le branle à un Estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruine. Le fruict du trouble ne demeure guere à celuy qui l'a esmeu : il bat & brouille l'eau pour d'autres pescheurs. La liaison & contexture de cette Monarchie & ce grand bastiment, ayant esté desmis & dissout, notamment sur ses vieux ans par elle, donne tant qu'on veut d'ouverture & d'entrée à pareilles injures. La majesté Royalle [33] s'avale plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se précipite du milieu à fonds. Mais si les inventeurs sont

28 *Charondas*, dans Diodore de Sicile, L. xii. c. 4.

29 *Licurgue* : Voyez sa vie par Plutarque, ch. 22.

30 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens*, nomme cet Ephore *Emerepes*, Εμπρεπής.

31 *Ne se met point en peine.*——D'*esmoy* ou *esmay* qui veut dire *souci*, *tristesse*, on a fait *s'esmayer*, ou *s'esmoyer*, se soucier. *La Fontaine des Amoureux* :

Ce fut au temps du mois de May
Qu'on doit chasser deuil & esmay.

Borel.

32 *Valer. Maxim.* L. ii. c. 6. §. 7.

f *A ! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure.* Ovid. *Epist.* Phillidis Demophoonti : *vs.* 48.

33 Tombe, descend, *S'avaller*, subsidere ; pessum ire : *Nicot.*

plus dommageables, les imitateurs ſont plus vicieux, de ſe jetter en des exemples, deſquels ils ont ſenti & puni l'horreur & le mal. Et s'il y a quelque degré d'honneur, meſmes au mal faire, ceux-cy doivent aux autres, la gloire de l'invention, & le courage du premier effort. Toutes ſortes de nouvelles desbauches [34] puiſent en cette premiere & féconde ſource, les images & patrons à troubler noſtre police. On lit en nos loix meſmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentiſſage & l'excuſe de toutes ſortes de mauvaiſes entrepriſes: Et nous advient ce que Thucydides dit des guerres civiles de ſon temps; qu'en faveur des vices publics, on les battiſoit de mots nouveaux plus doux pour leur excuſe, abaſtardiſſant & amolliſſant leurs vrais titres. C'eſt pourtant, pour reformer nos conſciences & nos creances: g *honeſta oratio eſt.* Mais le meilleur pretexte de nouvelleté eſt tres dangereux. [35] *Adeò nihil motum ex antiquo probabile eſt.* Si me ſemble-il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de ſoy & preſomption, d'eſtimer ſes opinions juſques-là, que pour les eſtablir, il faille renverſer une paix publique, & introduire tant de maux inevitables, & une ſi horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, & les mutations d'eſtat, en choſe de tel poids, & les introduire en ſon Pays propre. Eſt-ce pas

34 J'ai trouvé dans pluſieurs Editions, *puiſent* heureuſement *en cette prémiere & ſeconde ſource.* Le mot *heureuſement* fait ici un fort mauvais ſens. Le dernier Traducteur Anglois qui s'en eſt apperçû, l'a rendu par un mot qui veut dire *aiſément.* Pour moy, j'ai cru devoir le proſcrire, parce qu'il n'eſt point dans l'Edition in 4to de 1588. Edition très-correcte, & qui a paru du vivant de Montagne.

g Le prétexte eſt honnête. *Terent.* Andr. Act. I. ſc. 1. vſ. 114.

35 *Tant il eſt vrai que nul changement introduit dans un ancien établiſſement n'eſt louable.* C'eſt une reflexion que Tite-Live fait (L. xxxiv. c. 54.) à l'occaſion d'un nouveau reglement par lequel dans certains ſpectacles le Peuple devoit être ſeparé des Senateurs, qui juſqu'alors avoient eſté aſſis avec le peuple ſans aucune diſtinction. Et de peur qu'on ne prît droit d'en conclure, qu'il faudroit conſerver les Uſages les plus bizarres auxquels leur ancienneté donnera toûjours des defenſeurs, ce ſage Hiſtorien ajoûte, *Veteribus, niſi quæ uſus evidenter arguit, ſtari malunt,* « Les hommes « aiment mieux qu'on s'en tienne aux anciennes pratiques, ſi l'on en excepte celles où « l'experience fait voir des défauts palpables." ——Au reſte, ce Paſſage de Tite-Live, *Adeò nihil motum ex antiquo probabile eſt*, ne ſe trouve, ni dans l'Edition in 4to d'*Abel l'Angelier*, de 1588, ni dans une autre du même Libraire in 8vo de 1602. quoi qu'il ſoit dans ſa belle Edition *in folio* de 1595. Il ne ſe trouve pas non plus dans une bonne Edition in 8vo faite à Paris en 1608. ni dans la Verſion Angloiſe imprimée à Londres en 1700. Je le conſerve pourtant pour ne pas donner lieu à des ſoupçons injuſtes. Dans un ſujet comme celui que Montague traite ici, ce n'eſt pas la Raiſon ni les Régles de la Critique qui déterminent le jugement de la plupart des hommes: & en mon particulier je me défie autant de moi-même que des autres ſur un article ſi chatouilleux.

mal mesnagé, d'advancer tant de vices certains & cognus, pour combattre des erreurs contestées & debatables? Est-il quelque pire espece de vices, que ceux qui choquent la propre conscience & naturelle cognoissance? Le Senat osa donner en payement cette deffaitte, sur le differend d'entre luy & le peuple, pour le ministere de leur religion: [h] *Ad Deos, id magis quàm ad se pertinere: ipsos visuros, ne sacra sua polluantur:* conformement à ce que respondit l'Oracle à ceux de Delphes, en la guerre Medoise, craignans l'invasion des Perses. Ils demanderent au Dieu, ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter: Il leur respondit, [36] qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eux: qu'il estoit suffisant pour prouvoir à ce qui luy estoit propre. La Religion Chrestienne a toutes les marques d'extreme justice & utilité: mais nulle plus apparente, que l'exacte recommandation de l'obeïssance du Magistrat, & manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la Sapience Divine, qui pour establir le salut du genre humain, & conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort & le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique: & a sousmis son progrez & la conduicte d'un si haut effet & si salutaire, à l'aveuglement & injustice de nos observations & usances: y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, & souffrant une longue perte d'années à meurir ce fruict inestimable? Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suit les formes & les loix de son pays, & celuy qui entreprend de les regenter & changer. Celuy-là allegue pour son excuse, la simplicité, l'obeissance & l'exemple: quoy qu'il fasse, ce ne peut estre malice, c'est pour le plus malheur: [i] *Quis est enim, quem non moveat*

h *Que cette affaire concernoit plûtôt les Dieux qu'eux; & que leur providence sçauroit bien prendre soin que la Religion ne fût point profanée:* Tit. Liv. L. x. c. 6. L'application que Montagne fait ici des paroles de *Tite-Live*, ne convient en aucune maniere au sens qu'elles ont dans cet Historien, comme s'en appercevront tous ceux qui voudront prendre la peine de le consulter.

36 *Herodot.* L. viii. p. 539. 540.

i *Car qui n'est point touché de respect pour une antiquité scellée & confirmée par les plus fameux témoignages?* Cic. de Divinat. L. i. c. 40. Le Frere de Ciceron prétend confirmer par-là la verité de la Divination par le vol des Oiseaux, par l'inspection des entrailles, par les songes, &c. Ces differens moyens de connoitre l'Avenir étoient effectivement autorisez depuis longtemps dans le monde: & si le principe sur quoi le Frere de Ciceron se fonde, est raisonnable, il n'est pas facile de voir pourquoi l'on méprise si fort aujourd'hui ces differentes especes de Divination.

clarissimis monimentis testata consignatáque antiquitas ? Outre ce que dit Isocrates, que la defectuosité, a plus de part à la moderation, que n'a l'excés. L'autre est en bien plus rude party. Car [37] qui se mesle de choisir & de changer, usurpe l'authorité de juger ; & se doit faire fort de voir la faute de ce qu'il chasse, & le bien de ce qu'il introduit. Cette si vulgaire consideration m'a fermy en mon siege : & tenu ma jeunesse mesme, plus temeraire, en bride de ne charger mes espaules d'un si lourd faix, que de me rendre respondant d'une science de telle importance ; & oser en cette-cy, ce qu'en sain jugement je ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruit, & ausquelles la temerité de juger est de nul prejudice : me semblant tres-inique, de vouloir soûmettre les constitutions & observances publiques & immobiles, à l'instabilité d'une privée fantasie (la raison privée n'a qu'une jurisdiction privée) & entreprendre sur les loix divines, ce que nulle police ne supporteroit aux civiles : Ausquelles, encore que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont-elles souverainement juges de leurs juges : & l'extréme suffisance sert à expliquer & étendre l'usage qui en est receu, non à le détourner & innover. Si quelquefois la Providence divine a passé par dessus les regles, ausquelles elles nous a necessairement astreints, ce n'est pas pour nous en dispenser. Ce sont coups de sa main divine, qu'il nous faut non pas imiter, mais admirer : & exemples extraordinaires, marques d'un exprés & particulier adveu, du genre des miracles qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute-puissance, au dessus de nos ordres & de nos forces, qu'il est folie & impieté d'essayer [38] à representer : & que nous ne devons pas suivre, mais contempler avec estonnement : Actes de son per-

37 Ce qui suit ici, depuis ces mots, *Car qui se mesle*, &c. jusqu'au passage de Ciceron inclusivement qui finit ainsi, *non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor*, ne se trouve point dans l'Edition d'*Abel L'Angelier* in folio, imprimée à Paris en 1595. trois ans après la mort de l'Auteur, ni dans une autre Edition in folio, imprimée à Paris chez *Michel Blageart* en 1640. Dans ces deux Editions, immediatement après ces mots, *L'autre est en bien plus rude parti*, il y a, *Dieu le sçache en nostre presente querelle*, &c. Sans prétendre décider si ce qu'il y a de plus ici, est de Montagne (sur quoi chacun est libre de penser ce qu'il voudra) je me crois obligé de le mettre dans cette Edition, parce que je le trouve non seulement dans des Editions de Paris imprimées depuis l'an 1640. mais encore dans trois Editions qui ont paru l'une à Paris en 1602. & imprimée (ce qui est assez remarquable) chez *Abel L'Angelier* ; l'autre aussi à Paris en 1608. & la troisiéme à Leyde en 1609.

38 *à imiter.*

ſonnage, non pas du noſtre. Cotta proteſte bien opportunément : x *Quum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chryſippum ſequor.* Dieu le ſçache en noſtre preſente querelle, où il y a cent articles à oſter & remettre, grands & profonds articles, combien ils ſont qui ſe puiſſent vanter d'avoir exactement recogneu les raiſons & fondements de l'un & l'autre party. C'eſt un nombre, ſi c'eſt nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette autre preſſe où va-elle ? ſous quelle enſeigne ſe jette-elle à quartier ? Il advient de la leur, comme des autres medecines foibles & mal appliquées: les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eſchaufées, exaſperées & aigries par le conflit, & ſi nous eſt demeurée dans le corps. Elle n'a ſçeu nous purger par ſa foibleſſe, & nous a cependant affoiblis : en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, & ne recevons de ſon operation que des douleurs longues & inteſtines.

Dans une extreme néceſſité les Loix anciennes doivent faire place à de nouveaux reglemens.

Si eſt-ce que la fortune reſervant touſjours ſon authorité au deſſus de nos diſcours, nous preſente aucunesfois la neceſſité ſi urgente, qu'il eſt beſoin que les loix luy facent quelque place : Et quand on reſiſte à l'accroiſſance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de ſe tenir en tout & par tout en bride & en regle contre ceux qui ont la clef des champs, auſquels tout cela eſt loiſible qui veut avancer leur deſſein, qui n'ont ny loy ny ordre que de ſuivre leur advantage, c'eſt une dangereuſe obligation & inequalité.

l *Aditum nocendi perfido præſtat fides.*

Dautant que la diſcipline ordinaire d'un Eſtat qui eſt en ſa ſanté, ne pourvoit pas à ces accidens extraordinaires, elle preſuppoſe un corps qui ſe tient en ſes principaux membres & offices, & un commun conſentement à ſon obſervation & obeïſſance. L'aller legitime, eſt un aller froid, poiſant & contraint : & n'eſt pas pour tenir bon, à un aller licencieux & effrené On ſçait qu'il eſt encore reproché à ces deux grands perſonnages, Octavius & Caton, aux guerres civiles,

x Quand il s'agit de la Religion, j'écoute T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scevola, Souverains Pontifes, & non pas Zenon, Cleanthe, ou Chryſippe. *Cic.* de Nat. Deor. L. iii. c. 2.

l *La foy trace au perfide un chemin à trahir. Senec.* Oedip. Act. iii. *vſ.* 693.

l'un de Sylla, l'autre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, & que de rien remuer. Car à la verité en ces dernieres necessitez, où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'avanture plus sagement fait, de baisser la teste & prester un peu au coup, que s'ahurtant outre la possibilité à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds: & vaudroit mieux faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi fit celuy qui ordonna qu'elles dormissent vingt & quatre heures: Et celuy qui remua pour cette fois un jour du calendrier: Et cet autre qui du mois de Juin [39] fit un second May. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur Pays, estans pressez de leur loy, qui defendoit d'eslire par deux fois Admiral un mesme personnage, & de l'autre part leurs affaires requerans de toute necessité, que Lysander prist derechef cette charge, ils firent bien un Aracus Admiral, mais [40] Lysander surintendant de la marine. Et de mesme subtilité, un de leurs Ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens, pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, & Pericles luy alleguant qu'il étoit defendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posée, luy conseilla [41] de le tourner seulement, dautant que cela n'estoit pas defendu. C'est ce dequoy Plutarque loue Philopœmen, qu'estant né pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, [42] mais aux loix mesmes, quand la necessité publique le requeroit.

CHAPITRE XXIII.

Divers évenemens de mesme Conseil.

JAques [1] *Amiot*, grand Aumosnier de France, me recita un jour cette histoire à l'honneur d'un Prince des nostres (& nostre estoit-il à tres-bonnes enseignes, encore que son origine fust estrangere)

39 *Alexandre le Grand*: Voyez sa vie écrite par Plutarque: ch. 5. de la Version d'Amyot.

40 Plutarque dans la Vie de *Lysander*: ch. 4.

41 *Id.* dans la Vie de *Pericles*; c. 18.

42 Dans la *Comparaison de Titus Q. Flaminius avec Philopœmen*, vers la fin.

1 Le célèbre Traducteur de Plutarque.

que durant nos premiers troubles au siege de Roüan, ce Prince ayant esté adverti par la Royne mere du Roy d'une entreprise qu'on faisoit sur sa vie, & instruit particulierement par ses lettres, de celuy qui la devoit conduire à chef, qui estoit un gentil-homme Angevin ou Manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effet, la maison de ce Prince, il ne communiqua à personne cet advertissement: mais se promenant le lendemain au mont saincte Catherine, d'où se faisoit nostre baterie à Rouan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegée) ayant à ses costez ledit seigneur grand Aumosnier & un autre Evesque, il apperceut ce gentil-homme, qui luy avoit esté remarqué, & le fit appeller. Comme il fut en sa presence, il luy dit ainsi, le voyant desja pallir & fremir des alarmes de sa conscience: « Monsieur de tel lieu, vous vous doutez bien de ce que je « vous veux; & vostre visage le monstre. Vous n'avez rien à me « cacher: car je suis instruict de vostre affaire si avant, que vous ne « feriez qu'empirer vostre marché, d'essayer à le couvrir. Vous « sçavez bien telle chose & telle (qui estoyent les tenans & aboutissans des plus secretes pieces de cette menée) « ne faillez sur vo« stre vie à me confesser la verité de tout ce dessein ». Quand ce pauvre homme se trouva pris & convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la Royne par l'un des complices) il n'eut qu'à joindre les mains & requerir la grace & misericorde de ce Prince; aux pieds duquel il se voulut jetter, mais il l'en garda, suivant ainsi son propos: « Venez ça, vous ay-je autrefois fait deplaisir? ay-je of« fensé quelqu'un des vostres par haine particuliere? Il n'y a pas trois « semaines que je vous cognois, quelle raison vous a peu mouvoir à « entreprendre ma mort»? Le Gentil-homme respondit à cela d'une voix tremblante, que ce n'estoit aucune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, & qu'aucuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper en quelque maniere que ce fust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or (suivit ce Prince) je vous veux mon« trer, combien la religion que je tiens, est plus douce, que celle « dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me « tuer sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aucune offence; & la

Grande clemence d'un Prince envers celui qui avoit conjuré sa mort.

« mienne me commande que je vous pardonne, tout convaincu « que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison. Allez-vous-en, « retirez vous, que je ne vous voye plus icy : & si vous estes sage, « prenez doresnavant en vos entreprises des conseillers plus gens de « bien que ceux-là.

Conjuration contre Auguste qu'il découvrit avant qu'elle pût etre executée.

L'Empereur Auguste estant en la Gaule, receut certain avertissement [1] d'une conjuration que luy brassoit L. *Cinna* : il delibera de s'en venger, & manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis : mais la nuict d'entredeux il la passa avec grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un jeune homme de bonne maison, & nepveu du grand Pompeius : & produisoit en se plaignant plusieurs divers discours. « Quoy donc, faisoit-il, sera-il « dict que jedemeureray en crainte & en alarme, & que je lairray « mon meurtrier se pourmener cependant à son ayse ? S'en ira-il « quitte, ayant assailly ma teste, que j'ay sauvée de tant de guerres « civiles, de tant de batailles, par mer & par terre, & apres » avoir estably la paix universelle du monde ? sera-il absous, ayant « deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier? Car la conjuration estoit faicte de le tuer, comme il feroit quelque sacrifice. Apres cela s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommençoit d'une voix plus forte, & s'en prenoit à soy-mesme: « Pourquoy vis-tu, s'il importe à tant de gens que tu meures ? n'y « aura-il point de fin à tes vengeances & à tes cruautez ? Ta vie vaut- « elle que tant de dommage se fasse pour la conserver ?

Avis que lui donna sa femme Livie.

Livia sa femme le sentant en ces angoisses : Et les conseils des femmes y seroient-ils receus, luy dit-elle ? « Fais ce que font les me- « decins, quand les receptes accoustumées ne peuvent servir, ils en « essayent de contraires. Par severité tu n'as jusques à cette heure « rien profité : Lepidius a suivy Savidienus, Murena Lepidus, Cæ- « pio Murena, Egnatius Cæpio. Commence à experimenter com- « ment te succederont la douceur & la clemence. Cinna est con- « vaincu, pardonne-luy ; de te nuire desormais, il ne pourra, « & profitera à ta gloire. »

1 Voyez Seneque dans son Traité *de la Clemence*, L. i. ch. 9. d'où toute cette Histoire a été transportée ici mot pour mot.

Auguste suit cet avis : son Discours à Cinna, chef de la Conjuration.

Auguste fut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur, & ayant remercié sa femme & contremandé ses amis, qu'il avoit assignez au Conseil, commanda qu'on fist venir à luy Cinna tout seul. Et ayant fait sortir tout le monde de sa chambre, & fait [3] donner un siege à Cinna, il luy parla en cette maniere : « En premier « lieu je te demande, Cinna, paisible audience : n'interromps pas « mon parler, je te donray temps & loisir d'y respondre. Tu sçais, « Cinna, que t'ayant pris au camp de mes ennemis, non seule- « ment t'estant faict mon ennemy, mais estant né tel, je te sauvay, « je te mis entre mains tous tes biens, & t'ay enfin rendu si accom- « modé & si aisé, que les victorieux sont envieux de la condi- « tion du vaincu : l'office du Sacerdoce que tu me demandas, je « te l'ottroyay, l'ayant refusé à d'autres, desquels les peres avoyent « tousjours combattu avec moy : t'ayant si fort obligé, tu as entre- « pris de me tuer. » A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloigné d'une si meschante pensée : « Tu ne me tiens pas, Cin- « na, ce que tu m'avois promis, suivit Auguste : tu m'avois as- « seuré que je ne serois pas interrompu : ouy, tu as entrepris de me « tuer, en tel lieu, tel jour, en telle compagnie, & de telle façon. » Et le voyant transi de ces nouvelles, & en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoy, *adjousta-il*, le fais tu ? Est-ce pour estre Empereur ? « Vrayement il va bien mal à la Chose Publique, s'il n'y a que moy, « qui t'empesche d'arriver à l'Empire. Tu ne peux pas seulement « deffendre ta maison, & perdis dernierement un procés par la fa- « veur d'un simple libertin. Quoy ? n'as-tu moyen ny pouvoir en « autre chose qu'à entreprendre Cesar ? Je le quitte, s'il n'y a que « moy qui empesche tes esperances. Penses-tu, que Paulus, que « Fabius, que les Cosséens & Serviliens te souffrent ? & une si

3 Cette circonstance, marquée expressément par Seneque, n'est point inutile, parce qu'elle nous apprend les mœurs de ces temps-là : & par cette raison je croi que le célèbre *Corneille* a bien fait de l'employer dans sa Tragedie de CINNA. *Cinnam unum ad se accersit*, dit Seneque : *dimissisque omnibus e cubiculo, cùm alteram Cinnæ poni cathedram jussisset* ; &c. Un Roi qui feroit consister une partie de sa Majesté à ne voir jamais ses sujets assis devant lui, n'auroit qu'une très-petite idée de la Grandeur. Elle ne dépend point de ces sortes de distinctions. Un Roi veritablement respectable peut s'en passer hardiment sans risquer de rien perdre, non plus qu'*Auguste*, *Trajan*, ou *Marc-Aurele*.

« grande troupe de Nobles, non seulement nobles de nom, mais « qui par leur vertu honorent leur noblesse» ? Apres plusieurs autres propos (car il parla à luy plus de deux heures entiéres) : *Or va*, luy dit-il, *je te donne, Cinna, la vie à traistre & à parricide, que je te donnay autresfois à ennemy : que l'amitié commence de ce jourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receuë*. Et se despartit d'avec luy en cette maniere. Quelque temps apres, il luy donna le Consulat, se plaignant dequoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, & fut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui advint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut jamais de conjuration ny d'entreprise contre luy, & receut une juste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en advint pas de mesmes au nostre : car sa douceur ne le sceut garentir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison, tant c'est chose vaine & frivole que l'humaine prudence : & au travers de tous nos projects, de nos conseils, & precautions, la fortune maintient tousjours la possession des evenemens.

Sur quoi sont fondez les succès de la Medecine.

Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art, qui ne se peust maintenir [4] elle-mesme, & qui eust les fondemens trop frailes, pour s'appuyer de sa propre force : & comme s'il n'y avoit qu'elle, qui ayt besoin que la fortune preste la main à ses operations. Je croy d'elle tout le pis, ou le mieux qu'on voudra : car nous n'avons, Dieu mercy, nul commerce ensemble. Je suis au rebours des autres : car je la mesprise bien tousjours, mais quand je suis malade au lieu d'entrer en composition, je commence encore à la haïr & à la craindre : & respons à ceux qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que je sois rendu à mes forces & à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort & le

4 Le mot *art* qui est aujourd'hui masculin, étoit feminin du temps de Montagne. Dans quelques nouvelles Editions des *Essais* on a mis ici *luy-mesme* : mais je me suis fait une loi de donner le Livre de Montagne tel qu'il l'a laissé lui-même, en suivant exactement les plus anciennes Editions, & surtout celle d'*Abel L'Angelier* in folio, publiée à Paris après le decès de l'Auteur en 1595.-----Il est certain que dans les dernieres Editions on a souvent gâté les pensées & les expressions de Montagne, en voulant les corriger. J'en donnerai quelques exemples incontestables.

hazard de leur breuvage. Je laisse faire nature, & présuppose qu'elle se soit pourveue de dents & de griffes, pour se deffendre des assauts qui luy viennent, & pour maintenir cette contexture, dequoy elle fuit la dissolution. Je crains au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prises bien estroites & bien jointes avec la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, & qu'on la recharge de nouveaux affaires.

La Fortune a beaucoup de part aux saillies Poëtiques.

Or je dy que non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part. Les saillies Poëtiques, qui emportent leur autheur, & le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons-nous à son bon-heur, puis qu'il confesse luy-mesme qu'elles surpassent sa suffisance & ses forces, & les recognoit venir d'ailleurs que de soy, & ne les avoir aucunement en sa puissance : non plus que les Orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvemens & agitations extraordinaires, qui les poussent au delà de leur dessein ?

Aux Ouvrages de Peinture.

Il en est de mesmes en la Peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du peintre surpassans sa conception & sa science, qui le tirent luy-mesmes en admiration, & qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment, la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces & beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier. Un suffisant lecteur descouvre souvent és Escrits d'autruy, des perfections autres que celles que l'autheur y a mises & apperceuës, & y preste des sens & des visages plus riches.

Aux entreprises militaires.

Quant aux entreprises militaires, chacun void comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes & en nos deliberations, il faut certes qu'il y ayt du sort & du bonheur meslé parmy : car tout ce que nostre sagesse peut, ce n'est pas grand'chose. Plus elle est aiguë & vive, plus elle trouve en soy de foiblesse, & se deffie dautant plus d'elle-mesme. Je suis de l'advis de Sylla : & quand je me prens garde de pres aux plus glorieux exploicts de la guerre, je voy, ce me semble, que ceux qui les conduisent, n'y employent la deliberation & le conseil, que par acquit ; & que la meilleure part de l'entreprise, ils l'abandonnent à la fortune ; & sur la fian-

ce qu'ils ont à son secours, passent à tous les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des allegresses fortuites, & des fureurs estrangeres parmy leurs deliberations, qui les poussent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, & qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands Capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gens, qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe & prognostique.

Le parti qu'il faut prendre dans les cas dont l'évenement est incertain.

Voyla pourquoy en cette incertitude & perplexité, que nous apporte l'impuissance de voir & choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les divers accidens & circonstances de chaque chose tirent quant & elle, le plus seur, quand autre consideration ne nous y convieroit, est, à mon advis, de se rejetter au party, où il y a plus d'honnesteté & de justice: & puisqu'on est en doute du plus court chemin, tenir tousjours le droit. Comme en ces deux exemples, que je viens de proposer, il n'y a point de doute, qu'il ne fust plus beau & plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust fait autrement. S'il en est mes-advenu au premier, il ne s'en faut pas prendre à ce sien bon dessein: & ne sçait-on, quand il eust pris le party contraire, s'il eust eschappé la fin, à laquelle son destin l'appelloit; & si eust perdu la gloire d'une telle humanité.

S'il est avantageux de prévenir les Conjurations par des executions sanglantes.

Il se void dans les Histoires, force gens, en cette crainte; d'où la plus part ont suivy le chemin de courir au devant des conjurations qu'on faisoit contre eux, par vengeance & par supplices: mais j'en voy fort peu ausquels ce remede ait servy; tesmoin tant d'Empereurs Romains. Celuy qui se trouve en ce danger, ne doit pas beaucoup esperer ny de sa force, ny de sa vigilance. Car combien est-il mal-aisé de se garentir d'un ennemy, qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons? & de cognoistre les volontez & pensemens interieurs de ceux qui nous assistent? Il a beau employer des nations estrangeres pour sa garde, & estre tousjours ceint d'une haye d'hommes armez: Quiconque aura sa vie à mespris, se rendra tousjours maistre de celle d'autruy.

Triste état d'un Prince trop défiant.

Et puis, ce continuel soupçon, qui met le Prince en doute de tout le monde, luy doit servir d'un merveilleux tourment. Pourtant

Dion estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut jamais le cœur d'en informer, [5] disant qu'il aymoit mieux mourir que vivre en cette misere, d'avoir à se garder non de ses ennemys seulement, mais aussi de ses amis. Ce qu'Alexandre representa bien plus vivement par effect, & plus roidement, quand ayant eu advis par une Lettre de Parmenion, que Philippus son plus cher medecin estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner ; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa Lettre à Philippus, [6] il avala le bruvage qu'il luy avoit presenté. Fut-ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire? Ce Prince est le souverain patron des actes hazardeux: mais je ne sçay s'il y a traict en sa vie, qui ayt plus de fermeté que cestui-cy, ny une beauté illustre par tant de visages. Ceux qui preschent aux Princes la deffiance si attentive, sous couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruine & leur honte. Rien de noble ne se faict sans hazard. J'en sçay un de courage tres-martial de sa complexion & entreprenant, de qui tous les jours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions: Qu'il se resserre entre les siens, qu'il n'entende à aucune reconciliation de ses anciens ennemys, se tienne à part, & ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y voye. J'en sçay un autre, qui a inesperément avancé sa fortune, pour avoir pris conseil tout contraire.

Jusqu'où doit s'étendre la hardiesse.

La hardiesse dequoy ils cherchent si avidement la gloire, [7] se represente, quand il est besoin, aussi magnifiquement en pourpoint qu'en armes: en un cabinet, qu'en un camp: le bras pendant, que le bras levé. La prudence si tendre & circonspecte, est mortelle ennemye des hautes executions. Scipion sceut, pour pratiquer la volonté de Syphax, quittant son armée, & abandonnant l'Espaigne, douteuse encore sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique, dans deux simples vaisseaux, pour se commettre en terre ennemie, à la puissance d'un Roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans hostage, sous la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur,

5 Plutarque dans *les Dits notables des anciens Rois*, &c.

6 Quinte Curce: L. iii. c. 6.

7 *Eclatte, se fait voir.* Dans l'Edition in 4to de 1588. il y a, *se presente.*

& de la promesse de ses hautes esperances. [a] *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat.* A une vie ambitieuse & fameuse, il faut [8] au rebours, prester peu, & porter la bride courte aux soupçons. La crainte & la deffiance attirent l'offense & la convient. Le plus deffiant [9] de nos Roys establit ses affaires, principallement pour avoir volontairement abandonné & commis sa vie, & sa liberté, entre les mains de ses ennemis: montrant avoir entiere fiance d'eux, afin qu'ils la prinssent de luy. A ses Legions mutinées & armées contre luy, Cesar opposoit seulement l'authorité de son visage, & la fierté de ses paroles; & se fioit tant à soy & à sa fortune, qu'il ne craignoit point de l'abandonner & commettre à une armée seditieuse & rebelle.

[b] *stetit aggere fultus*
Cespitis, intrepidus vultu, meruitque timeri
Nil metuens.

La confiance doit être, ou paroître exempte de crainte.

Mais il est bien vray, que cette sorte asseurance ne se peut representer bien entiere, & naïfve, que par ceux ausquels l'imagination de la mort, & du pis qui peut advenir apres tout, ne donne point d'effroy: car de la présenter tremblante encore, douteuse & incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gaigner le cœur & volonté d'autruy, de s'y aller sousmettre & fier, pourveu que ce soit librement, & sans contrainte d'aucune necessité, & que ce soit en condition, qu'on y porte une fiance pure & nette; le front au moins deschargé [10] de tout scrupule. Je vis en mon enfance, un Gentil-homme commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un Peuple furieux. Pour esteindre ce commencement du trouble, il prit parti de sortir d'un lieu tres-asseuré où il estoit, & se rendre à cette tourbe mutine: d'où mal luy prit, & y fut miserablement tué. Mais il ne

a La confiance que nous prenons en autrui, nous gagne souvent la sienne. *Tit. Liv.* L. xxii. c. 22.

8 Cette Maxime, qu'*à une vie ambitieuse & fameuse, il faut préter peu aux Soupçons, & leur tenir la bride courte*, paroît mal placée ici, surtout à cause du mot *au rebours* qui semble la mettre en opposition avec ce qui précede immediatement. Mais Montagne n'employe ici ce mot, que pour lier cette Maxime avec ce qu'il avoit dit, avant que de parler de Scipion, *Que la Prudence trop circonspecte est ennemie des grandes entreprises.*

9 *Louis* XI.

b D'un air intrepide il parut debout sur le haut du rempart, & merita d'être craint en ne craignant rien lui-même. *Lucan:* L. v. *vs.* 316. &c.

10 *De toute marque de crainte & de defiance.*

me semble pas que sa faute fust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce fut d'avoir pris une voye de soubmission & de mollesse : & d'avoir voulu endormir cette rage, plustost en suivant qu'en guidant, & en requerant plustost qu'en remontrant : & estime qu'une gracieuse severité, avec un commandement militaire, plein de securité, & de confiance, convenable à son rang, & à la dignité de sa charge, luy eust mieux succedé, au moins avec plus d'honneur, & de bien-seance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsi agité, que l'humanité & la douceur : il recevra bien plustost la reverence & la crainte. Je luy reprocherois aussi, qu'ayant pris une resolution plustost brave à mon gré, que temeraire, de se jetter foible & en pourpoint, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la devoit [11] avaller toute, & n'abandonner ce personnage. Là où il luy advint apres avoir recogneu le danger de prés, de saigner du nez, & d'alterer encore depuis cette contenance démise & flatteuse, qu'il avoit entreprise, en une contenance effrayée : chargeant sa voix & ses yeux d'estonnement & de penitence : cherchant à conniller & à se desrober, il les enflamma & appella sur soy.

Confiance envers des Troupes suspectes, qui eut un heureux succes.

On deliberoit de faire une montre generalle de diverses troupes en armes, (c'est le lieu des vengeances secrettes ; & n'est point où en plus grande seureté on les puisse exercer) il y avoit publiques & notoires apparences, qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aucuns, ausquels touchoit la principalle & necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, & qui avoit beaucoup de poids & de suitte. Le mien fut, qu'on evitast sur tout de donner aucun tesmoignage de ce doute, & qu'on s'y trouvast & meslast parmy les files, la teste droicte, & le visage ouvert ; & qu'au lieu d'en retrancher aucune chose (à quoy les autres opinions visoyent le plus) au contraire, l'on sollicitast les Capitaines d'avertir les soldats de faire leurs salves belles & gaillardes en l'honneur des assistants, & n'espargner leur poudre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, & engendra des-lors en avant une mutuelle & utile confidence.

11 *Soûtenir absolument.*

Moyens qu'employa Jule Cesar pour se faire aimer de ses Ennemis.

La voye qu'y tint Julius Cesar, je trouve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement il essaya par clemence, à se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant aux conjurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverti. Cela faict, il prit une tres-noble resolution, d'attendre sans effroy & sans solicitude, ce qui luy en pourroit advenir, s'abandonnant & se remettant à la garde des Dieux & de la fortune. Car certainement c'est l'estat où il estoit quand il fut tué.

Conseil donné à un Tyran pour le mettre à couvert des Complots qu'on pourroit former contre luy.

Un estranger ayant dict & publié par tout qu'il pourroit instruire Dionysius Tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir & descouvrir en toute certitude, les parties que ses Subjets machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent, Dionysius en estant adverty, le fit appeller à soy, pour s'esclaircir d'un art si necessaire à sa conservation : cet estranger luy dict, qu'il n'y avoit pas d'autre art, sinon qu'il luy fist delivrer un talent, & se ventast d'avoir appris de luy un singulier secret. Dionysius [12] trouva cette invention bonne, & luy fit compter six cens escus. Il n'estoit pas vray-semblable, qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tres-utile apprentissage ; & servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les Princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menées qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis, & qu'il ne se peut rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent. Le Duc d'Athenes fit plusieurs sottises en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence: mais cette-cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des [13] monopoles que ce Peuple dressoit contre luy, par Mattheo dit Morozo, complice d'icelles, il le fit mourir, pour supprimer cet advertissement, & ne faire sentir, qu'aucun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Resolution extraordinaire.

Il me souvient avoir leu autrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du Triumvirat,

12 Plutarque dans *les Dits notables des anciens Rois*, &c.

13 *C'est à dire*, conspirations. Rabelais s'est servi du mot de *Monopole* dans ce sens-là, *Pleust à Dieu*, dit-il parlant des Mutineries du Peuple de Paris, *que je sceusse l'officine en laquelle sont forgez ces Schismes & Monopoles*, *pour les mettre en évidence ès confrairies de ma paroisse* : L. I. c. 17. p. 107. Edit. d'Amst. d'*Henri Bordesius*. — *Monopole*, conspiration, conjuration : *Nicot*.

avoit

avoit eschappé mille fois les mains de ceux, qui le poursuivoient, par la subtilité de ses inventions. Il advint un jour, qu'une troupe de gens de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout joignant un halier, où il s'estoit tapy, & faillit de le descouvrir: Mais luy sur ce point-là, considerant la peine & les difficultez, ausquelles il avoit desja si long temps duré, pour se sauver des continuelles & curieuses recherches, qu'on faisoit de luy par tout; le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, & combien il luy valoit mieux passer une fois le pas, que demeurer tousjours en cette transe, luy-mesme les r'appella, & leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eux & luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est une conseil un peu gaillard: si croy-je, qu'encore vaudroit-il mieux le prendre, que de demeurer en la fievre continuelle d'un accident, qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peut apporter sont pleines d'inquietude, & d'incertitude, il vaut mieux d'une belle asseurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir; & tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXIV.

Du Pedantisme.

JE me suis souvent despité en mon enfance, de voir és Comedies Italiennes, tousjours un pedante pour badin, & le surnom de *magister*, n'avoir guere plus honorable signification parmy nous. Car leur estant donné en gouvernement, que pouvois-je moins faire que d'estre jaloux de leur reputation? Je cherchois bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, & les personnes rares & excellentes en jugement, & en sçavoir: d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des autres. Mais en cecy perdois-je mon latin, que les plus galans hommes c'estoient ceux qui les avoyent le plus à mespris, tesmoin nostre bon du Bellay: *Pedans mesprisez des plus galans hommes.*

Mais je hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

Et est cette coustume ancienne: car Plutarque dit que *Grec* & *Escolier*, estoient mots de reproche entre les Romains, & de mespris. Depuis avec l'aage j'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, & que [1] *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses, n'en devienne pas plus vive, & plus esveillée; & qu'un esprit grossier & vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours & les jugemens des plus excellents Esprits que le monde ait porté, j'en suis encore en doute. A recevoir tant de cervelles estrangeres, & si fortes, & si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos Princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne & rappetisse, pour faire place aux autres. Je dirois volontiers, que comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, & les lampes de trop d'huile, aussi faict l'action de l'Esprit par trop d'estude & de matiere: lequel occupé & embarassé d'une grande diversité de choses, perde le moyen de se demesler, & que cette charge le tienne courbe & croupy. Mais il en va autrement; car nostre ame s'eslargit dautant plus qu'elle se remplit. Et aux exemples des vieux temps, il se voit tout au rebours, des suffisans hommes aux maniemens des choses publiques, des grands capitaines, & grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tres-sçavans.

Philosophes méprisez & pourquoi.

Et quant aux Philosophes retirez de toute occupation publique, ils ont esté aussi quelquefois à la verité mesprisez, par la liberté Comique de leur temps, leurs opinions & façons les rendans ridicules. Les voulez-vous faire juges des droits d'un procés, des actions d'un homme? Ils en sont bien prests! Ils cherchent encore, s'il y a vie, s'il y a mouvement, [2] si l'homme est autre chose qu'un bœuf: que

1 Espece de Proverbe qu'on n'a exprimé de cette maniere barbare, que pour rendre les faux Savans plus ridicules. Vous le trouverez dans Rabelais, L. i. c. 19. Le Poëte *Regnier* l'a traduit ainsi: *Les plus grands Clercs ne sont pas les plus fins*: Sat. III. & c'est comme on parle encore aujourd'hui.

2 Si Montagne a copié ceci du *Theætete* de Platon, p. 127. F. comme il paroît par tout ce qu'il ajoûte immediatement aprés qu'il a visiblement tiré de ce Dialogue, il a fort mal pris la pensée de Platon, qui dit seulement ici que le Philosophe ignore à tel point ce que fait son voisin, qu'il sait à peine si c'est un homme ou quelque autre animal; τὸν τοιοῦτον ὁ μὲν, πλησίον καὶ ὁ γείτων λέληθεν οὐ μόνον ὅ τι πράττει, ἀλλ' ὀλίγου καὶ εἰ ἄνθρωπός ἐστιν, ἤ τι ἄλλο θρέμμα.

c'est qu'agir & souffrir, quelles bestes ce sont, que loix & justice. Parlent-ils du magistrat, ou parlent-ils à luy ? c'est d'une liberté irreverente & incivile. [3] Oyent-ils louer un Prince ou un Roy ? c'est un pastre pour eux, oisif comme un pastre, occupé à pressurer & tondre ses bestes, mais bien plus rudement. En estimez-vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre ? [4] eux s'en moquent, accoustumez d'embrasser tout le monde, comme leur possession. Vous vantez-vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches ? ils vous estiment [5] de peu, ne concevans l'image universelle de nature, & combien chascun de nous a eu de prédecesseurs, riches, pauvres, Roys, valets, Grecs, Barbares. Et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain, de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le Vulgaire, comme ignorants les premieres choses & communes, & comme presomptueux & insolents.

Extréme difference qu'il y a entre les anciens Philosophes & nos Pedans.

Mais cette peinture Platonique est bien esloignée de celle [6] qu'il faut à nos hommes. On envioit ceux-là comme estans au dessus de la commune façon, comme mesprisans les actions publiques, comme ayans dressé une vie particuliere & inimitable, reglée à certains discours hautains & hors d'usage : ceux-cy on les desdaigne, comme estans au dessous de la commune façon, comme incapables des charges publiques, comme trainans une vie & des mœurs basses & viles apres le vulgaire. [a] *Odi homines ignavâ operâ, Philosophâ sententiâ.* Quant à ces Philosophes, dis-je, comme ils estoient grands en science, ils estoient encore plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dit de [7] ce Geometrien de Syracuse, lequel ayant esté

3 *Τύραννόν τε ἢ βασιλέα ἐγκωμιαζόμενον, ἕνα τῶν νομέων, οἷον συβώτην ἢ ποιμένα ἤ τινα βύκολον, ἡγεῖται ἀκούειν εὐδαιμονιζόμενον, πολὺ βδάλλοντα. δυσκολώτερον καὶ ἐκείνων ζῷον καὶ ἐπιβουλότερον ποιμαίνειν τε καὶ βδάλλειν νομίζει αὐτός. Id.* ibid. p. 128. A.

4 *Πάνυ σμικρὰ δοκεῖ ἀκούειν, εἰς ἅπασαν εἰωθὼς τὴν γῆν βλέπειν. Id.* ibid.

5 C'est à dire *ils vous meprisent de ce que vous ne savez pas vous élever à la consideration de l'image universelle de Nature, & ne considerez pas combien chacun de nous a eu de prédecesseurs*, &c. *ὑπὸ ἀπαιδευσίας οὐ δυναμένων εἰς τὸ πᾶν ἀεὶ βλέπειν, οὐδὲ λογίζεσθαι ὅτι πάππων καὶ προγόνων μυριάδες ἑκάστῳ γεγόνασιν ἀναρίθμητοι, ἐν αἷς πλούσιοι καὶ πτωχοὶ, καὶ βασιλεῖς καὶ δοῦλοι, βάρβαροί τε καὶ Ἕλληνες*, &c. Tout le reste du paragraphe est encore pris mot pour mot du même Dialogue de Platon : p. 128. B. C.

6 *Qui convient à nos Pedans.*

a Je hai les hommes dont les discours sont Philosophiques, & les actions laches & frivoles : *Pacuvius*, apud *Aul. Gellium*, L. xiii. c. 8.

7 *Archimede*, dans la vie de *Marcellus* par Plutarque, ch. 6. de la Traduction d'Amyot.

destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose en pratique, à la deffence de son païs, qu'il mit soudain en train des engins espouvantables, & des effects surpassans toute creance humaine; desdaignant toutefois luy-mesme toute cette sienne manufacture, & pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage & le jouet. Aussi eux si quelquefois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aisle si haulte, qu'il paroissoit bien, leur cœur & leur ame s'estre merveilleusement grossie & enrichie par l'intelligence des choses. Mais aucuns voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculez. Et celuy qui demanda à Crates, jusques à quand il faudroit philosopher, en receut cette responce : [8] *Jusques à tant que ce ne soient plus des asniers, qui conduisent nos armées.* Heraclitus [9] resigna la Royauté à son frere. Et aux Ephesiens, qui luy reprochoient, qu'il passoit son temps à jouer avec les enfans devant le temple : [10] *Vaut-il pas mieux faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compagnie?* D'autres ayans leur imagination logée au dessus de la fortune & du monde, trouverent les sieges de la justice, & les thrones mesmes des Roys, bas & viles. Et refusa [11] Empedocles la Royauté, que les Agrigentins luy offrirent. Thales [12] accusant quelquefois le soin du mesnage & de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du renard, pour n'y pouvoir advenir. Il luy print envie par passetemps d'en montrer l'experience, & ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proffit & du gain, [13] dressa une trafique qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie, les plus experimentez de ce mestier-là en pouvoient faire de pareilles. Ce qu'A-

8 *Diog. Laert.* in Vitâ Cratetis, L. vi. segm. 92.

9 *Diog. Laert.* in Vitâ Heracliti, L. ix. segm. 6. ἐκχωρῆσαι τ' ἀδελφῷ τῆς βασιλείας. Par βασίλεια il faut entendre ici, selon Menage, non la Royauté proprement dite, mais une charge particuliere qui en portoit le nom à Ephese, comme chez les Atheniens & les Romains, après qu'ils eurent renoncé au Gouvernement Monarchique.

10 *Id.* ibid. Segm. 3. ἢ οὐ κρεῖττον τοῦτο ποιεῖν ἢ μεθ' ὑμῶν πολιτεύεσθαι;

11 *Diog. Laert.* in vitâ Empedoclis, L. viii. segm. 63.

12 *Blâmant.*

13 *Cic.* de Divinat. L. i. c. 49. *Qui Thales ut objurgatores suos convinceret, ostenderétque etiam Philosophum, si ei commodum esset, pecuniam facere posse, omnem oleam, antequam florere cœpisset, in agro Milesio coemisse dicitur.* Vide & Diog. Laert. in Vitâ Thaletis, L. 1. Segm. 26.

ristote recite d'aucuns, qui appelloyent & celuy-là, & Anaxagoras, & leurs semblables, sages, & non prudents, pour n'avoir assez de soin des choses plus utiles : outre ce que je ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gens : & à voir la basse & necessiteuse fortune, dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer tous les deux, qu'ils sont, & non sages, & non prudents.

Savans mesprisables parce qu'ils sont mal appris.

Je quitte cette premiere raison, & croy qu'il vaut mieux dire, que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux Sciences : & qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escoliers, ny les maistres n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray le soin & la despence de nos peres, ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du jugement & de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à notre peuple : *O le sçavant homme !* Et d'un autre, *O le bon homme !* Il ne fauldra pas à destourner les yeux & son respect vers le premier. Il y faudroit un tiers crieur ; O les lourdes testes ! Nous nous enquerons volontiers, Sçait-il du Grec ou du Latin ? escrit-il en vers ou en prose ? mais, s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, & c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieux sçavant, non qui est plus sçavant.

Ils ne s'appliquent qu'à se remplir la memoire.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, & laissons l'entendement & la conscience vuide. Tout ainsi que les oiseaux vont quelquefois à la queste du grain, & le portent au bec sans le taster, pour en faire bechée à leurs petits : ainsi nos pedants vont pillotans la Science dans les livres, & ne la logent qu'au bout de leurs lévres, pour la dégorger seulement, & mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple. Est-ce pas faire de mesme, ce que je fay en la plus part de cette composition ? Je m'en vay escorniffant par-cy par-là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car je n'ay point de gardoire) mais pour les transporter en cettuy-cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes, qu'en leur premiere place.

Ne songent qu'à faire une vaine montre

Nous ne sommes, ce croy-je, sçavants, que de la science presente : non de la passée, aussi peu que de la future. Mais qui pis est,

de leur Science.

leurs escoliers & leurs petits ne s'en nourrissent & alimentent non plus, ains elle passe de main en main, pour cette seule fin, d'en faire parade, d'en entretenir autruy, & d'en faire des comptes, comme une vaine monnoye inutile à tout autre usage & emploite, qu'à compter & jetter. [b] *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum.* [c] *Non est loquendum, sed gubernandum.* Nature pour monstrer, qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduit, faict naistre souvent és Nations moins cultivées par art, des productions d'esprit, qui luittent les plus artistes productions. Comme sur mon propos, le proverbe Gascon tiré d'une chalemie, est-il delicat, *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em.* Souffler prou souffler, mais à remuer les doits, nous en sommes là. Nous sçavons dire, Cicero dit ainsi, voila les mœurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aristote : mais nous, que disons-nous nous-mesmes? que faisons-nous? que jugeons-nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Sottise d'un Romain qui se croyoit savant, parce qu'il avoit des savans à ses gages.

Cette façon me faict souvenir de ce [14] riche Romain, qui avoit esté soigneux à fort grande despence, de recouvrer des hommes suffisans en tout genre de science, qu'il tenoit continuellement autour de luy, affin que quand il escheoit entre ses amis, quelque occasion de parler d'une chose ou d'autre, ils suppleassent en sa place, & fussent tous prests à luy fournir, [15] qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chacun selon son gibier : & pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gens. Et comme font aussi ceux, desquels la suffisance loge en leurs somptueuses Librairies. J'en cognoy, à qui quand je demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour le monstrer : & n'oseroit me dire, qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier en son Lexicon que c'est que galeux, & que c'est que derriere.

b Ils ont appris à parler aux autres, & non pas à eux-mêmes. *Cic.* Tusc. quæst. L. v. c. 36.

c Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le Vaisseau. *Senec.* Epist. 108.

14 *Clavisius Sabinus.* Il vivoit du temps de Seneque, qui outre ce que dit ici Montagne, rapporte des traits encore plus ridicules de la sottise de ce riche Impertinent : *Epist.* xxvii.

15 Huic memoria tàm mala erat, ut illi modò nomen Ulixis excideret, modò Achillis, modò Priami; quos tàm bene noverat, quàm pædagogos nostros novimus. —— Nihilominùs eruditus volebat videri. Hanc itaque compendiariam excogitavit : magnâ summâ emit servos, unum qui Homerum teneret, alterum qui Hesiodum. Novem præterea Lyricis, singulos assignavit. —— Habebat ad pedes hos, à quibus subinde cùm peteret versus, quos referret, sæpè in medio versu excidebat. Ille tamen in eâ opinione erat, ut putaret se scire, quod quisquam in domo suâ sciret. *Senec.* ibid.

Nous prenons en garde les opinions & le ſçavoir d'autruy, & puis c'eſt tout : il les faut faire noſtres. Nous ſemblons proprement celuy, qui ayant beſoin de feu, [16] en iroit querir chez ſon voiſin, & y en ayant trouvé un beau & grand, s'arreſtoit là à ſe chauffer, ſans plus ſe ſouvenir d'en raporter chez ſoy. Que nous ſert-il d'avoir la panſe pleine de viande, ſi elle ne ſe digere, ſi elle ne ſe transforme en nous ? ſi elle ne nous augmente & fortifie ? Penſons-nous que Lucullus, que les Lettres rendirent & formerent ſi grand capitaine ſans experience, les euſt priſes à noſtre mode ? Nous nous laiſſons ſi fort aller ſur les bras d'autruy, que nous aneantiſſons nos forces. Me veux-je armer contre la crainte de la mort ? c'eſt aux deſpens de Seneca. Veux-je tirer de la conſolation pour moy, ou pour un autre ? je l'emprunte de Cicero : je l'euſſe priſe en moy-meſme, ſi on m'y euſt exercé. Je n'ayme point cette ſuffiſance relative & mendiée. Quand bien nous pourrions eſtre ſçavans du ſçavoir d'autruy, au moins ſages ne pouvons-nous eſtre que de noſtre propre sageſſe.

La Science n'eſt utile qu'autant qu'elle nous devient propre.

[17] μισῶ σοφιςὴν, ὅςις ἐχ αὐτῷ σοφός.

[18] Je hai le ſage qui n'eſt pas ſage pour ſoy-meſmes. [c] *Ex quo Ennius : Nequidquam ſapere ſapientem, qui ipſe ſibi prodeſſe non quiret :*

[d] *ſi cupidus, ſi*
Vanus, & Euganeâ quantumvis vilior agnâ.

[e] *Non enim paranda nobis ſolùm, ſed fruenda ſapientia eſt.* [19] Dionyſius ſe moquoit des Grammariens, qui ont ſoin de s'enquerir des maux d'Ulyſſes, & ignorent les propres : des Muſiciens, qui accordent leurs flutes, & n'accordent pas leurs mœurs : des Orateurs qui

16 Vous trouverez cette comparaiſon à la fin du Traité de Plutarque intitulé *Comment il faut ouyr*. Et c'eſt de là ſans doute que Montagne l'a priſe, puiſqu'il l'exprime à peu près dans les mêmes termes qu'*Amyot*.

17 Paroles d'*Euripide*, comme nous l'apprend Ciceron, *Epiſt.* 15. ad Cæſar. L. xiii.

18 Dans l'Edition d'*Abel L'Angelier* de 1588. on trouve cette traduction faite par Montagne, & inſerée dans le Texte immediatement après le Vers Grec, comme ici.

c C'eſt pourquoi, dit Ennius, vaine eſt la ſageſſe du ſage, s'il ne ſait pas ſe faire du bien à lui-même. *Apud* Cic. de Offic. L. iii. c. 15.

d S'il eſt avare, menteur, & effeminé. *Juvenal.* Sat. viii. *vſ.* 19.

e Car il ne ſuffit pas d'acquerir la ſageſſe, il faut en jouir. *Cic.* de Finib. L. 1. c. 1.

19 Dans toutes les Editions de Montagne que j'ai vuës, ſans en excepter la derniere Traduction Angloiſe, j'ai trouvé *Dionyſius*. Cependant, les ſages reflexions que Montagne attribuë ici à ce prétendu *Dionyſius*, c'eſt *Diogene le Cynique* qui les a faites, comme on peut voir dans la Vie de ce Philoſophe, écrite par *Diogene-Laerce*, L. vi. ſegm. 27. & 28.

estudient à dire justice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le jugement plus sain, j'aymerois aussi cher que mon escolier eut passé le temps à jouer à la paulme: au moins le corps en seroit plus allegre. Voyez-le revenir de là, apres quinze ou seize ans employez, il n'est rien si mal propre à mettre en besoigne: tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son Latin & son Grec l'ont rendu plus sot & presompteux qu'il n'estoit party de la maison. Il en devoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie: & l'a seulement enflée, en lieu de la grossir.

Caractere des faux savans.

Ces maistres icy, comme Platon dit des Sophistes, leurs germains, sont de tous les hommes, ceux qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes, & seuls entre tous les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier & un masson: mais l'empirent, & se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples, estoit suivie: ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils jurassent au temple, combien ils estimoient le profit qu'ils avoient receu de sa discipline, & selon iceluy satisfissent sa peine, mes pedagogues se trouveroient [20] chouez, s'estans remis au serment de mon experience. Mon vulgaire Perigordin appelle fort plaisamment *Lettreferits*, ces sçavanteaux, comme si vous disiez Lettre-ferus, ausquels les Lettres ont donné un coup de marteau, comme on dit. De vray le plus souvent ils semblent estre ravalez, mesmes du sens commun. Car le païsan & le cordonnier vous leur voyez aller simplement & naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent: ceux-cy pour se vouloir eslever & gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant, & empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un autre les accommode: ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade: ils vous ont desja rempli la teste de loix, & si n'ont encore conceu le nœud de la cause: ils sçavent la Theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en practique.

Caractere d'un parfait Pedant.

J'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passe-temps,

20 *Frustrez, déchus de leur esperance.* De *choüer* qui n'est plus en usage, est venu *échoüer.*

ayant

ayant affaire à un de ceux-cy, contrefaire un jargon de Galimarias, propos sans suite, tissu de pieces rapportées, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un jour ce sot à debattre, pensant tousjours respondre aux objections qu'on luy faisoit. Et si estoit homme de lettres & de reputation, & qui avoit une belle Robbe.

f Vos ô patritius sanguis quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.

Qui regardera de bien près à ce genre de gens, qui s'estend bien loin, il trouvera comme moy, que le plus souvent ils ne s'entendent, ny autruy, & qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le jugement entierement creux: sinon que leur nature d'elle-mesme le leur ait autrement façonné, comme j'ay veu *Adrianus Turnebus*, qui n'ayant faict autre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme, qui fust il y a mil ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, & quelque façon externe, qui pouvoit n'estre pas civilisée à la courtisane: qui sont choses de neant. Et hay nos gens qui supportent plus mal-aysement une robbe qu'une ame de travers: & regardent à sa reverence, à son maintien & à ses bottes, quel homme il est. Car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Je l'ay souvent à mon escient jetté en propos esloignez de son usage, il y voyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un jugement si sain, qu'il sembloit, qu'il n'eust jamais faict autre mestier que la guerre, & affaires d'Estat. Ce sont natures belles & fortes:

g queis arte benigna
Et meliore luto finxit præcordia Titan,

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas, il faut qu'elle nous change en mieux.

Il y a aucuns de nos Parlemens, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science: les autres y ad- *La science doit être accompagnée de jugement.*

f O nobles Patriciens qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derriere vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos, ne vous fassent la nique. *Pers.* Sat. I. *vs.* 61, & 62.

g Que Dieu a formées d'un meilleur limon, & gratifiées d'un plus excellent genie. *Juvenal.* Sat. XIV. *vs.* 34, 35.

joustent encore l'essay du sens, en leur presentant le jugement de quelque cause. Ceux-cy me semblent avoir un beaucoup meilleur stile : Et encore que ces deux pieces soyent necessaires, & qu'il faille qu'elles s'y trouvent toutes deux, si est-ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable, que celle du jugement ; cette-cy se peut passer de l'autre, & non l'autre de cette-cy. Car comme dict ce vers Grec,

h ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἂν μὴ νοῦς παρῇ;

A quoy faire la science, si l'entendement n'y est ? Pleust à Dieu que pour le bien de nostre justice ces compagnies-là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement & de conscience, comme elles sont encore de science. i *Non vitæ, sed scholæ discimus.* Or il ne faut pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y faut incorporer : il ne l'en faut pas arrouser, il l'en faut teindre ; & s'il ne la change, & meliore son estat imparfaict, certainement il vaut beaucoup mieux le laisser là. C'est un dangereux glaive, & qui empesche & offence son maistre s'il est en main foible, & qui n'en sçache l'usage : x *Ut fuerit melius non didicisse.* A l'adventure est-ce la cause, que & nous, & la Theologie ne requerons pas beaucoup de science aux Femmes, & que François Duc de Bretaigne fils de Jean V. comme on luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Escosse ; & qu'on luy adjousta qu'elle avoit esté nourrie simplement & sans aucune instruction de lettres, respondit, *qu'il l'en aymoit mieux, & qu'une femme estoit assez sçavante, quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise & le pourpoint de son mary.*

Si les Lettres sont d'une absolue necessité.

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, & qu'encores aujourd'huy elles ne se trouvent que par rencontre aux principaux conseils de nos Roys : & si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est aujourd'huy proposée par le moyen de la Jurisprudence, de la Medecine, du Pedantisme, & de la Theologie encore, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doute aussi marmiteuses qu'elles furent onques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser, ny à bien faire ? l *Postquam docti prodierunt, boni desunt.*

h La traduction de ce Vers Grec se trouve immediatement après, imprimée en Italique.

i Nous n'apprenons point à vivre, mais à disputer. *Seneq.* Epist. 106. *in fine.*

x De sorte qu'il auroit mieux vallu n'avoir rien appris. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 4.

l Depuis que les Doctes ont paru, l'on ne voit plus de gens de bien. *Senec.* Epist. 95.

Toute autre ſcience eſt dommageable à celuy qui n'a la ſcience de bonté.

Toute ſorte de Genies ne ſont pas capables d'être ameliorez par la Science.

Mais la raiſon que je cherchois tantoſt, ſeroit-elle point auſſi de là, que noſtre eſtude en France n'ayant quaſi autre but que le profit, moins de ceux que nature a faict naiſtre à plus genereux offices que lucratifs, s'adonnants aux Lettres, ou ſi courtement (retirez avant que d'en avoir pris appetit, à une profeſſion qui n'a rien de commun avec les livres) il ne reſte plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'eſtude, que les gens de baſſe fortune, qui y queſtent des moyens à vivre. Et de ces gens-là, les ames eſtans & par nature, & par inſtitution domeſtique & exemple, du plus bas aloy, [21] rapportent fauſſement le fruit de la Science. Car elle n'eſt pas pour donner jour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire voir un aveugle. Son meſtier eſt non de luy fournir de veuë, mais de la luy dreſſer, de luy regler ſes allures, pourveu qu'elle aye de ſoy les pieds, & les jambes droites & capables. C'eſt une bonne drogue que la Science, mais nulle drogue n'eſt aſſez forte, pour ſe preſerver ſans alteration & corruption, ſelon le vice du vaſe [22] qui l'eſtuye. Tel a la veuë claire, qui ne l'a pas droitte : & par conſequent void le bien, & ne le ſuit pas : & void la ſcience, & ne s'en ſert pas. La principale ordonnance de Platon en ſa republique, c'eſt donner à ſes citoyens ſelon leur nature, leur charge. Nature peut tout, & fait tout. Les boiteux ſont mal propres aux exercices du corps : & aux exercices de l'eſprit les ames boiteuſes. Les baſtardes & vulgaires ſont indignes de la Philoſophie. Quand nous voyons un homme mal chauſſé, nous diſons que ce n'eſt pas merveille, s'il eſt chauſſetier. De meſme il ſemble, que l'experience nous offre ſouvent, un Medecin plus mal mediciné, un Theologien moins reformé, & couſtumierement un Sçavant moins ſuffiſant qu'un autre. Ariſto Chius avoit anciennement raiſon de dire, que les philoſophes nuiſoient [23] aux auditeurs : d'autant que la pluſpart des ames ne ſe trouvent

21 *Font un mauvais uſage de la ſcience.*

22 *Où elle eſt renfermée.* D'eſtuy on a fait *eſtuyer* qui ſignifie *cacher, renfermer, mettre dans un eſtuy.* On dit encore en Languedoc *s'eſtuya*, pour dire *rentrer dans ſa maiſon.* Voyez dans le *Treſor des Recherches Gauloiſes* de Borel, les mots *eſtoyer* & *s'eſtuyer*.

23 *Iis qui benè dicta, malè interpretarentur*, à ces Auditeurs qui prenoient mal les bonnes choſes qu'on leur diſoit. *Cic.* de Nat. Deor. L. iii. c. 31.

propres à faire leur profit de telle instruction : qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : [m] *ἀσώτους ex Aristippi, acerbos ex Zenonis scholâ exire.*

Les Perses enseignoient la Vertu à leurs Enfans, au lieu des Lettres.

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la Vertu à leurs enfans, comme les autres nations font les Lettres. Platon dit que le fils aisné en leur succession royale, [24] estoit ainsi nourry : Après sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere authorité autour des Roys, à cause de leur vertu. Ceux-cy prenoient charge de luy rendre le corps beau & sain : & après sept ans le duisoient à monter à cheval, & aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus juste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion : le second, à estre tousjours veritable : le tiers, à se rendre maistre des cupidités : le quart, à ne rien craindre.

Jeunesse Lacedemonienne instruite à toute autre chose qu'aux Lettres.

C'est chose digne de tres-grande consideration, qu'en cette excellente police de Lycurgus, & à la verité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfans, comme de sa principale charge, & au giste mesmes des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse jeunesse desdaignant tout autre joug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence, & justice : Exemple que Platon a suivy en ses Loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le jugement des hommes, & de leurs actions : & s'ils comdamnoient & loüoient, ou ce personnage, ou ce faict, [25] il falloit raisonner leur dire, & par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, & apprenoient le Droit. Astyages [26] en Xenophon, demande à Cyrus compte de sa derniere leçon ; C'est, dit-il, qu'en nostre Escole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compagnons de plus petite taille, & luy osta son saye, qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant fait juge de ce differend, je jugeay qu'il falloit

m Qu'il sortoit des Débauchez de l'Ecole d'Aristippe, & des Esprits malins de celle de Zenon. *Cic.* de Nat. Deor. L. iii. c. 31.

24 Dans le *Premier Alcibiade*, p. 32.

25 C'est à dire, Ils étoient obligez de rendre raison du parti qu'ils prenoient.

26 Dans la *Cyropedie* de Xenophon, L. i. c. 3. §. 14.

laisser les choses en cet estat, & que l'un & l'autre sembloit estre mieux accommodé en ce point: sur quoy il me remontra que j'avois mal fait. Car je m'estois arresté à considerer la biensceance, & il falloit premierement avoir proveu à la justice, qui vouloit que nul ne fust forcé en ce qui luy appartenoit. Et dit [27] qu'il en fut fouëtté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier Aoriste de τύπτω. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son Escole vaut cette-là. Ils ont voulu coupper chemin: & puisqu'il est ainsi que les Sciences, lors mesmes qu'on les prent de droit fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie & la resolution, ils ont voulu d'arrivée mettre leurs enfans au propre des effects, & les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant & moulant vifvement, non seulement de preceptes & paroles, mais principalement d'exemples & d'œuvres: afin que ce ne fust pas une science en leur ame, mais sa complexion & habitude: que ce ne fust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis, que les enfans apprinsent: [28] *Ce qu'ils doivent faire estans hommes*, respondit-il. Ce n'est pas merveille, si une telle institution a produit des effects si admirables.

On alloit, dit-on, aux autres villes de Grece chercher des Rhetoriciens, des Peintres, & des Musiciens: mais en Lacedemone des Legislateurs, des Magistrats, & Empereurs d'armée: à Athenes on apprenoit à bien dire, & icy à bien faire: là à se desmesler d'un argument sophistique, & à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelassez; ici à se desmesler des appats de la volupté, & à rabattre d'un grand courage les menasses de la fortune & de la mort: ceux-là s'embesognoient après les parolles, ceux-cy après les choses: là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange, si Antipater leur demandant cinquante enfans pour ostages, ils respondirent

Difference entre l'instruction qu'on donnoit aux Enfans à Sparte, & celle qu'on leur donnoit à Athenes.

27 Πληγὰς ἔλαβεν, ὡς οὐκ ὀρθῶς δικάσας, *Je fus battu*, dit le petit Cyrus, *pour n'avoir pas jugé droitement.*

28 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

tout au rebours de ce que nous ferions, [29] qu'ils aymoient mieux donner deux fois autant d'hommes faicts; tant ils estimoient la perte de l'education de leur pays. Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfans à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la Rhetorique, ou Dialectique: mais [30] pour apprendre (ce dit-il) la plus belle science qui soit, asçavoir la science d'obeïr & de commander.

Comment Socrate se joue d'un Sophiste qui n'avoit rien gagné à Sparte.

Il est tres-plaisant, de voir Socrates, à sa mode se moquant de Hippias, [31] qui luy recite, comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent, à regenter: & qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol: Que ce sont gens idiots, [32] qui ne sçavent ny mesurer ny compter: ne font estat ny de Grammaire ny de rythme: s'amusans seulement à sçavoir [33] la suitte des Roys, establissement & decadence des Estats, & tels fatras de comptes. Et au bout de cela, Socrates luy faisant advoüer par le menu, l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur & vertu de leur vie privée, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les Sciences amolissent le courage.

Les exemples nous apprennent, & en cette martiale police, & en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit & effemine les courages, plus qu'il ne les fermit & aguerrit. Le plus fort Estat, qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples également duicts à l'estimation des armes, & mespris des lettres. Je trouve Rome plus vaillante avant qu'elle fust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos jours, sont les plus grossieres & ignorantes. Les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les Librairies d'estre passées au feu, ce fut un d'entre eux, qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis: propre à les destourner de l'exercice militaire, & amuser à des occupations sedentaires & oysives. Quand nostre Roy, *Charles huictieme*, quasi sans

29 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*
30 Plutarque dans la Vie d'*Agesilaus*, ch. 7.
31 Platonis *Hippias Major*, p. 96.
32 *Id.* ibid. p. 97.
33. Περὶ τῶν γενῶν, ὦ Σώκρατες, τῶν τε ἡρώων καὶ τῶν ἀνθρώπων καὶ τῶν κατοικήσεων, ὡς τὸ ἀρχαῖον ἐκτίσθησαν αἱ πόλεις καὶ συλλήβδην πάσης τῆς ἀρχαιολογίας ἥδιστα ἀκροῶνται. *Id.* ibid.

tirer l'espée du fourreau, se veid maistre du Royaume de Naples, & d'une bonne partie de la Toscane, les Seigneurs de sa suitte attribuerent cette inesperée facilité de conqueste, à ce que les Princes & la Noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux & sçavants, que vigoureux & guerriers.

CHAPITRE XXV.

De l'Institution des Enfans, à Madame Diane de Foix, Comtesse de Gurson.

A quoy se reduit la connoissance que Montagne avoit des Sciences.

JE ne vis jamais pere, pour bossu ou teigneux que fust son fils, qui laissast de l'advouer : non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cett'affection, qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance: mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je voy mieux que tout autre, que ce ne sont icy que resveries d'homme, qui n'a gousté des Sciences que la crouste premiere en son enfance, & n'en a retenu qu'un general & informe visage: un peu de chaque chose, & rien du tout, à la Françoise. Car en somme, je sçay qu'il y a une Medecine, une Jurisprudence, quatre parties en la Mathematique, & grossierement ce à quoy elles visent. Et à l'adventure encore sçay-je la pretenrion des sciences en general, au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote monarque de la doctrine moderne, ou opiniatré apres quelque science, je ne l'ay jamais faict: ny n'est art dequoy je peusse peindre seulement les premiers lineaments. Et n'est enfant des classes moyennes, qui ne se puisse dire plus sçavant que moy: qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon. Et si l'on m'y force, je suis contraint assez ineptement, d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy j'examine son jugement naturel : Leçon, qui leur est autant incognue, comme à moy la leur.

Plutarque & Seneque, Livres favo-

Je n'ay dressé commerce avec aucun livre solide, sinon Plutarque & Seneque, où je puyse comme les Danaïdes, remplissant & versant

ris de Montagne. sans cesse. J'en attache quelque chose à ce papier, à moy, si peu que rien. L'Histoire c'est mon gibier en matiere de Livres, ou la Poësie, que j'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix contrainte dans l'étroit canal d'une trompette sort plus aigue & plus forte : ainsi me semble-il que la sentence pressée aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, & me [1] fiert d'une plus vive secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, je les sens flechir sous la charge : mes conceptions & mon jugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant & chopant : & quand je suis allé le plus avant que je puis, si ne me suis-je aucunement satisfaict. Je voy encore du païs au delà : mais d'une veuë trouble, & en nuage, que je ne puis demesler : Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, & n'y employant que mes propes & naturels moyens, s'il m'advient, comme il fait souvent, de rencontrer de fortune dans les bons Autheurs ces mesmes lieux, que j'ay entrepris de traiter, comme je viens de faire chez Plutarque tout presentement, son discours de la force de l'imagination : à me recognoistre au prix de ces gens-là, si foible & si chetif, si poisant & si endormy, je me fay pitié, ou desdain à moymesmes. Si me gratifié-je de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, & que je vays au moins de loin aprés, [2] disant que voire : aussi que j'ay cela, que chacun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre-eux & moy : Et laisse ce neantmoins courir mes inventions ainsi foibles & basses, comme je les ay produites, sans en replastrer & recoudre les defauts que cette comparaison m'y a descouverts.

Ecrivains modernes qui découvrent la foiblesse de leur genie en pillant les Anciens. Il faut avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avec ces gens-là. Les Escrivains indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens autheurs pour se faire honneur, font le contraire. Car cett'infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni, & si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y

1 *Frappe*, du verbe Latin *ferit*.
2 *Disant qu'ils ont raison.*

gaignent

gaignent. [3] C'estoient deux contraires [4] fantasies. Le Philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, [5] mais des ouvrages entiers d'autres autheurs : & en un la Medée d'Euripides : & disoit Apollodorus, que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estranger, son papier demeureroit en blanc. Epicurus au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, [6] n'avoit pas mis une seule allegation. Il m'advint l'autre jour de tomber sur un tel passage : j'avois trainé languissant apres des paroles Françoises, si [7] exangues, si descharnées, & si vuides de matiere & de sens, que ce n'estoient voirement que paroles Françoises : au bout d'un long & ennuyeux chemin, je vins à rencontrer une piece haute, riche, & eslevée jusques aux nües : Si j'eusse trouvé la pente douce, & la montée un peu alongée, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droit & si coupé, que des six premieres paroles je cogneus que je m'envolois en l'autre monde : de là je descouvris la fondriere d'où je venois, si basse & si profonde, que je n'eus oncques-puis le cœur de m'y ravaler. Si j'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des autres. Reprendre en autruy mes propres fautes, ne me semble non plus incompatible, que de reprendre, comme je fay souvent, celles d'autruy en moy. Il les faut accuser par tout, & leur oster tout lieu de franchise. Si sçay-je, combien audacieusement j'entreprens moy-mesmes à tous coups, de m'egaler à mes larrecins, d'aller pair à pair quant & eux : non sans une temeraire esperance,

3 Dans l'Edition in 4to de 1588. chez *Abel L'Angelier*, immediatement après ces mots, *qu'ils n'y gagnent*, on trouve, *Il m'avint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que Montagne a mis depuis, entredeux, touchant la differente maniere d'écrire de Chrysippe & d'Epicure, quoi qu'assez curieux en soi-même, fait ici un fort mauvais effet ; car le Lecteur depaysé par cette espece de parenthese, ne sait plus pourquoi Montagne dit ensuite, *Il m'avint l'autre jour de tomber sur un tel passage*, &c. Ce que je viens de dire suffira pour faire voir à quoi il faut rapporter ces dernieres paroles ; & je montrerai plus particulierement dans la Préface, les inconveniens de ces sortes d'additions qui sont très-fréquentes dans Montagne.

4 Ou *fantaisies*, comme on a mis dans les dernieres Editions, & comme on parle aujourd'hui. On prononçoit autrefois *fantasie*, d'où est venu *fantasieux*, qui signifie *chimerique* selon Borel, dans son *Trésor de Recherches Gauloises*, &c.

5 Diog. Laert. dans la vie de Chrysippe, L. vii. Segm. 181. 182.

6 Diog. Laert, dans la vie d'Epicure, L. x. Segm. 26. γέγραπται δὲ μαρτύριον ἔξωθεν ἐν αὐτοῖς ἐςίν. Paroles très-bien traduites dans Montagne, & fort mal par le traducteur Latin qui les rend ainsi, *quibus nullus extrinsecùs titulus inscriptus est*.

7 Ce mot qui vient du Latin *exsanguis*, sans sang, signifie *sec*, *maigre*, lorsqu'on l'applique à un Discours.

[8] que je puisse tromper les yeux des juges à les discerner. Mais c'est autant par le benefice de mon application, que par le benefice de mon invention & de ma force. Et puis, je ne luitte point en gros ces vieux champions-là, & corps à corps: c'est par reprises, menuës & legeres attaintes. Je ne m'y aheurte pas: je ne fay que les taster: & ne vay point tant, comme je marchande d'aller. Si je leur pouvois [9] tenir palot, je serois honneste homme: car je ne les entreprens, que par où ils sont les plus roides. De faire ce que j'ay decouvert d'aucuns, se couvrir des armes d'autruy, jusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts: conduire son dessein (comme il est aisé aux Sçavans en une matiere commune) sous les inventions anciennes, rappiecées par-cy par-là: à ceux qui les veulent cacher & faire propres, c'est premierement injustice & lascheté, que n'ayans rien en leur vaillant, par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangere: & puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du Vulgaire, se descrier envers les gens d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntée: desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que je veuille moins faire. [10] Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire. Cecy ne touche pas [11] les Centons, qui se publient pour Centons: & j'en ay veu de tres-ingenieux en mon temps: entre-autres un, [12] sous le nom de

8 Ce que Montagne dit ici de lui-même est exactement vrai. On en peut voir une preuve dans le Chapitre XXI. de ce PREMIER LIVRE: & dans l'occasion j'en donnerai d'autres tout aussi palpables.

9 C'est à dire, *si je pouvois aller de pair avec eux*. Je ne sai pourtant pas ce que veut dire ici le mot de *palot*. Cotgrave l'a mis dans son Dictionaire François-Anglois, mais sans l'expliquer. *Palot*, dit-il: de là *tenir palot à*, ce qu'il explique par des expressions Angloises, qui signifient *aller de pair avec quelqu'un*, *être à deux de jeu avec lui*.

10 *Je ne parle des autres, que pour pouvoir plus expressément parler de moi-même, & m'avertir de ce que je dois faire ou éviter en ce point.* C'est là, je croi, le vrai sens de ces paroles de Montagne, *Je ne dis les autres, sinon pour d'autant plus me dire.*

11 On appelle *Centon* un Ouvrage de Poësie composé de Vers ou de bouts de vers, pris d'un ou de plusieurs Auteurs, pour exprimer toute autre chose que ce que ces Vers signifient dans les Auteurs d'où ils ont été empruntez.

12 *Lelius Capilupus*, natif de Mantouë, & qui fleurissoit dans le seiziéme siécle, se rendit fameux par cette espece d'Ouvrage, comme on peut voir dans le *Dictionaire de Bayle*, à l'article CAPILUPUS, p. 793. *Le Centon qu'il fit contre les Moines*, dit M. Bayle, *est inimitable*. On le trouve à la fin du *Regnum Papisticum* de Naogeorgus. Il en fit un aussi contre les Femmes. *C'est*, dit encore M. Bayle, *une piece tres-ingenieuse, mais trop Satirique*, qui a été inserée dans un Recueil, intitulé *Baudii amores*, imprimé à Leyde en 1638. Ce Lelius Capilupus eut un Neveu, nommé *Julius Capilupus*, qui se signala par des Centons, &

Capilupus : outre [13] les anciens. Ce ſont des Eſprits, qui ſe font veoir, & par ailleurs, & par là, comme Lipſius en ce docte & laborieux tiſſu de ſes Politiques.

Jugement que Montagne fait de ſon Ouvrage.

Quoy qu'il en ſoit, veux-je dire, & quelles que ſoient ces inepties, je n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve & griſonnant, où le peintre auroit mis, non un viſage parfaict, mais le mien. Car auſſi ce ſont icy mes humeurs & opinions: Je les donne, pour ce qui eſt en ma creance, non pour ce qui eſt à croire. Je ne viſe icy qu'à decouvrir moy-meſmes, qui ſeray par adventure autre demain, ſi nouvel apprentiſſage me change. Je n'ay point l'authorité d'eſtre creu, ny ne le deſire, me ſentant trop mal inſtruit pour inſtruire autruy.

Son ſentiment ſur l'éducation des Enfans.

Quelcun donc ayant veu l'article precedent, me diſoit chez moy l'autre jour, que je me devois eſtre un petit eſtendu ſur le diſcours de l'inſtitution des enfans. Or, Madame, ſi j'avois quelque ſuffiſance en ce ſubject, je ne pourrois la mieux employer que d'en faire un preſent à ce petit homme, qui vous menaſſe de faire tantoſt une belle ſortie de chez vous: (vous eſtes trop genereuſe pour commencer autrement que par un maſle). Car ayant eu tant de part à la conduite de voſtre mariage, j'ay quelque droit & intereſt à la grandeur & proſperité de tout ce qui en viendra : outre ce que l'ancienne poſſeſſion que vous avez ſur ma ſervitude, m'oblige aſſez à deſirer honneur, bien & advantage à tout ce qui vous touche : Mais à la verité je n'y entens ſinon cela, que la plus grande difficulté & importance de l'humaine ſcience ſemble eſtre en cet endroit, où il ſe traitte de la nourriture & inſtitution des enfans. Tout ainſi qu'en l'agriculture, les façons, qui vont devant le planter, ſont certaines & aiſées, & le planter meſme. Mais depuis que ce qui eſt planté, vient à prendre vie : à l'eſlever, il y a une grande varieté de façons & difficulté : [14] pareillement aux hommes, il y a peu d'induſtrie à les

eut même pour cela un talent ſuperieur à celui de ſon Oncle, ſi l'on en croit Poſſevin : *Biblioth. Select.* L. xvii. c. 24. Mais quoi qu'en diſent Montagne, Bayle, & Poſſevin, c'eſt un bonheur pour les Lettres qu'on ait negligé ces ſortes d'Ouvrages, dont le ſtile ne peut qu'être plein d'expreſſions dures, impropres, & énigmatiques.

13 Comme les Centons d'*Auſone*, tout compoſez de Vers de Virgile.

14 Cette penſée qui ſemble ſe preſenter ſi naturellement à l'Eſprit, eſt priſe d'un Dialogue de Platon, intitulé *Theages*, où un Pere qui avec ſon Fils vient conſulter Socrate pour ſavoir à qui il doit confier l'éducation de ce Fils, dit d'abord, comme Montagne, « que

planter : mais depuis qu'ils sont naiz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesoignement & de crainte, à les dresser & nourrir.

Il est très-difficile de prévoir par les prémieres actions des Enfans, ce qu'ils seront un jour.

La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage, & si obscure, les promesses si incertaines & fausses, qu'il est mal-aisé d'y establir aucun solide jugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles & mille autres, combien ils se sont disconvenus à eux-mesmes. Les petits des ours, & des chiens, montrent leur inclination naturelle; mais les hommes se jettans incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se deguisent facilement. Si est-il difficile de forcer les propensions naturelles : D'où il advient que par faute d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille-on souvent, & employe-l'on beaucoup d'aage, à dresser des enfans aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois en cette difficulté mon opinion est, de les acheminer tousjours aux meilleures choses & plus profitables; & qu'on se doit peu appliquer à ces legeres divinations & prognostiques, que nous prenons des mouvemens de leur enfance. Platon en sa Republique, me semble leur donner trop d'autorité.

Science, de quelle utilité.

Madame, c'est un grand ornement que la Science, & un outil de merveilleux service, notamment aux personnes eslevées en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité elle n'a point son vray usage en mains viles & basses. Elle est bien plus fiere, de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un Peuple, à pratiquer l'amitié d'un Prince, ou d'une Nation estrangere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pillules. Ainsi, Madame, parce que je croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la douceur, & qui estes d'une race lettrée (car nous avons encore les escrits de ces anciens Comtes de Foix, d'où Mon-

« dans l'agriculture les façons qui vont devant « le planter, n'ont rien de difficile, non plus « que le planter; & qu'à cet égard il en est des « Animaux, comme de toutes les Plantes : « mais qu'après que les Plantes ont une fois « pris racine, la culture en est fort variée & « très-difficile. *Et il me semble*, ajoûte-t-il, « *qu'il en est de même des hommes, autant que* « *j'en puis juger par mon Fils* : οὕτω δὲ ἔχειν ἔοικε καὶ τὸ περὶ τῶν ἀνθρώπων ——— καὶ γὰρ ἐμοὶ. ὁ τι υἱὸς τουτὶ εἴτε φυτείαν, εἴτε παιδοποιίαν δεῖ αὐτὴν ὀνομάζειν, πάντων ῥάστη γέγονεν, ἡ δὲ τροφὴ δύσκολός τε καὶ ἀεὶ ἐν φόβῳ, περὶ αὐτοῦ δεδιότι. *Plato* in Theage, p. 88. C. *Francofurti* apud Claud. Marnium, &c. an. 1602.

sieur le Comte vostre mary & vous, estes descendus : & François Monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre tous les jours d'autres, qui estendront la connoissance de cette qualité de vostre famille, à plusieurs siecles) je vous veux dire là-dessus une seule fantasie, que j'ay contraire au commun usage : C'est tout ce que je puis conferer à votre service en cela.

Le sucrès de l'éducation d'un Enfant, depend du choix qu'on fera de son Gouverneur.

La charge du gouverneur, que vous luy donnerez, du chois duquel depend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs autres grandes parties, mais je n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille : & de cet article, sur lequel je me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les Lettres, non pour le gain (car une fin si abjecte est indigne de la grace & faveur des Muses, & puis, elle regarde & depend d'autruy) ny tant pour les commoditez externes, que pour les siennes propres, & pour s'en enrichir & parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir habil' homme, qu'homme sçavant, je voudrois aussi qu'on fust soigneux de luy choisir un conducteur, qui eust plustost la teste bien faicte, que bien pleine : & qu'on y requist tous les deux, mais plus les mœurs & l'entendement que la science : & qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

Le Gouverneur d'un Enfant doit le faire parler quelquefois avant lui, & quelquefois après.

On ne cesse de criailler à nos oreilles, comme qui verseroit dans un entonnoir ; & nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dit. Je voudrois qu'il corrigeast cette partie ; & que de belle arrivée, selon la portée de l'ame, qu'il a en main, il commençast à la mettre sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir, & discerner d'elle-mesme : quelquefois luy ouvrant le chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente, & parle seul : je veux qu'il escoute son Disciple parler à son tour. Socrates, & depuis Arcesilaus, faisoient premierement parler leurs disciples, & puis ils parloient à eux. [a] *Obest plerumque iis, qui discere volunt, auctoritas eorum, qui docent*. Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour juger de son train : & juger jusques à quel point il se doibt ravaller, pour s'accommoder à sa force. A faute de cette proportion,

a L'autorité de ceux qui enseignent, nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. *Cic. de Nat. Deor. L. i. c. 5.*

nous gaſtons tout. Et de la ſçavoir choiſir, & s'y conduire bien meſurément, c'eſt une des plus ardues beſoignes que je ſache : Et eſt l'effect d'une haute ame & bien forte, ſçavoir condeſcendre à ces allures pueriles, & les guider. Je marche plus ferme & plus ſeur, à mont qu'à val. Ceux qui, comme noſtre uſage porte, entreprenent d'une meſme leçon & pareille meſure de conduite, regenter pluſieurs eſprits de ſi diverſes meſures & formes : ce n'eſt pas merveille, ſi en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois, qui rapportent quelque juſte fruit de leur diſcipline. Qu'il ne luy demande pas ſeulement compte des mots de ſa leçon, mais du ſens & de la ſubſtance. Et qu'il juge du profit qu'il aura fait, non par le teſmoignage de ſa memoire, mais de ſa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent viſages, & accommoder à autant de divers ſubjets, pour voir s'il l'a encore bien pris & bien faict ſien, [15] prenant l'inſtruction à ſon progrez, des pedagogiſmes de Platon. C'eſt teſmoignage de crudité & indigeſtion que de regorger la viande comme on l'a avallée : l'eſtomach n'a pas faict ſon operation, s'il n'a faict changer la façon & la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Noſtre ame ne branle qu'à credit, liée & contrainte à l'appetit des fantaſies d'autruy, ſerve & captivée ſous l'authorité de leur leçon. On nous a tant aſſubjectis aux cordes, que nous n'avons plus de franches alleures : noſtre vigueur & liberté eſt eſteinte. [b] *Nunquam tutelæ ſuæ fiunt.* Je vis privément à Piſe un honneſte homme, mais ſi Ariſtotelicien, que le plus general de ſes dogmes eſt : Que la touche & regle de toutes imaginations ſolides, & de toute verité, c'eſt la conformité à la doctrine d'Ariſtote : que hors de là, ce ne ſont que chimeres & inanité : qu'il a tout veu & tout dict. Cette ſienne propoſition, pour avoir eſté un peu trop largement & iniquement interpretée, le mit autrefois & tint long temps en grand [16] acceſſoire à l'Inquiſition à Rome. Qu'il luy face

15 C'eſt à dire, ſi je ne me trompe, *ſe ſervant, pour l'avancer dans des connoiſſances utiles, d'interrogations ſimples & familieres, conduites avec cet art qu'on admire dans les Dialogues de Platon.* Montagne s'exprime ici d'une maniere ſi conciſe que je n'oſe aſſurer que ce ſoit là préciſement ce qu'il a voulu dire. Le Traducteur Anglois, qui a mis, *taking inſtruction by his progreſs from the inſtitution of Plato*, me paroît encore plus obſcur que Montagne.

b Ils ne ſortent jamais de tutelle pour jouir de leurs droits. *Senec.* Epiſt. 33.

16 *Danger.*

tout passer par l'estamine, & ne loge rien en sa teste par simple authorité, & à credit. Les principes d'Aristote ne luy soyent principes, non plus que ceux des Stoïciens ou Epicuriens : Qu'on luy propose cette diversité de jugemens, il choisira s'il peut : sinon, il en demeurera en doute :

[c] *Che non men che saver dubbiar m'aggrada.*

Car s'il embrasse les opinions de Xenophon & de Platon, par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes. Qui suit un autre, il ne suit rien : il ne trouve rien : voire il ne cherche rien. [d] *Non sumus sub Rege, sibi quisque se vindicet.* Qu'il sache, qu'il sçait, aumoins. Il faut qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : Et qu'il oublie hardiment s'il veut, d'où il les tient, mais qu'il se les sache approprier. La verité & la raison sont communes à un chacun, & ne sont non plus à qui les a dites premierement, qu'à qui les dit apres. Ce n'est non plus selon Platon, que selon moy : puisque luy & moy l'entendons & voyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles en font apres le miel, qui est tout leur ; ce n'est plus thin, ny marjolaine : Ainsi les pieces empruntées d'autruy, il les transformera & confondra, pour en faire un ouvrage tout sien : [17] à sçavoir son jugement, son institution, son travail & estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, & ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts, non pas ce qu'ils tirent d'autruy. Vous ne voyez pas les espices d'un homme de Parlement : vous voyez les alliances qu'il a gaignées, & honneurs à ses enfants. Nul ne met en compte publique sa recette : chacun y met son acquest.

c *Car à mon sens,*
Aussi bien que savoir, douter a son merite. Dante : *Inferno*, Cant. xi. *vs.* 93.——Dans toutes les Editions de Montagne qui me sont tombées entre les mains, j'ai trouvé *aggrada* au lieu d'*aggrata*. Tous deux sont bons : mais dans Dante il y a *aggrata*, & l'autre n'y viendroit pas bien, à cause de la rime.

d Nous ne vivons pas sous un Roi : que chacun dispose librement de soi-même. *Senec.* Epist. 33.

17 *C'est à dire, qu'il doit employer son jugement, son institution, son travail, & son étude, à former cet Ouvrage.* C'est-là, je croi, la pensée de Montagne, un peu plus clairement exprimée, mais qui dans le fond ne me paroit pas tout-à-fait exempte d'obscurité. Cet *Ouvrage* consiste, si je ne me trompe, à pouvoir former sur les matieres dont on a pris soin de s'instruire, un jugement distinct & précis, dont on voye nettement les raisons, & qu'on puisse rappeller dans son Esprit toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de reflechir de nouveau sur ces mêmes matiéres.

Ce qu'on doit gagner par l'Etude.

Le gain de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur & plus sage. C'est (disoit Epicharmus) l'entendement [18] qui voyt & qui oyt : c'est l'entendement qui approfite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine & qui regne : toutes autres choses sont aveugles, sourdes & sans ame. Certes nous le rendons servile & couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda jamais à son Disciple ce qu'il luy semble de la Rhetorique & de la Grammaire, de telle ou telle sentence de Ciceron ? On nous les placque en la memoire toutes empennées, comme des oracles, où les lettres & les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir : c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droittement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeux vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque ! Je m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement : suivant l'advis de Platon, qui dit, la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye Philosophie : les autres Sciences, & qui visent ailleurs, n'estre que fard. Je voudrois que *le Paluël* ou *Pompée*, ces beaux danseurs de mon temps, nous apprissent des caprioles, à les voir seulement faire, sans nous bouger de nos places, comme ceux-cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprist à manier un cheval, ou une pique, ou un Luth, ou la voix, sans nous y exercer : comme ceux icy nous veulent apprendre à bien juger, & à bien parler, sans nous exercer à parler ny à juger. Or à cet apprentissage tout ce qui se presente à nos yeux, sert de livre suffisant, la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

De quelle utilité sont les Voyages à un Jeune homme.

A cette cause le commerce des hommes y est merveilleusement propre, & la visite des Pays estrangers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre Noblesse Françoise, combien de pas a *Santa rotonda*, ou la richesse des calessons de la *Signora Livia*, ou comme d'autres, combien le visage de Neron, de quelque vieille

18 Νῦς γὰρ ὁρᾷ, καὶ Νῦς ἀκύει,
Τ'ἄλλα δὲ τυφλά, καὶ κωφὰ τυγχάνει :
Animus cernit, Animus audit : Reliqua surda & cæca sunt. La plûpart des Savans croyent que ce Passage appartient à un Livre qu'Epicharme avoit composé *sur la Nature des Choses*, & dont il ne reste que quelques Fragmens. On le trouve dans les *Stromates* de Clement Alexandrin, L. ii. dans Plutarque *de solertiâ Animalium*, p. 961. A. *Lutetiæ Parisior*, 1624. & ailleurs,

ruyne

tuyne de là, est plus long ou plus large, que celuy de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces Nations & leurs façons : & pour frotter & limer nostre cervelle contre celle d'autruy.

Quand un Jeune-homme devroit commencer de voyager.

Je voudrois qu'on commençast à le promener dés sa tendre enfance : & premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les Nations voisines, où le langage est plus esloigné du nostre, & auquel si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier. Aussi bien est-ce une opinion receuë d'un chacun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parens. Cette amour naturelle les attendrit trop, & relasche, voire les plus sages : ils ne sont capables ny de chastier ses fautes, ny de le voir nourry grossierement comme il faut, & hasardeusement. Ils ne le sçauroient souffrir revenir suant & poudreux de son exercice, boire chaud, boire froid, ny [19] le voir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere harquebuse. Car il n'y a remede, qui en veut faire un homme de bien, sans doute il ne le faut espargner en cette jeunesse : & faut souvent choquer les regles de la medecine :

[e] *Vitámque sub dio & trepidis agat*
In rebus.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame, il luy faut aussi roidir les muscles : elle est trop pressée, si elle n'est secondée : & a trop à faire, de seule fournir à deux offices. Je sçay combien [20] ahanne la mienne en compagnie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle. Et apperçoy souvent [21] en ma leçon, qu'en leurs escrits, mes maistres font valoir pour magnanimité & force de courage, des exemples, qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau & durté des os. J'ay veu des hommes, des femmes & des enfants, ainsi nays, qu'une bastonade leur est moins qu'à moy une chiquenaude ; qui ne remuent ny langue ny sourcil, aux coups qu'on leur donne. Quand les Athletes contrefont les Philosophes en

19 Dans l'Edition in 4to de 1588. il y a ici, *ny le voir hazarder tantost sur un cheval farouche, tantost un floret au poing, tantost un'harquebouse :* ce qui peut servir de commentaire à l'autre tour que Montagne a pris dans la suite pour exprimer la même chose, & qui paroît plus obscur & plus embarrassé.

e *Il doit passer sa vie à l'erte, dans les perils & les âpres travaux.* Horat. L. iii. Od. 2. *vs.* 5, 6.

20 *Souffre, travaille.*

21 *C'est-à-dire*, dans mes lectures. *Leçon*, Lecture : Nicot.

patience, c'eſt pluſtoſt vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accouſtumance à porter le travail, eſt accouſtumance à porter la douleur : [f] *labor callum obducit dolori.* Il le faut rompre à la peine, & aſpreté des exercices, pour le dreſſer à la peine, & aſpreté de la diſlocation, de la colique, du cauſtere : & de la geaule auſſi, & de la torture. [22] Car de ces derniers icy, encore peut-il eſtre en priſe, qui regardent les bons, ſelon le temps, comme les meſchants. Nous en ſommes à l'eſpreuve. Quiconque combat les loix, menace les gens de bien d'eſcourgées & de la corde. Et puis, l'authorité du gouverneur, qui doit eſtre ſouveraine ſur luy, s'interrompt & s'empeſche par la preſence des parents. Joint que ce reſpect que la famille luy porte, la cognoiſſance des moyens & grandeurs de ſa maiſon, ce ne ſont à mon opinion pas legeres incommoditez en cet aage.

La modeſtie fort néceſſaire aux jeunes gens.

En cette eſcole du commerce des hommes, j'ay ſouvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoiſſance d'autruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous : & ſommes plus en peine [23] d'emploiter noſtre marchandiſe, que d'en acquerir de nouvelle. Le ſilence, & la modeſtie ſont qualitez tres-commodes à la converſation. On dreſſera cet enfant à eſtre eſpargnant & meſnager de ſa ſuffiſance, quand il l'aura acquiſe, à ne ſe formalizer point des ſottiſes & fables qui ſe diront en ſa preſence : car c'eſt une incivile importunité de choquer tout ce qui n'eſt pas de noſtre appetit. Qu'il ſe contente de ſe corriger ſoy-meſme : & ne ſemble pas reprocher à autruy, tout ce qu'il refuſe à faire : ny contraſter aux mœurs publiques. [g] *Licet ſapere ſine pompâ, ſine invidiâ.* [24] Fuie ces images regenteuſes du monde, & inciviles ; & cette puerile ambition de vouloir paroiſtre plus fin, pour eſtre autre ; & comme ſi ce fuſt marchandiſe malaizée, que reprehenſions & nouvelletez, vouloir tirer de là, nom de quelque peculiere valeur. Comme [25] il n'affiert

f Le travail nous endurcit à la douleur. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. ii. c. 15.

22 *Car encore peut-il être exposé à ces derniers accidens, qui regardent les bons*, &c.

23 C'eſt-à-dire, *de débiter*, comme on a mis dans une des derniéres Editions.

g On peut être ſage ſans faſte, & ſans ſe rendre odieux à perſonne. *Senec.* Epiſt. 103. *Ce ſont les dernieres paroles de l'Epitre.*

24 Ou, *Qu'il fuye*, comme nous parlons aujourd'hui.

25 *Affiert*, c'eſt-à-dire, convient, appartient : *Borel* dans ſon *Tréſor de Recherches Gauloiſes*, &c. qui le prouve par ces deux Vers

qu'aux grands Poëtes, d'user des licences de l'art : aussi n'est-il supportable, qu'aux grandes ames & illustres de se privilegier au dessus de la coustume. h *Si quid Socrates & Aristippus contra morem & consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : Magnis enim illi & divinis bonis hanc licentiam assequebantur.* On luy apprendra de n'entrer en discours & contestation, que là où il verra un champion digne de sa lutte : & là-mesmes à n'employer pas tous les tours qui luy peuvent servir, mais ceux-là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois & triage de ses raisons, & aymant la pertinence, & par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre, & à quitter les armes à la verité, tout aussi-tost qu'il l'appercevra : soit qu'elle naisse és mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy-mesmes par quelque ravisement. Car il ne sera pas mis en chaise pour dire un rolle prescript : il n'est engagé à aucune cause, que parce qu'il l'appreuve. Ny ne sera du mestier, où se vend à purs deniers comptans, la liberté de se pouvoir 26 repentir & recognoistre. i *Neque, ut omnia, quæ præscripta & imperata sint, defendat, necessitate ullâ cogitur.*

Il doit être affectionné à son Prince, sans s'attacher à lui par des emplois à la Cour.

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tres-loyal serviteur de son Prince, & tres-affectionné, & tres-courageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher autrement que par un devoir publique. Outre plusieurs autres inconvenients, qui blessent nostre liberté, par ces obligations particulieres, le jugement d'un homme gagé & achetté, ou il est moins entier & moins libre, ou il est taché & d'imprudence & d'ingratitude. Un pur Courtisan ne peut avoir ny loy ny volonté, de dire & penser que favorablement d'un Maistre, qui parmi tant de milliers d'autres subjects, l'a choisi pour le nourrir & elever de sa main. Cette fa-

d'un Livre intitulé, *Satyres Chrestiennes,*
Faites à mon nez l'honneur
Qui affiert *à tel Seigneur.*
Et Marot dediant à *François* I. sa Traduction du premier Livre des Metamorphoses d'Ovide, lui dit, *Lors je consideroy que à Prince de haut esprit hautes choses lui* affierent.

h S'il est échapé à Socrate & Aristippe quelque mot ou quelque action contraire aux coûtumes ou aux mœurs de leur Païs, il ne faut pas qu'il se figure de pouvoir se donner la même liberté : car ce que ces grands hommes avoient d'excellent & de divin, excusoit en eux cette espece de licence. *Cic.* De Offic. L. i. c. 41.

26 Ou, *raviser & reconnoistre*, comme Montagne avoit mis dans l'Edition *in* 4to de 1588.

i Nulle nécessité ne l'oblige de deffendre toutes les choses qui lui ont été enseignées & prescrites. *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 3.

veur & utilité corrompent non sans quelque raison, sa franchise, & l'esblouissent. Pourtant void-on coustumierement, [27] le langage de ces gens-là, divers à tout autre langage, en un estat, & de peu de foy en telle matiere.

Il faut inspirer la sincerité à un jeune Enfant.

Que sa conscience & sa vertu reluisent en son parler, & n'ayent que la raison pour conduite. Qu'on luy face entendre, que de confesser la faute qu'il descouvrira en son propre discours, encore qu'elle ne soit apperceuë que par luy, c'est un effet de jugement & de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche. Que l'opiniatrer & contester, sont qualitez communes: plus apparentes aux plus basses ames. Que se r'adviser & se corriger, abandonner un mauvais party, sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes, & Philosophiques.

Il faut l'avertir d'avoir en compagnie les yeux ouverts sur tout ce qui s'y passe.

On l'advertira, estant en compagnie, d'avoir les yeux par tout: car je trouve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, & que les grandeurs de fortune ne se trouvent gueres meslées à la suffisance. J'ay veu, cependant qu'on s'entretenoit au haut bout d'une table, de la beauté d'une tapisserie, ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'autre bout. Il sondera la portée d'un chacun: un bouvier, un masson, un passant, il faut tout mettre en besoigne, & emprunter de chacun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage: la sottise mesme, & foiblesse d'autruy luy sera instruction. [28] A contreroller les graces & façons d'un chacun, il s'engendrera envie des bonnes, & mespris des mauvaises.

On lui doit inspirer une honnête curiosité.

Qu'on luy mette en fantasie une honeste curiosité de s'enquerir de toutes choses: tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra: un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une battaille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemagne.

> [x] *Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu,*
> *Ventus in Italiam quis benè vela ferat.*

27 C'est-à-dire *que le langage de ces gens-là est tout different du langage des autres personnes du même Pais; & qu'il ne merite pas grand'creance lors qu'il roule sur des choses qui concernent la Cour & le Prince.*

28 C'est-à-dire, En examinant, en observant les graces & les manieres d'un chacun.

x Quel est le terroir que le froid rend plus pesant; quel celui que la chaleur rend plus leger; & quel vent pousse les Vaisseaux droit en Italie. *Propert.* L. iv. Eleg. 3. v. 39, 40.

L'étude de l'histoire lui sera d'un grand usage.

Il s'enquerra des mœurs, des moyens & des alliances de ce Prince, & de celuy-là. Ce sont choses tres-plaisantes à apprendre, & tres-utiles à sçavoir. En cette practique des hommes, j'entens y comprendre, & principalement, ceux qui ne vivent qu'en la memoire des livres. Il praticquera par le moyen des Histoires, ces grandes Ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude qui veut: mais qui veut aussi, c'est un estude de fruit inestimable: & le seul estude, comme dit Platon, que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel profit ne fera-il en cette part-là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; & qu'il n'imprime pas tant à son Disciple, la date de la ruine de Carthage, que les mœurs de Hannibal & de Scipion: ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il fut indigne de son devoir, qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en juger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos Esprits s'appliquent de plus diverse mesure. J'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu. Plutarque y en a leu cent, outre ce que j'y ay sceu lire: & à l'adventure outre ce que l'autheur y avoit mis. A d'aucuns c'est un pur estude grammairien: à d'autres, l'anatomie de la Philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tres-dignes d'estre sceus: car à mon gré c'est le maistre ouvrier de telle besoigne: mais il y en a mille qu'il n'a que touché simplement: il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; & se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les faut arracher de là, & mettre en place marchande. Comme ce sien mot, [29] *Que les habitans d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe*, qui est, *Non*, donna peut-estre, la matiere, & l'occasion à [30] *la Boëtie*, de sa

29 Dans son traité, *De la mauvaise honte*: ch. 7. de la Traduction d'Amyot.

30 C'est le nom de l'Ami de Montagne, dont j'aurai occasion de parler encore ailleurs. Il se nommoit *Estienne de la Boetie*, & composa le Livre *de la servitude volontaire* que Montagne cite en cet endroit, & dont il nous entretiendra plus particulierement au Chapitre XXVII. *De l'Amitié*, L. I.---Une chose assez surprenante, c'est que dans toutes les Editions que j'ai pû consulter, au lieu de *la Boetie* on a mis ici *La Bœotie*, Païs de Grece; & que dans toutes celles où l'on a mis à la marge de petits Sommaires de ce qui est contenu dans le Corps du Livre, l'on nous dit qu'à l'occasion du mot de Plutarque, ce Païs de Grece étoit tombé

Servitude volontaire. Cela mesme de luy voir trier une legere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble [31] ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gens d'entendement, ayment tant la briefveté: sans doute leur reputation en vaut mieux, mais nous en valons moins: Plutarque ayme mieux que nous le vantions de son jugement, que de son sçavoir: il ayme mieux nous laisser desir de soy, que satieté. Il sçavoit qu'és choses bonnes mesmes on peut trop dire, & que Alexandridas reprocha justement, à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs: [32] *O Estranger, tu dis ce qu'il faut, autrement qu'il ne faut.* Ceux qui ont le corps gresle, le grossissent d'embourrures: ceux qui ont la matiere [33] exile, l'enflent de paroles.

La frequentation du Monde contribue beaucoup à nous former le jugement.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le jugement humain, de la frequentation du monde. Nous sommes tous contraints & amoncellez en nous, & avons la veuë racourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit, il ne respondit pas, d'Athenes, mais, [34] du monde. Luy qui avoit l'imagination plus pleine & plus estenduë, embrassoit l'Univers, comme sa ville, jettoit ses cognoissances, sa societé & ses affections à tout le genre humain: non pas comme nous, qui ne regardons qu'à nos pieds. Quand les vignes gelent en mon village, mon Prestre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, & juge que la pepie en tienne desja les Cannibales. A voir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, & que le jour du jugement nous prent au collet: sans s'aviser que plusieurs pires choses se sont veuës, & que les dix mille parts du monde ne laissent pas de [35] galler le bon temps cependant? Moy, selon leur licence & impunité, admire de

dans une Servitude volontaire: accident funeste qu'on a soin de désigner à la marge par ces mots nullement équivoques, *Servitude volontaire des Bœotiens.* Voila bien du desordre causé par une petite faute d'impression.

31 C'est-à-dire, *n'être pas d'une si grande importance: ne meriter pas d'être trié, & remarqué.*

32 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

33 *Exile*, c'est-à-dire, *mince.*

34 *Cic.* Tusc. Quæst. L. v. c. 37. & *Plutarque* dans son Traité *Du Bannissement, ou de l'Exil*: ch. 4.

35 *Galer* c'est-à-dire *se rejoüir.* VILLON,

Je plains le temps de ma jeunesse
Auquel ay plus qu'en autre temps galé.

Borel dans son *Trésor de Recherches Gauloises*, &c. où il fait voir que *Gale* signifioit autrefois *réjouïssance*: témoin, entr'autres, ce Passage d'*Alain Chartier*, au Livre des 4. Dames,

Soit l'aventure bonne ou male,
Rire, plorer, courroux, ou gale.

les voir si douces & molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste & orage : Et disoit le Savoïard, que si ce sot de Roy de France eut sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son Duc. Son imagination ne concevoit autre plus eslevée grandeur, que celle de son Maistre. Nous sommes insensiblement tous en cette erreur : erreur de grande suitte & prejudice. Mais qui se presente comme dans un Tableau, cette grande image de nostre mere Nature, en son entiere majesté : qui lit en son visage, une si generale & constante varieté : qui se remarque là dedans, & non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres-delicate, celuy-là seul estime les choses selon leur juste grandeur.

Le Monde doit être le Livre d'un jeune homme.

Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le mirouer, où il nous faut regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, je veux que ce soit le Livre de mon escolier. Tant d'humeurs, de sectes, de jugemens, d'opinions, de loix, & de coustumes, nous apprennent à juger sainement des nostres, & apprennent nostre jugement à recognoistre son imperfection & sa naturelle foiblesse : qui n'est pas un legier apprentissage. Tant de remuements d'Estat, & changements de fortune publique, nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre. Tant de noms, tant de victoires & conquestes ensevelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'éterniser nostre nom par la prise de dix [36] argoulets, & d'un pouiller, qui n'est cognu que de sa cheute. L'orgueil & la fierté de tant de pompes estrangeres, la majesté si enflée de tant de Cours & de grandeurs, nous fermit & asseure la veuë, à soustenir l'esclat des nostres, sans siller les yeux. Tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compagnie en l'autre monde : ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras, [37] retire à la grande & populeuse assemblée des jeux Olympiques. Les uns exercent le corps, pour en acquerir la gloire des jeux : d'autres y portent des mar-

36 C'est-à-dire, *chetifs Soldats.——Les* Argoulets *étoient des Arquebusiers à cheval : & comme ils n'étoient pas considerables en comparaison des autres Cavaliers, on a dit un* Argoulet *pour un homme de neant :* Menage dans son Dictionnaire Etymologique.

37 *Cic.* Tusc. Quæst. L. v. c. 3.

chandiſes à vendre, pour le gain. Il en eſt (& qui ne ſont pas les pires) leſquels n'y cherchent autre fruict que de regarder comment & pourquoy chaſque choſe ſe faict, & eſtre ſpectateurs de la vie des autres hommes, pour en juger & reigler la leur.

La ſcience des mœurs doit être inculquée de bonne heure dans l'Eſprit des Enfans.

Aux exemples ſe pourront proprement aſſortir tous les plus profitables diſcours de la Philoſophie, à laquelle ſe doivent toucher les actions humaines, comme à leur reigle. On luy dira,

[1] *quid fas optare, quid aſper*
Utile nummus habet, patriæ chariſque propinquis
Quantum elargiri deceat, quem te Deus eſſe
Juſſit, & humanâ quâ parte locatus es in re,
Quid ſumus, aut quidnam victuri gignimur: —

Que c'eſt que ſçavoir & ignorer, qui doit eſtre le but de l'eſtude: que c'eſt que vaillance, temperance, & juſtice: ce qu'il y a à dire entre l'ambition & l'avarice: la ſervitude & la ſubjection: la licence & la liberté: à quelles marques on cognoit le vray & ſolide contentement: juſques où il faut craindre la mort, la douleur & la honte:

[m] *Et quo quemque modo fugiátque ferátque laborem.*

Quels reſſorts nous meuvent, & le moyen de tant de divers branles en nous. Car il me ſemble que les premiers diſcours, dequoy on luy doit abbreuver l'entendement, ce doivent eſtre ceux qui reglent ſes mœurs & ſon ſens, qui luy apprendront à ſe cognoiſtre, & à ſçavoir bien mourir & bien vivre. Entre les arts liberaux, commençons [38] par l'art qui nous faict libres. [39] Elles ſervent toutes voirement en quelque maniere à l'inſtruction de noſtre vie, & à ſon uſage: comme toutes autres choſes y ſervent en quelque maniere auſſi. Mais

1 A quoi nous devons borner nos deſirs; quel eſt le veritable uſage de l'Argent; ce qu'on en doit employer pour ſes Parens & pour ſa Patrie; le perſonnage que Dieu veut que nous faſſions ſur la Terre; le rang que nous y tenons; ce que nous ſommes; & pourquoi nous venons dans ce Monde. *Perſ.* Sat. III. *vſ.* 69. — 72. — *Montagne a trouvé à propos de déplacer ce Vers*, Quid ſumus, aut quidnam victuri gignimur, *qui dans* Perſe *va devant les autres, & eſt le ſoixante-ſeptiéme.*

m *Et comment nous devons porter & fuir la peine.* Æneid. L iii. *vſ.* 459.

38 *Unum Studium vere liberale eſt quod liberum facit:* Senec. Epiſt. 88.

39 Nous avons déja vû que Montagne employe le mot d'*Art* au feminin. Mais après avoir dit *les Arts liberaux*, il eſt ſurprenant qu'il l'ait voulu faire feminin. Il eſt certain qu'on trouve ici *Elles* dans deux ou trois des plus anciennes Editions. — *L'Art n'eſt jamais ſi naifve que la nature:* Nicot, qui ayant cité ces paroles d'après un certain Auteur, ajoûte, *L'Art ici eſt feminin.*

choiſiſſons

choisissons celle qui y sert directement & professoirement. Si nous sçavions restraindre les appartenances de nostre vie à leurs justes & naturels limites, nous trouverions, que la meilleure part des Sciences, qui sont en usage, est hors de nostre usage. Et en celles-mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues & enfonceures tres-inutiles, que nous ferions mieux de laisser là : & suivant [40] l'institution de Socrates, borner le cours de nostre estude en icelles, [41] où faut l'utilité.

> [n] *sapere aude,*
> *Incipe : Vivendi qui rectè prorogat horam,*
> *Rusticus expectat dum defluat amnis, at ille*
> *Labitur, & labetur in omne volubilis ævum.*

C'est une grande simplesse d'aprendre à nos enfans,

> [o] *Quid moveant Pisces, animosáque signa Leonis,*
> *Lotus & Hesperiâ quid Capricornus aquâ :*

La science des astres & le mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres.

> [p] Τί Πλειάδεσσι κἀμοί,
> Τί δ' ἀστράσι Βοώτεω;

Anaximenes escrivant à Pythagoras : De quel sens puis-je m'amuser aux secrets des estoilles, ayant la mort ou la servitude tousjours présente aux yeux ? Car lors les Roys de Perse préparoient la guerre contre son pays. [42] Chacun doit dire ainsi : Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition : & ayant au dedans tels autres ennemis de la vie, iray-je songer au bransle du monde ?

Apres qu'on luy aura appris ce qui sert à le faire plus sage & *En quel temps il faut*

40 *Diog. Laert.* dans la Vie de Socrate : L. ii. Segm. 21. —— *Socrates primus Philosophiam devocavit è cœlo,——& coëgit de vitâ & moribus, rebúsque bonis & malis quærere* : Cic. *Tusc. Quæst.* L. v. c. 4.

41 *Là où l'utilité vient à faillir.*

n « Ose être vertueux. Commence. Celui « qui differe de bien vivre, fait comme ce « Paysan qui ayant trouvé un Fleuve sur son « chemin, attendoit de le voir écouler pour « passer au-delà :

> *Il attend ce moment : mais le Fleuve rapide*
> *Continuë à suivre son cours,*
> *Et le suivra toûjours.*

Horat. L. i. *Epist.* 2. *vs.* 40——43.

o Quelle est l'influence des Poissons, du Lion, & du Capricorne qui se plonge dans la Mer d'Espagne. *Propert.* L. iv. Eleg. 1. *vs.* 85, 86.

p Que me soucié-je des Pleïades, ou des Etoiles du Boôtès ? *Anacreon*, Od. xvii. *vs.* 10, & 11.

42 *De même chacun doit dire :* Etant battu d'ambition, d'avarice, &c.——irai-je songer au branle du Monde ?

instruire un Enfant dans les Sciences.

meilleur, on l'entretiendra que c'est que Logique, Physique, Geometrie, Rhetorique : & la science qu'il choisira, ayant desja le jugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre: tantost son gouverneur luy fournira de l'autheur mesme propre à cette fin de son institution: tantost il luy en donnera la moelle, & la substance toute maschée. Et si de soy-mesme il n'est assez familier des livres, pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son dessein, on luy pourra joindre quelque homme de lettres, qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il faudra, pour les distribuër & dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aisée, & naturelle que celle de Gaza, qui y peut faire doute? Ce sont-là preceptes espineux & mal plaisans, & des mots vains & descharnez, où il n'y a point de prise, rien qui vous esveille l'esprit: en cette-cy l'ame trouve où mordre, où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, & si sera plustost meury.

Philosophie méprisée même par les gens sensez, & pourquoi.

C'est grand cas que les choses en soyent là en nostre siecle, que la Philosophie soit jusques aux gens d'entendement, un nom vain & fantastique, qui se treuve de nul usage, & de nul prix par opinion & par effect. Je croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfans, & d'un visage renfroigné, sourcilleux & terrible. Qui me l'a masquée de ce faux visage palle & hideux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enjoué, & à peu que je ne die follastre. Elle ne presche que feste & bon temps. Une mine triste & transie, montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le Grammairien rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de Philosophes assis ensemble, il leur dit: [43] Ou je me trompe, ou à vous voir la contenance si paisible & si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous. A quoy l'un deux, Heracleon le Megarien, respondit: C'est à faire à ceux qui cherchent si le futur du verbe βάλλω à double λ, ou qui cherchent la derivation des comparatifs χεῖρον & βέλτιον, & des superlatifs χείριστον & βέλτιστον, qu'il faut rider le front s'entretenant de leur science: mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accou-

43 Plutarque, *Des Oracles qui ont cessé*, ch. 5. de la traduction d'Amyot.

ſtumé d'eſgayer & resjouïr ceux qui les traictent, non les renfroigner & contriſter.

> q *Deprendas animi tormenta, latentis in ægro*
> *Corpore, deprendas & gaudia: ſumit utrumque*
> *Inde habitum facies.*

L'ame qui loge la philoſophie, doit par ſa ſanté rendre ſain encore le corps: elle doit faire luire jusques au dehors, ſon repos, & ſon aiſe: doit former à ſon moule le port exterieur, & l'armer par conſequent d'une gracieuſe fierté, d'un maintien actif & allaigre, & d'une contenance contente & debonnaire. La plus expreſſe marque de la ſageſſe, c'eſt une esjouiſſance conſtante: ſon eſtat eſt comme des choſes au deſſus de la Lune, tousjours ſerein. C'eſt *Baroco* & *Baralipton*, qui rendent leurs ſuppoſts ainſi crotez & enfumez; ce n'eſt pas elle, ils ne la cognoiſſent que par ouyr dire. Comment? elle faict eſtat de ſereiner les tempeſtes de l'ame, & apprendre la faim & les fiebvres à rire, non par quelques Epicycles imaginaires, mais par raiſons naturelles & palpables. *La joye & la ſerenité marque de Sageſſe.*

Elle a pour ſon but, la vertu: qui n'eſt pas, comme dit l'eſchole, plantée à la teſte d'un mont coupé, rabotteux & inacceſſible. Ceux qui l'ont approchée, la tiennent au rebours, logée dans une belle plaine fertile & fleuriſſante: d'où elle void bien ſous ſoy toutes choſes; mais ſi peut-on y arriver, qui en ſçait l'addreſſe, par des routtes ombrageuſes, gazonnées, & doux fleurantes; plaiſamment, & d'une pante facile & polie, comme eſt celle des voutes celeſtes. Pour n'avoir hanté cette Vertu ſupreme, belle, triomphante, amoureuſe, delicieuſe pareillement & courageuſe, ennemie profeſſe & irreconciliable d'aigreur, de deſplaiſir, de crainte, & de contrainte, ayant pour guide nature, fortune & volupté pour compagnes: ils ſont allez ſelon leur foibleſſe, feindre cette ſotte image, triſte, querelleuſe, deſpite, menaceuſe, mineuſe, & la placer ſur un rocher à l'eſcart, emmy des ronces: fantoſme à eſtonner les gens. *Vertu, ſon vrai portrait: Où logée.*

Mon gouverneur qui cognoiſt devoir remplir la volonté de ſon *Vertu doit être repreſen-*

q Les tourmens, les inquietudes de l'Ame ſe découvrent, auſſi-bien que ſa joye, par la Diſpoſition exterieure du Corps; ces deux Paſſions oppoſées donnent au viſage un air tout different. *Juvenal*, Sat. ix. *vſ.* 18, 19.

tée aux jeunes gens mille fois plus aimable que le Vice.

disciple, autant ou plus d'affection, que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire, que les poëtes suivent les humeurs communes: & luy faire toucher au doigt, que les Dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, luy presentant [44] *Bradamante* ou *Angelique*, pour maistresse à jouïr & d'une beauté naïve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettée, delicate, artificielle; l'une travestie en garçon, coiffée d'un morion luisant: l'autre vestue en garce, coiffée d'un attiffet emperlé: il jugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Comme facile à acquerir, & comme la source des vrais plaisirs.

Il luy fera cette nouvelle leçon, que le prix & hauteur de la vraye vertu, est en la facilité, utilité & plaisir de son exercice: si esloigné de difficulté, que les enfans y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement c'est son outil, non pas la force. Socrates son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïveté & aisance de son progrès. C'est la mere nourrice des plaisirs humains. En les rendant justes, elle les rend seurs & purs. Les moderant, elle les tient en haleine & en appetit. Retranchant ceux qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceux qu'elle nous laisse: & nous laisse abondamment tous ceux que veut Nature; & jusques à la satieté, sinon jusques à la lasseté; maternellement: si d'adventure nous ne voulons dire, que le regime, qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs.

Le veritable employ de la Vertu.

Si la fortune commune luy faut, [45] elle luy eschappe: ou elle s'en passe, & s'en forge une autre toute sienne: non plus flottante & roulante. Elle sçait estre riche, & puissante, & sçavante, & coucher en des matelats musquez. Elle aime la vie, elle aime la beauté, la gloire, & la santé. Mais son office propre & particulier, c'est sçavoir user de ces biens-là reglément, & les sçavoir perdre constam-

44 Deux Heroïnes dans le Poëme de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso*.

45 Je ne saurois voir l'opposition que Montagne veut mettre ici entre *échapper à la Fortune*, & *se passer de la Fortune*. Il me semble que la Vertu n'échappe à la Fortune qu'en se passant d'elle. Mais peut-être que je m'embarasse ici moi-même, faute d'entendre ce que Montagne a voulu dire par *échapper à la Fortune*. J'en fais ma déclaration avec plaisir, dans l'esperance que quelqu'un prendra la peine d'expliquer cette énigme.

ment : office bien plus noble qu'aſpre, ſans lequel tout cours de vie eſt deſnaturé, turbulent & difforme : & y peut-on juſtement attacher ces eſcueils, ces haliers, & ces monſtres. Si ce diſciple ſe rencontre de ſi diverſe condition, qu'il aime mieux ouyr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un ſage propos, quand il l'entendra: Qui au ſon du tabourin, qui arme la jeune ardeur de ſes compagnons, ſe deſtourne à un autre, qui l'appelle au jeu des batteleurs: Qui par ſouhait ne trouve plus plaiſant & plus doux, revenir poudreux & victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avec le prix de cet exercice : je n'y trouve autre remede, ſinon qu'on le mette patiſſier dans quelque bonne ville : fuſt-il fils d'un Duc, ſuivant le precepte de Platon, *qu'il faut colloquer les enfans, non ſelon les facultez de leur pere, mais ſelon les facultez de leur ame.*

Puis que la Philoſophie eſt celle qui nous inſtruict à vivre, & que l'enfance y a ſa leçon, comme les autres aages, pourquoy ne la luy communique l'on ?

Philoſophie doit être communiquée à l'Enfance.

[r] *Udum & molle lutum eſt, nunc nunc properandus, & acri*
Fingendus ſine fine rotâ.

On nous apprent à vivre, quand la vie eſt paſſée. Cent eſcoliers ont pris la verolle avant que d'eſtre arrivez à leur leçon d'Ariſtote de la temperance. Cicero diſoit, [46] que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loiſir d'eſtudier les Poëtes Lyriques. Et je trouve ces ergotiſtes plus triſtement encores inutiles. Noſtre enfant eſt bien plus preſſé : il ne doit au paidagogiſme que les premiers quinze ou ſeize ans de ſa vie : le demeurant eſt deu à l'action. Employons un temps ſi court aux inſtructions neceſſaires. Ce ſont abus : oſtez, oſtez toutes ces ſubtilitez eſpineuſes de la Dialectique, dequoy noſtre vie ne ſe peut amender, prenez les ſimples diſcours de la philoſophie, ſçachez les choiſir & traitter à point, ils ſont plus aiſez à concevoir qu'un conte de Boccace. Un enfant en eſt capable au partir de la nourriſſe, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou

r C'eſt une argille molle & humide. Il faut ſe hâter de la façonner ſur la rouë, ſans perdre un moment de temps. *Perſ.* Sat. iii. *vſ.* 23, 24.

46 Tout ceci eſt pris de Seneque. *Negat Cicero, ſi duplicetur ſibi ætas, habiturum ſe tempus quo legat Lyricos, eodem modo Dialecticos. Triſtiùs inepti ſunt.* Senec. *Epiſt.* 49.

escrire. La Philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Comment l'Aristote conduisit l'instruction d'Alexandre.

Je suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de Geometrie, comme à l'instruire de bons preceptes, touchant la vaillance, la proüesse, la magnanimité & temperance, & l'assurance de ne rien craindre: & avec cette munition, il l'envoya encore enfant subjuguer l'Empire du monde à tout 30000. hommes de pied, 4000. chevaulx, & quarante deux mille escus seulement. Les autres arts & sciences, dit-il, Alexandre les honoroit bien, & loüoit leur excellence & gentillesse, mais pour plaisir qu'il y prist, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

f Petite hinc juvenésque senésque
Finem animo certum, miserísque viatica canis.

C'est ce que disoit Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus: [47] *Ny le plus jeune refuye à Philosopher, ny le plus vieil s'y lasse.* Qui fait autrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre: ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon, je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colere & humeur melancholique d'un furieux maistre d'escole: je ne veux pas corrompre son esprit, à le tenir à la gehenne & au travail, à la mode des autres, quatorze ou quinze heures par jour, comme un portefaix: Ny ne trouveroys bon, quand par quelque complexion solitaire & melancholique, on le verroit adonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist. Cela les rend ineptes à la conversation civile, & les destourne de meilleures occupations. Et combien ay-je veu de mon temps, d'hommes abestis, par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affollé, [48] qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil & les ongles. Ny ne veux gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité & barbarie d'autruy. La sagesse

f Jeunes & vieux, tirez de là les resolutions qui doivent regler votre conduite; & des provisions qui puissent vous servir à passer doucement les tristes années de la vieillesse. *Pers.* Sat. v, *vs.* 64, 65.

47 *Μήτε νέος τις ὢν μελλέτω φιλοσοφεῖν, μήτε γέρων ὑπάρχων κοπιάτω φιλοσοφῶν:* Diog. Laert. L. x. Segm. 122.

48 *Diog. Laert.* dans la Vie de Carneade, L. iv. Segm. 62.

Françoiſe a eſté anciennement en proverbe, pour une ſageſſe qui prenoit de bonn'heure, & n'avoit gueres de tenue. A la verité nous voyons encores qu'il n'eſt rien ſi gentil que les petits enfans en France: mais ordinairement ils trompent l'eſperance qu'on en a conceuë: & hommes faicts, on n'y voit aucune excellence. J'ay ouy tenir à gens d'entendement, que ces colleges où on les envoye, dequoy ils ont foiſon, les abrutiſſent ainſi.

Philoſophie formatriće des mœurs, ſe méle par tout.

Au noſtre, un cabinet, un jardin, la table, & le lict, la ſolitude, la compagnie, le matin & le veſpre, toutes heures luy ſeront unes: toutes places luy ſeront eſtude: car la philoſophie, qui, comme formatrice des jugements & des mœurs, ſera ſa principale leçon, a ce privilege, de ſe meſler par tout. Iſocrates l'orateur eſtant prié en un feſtin de parler de ſon art, chacun trouve qu'il eut raiſon de reſpondre: [49] *Il n'eſt pas maintenant temps de ce que je ſçay faire, & ce dequoy il eſt maintenant temps, je ne le ſçay pas faire :*. Car de preſenter des harangues ou des diſputes de rhetorique, à une compagnie aſſemblée pour rire & faire bonne chere, ce ſeroit un meſlange de trop mauvais accord. Et autant en pourroit-on dire de toutes les autres ſciences: Mais quant à la philoſophie, en la partie où elle traicte de l'homme & de ſes devoirs & offices, ç'a eſté le jugement commun de tous les ſages, que pour la douceur de ſa converſation, [50] elle ne devoit eſtre refuſée, ny aux feſtins ny aux jeux: Et Platon l'ayant invitée à ſon [51] convive, nous voyons comme elle entretient l'aſſiſtance d'une façon molle, & accommodée au temps & au lieu, quoy que ce ſoit de ſes plus hauts diſcours & plus ſalutaires.

[1] *Æquè pauperibus prodeſt, locupletibus æquè,*
Et neglecta æquè pueris ſenibúſque nocebit.

Ainſi ſans doute il choumera moins, que les autres. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ait trois fois autant, ne nous laſſent pas, comme ceux que

49 Plutarque dans ſes *Propos de Table*, L. i. Queſtion premiére.

50 *Id.* ibid.

51 Ici *Convive* ſignifie *Feſtin*, *banquet*. Ce mot ſe trouve ſouvent employé en ce ſens-là dans le *Plutarque d'Amyot*.

1 Elle eſt également utile aux pauvres & aux riches: & les vieillards & les jeunes gens ne peuvent la negliger impunément. *Horat.* Epiſt. i. L. 1. vſ. 25, 26.

nous mettons à quelque chemin deſſigné : auſſi noſtre leçon ſe paſſant comme par rencontre, ſans obligation de temps & de lieu, & ſe meſlant à toutes nos actions, ſe coulera ſans ſe faire ſentir.

Les exercices du Corps, & la bien-ſeance exterieure doivent faire une bonne partie de l'Education.

Les jeux meſmes & les exercices ſeront une bonne partie de l'eſtude : la courſe, la lucte, la muſique, la danſe, la chaſſe, le maniement des chevaux & des armes. Je veux que la bien-ſeance exterieure, & l'entregent, & la diſpoſition de la perſonne ſe façonne quant & quant l'ame. Ce n'eſt pas une ame, ce n'eſt pas un corps qu'on dreſſe, c'eſt un homme, il n'en faut pas faire à deux. Et comme dit Platon, il ne faut pas le dreſſer l'un ſans l'autre, mais les conduire également, comme une couple de chevaux attelez à meſme timon. Et à l'ouïr ſemble-il pas preſter plus de temps & de ſolicitude, aux exercices du corps : & eſtimer que l'Eſprit s'en exerce quant & quant, & non au contraire.

Les enfans ne doivent point être portez à l'étude par la ſeverité.

Au demeurant, cette inſtitution ſe doit conduire par une ſevere douceur, non comme il ſe fait. Au lieu de convier les enfans aux lettres, on ne leur preſente à la verité, qu'horreur & cruauté : Oſtez-moy la violence & la force ; il n'eſt rien à mon advis qui abatardiſſe & eſtourdiſſe ſi fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte & le chaſtiement, ne l'y endurciſſez pas : Endurciſſez-le à la ſueur & au froid, au vent, au ſoleil & aux hazards qu'il luy faut meſpriſer : Oſtez-luy toute molleſſe & delicateſſe au veſtir & coucher, au manger & au boire : accouſtumez-le à tout : que ce ne ſoit pas un beau garçon & dameret, mais un garçon vert & vigoureux. Enfant, homme, vieil, j'ay tousjours creu & jugé de meſme. Mais entre autres choſes, cette police de la plus part de nos Colleges, m'a tousjours deſpleu. On euſt failly à l'adventure moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'eſt une vraye [52] geaule de jeuneſſe captive. On la rend desbauchée, l'en puniſſant avant qu'elle le ſoit. Arrivez-y ſur le point de leur office ; vous n'oyez que cris, & d'enfants ſuppliciez, & de maiſtres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour eſveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames, & craintives, de les y guider d'une troigne effroyable, les mains armées de fouets ? Inique & per-

52 Priſon, de *gabiola*, cage ; *Borel* dans ſon *Treſor de Recherches*, &c.

nicieuſe

nicieuse forme! Joint ce que Quintilian en a tres-bien remarqué, que cette imperieuse authorité tire des suittes perilleuses : & nommément à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment jonchées de fleurs & de feuillées, que de tronçons d'osiers sanglants? J'y feroy pourtraire la joye, l'allegresse, & Flora, & les Graces : comme fit 53 en son eschole le Philosophe Speusippus. Où est leur profit, que là fust aussi leur esbat. On doit ensucrer les viandes salubres à l'enfant : & enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux en ses loix, de la gayeté & passetemps de la jeunesse de sa cité : & combien il s'arreste à leurs courses, jeux, chansons, saults & danses : desquelles il dit, que l'antiquité a donné la conduitte & le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, aux Muses & Minerve. Il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases. Pour les sciences lettrées, il s'y amuse fort peu : & semble ne recommander particulierement la poësie que pour la musique.

Il faut les corriger de toute humeur étrange & particuliere.

Toute estrangeté & particularité en nos mœurs & conditions est 54 evitable, comme ennemie de societé. Qui ne s'estonneroit de la complexion 55 de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'ombre, & trembloit au Soleil? J'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les harquebuzades ; d'autres s'effrayer pour une souris : d'autres tendre la gorge à voir de la cresme : d'autres à voir brasser un lict de plume : comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veuë ny le chant des cocqs. Il y peut avoir à l'advanture à cela quelque proprieté occulte, mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonn'heure. L'institution a gaigné cela sur moy, (il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing) que sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses, dequoy on se paist.

Les habituer de bonne heure à toute sorte de coutume: même

Le corps est encore souple ; on le doit à cette cause plier à toutes façons & coustumes : & pourveu qu'on puisse tenir l'appetit & la volonté sous boucle, qu'on rende hardiment un jeune homme com-

53 *χαρίτων τε ἀγάλματα ἀνέθηκεν ἐν τῷ μουσείῳ* : *Diog. Laërce* dans la Vie de Speusippe : L. iv. Segm. 1.

54 *Doit être évitée.*

55 *Sextus Empiricus*, Pyrrh. Hypot. L. i. c. 14. p. 17.

à pouvoir supporter quelques excès.

mode à toutes nations & compagnies, voire au desreglement & aux excès, si besoing est. Son exercitation suive l'usage. Qu'il puisse faire toutes choses, & n'ayme à faire que les bonnes. Les Philosophes mesmes ne trouvent pas louable en Callisthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avec son Prince. Je veux qu'en la desbauche mesme, il surpasse en vigueur & en fermeté ses compagnons, & qu'il ne laisse à faire le mal, ny à faute de force ny de science, mais à faute de volonté. u *Multum interest, utrum peccare quis nolit, aut nesciat.* Je pensois faire honneur à un Seigneur aussi esloigné de ces debordemens, qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compagnie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré, pour la necessité des affaires du Roy en Allemagne : il le print de cette façon, & me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. J'en sçay, qui à faute de cette faculté, se sont mis en grand' peine, ayans à pratiquer cette Nation. J'ay souvent remarqué avec grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si aisément à façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la sumptuosité & pompe Persienne, tantost l'austerité & frugalité Lacedemonienne; autant reformé en Sparte, comme voluptueux en Ionie.

x *Omnis Aristippum decuit color, & status & res.*

Tel voudrois-je former mon disciple:

y *quem duplici panno patientia velat,*
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personámque feret non inconcinnus utramque.

Voicy mes leçons: Celuy-là y a mieux proffité, qui les fait, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez, si vous l'oyez, vous le voyez. Ja à Dieu ne plaise, dit quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, & traitter les arts. z *Hanc amplissi-*

u Il y a grande difference entre ne vouloir pas, ou ne savoir pas mal faire. *Senec.* Epist. 90. *sub finem.*

x Toute sorte d'états & de caracteres seyoient bien à Aristippe. *Horat.* Ep. 17. L. 1. *vs.* 23.

y J'admirerai celui qui d'un Esprit tranquille se voit habillé de méchans haillons, si venant à passer dans un genre de vie tout opposé, il le fait decemment, & fait jouër avec grace l'un & l'autre personnage. *Id.* ibid. *vs.* 25, 26. 29. *Montagne fait ici une application très-ingenieuse des paroles d'Horace, en les employant dans un sens directement opposé à celui que leur a donné ce Poete.*

z C'est plutôt par leurs mœurs que par leur

mam omnium artium benè vivendi disciplinam, vitâ magis quàm litteris persequuti sunt. Leon prince des Phliasiens, s'enquerant à [56] Heraclides Ponticus, de quelle science, de quelle art il faisoit profession: Je ne sçay, dit-il, ny art, ny science : mais je suis Philosophe. On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la Philosophie: Je m'en mesle, dit-il, d'autant mieux à propos. Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : Vous estes plaisant, [57] luy respondit-il: vous choisissés les figues vrayes & naturelles, non peintes: que ne choisissez-vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, & non escrites ?

C'est par les actions d'un jeune homme qu'on doit juger des progrès qu'il fait.

Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera. Il la repetera en ses actions. On verra s'il y a de la prudence en ses entreprises : s'il y a de la bonté, de la justice en ses deportements : s'il a du jugement & de la grace en son parler : de la vigueur en ses maladies : de la modestie en ses jeux : de la temperance en ses voluptez : de l'ordre en son œconomie : de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : [aa] *Qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet : quique obtemperet ipse sibi, & decretis pareat.* Le vray miroir de nos discours, est le cours de nos vies. Zeuxidamus répondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escrit les ordonnances de la prouesse, & ne les donnoient à lire à leurs jeunes gens ; que c'estoit, [58] *parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faits, non pas aux paroles.* Comparez au bout de 15. ou 16. ans, à cettuy-cy, un de ces latineurs de College, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil, & ne vis jamais homme, qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doit : toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là. On nous tient quatre ou cinq ans à entendre

savoir, qu'ils se sont devouez à cette souveraine directrice de l'art de bien vivre. *Cic.* Tusc. Quæst. L. iv. c. 3.

56 Ce n'est pas Heraclide, mais *Pythagore* qui fit cette réponse à *Leon* Prince des Phliasiens ; & c'est d'un Livre d'*Heraclide*, Auditeur de Platon, que Ciceron a tiré ce Fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, L. v. c. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore.

57 *Diogene-Laërce* dans la Vie de Diogene le Cynique, L. vi. Segm. 48.

aa De sorte qu'il ne considere pas sa Discipline comme une vaine montre de science, mais comme une regle de conduite, se respectant lui-même, & vivant conformement à ses Principes. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 4.

58 Plutarque, dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

les mots & les coudre en clauses, encores autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties, autres cinq pour le moins à les sçavoir brefvement mesler & entrelasser de quelque subtile façon. Laissons-le à ceux qui en font profession expresse.

De deux Regents qui alloient à Bourdeaux.

Allant un jour à Orleans, je trouvay dans cette plaine au deçà de Clery, deux Regents qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'autre: plus loing derriere eux, je voyois une troupe, & un maistre en teste, qui estoit feu Monsieur le Comte de la Rochefoucaut: un de mes gens s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentil-homme qui venoit apres luy: luy qui n'avoit pas veu ce train qui le suivoit, & qui pensoit qu'on luy parlast de son compagnon, respondit plaisamment, *Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien, & je suis logicien.*

Un Enfant de bonne Maison doit être plus soigneusement instruit dans la connoissance des choses, que dans celle des mots.

Or nous qui cherchons icy au rebours, de former non un grammairien ou logicien, mais un gentil-homme, laissons les abuser de leur loisir: nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les parolles ne suivront que trop: il les trainera, si elles ne veulent suivre. J'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer; & font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais à faute d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence: c'est une baye. Sçavez-vous à mon advis que c'est que cela? ce sont des ombrages, qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent démesler & esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors: Ils ne s'entendent pas encore eux-mesmes: & voyez-les un peu begayer sur le point de l'enfanter, vous jugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, & qu'ils ne font que lecher encores cette matiere imparfaicte. De ma part, je tiens, & Socrates ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination & claire, il la produira, soit en Bergamasque, soit par mines, s'il est muet:

bb *Verbáque prævisam rem non invita sequentur.*

Et comme disoit celuy-là, aussi poëtiquement en sa prose, cc *cùm*

bb *Les mots suivront sans peine, après qu'on voit la chose.* Horat. *De Arte Poet.* vs. 311.

cc Quand l'Esprit a une fois saisi la chose, les mots se présentent d'eux-mêmes. *Senec.* Controv. L. iii. in Proœmio.

res animum occupavere, verba ambiunt. Et cet autre : [dd] *ipsæ res verba rapiunt.* Il ne sçait pas ablatif, conjunctif, substantif, ny la grammaire ; ne faict pas son laquais, ou une harangere de Petit-pont : & si vous entretiendront tout vostre soul, si vous en avez envie, & se desferretont aussi peu, à l'advanture, aux regles de leur langage, que le meilleur maistre ès arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique ny pour avant-jeu capter la benevolence du candide lecteur, ny ne luy chaut de le sçavoir. De vray, toute cette belle peinture s'efface aisément par le lustre d'une verité simple & naifve : Ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massive & plus ferme : comme Afer montre bien clairement chez [59] Tacitus. Les Ambassadeurs de Samos estoyent venus à Cleomenes Roy de Sparte, preparez d'une belle & longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : apres qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : [60] *Quant à vostre commencement, & exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu ; & quant à vostre conclusion, je n'en veux rien faire.* Voila une belle responce, ce me semble, & des harangueurs bien camus. Et quoy cet autre ? Les Atheniens estoient à choisir de deux architectes, à conduire une grande fabrique ; le premier plus affeté, se presenta avec un beau discours premedité sur le subject de cette besoigne, & tiroit le jugement du Peuple à sa faveur : mais l'autre en trois mots : [61] Seigneurs Atheniens ce que cettuy a dict, je le feray. Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration, mais Caton n'en faisant que rire : *Nous avons*, [62] di-

dd Les choses entraînent les paroles. *Cic.* de Finib. L. iii. c. 5.

59 Dans un Dialogue intitulé, *De Causis corruptæ eloquentiæ*, dont l'Auteur n'est pas fort connu. Plusieurs Savans le donnent à Tacite, aussi-bien que Montagne, d'autres à Quintilien, *&c.*

60 Plutarque dans les *Dits notables des Lacedemoniens.*

61 Plutarque : *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Estat* : ch. 4. vers la fin.

62 Montagne donne un sens trop général à la reflexion de *Caton* ; & peut-être l'a-t-il fait tout exprès. Caton ne se moquoit point de l'éloquence de Ciceron en général, mais de l'abus qu'il en fit dans le temps de son Consulat, un jour que plaidant pour Murena contre Caton, il se mit à tourner en ridicule les Principes les plus graves de la Philosophie Stoïcienne, d'une maniére trop comique, & par conséquent indigne du rang auguste qu'il occupoit alors. C'est ce qui lui attira cette réponse de Caton, plus piquante que tous les traits que Ciceron venoit de lancer contre ce grand homme, beaucoup plus Stoïcien par ses mœurs que par ses discours. Voyez *Plutarque* dans la Vie de Caton, ch. 6. de la traduction d'Amyot.

soit-il, *un plaisant Consul.* Aille devant ou apres: une utile sentence, un beau traict est tousjours de saison. S'il n'est pas bien à ce qui va devant, ny à ce qui vient apres, il est bien en soy. Je ne suis pas de ceux qui pensent la bonne rythme faire le bon poëme: laissez-luy allonger une courte syllabe s'il veut, [63] pour cela non force; si les inventions y rient, si l'esprit & le jugement y ont bien faict leur office: voyla un bon poëte, diray-je, mais un mauvais versificateur,

[ee] *Emunctæ naris, durus componere versus.*

Qu'on face, dit Horace, perdre [64] à son ouvrage toutes ses cousturres & mesures,

[ff] *Tempora certa modósque, & quod prius ordine verbum est,*
Posterius facias, præponens ultima primis,
Invenias etiam disjecti membra poëtæ:

il ne se dementira point pour cela: les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tensast, approchant le jour, auquel il avoit promis une Comedie, dequoy il n'y avoit encore mis la main: *Elle est [65] composée & preste, il ne reste qu'à y adjouster les vers.* Ayant les choses & la matiere disposée en l'ame, il mettoit en peu de compte le demeurant.

L'Invention est la principale partie d'une piece de Poësie.

Depuis que Ronsard & du Bellay ont donné credit à nostre poësie Françoise, je ne vois si petit apprenti, qui n'enfle des mots, qui ne range les cadences à peu près, comme eux: [gg] *Plus sonat quàm valet.* Pour le vulgaire, il ne fut jamais tant de poëtes: Mais comme il leur a esté bien aisé de representer leurs rythmes, ils demeu-

63 *N'importe.* C'est comme qui diroit, *Il ne faut pas s'opposer à cela.* L'expression est un peu bizarre, mais assez autorisée par le Principe même que Montagne inculque ici.---- Après avoir écrit ceci, j'ai trouvé la même expression dans *Rabelais*, sur laquelle son Commentateur a fait une Note tres-curieuse, où il cite ce passage de Montagne. *Cela non force*, dit Rabelais, L. iii. ch. 2. p. 16. ce qui signifie, selon le Commentateur, *Ce n'est pas une affaire, il n'importe, il n'y a pas de contrainte.* C'est une expression, *ajoûte-t-il*, Normande, Gasconne; & même Piemontoise. Dès-là ma critique tombe par terre. Je la conserve pourtant pour m'avertir de n'en plus faire de cette espece.

ee *Ses Vers sont durs, mais il a l'Esprit fin.* Horat. Sat. iv. L. 1. *vs.* 8.

64 *A l'ouvrage d'un tel Poëte*, comme vous diriez d'*Ennius*, dont Horace a voulu parler en cet endroit.

ff Otez-en le nombre & la mesure en changeant l'ordre des mots; & vous y trouverez encore de bons morceaux de poësie. *Id.* ibid.

65 Plutarque, dans son Traité intitulé, *Si les Atheniens ont été plus excellens en armes qu'en lettres*, ch. 4. De la traduction d'Amyot.

gg Elle sonne plus qu'elle ne vaut: *Senec.* Epist. 40.

rent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, & les delicates inventions de l'autre.

Voire mais [66] que fera-il, si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? Le jambon fait boire, le boire desalrere, parquoi le jambon desaltere. Qu'il s'en mocque. Il est [67] plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse: Pourquoy [68] le deslieray-je, puis que tout lié il m'empesche? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques: à qui Chrysippus dit, [69] Jouë-toy de ces battelages avec les Enfans, & ne destourne à cela les pensées serieuses d'un homme d'aage. Si ces sottes arguties, [hh] *contorta & aculeata sophismata*, luy doivent persuader une mensonge, cela est dangereux: mais si elles demeurent sans effect, & ne l'esmeuvent qu'à rire, je ne voy pas pourquoy il s'en doive donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieuë, pour courir apres un beau mot: [ii] *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecùs arcessunt, quibus verba conveniant.* Et l'autre: [xx] *Qui alicujus verbi decore placentis vocentur ad id quod non proposuerant scribere.* Je tors bien plus volontiers une belle sentence, pour la coudre sur moy, que je ne destors mon fil, pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir & à suivre, & que le Gascon y arrive, si le François n'y peut aller. Je veux que les choses surmontent, & qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aucune souvenance des mots. Le parler que j'ayme, c'est un parler simple & naïf, tel sur le papier qu'à la bouche: un parler succulent & nerveux, court & serré, non tant delicat & peigné, comme vehement & brusque.

Un jeune homme bien ne doit mépriser les subtilitez sophistiques.

66 Mais que fera notre jeune Eleve?---- *Montagne revient à son principal sujet qu'il sembloit avoir entierement perdu de vue.*

67 *Subtilius est contempsisse quàm solvere*, dit Seneque en parlant de ces vaines sophistiqueries: Epist. 49.

68 *Diog. Laërt.* dans la Vie d'Aristippe: L. ii. Segm. 70.

69 *Id.* dans la Vie de Chrysippe: L. vii. Segm. 183.

hh Sophismes embarrassez & épineux: *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. c. 24.

ii Ou qui ne font pas quadrer les mots avec les choses, mais vont chercher hors du sujet des choses auxquelles les mots puissent convenir. *Quintil.* L. viii. c. 3.

xx Qui par l'attrait d'un mot qui leur plait, s'engagent dans une matiere qu'ils n'avoient pas dessein de traiter. *Senec.* Epist. 59.

ll *Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet.*

Plustost difficile qu'ennuyeux, esloigné d'affectation : desreglé, descousu, & hardy : chaque loppin y face son corps : non pedantesque, non fratesque, non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Julius Cesar. Et si ne sens pas bien, pourquoy il l'en appelle.

Stile de Montagne, éloigné de toute affectation.

J'ay volontiers imité cette desbauche qui se voit en nostre jeunesse, au port de leurs vestemens. Un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces paremens estrangers, & nonchallante de l'art : mais je la trouve encore mieux employée en la forme du parler. Toute affectation, nommément en la gayeté & liberté Françoise, est mesadvenante au Courtisan. Et en une Monarchie, tout gentil-homme doit estre dressé au port d'un courtisan. Parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf & mesprisant. Je n'ayme point de tissure, où les liaisons & les coustures paroissent: tout ainsi qu'en un beau corps, il ne faut qu'on y puisse compter les os & les veines. mm *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit & simplex.——Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putidè loqui ?* L'éloquence faict injure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustremens, c'est pusillanimité, de se vouloir marquer par quelque façon particuliere & inusitée : de mesme au langage, la recherche des frases nouvelles, & des mots peu cogneus, vient d'une ambition scholastique & puerile. Peussé-je ne me servir que de ceux qui servent aux hales à Paris ! Aristophanes le Grammairien n'y entendoit rien [70] de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots ; & la fin de son art oratoire, qui estoit, perspicuité de langage seulement. L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple. L'imitation du juger, de l'inventer, ne va pas si viste. La plus part des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tres faus-

ll L'expression dont l'Esprit sera frappé, lui plaira infailliblement.——*Le Vers Latin est pris d'une espece d'*Epitaphe de Lucain, *que vous trouverez toute entiere dans le Supplement de la* Bibliotheque Latine de Fabricius, p. 167. *où il y a*, Hæc verò sapiet dictio quæ feriet.

mm Un discours destiné à representer la verité, doit être simple, & sans art. *Senec.* Epist. 40. Il n'y a que des gens affectez dans leur langage, qui s'avisent de parler avec une entiere exactitude. *Id.* Epist. 75. *ab initio.*

70 *Diog. Laërce* dans la Vie d'Epicure, L. x. Segm. 13.

sement

ſement tenir un pareil corps. La force & les nerfs ne s'empruntent point : les atours & le manteau s'empruntent. La pluſpart de ceux qui me hantent, parlent de meſmes les Eſſais, mais je ne ſçay, s'ils penſent de meſmes. Les Atheniens (dit Platon) ont pour leur part, [71] le ſoing de l'abondance & elegance du parler, les Lacedemoniens de la briefveté ; & ceux de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceux-cy ſont les meilleurs. Zenon diſoit qu'il avoit deux ſortes de diſciples : les uns [72] qu'il nommoit φιλολόγυς, curieux d'apprendre les choſes, qui eſtoient ſes mignons : les autres λογοφίλυς, qui n'avoyent ſoing que du langage. Ce n'eſt pas à dire que ce ne ſoit une belle & bonne choſe que le bien dire : mais non pas ſi bonne qu'on la faict, & ſuis deſpit dequoy noſtre vie s'embeſoigne toute à cela. Je voudrois premierement bien ſçavoir ma Langue, & celle de mes voiſins, où j'ay plus ordinaire commerce.

On peut apprendre le Grec & le Latin avec moins de peine qu'on ne fait ordinairement.

C'eſt un bel & grand [73] agencement ſans doute, que le Grec & Latin, mais on l'achepte trop cher. Je diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de couſtume, qui a eſté eſſayée en moy-meſmes : s'en ſervira qui voudra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches qu'homme peut faire, parmy les gens ſçavants & d'entendement, d'une forme d'inſtitution exquiſe, fut advisé de cet inconvenient, qui eſtoit en uſage : & luy diſoit-on que cette longueur que nous mettions à apprendre les Langues qui ne leur couſtoient rien, eſt la ſeule cauſe, pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame & de cognoiſſance [74] des anciens Grecs & Romains : Je ne croy pas que c'en ſoit la ſeule cauſe. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce fut qu'en nourrice, & avant le premier deſnouement de ma langue, il me donna en charge à un Al-

71 Τὴν πόλιν ἅπαντες ἡμῶν Ἕλληνες ὑπολαμβάνουσιν ὡς φιλολόγος τέ ἐστι καὶ πολυλόγος. Λακεδαίμονα δὲ καὶ Κρήτην, τὴν μὲν βραχυλόγον, τὴν δὲ πολύνοιαν μᾶλλον ἢ πολυλογίαν ἀσκοῦσαν. De Legibus, L. 1. p. 572.

72 *Stobée*, Serm. 34.

73 *Ornement. Adjancer*, dit Nicot : ſemble qu'on doive eſcrire *Agencer* pour *agenter*, c'eſt-à-dire, *faire gent*, decorare, componere, concinnare, *Adjancement*, *concinnitas*. C'eſt dans ce ſens abſolu que ce mot eſt employé ici par Montagne.

74 Les anciens Grecs plus heureux ou plus ſages que les Romains, n'apprenoient que leur Langue. Les Romains joignoient communément l'étude du Grec à celle du Latin ; & tiroient preſque toutes leurs idées des Livres Grecs. Leur Poëſie, & leur Philoſophie n'étoient guere autre choſe que des Traductions du Grec.

lemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, & tres bien versé en la Latine.

Le Latin enseigné à Montagne avant le François, & avec quel succès.

Cettuy-cy, qu'il avoit fait venir expres, & qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avec luy deux autres moindres en sçavoir, pour me suivre, & soulager le premier : ceux-cy ne m'entretenoient d'autre langue que Latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable, que ny luy-mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compagnie, qu'autant de mots de Latin, que chacun avoit appris pour jargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chacun y fit : mon pere & ma mere y apprindrent assez de Latin pour l'entendre, & en acquirent à suffisance, pour s'en servir à la necessité, comme firent aussi les autres domestiques, qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizames tant, qu'il en regorgea jusques à nos villages tout autour, où il y a encores, & ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations Latines d'artisans & d'outils. Quant à moy, j'avois plus de six ans, avant que j'entendisse non plus de François ou de Perigordin, que d'Arabesque : & sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, & sans larmes, j'avois appris du Latin, tout aussi pur que mon maistre d'escole le sçavoit : car je ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des Colleges : on le donne aux autres en François, mais à moy il me le falloit donner en mauvais Latin, pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi, qui a escript *de comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand Poëte Escossois, Marc Antoine Muret, (que la France & l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps) mes précepteurs domestiques, m'ont dit souvent, que j'avois ce langage en mon enfance, si prest & si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que je vis depuis à la suitte de feu Monsieur le Mareschal de Brissac, me dit, qu'il estoit après à escrire de l'institution des enfans : & qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne : car il avoit lors en charge ce Comte de Brissac, que nous avons veu depuis si valeureux & si brave.

Montagne apprit le Grec

Quant au Grec, duquel je n'ay quasi du tout point d'intelligence,

mon pere desseigna me le faire apprendre par art. Mais d'une voye *comme en se jouant.* nouvelle, par forme d'esbat & d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceux qui par certains jeux de tablier apprennent l'Arithmetique & la Geometrie. Car entre autres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science & le devoir, par une volonté non forcée, & de mon propre desir ; & d'eslever mon ame en toute douceur & liberté, sans rigueur & contrainte. Je dis jusques à telle superstition, que parce qu'aucuns tiennent, que cela trouble la cervelle tendre des enfans, de les esveiller le matin en sursaut, & de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup, & par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument, & ne fus jamais sans homme qui m'en servist. Cet exemple suffira pour en juger le reste, & pour recommander aussi & la prudence & l'affection d'un si bon pere : Auquel il ne se faut prendre, s'il n'a recueilly aucuns fruits respondans à une si exquise culture. Deux choses en furent cause : en premier, le champ sterile & incommode. Car quoy que j'eusse la santé ferme & entiere, & quant & quant un naturel doux & traitable, j'estois parmy cela si poisant, mol & endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oisiveté, non pas pour me faire jouer. Ce que je voyois, je le voyois bien ; & sous cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies, & des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, je l'avois lent, & qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit : l'apprehension tardive, l'invention lasche, & après tout, un incroyable defaut de memoire. De tout cela il n'est pas merveille, s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceux que presse un furieux desir de guerison, se laissent aller à toute sorte de conseil, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousjours ceux qui vont devant, comme les gruës ; & se rangea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceux qui luy avoient donné ces premieres [75] institutions, qu'il avoit apportées d'Italie : & m'envoya environ mes six ans au college de Güienne, tres-florissant pour lors, & le meilleur de France. Et là, il n'est pos-

75 *Vuës.*

sible de rien adjouster au soing qu'il eut, & à me choisir des precepteurs de chambre suffisans, & à toutes les autres circonstances de ma nourriture; en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges: mais tant y a que c'estoit tousjours college. Mon Latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance j'ay perdu tout usage. Et ne me servit cette mienne inaccoustumée institution, que de me faire enjamber d'arrivée aux premieres classes: Car à treize ans, que je sortis du college, j'avois achevé mon cours (qu'ils appellent) & à la verité sans aucun fruit, que je peusse à present mettre en compte.

Comment Montagne commença à prendre du goût pour la lecture.

Le premier goust que j'eus aux Livres, il me vint du plaisir des fables de la *Metamorphose d'Ovide*. Car environ l'aage de sept ou huit ans, je me desrobois de tout autre plaisir, pour les lire: d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle; & que c'estoit le plus aisé livre, que je cogneusse, & le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere: Car des *Lancelots du Lac*, des *Amadis*, des *Huons de Bordeaux*, & tels fatras de livres, à quoy l'enfance s'amuse, je n'en cognoissois pas seulement le nom, ny ne fais encore le corps: tant exacte estoit ma discipline. Je m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes autres leçons prescrites. Là il me vint singulierement à propos, d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceust dextrement conniver à cette mienne debauche, & autres pareilles. Car par là, j'enfilay tout d'un train *Virgile* en l'Æneide, & puis *Terence*, & puis *Plaute*, & des Comedies Italiennes, leurré tousjours par la douceur du subject. S'il eust esté si fol de rompre ce train, j'estime que je n'eusse rapporté du College que la haine des livres, comme fait quasi toute nostre Noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en voir rien: Il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobée gourmander ces Livres, & me tenant doucement en office pour les autres estudes de la regle. Car les principales parties que mon pere cherchoit à ceux à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté & facilité de complexion: Aussi n'avoit la mienne autre vice, que langueur & paresse. Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien. Nul ne prognostiquoit que je deusse de-

venir mauvais, mais inutile : on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Je sens qu'il en est advenu comme cela. Les plaintes qui me cornent aux oreilles, sont telles : Il est oisif, froid aux offices d'amitié, & de parenté : & aux offices publiques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus injurieux mesmes ne disent pas, Pourquoy a-il pris, pourquoy n'a-il payé ? mais, Pourquoy ne quitte-il, pourquoy ne donne-il ? Je recevrois à faveur, qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation. Mais ils sont injustes, d'exiger ce que je ne doy pas, [76] plus rigoureusement beaucoup, qu'ils n'exigent d'eux ce qu'ils doivent. En m'y condamnant, ils effacent la gratification de l'action, & la gratitude qui m'en seroit deuë. [77] Là où le bien faire actif devroit plus peser de ma main, en consideration de ce que je n'en ay de passif nul qui soit. Je puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne : & de moy, que je suis plus mien. Toutesfois si j'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois-je bien ces reproches ; & à quelques uns apprendrois, qu'ils ne sont pas si offensez que je ne face pas assez, que dequoy je puisse faire assez plus que je ne fay. Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir à part soy des remuemens fermes, & [78] des jugemens seurs & ouverts autour des objects qu'elle cognoissoit : & les digeroit seule, sans aucune communication. Et entre autres choses je croy à la verité qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force & violence. Mettray-je en compte cette faculté de mon enfance, Une asseurance de visage, & soupplesse de voix & de geste, à m'appliquer aux rolles que j'entreprenois ? Car avant l'aage,

76 *Et avec beaucoup plus de rigueur, qu'ils ne s'imposent à eux-mêmes la necessité de payer ce qu'ils doivent.* Parce que ce Passage a été omis dans la derniere Traduction Angloise, j'ai crû qu'il étoit nécessaire de l'expliquer.

77 C'est-à-dire, *Au lieu que le bien faire actif devroit être d'un plus grand prix, venant de ma part, par la raison que nul bienfait passif ne peut-être mis sur mon compte*, ou pour dire la même chose en d'autres termes, *par la raison que je n'ai jamais rien reçû de personne.*

78 *Ces jugemens sûrs & ouverts* que Montague formoit en lui-même sur les Objects dont il avoit quelque connoissance, nous expliquent ce qu'il faut entendre ici par des *remuemens fermes* : expression énergique, mais dure, & qui n'auroit pas été assez claire sans cette addition, qui nous apprend en termes plus simples, ce qu'emporte le mot figuré de *remuement*. Montagne n'avoit pas pris d'abord cette précaution : car dans l'Edition in 4to. de 1588. il s'étoit contenté de dire, *Mon ame ne laissoit pourtant en même temps d'avoir à part soy* des remuemens fermes, *qu'elle digeroit seule, & sans aucune communication.*

[nn] *Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus :*

j'ay foustenu les premiers perfonnages, ès tragedies latines de Bucanan, de Guerente, & de Murët, qui fe reprefenterent en noftre college de Guienne avec dignité. En cela, Andreas Goveanus noftre Principal, comme en toutes autres parties de fa charge, fut fans comparaifon le plus grand Principal de France ; & m'en tenoit-on maiftre ouvrier. C'eft un exercice, que je ne mefloüe point aux jeunes enfans de Maifon ; & ay veu nos Princes s'y addonner depuis, en perfonne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honneftement & louablement. Il eftoit loifible, mefme d'en faire meftier, aux gens d'honneur & [79] en Grece, [oo] *Ariftoni tragico actori rem aperit : huic & genus & fortuna honefta erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori eft, ea deformabat.* Car j'ay tousjours accufé d'impertinence, ceux qui condamnent ces esbatemens : & d'injuftice, ceux qui refufent l'entrée de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, & envient au Peuple ces plaifirs publiques. Les bonnes polices prennent foing d'affembler les citoyens, & les r'allier, comme aux offices ferieux de la devotion, auffi aux exercices & jeux. La focieté & amitié s'en augmente, & puis on ne leur fçauroit conceder des paffetemps plus reglez, que ceux qui fe font en prefence d'un chacun, & à la veuë mefme du magiftrat : & trouverois raifonnable que le Prince à fes defpens en gratifiaft quelquefois la Commune, d'une affection & bonté comme paternelle : & qu'aux villes populeufes il y euft des lieux deftinez & difpofez pour ces fpectacles : quelque divertiffement de pires actions & occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel, que d'allecher l'appetit & l'affection, autrement on ne fait que des afnes chargez de livres : on leur donne à coups de fouët en garde leur pochette pleine de Science : Laquelle pour bien faire, il ne faut pas feulement loger chez foy, il la faut efpoufer.

nn *A peine étois-je entré dans ma douziéme année.* Virg. Eclog. viii. *vf.* 39.

79 *En Grece, encore alors le vrai fiege de la Politeffe.*

oo Il découvrit l'affaire à Arifton, joueur de Tragedies. C'étoit un homme accommodé des biens de la fortune, & de bonne famille : qualitez qui n'étoient point deshonorées par fon Art, parce que cet exercice n'a rien de honteux parmi les Grecs. *Tit. Liv.* L. xxiv. c. 24.

CHAPITRE XXVI.

C'est folie [1] de rapporter le vray & le faux à nostre suffisance.

CE n'est pas à l'advanture sans raison, que nous attribuons à simplesse & ignorance, la facilité de croire & de se laisser persuader : Car il me semble avoir appris autrefois, que la creance estoit comme une impression, qui se faisoit en nostre ame ; & à mesure qu'elle se trouvoit plus molle & de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. [a] *Ut necesse est lancem in librâ ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere.* D'autant que l'ame est plus vuide, & sans contrepoids, elle se baisse plus facilement sous la charge de la premiere persuasion. Voilà pourquoy les enfans, le vulgaire, les femmes, & les malades sont plus sujets à estre menez par les oreilles. Mais aussi de l'autre part, c'est une sotte presomption d'aller desdaignant & condamnant pour faux ce qui ne nous semble pas vray-semblable : qui est un vice ordinaire de ceux qui pensent avoir quelque suffisance, outre la commune. J'en faisois ainsi autrefois, & si j'oyois parler ou des Esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantemens, des sorcelleries, ou faire quelque autre conte, où je ne peusse pas mordre,

[b] *Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,*
Nocturnos lemures, portentáque Thessala :

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à present je treuve, que j'estois pour le moins autant à plaindre moy-mesme : Non que l'experience m'aye depuis rien faict voir, au dessus de mes prémiéres creances ; & si n'a pas tenu à ma curiosité :

1 C'est-à-dire, *d'établir nôtre capacité pour la Mesure du Vrai & du Faux.*

a Comme il est necessaire qu'un des bassins de la balance soit poussé en bas par le poids qu'on y met dedans, il faut de même que nôtre Esprit se rende à l'évidence des choses. *Cic.* Acad. Quæst. L. iv. (*qui inscribitur Lucullus*) c. 12.

b De songes, de visions magiques, de miracles, de sorcieres, d'apparitions nocturnes, & d'autres effets prodigieux ; *Horat.* L. ii. Epist. 2. *vs.* 208, 209.

mais la raison m'a instruit, que de condamner ainsi resolument une chose pour fausse, & impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste, les bornes & limites de la volonté de Dieu, & de la puissance de nostre mere Nature: & qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité & suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles, ce où nostre raison ne peut aller, combien s'en presente-il continuellement à nostre veuë? Considerons au travers de quels nuages, & comment à tastons on nous meine à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains: certes nous trouverons, que c'est plustost accoustumance, que science, qui nous en oste l'estrangeté:

> [c] *jam nemo fessus saturúsque videndi,*
> *Suspicere in cœli dignatur lucida templa:*

& que ces choses-là, si elles nous estoyent presentées de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aucunes autres.

> [d] *si nunc primùm mortalibus adsint*
> *Ex improviso, ceu sint objecta repentè,*
> *Nil magis his rebus poterat mirabile dici,*
> *Aut minus antè quod auderent fore credere gentes.*

Celuy qui n'avoit jamais veu de Riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce fust l'Ocean: & les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les jugeons estre les extremes que Nature face en ce genre.

> [e] *Scilicet & fluvius qui non est maximus, ei est*
> *Qui non antè aliquem majorem vidit, & ingens*
> *Arbor homóque videtur, & omnia de genere omni*
> *Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit.*

[f] *Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requi-*

c Fatiguez & rassasiez de la vuë du Ciel, nous ne daignons plus lever les yeux vers cette Voute toute brillante de lumiere. *Lucret.* L. ii. *vs.* 1037, 1038.——*Il y a dans Lucrece* fessus satiate videndi: *Satiate* nom substantif à l'ablatif, de *Satias, Satiatis.*

d Si présentement ces Objets se montroient tout d'un coup aux hommes comme venant d'être formez, rien ne pourroit leur paroître plus admirable; & par avance ils n'auroient jamais pû se figurer rien de pareil. *Lucret.* L. ii. *vs.* 1032——1035.

e Un Fleuve mediocre paroît très-grand à qui n'en a point vû de plus grand. Il en est de même d'un Arbre, d'un Homme, & de tout autre objet, quand ce sont les plus grands qu'on ait vûs de cette espece. *Id.* L. vi. *vs.* 674——677.

f Nôtre esprit familiarisé aux Objets de la vuë, n'admire point les choses qu'il voit con-

runt

runt rationes earum rerum ; quas ſemper vident. La nouvelleté des choſes nous incite plus que leur grandeur, à en rechercher les cauſes. Il faut juger avec plus de reverence de cette infinie puiſſance de nature, & plus de recognoiſſance de noſtre ignorance & foibleſſe. Combien y a-il de choſes peu vray-ſemblables, teſmoignées par gens dignes de foy, deſquelles ſi nous ne pouvons eſtre perſuadez, au moins les faut-il laiſſer en ſuſpens : car de les condamner impoſſibles, c'eſt ſe faire fort, par une temeraire preſomption, de ſçavoir juſques où va la poſſibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impoſſible & l'inuſité ; & entre ce qui eſt contre l'ordre du cours de nature, & contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny auſſi ne deſcroyant pas facilement, on obſerveroit la regle de [2] *Rien trop*, commandée par Chilon.

Quand on trouve dans Froiſſard, que le Comte de Foix ſceut en Bearn [3] la defaicte du Roy Jean de Caſtille à Juberoth, le lendemain qu'elle fut advenue, & les moyens [4] qu'il en allegue, on s'en peut moquer : & de ce meſme que nos Annales diſent, que le Pape Honorius le propre jour que le Roy Philippe Auguſte mourut à Mante, fit faire ſes funerailles publiques, & les manda faire par toute l'Italie: Car l'autorité de ces teſmoings [5] n'a pas à l'adventure aſſez de rang pour nous tenir en bride. Mais quoy ? ſi Plutarque outre pluſieurs exemples, qu'il allegue de l'Antiquité, dit ſçavoir de certaine ſcience, que du temps de Domitian, la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemaigne [6] à pluſieurs journées de là, fut publiée à Rome, & [7] ſemée par tout le monde le meſme jour qu'elle avoit eſté perduë : & ſi Ceſar tient, qu'il eſt ſouvent advenu que la renommée a devancé l'accident : dirons-nous pas que ces ſimples gens.

tinuellement, & ne ſonge pas à en rechercher les cauſes. *Cic.* de Nat. Deor. L. ii. c. 38.

2 *Μηδὲν ἄγαν. Ariſtote* dans ſa Rhetorique, L. ii. c. 12. & *Pline* (Nat. Hiſt. L. vii. c. 32.) donnent ce mot à *Chilon*. Diogene Laërce le lui donne auſſi dans la *Vie de Thales*, L. i. Segm. 41. mais il le donne enſuite à *Solon* dans la Vie de Solon, L. 1. Segm. 63. On l'a donné encore à d'autres. Voyez les Obſervations de *Menage* ſur Diogene Laërce, Vie de Thales : L. i. Segm. 41.

3 En 1385.

4 *Froiſſart* : Vol. iii. c. 17. p. 63, &c. Le conte eſt fort long, & du dernier ridicule.

5 *N'eſt peut-être pas aſſez conſiderable.*

6 *A plus de huit cens quarante lieuës*, dit Plutarque dans la Vie de *Paulus Æmilius*.

7 *Il n'y a perſonne de notre temps*, ajoûte Plutarque, *qui ne ſçche cela.*

là, se sont laissez piper aprés le Vulgaire, pour n'estre pas clairvoyans comme nous? Est-il rien plus delicat, plus net, & plus vif, que le jugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en jeu? rien plus esloigné de vanité? je laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel je fay moins de compte: en quelle partie de ces deux-là le surpassons-nous? toutesfois il n'est si petit escolier, qui ne le convainque de mensonge, & qui ne luy vueille faire leçon sur le progrez des ouvrages de Nature.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de Sainct Hilaire: passe: son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire: mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires, me semble singuliere impudence. Ce grand Sainct Augustin tesmoigne avoir veu [8] sur les reliques Sainct Gervais & Protaise à Milan, un enfant aveugle [9] recouvrer la veuë: une femme à Carthage estre guerie d'un cancer [10] par le signe de la croix, qu'une femme nouvellement baptisée luy fit: Hesperius, un sien familier avoir chassé les Esprits qui infestoient sa maison, [11] avec un peu de terre du Sepulchre de nostre Seigneur: & cette terre

8 *Sur les Reliques S. Gervais & Protaise*: c'est constamment ainsi qu'il y a dans les plus anciennes Editions, & non pas, comme dans les dernieres, *sur les Reliques de Saint Gervais & Protaise*. J'ai conservé aussi un peu plus bas, *la Chasse S. Estienne* que je trouve dans toutes les anciennes Editions, & non, *la Chasse de S. Estienne*, qu'on a mis dans quelques-unes des dernieres Editions. Le *de* est sous-entendu dans ces deux expressions, conformément à l'ancien usage qui supprimoit fort souvent cet article, témoin *Pathelin* qui dit,

Je mourray de la mort Roland:

Et l'Auteur du Roman de la Rose,

La mort ne me greveroit mie
Si je mourois ès bras m'amie,

pour dire, *de m'amie*. Ainsi on disoit, *La Bible Guyot*, pour dire, *de Guyot*: & l'on dir encore, *l'Hôtel-Dieu*, pour dire, *de Dieu*: & *les quatre Fils Aymon*, pour *d'Aymon*, Borel dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, &c.

9. August. de Civit. Dei, L. 22. c. 8.

10 *Id.* ibid. Admonetur in somnis, ut in parte Fœminarum observanti ad baptisterium, quæcumque illi baptizata primitùs occurrisset, eundem locum signo Christi signaret: fecit, & confestim sanitas secuta est.

11 Montagne est tombé ici dans une petite meprise. Saint Augustin n'attribuë pas cette expulsion des mauvais Esprits à ce peu de Terre du Sepulchre de Notre-Seigneur qu'Hesperius avoit dans sa Maison: selon St Augustin, un de ses Prêtres, étant allé offrir dans cette Maison à la priere d'Hesperius, le sacrifice du Corps de Christ; & ayant prié Dieu avec beaucoup d'ardeur, de faire cesser ce désordre, Dieu le fit cesser tout aussi-tôt. *Unus* (ex nostris Presbyteris) *obtulit ibi sacrificium Corporis Christi, orans quantum potuit, ut cessaret illa vexatio: Deo protinùs miserante, cessavit.* A l'égard de la Terre prise du Sepulchre de Jesus-Christ, Hesperius la gardoit suspenduë dans la Chambre où il couchoit lui-même, pour se mettre à couvert des insultes des Demons qui maltraitoient ses Bêtes & ses Esclaves, *ne quid mali etiam ipse pateretur*, dit expressement S. Augustin. La Terre du Saint Sepulchre l'avoit protegé contre ces malins Esprits: mais son influence ne s'étoit point repanduë sur le reste de la Maison.

depuis transportée à l'Eglise, [12] un Paralytique en avoir esté soudain guery : une femme en une procession ayant touché à la chasse S. Estienne, d'un bouquet, [13] & de ce bouquet s'estant frottée les yeux, avoir recouvré la veuë [14] pieça perduë : & plusieurs autres miracles, où il dit luy-mesmes avoir assisté. Dequoy accuserons-nous & luy & deux S. Evesques Aurelius & Maximinus, qu'il appelle pour ses [15] recors ? sera-ce d'ignorance, simplesse, facilité, ou de malice & imposture ? Est-il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu & pieté, soit en sçavoir, jugement & suffisance ? [g] *Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa autoritate me frangerent.* C'est une hardiesse dangereuse & de consequence, outre l'absurde temerité qu'elle traine quant & soy, de mepriser ce que nous ne concevons pas. Car aprés que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité & de la mensonge, & qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desja obligé de les abandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences en ces troubles où nous sommes [16] de la Religion, c'est cette dispensation que les Catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez & les entendus, quand ils quittent aux adversaires aucuns articles de ceux qui sont en debat. Mais outre ce qu'ils ne voyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy ceder, & vous tirer arriere, & combien cela l'anime à poursuivre sa pointe : ces articles-là qu'ils choisissent pour les plus legers, sont aucunefois tres-importans. Ou il faut se submettre du tout à l'autorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : Ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy devons d'obeïssance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autre-

12 *Id.* ibid.

13 *Ibi cæca mulier, ut ad Episcopum portantem* (reliquias martyris Stephani) *duceretur, oravit : flores quos ferebat, dedit : recepit, oculis admovit, protinus vidit.* Id. *ibid.*

14 *Dès long-temps*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

15 Ou *témoins*. On appelle *Recors*, dit M. *de Caseneuve* dans ses *Origines Françoises*, ceux qui assistent les Sergens pour leur servir de témoins, du Verbe Latin *recordari* qui signifie *se souvenir*.

g Lesquels, quand même ils n'apporteroient aucune raison, me persuaderoient par leur seule autorité. *Cic.* Tusc. Quæst. L. i. c. 21.

16 *Au sujet de la Religion.*

fois usé de cette liberté de mon chois & triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de nostre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain, ou plus estrange, venant à en communiquer aux hommes sçavans, j'ay trouvé que ces choses-là ont un fondement massif & tres-solide : & que ce n'est que bestise & ignorance, qui nous fait les recevoir avec moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient-il combien nous sentons de contradiction en nostre jugement mesmes ? combien de choses nous servoyent hier d'articles de foy, qui nous sont fables aujourd'huy ? La gloire & la curiosité sont les fleaux de nostre ame. Cette-cy nous conduit à mettre le nez par tout, & celle-là nous defend de rien laisser irresolu & indecis.

CHAPITRE XXVII.

De l'Amitié.

CONsiderant la conduite de la besoigne d'un peintre que j'ay, il m'a pris envie de l'ensuivre. Il choisit le plus bel endroit & milieu de chaque paroy, pour y loger un Tableau élabouré de toute sa suffisance; & le vuide tout autour, il le remplit de crotesques : qui sont peintures fantasques, n'ayans grace qu'en la varieté & estrangeté. Que sont-ce icy aussi à la verité que crotesques & corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suite, ny proportion que fortuite ?

[a] *Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

Je vay bien jusques à ce second point, avec mon peintre : mais je demeure court en l'autre, & meilleure partie : car ma suffisance ne va pas si avant, que d'oser entreprendre un tableau riche, poly & formé selon l'art. Je me suis advisé d'en emprunter un d'*Estienne de la Boëtie*, [1] qui honorera tout le reste de cette besoigne. C'est un Discours auquel il donna nom, *La Servitude volontaire* : mais

a *Figure dont le haut est une belle Femme, Et le reste un Poisson.*—Horat. *De Arte Poët. vs.* 4.

1 Il n'est pourtant pas ici : & Montagne nous dira à la fin de ce Chapitre les raisons qui l'ont empêché de l'y mettre.

ceux[2] qui l'ont ignoré, l'ont bien proprement depuis rebatisé, [3] *le Contre-un*. Il l'escrivit par maniere d'essay, en sa premiere jeunesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça és mains des gens d'entendement, non sans bien grande & meritée recommandation: car il est gentil, & plein ce qu'il est possible. Si y a-il bien à dire, que ce ne soit le mieux qu'il peust faire: & si en l'aage que je l'ay cogneu plus avancé, il eust pris un tel desseing que le mien, de mettre par escrit ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, & qui nous approcheroient bien pres de l'honneur de l'Antiquité: car notamment en cette partie des dons de nature, je n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce Discours, encore par rencontre, & croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa; & quelques Memoires sur cet Edict de Janvier[4] fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut-estre leur place. C'est tout ce que j'ay peu recouvrer de ses reliques (moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommandation, [5] la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa Bibliotheque, & de ses Papiers) outre [6] le livret de ses Oeuvres que j'ay faict mettre en lumiere: Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance. Car elle me fut montrée longue espace avant que je l'eusse veu; & me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié, que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere & si parfaicte, que certainement il ne s'en lit guere de pareilles: & entre nos hommes il ne s'en voit aucune trace en usage. Il faut tant de rencontre à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

L'Amitié est le fruit le plus parfait de la Societé.

Il n'est rien à quoy il semble que Nature nous aye plus acheminés qu'à la societé. Et dit Aristote, que les bons Legislateurs

2 *Qui n'ont pas sçu qu'il avoit été designé par ce titre.*

3 C'est-à-dire, si je ne me trompe, *Contre le Gouvernement d'un Seul*, conformément à ce que dit Montagne sur la fin de ce Chapitre, *Que si* La Boëtie *eut eû à choisir, il eust mieux aimé estre né à Venise qu'à Sarlat.*

4 Donné en 1562. sous le Regne de *Charles* IX. encore mineur.

5 Voyez *le Discours sur la Mort d'Estienne de la Boëtie*, composé par Montagne, & publié à la fin de cette Edition.

6 Imprimé à Paris chez *Frederic Morel* en 1571. J'en parlerai plus particulierement ailleurs.

ont eu plus de ſoing de l'Amitié, que de la Juſtice. Or le dernier point de ſa perfection eſt cettuy-cy. Car en general toutes celles que la volupté, ou le profit, le beſoin publique ou privé, forge & nourrit, en ſont d'autant moins belles & genereuſes, & d'autant moins amitiez, qu'elles meſlent autre cauſe & but & fruit en l'amitié qu'elle-meſme.

L'Amitié ne convient pas proprement aux quatre ſortes de liaiſons diſtinguées par les Anciens.

Ny ces quatre eſpeces anciennes, naturelle, ſociale, hoſpitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conjointemenr. Des enfans aux peres, c'eſt pluſtoſt reſpect: L'amitié ſe nourrit de communication, qui ne peut ſe trouver entre eux, pour la trop grande diſparité, & offenſeroit à l'advanture les devoirs de nature: car ny toutes les ſecrettes penſées des peres ne ſe peuvent communiquer aux enfans, pour n'y engendrer une meſſeante privauté: ny les advertiſſemens & corrections, qui eſt un des premiers offices d'amitié, ne ſe pourroient exercer des enfans aux peres. Il s'eſt trouvé des Nations, où par uſage les enfans tuoyent leurs peres: & d'autres, où les peres tuoyent leurs enfans, pour eviter l'empeſchement qu'ils ſe peuvent quelquesfois entreporter: & naturellement l'un depend de la ruine de l'autre. Il s'eſt trouvé des Philoſophes deſdaignans cette couſture naturelle, teſmoing Ariſtippus, [7] qui quand on le preſſoit de l'affection qu'il devoit à ſes enfans pour eſtre ſortis de luy, il ſe mit à cracher, diſant, que cela en eſtoit auſſi bien ſorty: que nous engendrions bien des poux & des vers. Et cet autre que Plutarque vouloit induire à s'accorder avec ſon frere: Je n'en fais pas, [8] dit-il, plus grand eſtat, pour eſtre ſorty de meſme trou. C'eſt à la verité un beau nom, & plein de dilection que le nom de *frere*, & à cette cauſe en fiſmes-nous luy & moy [9] noſtre alliance: mais ce meſlange

7 Diog. Laërce dans la *Vie d'Ariſtippe*: L. ii. Segm. 81.

8 Dans le Traité de Plutarque intitulé *De l'Amitié fraternelle*: ch. 4. de la traduction d'Amyot.

9 C'eſt-à-dire que ſuivant un uſage établi du temps de Montagne, ils ſe donnerent l'un à l'autre le nom de *Frere*, qui devoit être la marque & le gage de l'amitié qu'ils contractoient enſemble. C'eſt ſur un pareil fondement que Mademoiſelle *de Gournay* ſe diſoit *la fille d'alliance* de Montagne, & non pas, parce que Montagne avoit épouſé la Mere de Mademoiſelle de Gournay, comme je l'ai ouï ſoûtenir en bonne compagnie. Il y a dans *Marot* pluſieurs exemples de cette eſpece de galanterie, témoin entr'autres l'Epigramme intitulée, *De ſa Mere par alliance*, où après avoir dit, que s'il commence à griſonner, ce ne peut être de vieilleſſe, parce que ſa Mere eſt dans la fleur de ſon âge, il ajoûte,

Et n'eſt au monde un ſi beau teint,
Car le ſien tous autres éteint.
De la voir faites-moy la grace:
Mais ne contemplez trop ſa face,
Que d'aimer n'entriez en eſmoy;

de biens, ces partages, & que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'autre, cela detrempe merveilleusement & relasche cette soudure fraternelle. Les freres ayants à conduire le progrez de leur avancement, en mesme sentier & mesme train, il est force qu'ils se heurtent & choquent souvent. Davantage, la correspondance & relation qui engendre ces vrayes & parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera-elle en ceux-cy? Le pere & le fils peuvent estre de complexion entierement esloignée, & les freres aussi: C'est mon fils, c'est mon parent: mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy & l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix & liberté volontaire. Et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne, que celle de l'affection & amitié. Ce n'est pas que je n'aye essayé de ce costé-là, tout ce qui en peut estre, ayant eu le meilleur pere qui fut onques, & le plus indulgent, jusques à son extreme veillesse: & estant d'une famille fameuse de pere en fils, & exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle:

[b] *& ipse*
Notus in fratres animi paterni.

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre choix, on ne peut: ny la loger en ce rolle. Son feu, je le confesse,

[c] *(neque enim est Dea nescia nostri*
Quæ dulcem curis miscet amaritiem)

est plus actif, plus cuisant, & plus aspre. Mais c'est un feu temeraire & volage, ondoyant & divers, feu de fiebvre, subject à accez & remises, & qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale & universelle, temperée au demeurant & égale, une chaleur constante & rassize, toute douceur & pollissure, qui n'a rien d'aspre & de poignant. Qui plus est, en l'amour ce n'est qu'un desir forcené apres ce qui nous fuit.

[d] Come segue la lepre il cacciatore

Et que sa rigueur ne vous fasse
Vieillir de langueur comme moy.

b Et remarquable moi-même par une affection paternelle envers mes fréres. *Horat.* L. ii. Od. 2. *vs.* 6.

c Car je ne suis point inconnu à la Déesse qui mêle une douce amertume aux chagrins qu'elle cause. *Catull.* Epigr. LXVI. *vs.* 17, 18.

d Semblable au Chasseur qui poursuit le Lievre malgré le froid & le chaud, sur les

Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito,
Ne più l'estima poi, che presa vede,
E sol dietro a chi fugge affretta il piede :

Aussi-tost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouist & s'alanguist : la jouïssance le perd, comme ayant la fin corporelle & sujette à satieté. L'amitié au rebours, est jouye à mesure qu'elle est desirée, ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la jouyssance, comme estant spirituelle, & l'ame s'affinant par l'usage. Sous cette parfaicte amitié, ces affections volages ont autresfois trouvé place chez moy, [10] affin que je ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses Vers. Ainsi ces deux passions sont entrées chez moy en cognoissance l'une de l'autre, mais en comparaison jamais: la premiere maintenant sa route d'un vol hautain & superbe, & regardant desdaigneusement cette-cy passer ses pointes bien loing au dessous d'elle.

Mariage, quelle sorte de marché.

Quant au mariage, outre ce que c'est un marché qui n'a que l'entrée libre, sa durée estant contrainte & forcée, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir: & marché, qui ordinairement se fait à autres fins : il y survient mille fusées estrangeres à desmeler parmy, suffisantes à rompre le fil & troubler le cours d'une vive affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle-mesme.

Femmes jugées incapables d'une parfaite amitié.

Joint qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes, n'est pas pour respondre à cette conference & communication, nourrisse de cette saincte cousture : ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreinte d'un neud si pressé, & si durable. Et certes sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre & volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere jouissance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fust engagé tout entier : il est certain que l'amitié en seroit plus pleine & plus comble : mais ce Sexe par nul exemple n'y est encore peu arriver, & par les Escholes anciennes en est rejetté.

Amitié contre Nature,

Et cette autre licence Grecque est justement abhorrée par nos

Montagnes & dans les Plaines, & n'en fait aucun cas dès qu'il le voit pris, ne se hâtant de courir qu'après celui qui fuit. *Ariosto*, Cant. x. Stanz. 7.

10 *Pour ne pas parler de mon ami* La Boëtie, *qui &c.*

mœurs :

mœurs : Laquelle pourtant, pour avoir selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages, & difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union & convenance qu'icy nous demandons. [e] *Quis est enim iste amor amicitiæ ? cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem?* Car la peinture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvouera pas, comme je pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspirée par le fils de Venus au cœur de l'amant, sur l'object de la fleur d'une tendre jeunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents & passionnez efforts, que peut produire une ardeur immoderée, estoit simplement fondée en une beauté externe : fausse image de la generation corporelle : Car [11] en l'Esprit elle ne pouvoit, duquel la montre estoit encore cachée ; qui n'estoit qu'en sa naissance, & avant l'aage de germer. Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuitte c'estoient richesses, presents, faveur à l'avancement des dignitez ; & telle autre basse marchandise, qu'ils reprouvent. Si elle tomboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesmes : Instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son pays, exemples de vaillance, prudence, justice : s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace & beauté de son ame, celle de son corps estant pieça fanée : & esperant par cette societé mentale, establir un marché plus ferme & durable. Quand cette poursuitte arrivoit à l'effect, en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loysir & discretion en son entreprise ; ils le requierent exactement en l'aimé : d'autant qu'il luy falloit juger d'une beauté interne, de difficile cognoissance, & abstruse descouverte) lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette-cy estoit icy principale : la corporelle, accidentale & seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause préferent-ils l'aymé : & verifient, que les Dieux aussi le préferent : & tansent grandement le poëte Æschylus,

fort en usage parmi les Grecs : ce qu'en juge Montagne.

e Car que signifie cet amour d'amitié ? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard ? *Cic.* Tusc. Quæst. L. iv. c. 33.

11 *Car elle ne pouvoit être fondée sur l'Esprit, dont la montre* &c.

d'avoir en l'amour d'Achilles & de Patroclus, donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere & imberbe verdeur de son adolescence, & le plus beau des Grecs. Aprés cette communauté generale, la maistresse & plus digne partie d'icelle, exerçant ses offices, & predominant: ils disent, qu'il en provenoit des fruicts tres-utiles au privé, & au Public: que c'estoit la force des Pays, qui en recevoient l'usage: & la principale defense de l'equité & de la liberté: Tesmoin les salutaires amours de Hermodius & d'Aristogiton. Pourtant la nomment-ils sacrée & divine, & n'est, à leur compte, que la violence des tyrans, & lascheté des peuples, qui luy soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peut donner à la faveur de l'Academie, c'est dire, que c'estoit un amour se terminant en amitié: chose qui ne se rapporte pas mal à la definition Stoïque de l'amour: [f] *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie.*

Idée de l'amitié la plus accomplie.

Je reviens à ma description [12] de façon plus équitable & plus équable. [g] *Omninò amicitiæ, corroboratis jam, confirmatisque ingeniis & ætatibus, judicandæ sunt.* Au demeurant, ce que nous appellons ordinairement amis & amitiez, ce ne sont qu'accointances & familiaritez nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy je parle, elles se meslent & confondent l'une en l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent, & ne retrouvent plus la cousture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aymois, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant: Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. Il y a au delà de tout mon discours, & de ce que j'en puis dire particulierement, je ne sçay quelle force inexplicable & fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, & par des rapports que nous oyïons l'un de l'autre: qui faisoient en nostre affection plus d'effort, que ne porte la raison des rapports: je croy, par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms. Et à nostre premiere rencontre, qui fut par hazard en une grande feste & compagnie de ville,

f Que l'Amour est un effort de faire naître l'amitié par l'éclat de la beauté. *Cic.* Tusc. Quæst. L. iv. c. 34.

12 *D'une espece d'amitié plus juste & plus égale*, que celle dont il vient de parler.

g On ne peut juger de l'amitié qu'aprés que l'Esprit & l'âge sont parvenus à leur maturité. *Cic.* de Amicitiâ; c. 20.

nous nous trouvasmes si pris, si cognus, si obligez entre nous, que rien dés lors ne nous fut si proche, que l'un à l'autre. Il escrivit une Satyre Latine excellente, qui est [13] publiée: par laquelle il excuse & explique [14] la précipitation de nostre intelligence, si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, & ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts: & luy plus de quelque année) elle n'avoit point à perdre temps; & n'avoit à se regler au patron des amitiez molles & regulieres, ausquelles il faut tant de precautions de longue & preallable conversation.

En quoi se resout la vraie Amitié.

Cette-cy n'a point d'autre idée que d'elle-mesme, & ne se peut rapporter qu'à soy. Ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille: c'est je ne sçay quelle quinte-essence de tout ce meslange, qui ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger & se perdre dans la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger & se perdre en la mienne: d'une faim, d'une concurrence pareille. Je dis perdre à la verité, ne nous reservant rien qui nous fust propre, ny qui fust ou sien ou mien. Quand Lelius en presence des Consuls Romains, lesquels aprés la condamnation de Tiberius Gracchus, poursuivoient tous ceux qui avoient esté de son intelligence, vint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis) combien il eust voulu faire pour luy, & qu'il eust respondu: [15] *Toutes choses*. Comment toutes choses? suivit-il, & quoy,

13 Dans le Recueil des Pieces Posthumes d'Estienne de la Boëtie, publié par Montagne, & imprimé à Paris chez Frederic Morel, en 1571.

14 C'est ce qu'il fait dès le commencement de cette Piece, par une vingtaine de Vers qu'on ne sera peut-être pas fâché de voir ici.

Prudentum bona pars vulgò malè credula, nulli
Fidit amicitiæ, nisi quam exploraverit ætas,
Et vario casus luctantem exercuit usu.
At nos jungit amor paulo magis annuus & qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem:
Fortè inconsultò: sed nec fas dicere, nec sit
Quamvis morosè sapiens, cùm noverit ambos,
Et studia, & mores, qui nostri inquirat in annos
Fœderis, & tanto gratus non plaudat amori.
Nec metus in celebres ne nostrum nomen amicos
Invideant inferre, sinant modò Fata, nepotes.
Insita ferre negat Malum Cerasus, nec adoptat
Pruna Pyrus: . . . .
Arboribus mox idem aliis haud segnis adhæsit
Surculus, occulto naturæ fœdere: jámque
Turgentes coëunt oculi, & communibus ambo
Educunt fœtum studiis, viget advena ramus.
. . . .
Haud dispar vis est animorum: Hos nulla revinctos
Tempora dissocient, hos nullâ adjunxeris arte.
Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes
Et natura potens, & amoris gratior illex
Virtus.———

15 Voyez *Plutarque*, dans la vie de Tiberius, & de Caius Gracchus, ch. 5. & *Valere Maxime*, L. iv. c. 7. in Exemplis Romanis: §. 1.

s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos Temples? *Il ne me l'eust jamais commandé*, repliqua Blosius. Mais s'il l'eust fait? adjousta Lelius: *J'y eusse obey*, respondit-il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les Consuls par cette derniere & hardie confession: & ne se devoit departir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceux qui accusent cette responce comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere: & ne presupposent pas comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, & par puissance & par cognoissance. Ils estoient plus amis que citoyens, plus amis, qu'amis ou qu'ennemis de leur pays, qu'amis d'ambition & de trouble. S'estans parfaittement commis, l'un à l'autre, ils tenoient parfaittement les renes de l'inclination l'un de l'autre: & faictes guider cet harnois, par la vertu & conduitte de la raison (comme aussi est-il du tout impossible de l'atteler sans cela) la responce de Blosius est telle, qu'elle devoit estre. Si leurs actions se demancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eux-mesmes. Au demeurant cette responce ne sonne non plus que feroit la mienne, à qui s'enquerroit à moy de cette façon: Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez-vous? & que je l'accordasse: car cela ne porte aucun tesmoignage de consentement à ce faire: parce que je ne suis point en doute de ma volonté, & tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de tous les discours du monde, de me desloger de la certitude, que j'ay des intentions & jugemens du mien: aucune de ses actions ne me sçauroit estre presentée, quelque visage qu'elle eust, que je n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si unimement ensemble: elles se sont considerées d'une si ardente affection, & de pareille affection descouvertes jusques au fin fond des entrailles l'une à l'autre: que non seulement je cognoissoy la sienne comme la mienne, mais je me fusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Idée des amitiez communes. Qu'on ne me mette pas en ce rang ces autres amitiez communes: j'en ay autant de cognoissance qu'un autre, & des plus parfaictes de leur genre: Mais je ne conseille pas qu'on confonde leurs regles: on

s'y tromperoit. Il faut marcher en ces autres amitiez, la bride à la main, avec prudence & precaution : la liaison n'est pas nouée en maniere, qu'on n'ait aucunement à s'en deffier. Aimez-le (disoit [16] Chilon) comme ayant quelque jour à le haïr : haïssez-le, comme ayant à l'aymer. Ce precepte qui est si abominable en cette souveraine maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires & coustumieres : A l'endroit desquelles il faut employer le mot qu'Aristote avoit tres familier, [17] *O mes amys, il n'y a nul amy.*

En ce noble commerce, les offices & les bienfaicts nourrissiers des autres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte : cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que je me porte, ne reçoit point augmentation, pour le secours que je me donne au besoin, quoy que dient les Stoïciens : & comme je ne me sçay aucun gré du service que je me fay : aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels devoirs, & haïr & chasser d'entre-eux, ces mots de division & de difference, *bien-faict, obligation, recognoissance, priere, remerciement,* & leurs pareils. Tout estant par effect commun entre eux, volontez, pensemens, jugemens, biens, femmes, enfans, honneur & vie : & leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, [18] selon la tres-propre definition d'Aristote, ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voila pourquoy les faiseurs de loix, pour honnorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, defendent les donations entre le mary & la femme : Voulans inferer par là, que tout doit estre à chacun d'eux, & qu'ils n'ont rien à diviser & partir ensemble.

Entre amis tout est commun.

Si en l'amitié dequoy je parle, l'un pouvoit donner à l'autre, ce seroit celuy qui recevroit le bien-fait, qui obligeroit son compagnon.

Dans une amitié parfaite, c'est à celuy

16 Dans *Aulugelle*, L. i. c. 3. Diogene Laërce donne ce mot à Bias, dans la Vie de ce Sage, L. i. Segm. 87. comme avoit fait Aristote dans sa Rhetorique, L. ii. c. 13. où se trouve le second article, *Qu'il faut haïr une personne, comme si quelque jour on devoit l'aimer*, ce qui n'est point dans Diogene Laërce. Pour le premier article, Qu'il faut aimer comme si l'on devoit haïr un jour, *ita amare oportere, ut si aliquando esset osurus*, Ciceron dit qu'il ne sauroit se figurer qu'une telle Parole soit sortie, comme on le croit, de la bouche de Bias, l'un des sept Sages: *De Amicitiâ*, cap. 16.

17 Ὦ φίλοι, οὐδεὶς φίλος: Diog. Laert. in vitâ Aristotelis, L. v. Segm. 21.

18 Ἐρωτηθεὶς τί ἐστι φίλος; ἔφη, *Μία ψυχὴ δύο σώμασιν ἐνοικοῦσα. Id.* ibid. Segm. 20.

qui reçoit que celui qui donne est obligé.

Car cherchant l'un & l'autre, plus que toute autre chose, de s'entre-bien faire, celuy qui en preste la matiere & l'occasion, est celuy-là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy, d'effectuer en son endroir ce qu'il desire le plus. Quand le Philosophe Diogenes avoit faute d'argent, il disoit, [19] *qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit*. Et pour montrer comment cela se pratique par effect, j'en reciteray un ancien exemple singulier: [20] *Eudamidas* Corinthien avoit deux amis, *Charixenus* Sycionien, & *Aretheus* Corinthien: venant à mourir estant pauvre, & ses deux amis riches, il fit ainsi son testament: « Je legue à *Aretheus* de nourrir ma mere, & « l'entretenir en sa vieillesse: à *Charixenus* de marier ma fille, & « luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra: & au cas que « l'un d'eux vienne à defaillir, je substitue en sa part celuy qui sur-« vivra ». Ceux qui premiers virent ce testament, s'en moquerent: mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement. Et l'un d'eux, Charixenus, estant trespassé cinq jours aprés, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement cette mere, & de cinq talens qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux & demy en mariage à une sienne fille unique, & deux & demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il fit les nopces en mesme jour.

Amitié parfaite est indivisible.

Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis: Car cette parfaicte amitié, dequoy je parle, est indivisible: chacun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à departir ailleurs: au rebours il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, & qu'il n'ait plusieurs ames & plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subjet.

Amitiez ordinaires peuvent étre partagées entre plusieurs personnes.

Les amitiez communes on les peut départir: on peut aymer en cettuy-cy la beauté, en cet autre la facilité de ses mœurs, en l'autre la liberalité, en celuy-là la paternité, en cet autre la fraternité, ainsi du reste: mais cette amitié, qui possede l'ame, & la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme

19 Diogene-Laërce dans la vie de *Diogene le Cynique*, L. vi. Segm. 46. *Χρημάτων δεόμενος, ἀπαιτεῖν ἔλεγε τοὺς φίλους, οὐκ αἰτεῖν.*

20 Cet exemple est tiré d'un Dialogue de Lucien, intitulé, *Toxaris*.

temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez-vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui fust utile à l'autre de sçavoir, comment vous en demesleriez-vous?

Amitié unique & principale denoué toutes autres obligations.

L'unique & principale amitié descoust toutes autres obligations. Le secret que j'ay juré ne deceller à un autre, je le puis sans parjure, communiquer à celuy, qui n'est pas autre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler: & n'en cognoissent pas la hauteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil. Et qui presupposera que de deux j'en aime autant l'un que l'autre, & qu'ils s'entr'aiment, & m'aiment autant que je les aime: il multiplie en confrairie, la chose la plus une & unie, & dequoy une seule est encore la plus rare à trouver au monde. Le demeurant de cette histoire convenient tres-bien à ce que je disois: car Eudamidas donne pour grace & pour faveur à ses amis de les employer à son besoin: il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste, à leur mettre en main les moyens de luy bien-faire. Et sans doute, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son fait, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effets inimaginables, à qui n'en a gousté: & qui me font honnorer à merveilles la responce de ce jeune soldat, à Cyrus, s'enquerant à luy, [21] pour combien il voudroit donner un cheval, par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course: & s'il le voudroit eschanger à un Royaume: *Non certes, Sire: mais bien le lairrois-je volontiers, pour en aquerir un amy, si je trouvois homme digne de telle alliance.* Il ne disoit pas mal, si je trouvois. Car on trouve facilement des hommes propres à une superficielle accointance: mais en cette-cy, en laquelle on negocie du fin fonds de son courage, [22] qui ne fait rien de reste, il est besoin, que touts les ressorts soyent nets & seurs parfaictement.

Ce qui convient aux confederations.

Aux Confederations, qui ne tiennent que par un bout, on n'a à prouvoir qu'aux imperfections, qui particulierement interessent ce bout-là. Il ne peut chaloir de quelle Religion soit mon medecin, & mon advocat; cette consideration n'a rien de commun avec

21 *Cyropedie*, L. viii. ch. 3. §. 11, 12.
22 C'est-à-dire, *sans faire aucune reserve*.

les offices de l'amitié, qu'ils me doivent.

Aux accointances domestiques. Et en l'accointance domestique, que dressent avec moy ceux qui me servent, j'en fay de mesmes : & m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, je cherche s'il est diligent : & ne crains pas tant un muletier joueur qu'imbecille : ny un cuisinier jureur, qu'ignorant. (Je ne me mesle pas de dire ce qu'il faut faire au monde : d'autres assés s'en meslent : mais ce que j'y fay,

[h] *Mihi sic usus est : Tibi, ut opus est facto, face.)*

A la familiarité de la table, j'associe le plaisant, non le prudent : au lict, la beauté avant la bonté : & en la societé du discours, la suffisance, voire sans la preud'hommie ; pareillement ailleurs. Tout ainsi que [23] cil qui fut rencontré à chevauchons sur un baston, se jouant avec ses enfans, pria l'homme qui l'y surprit, de n'en rien dire, jusques à ce qu'il fust pere luy-mesme, estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit juge equitable d'une telle action : je souhaiterois aussi parler à des gens qui eussent essayé ce que je dis : mais sçachant combien c'est chose esloignée du commun usage qu'une telle amitié, & combien elle est rare, je ne m'attens pas d'en trouver aucun bon juge. Car les discours mesmes que l'Antiquité nous a laissé sur ce subject, me semblent lasches au prix du sentiment que j'en ay : Et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la Philosophie.

[i] *Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

L'ancien Menander disoit [24] celuy-là heureux, qui avoit peu rencontrer seulement *l'ombre d'un amy* : il avoit certes raison de le dire, mesmes s'il en avoit tasté. Car à la verité si je compare tout le reste de ma vie, quoy qu'avec la grace de Dieu je l'aye passée douce, aisée, & sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant pris en payement mes commo-

h C'est ainsi que j'en use. Pour toi, pren le parti qui t'accomode le mieux. *Terent.* Heautont. Act. i. sc. 1. *vs.* 28.

23 Ou *celui*, comme on a mis dans les dernieres Editions. *Cil* est un joli mot, qu'on auroit dû conserver quand ce n'eut étéqu'à cause des Services qu'il pouvoit rendre à la Poësie.——Au reste, c'est *Agesilaus* qui fut trouvé se jouant ainsi avec ses Enfans : *Plutarque*, Vie d'Agesilaus, ch. 9. de la Traduction d'Amyot.

i Rien, à mon sens, n'est comparable à un agreable ami. *Horat.* L. 1. Sat. v. *vs.* 44.

24 Plutarque dans son Traité, *De l'amitié fraternelle* ; ch. 3.

ditez

ditez naturelles & originelles, ſans en rechercher d'autres : ſi je la compare, dis-je, toute, aux quatre années, qu'il m'a eſté donné de jouyr de la douce compagnie & ſocieté de ce perſonnage, ce n'eſt que fumée, ce n'eſt qu'une nuict obſcure & ennuyeuſe. Depuis le jour que je le perdis,

[x] *quem ſemper acerbum,*
Semper honoratum (ſic Di voluiſtis) habebo,

je ne ſay que trainer languiſſant : & les plaiſirs meſmes qui s'offrent à moy, au lieu de me conſoler, me redoublent le regret de ſa perte. Nous eſtions à moitié de tout : Il me ſemble que je luy deſrobe ſa part,

[l] *Nec fas eſſe ullâ me voluptate hic frui*
Decrevi, tantiſper dum ille abeſt meus particeps.

J'eſtois desja ſi faict & accouſtumé à eſtre deuxieſme par tout, qu'il me ſemble n'eſtre plus qu'à demy.

[m] *Illam meæ ſi partem animæ tulit*
Maturior vis, quid moror alterâ,
Nec charus æquè nec ſuperſtes
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam.

Il n'eſt action ou imagination, où je ne le trouve à dire, comme ſi euſt-il bien faict à moy : car de meſme qu'il me ſurpaſſoit d'une diſtance infinie en toute autre ſuffiſance & vertu, auſſi faiſoit-il au devoir de l'amitié.

[n] *Quis deſiderio ſit pudor aut modus*
Tàm chari capitis?
[o] *O miſero frater adempte mihi!*

x Jour qui ſera toûjours triſte pour moi, & que toûjours (puiſque tel a été, ô Dieux, votre bon plaiſir) j'honorerai d'un tendre reſpect. Æneid. L.v. *vſ.* 49, 50.

l Et je ne penſe pas qu'il me ſoit permis de joüir d'aucun plaiſir tandis qu'il eſt ſeparé de moi, lui qui étoit mon ajoint en toutes choſes. *Terent*. Heautont. Act. i. ſc. 1. *vſ.* 97, 98.---- *Montagne a fait quelque petit changement aux paroles de Terence, pour pouvoir les appliquer à ſon ſujet.*

m Un ſort prématuré m'ayant ravi cette douce moitié de mon ame, pourquoi ſurvit en moi l'autre moitié ſeparée de celle qui m'étoit beaucoup plus chére? Ce jour nous a été funeſte à tous deux. *Horat*. L. ii. Od. 170. *vſ.* 5. *&c.*

n Puis-je rougir de pleurer, puis-je trop regretter un ſi cher ami? *Horat*. L. i. Od. 24. *vſ.* 1, 2.

o O mon frere, que je ſuis malheureux de t'avoir perdu! Tous mes plaiſirs, doux fruits

Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens fregisti commoda frater,
Tecum una tota est nostra sepulta anima,
Cujus ego interitu totâ de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.

Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac? at certè semper amabo.

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

« Parce que j'ay trouvé que cet Ouvrage a esté depuis mis en « lumiere, & à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à troubler & « changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, « qu'ils ont meslé à d'autres escrits de leur farine, je me suis dédit « de le loger icy. Et affin que la memoire de l'autheur n'en soit in- « teressée en l'endroit de ceux qui n'ont peu cognoistre de prés ses « opinions & ses actions, je les advise que ce subject fut traicté « par luy en son enfance, par maniere d'exercitation seulement, « comme subject vulgaire & tracassé en mil endroits des Livres. « Je ne fay nul doute qu'il ne creust ce qu'il escrivoit: car il estoit « assez conscientieux, pour ne mentir pas mesmes en se jouant: « & sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieux » aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac; & avec raison. Mais il avoit « un' autre maxime souverainement empreinte en son ame, d'o- « beyr & de se soubmettre tres-religieusement aux loix, sous les- « quelles il estoit nay. Il ne fut jamais un meilleur citoyen, ny « plus affectionné au repos de son Pays, ny plus ennemy des re- « muements & nouvelletez de son temps: il eust bien plustost « employé sa suffisance à les esteindre, qu'à leur fournir dequoy « les émouvoir davantage: il avoit son esprit moulé au patron d'au-

de ton amitié pendant ta vie, se sont évanouis avec toi. Par ta mort tu as dissipé mon bonheur. Mon ame est toute ensevelie avec toi. Ton trepas m'a rendu insensible aux douceurs des Muses, & à tous les amusemens de l'Esprit. Ne pourrai-je donc plus t'entretenir? Ne t'entendrai-je plus parler? Ah mon Frere, qui m'es plus cher que la vie, je ne te verrai plus; mais certainement je t'aimerai toûjours. *Catull.* Eclog. lxvi. *vs.* 20---26.------Eclog. lxiii. *vs.* 9, 10, 11.

« tres siecles que ceux-cy. Or en eschange de cet ouvrage serieux « j'en substitueray un autre, produit en cette mesme saison de son « aage, plus gaillard & plus enjoué ».



CHAPITRE XXVIII.

*Vingt & neuf Sonnets d'*Estienne de la Boëtie, *à Madame* de Grammont *Comtesse de Guissen.*

MAdame, je ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desja vostre, ou pource que je n'y trouve rien digne de vous. Mais j'ay voulu que ces Vers en quelque lieu qu'ils se vissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce présent m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de Dames en France, qui jugent mieux, & se servent plus à propos que vous, de la Poësie: & puis qu'il n'en est point qui la puissent rendre vive & animée, comme vous faites par ces beaux & riches accords, dequoy parmy un million d'autres beautez, Nature vous a estrenée. Madame, ces Vers meritent que vous les cherissiez: car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne, qui eussent plus d'invention & de gentillesse, & qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en jalousie, dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça j'en ay faict imprimer sous le nom de Monsieur de Foix, vostre bon parent: car certes ceux-cy ont je ne sçay quoy de plus vif & de plus bouillant: comme il les fit en sa plus verte jeunesse, & eschauffé d'une belle & noble ardeur que je vous diray, Madame, un jour à l'oreille. Les autres furent faits depuis, comme il estoit à la poursuitte de son mariage, en faveur de sa femme, & sentant desja je ne sçay quelle froideur maritale. Et moy je suis de ceux qui tiennent, que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subject folatre & desreglé.

SONNET

I.

PARDON AMOUR, pardon, ô Seigneur je te voüe
Le reste de mes ans, ma voix & mes escris,
Mes sanglots, mes souspirs, mes larmes & mes cris:
Rien, rien tenir d'aucun, que de toy ie n'advoüe.
Helas comment de moy, ma fortune se joüe.
De toy n'a pas long temps, amour, je me suis ris.
J'ay failly, je le voy, je me rends, je suis pris.
J'ay trop gardé mon cœur, or je le desadvoüe.
Si j'ay pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traitte plus mal, plus grande en est ta gloire.
Et si du premier coup tu ne m'as abbatu,
Pense qu'un bon vainqueur & nay pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise & l'ayme mieux, s'il a bien combatu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, je le sens:
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui onq pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traits perçans,
Mais arc, traits & carquois, & luy tout dans mes sens.
Encor un mois n'a pas, que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines je porte,
Et des-ja j'ay perdu, & le cœur & le sens.
Et quoy? si cest amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conçoit?
O croistz si tu peuz croistre, & amende en croissant.
Tu te nourris de pleurs, des pleurs je te prometz,
Et pour te refreschir, des souspirs pour jamais.
Mais que le plus grand mal soit au moings en naissant.

III.

C'est faict mon cœur, quitons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffence,
Que d'agrandir & la peine & l'offence?
Plus ne suis fort, ainsi que j'ay esté.
La raison fust un temps de mon costé,
Or revoltée elle veut que je pense
Qu'il faut servir, & prendre en recompence
Qu'oncq d'un tel neud nul ne fust arresté.
S'il se faut rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Je voy qu'amour, sans que je le deserve,
Sans aucun droict, se vient saisir de moy:
Et voy qu'encor il faut à ce grand Roy
Quand il a tort, que la raison luy serve.

IV.

C'estoit alors, quand les chaleurs passées,
Le sale Automne aux cuves va foulant,
Le raisin gras dessoubz le pied coulant,
Que mes douleurs furent encommencées.
Le paisan bat ses gerbes amassées,
Et aux caveaux ses bouillans muis roulant,
Et des fruitiers son automne croulant,
Se vange lors des peines advancées.
Seroit-ce point un presage donné
Que mon espoir est des-ja moissonné?
Non certes, non. Mais pour certain je pense,
J'auray, si bien à deviner j'entends,
Si l'on peut rien prognostiquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue esperance.

V.

J'ay veu ses yeux perçans, j'ay veu sa face claire:

(Nul jamais sans son dam ne regarde les dieux)
Froit, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumiere.
Comme un surpris de nuit aux champs quand il esclaire
Estonné, se pallist si la fleche des cieux
Sifflant luy passe contre, & luy serre les yeux;
Il tremble, & veoit, transi, Jupiter en colere.
Dy moy Madame, au vray, dy moy, si tes yeux vertz
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient couvertz?
Tu les avois, je croy, la fois que je t'ay veue,
Au moins il me souvient, qu'il me fust lors advis
Qu'amour, tout à un coup, quand premier je te vis,
Desbanda dessus moy, & son arc, & sa veue.

VI.

Ce dit maint un de moy, dequoy se plaint-il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere?
Qu'a-il tant à crier, si encore il espere?
Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est-il content?
Quand j'estois libre & sain j'en disois bien autant.
Mais certes celuy-là n'a la raison entiere,
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plaint de ma plainte, & mon mal il n'entend.
Amour tout à un coup de cent douleurs me point,
Et puis l'on m'advertit que je ne crie point.
Si vain je ne suis pas que mon mal j'agrandisse
A force de parler: s'on m'en peut exempter,
Je quitte les sonnetz, je quitte le chanter.
Qui me deffend le deuil, celuy-là me guerisse.

VII.

Quand à chanter ton los, par fois je m'adventure,
Sans oser ton grand nom, dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de cette large mer,

Je tremble de m'y perdre, & aux rives m'asseure.
Je crains en louant mal, que je te face injure.
Mais le peuple estonné d'ouïr tant t'estimer,
Ardant de te connoistre, essaie à te nommer,
Et cherchant ton sainct nom ainsi à l'adventure,
Esbloui n'attaint pas à veoir chose si claire,
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui n'ayant qu'un moyen, ne voit pas celuy-là :
C'est que s'il peut trier, la comparaison faicte
Des parfaictes du monde, une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardimant la voyla.

VIII.

Quand viendra ce jour-là, que ton nom au vray passe
Par France, dans mes vers? combien & quantesfois
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doits?
Souvent dans mes escrits de soy mesme il prend place.
Maugré moy je t'escris, maugré moy je t'efface.
Quand Astrée viendroit & la foy & le droit,
Alors joyeux ton nom au monde se rendroit.
Ores c'est à ce temps, que cacher il te face,
C'est à ce temps maling une grande vergoigne
Donc Madame tandis tu seras ma Dourdouigne.
Toutesfois laisse-moy, laisse-moy ton nom mettre,
Ayez pitié du temps, si au jour je te metz,
Si le temps ce cognoist, lors je te le prometz,
Lors il sera doré, s'il le doit jamais estre.

IX.

O entre tes beautez, que ta constance est belle.
C'est ce cœur asseuré, ce courage constant,
C'est parmy tes vertus, ce que l'on prise tant :
Aussi qu'est-il plus beau, qu'une amitié fidelle?
Or ne charge donc rien de ta sœur infidele,

De Vesere ta sœur : elle va s'escartant
Tousjours flotant mal seure en son cours inconstant.
Voy-tu comme à leur gré les vens se jouënt d'elle ?
Et ne te repens point pour droict de ton aisnage
D'avoir des-ja choisi la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine
Des bons jumeaux, desquels l'un à l'autre despart
Du ciel & de l'enfer la moitié de sa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Je voy bien, ma Dourdouigne encore humble tu vas :
De te monstrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue, on fait ores grand conte,
Si a-il bien esté quelquefois aussi bas.
Voys tu le petit Loir comme il haste le pas ?
Comme des-ja parmy les plus grands il se conte ?
Comme il marche hautain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, & il ne s'en plaint pas ?
Un seul Olivier d'Arne enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave & luy donne sa gloire.
Laisse, laisse-moy faire, Et un jour ma Dourdouigne,
Si je devine bien, on te cognoistra mieux :
Et Garonne, & le Rhone, & ces autres grands Dieux
En auront quelque envie, & possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes apart toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux,
Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le sçavant amour du migregeois Properce,

Ils n'ayment pas pour moy, je n'ayme pas pour eux.
Qui pourra sur autruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'autruy les plaintes imiter:
Chacun sent son tourment, & sçait ce qu'il endure
Chacun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure.

XII.

Quoy? qu'est-ce? ô vens, ô nues, ô l'orage!
A point nommé, quand d'elle m'aprochant
Les bois, les monts, les baisses vois tranchant
Sur moy d'aguest vous poussez vostre rage.
Ores mon cœur s'embrase davantage.
Allez, allez faire peur au marchant:
Qui dans la mer les thresors va cherchant:
Ce n'est ainsi, qu'on m'abbat le courage.
Quand j'oy les vents, leur tempeste, & leurs cris,
De leur malice, en mon cœur je me ris.
Me pensent-ils pour cela faire rendre?
Face le ciel du pire, & l'air aussi:
Je veux, je veux, & le declaire ainsi
S'il faut mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous qui aimer encore ne sçavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,
Ou jamais non; vous y debvez aprendre;
Si rien de bon dans le cœur vous avez.
Il oza bien branlant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere, & le mouton sauvez.
Un soir vaincu par les flots rigoureux,

Voyant des-ja, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne:
Parlant aux flos, leur jecta cette voix:
Pardonnez-moy maintenant que j'y veois,
Et gardez-moy la mort, quand je retourne.

XIV.

O cœur leger, ô courage mal seur;
Penses-tu plus que souffrir je te puisse?
O bonté creuze, ô couverte malice,
Traitre beauté, venimeuse douceur.
Tu estois donc tousjours sœur de ta sœur?
Et moy trop simple il failloit que j'en fisse
L'essay sur moy? & que tard j'entendisse
Ton parler double & tes chants de chasseur?
Depuis le jour que j'ay prins à t'aimer,
J'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est-ce meshuy que je pourrois attendre?
Comment de toy pourrois-j'estre content?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puis que le mien ne le luy peut aprendre?

XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi:
Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye:
Je sçay aymer, je sçay haïr aussi.
Contente toy de m'avoir jusqu'icy
Fermé les yeux, il est temps que j'y voye:
Et que mes-huy, las & honteux je soye
D'avoir mal mis mon temps & mon soucy;
Oserois-tu m'ayant ainsi traicté
Parler à moy jamais de fermeté?
Tu prens plaisir à ma douleur extreme:

Tu

Tu me deffends de ſentir mon tourment :
Et ſi veux bien que je meure en t'aimant.
Si je ne ſens, comment veux tu que j'ayme ?

XVI.

O l'ay je dict ? helas l'ay je ſongé ?
Ou ſi pour vray j'ay dict blaſpheme telle ?
S'a fauce langue, il faut que l'honneur d'elle
De moy, par moy, deſſus moy, ſoit vengé.
Mon cœur chez toy, ô ma dame, eſt logé :
Là donne luy quelque geéne nouvelle :
Fais luy ſouffrir quelque peine cruelle :
Fais, fais luy tout, fors luy donner congé.
Or feras tu (je le ſçay) trop humaine,
Et ne pourras longuement voir ma peine.
Mais un tel faict, faut il qu'il ſe pardonne ?
A tout le moins haut je me desdiray
De mes ſonnets, & me deſmentiray,
Pour ces deux faux, cinq cens vrais je t'en donne.

XVII.

Si ma raiſon en moy s'eſt peu remettre,
Si recouvrer aſtheure je me puis,
Si j'ay du ſens, ſi plus homme je ſuis,
Je t'en mercie, ô bien heureuſe lettre.
Qui m'euſt (helas) qui m'euſt ſçeu recognoiſtre
Lors qu'enragé vaincu de mes ennuys,
En blaſphemant ma dame je pourſuis ?
De loing, honteux, je te vis lors paroiſtre
O ſainct papier, alors je me revins,
Et devers toy devotement je vins.
Je te donrois un autel pour ce faict,
Qu'on viſt les traicts de cette main divine.
Mais de les voir aucun homme n'eſt digne,
Ny moy auſſi, s'elle ne m'en euſt faict.

XVIII.

J'estois prest d'encourir pour jamais quelque blasme.
De colere eschauffé mon courage brusloit,
Ma fole voix au gré de ma fureur branloit,
Je despitois les dieux, & encore ma dame.
Lors qu'elle de loing jette un brevet dans ma flamme
Je le sentis soudain comme il me rabilloit,
Qu'aussi tost devant luy ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon ame.
Entre vous, qui de moy, ces merveilles oyez,
Que me dites vous d'elle? & je vous prie voyez,
S'ainsi comme je fais, adorer je la dois?
Quels miracles en moy, pensez vous qu'elle fasse
De son œil tout puissant, ou d'un ray de sa face,
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts.

XIX.

Je tremblois devant elle, & attendois, transi,
Pour venger mon forfaict quelque juste sentence,
A moy mesme consent du poids de mon offence,
Lors qu'elle me dict, va, je te prens à mercy.
Que mon loz desormais par tout soit esclarcy:
Employe là tes ans: & sans plus, mes-huy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France,
Couvre de vers ta faute, & paye moy ainsi.
Sus donc ma plume, il faut, pour jouyr de ma peine
Courir par sa grandeur, d'une plus large veine.
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abandonne.
Sans ses yeux, nos esprits se mourroient languissants.
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.

XX.

O vous maudits sonnets, vous qui printes l'audace

De toucher à ma dame : ô malings & pervers,
Des Muses le reproche, & honte de mes vers :
Si je vous feis jamais, s'il faut que je me fasse
Ce tort de confesser vous tenir de ma race,
Lors pour vous, les ruisseaux ne furent pas ouverts
D'Apollon le doré, des muses aux yeux verts,
Mais vous receut naissans Tisiphone en leur place.
Si j'ay oncq quelque part à la posterité,
Je veux que l'un & l'autre en soit desherité.
Et si au feu vengeur dés or je ne vous donne,
C'est pour vous diffamer : vivez chetifs, vivez,
Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privez :
Car c'est pour vous punir, qu'ores je vous pardonne.

XXI.

N'ayez plus mes amis, n'ayez plus cette envie
Que je cesse d'aimer, laissez moy obstiné,
Vivre & mourir ainsi, puis qu'il est ordonné,
Mon amour c'est le fil, auquel se tient ma vie.
Ainsi me dict la Fée, ainsi en Æagrie
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Et alluma sa souche à l'heure qu'il fust né,
Et dict, toy, & ce feu, tenez vous compaignie.
Elle le dict ainsi, & la fin ordonnée
Suyvit apres le fil de cette destinée.
La souche (ce dict lon) au feu fut consommée,
Et deslors (grand miracle) en un mesme moment
On veid tout à un coup, du miserable amant
La vie & le tison, s'en aller en fumée.

XXII.

Quand tes yeux conquerans estonné je regarde,
J'y veoy dedans à clair tout mon espoir escript,
J'y veoy dedans amour, luy-mesme qui me rit,

Et m'y monstre mignard le bon heur qu'il me garde.
Mais quand de te parler par fois je me hazarde,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit.
Et d'advouer jamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle tu n'as garde.
Si tes yeux sont pour moy, or voy ce que je dis,
Ce sont ceux là, sans plus, à qui je me rendis.
Mon Dieu quelle querelle en toy mesme se dresse,
Si ta bouche & tes yeux se veulent desmentir.
Mieux vaut, mon doux tourment, mieux vaut les departir,
Et que je prenne au mot de tes yeux la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeux tranchans qui me font le courage.
Je veoy saulter dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui mene à son costé
La belle gaillardise & plaisir le volage.
Mais apres, la rigueur de ton triste langage
Me montre dans ton cœur la fiere honnesteté.
Et condamné je veoy la dure chasteté,
Là gravement assise & la vertu sauvage,
Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe.
Ores son œil m'appelle, or sa bouche me chasse.
Helas, en c'est estrif, combien ay j'enduré.
Et puis qu'on pense avoir d'amour quelque asseurance,
Sans cesse nuict & jour à la servir je pense,
Ny encor de mon mal, ne puis estre asseuré.

XXIV.

Or dis-je bien, mon esperance est morte.
Or est-ce faict de mon aise & mon bien.
Mon mal est clair: maintenant je veoy bien,
J'ay espousé la douleur que je porte.
Tout me court sus, rien ne me reconforte,

Tout m'abandonne & d'elle je n'ay rien,
Sinon tousjours quelque nouveau soustien,
Qui rend ma peine & ma douleur plus forte.
Ce que j'attends, c'est un jour d'obtenir
Quelques souspirs des gens de l'advenir:
Quelqu'un dira dessus moy par pitié:
Sa dame & luy nasquirent destinez,
Egalement de mourir obstinez,
L'un en rigueur, & l'autre en amitié.

XXV.

J'ay tant vescu, chetif, en ma langueur,
Qu'or j'ay veu rompre, & suis encor en vie,
Mon esperance avant mes yeux ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.
Que m'a servy de tant d'ans la longueur?
Elle n'est pas de ma peine assouvie:
Elle s'en rit, & n'a point d'autre envie,
Que de tenir mon mal en sa vigueur.
Donques j'auray, mal'heureux en aimant
Tousjours un cœur, tousjours nouveau tourment.
Je me sens bien que j'en suis hors d'haleine,
Prest à laisser la vie soubs le faix:
Qu'y feroit-on sinon ce que je fais?
Piqué du mal, je m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinées,
J'en saouleray, si je puis, mon soucy.
Si j'ay du mal, elle le veut aussi.
J'accompliray mes peines ordonnées.
Nymphes des bois qui avez, estonnées
De mes douleurs, je croy quelque mercy,
Qu'en pensez vous? puis-je durer ainsi,

Si à mes maux trefves ne sont données?
Or si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez pour Dieu ce qu'ores je devine.
Le jour est pres que mes forces ja vaines
Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir, si je meurs en aymant,
A donc, je croy, failliray-je à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est, de me lasser ma peine,
Amour d'un bien mon mal refreschissant,
Flate au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal, & luy faict prendre haleine.
Lors je conçoy quelque esperance vaine:
Mais aussi tost, ce dur tyran, s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l'estoufer, cent tourmens il m'ameine
Encor tous frez: lors je me veois blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourmant.
Vive le mal, ô dieux, qui me devore,
Vive à son gré mon tourmant rigoureux.
O bien-heureux, & bien-heureux encore
Qui sans relasche est tousjours mal'heureux.

XXVIII.

Si contre amour je n'ay autre deffence
Je m'en plaindray, mes vers le maudiront,
Et apres moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.
Puis que de luy j'endure cette offence.
Au moings tout haut, mes rythmes le diront,
Et nos neveus, alors qu'ils me liront,
En l'outrageant, m'en feront la vengeance.
Ayant perdu tout l'aise que j'avois,

Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,
Et fut celuy qui m'a faict cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX.

Ja reluisoit la benoiste journée
Que la nature au monde te devoit,
Quand des thresors qu'elle te reservoit
Sa grande clef, te fust abandonnée.
Tu prins la grace à toy seule ordonnée,
Tu pillas tant de beautez qu'elle avoit:
Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoit
En est par fois, elle mesme estonnée.
Ta main de prendre en fin se contenta:
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir cette terre où nous sommes.
Tu n'en prins rien: mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.



N.B. Nous avons jugé à propos de placer ci-dessus ces vingt-neuf Sonnets, comme ils le sont dans l'édition *in-quarto* de 1588, afin de rendre la nôtre la plus complette qu'il est possible, & pour ne rien omettre de ce qui a paru dans les précédentes. C'est pour la même raison que nous ne supprimons point la note de *l'Editeur de Londres* sur les deux lignes suivantes, qui se trouvent

dans toutes les autres éditions de Montagne, à la place des Sonnets supprimez. " *Ces vingt-neuf sonnets d'*Estienne de la Boëtie *qui étoient mis** „ *en ce lieu ont été depuis imprimez avec ses œuvres* „.

*. Ils sont dans l'Edition in 4to d'Abel Langelier, imprimée à Paris en 1588. Je n'en grossirai point cette Edition; parce que je n'y trouve rien de fort interessant. Ces vingt-neuf Sonnets ne contiennent presque autre chose que des plaintes amoureuses, exprimées d'un stile assez rude, où éclatent les foiblesses & les emportemens d'une Passion inquiete qui se nourrit de soupçons, de craintes & de défiances, dont elle paroit accablée. Mais afin que chacun en puisse juger par lui-même, je mettrai ici un de ces Sonnets. Quoiqu'un des meilleurs, à mon avis, je crois qu'il suffira pour justifier ma critique.

SONNET III.

C'est fait, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la défense,
Que d'agrandir & la peine & l'offense?
Plus ne suis fort ainsi que j'ay esté.
La Raison fut un temps de mon costé:
Or revoltée elle veut que je pense
Qu'il faut servir, & prendre en recompense,
Qu'oncq d'un tel neud nul ne fut arresté.
S'il se faut rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Je voy, qu'Amour, sans que je le deserve,
Sans aucun droit, se vient saisir de moy:
Et voy qu'encor il faut à ce grand Roy,
Quand il a tort, que la Raison luy serve.

CHAPITRE XXIX.

De la Moderation.

Si la Vertu peut être recherchée avec trop d'ardeur.

Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles-mesmes sont belles & bonnes. Nous pouvons saisir la Vertu, de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre & violent. Ceux qui disent qu'il n'y a jamais d'excés en la Vertu, d'autant que ce n'est plus vertu, si l'excés y est, se jouent des paroles.

[a] *Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,*
Ultra quàm satis est, Virtutem si petat ipsam:

C'est une subtile consideration de Philosophie. On peut & trop aymer la Vertu, & se porter excessivement en une action juste. A ce biais s'accommode la Voix divine, [1] *Ne soyez pas plus sages qu'il ne faut, mais soyez sobrement sages.* J'ay veu [2] tel Grand, blesser

a L'homme le plus sage & le plus juste merite de passer pour injuste, s'il recherche la Vertu même avec trop d'ardeur. *Horat.* L. i. Epist. 6. *vs.* 15, 16.

1 S. Paul aux Romains: Ch. xii. *vs.* 3.

2 *Il y a apparence*; dit le Traducteur Anglois, *que Montagne veut parler ici de Henri III. Roi de France. Je croi qu'il a raison.* Le bon Cardinal d'Ossat, écrivant à la Reine *Louise*, veuve de Henri III. lui dit franchement à sa maniere, *que ce Prince avoit vécu une vie autant ou plus religieuse que royale*: Lettre xxiii. Et un jour *Sixte* V. parlant de ce Prince au Cardinal de Joyeuse, Protecteur des affaires de France, lui dit plaisamment: *Il n'y a rien que votre Roi n'ait fait & ne fasse pour être Moine; ni que je*

la

la reputation de ſa religion, pour ſe montrer religieux outre tout exemple des hommes de ſa ſorte. J'ayme des natures temperées & moyennes.

Immoderation vers le Bien, ce que c'eſt.

L'immoderation vers le bien meſme, ſi elle ne m'offenſe, elle m'eſtonne, & me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pauſanias, qui donna [3] la premiere inſtruction, & porta la premiere pierre à la mort de ſon fils: Ny le Dictateur [4] Poſthumius, qui fit mourir le ſien, que l'ardeur de jeuneſſe avoit heureuſement pouſſé ſur les ennemis, un peu avant ſon rang, ne me ſemblent ſi juſtes, comme eſtranges. Et n'ayme ny à conſeiller, ny à ſuivre une vertu ſi ſauvage & ſi chere. L'archer qui outrepaſſe le blanc, faut comme celuy qui n'y arrive pas. Et les yeux me troublent à monter [5] à coup, vers un grande lumiere, également comme à devaler à l'ombre. Callicles [6] en Platon dit, l'extremité de la philoſophie eſtre dom-

n'aye fait moy, pour ne l'être point. Tiré d'une Note d'*Amelot de la Houſſaye* ſur les paroles du Cardinal d'Oſſat, qu'on vient de voir: p. 74. Tom. I. des LETTRES DU CARDINAL D'OSSAT, publiées à Paris 1698.

3 Montagne veut nous apprendre ici, ſur le rapport de *Diodore de Sicile*, que la Mere de Pauſanias donna la prémiere idée du ſupplice qu'on devoit infliger à ſon Fils. *Pauſanias*, dit cet Hiſtorien, *s'étant apperceu que les Ephores accompagnez de quelques autres Lacedemoniens, lui vouloient mettre la main ſur le collet, gaigna le devant, & s'enfuit en franchiſe dans le Temple de Minerve.---Et eſtans les Lacedemoniens en doute s'ils le devoient tirer de là pour le faire mourir, quelque franchiſe qu'il y euſt, l'on dit que ſa Mere propre vint elle-meſme au Temple, là où elle ne feit ni ne dit autre choſe ſinon qu'elle poſa ſur le ſeuil de la porte du temple une piece de bricque qu'elle avoit apportée: & cela fait, s'en retourna en ſa maiſon. Les Lacedemoniens ſuivans le jugement & la ſentence de la mere, feirent murer la porte du Temple, & par ce moyen contraignirent Pauſanias à mourir de faim, &c.* L. xi. ch. 10. de la Traduction d'Amyot. La mere de Pauſanias ſe nommoit *Alcithée*, comme nous l'apprend le Scholiaſte de Thucydide, qui s'eſt contenté d'écrire qu'*on diſoit que dès qu'on vint à murer les portes de la Chapelle où Pauſanias s'étoit refugié, ſa Mere* Alcithée poſa la prémiere pierre: φασὶ γὰρ ὅτι ἡνίκα ἐφραξαν κατ' ἀυτῶ τὸ οἴκημα, ἡ μήτηρ αὐτῶ Ἀλκιθέα πρώτη λίθον ἐτέθηκε.

4 Les Sentimens étant partagez ſur la verité de ce Fait, Tite-Live ſe croit en droit de le rejetter, parce qu'on ne voit pas dans l'Hiſtoire, que *Poſtumius* ait été noté pour cela, comme *T. Manlius* le fut environ cent ans après. Car Manlius ayant fait mourir ſon Fils pour un pareil ſujet, on lui donna le ſurnom odieux d'*Imperioſus*: & depuis ce temps-là, pour déſigner des ordres trop ſeveres, on dit *Manliana imperia.*-----*Manliana imperia*, dit Tite-Live, *non in præſentiâ modò horrenda, ſed exempli etiam triſtis impoſterum fuerunt.* Et cet Hiſtorien ne doute point qu'on ne les eut déja nommez *Poſtumiana imperia*, ſi Poſtumius eut été le prémier auteur d'un exemple ſi barbare: *quùm qui primus auctor tàm ſævi exempli foret, occupaturus inſignem titulum crudelitatis fuerit.* Tit. Liv. L. iv. c. 29. & L. viii. c. 7. Au reſte, Montagne a pour lui *Valere Maxime* qui dit expreſſement que Poſtumius fit mourir ſon Fils: L. ii. c. 7. § 6. & *Diodore de Sicile*, L. xii. c. 19.

5 *Tout à coup.* Marot dans ſon *Hiſtoire de Leandre & Ero*:

Mais par ſus tout (helas ma chere Dame)
*Si tu ne veux qu'*à coup *je perde l'ame,*
Prend garde aux vents, vueilles avoir le ſoing
Que trop émeus n'eſteignent au beſoin
Le cler Flambeau conducteur de ma vie.

6 Dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, vers le milieu.

mageable : & conseille de ne s'y enfoncer outre les bornes du profit : Que prise avec moderation, elle est plaisante & commode : mais qu'enfin elle rend un homme sauvage & vicieux : desdaigneux des Religions, & loix communes : ennemy de la conversation civile : ennemy des voluptez humaines : incapable de toute administration politique, & de secourir autruy, & de se secourir soy-mesme : propre à estre impunement souffletté. Il dit vray : car en son excés, elle [7] esclave nostre naturelle franchise : & nous desvoye, par une importune subtilité, du beau & plain chemin, que Nature nous trace.

Amitié envers les Femmes, restrainte par la Theologie.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres-legitime : la Theologie ne laisse pas de la brider pourtant, & de la restraindre. Il me semble avoir leu autresfois chez S. Thomas, en un endroit où il condamne les mariages des parens és degrez deffendus, cette raison parmy les autres, Qu'il y a danger que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderée : car si l'affection maritale s'y trouve entiere & parfaicte, comme elle doit ; & qu'on la surcharge encore de celle qu'on doit à la parentele, il n'y a point de doute, que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Theologie & Philosophie se mélent de tout.

Les Sciences qui reglent les mœurs des hommes, comme la Theologie & la Philosophie, elles se meslent de tout. Il n'est action si privée & secrette, qui se desrobe de leur cognoissance & jurisdiction. [8] Bien apprentis sont ceux qui syndiquent leur liberté. Ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veut leurs pieces à [9] garçonner : à medeciner, la honte le deffend. Je veux donc [10] de leur

7 *Esclaver aucun*, c'est, dit Nicot, *le rendre serf & esclave, l'asservir---Esclaver ma liberté* : Ronsard : *Servam reddere.*

8 C'est-à-dire, *Il n'y a que des ignorans & de petits genies qui s'avisent de trouver mauvais que la Philosophie & la Theologie prennent cette liberté. En quoi ils ressemblent aux Femmes qui communiquent, &c. mais qui par pudeur refusent de les laisser voir au Medecin.* Si c'est-là le sens des paroles de Montagne, comme je le croi, le Traducteur Anglois a fort mal pris sa pensée, qui lui fait dire ici, « que les personnes les « mieux instruites sont les plus capables de « censurer & de dompter leur propre liberté : » *But they are best taught, vvho are best able to censure and curb their ovvn Liberty* : ce qui ne quadre guere avec ce qui précede, & encore moins avec ce qui suit.

9 *Garsonner la femme d'autruy*, attrectare uxorem alterius : *Nicot.*

10 C'est-à-dire, *de la part de la Philosophie & de la Theologie.* Le Traducteur Anglois s'y est mepris, qui dit, *I vvill therefore in their behalf teach the Husbands*, « Je veux donc pour « l'amour d'elles (c'est-à-dire, *des femmes*) « apprendre aux Maris, &c. » Peu de femmes se croiroient obligées de remercier Montagne d'une telle faveur.

part apprendre cecy aux maris, s'il s'en trouve encore qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes, sont reprouvez, si la moderation n'y est observée : & qu'il y a dequoy faillir en licence & desbordement en ce subject-là, comme en un subject illegitime. Ces [11] encheriments deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce jeu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une autre main. Elles sont tousjours assés esveillées pour nostre besoin. Je ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle & simple.

Mariage, ce que c'est.

C'est une religieuse liaison & devote que le mariage : voyla pourquoy le plaisir qu'on en tire, ce doit estre un plaisir retenu, serieux, & meslé à quelque severité : ce doit estre une volupté aucunement prudente & consciencieuse.

Conjonctions avec les femmes enceintes, deffendues.

Et parce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doute, si lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage, ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement. C'est un homicide [12] à la mode de Platon. Certaines Nations (& entre autres la Mahumetane) abominent la conjonction avec les femmes enceintes : Plusieurs aussi avec celles qui ont leurs flueurs.

Continence conjugale.

Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; & cela fait, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant [13] lors seulement loy de recommencer : [14] brave & genereux exemple de mariage. C'est de quelque Poëte disetteux & affamé de ce deduit, [15] que Platon emprunta cette narration : Que Jupiter fit à sa

11 Caresses effrontées. *Cherer* ou *cherir*, blandiri alicui : Nicot.-----De *cherer* on a fait *encheriment*, caresse. Marot à *Une qui luy feit chere par maniere d'aquit* : Epigr.

Ne vous forcez de me cherer :
Chere ne quiert point violence.

12 *De Legibus*, L. viii. p. 912. C. Francofurti, apud Claudium Marnium, &c. an. 1602.

13 Après ce temps-là seulement, c'est-à-dire, après qu'elle avoit enfanté. *Trebellius Pollio* de qui Montagne a pris ce Fait, l'a exprimé si nettement qu'il n'a aucun besoin de *Commentaire*. Voici ses propres termes: *Zenobia ea castitatis fuisse dicitur, ut ne virum suum quidem sciret nisi tentatis conceptionibus. Nam quùm semel concubuisset, expectatis menstruis continebat se, si prægnans esset : sin minùs, iterum potestatem quærendis liberis dabat.* Trebellii Pollionis *Zenobia* : p. 199. *Hist. August.*

14 Ou, *noble & généreux exemple de mariage*, comme il y a dans l'Edition *in 4to de* 1588.

15 Montagne donne ici un soufflet à *Homere* sans y penser : car cette fiction est sans doute

femme une si chaleureuse charge un jour, que ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher : & par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes & importantes; qu'il venoit de prendre avec les autres Dieux en sa Cour celeste : se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup-là, que lors que premierement il la depucella à cachette de leurs parents.

Femmes des Rois de Perse, jusqu'où receues à leurs Festins.

Les Roys de Perse appelloient leurs femmes à la compagnie de leurs festins : mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, & qu'il falloit tout à fait lascher la bride à la volupté, [16] ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; & faisoient venir en leur lieu, des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Tous plaisirs & toutes gratifications ne sont pas bien logées en toutes gens. Epaminondas avoit fait emprisonner un garçon desbauché : Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : [17] il l'en refusa, & l'accorda à une sienne garce, qui aussi l'en pria : disant, que *c'estoit une gratification deuë à une amie, non à un Capitaine.* Sophocles estant compagnon en la Preture avec Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garçon : O le beau garçon que voyla ! fit-il à Pericles. Cela seroit bon à un autre qu'à un Preteur, luy dit Pericles ; [18] qui doit avoir non les mains seulement, mais aussi les yeux chastes.

Amour conjugal doit être accompagné de respect.

Ælius Verus l'Empereur respondit à sa femme comme elle se plaignoit, dequoy il se laissoit aller à l'amour d'autres femmes, qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant que le mariage estoit [19] un nom d'honneur & dignité, non de folastre & lascive concupiscence. Et nostre histoire Ecclesiastique a conservé avec honneur

prise de l'Iliade, L. xiv. v. 294—— 353. Voyez Platon dans sa *Republique* : L. iii. p. 433. *Lugd. apud Guillelm. Lamarium*, 1590. Si Montagne eut consulté Homere, il ne se seroit pas mépris, comme il a fait dans quelques circonstances de cette affaire.

16 Plutarque dans les *Preceptes de Mariage* : §. 14.

17 Plutarque dans son traité intitulé, *Instruction pour ceux qui manient affaires d'Estat* : ch. ix. de la version d'Amyot.

18 At enim Prætorem, Sophocle, decet non solùm manus, sed etiam oculos abstinentes habere : *Cic.* de Offic. L. i. c. 40.

19 Uxor enim dignitatis nomen est, non voluptatis. *Ælii Spartiani* Ælius Verus : p. 15, 16. Hist. August. in folio, Parisiis, an. 1620.

la

la memoire de cette femme, qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder & soustenir ses attouchemens trop insolens & desbordez. Il n'est en somme aucune si juste volupté, en laquelle l'excez & l'intemperance ne nous soit reprochable.

Homme, animal miserable.

Mais à parler en bon escient, est-ce pas un miserable animal que l'homme? A peine est-il en son pouvoir par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier & pur, encore se met-il en peine de le retrancher par discours: il n'est pas assez chetif, si par art & par estude il n'augmente sa misere:

[b] *Fortunæ miseras auximus arte vias.*

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse, de s'exercer à rabattre le nombre & la douceur des voluptez, qui nous appartiennent: comme elle faict favorablement & industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner & farder les maux, & en alleger le sentiment. Si j'eusse esté chef [20] de part, j'eusse pris autre voye plus naturelle: qui est à dire, vraye, commode & saincte: & me fusse peut-estre rendu assez fort pour la borner: quoy que nos medecins spirituels & corporels, comme par complot faict entre eux, ne trouvent aucune voye à la guerison, ny remede aux maladies du corps & de l'ame, que par le tourment, la douleur & la peine. Les veilles, les jeunes, les haires, les exils lointains & solitaires, les prisons perpetuelles, les verges & autres afflictions, ont esté introduites pour cela: Mais en telle condition, que ce soyent veritablement afflictions, & qu'il y ait de l'aigreur poignante: & qu'il n'en advienne point comme à un [21] Gallio, lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on fut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, & que ce qu'on luy avoit enjoint pour peine, luy tournoit à commodité: Parquoy ils se raviserent de le rappeller [22] prés de sa femme, & en sa maison; & luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui

b *Nous étendons par art les tristes droits du Sort.* Propert. L. iii. *Eleg.* vii. *vs.* 32.

20 Ou, *de parti*, comme on trouve dans les dernieres Editions.

21 Senateur Romain, exilé pour avoir deplu à *Tibere*, comme on peut voir dans *Tacite* qui le nomme *Junius Gallio*: Annal. L. vi. c. 3.

22 Selon Tacite, il fut rappellé à Rome pour y être sous la garde du Magistrat. *Italiâ exactus; & quia incusabatur facile toleraturus exsilium, delectâ Lesbo, insulâ nobili & amœnâ, retrahitur in Urbem, custoditurque domibus Magistratuum.* ibid.

le jeusne aiguiseroit la santé & l'allegresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'autre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroit de celuy qui les prent avec appetit & plaisir. L'amertume & la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage : il faut que ce soit chose qui blesse nostre estomac pour le guerir : & icy faut la regle commune, que les choses se guerissent par leurs contraires : car le mal y guerit le mal.

Sacrifier des hommes, usage reçu dans presque toutes les Religions.

Cette impression se rapporte aucunement à cette autre si ancienne, de penser gratifier au Ciel & à la nature par nostre massacre & homicide, qui fut universellement embrassée en toutes Religions. Encore du temps de nos peres, Amurat en la prise de l'Isthme, immola six cens jeunes hommes Grecs à l'ame de son pere : afin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespassé.

Comment pratiqué dans le Nouveau Monde.

Et en ces nouvelles Terres descouvertes en nostre aage, pures encore & vierges au prix des nostres, l'usage en est aucunement receu par tout. Toutes leurs Idoles s'abreuvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté. On les brule vifs ; & demy rostis on les retire du brasier, pour leur arracher le cœur & les entrailles. A d'autres, voire aux femmes, on les escorche vifves, & de leur peau ainsi sanglante en revest-on & masque d'autres. Et non moins d'exemples de constance & resolution. Car ces pauvres gens sacrifiables, vieillars, femmes, enfans, vont quelques jours avant, questans eux-mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, & se presentent à la boucherie chantans & dançans avec les assistans.

Constance merveilleuse de ceux qu'on y sacrifie.

Nombre prodigieux d'hommes que le Roy de Mexico sacrifioit.

Les ambassadeurs du Roy de Mexico, faisans entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre ; apres luy avoir dict, qu'il avoit trente vassaux, desquels chacun pouvoit assembler cent mille combatans, & qu'il se tenoit en la plus belle & forte ville qui fust sous le Ciel, luy adjousterent, qu'il avoit à sacrifier aux Dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avec certains grands peuples voisins, non seulement pour

l'exercice de la jeunesse du pays, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices, par des prisonniers de guerre.

Compliment fait à Fernand Cortez par des Peuples d'Amerique.

Ailleurs, en certain Bourg, pour la bien-venue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Je diray encore ce conte. Aucuns de ces Peuples ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre & rechercher d'amitié : les messagers luy presenterent trois sortes de presens, en cette maniere : Seigneur, voyla cinq esclaves : si tu és un Dieu fier, qui te paisses de chair & de sang, mange-les, & nous t'en [23] amerrons davantage : si tu és un Dieu debonnaire, voyla de l'encens & des plumes : si tu és homme, prens les oiseaux & les fruicts que voicy.

CHAPITRE XXX.

De Cannibales.

QUand le Roy Pyrrhus passa en Italie, apres qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armée que les Romains luy envoyoient au devant ; *Je ne sçay*, [1] dit-il, *quels barbares sont ceux-cy*, (car les Grecs appelloyent ainsi toutes les Nations estrangeres) *mais la disposition de cette armée que je voy, n'est aucunement barbare.* Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer en leur pays : & Philippus voyant d'un tertre, l'ordre & distribution du Camp Romain, en son Royaume, sous Publius Sulpicius Galba. Voila comment il se faut garder de s'attacher aux opinions vulgaires, & les faut juger par la voye de la raison, non par la voix commune.

Reflexions sur la descouverte du Nouveau Monde.

J'ay eu long-temps avec moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet autre monde, qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroit où Villegaignon prit terre, qu'il surnomma *la France Antartique.* Cette descouverte d'un pays infiny, semble de

23 Au lieu d'*ameneront* qu'on a mis dans les dernieres Editions. J'ai trouvé *amerrons* dans quatre des plus anciennes Editions, à compter depuis celle de 1588. & c'est apparemment ainsi qu'avoit écrit Montagne, puisqu'on a dit autrefois *amefroy* pour *j'ameneroy*, comme l'assure Borel dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, &c.

1 Plutarque dans la Vie de *Pyrrhus* : c. 8.

grande consideration. Je ne sçay si je me puis respondre, qu'il ne s'en face à l'advenir quelqu'autre, tant de personnages plus grands que nous ayans esté trompez en cètte-cy. J'ay peur que nous ayons les yeux plus grands que le ventre, & plus de curiosité, que nous n'avons de capacité. Nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Isle Atlantide, & sa grandeur.

Platon introduit Solon racontant avoir appris des Prestres de la ville de Saïs en Ægypte, [2] que jadis & avant le deluge, il y avoit une grande Isle nommée *Atlantide*, droict à la bouche du destroit de [3] Gibaltar, qui tenoit plus de pays que l'Afrique & l'Asie toutes deux ensemble: & que les Roys de cette contrée-là, qui ne possedoient pas seulement cette Isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoyent de la largeur d'Afrique, jusques en Ægypte, & de la longueur de l'Europe, jusques en la Toscane, entreprindrent d'enjamber jusques sur l'Asie, & subjuguer toutes les nations qui bordent la mer Mediterranée, jusques au golfe de [4] la mer Majour: & pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie jusques en la Grece, où les Atheniens les soustindrent: mais que quelque temps aprés, & les Atheniens & eux & leur Isle furent engloutis par le deluge.

Deluges ont causé de grands changemens aux habitations de la Terre.

Il est bien vraysemblable, que cet extreme ravage d'eau ait faict des changemens estranges aux habitations de la Terre: comme on tient que la mer a retranché la Sicile d'avec l'Italie:

([a] *Hæc loca vi quondam, & vastâ convulsa ruinâ*

. . . .

Dissiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus
Una foret)

Chypre d'avec la Surie; l'Isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœoce: & joint ailleurs les terres qui estoient divisées, comblant de limon & de sable les fosses d'entre-deux,

[b] *sterilisque diù palus aptáque remis*

2 Dans le Dialogue intitulé *Timée*: p. 524, 525.

3 Ou *Gibraltar*, comme nous parlons aujourd'hui.—*Nicot* met l'un & l'autre.

4 Qu'on nomme à present *La Mer Noire.*

a On dit qu'autrefois ces Terres, qui jointes ensemble ne faisoient d'abord qu'un seul Continent, furent separées par les violentes secousses d'un Tremblement de terre. *Æneid.* L. iii. *vs.* 414, 416, 417.

b Un Marais, autrefois sterile, & portant

Vicinas urbes alit, & grave sentit aratrum.

Mais il n'y a pas grande apparence, que cette Isle soit ce Monde Nouveau, que nous venons de descouvrir : car elle touchoit quasi l'Espaigne, & ce seroit un effect incroyable d'inondation, de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cens lieuës : Outre ce que les navigations des modernes ont desja presque descouvert, que ce n'est point une isle, ains terre ferme, & continente avec l'Inde Orientale d'un costé, & avec les terres, qui sont sous les deux poles d'autre part : ou si elle en est separée, que c'est d'un si petit destroit & intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommée Isle, pour cela. Il semble qu'il y aye des mouvemens naturels les uns, les autres fievreux en ces grands corps, comme aux nostres. Quand je considere l'impression que ma riviere de Dordoigne faict de mon temps, vers la rive droicte de sa descente ; & qu'en vingt ans elle a tant gaigné, & desrobé le fondement à plusieurs bastimens, je vois bien que c'est une agitation extraordinaire : car si elle fust tousjours allée ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du Monde seroit renversée : Mais il leur prend des changements : Tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un autre, tantost elles se contiennent. Je ne parle pas des soudaines inondations [5] dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere Sieur d'Arsac, voit une sienne terre, ensevelie sous les sables, que la mer vomit devant elle : le faiste d'aucuns bastimens paroist encore : ses rentes & domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitans disent que depuis quelque temps, la mer se pousse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieuës de terre. Ces sables sont ses fourriers. Et voyons de grandes montjoies d'arenes mouvantes, qui marchent une demie lieuë devant elle, & gaignent pays.

Isle descouverte par les Carthaginois.

L'autre tesmoignage de l'antiquité auquel on veut rapporter cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des merveilles inouyes est à luy. Il raconte là, que certains Carthaginois s'estants jettez au travers de la mer Atlantique, hors le destroit de Gibaltar, & navigé long temps, avoient descouvert enfin une grande

bateau, se trouve maintenant changé en terres labourables, & qui nourrissent les Villes voisines. *Horat.* de Arte Poët. *vs.* 65, 66.

5 *Dont nous connoissons évidement les causes.*

isle fertile, toute revestuë de bois, & arrousée de grandes & profondes rivieres : fort esloignée de toutes terres fermes : & qu'eux, & autres depuis, attirez par la bonté & fertilité du terroir, s'y en allerent avec leurs femmes & enfans, & commencerent à s'y habituer. Les Seigneurs de Carthage voyans que leur pays se dépeuploit peu à peu, firent deffence expresse sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là, & en chasserent ces nouveaux habitans, craignants, à ce qu'on dit, que par succession de temps ils ne vinsent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eux-mesmes, & ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves.

Qualitez requises dans un Historien.

Cet homme que j'avoy, estoit homme simple & grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage. Car les fines gens remarquent bien plus curieusement, & plus de choses, mais ils les glosent : & pour faire valoir leur interpretation, & la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'Histoire. Ils ne vous representent jamais les choses pures ; ils les inclinent & masquent selon le visage qu'ils leur ont veu : & pour donner credit à leur jugement, & vous y attirer, prestent volontiers de ce costé-là à la matiere, l'allongent & amplifient. Ou il faut un homme tres-fidelle, ou si simple, qu'il n'ait pas dequoy bastir & donner de la vraysemblance à des inventions fauces ; & qui n'ait rien epousé. Le mien estoit tel : & outre cela il m'a faict voir à diverses fois plusieurs mattelots & marchands, qu'il avoit cogneus en ce voyage. Ainsi je me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les Cosmographes en disent.

Avis aux Auteurs de n'écrire sur chaque Sujet que ce qu'ils en savent.

Il nous faudroit des Topographes, qui nous fissent narration particuliere des endroits où ils ont esté. Mais pour avoir cet avantage sur nous, d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouïr du privilege de nous conter nouvelles de tout le demeurant du Monde. Je voudrois que chacun escrivist ce qu'il sçait, & autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects : Car tel peut avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere, ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste, que ce que chacun sçait : Il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin, d'escrire toute la Physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare & de sauvage en cette Narion, à ce qu'on m'en a rapporté : sinon que chacun appelle *barbarie*, ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons autre mire de la verité, & de la raison, que l'exemple & idée des opinions & usances du pays où nous sommes. Là est tousjours la parfaicte Religion, la parfaicte police, parfaict & accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages de mesmes, que nous appellons sauvages les fruicts, que nature de soy & de son progrez ordinaire a produicts : là où à la verité ce sont ceux que nous avons alterez par nostre artifice, & destournez de l'ordre commun, que nous devrions appeller plustost sauvages. En ceux-là sont vives & vigoureuses, les vrayes, & plus utiles & naturelles vertus & proprietez ; lesquelles nous avons abbastardies en ceux-cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu. Et si pourtanr la saveur mesme & delicatesse se trouve, à nostre goust mesme, excellente à l'enni des nostres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture.

Barbare, *ce qu'emporte ce mot dans la bouche de chaque Peuple.*

Ce n'est pas raison que l'Art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande & puissante mere Nature. Nous avons tant rechargé la beauté & richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffée. Si est-ce que par tout où sa pureté reluit, elle fait une merveilleuse honte à nos vaines & frivoles entreprises.

Nature superieure à l'Art.

[c] *Et veniunt hederæ sponte suâ meliùs,*
Surgit & in solis formosior arbutus antris,
. . . .
Et volucres nullâ dulciùs arte canunt.

Tous nos efforts ne peuvent seulemenr arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, & l'utiliré de son usage, non pas la tissure de la chetive araignée. Toutes choses, dit Platon, sont produites [6] ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art.

c Le Liere vient beaucoup mieux de lui-même. L'Arboisier croît plus beau dans des Antres solitaires ; & les Oiseaux font un plus doux ramage sans le secours de l'art. *Propert.* L. i. Eleg. ii. *vs.* 10, 11. 15.

6 Λέγουσί που τινὲς ὡς πάντα ἐστὶ τὰ πράγματα γιγνόμενα, καὶ γενόμενα, καὶ γενησόμενα, τὰ μὲν, φύσει, τὰ δὲ τέχνῃ, τὰ δὲ διὰ τύχην.----τὰ μὲν μέγιστα αὐτῶν καὶ κάλλιστα ἀπεργάζεσθαι φύσιν καὶ τύχην, τὰ δὲ σμικρότερα, τέχνην. De Legibus : p. 665. H.

Les plus grandes & plus belles par l'une ou l'autre des deux premieres : les moindres & imparfaictes par la derniere.

En quel sens les Sauvages de l'Amerique sont barbares,

Ces Nations me semblent donc ainsi barbares, pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, & estre encore fort voisines de leur naifveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abbastardies par les nostres : Mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquefois desplaisir, dequoy la cognoissance n'en soit venuë plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieux juger que nous. Il me desplaist que Lycurgus & Platon ne l'ayent euë ; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces Nations-là, surpasse non seulement toutes les peintures dequoy la Poësie a embelly l'aage doré, & toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes : mais encore la conception & le desir mesme de la Philosophie. Ils n'ont peu imaginer une naifveté si pure & simple, comme nous la voyons par experience : ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avec si peu d'artifice, & de soudeure humaine.

Excellence de leur Police,

C'est une Nation, dirois-je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique ; nulle cognoissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de superiorité politique ; nul usage de service, de richesse, ou de pauvreté ; nuls contrats ; nulles successions ; nuls partages ; nulles occupations, qu'oysives ; nul respect de parenté, que commun ; nuls vestemens ; nulle agriculture ; nul metal ; nul usage de vin ou de bled. Les paroles mesmes, qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. Combien trouveroit-il la Republique qu'il a imaginée, esloignée de cette perfection ?

[d] *Hos natura modos primùm dedit.*

Qualité de leur Climat.

Au demeurant, ils vivent en une contrée de pays tres-plaisante, & bien temperée : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y voir une homme malade : & m'ont asseuré, n'en y avoir veu aucun tremblant, chassieux, édenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, & fermez du costé de la terre, de grandes & hautes montaignes, ayans entre-deux, cent lieuës ou environ d'estendue

d Ce sont les premieres Loix de nôtre mere Nature, *Georg.* L. ii. *vs.* 20.

d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson & de chairs, qui n'ont aucune ressemblance aux nostres: & les mangent sans autre artifice, que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs autres voyages, leur fit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traict, avant que le pouvoir recognoistre.

Leurs Bâtimens. Leurs bastimens sont fort longs, & capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorse de grands arbres, tenans à terre par un bout, & se soustenans & appuyans l'un contre l'autre par le faiste, à la mode d'aucunes de nos granges, desquelles la couverture pend jusques à terre, & sert de flanq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent & en font leurs espées, & des grils à cuire leur viande.

Leurs Lits. Leurs licts sont d'un tissu de cotton, suspendus contre le toict, comme ceux de nos navires, à chacun le sien: car les femmes couchent à part des maris.

Leurs repas, leur boisson, leur pain. Ils se levent avec le Soleil, & mangent soudain apres s'estre levez, pour toute la journée: car ils ne font autre repas que celuy-là. Ils ne boivent pas lors: comme Suidas dit de quelques autres peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger, ils boivent à plusieurs fois sur jour, & d'autant. Leur breuvage est faict de quelque racine, & est de la couleur de nos vins clairets. Ils ne le boivent que tiede: Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois jours: il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, & laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé: c'est une boisson tres-agreable à qui y est duit. Au lieu du pain ils usent d'une certaine matiere blanche, comme du coriandre confit. J'en ay tasté: le goust en est doux & un peu fade.

Comment ils passent le temps. Toute la journée se passe à dancer. Les plus jeunes vont à la chasse des bestes, à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent cependant à chauffer leur breuvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards, qui le matin avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangée, en se promenant d'un bout à autre, & redisant une mesme clause à plusieurs fois, jusques à ce qu'il ayt achevé le tour (car ce sont bastimens qui ont bien cent pas de longueur) il ne leur recommande que deux choses, la

vaillance contre les ennemis, & l'amitié à leurs femmes. Et ne faillent jamais de remarquer cette obligation, pour leur refrein, que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede & assaisonnée. Il se void en plusieurs lieux, & entre autres chez moy, la forme de leurs lits, de leurs cordons, de leurs espées, & brasselets de bois, dequoy ils couvrent leurs poignets aux combats, & des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquels ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz par tout, & se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans autre rasouer que de bois, ou de pierre.

Ils croyent les Ames immortelles.

Ils croyent les ames eternelles; & celles qui ont bien merité des Dieux, estre logées à l'endroit du ciel où le Soleil se leve: les maudites, du costé de l'Occident.

Leurs Prêtres, & Prophetes; en quoi consiste leur Morale: comment traitez, si leurs propheties se trouvent fausses.

Ils ont je ne sçay quels Prestres & Prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayans leur demeure aux montaignes. A leur arrivée, il se faict une grande feste & assemblée solennelle de plusieurs villages, (chaque grange, comme je l'ay descrite, faict un village,) & sont environ à une lieuë Françoise l'un de l'autre. Ce Prophete parle à eux en public, les exhortant à la vertu & à leur devoir: mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles, de la resolution à la guerre, & affection à leurs femmes. Cettuy-cy leur prognostique les choses à venir, & les evenemens qu'ils doivent esperer de leurs entreprises: les achemine ou destourne de la guerre: mais c'est par tel si que où il faut à bien deviner, s'il leur advient autrement qu'il ne leur a predit, il est haché en mille pieces, s'ils l'attrapent, & condamné pour faux Prophete. A cette cause celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le void plus. C'est don de Dieu, que la divination: voyla pourquoy ce devroit estre une imposture punissable d'en abuser.

Faux Devins, brulez chez les Scythes.

Entre les Scythes, [7] quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit [8] enforgez de pieds & de mains, & sur des [9] chariotes pleines de bruyere, tirées par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceux qui manient les choses subjettes à la conduitte de

7 *Herodot*. L. iv. p. 279.

8 Ou *enferrez*, comme on parloit anciennement, *Enforgé* ne se trouve dans aucun des Dictionnaires que j'ai consultez.

9 *Petits Chariots*: Cotgrave dans son Dictionnaire François & Anglois.

l'humaine suffisance, sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent. Mais ces autres, qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire, qui est hors de nostre cognoissance, faut-il pas les punir, de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse; & de la temerité de leur imposture?

Guerres des Sauvages: leurs Armes, leurs Combats.

Ils ont leurs guerres contre les nations, qui sont au delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont tous nuds, n'ayants autres armes que des arcs ou des espées de bois, appointées par un bout, à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent jamais que par meurtre & effusion de sang: car de routes & d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la teste de l'ennemy qu'il a tué, & l'attache à l'entrée de son logis.

Ils mangent leurs Prisonniers, & pourquoi.

Apres avoir long temps bien traité leurs prisonniers, & de toutes les commoditez, dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre, faict une grande assemblée de ses cognoissans. Il attache une corde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, esloigné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, & donne au plus cher de ses amis, l'autre bras à tenir de mesme; & eux deux en presence de toute l'assemblée l'assomment à coups d'espée. Cela faict, ils le rostissent, & en mangent en commun, & en envoyent des loppins à ceux de leurs amis, qui sont absens. Ce n'est pas comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes, c'est pour representer une extreme vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayans apperceu que les Portugais, qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires, usoient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenoient; qui estoit, de les enterrer jusques à la ceinture, & tirer au demeurant du corps force coups de traict, & les pendre apres: ils penserent que ces gens icy de l'autre monde (comme ceux qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, & qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eux en toute sorte de malice) ne prenoient pas [10] sans occasion cette sorte de vengeance, & qu'elle devoit estre plus aigre que

10 *Sans raison.*

la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne, pour ſuivre cette-cy. Je ne ſuis pas marry que nous remarquions l'horreur barbareſque qu'il y a en une telle action, mais ouy bien dequoy jugeans à point de leurs fautes, nous ſoyons ſi aveuglez aux noſtres. Je penſe qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort, à deſchirer par tourmens & par gehennes, un corps encore plein de ſentiment, le faire roſtir par le menu, le faire mordre & meurtrir aux chiens, & aux pourceaux (comme nous l'avons non ſeulement leu, mais veu de freſche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voiſins & concitoyens, & qui pis eſt, ſous pretexte de pieté & de religion) que de le roſtir & manger apres qu'il eſt treſpaſſé. [11] Chryſippus & Zenon, chefs de la ſecte Stoïcque, ont bien penſé qu'il n'y avoit aucun mal de ſe ſervir de noſtre charoigne, à quoy que ce fuſt, pour noſtre beſoin, & d'en tirer de la nourriture : comme nos anceſtres eſtans aſſiegez par Ceſar en la ville d'Alexia, ſe reſolurent de ſouſtenir la faim de ce ſiege par les corps des vieillards, des femmes, & autres perſonnes inutiles au combat.

> [c] *Vaſcones (fama eſt) alimentis talibus uſi*
> *Produxere animas.*

Et les medecins ne craignent pas de s'en ſervir à toute ſorte d'uſage, pour noſtre ſanté ; ſoit pour l'appliquer au dedans, ou au dehors : Mais il ne s'y trouva [12] jamais aucune opinion ſi deſreglée, qui excuſaſt la trahiſon, la deſloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui ſont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu eſgard aux regles de la raiſon, mais non pas eu eſgard à nous, qui les ſurpaſſons en toute ſorte de barbarie.

Les Sauvages d'Amerique font la guerre d'une maniere fort noble.

Leur guerre eſt toute noble & genereuſe, & a autant d'excuſe & de beauté que cette maladie humaine en peut recevoir : elle n'a autre fondement parmy eux, que la ſeule jalouſie de la vertu. Ils ne ſont pas en debat de la conqueſte de nouvelles terres : car ils jouyſ-

11 Diogene-Laërce dans la Vie de Chryſippe : L. vii. Segm. 188. καὶ τοὺς ἀποθανόντας κατεσθίειν κελεύων.

c On dit que les Gaſcons prolongerent leur vie en ſe nourriſſant de chair humaine. *Juvenal.* Sat. xv. *vſ.* 93, 94.

12 Parmi ces bons Sauvages, dont parle ici Montagne.

sent encore de cette [13] uberté naturelle, qui les fournit sans travail & sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites.

Leur moderation.

Ils sont encore en cet heureux point, de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà, est superflu pour eux.

Cordialité qui regne entr'eux.

Ils s'entr'appellent generallement ceux de mesme aage freres : enfans, ceux qui sont au dessous ; & les vieillards sont peres à tous les autres. Ceux-cy laissent à leurs heritiers en commun, cette pleine possession de biens par indivis, sans autre titre, que celuy tout pur, que nature donne à ses creatures, les produisant au monde.

A quoi se reduit la victoire qu'ils remportent sur leurs Voisins.

Si leurs voisins passent les montagnes pour les venir assaillir, & qu'ils emportent la victoire sur eux, l'acquest du victorieux, c'est la gloire, & l'avantage d'estre demeuré maistre en valeur & en vertu : car autrement ils n'ont que faire des biens des vaincus, & s'en retournent à leurs pays, où ils n'ont faute d'aucune chose necessaire ; ny faute encore de cette grande partie, de sçavoir heureusement jouïr de leur condition, & s'en contenter. Autant en font ceux-cy à leur tour. Ils ne demandent à leurs prisonniers, autre rançon que la confession & recognoissance d'estre vaincus. Mais il ne s'en trouve pas un en tout un siecle, qui n'ayme mieux la mort, que de relascher, ny par contenance, ny de parole, un seul point d'une grandeur de courage invincible. Il ne s'en void aucun, qui n'ayme mieux estre tué & mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, afin que la vie leur soit d'autant plus chere : & les entretiennent communément des menasses de leur mort future, des tourmens qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du detranchement de leurs membres, & du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissée, ou de leur donner envie de s'enfuyr ; pour gaigner cet avantage de les avoir espouvantez, & d'avoir faict force à leur constance. Car aussi à le bien prendre, c'est en ce seul point que consiste la vraye victoire :

13 *Fertilité.*

f Victoria nulla est
Quàm quæ confessos animo quoque subjugat hostes.

Les Hongres tres-belliqueux combattants, ne poursuivoient jadis leur pointe outre avoir rendu l'ennemy à leur mercy. Car en ayant arraché cette confession, ils le laissoyent aller sans offense, sans rançon; sauf pour le plus d'en tirer parole de ne s'armer dés lors en avant contre eux. Assez d'avantages gaignons-nous sur nos ennemis, qui sont avantages empruntez, non pas nostres. C'est la qualité d'un porte-faix, non de la vertu, d'avoir les bras & les jambes plus roides: c'est une qualité morte & corporelle, que la disposition: c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, & de luy esblouyr les yeux par la lumiere du Soleil: c'est un tour d'art & de science, & qui peut tomber en une personne lasche & de neant, d'estre suffisant à l'escrime.

Ce qui constitue le vrai merite de l'Homme, & sa superiorité sur ceux de son espece.

L'estimation & le prix d'un homme consiste au cœur & en la volonté: c'est là où gist son vray honneur: la vaillance c'est la fermeté, non pas des jambes & des bras, mais du courage & de l'ame: elle ne consiste pas en valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tombe obstiné en son courage, *g si succiderit, de genu pugnat*. Qui pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance, qui regarde encores en rendant l'ame, son ennemy d'une veuë ferme & desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune: il est tué, non pas vaincu: les plus vaillans sont par fois les plus infortunez.

Pertes plus glorieuses que les plus fameuses Victoires.

Aussi y a-il des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Ne ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le Soleil aye onques veu de ses yeux, de Salamine, de Platées, de Mycale, de Sicile, n'oserent onques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du Roy Leonidas & des siens au pas de Thermopyles. Qui courut jamais d'une plus glorieuse envie, & plus ambitieuse au gain du combat, que le capitaine Ischolas à la perte? Qui plus ingenieusement & curieusement s'est asseuré de son salut, que luy de

f La seule victoire c'est celle que les Ennemis domptez sont forcez de reconnoître. *Claudian.* De Sexto Consulatu Honorii *Panegyris: vs.* 248, 249.

g S'il vient à tomber, il combat à genoux. *Senec.* De Providentiâ: c. 2.

ſa ruine? Il eſtoit commis à deffendre certain paſſage du Peloponneſe, contre les Arcadiens; pour quoy faire, ſe trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu, & inégalité des forces: & ſe reſolvant que tout ce qui ſe preſenteroit aux ennemis, auroit de neceſſité à y demeurer: D'autre part, eſtimant indigne & de ſa propre vertu & magnanimité, & du nom Lacedemonien, de faillir à ſa charge: il prit entre ces deux extremitez, [13] un moyen party, de telle ſorte: Les plus jeunes & diſpos de ſa troupe, il les conſerva à la tuition & ſervice de leur Pays, & les y renvoya: & avec ceux deſquels le defaut eſtoit moindre, il delibera de ſouſtenir ce pas: & par leur mort en faire acheter aux ennemis l'entrée la plus chere, qu'il luy ſeroit poſſible: comme il advint. Car eſtant tantoſt environné de toutes parts par les Arcadiens: apres en avoir faict une grande boucherie, luy & les ſiens furent touts mis au fil de l'eſpée. Eſt-il quelque trophée aſſigné pour les vainqueurs, qui ne ſoit mieux deu à ces vaincus? Le vray vaincre a pour ſon roolle [14] l'eſtour, non pas le ſalut: & conſiſte l'honneur de la vertu, à combattre, non à battre.

Conſtance des Priſonniers Sauvages.

Pour revenir à noſtre hiſtoire, il s'en faut tant que ces priſonniers ſe rendent, pour tout ce qu'on leur fait, qu'au rebours pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils preſſent leurs maiſtres de ſe haſter de les mettre en cette eſpreuve, ils les deffient, les injurient, leur reprochent leur laſcheté, & le nombre des battailles perduës contre les leurs.

Chanſon guerriere d'un Priſonnier Sauvage.

J'ay une chanſon faicte par un priſonnier, où il y a ce traict: « Qu'ils viennent hardiment tres tous, & s'aſſemblent pour diſner « de luy, car ils mangeront quant & quant leurs peres & leurs ayeulx, « qui ont ſervy d'aliment & de nourriture à ſon corps: ces muſ« cles, dit-il, cette chair & ces veines, ce ſont les voſtres, pauvres « fols que vous eſtes: vous ne recognoiſſez pas que la ſubſtance « des membres de vos anceſtres s'y tient encore: ſavourez-les bien,

13 Voyez *Diodore de Sicile*, L. xv. c. 7. où l'action d'Iſcholas eſt comparée à celle du Roi Leonidas que Montagne met au deſſus des plus celebres Victoires.

14 *Eſtour*, ou *eſtor*, vieux mot qui ſignifie *choc*, *mêlée*, *combat*. Perceval,

Dix Chevaliers pris en l'eſtor.

Borel dans ſon *Treſor de Recherches Gauloiſes*, &c. qui croit que d'*eſtour* on a fait *eſtourdir*. —— *Eſtour*, dit Nicot, c'eſt un conflict & combat: *L'eſtour fut grand & aſpre*, Ingens atque acris fuit dimicatio.

« vous y trouverez le gouſt de voſtre propre chair » : invention qui ne ſent aucunement la barbarie. Ceux qui les peignent mourans, & qui repreſentent cette action quand on les aſſomme, ils peignent le priſonnier, crachant au viſage de ceux qui le tuent, & leur faiſant la mouë. De vray ils ne ceſſent juſques au dernier ſouſpir, de les braver & deffier de parole & de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voila des hommes bien ſauvages: car ou il faut qu'ils le ſoyent bien à bon eſcient, ou que nous le ſoyons : il y a une merveilleuſe diſtance entre leur forme & la noſtre.

Femmes des Cannibales.

Les hommes y ont pluſieurs femmes, & en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils ſont en meilleure reputation de vaillance.

Ce que c'eſt que leur jalouſie.

C'eſt une beauté remarquable en leurs mariages, que la meſme jalouſie que nos femmes ont pour nous empeſcher de l'amitié & bien-vueillance d'autres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir. Eſtans plus ſoigneuſes de l'honneur de leurs maris, que de toute autre choſe, elles cherchent & mettent leur ſolicitude à avoir le plus de compagnes qu'elles peuvent, d'autant que c'eſt un teſmoignage de la vertu du mary. Les noſtres crieront au miracle: Ce ne l'eſt pas. C'eſt une vertu proprement matrimoniale, mais du plus haut eſtage. Et en la Bible, Lea, Rachel, Sara & les femmes de Jacob fournirent leurs belles ſervantes à leurs maris: & Livia ſeconda les appetits d'Auguſte, à ſon intereſt: & la femme du Roy Dejotarus [15] *Stratonique*, preſta non ſeulement à l'uſage de ſon mary, une fort belle jeune fille de chambre, qui la ſervoit, mais en nourrit ſoigneuſement les enfants, & leur feit eſpaule à ſucceder aux Eſtats de leur pere. Et afin qu'on ne penſe point que tout cecy ſe face par une ſimple & ſervile obligation à leur uſance, & par l'impreſſion de l'autorité de leur ancienne couſtume, ſans [16] diſcours & ſans jugement, & pour avoir l'ame ſi ſtupide, que de ne pouvoir prendre autre party, il faut alleguer quelques traits de leur ſuffiſance.

15 Voyez Plutarque dans ſon Traité, *Des Vertueux Faits des Femmes*, à l'article Στρατονίκη.——Si Montagne eut nommé cette Femme de Dejotarus *Stratonice*, comme a fait Amyot, il auroit épargné une petite mepriſe à ſon Traducteur Anglois, qui prenant le mot de *Stratonique* pour un nom de Pays, a dit, *The Wife of King Dejotarus of Stratonica*, la Femme du Roi Dejotarus de Stratonique. παρέσχεν δὲ ἡ Γαλατία καὶ Στρατονίκην τὴν Δηϊοτάρου, &c. *La Galatie*, dit Plutarque, *a encore produit Stratonice femme de Dejotarus*, &c. Γυναικῶν ἀρεταί: Tom. ii. p. 258. C. *Lutet.* an. 1624.

16 *Sans raiſon.*

Outre

Outre celuy que je vien de reciter de l'une de leurs chanſons guerrieres, j'en ay une autre amoureuſe, qui commence en ce ſens: « Couleuvre, arreſte-toy, arreſte-toy couleuvre, afin que ma ſœur « tire ſur le patron de ta peinture, la façon & l'ouvrage d'un riche « cordon, que je puiſſe donner à m'amie? ainſi ſoit en tout temps « ta beauté & ta diſpoſition preferée à tous les autres ſerpens: » Ce premier couplet, c'eſt le refrein de la chanſon. Or j'ay aſſez de commerce avec la poëſie pour juger cecy, que non ſeulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle eſt tout à faict Anacreontique.

Chanſons amoureuſes d'un Sauvage d'Amerique.

Leur langage au demeurant, c'eſt un langage doux, & qui a le ſon agreable, retirant aux terminaiſons Grecques.

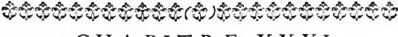
Du Langage des Sauvages.

Trois d'entre eux, ignorans combien couſtera un jour à leur repos, & à leur bonheur, la cognoiſſance des corruptions de deça, & que de ce commerce naiſtra leur ruine, comme je preſuppoſe qu'elle ſoit desja avancée (bien miſerables de s'eſtre laiſſez pipper au deſir de la nouvelleté, & avoir quitté la douceur de leur ciel, pour venir voir le noſtre) furent à Rouan, du temps que le feu Roy *Charles neufieſme* y eſtoit: le Roy parla à eux long temps: on leur fit voir noſtre façon, noſtre pompe, la forme d'une belle ville. Aprés cela, quelqu'un leur en demanda leur advis, & voulut ſçavoir d'eux, ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable: ils reſpondirent trois choſes, dont j'ay perdu la troiſieſme, & en ſuis bien marry; mais j'en ay encore deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort eſtrange, que tant de grands hommes portans barbe, forts & armez, qui eſtoient autour du Roy (il eſt vrayſemblable qu'ils parloient des Suiſſes de ſa Garde) ſe ſoubmiſſent à obeir à un enfant, & qu'on ne choiſiſſoit pluſtoſt quelqu'un d'entre eux pour commander: Secondement (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes, moitié les uns des autres) qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins & gorgez de toutes ſortes de commoditez, & que leurs moitiez eſtoient mendians à leurs portes, décharnez de faim & de pauvreté; & trouvoient eſtrange comme ces moitiez icy neceſſiteuſes, pouvoient ſouffrir une telle injuſtice, qu'ils ne priſſent les autres à la

Sauvages venus en France: ce qu'ils jugerent de nos mœurs.

gorge, ou missent le feu à leurs maisons.

Réponses qu'un de ces Sauvages fit à Montagne. Je parlay à l'un d'eux fort long temps, mais j'avois un truchement qui me suivoit si mal, & qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations par sa bestise, que je n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demanday, quel fruit il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens (car c'estoit un Capitaine, & nos matelots le nommoient Roy) il me dit, que c'estoit, *marcher le premier à la guerre* : De combien d'hommes il estoit suivy ; il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace, ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son autorité estoit expirée ; il dit *qu'il lui en restoit cela, que quand il visitoit les villages qui dépendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'aise.* Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy ? Ils ne portent point de haut de chausses.



CHAPITRE XXXI.

Qu'il faut sobrement se mesler de juger des ordonnances Divines.

Sur quoi s'exerce l'imposture. LE vray champ & subject de l'imposture, sont les choses inconnuës : d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit, & puis n'estants point subjectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dit Platon, est-il bien plus aisé de satisfaire, parlant de la nature des Dieux, que de la nature des hommes : parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle & large carriere, & toute liberté, au maniement d'une matiere cachée. Il advient de là, qu'il n'est rien creu si fermement, que ce qu'on sçait le moins, ny gens si asseurez, que ceux qui nous content des fables, comme Alchymistes, Prognostiqueurs, [1] Judiciaires, Chiromantiens, Medecins, [2] *id genus omne.* Ausquels je joindrois volontiers, si j'osois, un tas de gens, interpretes &

1 C'est-à-dire, *Astrologues.*
2 Et tous les gens de cet ordre.

contrerolleurs ordinaires des desseins de Dieu, faisans estat de trouver les causes de chasque accident, & de voir dans les secrets de la Volonté Divine, [3] les motifs incomprehensibles de ses œuvres. Et quoyque la varieté & discordance continuelle des evenemens, les rejette de coin en coin, & d'Orient en Occident, ils ne laissent de suivre pourtant leur esteuf, & de mesme crayon peindre le blanc & le noir. En une Nation Indienne il y a cette louable observance, quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou bataille, ils en demandent publiquement pardon au Soleil, qui est leur Dieu, comme d'une action injuste : rapportant leur heur ou malheur à la raison divine, & luy submettant leur jugement & discours.

La Religion des Chrétiens ne se doit point autoriser par les évenemens.

Suffit à un Chrestien croire toutes choses venir de Dieu: les recevoir avec recognoissance de sa divine & inscrutable sapience : pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soient envoyées. Mais je trouve mauvais ce que je voy en usage, de chercher à fermir & appuyer nostre Religion par la prosperité de nos entreprises. Nostre creance a assez d'autres fondemens, sans l'authoriser par les evenemens : Car le peuple accoustumé à ces argumens plausibles, & proprement de son goust, il est danger, quand les evenemens viennent à leur tour contraires & desavantageux, qu'il en esbranle sa foy : Comme aux guerres où nous sommes pour la Religion, ceux qui eurent l'avantage [4] au rencontre de la Rochelabeille, faisans grand feste de cet accident, & se servans de cette fortune, pour certaine approbation de leur party : quand ils viennent aprés à excuser leurs [5] defortunes de Mont-contour & de Jarnac, sur ce que ce sont verges & chastiemens paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez aisément sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, & de mesme bouche souffler le chaud & le froid. Il vaudroit mieux l'entretenir des vrays fondemens de la verité.

3 Gens qui déterminent avec la derniere précision les desseins de Dieu, la durée, l'efficace, & l'étenduë de ses faveurs, *&c.*

4 Grande escarmouche qui pensa engager une bataille generale entre les Troupes de l'Amiral de Coligny & celles du Duc d'Anjou, au mois de May de l'an 1569.

5 La Bataille de *Montcontour* gagnée par le Duc d'Anjou, en 1569. au mois d'Octobre. Ce Prince avoit gagné celle de *Jarnac* au mois de Mars de la même année.

Bataille navale gagnée contre les Turcs.

C'est une belle bataille navale qui s'est gaignée [6] ces mois passez contre les Turcs, sous la conduite de *Dom Joan d'Austria* : mais il a bien pleu à Dieu en faire autres fois voir d'autres telles à nos despens. Somme, il est mal-aisé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui voudroit rendre raison de ce que Arrius & Leon son Pape, chefs principaux de cette heresie, moururent en divers temps, de morts si pareilles & si estranges (car retirez de la dispute par douleur de ventre à la garderobe, tous deux y rendirent subitement l'ame) & exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encore adjouter la mort de Heliogabalus, [7] qui fut aussi tué en un retraict. Mais quoy ? Irenée se trouve engagé en mesme fortune.

Les bons ou les mauvais succès des hommes ne prouvent, ni leur merite, ni leur démerite.

Dieu nous voulant apprendre, que les bons ont autre chose à esperer ; & les mauvais autre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde ; il les manie & applique selon sa disposition occulte : & nous oste le moyen d'en faire sottement nostre profit. Et se moquent ceux qui s'en veulent prévaloir selon l'humaine raison. Ils n'en donnent jamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Sainct Augustin en fait une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict, qui se décide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se faut contenter de la lumiere qu'il plaist au Soleil nous communiquer par ses rayons : & qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne trouve pas estrange, si pour la peine de son outrecuidance il y perd la veuë. [a] *Quis hominum potest scire consilium Dei ? aut quis poterit cogitare, quid velit Dominus ?*

6 En 1571.

7 In latrinâ ad quam confugerat, occisus. *Ælii Lampridii* Heliogabalus : p. 107.

a Quel homme peut savoir les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ? *Sapient*. c. ix. *vs*. 13.



CHAPITRE XXXII.

De fuir les voluptez au pris de la vie.

J'Avois bien veu convenir en cecy la plufpart des anciennes opinions : Qu'il eft heure de mourir, lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre : & que de conferver noftre vie à noftre tourment & incommodité, c'eft choquer les regles mefmes de nature, comme difent ces vieilles regles,

> [a] Ἢ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
> Καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.
> Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐστὶν, ἢ ζῆν ἀθλίως.

Mais de pouffer le mefpris de la mort jufques à tel degré, que de l'employer pour fe diftraire des honneurs, richeffes, grandeurs, & autres faveurs & biens que nous appellons de la fortune : comme fi la raifon n'avoit pas affez à faire à nous perfuader de les abandonner, fans y adjoufter cette nouvelle recharge, je ne l'avois veu ni commander, ny pratiquer, jufques lors que ce paffage de Seneca me tomba entre mains, auquel confeillant à Lucilius, perfonnage puiffant & de grande authorité autour de l'Empereur, de changer cette vie voluptueufe & pompeufe, & de fe retirer de cette ambition du monde, à quelque vie folitaire, tranquille & philofophique : fur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Je fuis d'advis *(dit-il)* « [1] que tu quittes cette vie-là, ou la vie tout à faict : bien te confeille-« je de fuivre la plus douce voye, & de deftacher plutoft que de « rompre ce que tu as mal noué, pourveu que, s'il ne fe peut au-« trement deftacher, tu le rompes. Il n'y a homme fi couard qui « n'ayme mieux tomber une fois, que de demeurer toujours en-

a *Ou une vie tranquille, ou une mort heureufe. Il eft beau de mourir lorfque la vie eft à charge. Il vaut mieux ceffer de vivre que de vivre dans la mifere.*

1 Cenfeo aut ex vitâ iftâ tibi, aut è vitâ exeundum. Sed illud idem exiftimo, leni eundum viâ, ut quod malè implicuifti, folvas potiùs quàm abrumpas, dummodò fi alia folvendi ratio non erit, vel abrumpas. Nemo tàm timidus eft, ut malit femper pendere quàm femel cadere. *Epift.* 22.

bransle ». J'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse Stoïque : mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escrit à ce propos, choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est-ce que je pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gens, mais avec la moderation Chrestienne. Sainct Hilaire Evesque de Poitiers, ce fameux ennemy de l'heresie Arrienne, estant en Syrie fut adverty qu'Abra sa fille unique, qu'il avoit laissée pardeça avec sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparens Seigneurs du pays, comme fille tres-bien nourrie, belle, riche, & en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous voyons) qu'elle ostast son affection de tous ces plaisirs & advantages qu'on luy presentoit : qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand & plus digne, d'un mary de bien autre pouvoir & magnificence, qui luy feroit presens de robes & de joyaux, de prix inestimable. Son dessein estoit de luy faire perdre l'appetit & l'usage des plaisirs mondains, pour la joindre toute à Dieu : Mais à cela, le plus court & plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres, & oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, & de l'appeller à soy, comme il advint : car bien-tost aprés son retour, elle luy mourut, dequoy il montra une singuliere joye. Cettuy-cy semble encherir sur les autres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, & puis que c'est à l'endroit de sa fille unique. Mais je ne veux obmettre le bout de cette histoire, encore qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de Sainct Hilaire ayant entendu par luy, comme la mort de leur fille s'estoit conduite par son dessein & volonté, & combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogée de ce monde, que d'y estre, print une si vive apprehension de la beatitude eternelle & celeste, qu'elle solicita son mary avec extreme instance, d'en faire autant pour elle. Et Dieu à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy, bien-tost aprés, ce fut une mort embrassée avec singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII.

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.

L'Inconstance du bransle divers de la fortune, fait qu'elle nous doive presenter toute espece de visages. Y a-il action de justice plus expresse que celle-cy? Le Duc de Valentinois ayant resolu [1] d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, chez qui le Pape Alexandre sixiesme son pere, & luy alloyent souper au Vatican: envoya devant, quelque bouteille de vin empoisonné, & commanda au Sommelier qu'il la gardast bien soigneusement: le Pape y estant arrivé avant le fils, & ayant demandé à boire, ce Sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au Pape, & le Duc mesme y arrivant sur le point de la collation, & se fiant qu'on n'auroit pas touché a sa bouteille, en prit à son tour; en maniere que le Pere en mourut soudain, & le fils aprés avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reservé à un'autre pire fortune.

La Fortune suit quelquefois le train de la Raison.

Quelquefois il semble à point nommé qu'elle se joue à nous: Le Seigneur d'Estrée, lors guidon de Monsieur de Vandosme, & le Seigneur de Liques, Lieutenant de la compagnie du Duc d'Ascot, estans tous deux serviteurs de la sœur du Sieur de Foungueselles, quoy que de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere) le Sieur de Licques l'emporta: mais le mesme jour des nopces, & qui pis est, avant le coucher, le marié ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prés de S. Omer, où le sieur d'Estrée se trouvant le plus fort, le feit son prisonnier: & pour faire valoir son advantage, encore falut-il que la Damoiselle,

Quelquefois la Fortune paroit se jouer de nous.

[a] *Conjugis antè coacta novi dimittere collum,*
Quàm veniens una atque altera rursus hyems

1 En 1503. *Historia di* Francesco Guicciardini: L. vi. p. 267. *In Vinegia*, appresso Gabriel Giolito, an 1568.

a Contrainte de renonçer aux embrassemens

Noctibus in longis avidum saturasset amorem,

lui fist elle-mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier : comme il fit, la Noblesse Françoise ne refusant jamais rien aux Dames. Semble-il pas que ce soit un sort artiste ? Constantin fils d'Helene fonda l'Empire de Constantinople : & tant de siecles aprés, Constantin fils d'Helene le finit. Quelquefois il luy plaist [2] envier sur nos miracles : Nous tenons que le Roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles churent d'elles-mesmes par faveur divine : Et Bouchet emprunte de quelqu'autheur, que le Roy Robert assiegeant une ville, & s'estant desrobé du siege, pour aller à Orleans solemnizer la feste Sainct Aignan, comme il estoit en devotion, sur certain point de la Messe, les murailles de la ville assiegée s'en allerent sans aucun effort en ruine. Elle fit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le Capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne, & ayant faict mettre la mine sous un grand pan de mur, & le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutes-fois tout empenné, si droit dans son fondement, que les assiegez n'en [3] vausirent pas moins.

La Fortune fait quelquefois la Medecine.

Quelquefois elle fait la medecine. Jason Phereus estant abandonné des medecins, pour une apostume, qu'il avoit dans la poitrine, ayant envie de s'en défaire, au moins par la mort, se jetta en une bataille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il fut blessé à travers le corps, si à point, [4] que son apostume en creva, & guerit.

Quelquefois elle est superieure à l'Art.

Surpassa-elle pas le peintre *Protogenes* en la science de son art ? Cettuy-cy ayant parfaict l'image d'un chien las, & recreu à son contentement en toutes les autres parties, mais ne pouvant representer

de son nouvel Epoux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hyvers eussent rassasié l'avidité de leur amour. *Catul* ad Manl. *vs.* 81. *&c.*

2 Rencherir ou *renvier*.------*Renvier* venu d'*envier* lui a succedé, & est presentement en usage.

3 Ou *valurent*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

4 *Plin.* Nat. Hist. L. vii. c. 50. *Pheraus Jason deploratus à Medicis vomica morbo, cùm mortem in acie quæreret, vulnerato pectore medicinam invenit ex hoste.* Valere Maxime qui a parlé de cet accident, L. i. c. 8. *in Externis :* §. 6. represente la chose d'une maniere encore plus merveilleuse : car il dit que ce fut d'un assassin que Jason reçut cet important service. *Nam cùm inter insidias*, dit-il, *gladio Jasonem percussisset, vomicam quæ à nullo Medicorum sanari potuerat, ita rupit, ut hominem pestifero malo liberaret.* Seneque attribuë cet accident à la même cause. *Tuber quidam Tyranni*, dit-il, *gladio divisit, qui ad eum occidendum venerat : ----rem, quam medicorum manus reformidaverat, nocendo sanavit.* De Benef. L. ii. c. 19.

à son

à ſon gré l'eſcume & la bave, [5] deſpité contre ſa beſoigne, prit ſon eſponge, & comme elle eſtoit abreuvée de diverſes peintures, la jetta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroit de la bouche du chien : [6] & y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu attaindre.

Elle corrige quelquefois nos conſeils.

N'adreſſe-elle pas quelquefois nos conſeils, & les corrige? *Iſabel* Royne d'Angleterre, ayant à repaſſer de Zelande [7] en ſon Royaume, avec une armée, en faveur de ſon fils contre ſon mary, [8] eſtoit perduë, ſi elle fuſt arrivée au port qu'elle avoit projetté, y eſtant attenduë par ſes ennemis : mais la fortune la jetta contre ſon vouloir ailleurs, où elle print terre en toute ſeureté. Et cet ancien qui ruant la pierre à un chien, en aſſena & tua ſa maraſtre, eut-il pas raiſon de prononcer ce vers,

Ταὐτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται;

[9] *La fortune a meilleur advis que nous.*

Elle ſurpaſſe les reglemens de l'humaine prudence.

[10] Icetes avoit prattiqué deux ſoldats, pour tuer Timoleon, ſejournant à Adrane en la Sicile. Ils prindrent heure, ſur le point qu'il feroit quelque ſacrifice : & ſe meſlans parmy la multitude, comme ils ſe guignoyent l'un l'autre, que l'occaſion eſtoit propre à leur beſoigne : voicy un tiers, qui d'un grand coup d'eſpée, en aſſene l'un par la teſte, & le ruë mort par terre, & s'enfuit. Le compagnon ſe tenant pour deſcouvert & perdu, recourut à l'autel, requerant franchiſe, avec promeſſe de dire toute la verité. Ainſi qu'il faiſoit le conte de la conjuration, voicy le tiers qui avoit eſté attrapé, lequel comme meurtrier, le peuple pouſſe & ſaboule au travers la preſſe, vers Timoleon, & les plus apparents de l'aſſemblée. Là il crie mercy : & dit avoir juſtement tué l'aſſaſſin de ſon pere : verifiant ſur le champ, par des teſmoins que ſon bon ſort luy fournit, tout à propos, qu'en la ville des Leontins ſon pere, de vray, avoit eſté tué par celuy ſur lequel il s'eſtoit vengé. On luy ordonna dix mines Attiques, pour avoir eu cet heur, prenant raiſon de la mort de ſon pere,

5 *Plin.* Nat. Hiſt. L. xxxv. c. 10.

6 Fecitque in picturâ Fortuna naturam. *Plin.* ibid.

7 En 1326.

8 *Froiſſart :* Vol. 1. c. 10.

9 Ici Montagne traduit exactement le Vers Grec qu'il vient de citer.

10 Sicilien, né à Syracuſe, qui vouloit opprimer la liberté de ſa Patrie, dont *Timoleon* étoit le défenſeur. Plutarque dans la *vie de Timoleon:* ch. 7.

de retirer de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement, les regles de l'humaine prudence.

Deux Proscripts, Pere & Fils, meurent ensemble par une faveur particuliere de la fortune.

Pour la fin : En ce faict icy, se descouvre-il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté & pieté singuliere ? [11] Ignatius Pere & fils, proscripts par les Triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office, de rendre leurs vies, entre les mains l'un de l'autre, & en frustrer la cruauté des Tyrans : ils se coururent sus, l'espée au poing : elle en dressa les pointes, & en fit deux coups esgallement mortels : & donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent justement la force de retirer encore des playes leurs bras sanglants & armés, pour s'entr'embrasser en cet estat, d'une si forte estrainte, que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissans les corps tousjours pris en ce noble neud ; & les playes jointes, humans amoureusement le sang & les restes de la vie, l'un de l'autre.

CHAPITRE XXXIV.

D'un defaut de nos polices.

Combien il seroit utile au Public qu'il y eût un certain Lieu determiné où l'on pût être informé du moyen d'avoir certaines choses.

FEu mon Pere, homme pour n'estre aydé que de l'experience & du naturel, d'un jugement bien net, m'a dict autrefois, qu'il avoit desiré mettre en train, qu'il y eust és Villes certain lieu designé, auquel ceux qui auroient besoin de quelque chose, se peussent rendre, & faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect : comme, je cherche à vendre des perles : je cherche des perles à vendre : tel veut compagnie pour aller à Paris : tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité, tel d'un maistre : tel demande un ouvrier : qui cecy, qui cela, chacun selon son besoing. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir, apporteroit non legere commodité au commerce publique : Car à tous coups, il y a des conditions, qui s'entrecherchent, & pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

Mort miserable de Li-

J'entens avec une grande honte de notre siecle, qu'à nostre veuë,

11 *Appian Alexand.* De Bellis Civilibus : L. iv. p. 969.

deux tres-excellens personnages en sçavoir, sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger : Lilius Gregorius Giraldus en Italie, & Sebastianus Castalio en Allemagne : Et croy qu'il y a mil'hommes qui les eussent appellez avec tres-advantageuses conditions, ou secourus où ils estoient s'ils l'eussent sçeu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que je ne sçache tel homme, qui souhaitteroit de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main, se peussent employer tant qu'il plaira à la fortune qu'il en jouisse, à mettre à l'abry de la necessité, les personnages rares & remarquables en quelque espece de valeur, que le mal-heur combat quelquefois jusques à l'extremité : & qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faute de bon discours, s'ils n'estoyent contens.

liusGiraldus, & de Castalio.

En la police œconomique mon Pere avoit cet ordre, que je sçay louer, mais nullement ensuivre. C'est qu'outre le registre des negoces du mesnage, où se logent les menus comptes, payements, marchés, qui ne requierent la main du Notaire, lequel registre, un Receveur a en charge : il ordonnoit à celuy de ses gens, qui luy servoit à escrire, un papier journal, à inserer toutes les survenances de quelque remarque, & jour par jour les memoires de l'histoire de sa maison : tres-plaisante à veoir, quand le temps commence à en effacer la souvenance, & tres-à propos pour nous oster souvent de peine : Quand fut entamée telle besoigne, quand achevée : [1] quels trains y ont passé, combien arresté : nos voyages, nos absences, mariages, morts : la reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles : changement des serviteurs principaux : telles matieres. Usage ancien, que je trouve bon à rafraichir, chacun [2] en sa chacuniere : & me trouve un sot d'y avoir failly.

Reglement très-louable, observé par le Pere de Montagne.

1 *Quelles personnes sont venuës chez lui, avec quels équipages, & combien de temps elles y ont resté.* Si c'est là, comme je croi, le sens de ces mots, *Quels trains y ont passé, combien arresté*, il ne faut pas chercher la pensée de Montagne dans la Version Angloise, où le Traducteur a mis, *What Courses were debated on, what concluded*, ce qui paroit fort obscur en soy-même, pour ne pas dire absolument inexplicable.

2 *En sa chacuniere*, c'est à dire, chez-soy. *Ainsi chacun s'en va à sa chacuniere*, dit Rabelais, L. ii. c. 14.

CHAPITRE XXXV.

De l'usage de se vestir.

Sur quoi est fondée la coutume de certaines Nations d'aller tout nud.

OU que je vueille donner, il me faut forcer quelque barriere de la Coustume, tant ell'a soigneusement bridé toutes nos avenues. Je devisois en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernierement trouvées, est une façon forcée par la chaude temperature de l'air, comme nous disons des Indiens, & des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gens d'entendement, d'autant que tout ce qui est sous le ciel, comme dit la sainćte Parole, est subjećt à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il faut distinguer les loix naturelles des controuvées, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peut avoir rien de contrefaićt. Or tout estant exaćtement fourny ailleurs de filet & d'éguille, pour maintenir son estre, il est mécreable, que nous soyons seuls produits en estat deffećtueux & indigent, & en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estranger. Ainsi je tiens que comme les plantes, arbres, animaux & tout ce qui vit, se treuve naturellement equippé de suffisante couverture, pour se deffendre de l'injure du temps,

> [a] *Proptereáque ferè res omnes, aut corio sunt,*
> *Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tećtæ,*

aussi estions-nous : mais comme ceux qui esteignent par artificielle lumiere celle du jour, nous avons esteint nos propres moyens, par les moyens empruntez. Et est aisé à voir que c'est la coustume qui nous fait impossible ce qui ne l'est pas : Car de ces nations qui n'ont aucune cognoissance de vestemens, il s'en trouve d'assises environ sous mesme ciel que le nostre, & sous bien plus rude ciel que le nostre. Et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousjours descouverte : les yeux, la bouche, le nez, les oreilles : à

a C'est pourquoi presque tout est couvert ou de cuir, ou de poil, ou d'écorce, ou d'écaille, ou de coque. *Lucret.* L. iv. *vs.* 933, 934.

nos [1] contadins, comme à nos ayeulx, la partie pectorale & le ventre. Si nous fussions nez [2] avec condition de cotillons & de [3] greguesques, il ne faut faire doute, que nature n'eust armé d'une peau plus espoisse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts & plante des pieds. Pourquoy semble-il difficile à croire ? Entre ma façon d'estre vestu, & celle du paysan de mon pays, je trouve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon, à celle d'un homme, qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, & en Turquie surtout, vont nuds par devotion ? Je ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat que tel qui se tient ammitonné dans les martes jusques aux oreilles, comme il pouvoit avoir patience : *Et vous, monsieur*, respondit-il, *vous avez bien la face descouverte : or moy je suis tout face.* Les Italiens content du fol du Duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu, il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luymesme : *Suivez*, dit-il, *ma recepte de charger sur vous tous vos accoustrements, comme je fay les miens, vous n'en souffrirez non plus que moy.* Le Roy Massinissa jusques à l'extreme vieillesse, [4] ne put estre induit à aller la teste couverte par froid, orage, & pluye qu'il fist, ce qu'on dit aussi de l'Empereur Severus. Aux batailles données entre les Egyptiens & les Perses, Herodote dit avoir esté remarqué & par d'autres, & par luy, [5] que de ceux qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Egyptiens qu'aux Perses : à raison que ceux-cy portent tousjours leurs testes couvertes de beguins, & puis de turbans : ceux là rases dés l'enfance & descouvertes. Et le Roy Agesilaus observa jusques à sa decrepitude, de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cesar, dit Suetone, [6] marchoit toujours devant sa troupe, & le plus souvent à pied, la teste

1 Contadin, *paysan*, de l'Italien *contadino* qui signifie la même chose.

2 *Avec un besoin absolu de porter des juppes, & des culotes*, &c.

3 *Greguesques*, sorte de culote, du mot *gregues* qui signifie la même chose, & que Menage fait venir de *Græca* comme qui diroit *Culote à la Greque*.

4 *Cic.* De Senectute, c. 10.

5 *Lib.* iii. p. 186. 187.

6 In agmine nonnunquam equo, sæpiùs pedibus anteibat, capite detecto, seu sol, seu imber esset. *Sueton.* J. Cæsar. §. lviii.

descouverte, soit qu'il fist Soleil, ou qu'il pleust, & autant en dit-on de Hannibal,

b *Tum vertice nudo*
Excipere insanos imbres, cœlique ruinam.

Tous les habitans du Pegu vont les piés nuds en tout temps.

Un Venitien, qui s'y est tenu long temps, & qui ne fait que d'en venir, escrit qu'au Royaume du *Pegu*, les autres parties du corps vestues, les hommes & les femmes vont tousjours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds & à la teste autre couverture, que celle que nature y a mise. Celuy [7] que les Polonnois ont choisi pour leur Roy, aprés le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands Princes de nostre siecle, ne porte jamais gands, ny ne change pour hyver & temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme je ne puis souffrir d'aller deboutonné & destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro tient, que quand on ordonna que nous tinsions la teste descouverte, [8] en presence des Dieux ou du Magistrat, on le fit plus pour nostre santé, & nous fermir contre les injures du temps, que pour compte de la reverence. Et puis que nous sommes sur le froid, & François accoustumez à nous biguarrer, (non pas moy, car je ne m'habille guiere que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere,) adjoustons d'une autre piece, que le Capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelées si aspres, [9] que le vin de la munition se coupoit à coups de hache & de coignée, se debitoit aux soldats par poids, & qu'ils l'emportoient dans des paniers : & Ovide,

b Qui tête nuë s'exposoit à la pluye & aux plus violens orages. *Silius Italicus*, L. i. *vs.* 250, 251.

7 *Sigismond Bathory*. Et c'est à luy, si je ne me trompe, & non pas à *Henry* III. qu'il faut rapporter ces paroles, *qui est à la verité l'un des plus grands Princes de nostre siecle*. Je me crois obligé de faire cette remarque pour justifier Montagne que j'ai ouï blâmer en conversation, d'avoir flatté lâchement Henry III. car ce reproche ne paroît pas fort bien fondé, si l'on ne peut l'autoriser que sur ce que Montagne nous dit ici, où, à mon avis, il n'est coupable tout au plus que d'une petite irregularité Grammaticale.

8 *Capita aperiri aspectu Magistratuum, non venerationis causâ jussere, sed (ut* Varro *autor est) valetudinis, quoniam firmiora consuetudine ea fierent*. Plin. *Nat. Hist.* L. xxviii. c. 6.

9 Philippe de Comines parlant d'un pareil froid arrivé de son temps (en 1469.) dans le Pays de Liege, dit expressement que *par trois jours fut departi le vin (qu'on donnoit chez le Duc pour les gens de bien qui en demandoient) à coups de coignée, car il étoit gelé dedans les pippes, & falloit rompre le glaçon (qui estoit entier) & en faire des pieces, que les gens mettoient en un chapeau, ou en un Pannier, ainsi qu'ils vouloient*. L. ii. c. 14.

c *Nudáque consistunt formam servantia testæ*
Vina, nec hausta meri, sed data frusta bibunt.

Les gelées sont si aspres en l'embouchеure des Palus Mæotides, qu'en la mesme place où le Lieutenant de Mithridates avoit livré bataille aux ennemis à pied sec, & les y avoit desfaicts, l'esté venu, il y gaigna contre-eux encore une bataille navalle.

Gelées fort aspres près des Palus Méotides.

Les Romains souffrirent grand desadvantage au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois prés de Plaisance, [10] de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé, & les membres contraints de froid: là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost, pour eschaufer ses soldats: & distribuer de l'huyle par les bandes, afin que s'oignants, ils rendissent leurs nerfs plus souples & desgourdis, & encroustassent les pores contre les coups de l'air & du vent gelé, qui couroit lors.

La retraitte des Grecs, de Babylone en leurs pays, est fameuse des difficultez & mesaises, qu'ils eurent à surmonter. Cette-cy en fut, [11] qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du pays & des chemins: & en estants assiegés tout court, furent un jour & une nuict, sans boire & sans manger, la plus part de leurs bestes mortes: d'entre eux plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil, & lueur de la neige: plusieurs estropiés par les extremitez: plusieurs roides transis & immobiles de froid, ayants encore le sens entier.

Ravages horribles de Neiges sur les Montagnes d'Armenie.

Alexandre veit une nation en laquelle on enterre les arbres fruitiers en hyver pour les defendre de la gelée: & nous en pouvons aussi voir.

Arbres fruitiers enterrez en hyver.

Sur le subject de vestir, le Roy de la Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustremens, jamais ne les reiteroit, employant sa [12] desferre à ses continuelles liberalitez & recompenses: comme aussi

Le Roy de Mexique combien de fois changeoit d'habit par jour.

c Le Vin glacé qu'on tire du tonneau, en retient la forme, de sorte qu'on ne boit pas le vin liquide, mais distribué en morceaux. *Ovid.* Trist. L. iii. Eleg. 10. *vs.* 23, 24.

10 *Tit. Liv.* L. xxi. c. 54, 55.

11 De Cyri Expeditione *Hist.* L. iv. c. 5.

12 Je trouve *desferre* dans toutes les plus anciennes Editions. C'est un vieux mot qui designe en général *les hardes, les habits qu'on ne veut plus porter*. J'ai ouï dire à des Femmes de chambre, qu'elles s'étoient engagées au service d'une Dame à tant par an, à condition qu'elles auroient sa *dépouille*, c'est à dire, ses hardes quand elle les quitteroit pour ne s'en plus servir. Si ce mot est bon dans ce cas-là, il exprime exactement ce que Montagne entend ici par le mot de *desferre*, que *Cotgrave* explique ainsi dans son Dictionaire François & Anglois.

ny pot, ny plat, ny utensile de sa cuisine, & de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

CHAPITRE XXXVI.

Du jeune Caton.

JE n'ay point cette erreur commune, de juger d'un autre selon que je suis. J'en croy aisément des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, je n'y oblige pas le monde, comme chascun fait, & croy & conçoy mille contraires façons de vie : & au rebours du commun, reçoy plus facilement la difference, que la ressemblance en nous. Je descharge tant qu'on veut, un autre estre, de mes conditions & principes : & le considere simplement en luy-mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modelle. Pour n'estre continent, je ne laisse d'advouer sincerement la continence des Feuillans & des Capuchins, & de bien trouver l'air de leur train. Je m'insinue par imagination fort bien en leur place : & les ayme & les honore d'autant plus, qu'ils sont autres que moy. Je desire singulierement, qu'on nous juge chascun à part soy : & qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aucunement les opinions que je dois avoir de la force & vigueur de ceux qui le meritent. [a] *Sunt, qui nihil suadent, quàm quod se imitari posse confidunt.* Rampant au limon de la terre, je ne laisse pas de remarquer jusques dans les nuës la hauteur inimitable d'aucunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le jugement reglé, si les effects ne le peuvent estre, & maintenir au moins cette maistresse partie, exempte de corruption. C'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les jambes me faillent. Ce siecle, auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé,

a *Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croyent pouvoir imiter eux-mêmes.* Ciceron a dit dans un Livre intitulé *Orator ad Brutum*, c. 7. *Nunc tantum quisque laudat quantum se posse sperat imitari* : « On ne louë aujourd'hui que ce « qu'on espere pouvoir imiter. » Apparemment, c'est à ce passage que Montagne fait allusion ici : Mais je ne sai pourquoi il a mis *suadent*, au lieu de *laudant*.

que je ne dis pas l'execution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire: & semble que ce ne soit autre chose qu'un jargon de College.

[b] *Virtutem verba putant, ut*
Lucum ligna:

[c] *quam vereri deberent, etiam si percipere non possent.* C'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'oreille, pour parement.

Motifs vicieux détruisent l'essence de la Vertu.

Il ne se recoignoist plus d'action vertueuse: celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence: car le profit, la gloire, la crainte, l'accoutumance, & autres telles causes estrangeres nous acheminent à les produire. La justice, la vaillance, la debonnaireté, que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommées, pour la consideration d'autruy, & du visage qu'elles portent en public: mais chez l'ouvrier, ce n'est aucunement vertu: il y a une autre fin proposée, autre cause mouvante. Or la Vertu n'advoue rien, que ce qui se faict par elle, & pour elle seule.

Pourquoi les Spartiates refuserent le prix de la valeur à celui qui s'estoit le plus signalé dans une Bataille.

En cette grande bataille de [1] Potidée, que les Grecs sous Pausanias gaignerent contre Mardonius, & les Perses: les victorieux suivant leur coustume, venants à partir entre eux la gloire de l'exploit, attribuerent à la nation Spartiate la précellence de valeur en ce combat. Les Spartiates excellents juges de la vertu, quand ils vindrent à decider, à quel particulier de leur nation devoit demeurer l'honneur d'avoir le mieux faict en cette journée, [2] trouverent qu'Aristodemus s'estoit le plus courageusement hazardé: mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parce que sa vertu avoit esté incitée du desir de se purger du reproche, qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles: & d'un appetir de mourir courageusement, pour garantir sa honte passée.

Bien des gens s'exer-

Nos jugemens sont encores malades, & suivent la depravation de.

b Ils croyent que la Vertu n'est qu'un vain nom, comme ils s'imaginent qu'un Bocage consacré aux Dieux, ne differe en rien des Forêts ordinaires. *Horat*. L. 1. Epist. 6. *vs*. 31, 32.

c La Vertu, *dis-je*, qu'ils devroient respecter, quand bien ils ne pourroient pas l'acquerir. *Cic*. Tusc. Quæst. L. v. c. 2. Montagne *applique à la Vertu ce que Ciceron dit là de la Philosophie, & de ceux qui osent la blâmer.*

1 Montagne a mis ici par meprise *Potidée*, au lieu de *Platée*. Cornelius Nepos dans la Vie de Pausanias, c. 1. *Hujus illustrissimum est prælium apud Plateas.*

2 *Herodot*. L. ix. p. 614, 615.

cent l'Esprit à ravaler les plus belles actions des Anciens.

nos mœurs. Je vois la plusprart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles & genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, & leur controuvant des occasions & des causes vaines: Grande subtilité! Qu'on me donne l'action la plus excellente & pure, je m'en vois y fournir vraysemblablement cinquante vitieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté: ils ne font pas tant malitieusement, que lourdement & grossierement, les ingenieux, [3] à tout leur mesdisance.

Montagne fait tout le contraire: & pourquoi.

La mesme peine, qu'on prent à detracter de ces grands Noms, & la mesme licence, je la prendroye volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les hausser. Ces rares figures, & triées pour l'exemple du monde, par le consentement des sages, je ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation & favorable circonstance. Et il faut croire, que les efforts de nostre invention sont loing au dessous de leur merite. C'est l'office des gens de bien, de peindre la Vertu la plus belle qui se puisse. Et ne messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceux-cy font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portée, dequoy je viens de parler: ou comme je pense plustost, pour n'avoir pas la veuë assez forte & assez nette, ny dressée à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve: Comme Plutarque dit, que de son temps, aucuns attribuoient la cause de la mort du jeune Caton, à la crainte qu'il avoit eu de Cesar: dequoy il se picque avecques raison: Et peut-on juger par-là, combien il se fust encore plus offensé de ceux qui l'ont attribuée à l'ambition. Sottes gens. Il eust bien faict une belle action, genereuse & juste plustost avec ignominie, que pour la gloire. Ce personnage-là fut veritablement un patron, que nature choisit, pour montrer jusques où l'humaine vertu & fermeté pouvoit atteindre.

Divers jugemens sur la mort du jeune Caton.

Beaux traits de cinq Poetes à la louange de Caton,

Mais je ne suis pas icy à mesmes pour traicter ce riche argument. Je veux seulement faire luiter ensemble, les traicts de cinq poëtes Latins, sur la louange de Caton, & pour l'interest de Caton: &

[3] *Avec leur medisance.*

par incident, pour le leur aussi. Or devra l'enfant bien nourry, trouver au prix des autres, les deux premiers trainants: le troisiesme, plus verd: mais qui s'est abattu par l'extravagance de sa force. Il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encore, pour arriver au quatriesme, sur le point duquel il joindra ses mains par admiration. Au dernier, premier de quelque espace: mais laquelle espace, il jurera ne pouvoir estre remplie par nul Esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

Con. ap. Mon.

[4] Voicy merveilles: Nous avons bien plus de Poëtes, que de juges & interpretes de poësie. Il est plus aisé de la faire, que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peut juger par les preceptes & par art. Mais la bonne, la supreme, la divine, est au dessus des regles & de la raison. Quiconque en discerne la beauté, d'une veuë ferme & rassise, il ne la void pas: non plus que la splendeur d'un esclair. Elle ne pratique point nostre jugement: elle le ravit & ravage. La fureur, qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer, [5] fiert encores un tiers, à la luy ouyr traitter & reciter. Comme l'Aimant attire non seulement une aiguille, mais infond encores en icelle, sa faculté d'en attirer d'autres: & il se void plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacrée des Muses ayant premierement agité le poëte à la cholere, au deuil, à la hayne, & hors de soy, où elles veulent, frappe encore par le poëte, l'acteur; & par l'acteur, consecutivement tout un peuple. C'est l'enfileure de nos aiguilles, suspenduës l'une de l'autre.

L'excellente Poësie est au dessus des Regles.

Dés ma premiere enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer & transporter. Mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié, par diversité de formes, non tant plus hautes & plus basses (car c'estoient tousjours des plus hautes en chasque espece) comme differentes en couleur. Premierement, une fluidité gaye & ingenieuse: depuis une subtilité aiguë & relevée: enfin, une force meure & constante. L'exemple le dira mieux: OVIDE, LUCAIN, VIRGILE. Mais voyla nos gens sur la carriere.

Quelle poësie plaisoit à Montagne.

4 *Une chose fort surprenante, c'est que nous avons, &c.*
5 *Frappe.*

[d] *Sit Cato dum vivit sanè vel Cæsare major,*

dit l'un :

[e] *& invictum devictâ morte Catonem,*

dit l'autre. Et l'autre, parlant des Guerres Civiles d'entre Cesar & Pompeius,

[f] *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Et le quatriesme sur les louanges de Cesar :

[g] *Et cuncta terrarum subacta,*
Præter atrocem animum Catonis.

Et le maistre du Chœur, apres avoir étalé les noms des plus grands Romains en peinture, finit en cette maniere :

[h] *his dantem jura Catonem.*



CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons & rions d'une mesme chose.

Mort des Vaincus pleurée par les Vainqueurs.

QUand nous rencontrons dans les histoires, [1] qu'Antigonus sçut tres-mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du Roy Pyrrhus son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy : & que l'ayant veuë il se print bien fort à pleurer : Et que le Duc René de Lorraine, plaignit aussi la mort du Duc Charles de Bourgogne, [2] qu'il venoit de deffaire, & en porta le deuil en son enterrement : Et [3] qu'en la bataille d'Auroy (que le Comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois sa partie, pour le Duché de Bretaigne) le victorieux rencontrant le corps de son ennemy trespassé : [4] en mena grand deuil, il ne faut pas s'escrier soudain,

d *Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que Cesar.* Martial. L. vi. Epigr. 32.

e *Et Caton indomtable ayant domté la Mort.* Manil. Astronomicon. L. iv. *vs.* 87.

f *Le vainqueur plut aux Dieux ; à Caton, le Vaincu.* Lucan. L. i. *vs.* 128.

g *Tout le Monde à ses piés, hormis le fier Caton.* Horat. L. ii. Od. 1. *vs.* 23, 24.

h *Avec Caton qui donne à tous la Loi.* Virg. *Æneid.* L. viii. *vs.* 670.

1 Plutarque dans la *Vie de Pyrrhus*, vers la fin.

2 Devant Nancy en 1477.

3 Donnée en 1364. sous le Regne de Charles V. Roi de France.

4 *Froissart*, Vol. I. ch. 228.

[a] E cosi aven che l'animo ciascuna
Sua passion sotto el contrario manto
Ricopre, con la vista hor' chiara, hor' bruna.

Quand on presenta à Cesar la teste de Pompeius, les histoires disent qu'il en destourna sa veuë, comme d'un vilain & mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entr'eux une si longue intelligence, & societé au maniement des affaires publiques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques & d'alliance, qu'il ne faut pas croire que cette contenance fust toute fausse & contrefaicte, comme estime cet autre:

[b] *tutùmque putavit*
Jàm bonus esse socer, lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitùsque expressit pectore læto.

Car bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque & fard, & qu'il puisse quelquefois estre vray,

[c] *Heredis fletus sub personâ risus est:*

si est-ce qu'au jugement de ces accidens, il faut considerer, comme nos ames se trouvent souvent agitées de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle-là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions; aussi en nostre ame, bien qu'il y ait divers mouvements qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage, que pour la volubilité & soupplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, & ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous voyons non seulement les enfans, qui vont tout naïfvement aprés la nature, pleurer & rire souvent de mesme chose: mais nul d'entre nous ne se peut vanter, quelque voyage qu'il fasse à son souhait, qu'encore au départir de sa famille, & de ses amis, il ne se sente frissonner le courage: & si les

L'homme est sujet à des passions opposées.

a C'est ainsi que l'Esprit couvre sa passion sous une apparence contraire, d'un œil tantôt gay, tantôt triste. *Petrarque*, fol. 25. de l'Edition de Gab. Giolito, an. 1545.

b Croyant alors, qu'il pouvoit, sans peril, faire le bon beau-pere, il versa des larmes forcées, & poussa des soupirs d'un cœur tout rempli de joye. *Lucan* L. ix. *vs.* 1037, &c.

c *Les pleurs d'un heritier sont des ris sous le masque.* Ex Publii Mimis apud *A.Gellium*: L. xvii. c. 14.

larmes ne luy en eſchappent tout à faict, au moins met-il le pied à l'eſtrié d'un viſage morne & contriſté. Et quelque gentille flamme qui eſchauffe le cœur des filles bien nées, encore les deſpend-on à force du col de leurs meres, pour les rendre à leur eſpoux : quoy que die ce bon compagnon,

[d] *Eſtne novis nuptis odio Venus, ánne parentum*
Fruſtrantur falſis gaudia lacrymulis,
Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me Divi, vera gemunt, juverint.

Ainſi il n'eſt pas eſtrange de plaindre celuy-là mort, qu'on ne voudroit aucunement eſtre en vie. Quand je tance avec mon valet, je tance du meilleur courage que j'aye : ce ſont vrayes & non feintes imprecations : mais cette fumée paſſée, qu'il ayt beſoing de moy, je luy bien-feray volontiers, je tourne à l'inſtant le fueillet. Quand je l'appelle un badin, un veau, je n'entreprens pas de luy coudre à jamais ces titres : ny ne penſe me deſdire, pour le nommer honneſte homme tantoſt apres. Nulle qualité nous embraſſe purement & univerſellement. Si ce n'eſtoit la contenance d'un fol, de parler ſeul, il n'eſt jour ny heure à peine, en laquelle on ne m'ouiſt gronder en moy-meſme, & contre moy, Bren du fat : & ſi n'enten pas, que ce ſoit ma definition. Qui pour me voir une mine tantoſt froide, tantoſt amoureuſe envers ma femme, eſtime que l'une ou l'autre ſoit feinte, il eſt un ſot. Neron prenant congé de ſa mere, qu'il envoyoit noyer, ſentit toutefois l'émotion de cet adieu maternel : & en euſt horreur & pitié. On dit que la lumiere du Soleil n'eſt pas d'une piece continuë : mais qu'il nous élance ſi dru ſans ceſſe nouveaux rayons les uns ſur les autres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entre-deux.

[e] *Largus enim liquidi fons luminis ætherius ſol*
Inrigat aſſiduè cœlum candore recenti,
Suppeditátque novo confeſtim lumine lumen:

d Venus eſt-elle odieuſe aux nouvelles mariées, ou ſe jouent-elles de leurs Parens par de feintes larmes qu'elles verſent en abondance à l'entrée de la Chambre Nuptiale ; Que je meure ſi ces larmes ſont ſinceres. *Catull.* De Comâ Berenices. *Carm.* lxiv. *vſ.* 15, &c.

e Car le Soleil, ſource feconde de lumiere, ne ceſſe jamais d'arroſer le Ciel d'une recente lueur, faiſant inceſſamment ſucceder à la lumiere une nouvelle lumiere. *Lucret.* L. v. *vſ.* 282, *&c.*

ainsi eslance nostre ame ses pointes diversement & imperceptiblement.

Xerxes transporté de joye, & abbattu de tristesse à la vuë de ses Troupes immenses.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, & le tança de la mutation soudaine de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesurée de ses forces, au passage de l'Hellespont, pour l'entreprise de la Grece. Il luy [5] prit premierément un tressaillement d'aise, à voir tant de milliers d'hommes à son service, & le tesmoigna par l'alleggresse & feste de son visage : & tout soudain en mesme instant, sa pensée luy suggerant, comme tant de vies avoient à defaillir au plus loing, dans un siecle, il refroigna son front, & s'attrista jusques aux larmes.

L'Ame ne regarde pas les choses d'un même œil, & d'un même biais.

Nous avons poursuivy avec resoluë volonté la vengeance d'une injure, & ressenty un singulier contentement de la victoire ; nous en pleurons pourtant : ce n'est pas de cela que nous pleurons : il n'y a rien de changé ; mais nostre ame regarde la chose d'un autre œil, & se la represente par un autre visage : car chasque chose a plusieurs biais & plusieurs lustres. La parenté, les anciennes accointances & amitiez, saisissent nostre imagination, & la passionnent pour l'heure, selon leur condition ; mais le contour en est si brusque, qu'il nous eschappe.

> f *Nil adeò fieri celeri ratione videtur,*
> *Quàm si mens fieri proponit & inchoat ipsa.*
> *Ociùs ergo animus quàm res se perciet ulla,*
> *Ante oculos quarum in promptu natura videtur.*

Et à cette cause, voulans de toute cette suitte [6] continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure & genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa Patrie, il ne pleure pas le Tyran, mais il pleure son frere. L'une partie de son devoir est jouée, laissons-luy en jouër l'autre.

5 *Herodot.* L. vii. p. 456, 457.

f Rien ne se fait si promptement que ce que notre Esprit conçoit & projette. Il se meut donc soy-même avec plus de rapidité qu'aucune autre chose que nous connoissions. *Lucret.* L. iii. *vs.* 183, &c.

6 *Faire un ouvrage complet & tout d'une piece.*

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

LAissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'active : Et quant à ce beau mot, dequoy se couvre l'ambition & l'avarice, *Que nous ne sommes par naiz pour nostre particulier, ains pour le public*, rapportons-nous-en hardiment à ceux qui sont en la danse ; & qu'ils se battent la conscience, si au contraire, les estats, les charges, & cette tracasserie du monde, ne se recherche plustost, pour tirer du public son profit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y pousse en nostre siecle, montrent bien que la fin n'en vaut gueres. Respondons à l'Ambition que c'est elle-mesme qui nous donne goust de la solitude. Car que fuit-elle tant que la societé ? que cherche-elle tant que ses coudées franches ? Il y a dequoy bien & mal faire par tout. Toutesfois si le mot de Bias est vray, que la pire part c'est la plus grande, ou ce que dit l'Ecclesiastique, que de mille il n'en est pas un bon :

> [a] *Rari quippe boni : numero vix sunt totidem, quot*
> *Thebarum Portæ, vel divitis Ostia Nili :*

la contagion est tres-dangereuse en la presse.

Societé des Mechants, funeste.

Il faut [1] ou imiter les vitieux, ou les haïr : Tous les deux sont dangereux ; & de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup, & d'en haïr beaucoup, parce qu'ils sont dissemblables. Et les marchands, qui vont en mer, ont raison de regarder, que ceux qui se mettent en mesme vaisseau, ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschans : estimants telle societé infortunée. Parquoy Bias plaisamment, à ceux qui passoient avec luy le danger d'une grande tourmente, & appel-

a Car les gens de bien sont fort rares : à peine y en a-t-il autant que Thebes a de Portes, ou le Nil d'embouchures. *Juvenal*. Sat. xiii. *vs.* 26, 27.

1 Ces reflexions sont fidellement traduites de Seneque, dont voici les propres termes : *Necesse est aut imiteris, aut oderis. Utrumque autem devitandum est : ne vel similis malis fias, quia multi sunt ; neve inimicus multis, quia dissimiles sunt*. Epist. vii.

loient

loient le secours des Dieux : [2] *Taisez vous*, feit-il, *qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avec moy.* Et d'un plus pressant exemple : Albuquerque Vice-roy en l'Inde, pour Emanuel Roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un jeune garçon pour cette seule fin, qu'en la societé de leur peril, son innocence luy servist de garant, & de recommandation envers la faveur divine, pour le mettre à bord. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire & seul, en la foule d'un palais : mais s'il est à choisir, il en fuira, dit-il, mesmes la veuë: Il portera s'il est besoing cela, mais s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfait des vices, s'il faut encores qu'il conteste avec ceux d'autruy. Charondas chastioit pour mauvais [3] ceux qui estoient convaincus de hanter mauvaise compagnie. Il n'est rien si dissociable & sociable que l'homme : l'un par son vice, l'autre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfait à celuy qui luy reprochoit sa conversation avec les meschants, en disant, [4] *que les medecins vivent bien entre les malades.* Car s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur, par la contagion, la veuë continuelle, & pratique des maladies.

Le but qu'on se propose dans la Solitude.

Or la fin, ce crois-je, en est tout'une, d'en vivre plus à loisir & à son aise. Mais on n'en cherche pas toujours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez. Il n'y a guere moins de tourment au gouvernement d'une Famille que d'un Estat entier. Où que l'ame soit empeschée, elle y est toute : Et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour nous estre deffaits de la Cour & du Marché, nous ne sommes pas deffaits des principaux tourmens de nostre vie.

b ——— *Ratio & prudentia curas,*
Non locus effusi latè maris arbiter aufert.

La Solitude ne nous dega-

L'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur & les concupiscen-

2 *Diogene-Laërce* dans la Vie de Bias : L. i. *Segm.* 86.
3 *Diodore de Sicile.* L. xii. c. 4.
4 Diog. Laërce dans la *Vie d'Antisthene.* Καὶ οἱ ἰατροὶ, φησὶ, μετὰ τῶν νοσούντων εἰσίν.

b C'est la raison & la prudence qui dissipent les Chagrins, & non le sejour dans un Lieu d'où la vuë s'étend fort loin sur la Mer. *Horat.* Epist. xi. L. i. *vs.* 25, 26.

ge point de nos Vices. ces ne nous abandonnent point pour changer de contrée,

c *Et post equitem sedet atra cura.*

Elles nous suivent souvent jusques dans les cloistres, & dans les escoles de Philosophie. Ny les desers, ny les rochers creusez, ny la haire, ny les jeusnes, ne nous en démeslent:

d *Hæret lateri lethalis arundo.*

On disoit à Socrates, que quelqu'un ne s'estoit aucunement amendé en son voyage: 5 *Je croy bien*, dit-il, *il s'estoit emporté avecques soy.*

e *Quid terras alio calentes*
Sole mutamus? Patriâ quis exul
Se quoque fugit?

Si on ne se descharge premierement & son ame, du faix qui la presse, le remuement la fera fouler davantage: comme en un navire, les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade de luy faire changer de place. Vous ensachez le mal en le remuant: comme les pals s'enfoncent plus avant, & s'affermissent en les branslant & secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple; ce n'est pas assez de changer de place, il se faut escarter des conditions populaires, qui sont en nous: il se faut sequestrer & r'avoir de soy.

f ——— *Rupi jam vincula, dicas,*
Nam luctata canis nodum arripit, attamen illa
Cùm fugit, à collo trahitur pars longa catenæ.

Nous emportons nos fers quant & nous. Ce n'est pas une entiere liberté: nous tournons encore la veuë vers ce que nous avons laissé: nous en avons la fantasie pleine.

g ——— *Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis*

c *Le Chagrin monte en croupe, & galoppe avec nous.* Horat. *Od.* 1. L. iii. *vs.* 40.

d *Le trait mortel au flanc est attaché.* Æneid. L. iv. *vs.* 73.

5 Socratem quærenti cuidam, quòd nihil sibi peregrinationes profuissent, respondisse ferunt: *Non immeritò hoc tibi evenit: tecum enim peregrinabaris.* Senec. *Epist.* 104.

e Pourquoi changer de climat? On n'échappe point à soy-même, en s'exilant de sa Patrie. *Horat.* L. ii. Od. 16. *vs.* 18, &c.

f « Il faudroit pouvoir dire, *J'ai rompu mes* « *fers.* Un chien à l'attache, après s'être bien « tourmenté s'échappe enfin, & prend la fui- « te: mais il traîne pourtant encore une bonne « partie de son lien ». *Perse*: Sat. v. *vs.* 158, &c.

g Si notre Ame n'est point reglée, à quels combats, à quels perils ne sommes-nous pas exposez malgré nous? De quels soucis rongeans l'Homme n'est-il pas déchiré lorsqu'il est en proye à ses passions? De quelles terreurs n'est-il point agité? Et dans quel goufre de misere n'est-il pas plongé par l'Orgueil, la

Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ, quantique perinde timores?
Quidve superbia, spurcities, petulantia, quantas
Efficiunt clades? quid luxus, desidiésque?

En quoi consiste la vraye solitude.

Nostre mal nous tient en l'ame: or elle ne se peut eschapper à elle-mesme:

[h] *In culpâ est animus, qui se non effugit unquam.*

Ainsi il la faut ramener & retirer en soy. C'est la vraye solitude, & qui se peut jouir au milieu des villes & des cours des Roys; mais elle se jouyt plus commodément à part. Or puisque nous entreprenons de vivre seuls, & de nous passer de compagnie, faisons que nostre contentement despende de nous: Desprenons-nous de toutes les liaisons qui nous attachent à autruy: Gaignons sur nous, de pouvoir à bon escient vivre seuls, & y vivre à nostr'aise.

Constance au milieu des malheurs.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville,[6] où il avoit perdu femme, enfans, & chevance; Demetrius Poliorcetes le voyant en une si grande ruine de sa Patrie, le visage non effrayé, luy demanda, s'il n'avoit pas eu du dommage; il respondit, *que non, & qu'il n'y avoit, Dieu mercy, rien perdu du sien.* C'est ce que le Philosophe Antisthenes disoit plaisamment,[7] Que l'homme se devoit pourvoir de munitions, qui flottassent sur l'eau, & peussent à nage avec luy eschapper du naufrage. Certes l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy-mesme. Quand la ville de Nole fut ruinée par les Barbares, Paulinus qui en estoit Evesque, y ayant tout perdu, & leur prisonnier, prioit ainsi Dieu:[8] « Seigneur, garde moy de sentir cette perte; « car tu sçais qu'ils n'ont encore rien touché de ce qui est à moy ». Les richesses qui le faisoyent riche, & les biens qui le faisoient bon,

Debauche, l'Insolence, le Luxe, & l'Oisiveté? *Lucret.* L. v. *vs.* 44----49.

h *Horat.* L. i. Epist. xiv. *vs.* 13. Je ne traduis point ce Passage, parce qu'il ne contient qu'une repetition en Latin de ce que Montagne vient de dire en François. Mais quoiqu'on ne découvre plus rien de nouveau dans la pensée d'Horace, on ne laisse pas de trouver dans son expression, un nouvel agrément qu'il seroit très-difficile de faire passer dans une *nouvelle traduction.*

6 Hic captâ patriâ, amissis liberis, amissâ uxore, cùm ex incendio publico solus, & tamen beatus exiret, interroganti Demetrio cui cognomen----Poliorcetes fuit, nunquid perdidisset: *Omnia*, inquit, *bona mea mecum sunt.* Senec. Epist. ix. *sub finem.*

7 *Diog. Laerce* dans la Vie d'Antisthene. L. vi. Segm. 6.

8 *Augustin.* de Civitate Dei, L. i. c. 10.

estoyent encore en leur entier.

Veritables Biens mettent l'homme au dessus des injures.

Voyla que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'injure : & de les cacher en lieu, où personne n'aille, & lequel ne puisse estre trahi que par nous-mesmes. Il faut avoir femmes, enfans, biens, & sur tout de la santé, qui peut, mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en despende. Il se faut reserver une arriereboutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté & principale retraicte & solitude. En cette-cy faut-il prendre nostre ordinaire entretien, de nous à nous-mesmes, & si privé, que nulle accointance ou communication de chose estrangere y trouve place : Discourir & y rire, comme sans femme, sans enfans, & sans biens, sans train, & sans valets : afin que quand l'occasion adviendra de leur perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soymesme ; elle se peut faire compagnie, elle a dequoy assaillir & dequoy deffendre, dequoy recevoir, & dequoy donner : ne craignons pas en cette solitude, nous croupir d'oisiveté ennuyeuse,

i *In solis sis tibi turba locis.*

Les hommes se passionent pour mille choses qui ne les concernent point.

La Vertu se contente de soy : sans discipline, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumées, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu vois grimpant contremont les ruines de ce mur, furieux & hors de soy, en bute de tant de harquebuzades : & cet autre tout cicatricé, transi & pasle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte ; penses-tu qu'ils y soyent pour eux ? Pour tel à l'adventure, qu'ils ne virent onques, & qui ne se donne aucune peine de leur faict, plongé cependant en l'oysiveté & aux delices. Cettuy-cy tout pituiteux, chassieux & crasseux, que tu vois sortir apres minuict d'un estude, penses-tu qu'il cherche parmy les livres, comme il se rendra plus homme de bien, plus content & plus sage ? Nulles nouvelles. Il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute, & la vraye orthographe d'un mot Latin. Qui ne contre-change volontiers la santé, le repos, & la vie, à la reputation & à la gloire, la plus inutile, vaine & fausse monnoye, qui soit en nostre usage ? Nostre mort ne nous faisoit

i Aux solitaires Lieux sois un monde à toi-même. *Tibull.* L. iv. Eleg. xiii. *vs.* 12.

pas assez de peur, chargeons-nous encores de celle de nos femmes, de nos enfans, & de nos gens. Nos affaires ne nous donnoyent pas assez de peine, prenons encores à nous tourmenter, & rompre la teste, de ceux de nos voisins & amis.

> [x] *Vah quemquámne hominem in animum instituere, aut*
> *Parare, quod sit charius, quàm ipse est sibi?*

A qui la solitude convient le mieux.

La solitude me semble avoir plus d'apparence, & de raison, à ceux qui ont donné au monde leur aage plus actif & fleurissant, à l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour autruy, vivons pour nous au moins ce bout de vie: ramenons à nous, & à nostre aise nos pensées & nos intentions. Ce n'est pas une legere partie que de faire seurement sa retraicte; elle nous empesche assez sans y mesler d'autres entreprises. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement; preparons-nous y; plions bagage; prenons de bonn'heure congé de la compagnie: despétrons-nous de ces violentes prinses, qui nous engagent ailleurs, & esloignent de nous. Il faut desnouer ces obligations si fortes: & meshuy aymer cecy & cela, mais n'espouser rien que soy: C'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas joint & colé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, & arracher ensemble quelque piece du nostre.

Combien il importe de savoir être à soy.

La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la societé, puis que nous n'y pouvons rien apporter. Et qui ne peut prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent: retirons-les, & resserrons en nous. Qui peut renverser & confondre en soy les offices de tant d'amitiez, & de la compagnie, qu'il le face. En cette cheute, qui le rend inutile, poisant & importun aux autres, qu'il se garde d'estre importun à soy-mesme, & poisant & inutile. Qu'il se flatte & caresse, & sur tout se regente, respectant & craignant sa raison & sa conscience: si qu'il ne puisse sans honte, broncher en leur presence. [1] *Rarum est enim, ut satis se quisque vereatur.* Socrates dit, que les jeunes se doivent

x Est-il possible qu'un homme s'aille mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même? *Terent.* Adelph. Act. 1. Sc. 1. *vs.* 13, 14.

1 *Il est rare qu'on se respecte suffisamment soi-même.*

faire instruire ; les hommes s'exercer à bien faire : les vieux se retirer de toute occupation civile & militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office.

Temperamens les plus propres à la retraite.

Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraite les unes que les autres. Celles qui ont l'apprehension molle & lasche, & un'affection & volonté delicate, & qui ne s'asservit & ne s'employe pas aysément, desquels je suis, & par naturelle condition & par discours, ils se plieront mieux à ce conseil, que les ames actives & occupées, qui embrassent tout, & s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses : qui s'offrent, qui se presentent, & qui se donnent à toutes occasions. Il se faut servir de ces commoditez accidentales & hors de nous, entant qu'elles nous sont plaisantes : mais sans en faire nostre principal fondement. Ce ne l'est pas : ny la raison, ny la nature ne le veulent. Pourquoy contre ses loix asservirons-nous nostre contentement à la puissance d'autruy ? D'anticiper aussi les accidens de fortune, se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, & quelques Philosophes [9] par discours, se servir soy-mesmes, coucher sur la dure, se crever les yeux, jetter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur (ceux-là pour par le tourment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une autre : ceux-cy pour s'estans logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute) c'est l'action d'une vertu excessive. Les natures plus roides & plus fortes fassent leur cachette mesme, glorieuse & exemplaire.

m ----- *tuta & parvula laudo,*
Cùm res deficiunt, satis inter vilia fortis :
Verùm ubi quid melius contingit & unctius, idem
Hos sapere, & solos aio benè vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis.

Il y a pour moy assez affaire sans aller si avant. Il me suffit sous la faveur de la fortune, me preparer à sa défaveur ; & me representer estant à mon aise, le mal advenir, autant que l'imagination

9 *Par raisonnement.*

m Je puis fort bien m'accommoder d'un petit Revenu assûré, lorsque je n'ai rien de plus, Mais si je viens à joüir de quelque chose de meilleur & de plus délicat, je dis qu'il n'y a de gens habiles & fortunez que ceux qui joüissent d'un gros revenu, fondé sur de belles Terres. *Horat*, L. i. Epist, xv. vs. 42-----46.

y peut attaindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux joûtes & tournois, & contrefaisons la guerre en pleine paix. Je n'estime point Arcesilaus le Philosophe moins reformé, pour le sçavoir [10] avoir usé d'utensiles d'or & d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit : & l'estime mieux, que s'il s'en fust demis, de ce qu'il en usoit moderément & liberalement.

Nécessitez naturelles : leurs limites.

Je voy jusques à quels limites va la necessité naturelle : & considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enjoué & plus sain que moy, je me plante en sa place : j'essaye de chausser mon ame à son biais. Et courant ainsi par les autres exemples, quoy que je pense la mort, la pauvreté, le mespris, & la maladie à mes talons, je me resous aisément [11] de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avec telle patience : Et ne veux croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à peu, je ne laisse pas en pleine jouyssance, de supplier Dieu pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy-mesme, & des biens qui naissent de moy. Je voy des jeunes hommes gaillards, qui portent nonobstant dans leurs coffres une masse de pillules, pour s'en servir quand le rhume les pressera ; lequel ils craignent d'autant moins, qu'ils en pensent avoir le remede en main. Ainsi faut-il faire : & encore si on se sent subject à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicamens qui assoupissent & endorment la partie.

Quelle occupation convient à une vie solitaire.

L'occupation qu'il faut choisir à une telle vie, ce doit estre une occupation non penible ny ennuyeuse ; autrement pour neant ferions-nous estat d'y estre venus chercher [12] le sejour. Cela depend du goust particulier d'un chacun : Le mien ne s'accommode aucunement au mesnage. Ceux qui l'aiment, ils s'y doivent addonner avec moderation,

[n] *Conentur sibi res, non se submittere rebus.*

C'est autrement un office servile que la mesnagerie, comme le nom-

10 *Diog. Laërce* dans la Vie d'Arcesilaus : L. iv. Segm. 38.

11 C'est-à-dire, *de ne pas craindre ce qu'un homme au dessous de moi souffre si patiemment.*

12 *Le repos.*

n Qu'ils tachent de se mettre au dessus des choses, plûtôt que de s'y assujettir. *Horat.* L. i. Epist. i. vs. 19.

me Saluste : Elle a des parties plus excusables, comme le soing des jardinages que Xenophon attribue à Cyrus : Et se peut trouver un moyen, entre ce bas & vil soing, tendu & plein de solicitude, qu'on voit aux hommes qui s'y plongent du tout ; & cette profonde & extreme nonchalance laissant tout aller à l'abandon, qu'on voit en d'autres :

o —— *Democriti pecus edit agellos*
Cultaque, dum peregrè est animus sine corpore velox.

Dans quelle vue Pline & Ciceron conseilloient la retraite.

Mais oyons le conseil que donne le jeune Pline [13] à Cornelius Rufus son amy, sur ce propos de la solitude : *Je te conseille en cette pleine & grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gens ce bas & abject soing du mesnage, & t'addonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne.* Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dit vouloir employer sa solitude & sejour des affaires publiques, à s'en acquerir par ses Escrits une vie immortelle.

p —— *usque adeòne*
Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?

Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceux-cy ne le font qu'à demy. Ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus : mais le fruit de leur dessein, ils pretendent le tirer encore lors, du monde, [14] absens, par une ridicule contradiction.

Solitude recherchée par devotion ; ce qu'on en doit juger.

L'imagination de ceux qui par devotion, cherchent la solitude ; remplissants leur courage de la certitude des promesses divines, en l'autre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, object infini en bonté & en puissance. L'ame a dequoy y rassasier ses desirs, en toute liberté. Les afflictions, les douleurs, leur viennent à profit, employées à l'acquest d'une santé & resjouissance eternelle.

o Le Bêtail gâtoit les Terres & les Champs de Democrite, tandis que son Esprit comme separé de son Corps, n'étoit occupé que des recherches les plus sublimes. *Horat.* L. i, Epist. xii. *vs.* 12, 13.

13 Dans la troisiéme Epître du premier Livre, addressée non à *Cornelius*, mais à CANINIUS RUFUS : *Quin tu (tempus est enim) humiles & sordidas curas aliis mandas : & ipse te in alto isto pinguique secessu studiis adseris.—-Effinge aliquid & excude quod sit perpetuò tuum.*

p Quoy donc, ton savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que tu en as ? *Perse*, Sat. i. *vs.* 23, 24.

14 C'est-à-dire, *quoi qu'absens du monde, par une supposition ridiculement contradictoire.*

La mort, à souhait : passage à un si parfaict estat. L'aspreté de leurs regles est incontinent applanie par l'accoustumance : & les appetits charnels, rebutez & endormis par leur refus : car rien ne les entretient que l'usage & l'exercice. Cette seule fin, d'une autre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abandonnions les commoditez & douceurs de cette vie nostre. Et qui peut embraser son ame de l'ardeur de cette vive foy & esperance, reellement & constamment, il se bastit en la solitude, une vie voluptueuse & delicieuse, au delà de toute autre sorte de vie.

Le peu de Solidité qu'il y a dans le conseil de Pline & de Ciceron.

Ny la fin donc ny le moyen de [15] ce conseil ne me contente : nous retombons tousjours de fievre en chaud mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute autre ; & autant ennemie de la santé, qui doit estre principalement considerée. Et ne se faut point laisser endormir au plaisir qu'on y prend : c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux, & l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits ; & à discerner les vrays plaisirs & entiers, des plaisirs meslez & bigarrez de plus de peine. Car la pluspart des plaisirs, disent-ils, [16] nous chatouillent & embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Egyptiens appelloyent *Philistas* : & si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, & nous cache sa suitte. Les Livres sont plaisans : mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté & la santé, nos meilleures pieces, quittons-les. Je suis de ceux qui pensent leur fruit ne pouvoir contrepeser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long-temps affoiblis par quelque indisposition, se rangent à la fin à la mercy de la medecine ; & se font desseigner par art certaines regles de vivre, pour ne les plus outrepasser : aussi celuy qui se retire ennuié & desgousté de la vie commune, doit former [17] cette-cy, aux regles de la raison, l'ordonner & ranger par pré-

15 Du Conseil de Pline & de Ciceron, qu'il faudroit quitter les affaires, & s'appliquer à l'étude pour s'immortaliser par quelque bel Ouvrage.

16 Ceci est traduit de Seneque, excepté le mot de *Philetas*, que Montagne ou ses Imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas* : *Latronum more* (dit *Seneque*, Epist. 51.) *quos* Philetas *Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur* (Voluptates) *ut strangulent.*

17 *Cette vie retirée & solitaire.*

meditation & discours. Il doit avoir pris congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte; & fuïr en general les passions, qui empeschent la tranquillité du corps & de l'ame; & choisir la route qui est plus selon son humeur :

[18] *Unusquisque suâ noverit ire viâ.*

Au mesnage, à l'estude, à la chasse, & tout autre exercice, il faut donner jusques aux derniers limites du plaisir; & garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il faut reserver d'embesoignement & d'occupation, autant seulement, qu'il en est besoin pour nous tenir en haleine, & pour nous garantir des incommoditez que tire aprés soy l'autre extremité d'une lasche oysiveté & assoupie.

Sciences dont il ne faut pas s'embarasser l'Esprit.

Il y a des sciences steriles & épineuses, & la plus part forgées pour la presse : il les faut laisser à ceux qui sont au service du monde. Je n'ayme pour moy, que des Livres ou plaisans & faciles; qui me chatouillent; ou ceux qui me consolent, & conseillent à regler ma vie & ma mort :

[q] ——*Tacitum sylvas inter reptare salubres,*
Curantem quidquid dignum sapiente bonóque est.

Les gens plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte & vigoureuse : Moy qui l'ay commune, il faut que j'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles : Et l'aage m'ayant tantost desrobé celles qui estoient plus à ma fantasie, j'instruis & aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette autre saison. Il faut retenir [19] à tout nos dents & nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings, les uns aprés les autres :

[r] ——*carpamus dulcia, nostrum est*
Quod vivis, cinis & manes & fabula fies.

La gloire & le repos, cho-

Or quant à la fin que Pline & Cicero nous proposent, de la gloire,

18 *Propert.* L. ii. Eleg. 25. *vs.* 38. Montagne traduit fidellement ce Vers avant que de le citer.

q Me promenant en silence dans les Bois, appliqué à tout ce qui merite les soins d'un homme sage & vertueux. *Horat.* L. i. Epist. 4. *vs.* 4, 5.

19 A belles dents, ou *avec nos dents, & vos griffes*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

r Prenons du bon temps. Les seuls jours que nous donnons au plaisir, sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de poussiere, une ombre, une fable. *Perse*, Sat. v. *vs.* 151, &c.

c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la retraicte, c'est l'Ambition. La gloire & le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que je voy, ceux-cy n'ont que les bras & les jambes hors de la presse : leur ame, leur intention y demeure engagée plus que jamais.

fes incompatibles.

[f] *Tun' vetule auriculis alienis colligis escas ?*

Ils se sont seulement reculez pour mieux sauter, & pour d'un plus fort mouvement [20] faire une plus vive faussée dans la troupe. Vous plaist-il voir comme ils tirent court d'un grain ? Mettons au contrepoids, l'avis de deux Philosophes, & de deux Sectes tres-differentes, [21] escrivans l'un à Idomeneus, l'autre à Lucilius leurs amis, pour du maniement des affaires & des grandeurs, les retirer à la solitude. Vous avez (disent-ils) vescu nageant & flottant jusques à present, venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'ombre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruit. A cette cause desfaictes-vous de tout soin de nom & de gloire. Il est danger que la lueur de vos actions passées ne vous esclaire que trop, & vous suive jusques dans vostre taniere. Quittez avec les autres voluptez, celle qui vient de l'approbation d'autruy. Et quant à vostre science & suffisance, [22] ne vous chaille, elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieux vous-mesme. Souvienne-vous [23] de celuy, à qui comme on demandast, à quoy faire il se pénoit si fort en un art, qui ne pouvoit venir à la cognoissance de guere de gens : J'en ay assez de peu, respondit-il, j'en ay assez d'un, j'en ay assez de pas un. Il disoit vray. Vous & un compagnon [24] estes assez suffisant theatre l'un à l'autre, ou vous à vous-mesmes. Que [25] le peuple vous soit

f Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser & entretenir le Peuple ? *Perse*, Sat. i. *vs.* 19.

20 *Se jetter plus avant dans la foule. Faussée*, ou *faulsée*, vieux mot qui signifie *choc*, *charge*, *incursion*, *irruption*, &c. Cotgrave dans son Dictionnaire François & Anglois.

21 *Epicure & Seneque.* Voyez sur cela Seneque lui-même : Epist. xxi.

22 Cui ergo, inquis, ista didici ? Non est quod timeas ne operam perdideris : tibi didicisti. *Senec.* Epist. vii.

23 Benè & ille quisquis fuit (ambigitur enim de auctore) cùm quæreretur ab illo, quò tanta diligentia artis spectaret ad paucissimos perventuræ : *Satis sunt*, inquit, *mihi pauci : satis est unus : satis est nullus.* Senec. Epist. vii.

24 *Satis magnum alter alteri theatrum sumus.* Id. ibid. C'est ce qu'Epicure écrivoit à un de ses amis.

25 Seneque en citant ce mot, le donne à Democrite. *Democritus ait* : Unus mihi pro Populo est, & Populus pro uno, *Id.* ibid.

un, & un vous soit tout le peuple. C'est [26] une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oysiveté, & de sa cachette : Il faut faire comme les animaux, qui effacent la trace, à la porte de leur taniere. Ce n'est plus ce qu'il vous faut chercher, [27] que le monde parle de vous, mais comme il faut que vous parliez à vous-mesmes : Retirez-vous en vous, mais preparez-vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous-mesmes, [28] si vous ne vous sçavez gouverner. Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compagnie. Jusques à ce que vous vous soyez rendu tel, devant qui vous n'osiez clocher, & jusques à ce que vous ayez honte & respect de vous-mesmes, [29] *obversentur species honestæ animo*; presentez-vous tousjours en l'imagination Caton, Phocion, & Aristides, en la presence desquels les fols mesme cacheroient leurs fautes; & establissez-les contrerolleurs de toutes vos intentions : Si elles se detraquent, leur reverence vous remettra en train : ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesmes, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester & fermir vostre ame en certaines & limitées cogitations, où elle se puisse plaire : & ayant entendu les vrays biens, desquels on jouyt à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. Voyla le conseil de la vraye & naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice & parliere, comme est celle [30] des deux premiers.

26 Gloriari otio iners ambitio est. Animalia quædam, ne inveniri possint, vestigia sua circa cubile ipsum confundunt. Idem tibi faciendum est. *Senec.* Epist. lxviii.

27 Cùm secesseris, non est agendum hoc ut de te homines loquantur, sed ut ipse tecum loquaris. *Id.* ibid.

28 « Prodest sine dubio custodem sibi imposuisse, & habere quem respicias, quem « interesse tuis cogitationibus judices. Omnia « nobis mala solitudo persuadet. Cùm jàm « profeceris tantum, ut sit tibi etiam tui re- « verentia, licebit dimittas pædagogum. In- « terim te aliquorum auctoritate custodi. Aut « Cato ille sit, aut Scipio, aut Lælius, aut « cujus interventu perditi quoque homines vi- « tia supprimerent, dum te efficis coram quo « peccare non audeas ». *Senec.* Epist. xxv.

29 Remplissez-vous l'Esprit d'images nobles & vertueuses. *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 22.

30 De Pline le jeune, & de Ciceron.



CHAPITRE XXXIX.

Consideration sur Ciceron.

ENcor' un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des Escrits de Cicero, & de ce Pline, peu retirant, à mon advis, aux humeurs de son Oncle, infinis tesmoignages de nature outre mesure ambitieuse : Entre autres qu'ils sollicitent au sceu de tout le monde, les Historiens de leur temps, [1] de ne les oublier en leurs registres : & la fortune comme par despit, a faict durer jusques à nous la vanité de ces requestes, & [2] pieça faict perdre ces histoires.

Ambition de Ciceron & de Pline.

Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel rang, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du cacquet, & de la parlerie, jusques à y employer les lettres privées escriptes à leurs amis : en maniere, que aucunes ayans failly leur saison pour estre envoyées, ils les font ce neantmoins publier avec cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail, [3] & veillées. Sied-il pas bien à deux Consuls Romains, souverains magistrats de la Chose Publique emperiere du monde, d'employer leur loisir, à ordonner & fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrisse ? Que feroit pis un simple maistre d'escole qui en gaignast sa vie ?

Lettres privées à quelle fin publiées par Pline & par Ciceron.

Si les gestes de Xenophon & de Cesar, n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, je ne croy pas qu'ils les eussent jamais escrits. Ils ont cherché à recommander non leur dire, mais leur faire.

Pourquoi Xenophon & Cesar ont écrit leur propre Histoire.

Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire

Comedies de Terence écri-

1 Ciceron écrivant à *Lucceius*, Epist. 12. L. v. & Pline à *Tacite*, Epist. 33. L. vii. avec cette difference très-remarquable, que le prémier prie instamment son Ami de ne pas s'attacher scrupuleusement aux Regles de l'Histoire, mais de franchir hardiment les bornes de la verité en sa faveur : *Te planè etiam atque etiam rogo, ut & ornes ea vehementiùs etiam, quàm fortasse sentis, & in eo leges Historiæ negligas* : au lieu que Pline déclare expressement, qu'il n'exige point que Tacite donne la moindre atteinte à la Verité : *quamquam non exigo ut excedas rei actæ modum. Nam nec Historia debet egredi veritatem ; & honestè factis veritas sufficit.* Il semble qu'en bonne justice Montagne auroit dû distinguer Pline de Ciceron à cet égard.

2 Ou, *dès long-temps*, comme dans les dernieres Editions.

3 Et leurs veilles. *Veillée* est un mot purement Gascon, si je ne me trompe.

tes par Scipion & Lælius. fortable à un grand perſonnage, certainement Scipion & Lælius n'euſſent pas reſigné l'honneur de leurs comedies, & toutes les mignardiſes & delices du Langage Latin, à un ſerf Afriquain : Car que cet ouvrage ſoit leur, ſa beauté & ſon excellence le maintient aſſez, & Terence l'advoue luy-meſme : & me feroit-on deſplaiſir de me deſloger de cette creance.

Les qualitez qui ne conviennent point au rang qu'un homme tient dans le monde, ne ſauroient lui faire honneur. C'eſt une eſpece de mocquerie & d'injure, de vouloir faire valoir un homme, par des qualitez mes-advenantes à ſon rang, quoy qu'elles ſoient autrement louables ; & par les qualitez auſſi qui ne doivent pas eſtre les ſiennes principales : Comme qui loueroit un Roy d'eſtre bon peintre, ou bon architecte, ou encore bon arquebuzier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, ſi elles ne ſont preſentées en foule, & à la ſuitte de celles qui luy ſont propres : à ſçavoir de la juſtice, & de la ſcience de conduire ſon peuple en paix & en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, & à Charlemaigne l'éloquence, & cognoiſſance des bonnes lettres. J'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des perſonnages, qui tiroient d'eſcrire, & leurs tiltres, & leur vocation, deſadvouer leur apprentiſſage, corrompre leur plume, & affecter l'ignorance de qualité ſi vulgaire, & que noſtre peuple tient ne ſe rencontrer guere en mains ſçavantes : & prendre ſouci, de ſe recommander par meilleures qualitez.

Louanges des Grands ne doivent point conſiſter en choſes communes. Les compagnons de Demoſthenes en l'ambaſſade vers Philippus, louoyent ce Prince d'eſtre beau, éloquent, & bon beuveur. Demoſthenes diſoit que [4] c'eſtoient louanges qui appartenoient mieux à une femme, à un Advocat, à une eſponge, qu'à un Roy.

[a] *Imperet bellante prior, jacentem*
Lenis in hoſtem.

Ce n'eſt pas ſa profeſſion de ſçavoir, ou bien chaſſer, ou bien danſer :

[b] *Orabunt cauſas alii : cœlique meatus*
Deſcribent radio, & fulgentia ſidera dicent,
Hic regere imperio populos ſciat.

4 Plutarque dans la vie de *Demoſthene* : ch. iv.
a Qu'il ſoit brave au combat, & doux en la victoire. *Horat.* in Carm. Secul. *vſ.* 51, 52.
b D'autres s'appliqueront à l'éloquence, & à décrire le cours des Aſtres : pour lui, ſon affaire eſt de ſavoir gouverner les Peuples qui ſont ſoumis à ſon Empire. *Æneid. L.* vi, *vſ.* 844, *&c.*

Plutarque dit davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, & l'estude, qui devoit estre employé à choses plus necessaires & utiles. De façon que Philippus Roy de Macedoine ayant ouy ce grand Alexandre son fils, chanter en un festin, à l'envi des meilleurs musiciens : [5] *N'as-tu pas honte*, luy dit-il, *de chanter si bien?* Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art; *Ja à Dieu ne plaise*, *Sire*, dit-il, [6] *qu'il t'advienne jamais tant de mal*, *que tu entendes ces choses-là mieux que moy*. Un Roy doit pouvoir respondre, comme Iphicrates respondit à l'Orateur qui le pressoit en son invective de cette maniere : Et bien qu'es-tu, pour faire tant le brave ? es-tu homme d'armes, es-tu archer, es-tu piquier? [7] *Je ne suis rien de tout cela*, *mais je suis celuy qui sçait commander à tous ceux-là*. Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, [8] dequoy on le vantoit d'estre excellent joueur de flustes.

Les Grands ne doivent point exceller ès parties moins nécessaires.

Je sçay bien, quand j'oy quelqu'un, qui s'arreste au langage des *Essais*, que j'aimeroye mieux, qu'il s'en teust. Ce n'est pas tant eslever les mots, comme deprimer le sens : d'autant plus picquamment, que plus obliquement. Si suis-je trompé, si guere d'autres donnent plus à prendre en la matiere : & comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semée, ny guere plus materielle, ny au moins plus drue, en son papier. Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les testes. Que j'y attache leur suitte, je multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay-je espandu d'histoires, qui ne disent mot, lesquelles qui voudra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais ? Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousjours simplement d'exemple, d'authorité, ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage, que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche & plus hardie : & souvent à gauche, un ton plus delicat, & pour moy, qui n'en veux en ce lieu exprimer

Merite des Essais de Montagne.

5 Plutarque dans la Vie de *Pericles*, ch. I.
6 Dans un Traité de Plutarque, intitulé, *Comment on pourra discerner le Flatteur d'avec l'Ami*, ch. XXV.
7 Plutarque dans son Traité *de la Fortune*, vers la fin.
8 *Plutarque* dans le Préambule de la vie de Pericles.

davantage, & pour ceux qui rencontreront mon air. Retournant à la vertu parliere, je ne trouve pas grand choix, entre ne ſçavoir dire que mal, ou ne ſçavoir rien que bien dire. [c] *Non eſt ornamentum virile concinnitas.* Les Sages diſent, que pour le regard du ſçavoir, il n'eſt que la Philoſophie, & pour le regard des effects, que la Vertu, qui generalement ſoit propre à tous degrez, & à tous ordres.

Epicure & Seneque mis en oppoſition avec Pline & Ciceron.

Il y a quelque choſe de pareil en [9] ces autres deux Philoſophes: car ils promettent auſſi eternité aux lettres qu'ils eſcrivent à leurs amis. Mais c'eſt d'autre façon, & s'accommodans pour une bonne fin, à la vanité d'autruy: Car ils leur mandent, que ſi le ſoin de ſe faire cognoiſtre aux ſiecles advenir, & de la renommée les arreſte encore au maniement des affaires, & leur fait craindre la ſolitude & la retraite, où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine: [10] d'autant qu'ils ont aſſez de credit avec la Poſterité, pour leur reſpondre, que ne fuſt que par les lettres qu'ils leur eſcrivent, ils rendront leur nom auſſi cogneu & fameux que pourroient faire leurs actions publiques. Et outre cette difference, encore ne ſont-ce pas lettres vuides & deſcharnées, qui ne ſe ſouſtiennent que par un delicat chois de mots, entaſſez & rangez à une juſte cadence; ains farcies & pleines de beaux diſcours de ſapience, par leſquelles on ſe rend non plus eloquent, mais plus ſage, & qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laiſſe envie de ſoy, non des choſes: Si ce n'eſt qu'on die que celle de Cicero eſtant en ſi extreme perfection, ſe donne corps elle-meſme.

Ciceron fort paſſionné pour l'éloquence.

J'adjouſteray encore un conte que nous liſons de luy, à ce propos, pour nous faire toucher au doigt ſon naturel. Il avoit à [11] orer en public, & eſtoit un peu preſſé du temps, pour ſe preparer à ſon aiſe: Eros, l'un de ſes ſerfs, le vint advertir, que l'audience eſtoit re-

c Une parure fort ajuſtée n'eſt pas un ornement viril. *Senec.* Epiſt. xcv.

9 *Epicure & Seneque.*

10 *Cùm Idomeneo ſcriberet* Epicurus, *& illum à vitâ ſpecioſâ ad fidelem ſtabilemque gloriam revocaret, rigida tunc potentiæ miniſtrum & magna tractantem,* Si gloriâ, *inquit*, tangeris, notiorem te Epiſtolæ meæ facient quàm omnia iſta quæ colis; & propter quæ coleris: *Seneque*, (Epiſt. xxi.) *qui dans la même Lettre dit à ſon Ami Lucilius*: « Quod Epicurus amico ſuo « potuit promittere, hoc tibi promitto, Luci- « li. Habeo apud Poſteros gratiam: poſſum « mecum duratura nomina educere.

11 *Haranguer.* Orer, *orationem habere*: Nicot. D'*orer*, ou du mot Latin *Orare*, eſt venu *Orateur* qui eſt encore en uſage.

miſe

mise au lendemain : il en fut si aise, [12] qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle.

Sur ce subject de lettres, je veux dire ce mot, que c'est un ouvrage, auquel mes amis tiennent, [13] que je puis quelque chose : Et eusse pris plus volontiers cette forme à publier mes [14] verves, si j'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme je l'ay eu autrefois, un certain commerce, qui m'attirast, qui me soustinst, & souslevast. Car de negocier au vent, comme d'autres, je ne sçaurois, que de songe : ny forger des vains noms à entretenir, en chose serieuse : ennemy juré de toute espece de falsification. J'eusse esté plus attentif, & plus seur, ayant une addresse forte & amie, que regardant les divers visages d'un peuple : & suis deceu, s'il ne m'eust mieux succedé. J'ay naturellement un stile comique & privé ; Mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publiques, comme en toutes façons est mon language, trop serré, desordonné, couppé, particulier : Et ne m'entens pas en lettres ceremonieuses, qui n'ont autre substance, que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Je n'ay ny la faculté, ny le goust de ces longues offres d'affection & de service. Je n'en crois pas tant ; & me desplaist d'en dire guere, outre ce que j'en crois. C'est bien loing de l'usage present : car il ne fut jamais si abjecte & servile prostitution de presentations : *la vie, l'ame, devotion, adoration, serf, esclave*, tous ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté & plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer. Je hay à mort de sentir le flateur : qui faict que je me jette naturellement à un parler sec, rond & cru, qui tire à qui ne me cognoit d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. J'honore le plus ceux que j'honore le moins : & où mon ame marche d'une grande allegresse, j'oublie les pas de la contenance : & m'offre maigrement & fierement, à ceux à qui je suis : & me presente moins, à qui je me suis le plus donné. Il me semble qu'ils le doivent lire en mon cœur, & que l'expression de mes

Genie de Montagne propre au stile Epistolaire.

Montagne ennemi des complimens outrez, qu'on employe dans les Lettres.

12 Plutarque dans les Dits notables des anciens Rois, Princes, &c. à l'article de CICERON.

13 J'ai trouvé huit Lettres de Montagne, dont j'enrichirai cette Edition : & qui pourront donner quelque idée de ce qu'il dit ici.

14 *Fantaisies*, ou *imaginations*.

paroles fait tort à ma conception. A [15] bienviennet, à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, & tels complimens verbeux des loix ceremonieuses de nostre civilité, je ne cognois personne si sottement sterile de langage que moy. Et n'ay jamais esté employé à faire des lettres de faveur & recommendation, que celuy pour qui c'estoit, n'aye trouvées seches & lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres, que les Italiens: j'en ay, ce crois-je, cent divers volumes: Celles de Annibale Caro me semblent les meilleures. Si tout le papier que j'ay autresfois barbouillé pour les dames, estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportée par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquée à la jeunesse oysive, embabouinée de cette fureur.

Peu propre à faire des Lettres de recommandation.

Avecquelle rapidité & negligence Montagne écrivoit ses Lettres.

J'escrits mes lettres tousjours en poste, & si precipiteusement, que quoy que je peigne insupportablement mal, j'ayme mieux escrire de ma main, que d'y en employer un'autre, car je n'en trouve point qui me puisse suivre, & ne les transcris jamais. J'ay accoustumé les Grands, qui me cognoissent, a y supporter [16] des litures & des trasseures, & un papier sans plieure & sans marge. Celles qui me coustent le plus, sont celles qui valent le moins. Depuis que je les traine, c'est signe que je n'y suis pas. Je commence volontiers sans project; le premier traict produit le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures & prefaces, qu'en matiere. Comme j'ayme mieux composer deux lettres, que d'en clorre & plier une; & resigne tousjours cette commission à quelque autre: de mesme quand la matiere est achevée, je donrois volontiers à quelqu'un la charge d'y adjouster ces longues harangues, offres, & prieres, que nous logeons sur la fin, & desire que quelque nouvel usage nous en descharge: comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez & tiltres, pour ausquels ne broncher, j'ay maintefois laissé d'escrire, & notam-

15 *Bienviennet* signifie *feliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée.* C'étoit un mot très-commode: cependant on l'a laissé perdre sans en mettre un autre à la place. L'Academie Françoise & tous les bons Ecrivains devroient s'opposer à cet abus.

16 *C'est-à-dire*, des ratures & des effaçures. *Litures* & *trassures*, vieux mots, que je n'ai pû trouver que dans le Dictionnaire de *Cotgrave*. Le premier vient du Latin *Litura*, dont Horace s'est servi dans le même sens, L. ii. *Epist.* 1. *vs.* 167. où parlant du Poëte Romain, il dit qu'il a honte d'effacer, ----*turpem putat in scriptis, metuitque lituram.*

ment à gens de justice & de finance. Tant d'innovations d'Offices, une si difficile dispensation & ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels estans si cherement achetez, ne peuvent estre eschangez, ou oubliez sans offence. Je trouve pareillement de mauvaise grace, d'en charger le front & inscription des Livres, que nous faisons imprimer.



CHAPITRE XL.

Que le goust des biens & des maux despend en bonne partie de l'opinion que nous en avons.

LES hommes (dit une sentence Grecque ancienne) sont tourmentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. Il y auroit un grand point gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par tout. Car si les maux n'ont entrée en nous, que par nostre jugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser ou contourner à bien. Si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy [1] n'en chevirons-nous, ou ne les accommoderons-nous à nostre advantage? Si ce que nous appellons mal & tourment, n'est ny mal ny tourment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer: & en ayant le choix, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous est le plus ennuyeux; & de donner aux maladies, à l'indigence & au mespris un aigre & mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon: & si la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme.

Sur quoi sont fondées les opinions que nous avons des Biens & des Maux.

Or que ce que nous appellons mal, ne le soit pas de soy, ou au moins tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner autre saveur, & autre visage (car tout revient à un) voyons s'il se peut maintenir.

Ce que c'est que le Mal; & comment il vient à nous interesser.

1 *N'en jouïrons-nous?* ——*Chevir* est un vieux mot qui signifie *jouïr*, *disposer*, & *venir à chef*, comme dit Menage, qui dans son *Dictionnaire Etymologique* fait venir *chevir* de *chef*.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons, avoit credit de se loger en nous de son authorité, il logeroit pareil & semblable en tous : car les hommes sont tous d'une espece : & sauf le plus & le moins, se trouvent garnis de pareils outils & instruments pour concevoir & juger. Mais la diversité des opinions, que nous avons de ces choses-là, montre clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition. Tel à l'adventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille autres leur donnent un estre nouveau & contraire chez eux.

La Mort: diversité d'Opinions sur son sujet.

Nous tenons la mort, la pauvreté & la douleur pour nos principales [2] parties. Or cette Mort que les uns appellent des choses horribles la plus horrible, qui ne sçait que d'autres la nomment l'unique port des tourmens de cette vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, & commune & prompte recepte à tous maux? Et comme les uns l'attendent tremblans & effrayez, d'autres la supportent plus aysement que la vie. Celuy-là se plaint de sa facilité:

[a] *Mors utinam pavidos vitâ subducere nolles,*
Sed virtus te sola daret!

Or laissons ces glorieux courages: Theodorus respondit à Lysimachus menaçant de le tuer : [3] *Tu feras un grand coup d'arriver à la force d'une cantharide.* La pluspart des Philosophes se treuvent avoir ou prevenu par dessein, ou hasté & secouru leur mort. Combien voit-on de personnes populaires, conduictes à la mort, & non à une mort simple, mais meslée de honte, & quelquefois de griefs tourmens, y apporter une telle asseurance, qui par opiniatreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperçoit rien de changé de leur estat ordinaire : establissans leurs affaires domestiques, se recommandans à leurs amis, chantans, preschans & entretenans le peuple : voire y meslans quelquefois des mots pour rire, & beuvans à leurs cognoissans, aussi bien que Socrates?

Mots plaisans de quelques person-

Un qu'on menoit au gibet, disoit que ce ne fust pas par telle Ruë, car il y avoit danger qu'un marchand luy fist mettre la main sur le

2 Ou *ennemies*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

a O Mort, plût à Dieu que tu dédaignasses d'emporter les lâches, & que la Vertu seule te pût donner! *Lucan*, L. iv. *vs.* 580, 581.

3 *Magnum verò, inquit, effecisti, si cantaridis vim consecutus es.* Cic. *Tusc.* Quæst. L. v. c. 40.

collet, à cause d'un vieux debte. Un autre disoit au bourreau qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux : l'autre respondit à son confesseur, qui lui promettoit qu'il soupperoit ce jour-là avec nostre Seigneur, Allez-vous y en vous, car de ma part je jeusne. Un autre ayant demandé à boire, & le bourreau ayant beu le premier, dit ne vouloir boire apres luy, de peur de prendre la verolle. Chacun a ouy faire le conte du Picard, auquel estant à l'eschelle on presente une garse, & que (comme nostre justice permet quelquefois) s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie : luy l'ayant un peu contemplée, & apperceu qu'elle boittoit : Attache, attache, dit-il, elle cloche. Et on dit de mesmes qu'en Dannemarc un homme condamné à avoir la teste tranchée, estant sur l'eschaffaut, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit, avoit les jouës avallées, & le nez trop pointu. Un valet à Thoulouse accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, jeune escolier prisonnier avec luy, & ayma mieux mourir, que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceux de la ville d'Arras, lors que le Roy Louïs unziesme la prit, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre, plustost que de dire, *Vive le Roy*.

nes conduites à la mort.

Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le branle, s'escria, *Vogue la gallée*, qui estoit son refrain ordinaire. Et l'autre qu'on avoit couché, sur le point de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le medecin demandant où le mal le tenoit; Entre le banc & le feu, respondit-il. Et le prestre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit resserrez & contraints par la maladie : Vous les trouverez, dit-il, au bout de mes jambes. A l'homme qui l'exhortoit de se recommander à Dieu, Qui y va ? demanda-il : & l'autre respondant, Ce sera tantost vous-mesmes, s'il luy plait : Y fussé-je bien demain au soir, repliqua-il : Recommandez-vous seulement à luy, suivit l'autre, vous y serez bien tost : Il vaut donc mieux, adjousta-il, que je luy porte mes recommandations moy-mesme.

Bouffons qui ont plaisanté en mourant.

Femmes qui s'ensevelissent ou se brulent vives avec le corps de leurs Maris.

Au Royaume de Narsingue encores aujourd'huy, les femmes de leurs prestres sont vives ensevelies avec le corps de leurs maris. Toutes autres femmes [4] sont bruslées aux funerailles des leurs : non constamment seulement, mais gayement. A la mort du Roy, ses femmes & concubines, ses mignons & tous ses officiers & serviteurs, qui font un peuple, se presentent si allegrement au feu où son corps est bruslé, qu'ils montrent prendre à grand honneur d'y accompaigner leur maistre.

La mort recherchée volontairement & avec avidité.

Pendant nos dernieres guerres de Milan, & tant de prises & recousses, le peuple impatient de si divers changemens de fortune, prit telle resolution à la mort, que j'ay ouy dire à mon pere, qu'il y vit tenir compte de bien vingt & cinq maistres de maison, qui s'estoient deffaits eux-mesmes en une semaine : Accident approchant à celuy des *Xanthiens*, [5] lesquels assiegez par Brutus se precipiterent pesle mesle hommes, femmes, & enfans à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne fait rien pour fuir la mort, que ceux-cy ne fissent pour fuïr la vie : en maniere qu'à peine peust Brutus en sauver [6] un bien petit nombre.

Opinions espousées aux despens de la vie.

Toute opinion est assez forte, pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment, que la Grece jura, & maintint, en la guerre Medoise, ce fut, que chacun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix Persiennes aux leurs. Combien void-on de monde en la guerre des Turcs & des Grecs, accepter plustost la mort tres-aspre, que de se descirconcire pour se baptizer ? Exemple dequoy nulle sorte de religion est incapable.

Juifs que les Portugais traiterent cruellement pour les faire changer de Religion.

Les Roys de Castille ayants banni de leur terre les Juifs, le Roy *Jehan de Portugal* leur vendit à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps : à condition, que iceluy venu, ils auroient à les vuider : & leur promettoit fournir des vaisseaux à les trajecter en Afrique. Le jour arrive, lequel passé il estoit dit, que

4 Dans les Indes, dit Ciceron, comme les hommes épousent chacun plusieurs femmes, le Mari mort, elles disputent qui a été la plus cherie ; & celle qui remporte la victoire, ravie de joye est brulée sur un même bucher avec son Mari. *Tusc. Quæst.* L. v. c. 27. La même chose a été pratiquée chez un Peuple de Thrace, comme le témoigne Herodote : L. v. p. 331. & est encore en usage dans l'*Indoustan*.

5 *Plutarque* dans la vie de Marcus Brutus : ch. viii.

6 *Cinquante seulement, qui furent sauvez malgré eux*, dit *Plutarque*, ibid.

ceux qui n'auroient obeï, demeureroient esclaves : les vaisseaux leur furent fournis eschercement : & ceux qui s'y embarquerent, rudement & villainement traittez par les passagers : qui outre plusieurs autres indignitez les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, jusques à ce qu'ils eussent consumé leurs victuailles, & contraints d'en acheter d'eux si cherement & si longuement, qu'on ne les mit à bord, qu'ils ne fussent du tout en chemise. La nouvelle de cette inhumanité, rapportée à ceux qui estoient en terre, la pluspart se resolurent à la servitude : aucuns firent contenance de changer de religion. *Emmanuel*, successeur de Jehan, venu à la Couronne, les mit premierement en liberté, & changeant d'advis depuis, leur ordonna de sortir de ses Pays, assignant trois Ports à leur passage. Il esperoit, dit l'Evesque *Osorius*, non mesprisable historien Latin, de nos siecles; que la faveur de la liberté, qu'il leur avoit renduë, ayant failli de les convertir au Christianisme, la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers, d'abandonner un Pays, où ils estoient habituez, avec grandes richesses, pour s'aller jetter en region incognuë & estrangere, les y rameineroit. Mais se voyant decheu de son esperance, & eux tous deliberez au passage : il retrancha deux des Ports, qu'il leur avoit promis : affin que la longueur & incommodité du traject en reduisist aucuns : ou qu'il eust moyen de les amonceller tous à un lieu, pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinée. Ce fut, [7] qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres & des meres, tous les enfans au dessous de quatorze ans, pour les transporter hors de leur veuë & conversation, en lieu où ils

7 *Mariana*, célébre Jesuite, nous dit dans son Histoire d'Espagne, qu'en vertu d'un nouvel Edit de ce Prince, on bâtisa ces Enfans par force. *Judais paulo pòst, novo Edicto filii sunt detracti quatuordecim annis minores, atque salutaribus aquis per vim adhibiti* : « Edit cruel, ajoûte « ce bon Jesuite, tout-à-fait contraire aux Loix « & aux Maximes Chrétiennes, » *Insolens Decretum, à legibus & institutis Christianis abhorrens maximè*. « Quoy? *dit-il encore*, « employer la « violence pour obliger les hommes à embras- « ser la Religion Chrétienne; & sur l'affaire la « plus importante du monde ravir la liberté, « présent celeste, à ceux que Dieu a voulu « rendre maîtres d'eux-mêmes ! C'est un cri- « me horrible que d'en venir là, aussi bien que « d'arracher dans cette vuë les Enfans d'entre « les bras de leurs Peres. La Nation Portugai- « se pécha pourtant dans ces deux Points, ayant « entraîné les Enfans au Baptême par force, & « sans le consentement de leurs Péres ; & ayant « engagé les personnes plus avancées en âge à « faire profession du Christianisme, en les ac- « cablant d'injures & de mauvais traitemens, « & surtout en les privant frauduleusement du « moyen de se retirer ailleurs, qu'on s'étoit « expressément obligé de leur accorder : *Malo cogas homines Christiana sacra suscipere ? Liber-*

fussent instruits à nostre religion.

Juifs qui par zele pour leur Religion, se tuent eux-mémes & tuent leurs propres Enfans.

Il dit que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres & enfants, & de plus, le zele à leur ancienne creance, combattant à l'encontre de cette violente ordonnance, il fut veu communement des peres & meres se deffaisants eux-mesmes : & d'un plus rude exemple encore, precipitants par amour & compassion, leurs jeunes enfans dans des puits, pour fuir à la loy. Au demeurant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faute de moyens, ils se remirent en servitude. Quelques-uns se firent Chrestiens : de la foy desquels, ou de leur race, encore aujourd'huy, cent ans apres, peu de Portugais s'asseurent : quoy que la coustume & la longueur du temps, soient bien plus fortes conseilleres à telles mutations, que toute autre contrainte.

Albigeois heretiques aiment mieux être brulez, que de desavouer leurs opinions.

En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques, souffrirent à la fois, d'un courage determiné, d'estre bruslez vifs en un feu, avant desadvouer leurs opinions. [b] *Quoties non modò ductores nostri*, dit Cicero, *sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt ?*

La mort recherchée avec empressement.

J'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, & enracinée en son cœur par divers visages de discours, que je ne luy sceu rabatre : & à la premiere qui s'offrit coiffée d'un lustre d'honneur, s'y precipiter hors de toute apparence, d'une fin aspre & ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceux, jusques aux enfans, qui de crainte de quelque legere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos, que ne craindrons-nous, dit un Ancien, si nous craignons ce que la couardise mesme a choisi pour sa retraitre ? D'enfiler icy un grand rolle de ceux de tous sexes & conditions, & de toutes sectes, és siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherchée volontairement : & recherchée non seulement pour fuir les maux

tate cœlo datâ, in re omnium gravissimâ spolies quos Deus sui arbitrii esse voluit ? Grave id piaculum sit ; anne filios quidem à parentibus eo studio abstrahere liceat ? In utroque tamen Gens Lusitana peccavit, pueris enimverò sine voluntate parentum ad baptisma violenter raptis ; atque majoribus natu, ut Christo darent nomina, conviciis & contumeliâ vexatis : ac nominatim discedendi facultate per fraudem sublatâ, cujus necessitas erat imposita. Joannis Marianæ HISTORIÆ, De rebus Hispaniæ : *Moguntiæ*, Tom. ii. L. xxvi. cap. 13.

b Et combien de fois non seulement nos Généraux, mais des Corps d'Armée ont-ils couru à des morts certaines ? *Tusc. Quest.* L. i, c. 37.

de

de cette vie, mais aucuns pour fuir simplement la satieté de vivre : & d'autres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, je n'auroy jamais fait. Et en est le nombre si infini, qu'à la verité j'auroy meilleur marché de mettre en compte ceux qui l'ont crainte. Cecy seulement : Pyrrho le Philosophe se trouvant un jour de grande tourmente dans un batteau, [8] montroit à ceux qu'il voyoit les plus effrayez autour de luy, & les encourageoit par l'exemple d'un pourceau, qui y estoit, nullement soucieux de cet orage.

Connoissance des choses, à quel usage doit être employée.

Oserons-nous donc dire que cet avantage de la raison, dequoy nous faisons tant de feste, & pour le respect duquel nous nous tenons maistres & Empereurs du reste des creatures, ait esté mis en nous, pour nostre tourment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos & la tranquilité, où nous serions sans cela? & si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnée pour nostre plus grand bien, l'employerons-nous à nostre ruine; combatans le dessein de nature, & l'universel ordre des choses, qui porte que chacun use de ses outils & moyens pour sa commodité?

Douleur, le souverain Mal.

Bien, me dira l'on, vostre regle serve à la mort; mais que direz-vous de l'indigence? que direz-vous encor de la douleur, qu'Aristippus, Hieronymus & la plufpart des Sages, ont estimé [9] le dernier mal : & ceux qui le nioient de parole, le confessoient par effect? Possidonius estant extremement tourmenté d'une maladie aiguë & douloureuse, Pompeius le fut voir, & s'excusa d'avoir prisheure si importune pour l'ouyr deviser de la Philosophie : Ja à Dieu ne plaise, luy dit Possidonius, [10] que la douleur gaigne tant sur moy, qu'elle m'empesche d'en discourir : & se jetta sur ce mesme propos du mespris de la douleur. Mais cependant elle jouoit son rolle, & le pressoit incessamment : A quoy il s'escrioit : [11] *Tu as beau faire, douleur, si ne diray-je pas, que tu sois mal.* Ce conte qu'ils font tant valoir, que porte-il pour le mespris de la douleur? il ne debat que du mot. Et

8 *Diog. Laërce* dans la Vie de Pyrrhon : L. ix. Segm. 68.

9 Ou, *le souverain mal*, comme dans l'Edition in 4to. d'Abel Langelier en 1588.

10 *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 25.

11 Nil agis, dolor : quamvis sis molestus, numquam te esse confitebor malum. *Id.* ibid.

cependant si ces pointures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt-il son propos ? pourquoy pense-il faire beaucoup de ne l'appeller pas mal ? Icy tout ne consiste pas en l'imagination. Nous opinions du reste : c'est icy la certaine science, qui jouë son rolle, nos sens mesmes en sont juges:

> [c] *Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis.*

Ferons-nous accroire à nostre peau, que les coups d'estriviere la chatouillent ? & à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves ? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot. Il est bien sans effroy à la mort : mais si on le bat, il crie & se tourmente. Forcerons-nous la generale loy de nature, qui se voit en tout ce qui est vivant sous le ciel, de trembler sous la douleur ? Les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant.

> [d] *Aut fuit, aut veniet, nihil est præsentis in illâ :*
> *Mórsque minus pœnæ, quàm mora mortis habet.*

Mille bestes, mille hommes sont plustost morts, que menassés. Aussi ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur son avant-coureuse coustumiere. Toutesfois, s'il en faut croire un saint Pere, [e] *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem.* Et je diroy encore plus vray-semblablement, que ny ce qui va devant, ny ce qui vient apres, n'est des appartenances de la mort. Nous nous excusons faussement. Et je trouve par experience, que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort, qui nous rend impatiens de la douleur : & que nous la sentons doublement grieve, de ce qu'elle nous menace [12] de mourir. Mais la raison accusant nostre lascheté, de craindre chose si soudaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet autre pretexte plus excusable. Tous les maux qui n'ont autre danger que du mal, nous les disons sans danger. Celuy des dents, ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant

c Et si les Sens ne sont vrais, toute raison est fausse. *Lucret.* L. iv. *vs.* 487.

d *Elle a été, ou elle sera : il n'y a rien de présent en elle. La Mort fait moins de mal que le retardement de la Mort.* De ces deux Vers Latins le premier est pris d'une espece de Satire qu'*Estienne de la Boetie*, ami de Montagne, lui avoit adressée, & dont j'ai cité le commencement cy-dessus, p. 187. L'autre Vers est d'Ovide : *Epitre d'Ariadne* à Thesée : *vs.* 84.

e La mort n'est mauvaise que par ce qui vient après elle. *Augustin.* De Civit. Dei, L. i. c. 11.

12 Ou, *de mort*, comme nous parlerions aujourd'hui.

qu'il n'eſt pas homicide, qui le met en conte de maladie?

Or bien preſuppoſons-le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur. Comme auſſi la pauvreté n'a rien à craindre, que cela, qu'elle nous jette entre ſes bras par la ſoif, la faim, le froid, le chaud, les veilles, qu'elle nous fait ſouffrir. Ainſi n'ayons à faire qu'à la douleur. Je leur donne que ce ſoit le pire accident de noſtre eſtre: & volontiers, car je ſuis l'homme du monde qui luy veux autant de mal, & qui la fuis autant, pour juſques à preſent n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle. Mais il eſt en nous, ſinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par patience: & quand bien le corps s'en eſmouvroit, de maintenir ce neantmoins l'ame & la raiſon en bonne trampe. Et s'il ne l'eſtoit, qui auroit mis en credit, la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité & la reſolution? où joüeroyent-elles leur rolle, s'il n'y a plus de douleur à deffier? [f] *Avida eſt periculi virtus.* S'il ne faut coucher ſur la dure, ſouſtenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, ſe paiſtre d'un cheval, & d'un aſne, ſe voir detailler en pieces, & arracher une balle d'entre les os, ſe ſouffrir recoudre, cauterizer & ſonder, par où s'acquerra l'advantage que nous voulons avoir ſur le Vulgaire? C'eſt bien loing de fuir le mal & la douleur, ce que diſent les Sages, que des actions égallement bonnes, celle-là eſt plus ſouhaitable à faire, où il y a plus de peine. [g] *Non enim hilaritate nec laſciviâ, nec riſu aut joco comite levitatis, ſed ſæpè etiam triſtes firmitate & conſtantiâ ſunt beati.* Et à cette cauſe il a eſté impoſſible de perſuader à nos Peres, que les conqueſtes faites par vive force, au hazard de la guerre, ne fuſſent plus advantageuſes, que celles qu'on fait en toute ſeureté par pratiques & menées.

La Douleur le pire accident de notre Eſtre, comment peut être amoindrie.

[h] *Lætius eſt, quoties magno ſibi conſtat honeſtum.*

Davantage cela nous doit conſoler, que naturellement, « ſi la dou-« leur eſt violente, elle eſt courte: ſi elle eſt longue, elle eſt legere »: [13] *ſi gravis, brevis: ſi longus, levis.* Tu ne la ſentiras guere long

f La vertu eſt avide de peril: *Senec.* Cur bonis viris mala fiant: *cap.* 4.

g Les gens graves & auſteres ne ſont point heureux par la gayeté, la laſciveté, les ris & les jeux, compagnes de la Débauche, mais ils le ſont ſouvent par la conſtance & la fermeté. *Cic.* de Finib. L. ii. c. 20.

h Une action vertueuſe eſt d'autant plus raviſſante qu'elle coute davantage. *Lucan.* L. ix. *vſ.* 404.

13 *Cic.* de Finibus Bon. & Mal. L. ii. c. 29.

temps, ſi tu la ſens trop : elle mettra fin à ſoy, ou à toy : l'un & l'autre revient à un. Si tu ne la portes, elle t'emportera. i *Memineris maximos morte finiri ; parvos multa habere intervalla requietis : mediocrium nos eſſe dominos : ut ſi tolerabiles ſint, feramus : ſin minùs, è vitâ, quum ea non placeat, tanquàm è theatro exeamus.* Ce qui nous fait ſouffrir avec tant d'impatience la douleur, c'eſt de n'eſtre pas accouſtumez de prendre noſtre principal contentement en l'ame, de ne nous attendre point aſſez à elle, qui eſt ſeule & ſouveraine maiſtreſſe de noſtre condition. Le corps n'a, ſauf le plus & le moins, qu'un train & qu'un pli. Elle eſt variable en toute ſorte de formes, & range à ſoy, & à ſon eſtat, quel qu'il ſoit, les ſentiments du corps, & tous autres accidents. Pourtant [14] la faut-il eſtudier, & enquerir ; & eſveiller en elle ſes reſſorts tout-puiſſants. Il n'y a raiſon, ny preſcription, ny force, qui vaille contre ſon inclination & ſon chois. De tant de milliers de biais, qu'elle a en ſa diſpoſition, donnons luy en un, propre à noſtre repos & conſervation : nous voyla [15] non couverts ſeulement de toute offenſe, mais gratifiez meſmes & flattez, ſi bon luy ſemble, des offenſes & des maux. Elle faict ſon profit indifferemment de tout. L'erreur, les ſonges, luy ſervent utilement, comme une loyale matiere, à nous mettre à garant, & en contentement. Il eſt aiſé à voir, que ce qui aiguiſe en nous la douleur & la volupté, c'eſt la pointe de noſtre eſprit. Les beſtes, qui le tiennent ſous boucle, laiſſent aux corps leurs ſentiments libres & naïfs : & par conſequent uns, à peu pres, en chaſque eſpece, ainſi qu'elles montrent par la ſemblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions en nos membres, la juriſdiction qui leur appartient en cela, il eſt à croire, que nous en ſerions mieux, & que nature leur a donné un juſte & moderé temperament, envers la volupté & envers la douleur. Et ne peut faillir d'eſtre juſte, eſtant egal & commun. Mais puiſque nous nous ſom-

i Souvien-toi que les grandes douleurs ſe terminent par la mort, que les petites ont pluſieurs intervalles de repos, & que nous ſommes maîtres des mediocres : afin que ſi elles ſont ſupportables, nous les endurions ; & que ſi elles ne le ſont pas, nous ſortions de la vie comme d'un Theatre, puiſqu'elle nous déplaît. *Id.* De Finib. L. i. c. 15.

14 *C'eſt pourquoi chacun doit étudier ſon Ame, ſonder ſes forces, & mettre ſes plus puiſſans reſſorts en mouvement.*

15 C'eſt-à-dire, *non ſeulement à l'abri de toute offenſe, mais &c.*

mes emancipez de ses reigles, pour nous abandonner à la vagabonde liberté de nos fantaisies : au moins aydons-nous à les plier du costé le plus agreable. Platon craint nostre engagement aspre à la douleur & à la volupté, d'autant qu'il oblige & attache par trop l'ame au corps : moy plustost au rebours, d'autant qu'il l'en desprent & descloüe. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuite, aussi s'enorgueillit la douleur, à nous voir trembler sous elle. Elle se rendra de bien meilleure composition, à qui luy fera teste : il se faut opposer & bander contre. En nous acculant & tirant arriere, nous appellons à nous & attirons la ruyne, qui nous menasse. Comme le corps est plus ferme à la charge [16] en le roidissant : ainsi est l'ame. Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibier des gens foibles de reins, comme moy : où nous trouverons qu'il va de la douleur, comme des pierres qui prennent couleur, ou plus haute, ou plus morne, selon la feuille où l'on les couche, & qu'elle ne tient, qu'autant de place en nous, que nous luy en faisons; [1] *Tantum doluerunt, quantum doloribus se inseruerunt.* Nous sentons plus un coup de rasoir du Chirurgien, que dix coups d'espée en la chaleur du combat.

Les douleurs de l'enfantement, par les Medecins, & par Dieu mesme estimées grandes, & que nous passons avec tant de ceremonies, il y a des Nations entieres, qui n'en font nul compte. Je laisse à part les femmes Lacedemoniennes : mais aux Souisses parmy nos gens de pied, quel changement y trouvez-vous? sinon que trottans apres leurs maris, vous leur voyez aujourd'huy porter au col l'enfant, qu'elles avoient hier au ventre : & ces Egyptiennes contre-faictes ramassées d'entre nous, vont elles-mesmes laver les leurs, qui viennent de naistre, & prennent leur baing en la plus prochaine riviere.

Les douleurs de l'enfantement supportées sans peine.

Outre tant de garces qui desrobent tous les jours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle & noble femme de Sabinus Patricien Romain, pour l'interest d'autruy, [17]

Exemple remarquable sur cela d'une Dame Romaine.

16 *Lorsqu'on le roidit.*

1 Autant qu'ils se sont livrez à la Douleur, autant a-t-elle eu de prise sur eux.

17 L'histoire est très-curieuse : vous la trouverez au long dans un Traité de Plutarque, intitulé, *De l'Amour* : ch. 34.

porta ſeule & ſans ſecours & ſans voix & gemiſſemens l'enfantement de deux jumeaux.

Conſtance des Enfans Lacedemoniens.

Un ſimple garçonnet de Lacedemone, ayant derobé un renard (car ils craignoient encore plus la honte de leur ſottiſe au latrecin, que nous ne craignons la peine de noſtre malice) & l'ayant mis ſous ſa cappe, [18] endura pluſtoſt qu'il luy euſt rongé le ventre, que de ſe deſcouvrit. Et un autte, donnant de l'encens à un ſacrifice, ſe laiſſa bruſler juſques à l'os, par un charbon tombé dans ſa manche, pour ne ttoubler le myſtere. Et s'en eſt veu un grand nombre pour le ſeul eſſay de vertu : ſuivant leur inſtitution, qui ont ſouffert en l'aage de ſept ans, d'eſtre fouettez juſques à la mort, ſans alterer leur viſage. Et Cicero [19] les a veus ſe battre à troupes, de poings, de pieds, & de dents, juſques à s'evanouir avant que d'advouer eſtre vaincus. [m] *Nunquam naturam mos vinceret, eſt enim ea ſemper invicta: ſed nos umbris, delitiis, otio, languore, deſidiâ, animum infecimus: opinionibus malóque more delinitum mollivimus.*

Et de Mucius Scevola.

Chacun ſçait l'hiſtoire de Scevola, qui s'eſtant coulé dans le camp ennemy, pour en tuer le chef, & ayant failly d'attainćte, pour reprendre ſon effećt d'une plus eſtrange invention, & deſcharger ſa patrie, confeſſa à Porſenna, qui eſtoit le Roy qu'il vouloit tuer, non ſeulement ſon deſſeing, mais adjouſta qu'il y avoit en ſon camp un grand nombre de Romains complices de ſon entrepriſe tels que luy. Et pour montrer quel il eſtoit, s'eſtant faićt apporter un braſier, veit & ſouffrit griller & roſtir ſon bras, juſques à ce que l'ennemy meſme en ayant horreur, commanda oſter le braſier. Quoy, celuy qui ne daigna [20] interrompre la lećture de ſon livre pendant qu'on l'inciſoit ? Et [21] celuy qui s'obſtina à ſe mocquer & à rire à l'envy des maux, qu'on luy faiſoit : de façon que la cruauté irritée des bout-

Autres exemples de fermeté dans la douleur.

18 *Plutarque*, dans la vie de Lycurgue : ch. 14.

19 Adoleſcentium greges Lacedæmone vidimus ipſi incredibili contentione certantes pugnis, calcibus, unguibus, morſu denique ut exanimarentur, priuſquam ſe victos faterentur. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. v. c. 27.

m La coûtume ne l'auroit jamais emporté ſur la Nature, qui eſt toûjours invincible : mais notre Jugement ayant été empoiſonné par les delices, la molleſſe, l'oiſiveté, la pareſſe & la lâcheté, nous l'avons amolli par des opinions extravagantes, & de mauvaiſes habitudes. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. v. c. 27.

20 Ille qui dum varices exſecandas præberet, legere Librum perſeveravit ? *Senec.* Epiſt. 78.

21 Ille qui non deſiit ridere, cùm ob hoc ipſum tortores omnia inſtrumenta crudelitatis experirentur ? *Id*, ibid. *Si je ne me trompe*, *il*

reaux qui le tenoyent, & toutes les inventions des tourments redoublez les uns sur les autres luy donnerent gaigné? Mais c'estoit un Philosophe. Quoy? un gladiateur de Cesar, endura tousjours riant qu'on luy sondast & detaillast ses playes. [n] *Quis mediocris gladiator ingemuit? quis vultum mutavit unquam? Quis non modò stetit, verùm etiam decubuit turpiter? Quis cùm decubuisset, ferrum recipere jussus, collum contraxit?* Meslons-y les femmes. Qui n'a ouy parler à Paris de celle, qui se fit escorcher pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives & saines, pour en former la voix plus molle, & plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons-nous en ce genre? Que ne peuvent-elles? Que craignent-elles, pour peu qu'il y ait d'agencement à esperer en leur beauté?

[o] *Vellere queis cura est albos à stirpe capillos,*
Et faciem dempta pelle referre novam.

J'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, & se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent-elles, guindées & sanglées avec de grosses [22] coches sur les costes, jusques à la chair vive? ouy quelquesfois à en mourir. Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps, de se blesser à escient, pour donner foy à leur parole: & nostre Roy en recite des notables exemples, de ce qu'il en a veu en Poloigne, & [23] en l'endroit de luy mesme. Mais outre ce que je sçay en avoir esté imité en France par aucuns, quand je veins de ces fameux Estats de Blois, j'avois

*s'agit ici d'*Anaxarque, *que Nicocreon, Tyran de Cypre, fit mettre en pieces, sans pouvoir vaincre sa constance. Voyez dans* Diogene-Laërce *la Vie d'Anaxarque*, L. ix. Segm. 58, 59.

n Quel Gladiateur d'un courage mediocre a jamais gemi, ou changé de couleur? Qui d'entr'eux non seulement debout, mais même couché par terre, a fait paroître la moindre lâcheté? Qui après avoir été abbatu, a retiré le cou, lorsqu'il alloit être égorgé? *Cic.* Tusc. Quæst. L. ii. c. 17.

o Il s'en trouve qui ne font pas difficulté d'arracher leurs cheveux gris, & de s'écorcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. Tibull. L. i. Eleg. ix. *vs.* 45, 46.

22 C'est à dire, des *éclisses* qui pressées fortement sur les côtez par des ceintures, y rendoient la chair insensible, & aussi dure que la corne ou le cal qui vient aux mains de certains Ouvriers. Des Dames qui se sont exposées à cette torture lorsqu'elle étoit authorisée par la Mode, se sont moquées d'elles-mêmes dans la suite, quoi qu'apparemment elles fussent toutes prètes à se sacrifier de nouveau à cette même Mode, si elle eût été remise en credit.

23 De Thou dit expressément, que, lorsque

veu peu auparavant une fille en Picardie, pour tesmoigner l'ardeur de ses promesses, & aussi sa constance, se donner du poinçon, qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craquetter la peau, & la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font de grandes escarres pour leurs dames : & afin que la marque y demeure, ils portent soudain du feu sur la playe, & l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang, & former la cicatrice. Gens qui l'ont veu, l'ont escrit, & me l'ont juré. Mais pour dix aspres, il se trouve tous les jours entre eux qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras, ou dans les cuisses. Je suis bien ayse que les tesmoins nous sont plus à main, où nous en avons plus affaire. Car la Chrestienté nous en fournit à suffisance. Et apres l'exemple de nostre sainct Guide, il y en a eu force, qui par devotion ont voulu porter la croix. Nous apprenons par tesmoing tres-digne de foy, [24] que le Roy S. Louys porta la haire jusques à ce que sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa; & que tous les Vendredis, il se faisoit battre les espaules par son prestre, de cinq chainettes de fer, que pour cet effet on portoit emmy ses besoignes de nuict. Guillaume nostre dernier Duc de Guyenne pere de cette Alienor, qui transmit ce Duché aux maisons de France & d'Angleterre, porta les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement un corps de cuirasse, sous un habit de religieux, par penitence. Foulques Comte d'Anjou alla jusques en Jerusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la corde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne voit-on encore tous les jours au Vendredy Saint en divers lieux un grand nombre d'hommes & femmes se battre jusques à se déchirer la chair & percer jusques aux os ? Cela ay-je veu souvent & sans enchantement. Et disoit-on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit, qui pour de l'argent entreprenoient en cela de ga-

ce Prince se retira secretement de Pologne, le grand Chambellan du Royaume, qui le suivit & l'atteignit à grand'peine sur les Frontieres d'Autriche, n'ayant pu lui persuader de retourner en Pologne, le quitta enfin, après lui avoir promis une fidelité inviolable, en se donnant un coup de poignard dans le Bras, dont il suça le sang, au grand étonnement du Roy à qui il vouloit témoigner par-là son devoûment : *cùm secto pugione Brachio, exsucto sanguine fidem, magno ipsius Regis stupore, inviolabilem ipsi addixisset*. Thuan. Hist. L. lviii. ad ann. 1574.

24 Le Sire de Joinville dans ses Memoires, Tom. II. p. 54, 55.

rantir la religion d'autruy ; par un mespris de la douleur, d'autant plus grand, que plus peuvent les éguillons de la devotion, que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils Consulaire : M. Cato le sien Preteur designé : & L. Paulus les siens deux en peu de jours, [25] d'un visage rassis, & ne portant nul tesmoignage de deuil. Je disois en mes jours, de quelqu'un en gaussant, qu'il avoit [26] choué la divine justice. Car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyée en un jour, pour un aspre coup de verge, comme il est à croire : peu s'en fallut qu'il ne la print à faveur & gratification singuliere du ciel. Je n'ensuis pas ces humeurs monstrueuses : mais j'en ay perdu en nourrice, deux ou trois, sinon sans regret, au moins sans fascherie. Si n'est-il guere accident, qui touche plus au vif les hommes. Je voy assez d'autres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentiroy-je, si elles me venoyent. Et en ay mesprisé quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que je n'oserois m'en vanter au peuple sans rougir. [p] *Ex quo intelligitur, non in naturâ, sed in opinione esse ægritudinem.* L'opinion est une puissante partie, hardie, & sans mesure. Qui rechercha jamais de telle faim la seurté & le repos, qu'Alexandre & Cesar ont faict l'inquietude & les difficultez? Terez, le Pere de [27] Sitalcez, souloit dire, [28] *que quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point difference entre* [29] *luy & son pallefrenier.* Caton Consul, pour s'asseurer d'aucunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitans d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent : [q] *Ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse.* Combien en sçavons-nous qui ont fuy la douceur d'une vie tranquille, en leurs maisons parmy leurs cognoissans, pour suivre l'horreur des deserts inhabitables ; & qui se sont jettez à l'abje-

25 *Cic.* Tusc. Quæst. L. iii. c. 28.

26 C'est-à-dire, *desapointé*, comme on parloit autrefois, ou *éludé*, comme on parle présentement : Voyez *Cotgrave* dans son Dictionnaire au mot *choué*.

p D'où l'on peut voir que le Chagrin n'est point un effet de la Nature, mais de l'Opinion. *Cic.* Tusc. Quæst. L. iii. c. 28.

27 Roy de Thrace, dont il est parlé dans *Diodore de Sicile*, L. xii. c. 15.

28 Plutarque dans les *Dits notables des anciens Rois, Princes & Capitaines.*

29 *Et peut-être*, dit un de mes amis à qui je montrai ce Passage, *qui auroit bien examiné ce beau Roy de Thrace, auroit vû qu'en effet il n'avoit pas l'Ame d'un Roi, mais d'un Palefrenier, ou d'un Boucher.*

q Peuple feroce qui ne croyoit point qu'on pût jouïr de la vie sans faire la guerre. *Tit. Liv.* L. xxxiv. c. 17.

ction, vilité, & mespris du monde, & s'y sont pleus jusques à l'affectation ?

Austerité de Vie du Cardinal Borromée.

Le Cardinal *Borromée*, qui mourut dernierement à Milan, au milieu de la desbauche, à quoy le convioyt & sa noblesse, & ses grandes richesses, & l'air de l'Italie, & sa jeunesse, se maintint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté, luy servoit en hyver: n'avoit pour son coucher que la paille: & les heures qui luy restoyent des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genoux, ayant un peu d'eau & de pain à costé de son livre: qui estoit toute la provision de ses repas, & tout le temps qu'il y employoit.

Accidens funestes que certaines personnes supportent sans peine.

J'en sçay qui à leur escient ont tiré & profit & avancement du cocuage, dequoy le seul nom effraye tant de gens. Si la veuë n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant: mais les plus plaisans & utiles de nos membres semblent estre ceux qui servent à nous engendrer: toutesfois assez de gens les ont pris en hayne mortelle, pour cela seulement, qu'ils estoient trop aymables; & les ont rejettez à cause de leur prix. Autant en opina des yeux, celuy qui se les creva. La plus commune & plus saine part des hommes, tient à grand heur l'abondance des enfants: moy & quelques autres, à pareil heur le defaut. Et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond, [30] qu'*il n'ayme point à laisser lignée de soy*. Que nostre opinion donne prix aux choses; il se void par celles en grand nombre, ausquelles nous ne regardons pas seulement, pour les estimer: ains à nous. Et ne considerons ny leurs qualitez, ny leurs utilitez, mais seulement nostre cousṫ à les recouvrer: comme si c'estoit quelque piece de leur substance: & appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy je m'advise, que nous sommes grands mesnagers de nostre mise. Selon qu'elle poise, elle sert, de ce mesmes qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse jamais courir à faux fret. L'achat donne tiltre au diamant, & la difficulté à la vertu, & la douleur à

30 *Diog. Laërce* dans la Vie de Thales, L. 1. *Segm.* 26. La réponse de Thales a deux sens fort differens, suivant deux differentes leçons de ce Passage. Il ne s'agit point ici de déterminer si Montagne a bien ou mal choisi.

a devotion, & l'aspreté à la medecine. Tel pour arriver à la pauvreté jetta ses escus en cette mesme mer, que tant d'autres fouillent de toutes parts pour y pescher des richesses.

Avarice, ce qui la produit.

Epicurus dit, [31] *que l'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires.* De vray, ce n'est pas la disette; c'est plustost l'abondance qui produict l'avarice. Je veux dire mon experience autour de ce subject. J'ay vescu en trois sortes de condition, depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré pres de vingt années, je le passay, n'aiant autres moyens, que fortuites, & despendant de l'ordonnance & secours d'autruy, sans estat certain & sans prescription. Ma despence se faisoit d'autant plus allegrement & avec moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Je ne fus jamais mieux. Il ne m'est oncques avenu de trouver la bourse de mes amis close: m'estant enjoint au delà de toute autre necessité, la necessité de ne faillir au terme que j'avoy prins à m'acquiter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que je me faisoy pour leur satisfaire: en maniere [32] que j'en rendoy une loyauté mesnagere, & aucunement piperesse. Je sens naturellement quelque volupté à payer; comme si je deschargeois mes espaules d'un ennuyeux poids, & de cette image de servitude. Aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action juste, & contenter autruy. J'excepte les payements où il faut venir à marchander & compter: car si je ne trouve à qui en commettre la charge, je les esloigne honteusement & injurieusement tant que je puis, de peur de cette altercation, à laquelle & mon humeur & ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haïsse comme à marchander: c'est un pur commerce de [33] trichoterie & d'impudence. Apres une heure de debat & de barguignage, l'un & l'autre abandonne sa parolle & ses sermens pour cinq sous d'amendement. Et si empruntois avec desavantage. Car n'ayant point le cœur de requerir en presen-

31 Dans Seneque: Epist. 17. *Multis parasse divitias, non finis miseriarum fuit, sed mutatio.*

32 C'est-à-dire, *de sorte qu'il me revenoit de cette conduite une espece de probité menagere, & qui imposoit en quelque maniere à mes Créanciers.* C'est-là, je croi, ce que Montagne a voulu dire. La hardiesse & la subtilité de cette pensée la rend un peu obscure. Le Traducteur Anglois en a senti toute la délicatesse, & l'a renduë parfaitement bien en ces termes, *so that I practis'd at once a thrifty, and vvithal, a kind of alluring Honesty.* C'est une copie qui me paroît superieure à l'original.

33 Au lieu de *trichoterie*, vieux mot qui si-

ce, j'en renvoyois le hazard sur le papier, qui ne fait guere d'effort, & qui preste grandement la main au refuser. Je me remettois de la conduitte de mon besoing plus gayement aux astres, & plus librement que je n'ay faict depuis à ma providence & à mon sens. La plus part des mesnagers estiment horrible de vivre ainsi en incertitude; & ne s'advisent pas, premierement, que la plus part du monde vit ainsi. Combien d'honnestes hommes ont rejetté tout leur certain à l'abandon, & le font tous les jours, pour chercher le vent de la faveur des Roys & de la fortune? Cesar s'endebta d'un million d'or outre son vaillant, pour devenir Cesar. Et combien de marchans commencent leur trafique par la vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes,

[r] *Tot per impotentia freta?*

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille & mille Colleges, qui la passent commodément, attendans tous les jours de la liberalité du Ciel, ce qu'il faut [34] à eux disner. Secondement, ils ne s'advisent pas, que cette certitude, sur laquelle ils se fondent, n'est guere moins incertaine & hazardeuse que le hazard mesme. Je voy d'aussi pres la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy. Car outre ce que le sort a dequoy ouvrir cent breches à la pauvreté au travers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme & infime fortune:

[s] *Fortuna vitrea est: tum, quum splendet, frangitur:*

Et envoyer cul sur pointe toutes nos deffences & levées; je trouve que par diverses causes, l'indigence se voit autant ordinairement logée chez ceux qui ont des biens, que chez ceux qui n'en ont point: & qu'à l'avanture est-elle aucunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compagnie des richesses: Elles viennent plus de l'ordre, que de la recepte: [t] *Faber est suæ*

gnifie la même chose que celui de *tricherie*, Montagne avoit mis *menterie* dans l'Edition in 4to de 1588.

r Sur tant de Mers orageuses. *Catull.* Epigr. iv. *vs.* 18.

34 Ou, comme il y a dans les dernieres Editions, *pour leur diner.*

s Vers de Publius Syrus sur la Fortune qu'on a traduit ainsi,

Et comme elle a l'éclat du Verre,
Elle en a la fragilité.

Ex Mimis *Publii.*

t Chacun est l'artisan de sa fortune. *Saluss.* in primâ Orat. ad Cæsarem, *De ordinanda Rep.* §. 1.

quisque fortunæ. Et me semble plus miserable un riche malaisé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre : [u] *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est.* Les plus grands Princes & plus riches, sont par pauvreté & disette poussez ordinairement à l'extreme necessité. Car en est-il de plus extreme, que d'en devenir tyrans, & injustes usurpateurs des biens de leurs subjets ? Ma seconde forme, ç'a esté d'avoir de l'argent. A quoy m'estant prins, j'en fis bientost des reserves notables selon ma condition : n'estimant pas que ce fust avoir, sinon autant qu'on possede outre sa despence ordinaire : ny qu'on se puisse fier du bien qui est encore en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car quoy, disoy-je, si j'estois surpris d'un tel, ou d'un tel accident ? Et à la suitte de ces vaines & vitieuses imaginations, j'allois faisant l'ingenieux à prouvoir par cette superflue reserve à tous inconveniens : Et sçavois encore répondre à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconveniens estoit trop infiny ; que si ce n'estoit à tous, c'estoit à aucuns & plusieurs. Cela ne se passoit pas sans penible sollicitude. J'en faisoy un secret : & moy, qui ose tant dire de moy, ne parloy de mon argent, qu'en mensonge : comme font les autres, qui s'appauvrissent riches, s'enrichissent pauvres : & dispensent leur conscience de ne tesmoigner jamais sincerement de ce qu'ils ont : Ridicule & honteuse prudence. Allois-je en voyage ? il ne me sembloit estre jamais suffisamment pourveu : & plus je m'estois chargé de monnoye, plus aussi je m'estois chargé de crainte, tantost de la seurté des chemins, tantost de la fidelité de ceux qui conduisoyent mon bagage : duquel, comme d'autres que je cognois, je ne m'asseurois jamais assez, si je ne l'avois devant mes yeux. Laissoy-je ma boite chez moy ? combien de soupçons & pensements espineux, & qui pis est, incommunicables ? J'avois tousjours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquerir. Si je n'en faisois du tout tant que j'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, j'en tirois peu ou rien : Pour avoir plus de moyen de despense, elle ne m'en poisoit pas moins. [35] Car (comme disoit Bion) autant

u Pauvres dans les richesses : espece d'indigence très-incommode. *Senec.* Epist. 74, *au commencement, où vous verrez que Montagne a transposé les paroles de Seneque pour les appliquer à son suiet.*

35 Seneque dans son Traité, *de la Tranquil-*

ſe fache le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil? Et depuis que vous eſtes accouſtumé, & avez planté voſtre fantaiſie ſur certain monceau, il n'eſt plus à voſtre ſervice : vous n'oſeriez l'eſcorner. C'eſt un baſtiment qui, comme il vous ſemble, croullera tout, ſi vous y touchez : il faut que la neceſſité vous prenne à la gorge pour l'entamer : Et auparavant j'engageois mes hardes, & vendois un cheval, avec bien moins de contrainte & [36] moins envis, que lors je ne faiſois breſche à cette bourſe favorie, que je tenois à part. Mais le danger eſtoit, que mal ayſément peut-on eſtablir bornes certaines à ce deſir (elles ſont difficiles à trouver, és choſes qu'on croit bonnes) & arreſter un poinct à l'eſpargne : on va tousjours groſſiſſant cet amas, & l'augmentant d'un nombre à autre, juſques à ſe priver vilainement de la jouyſſance de ſes propres biens : & l'eſtablir toute en la garde, & n'en uſer point. Selon cette eſpece d'uſage, ce ſont les plus riches gens du monde, ceux qui ont charge de la garde des portes & murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux eſt avaricieux à mon gré. Platon range ainſi les biens corporels ou humains : la ſanté, la beauté, la force, la richeſſe : Et la richeſſe, dit-il, n'eſt pas aveugle, mais treſclair-voyante, quand elle eſt illuminée par la prudence. Dionyſius [37] le fils eut bonne grace. On l'advertit que l'un de ſes Syracuſains avoit caché dans terre un threſor ; il luy manda de le luy apporter ; ce qu'il fit, s'en reſervant à la deſrobbée quelque partie, avec laquelle il s'en alla en une autre ville, où ayant perdu cet appetit de theſaurizer, il ſe mit à vivre plus liberallement. Ce qu'entendant Dionyſius, luy fit rendre le demeurant de ſon threſor ; diſant que puis qu'il avoit appris à en ſçavoir uſer, il le luy rendoit volontiers.

Comment Montagne regloit ſa depenſe.

Je fus quelques années en ce point : Je ne ſçay quel bon demon m'en jetta hors tres-utilement, comme le Syracuſain ; & m'envoya toute cette conſerve à l'abandon : le plaiſir de certain voyage de grande deſpence, ayant mis au pied cette ſotte imagination : Par où

lité de l'Eſprit, ch. 8. Bion eleganter ait, *Non minùs moleſtum eſſe comatis quàm calvis, pilo velli.*

36 C'eſt-à-dire, *& moins à contre-cœur*. Froiſſart parlant d'un fameux Tournoy qu'*Edouard* III. fit faire à Londres, pour y attirer la Comteſſe de Saleſbury, dit, *qu'elle y vint moult envis : car elle penſoit bien pourquoi c'eſtoit ; & ſi ne l'oſoit decouvrir à ſon mary.* Vol. i. c. 90.

37 Ou, *Denys le Pere*, ſelon Plutarque dans les *Dits notables des anciens Roys, Princes & Capitaines.*

je suis retombé à une tierce sorte de vie, (je dis ce que j'en sens) certes plus plaisante beaucoup, & plus reglée: C'est que je fais courir ma despence quant & quant ma recepte; tantost l'une devance, tantost l'autre: mais c'est de peu qu'elles s'abandonnent. Jevis du jour à la journée, & me contente d'avoir dequoy suffire aux besoins presens & ordinaires: aux extraordinaires toutes les provisions du monde n'y sçauroyent suffire. Et est follie de s'attendre que fortune elle-mesmes nous arme jamais suffisamment contre soy. C'est de nos armes qu'il la faut combattre. Les fortuites nous trahiront au bon du faict. Si j'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voisine emploite; & non pour acheter des terres, dequoy je n'ay que faire, mais pour acheter du plaisir. [x] *Non esse cupidum, pecunia est: non esse emacem, vectigal est.* Je n'ay ny guere peur que bien me faille, ny nul desir qu'il m'augmente. [y] *Divitiarum fructus est in copiâ: copiam declarat satietas.* Et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivée en un aage naturellement enclin à l'avarice, & que je me vois desfaict de cette folie si commune aux vieux, & la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Bel exemple du mepris des Richesses.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, & trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit, au boire, manger, dormir, & embrasser sa femme: & qui d'autre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi qu'elle faict à moy, [38] delibera de contenter un jeune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprés les richesses; & luy feit present de toutes les siennes, grandes & excessives, & de celles encor qu'il estoit en train d'accumuler tous les jours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, & par la guerre: moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir & nourrir honnestement, comme son hoste & son amy. Ils vescurent ainsi depuis tres-heureusement: & esgalement contents du changement de leur condition.

Autre exemple à peu près du même genre.

Voyla un tour que j'imiterois de grand courage. Et loue grandement la fortune d'un vieil Prelat, que je voy s'estre si purement

x C'est être riche que de n'être pas avide de richesses: c'est un revenu que de n'avoir pas la passion d'acheter. *Cic.* Paradox. vi. c. 3.

y Le fruit des Richesses est dans l'abondance: & la satieté declare l'abondance. *Id.* ibid. c. 2.

38 Voyez la *Cyropedie* de Xenophon. L. viii. c. 3. §. 16—20.

demis de sa bourse, & de sa recepte, & de sa mise, tantost à un serviteur choisi, tantost à un autre, qu'il a coulé un long espace d'années, autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage, comme un estranger. La fiance de la bonté d'autruy, est un non leger tesmoignage de la bonté propre : partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, je ne voy point d'ordre de maison, ny plus dignement ny plus constamment conduit que le sien. Heureux, qui ait reglé à si juste mesure son besoin, que ses richesses y puissent suffire sans son soing & empeschement : & sans que leur dispensation ou assemblage, interrompe d'autres occupations, qu'il suit, plus convenables, plus tranquilles, & selon son cœur.

Ce qui rend un homme aisé, ou indigent.

L'aisance donc & l'indigence despendent de l'opinion d'un chacun; & non plus la richesse, que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beauté & de plaisir, que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en trouve. Non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content : & en cela seul la creance se donne essence & verité. La fortune ne nous fait ny bien ny mal : elle nous en offre seulement la matiere & la semence : laquelle nostre Ame, plus puissante qu'elle, tourne & applique comme il luy plaist : seule cause & maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur & couleur de l'interne constitution : comme les accoustremens nous eschauffent non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver & nourrir : qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froideur : ainsi se conserve la neige & la glace. Certes tout en la maniere 39 qu'à un faineant l'estude sert de tourment, à un yvrongne l'abstinence du vin, la frugalité est supplice au luxurieux, & l'exercice gehenne à un homme delicat & oisif : ainsi en est-il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses, ny difficiles d'elles-mesmes : mais nostre foiblesse & lascheté les fait telles.

39 Un beau passage de Seneque fera voir que c'est de cet Auteur que Montagne a pris tout ce qui suit jusqu'à la fin du Paragraphe. *Luxurioso frugalitas pœna est : pigro supplicii loco labor est : delicatus miseretur industrii : desidioso studere torqueri est. Eodem modo hæc ad quæ omnes imbecilli sumus, dura atque intoleranda credimus.* ——*Non ista difficilia sunt naturâ, sed nos fluidi & enerves. Magno animo de rebus magnis judicandum est. Alioqui videbitur illarum vitium esse quod nostrum est. Sic quædam rectissima, cùm in aquam dimissa sunt, speciem curvi præfractique visentibus reddunt. Non tantùm quid videas, sed quemadmodum, refert.* Senec. *Epist.* 81.

telles. Pour juger des choſes grandes & haultes, il faut un' ame de meſme, autrement nous leur attribuons le vice, qui eſt le noſtre. Un aviron droit ſemble courbe en l'eau. Il n'importe pas ſeulement qu'on voye la choſe, mais comment on la voye.

Opinion de la douleur, ſur quoy fondée.

Or ſus, pourquoy de tant de diſcours, qui perſuadent diverſement les hommes de mepriſer la mort, & de porter la douleur, n'en trouvons-nous quelcun qui faſſe pour nous? Et de tant d'eſpeces d'imaginations qui l'ont perſuadé à autruy, que chacun n'en applique-il à ſoy une le plus ſelon ſon humeur? S'il ne peut digerer la drogue forte & abſterſive, pour deſraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le ſoulager. [z] *Opinio eſt quædam effœminata ac levis, nec in dolore magis, quàm eadem in voluptate: quâ, quum liqueſcimus fluimúſque mollitiâ, apis aculeum ſine clamore ferre non poſſumus.——— Totum in eo eſt, ut tibi imperes.* Au demeurant, on n'eſchappe pas à la Philoſophie, pour faire valoir outre meſure l'aſpreté des douleurs, & humaine foibleſſe. Car on la contraint de ſe rejetter à ces invincibles repliques: *S'IL eſt mauvais de vivre en neceſſité, au moins de vivre en neceſſité, il n'eſt aucune neceſſité. NUL n'eſt mal long temps qu'à ſa faute.* Qui n'a le cœur de ſouffrir ny la mort ny la vie, qui ne veut ny reſiſter ny fuir, que luy feroit-on?

CHAPITRE XLI.

De ne communiquer ſa gloire.

Vanité de l'amour de la Gloire.

DE toutes les reſveries du monde, la plus receuë & plus univerſelle, eſt le ſoin de la reputation & de la gloire, que nous eſpouſons juſques à quitter les richeſſes, le repos, la vie & la ſanté, qui ſont biens effectuels & ſubſtantiaux, pour ſuivre cette vaine image, & cette ſimple voix, qui n'a ny corps ny priſe:

[a] *La fama ch'invaghiſce a un dolce ſuono*

z Il y a une opinion efféminée & frivole, qui n'a pas moins lieu dans le plaiſir que dans la douleur: par laquelle affoiblis & fondus de molleſſe, nous ne ſaurions ſouffrir ſans crier, la piqueure d'une abeille.——Tout le ſecret giſt en ceci, que tu ſaches te commander toi-même. *Cic.* Tuſc. Quæſt. L. ii. c. 22.

a La Renommée qui par la douceur de ſa

Gli ſuperbi mortali, e par ſi bella,
E un echo, un ſogno, anzi d'un ſogno un' ombra
Ch'ad ogni vento ſi dilegua e ſgombra.

Et des humeurs deſ-raiſonnables des hommes, il ſemble que les Philoſophes meſmes ſe défaſſent [1] plus tard & plus [2] envis de cette-cy que de nulle autre : c'eſt la plus reveſche & opiniaſtre : [b] *Quia etiam benè proficièntes animos tentare non ceſſat*. Il n'en eſt guere de laquelle la raiſon accuſe ſi clairement la vanité : mais elle a ſes racines ſi vifves en nous, que je ne ſçay ſi jamais aucun s'en eſt peu nettement deſcharger. Apres que vous avez tout dict & tout creu, pour la deſadvouer, elle produict contre voſtre diſcours une inclination ſi inteſtine, que [3] vous avez peu que tenir à l'encontre : Car comme dit Cicero, ceux meſmes qui la combatent, encores veulent-ils, [4] que les livres, qu'ils en eſcrivent, portent au front leur nom, & ſe veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont meſpriſé la gloire. Toutes autres choſes tombent en commerce : Nous preſtons nos biens & nos vies au beſoin de nos amis : mais de communiquer ſon honneur, & d'eſtrener autruy de ſa gloire, il ne ſe voit gueres.

Catulus Luctatius en la guerre contre les Cimbres, ayant faict tous efforts pour arreſter ſes ſoldats qui fuioient devant les ennemis, [5] ſe mit luy-meſmes entre les fuyards, & contrefit le couard, affin qu'ils ſemblaſſent pluſtoſt ſuivre leur Capitaine, que fuyr l'ennemy : c'eſtoit abandonner ſa reputation, pour couvrir la honte d'autruy.

voix enchante les ſuperbes mortels, & paroit ſi raviſſante, n'eſt qu'un Echo, un ſonge, ou plûtôt l'ombre d'un ſonge, qui ſe diſſipe & s'évanouït en un moment. *Taſſo* nella Gieruſalemmeliberata : *Canto* xiv. Stanza 63.

1 *Etiam ſapientibus cupido gloriæ noviſſima exuitur*, dit Tacite : *Hiſt*. L. iv. ab initio. Je doute que Montagne ait viſé à ce Paſſage : car il eſt ſi beau, que s'il l'eût eu dans l'Eſprit, je croi, qu'il n'auroit pû s'empêcher de le citer.

2 *Difficilement, à contre-cœur.*

b Parce qu'elle ne ceſſe de tenter ceux-là même qui ont fait des progrès conſiderables dans la Vertu : *D. Auguſt*. de Civitate Dei, L. v. c. 14. M. *Barbeyrac* de qui je tiens cette citation, m'a communiqué en même temps le Paſſage tout entier, que voici : *Quæ* (cupiditas Gloriæ) *in hac vitâ etſi non funditùs eradicatur ex corde, quia etiam benè proficientes animos tentare non ceſſat, ſaltem ſuperetur---dilectione Juſtitiæ*.---Le mot *proficientes*, remarque M. Barbeyrac, eſt un terme de la Philoſophie Stoïcienne, ce qui pourroit faire croire que *S. Auguſtin* imite ici quelque Auteur de cette Secte.

3 C'eſt-à-dire, *que vous ne pouvez guere lui reſiſter.*

4 Ipſi illi Philoſophi, etiam illis Libellis quos de contemnendâ gloriâ ſcribunt, nomen ſuum inſcribunt : in eo ipſo in quo prædicationem nobilitatemque deſpiciunt, prædicari de ſe ac nominari volunt. *Orat*. pro Archiâ Poëtâ, c. xi. *Edit. Gronov.*

5 Plutarque dans la Vie de *Caius Marius*, ch. 8.

Quand Charles cinquiesme passa en Provence, l'an mil cinq cens trente sept, on tient que Antoine de Leve voyant l'Empereur resolu de ce voyage, & l'estimant luy estre merveilleusement glorieux, opinoit toutesfois le contraire, & le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire & honneur de ce conseil, en fust attribué à son maistre : & qu'il fust dict, son bon advis & sa prevoyance avoir esté telle, que contre l'opinion de tous, il eust mis à fin une si belle entreprise : qui estoit l'honorer à ses despens.

Louange particuliere, refusée.

Les Ambassadeurs Thraciens, consolans *Archileonide* mere de Brasidas, de la mort de son fils, & le haut-louans, jusques à dire, qu'il n'avoit point laissé son pareil : elle refusa cette louange privée & particuliere, pour la rendre au public : [6] *Ne me dites pas cela*, fit-elle, *je sçay que la ville de Sparte a plusieurs Citoyens plus grands & plus vaillans qu'il n'estoit.*

Edouard III. veut laisser à son Fils tout l'honneur de la victoire.

En la bataille [7] de Crecy, le Prince de Gales, encores fort jeune, avoit l'avant-garde à conduire : le principal effort du rencontre fust en cet endroit : les Seigneurs qui l'accompagnoient se trouvans en dur party d'armes, manderent au Roy Edouard de s'approcher, pour les secourir : il s'enquit de l'estat de son fils, & luy ayant esté répondu, qu'il estoit vivant & à cheval : Je luy ferois, [8] *dit-il*, tort de luy aller maintenant desrober l'honneur de la victoire de ce combat, qu'il a si long temps soustenu : quelque hazard qu'il y ait, elle sera toute sienne, & n'y voulut aller ny envoyer : sçachant s'il y fust allé, qu'on eust dit que tout estoit perdu sans son secours, & qu'on luy eust attribué l'advantage de cet exploit. [c] *Semper enim quod postremum adjectum est, id rem totam videtur traxisse.* Plusieurs estimoient à Rome, & se disoit communément que les principaux beaux faits de Scipion estoient en partie deus à *Lælius*, qui toutesfois alla tousjours promouvant & secondant la grandeur & gloire

6 Plutarque dans les Dits notables des Lacedemoniens, à l'article BRASIDAS.

7 Donnée en 1346.

8 *Froissart*, Vol. 1. ch. cxxx. Le Roy dit, *Or retournez devers luy, & devers ceux qui cy vous ont envoyé : & leur dites de par moy qu'ils ne m'envoyent meshuy querir, ne requerre, pour adventure qui leur advienne, tant que mon Fils soit en vie : & leur dites que je leur mande, qu'ils laissent gaigner à l'Enfant ses esperons : mais je veuil (se Dieu l'a ordonné) que la journée soit sienne, & que l'honneur lui en demeure, & à ceux à qui je l'ai baillé en garde.*

c Car les Troupes qui surviennent les dernieres au combat, semblent toujours avoir entierement decidé l'affaire.

de Scipion, sans aucun soin de la sienne. Et *Theopompus* Roy de Sparte à celuy qui luy disoit que la Chose Publique demeuroit sur ses pieds, pour autant qu'il sçavoit bien commander : *C'est plustost*, [9] dit-il, *parce que le Peuple sçait bien obeïr.*

Conduite d'un Evêque qui se trouva à la Bataille de Bouvines.

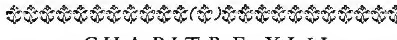
Comme les femmes, qui succedoient aux Pairies, avoient, nonobstant leur sexe, droit d'assister & opiner aux causes, qui appartiennent à la jurisdiction des Pairs : aussi les Pairs ecclesiastiques, nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos Roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis & serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'Evesque de Beauvais se trouvant avec *Philippe Auguste* en [10] la Bataille de Bouvines, participoit bien fort courageusement à l'effect : mais il luy sembloit, ne devoir toucher au fruit & gloire de cet exercice sanglant & violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce jour-là, & les donnoit au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgosiller, ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'execution. Et le feit ainsi de Guillaume Comte de Salsberi à messire Jean de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience [11] à cette autre, il vouloit bien assommer, mais non

9 Plutarque dans les Dits notables des Lacedemoniens, à l'article Theopompus.

10 Donnée en 1214. entre Lisle & Tournay.

11 C'est-à-dire, *Par une subtilité de conscience pareille à cette autre dont je viens de parler, cet Evêque vouloit bien assommer*, &c. En effet, cette autre subtilité que Montagne venoit d'attribuer à l'Evêque de Beauvais, n'étoit pas plus frivole que celle-ci, par laquelle ce même Evêque ne faisoit pas scrupule d'assommer à coups de massuë, ceux qu'il n'auroit pas voulu blesser ou tuer à coups d'épée. Car dans ce dernier cas il s'agir de l'Evêque de Beauvais, aussi-bien que dans le prémier. *A la Bataille de Bouvines*, dit expressément Mezeray, Philippe, *frere du Roy, & Evêque de Beauvais, ne frappa point de l'épée, mais d'une massuë de bois, croyant qu'assommer n'étoit pas repandre le sang.* Le dernier Traducteur Anglois de Montagne a tout brouillé ici, pour n'avoir pas compris, que cette derniere subtilité appartenoit à l'Evêque de Beauvais tour de même que la prémiére. Au lieu de livrer *Guillaume Comte de Salisbury* à Messire Jean de Nesle, il nous dit que *Guillaume Comte de Salisbury employa à l'égard de Messire Jean de Nesle une subtilité de conscience pareille à l'autre que nous avons nommé cy-dessus*, (j'évite de dire *nommée*, afin de conserver l'équivoque qui est dans l'Anglois) *il vouloit bien le tuer*, continuë le Traducteur, *mais non pas le blesser; & pour cette raison il ne combattit jamais avec une masse.* De la maniere dont ce Traducteur nous parle ici du Comte de Salisbury, on diroit qu'il ne s'étoit engagé dans ce combat que pour tuer Jean de Nesle. Voici ses propres paroles : *As also did William Earl of Salisbury to Messire Jean de Nesle, vvith a like subtlety of conscience to the other vve named before, he vvould kill, but not vvound him, and for that reason never fought vvith a mace.* La confusion où je surprens ici cet habile Traducteur, me fait un peu craindre pour moi-même. Mais quoique dans toutes les Editions de Montagne que j'ai vuës, il y air, *D'une pareille subtilité de conscience à cet autre*, je croy pouvoir asseurer, que Montagne avoit écrit *à cette autre*, ou *à cett'autre*, c'est-à-dire, à cette autre subtilité de l'Evêque de Beauvais; & qu'il veut nous appren-

pas blesser : & pourtant ne combattoit que de masse. Quelcun en mes jours, estant reproché par le Roy d'avoir mis les mains sur un prestre, le nioit fort & ferme : c'estoit qu'il l'avoit battu & foulé aux pieds.



CHAPITRE XLII.

De l'inegalité qui est entre nous.

PLutarque dit [1] en quelque lieu, qu'il ne trouve point si grande distance de beste à beste, comme il trouve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame & qualitez internes. A la verité je trouve si loing d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusques à tel que je cognois, je dy capable de sens commun, que j'encherirois volontiers sur Plutarque ; & dirois qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y a de tel homme à telle beste : *Extreme difference d'homme à homme.*

[a] *Hem vir viro quid præstat !*

Et qu'il y a autant de degrez d'Esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, & autant innumerables. Mais à propos de l'estimation des hommes, c'est merveille que sauf nous, aucune chose ne s'estime que par ses propres qualitez. Nous louons un cheval de ce qu'il est vigoureux & adroit,

dre ici, que par une subtilité pareille à celle dont il venoit de parler, le même Evêque de Beauvais avoit bien voulu assommer, mais non pas blesser, n'ayant combattu pour cet effet qu'avec une massuë.---A l'égard de *Guillaume Comte de Salisbury*, il n'y a pas apparence, qu'à la Bataille de Bouvines il ait eu le même scrupule que l'Evêque de Beauvais. Il est certain du moins, que cet Evêque prit le Comte de Salisbury, & qu'il le livra à *Messire Jean de Nesle.* C'est ce que Montagne dit fort nettement, avant que de parler de cette autre subtilité de conscience qui engagea l'Evêque de Beauvais à ne combattre qu'avec une Massuë. Et tout ce que Montagne avance ici, l'Histoire l'assure très-positivement. *Guillaume le Breton*, dit Jean du Tillet, *en son Histoire du Roy Philippes Auguste, fait mention de l'Evesque de Beauvais, prince du sang, frere du Comte de Dreux pair de France, estant avec ledit Philippe Auguste en la bataille du Pont de Bovines, qui d'un coup de masse jetta à terre le Comte Guillaume surnommé longue-espée, frere bastard du Roy d'Angleterre, & commanda à Messire Jean de Nesle Chevalier de le prendre son prisonnier : le semblable fit-il de plusieurs autres qu'il versa rudement à terre. Pource qu'il estoit d'Eglise, le los de ses faits d'armes est comme donné à autruy : aussi ne voulut-il combattre que de masse pour abbatre sans tuer.* Memoires de J. du Tillet, p. 220. *à Troyes*, 1578.

1 Sur la fin de son Traité intitulé, *Que les Bestes brutes usent de la Raison.*

a Ah ! de combien un homme l'emporte sur un autre homme ! *Terent.* Eunuch. Act. ii. sc. 2. vs. 1.

[b] *Volucrem*
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, & exultat rauco victoria Circo,

non de ſon harnois: un levrier, de ſa viſteſſe, non de ſon colier: un oyſeau, de ſon aile, non de ſes longes & ſonnettes. Pourquoy de meſmes n'eſtimons-nous un homme par ce qui eſt ſien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente: tout cela eſt autour de luy, non en luy. Vous n'achetez pas un chat en poche: ſi vous marchandez un Cheval, [2] vous luy oſtez ſes bardes, vous le voyez nud & à deſcouvert: Ou s'il eſt couvert, comme on les preſentoit anciennement aux Princes à vendre, c'eſt par les parties moins neceſſaires, affin que vous ne vous amuſiez pas à la beauté de ſon poil, ou largeur de ſa croupe, & que vous vous arreſtiez principalement à conſiderer les jambes, les yeux, & le pied, qui ſont les membres les plus utiles,

L'homme eſtimable par lui-même, non par ſes atours.

[c] *Regibus hic mos eſt, ubi equos mercantur, opertos*
Inſpiciunt, ne ſi facies, ut ſæpè, decora
Molli fulta pede eſt, emptorem inducat hiantem,
Quòd pulchræ clunes, breve quòd caput, ardua cervix.

Pourquoy eſtimant un homme, [3] l'eſtimez-vous tout enveloppé & empacqueté? Il ne nous faict montre que des parties, qui ne ſont aucunement ſiennes: & nous cache celles, par leſquelles ſeules on peut vrayement juger de ſon eſtimation. C'eſt le prix de l'eſpée que vous cherchez, non de la guaine: vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain, ſi vous l'avez deſpouillée. Il le faut juger par luy-meſme, non par ſes atours. Et comme dit treſ-plaiſamment un Ancien: Sçavez-vous pourquoy vous l'eſtimez grand? [4] vous y comptez la hauteur de ſes patins: La baſe n'eſt pas de la ſtatue. Meſurez-

b Ainſi l'on fait cas d'un Cheval agile & plein de feu qui dans le Cirque a remporté pluſieurs fois le prix de la Courſe. *Juvenal.* Sat. viii. *vſ.* 57, *&c.*

2 *Equum empturus, ſolvi jubes ſtratum: detrahis veſtimenta venalibus, ne qua vitia corporis lateant*, Senec. *Epiſt.* 80.

c Lorſquè les Princes veulent acheter des Chevaux, ils les examinent couverts, de peur que ſi le Cheval a les pieds mauvais, & la tête belle, comme il arrive ſouvent, l'acheteur ne ſe laiſſe ſeduire, en luy voyant une belle croupe, une petite tête, & une encolure fine & relevée. *Horat.* L. i. Sat. 2. *vſ.* 86. &c.

3 Equum empturus, ſolvi jubes ſtratum, *&c.---hominem involutum æſtimas?* Senec. *Epiſt.* 80.

4 Quare magnus videtur? cum baſi illum ſuâ metiris. *Id.* Epiſt. 76.

le ſans ſes eſchaces ? [5] Qu'il mette à part ſes richeſſes & honneurs, qu'il ſe preſente en chemiſe. A-il le corps propre à ſes functions, ſain & allegre ? Quelle ame a-il ? Eſt-elle belle, capable, & heureuſement pourveue de toutes ſes pieces ? Eſt-elle riche du ſien, ou de l'autruy ? La fortune n'y a-elle que voir ? Si les yeux ouverts, elle attend les eſpées traites ; s'il ne luy chaut par où luy ſorte la vie, par la bouche, ou par le goſier, ſi elle eſt raſſiſe, equable & contente : c'eſt ce qu'il faut voir, & juger par-là les extremes differences qui ſont entre nous. Eſt-il

[d] ſapiens, ſibique imperioſus,
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent,
Reſponſare cupidinibus, contemnere honores
Fortis, & in ſeipſo totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari,
In quem manca ruit ſemper fortuna ?

Un tel homme eſt cinq cens braſſes au deſſus des Royaumes & des Duchez : il eſt luy-meſmes à ſoy ſon empire.

[e] Sapiens pol ipſe fingit fortunam ſibi.

Que luy reſte-il à deſirer ?

[f] Nonne videmus
Nil aliud ſibi naturam latrare, niſi ut quoi
Corpore ſejunctus dolor abſit, mente fruatur,
Jucundo ſenſu curâ ſemotus metúque ?

Comparez-luy la tourbe de nos hommes, ſtupide, baſſe, ſervile, inſtable, & continuellement flotante en l'orage des paſſions diverſes, qui la pouſſent & repouſſent, [6] pendant toute d'autruy : il y a plus

5 Ici Seneque eſt encore traduit, ou paraphraſé par Montagne : *Atqui cùm voles veram hominis æſtimationem iniri, & ſcire qualis ſit, nudum inſpice. Ponat patrimonia, ponat honores, & alia fortunæ mendacia : corpus ipſum exuat : animum intuere, qualis quantúſque ſit, alieno an ſuo magnus. Si erectis oculis gladios micantes videt, & ſi ſcit ſua nihil intereſſe utrum anima per os, an per jugulum exeat, beatum voca.*

d Eſt-il ſage, & maître de lui-même, de ſorte que l'indigence, les chaînes & la mort ne l'effrayent point ? A-t-il le courage de vaincre ſes Paſſions, & de mepriſer les Honneurs, ne dépendant que de lui-même, incapable d'être détourné du Chemin de la Vertu par des accidens externes, & toûjours ſuperieur aux inſulres de la Fortune ? *Horat.* L. ii. Sat. 7. *vſ.* 83, &c.

e *Le Sage eſt l'artiſan de ſon propre bonheur.* Plaut. in *Trinummo*, Act. ii. Sc. 2. *vſ.* 84.

f Ne voit-on pas que la Nature ne demande autre choſe ſinon que le Corps exempt de douleur, on goûte une douce tranquilité d'Eſprit, ſans crainte & ſans inquietude. *Lucret.* L. ii. *vſ.* 16, &c.

6 Ou *dependant toute d'autrui*, comme on a mis dans les dernieres Editions.

d'esloignement que du ciel à la terre : & toutefois l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat. Là où, si nous considerons un paysan & un Roy, un noble & un villain, un magistrat & un homme privé, un riche & un pauvre, il se presente soudain à nos yeux un extreme disparité, [7] qui ne sont differents par maniere de dire qu'en leurs chausses.

En quoi les Rois de Thrace se distinguoient de leur Peuple.

En Thrace, le Roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere, & bien r'encherie. Il avoit une religion à part : un Dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subjects d'adorer : c'estoit Mercure : Et luy, [8] dedaignoit les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peintures, qui ne font aucune dissemblance essentielle. Car comme les joueurs de comedie, vous les voyez sur l'eschaffaut faire une mine de Duc & d'Empereur, mais tantost apres, les voyla devenus valets & crocheteurs miserables, qui est leur naïfve & originelle condition : aussi l'Empereur, duquel la pompe vous esblouit en public :

> [g] *Scilicet & grandes viridi cum luce smaragdi*
> *Auro includuntur, teriturque Thalassina vestis*
> *Assiduè, & Veneris sudorem exercita potat :*

Les Rois sujets aux mêmes passions & aux mêmes accidens que les autres hommes.

voyez-le derriere le rideau, ce n'est rien qu'un homme commun, & à l'adventure plus vil que le moindre de ses subjects. [h] *Ille beatus introrsum est : istius bracteata felicitas est.* La couardise, l'irresolution, l'ambition, le despit & l'envie l'agitent comme un autr :

> [i] *Non enim gazæ, neque consularis*
> *Summovet lictor miseros tumultus*
> *Mentis, & curas laqueata circum*
> *Tecta volantes*

& le soin & la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armées.

7 *Quoiqu'ils ne soient differens, par maniere de dire, qu'en leurs chausses.* Ici Montagne a un peu negligé la construction, aussi bien qu'en plusieurs autres endroits.

8 Herodote dit bien (L. v. p. 331.) que les Rois de Thrace adoroient *Mercure* sur tout autre Dieu, qu'ils ne juroient que par lui seul, & se disoient descendus de lui : mais il ne dit point qu'ils meprisassent *Mars*, *Bacchus*, & *Diane*, les seuls Dieux de leurs Sujets.

g Parce qu'il a les doigts chargez de grosses & belles emeraudes, enchassées dans de l'Or ; & qu'il est toûjours paré de riches habits, qu'il use dans les exercices les plus lascifs. *Lucret.* L. iv. *vs.* 1119. *&c.*

h Celui-là jouït d'une felicité réelle & solide ; & le bonheur de celui-cy ne consiste que dans une vaine apparence. *Senec.* Epist. 115.

i Les Thresors, & les Dignitez les plus éminentes ne dissipent point les cruelles agita-

K Re

x *Re veráque metus hominum, curæque sequaces,*
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela,
Audactérque inter Reges, rerúmque potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro.

La fievre, la migraine & la goutte l'espargnent-elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront-ils? Quand la frayeur de la mort le transira, se r'asseurera-il par l'assistance des gentils-hommes de sa chambre? Quand il sera en jalousie & caprice, nos bonnettades le remettront-elles? Ce ciel de lict tout enflé d'or & de perles, n'a aucune vertu à rappaiser les tranchées d'une vertu colique.

l *Nec calidæ citiùs decedunt corpore febres,*
Textilibus si in picturis ostróque rubenti
Jacteris, quàm si plebeiâ in veste cubandum est.

Alexandre, & Antigonus se moquent de leurs flateurs.

Les flateurs du grand Alexandre luy faisoient acroire qu'il estoit fils de Jupiter: un jour estant blessé, regardant escouler le sang de sa playe: Et bien, [9] qu'en dites-vous? fit-il: est-ce pas icy un sang vermeil, & purement humain? il n'est pas de la trampe de celuy que Homere fait escouler de la playe des Dieux. Hermodorus le Poëte avoit fait des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit *fils du Soleil*: & luy au contraire: [10] *Celuy*, dit-il, *qui vuide ma chaize percée, sçait bien qu'il n'en est rien.* C'est un homme pour tous potages: Et si de soy-mesme c'est un homme mal-né, l'empire de l'Univers ne le sçauroit rabiller.

m ———— *puellæ*
Hunc rapiant, quicquid calcaverit hic, rosa fiat.

En quel sens les biens de

Quoy pour cela, si c'est une ame grossiere & stupide? La volup-

tions de l'esprit, ni les Soucis qui voltigent autour des Lambris dorez. *Horat.* L. ii. Od. 16. *vs.* 11. &c.

x Car les Craintes & les Soucis inseparables de l'homme, ne redoutent ni le bruit des armes, ni les traits les plus cruels. Ils se mêlent hardiment parmi les Rois & les Grands du monde, malgré l'éclat de l'Or dont ils sont couverts. *Lucret.* L. ii. *vs.* 47, &c.

l La Fiévre ne vous quitte pas plûtôt, si vous vous roulez sur un Lit de pourpre, & d'un riche tissu de figures en broderie, que si vous êtes couché sur un lit ordinaire. *Lucret.* L. ii. *vs.* 34, &c.

9 Plutarque dans *les Dits notables des anciens Rois*, &c. à l'article ALEXANDRE.

10 *Id.* ibid. à l'article ANTIGONUS.

m *Que les jeunes filles se l'enlevent; & que les Roses naissent toûjours sous ses pas.* Perse: Sat. II. *vs.* 38, 39.

fortune font un Bien. té mesme & le bon-heur ne s'apperçoivent point sans vigueur & sans esprit.

n *hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet :*
Qui uti scit, ei bona, illi qui non utitur rectè, mala.

Les biens de la fortune tous tels qu'ils sont, encores faut-il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le jouïr, non le posseder, qui nous rend heureux.

o *Non domus & fundus, non æris acervus & auri,*
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas : valeat possessor oportet,
Qui comportatis rebus benè cogitat uti.
Qui cupit, aut metuit, juvat illum sic domus aut res,
Ut lippum picta tabulæ, fomenta podagram.

Il est un sot, son goust est mousse & hebeté; il n'en jouït non plus qu'un morfondu de la douceur du vin Grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois, duquel on l'a paré. Tout ainsi comme Platon dit, [11] que la santé, la beauté, la force, les richesses, & tout ce qui s'appelle bien, est egalement mal à l'injuste, comme bien au juste, & le mal au rebours. Et puis, où le corps & l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes ? veu que la moindre picqueure d'espingle, & passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere [12] strette que luy donne la goutte, il a beau estre Sire & Majesté,

p *Totus & argento conflatus, totus & auro :*

perd-il pas le souvenir de ses palais & de ses grandeurs ? S'il est en colere sa principauté le garde-elle de rougir, de paslir, de grincer les dents comme un fol ? Or si c'est un habile homme & bien-né, la

n Ces choses sont comme est l'Esprit de leur possesseur : ce sont des Biens pour qui en sait user, & des Maux pour qui n'en fait pas un bon usage. *Terent.* Heautont. Act. 1. Sc. 2. *vs.* 21, 22.

o Les fonds de terre, les Maisons, le tas d'or & d'argent ne guerissent point de la Fievre, & ne peuvent rien contre les Chagrins de l'Ame. Le Possesseur de ces Biens doit être sain de corps & d'esprit, pour pouvoir en faire un bon usage. Les Richesses sont à l'égard de celui qui est tourmenté par l'Avarice, ou par la crainte de perdre ce qu'il a, ce que sont les fomentations pour un gouteux, & les Tableaux pour un homme qui a mal aux yeux. *Horat.* L. i. Epist. 2. *vs.* 47, &c.

11 *De Legibus* : L. ii. p. 579. où ce sujet est traité au long, & d'une maniere divine.

12 C'est-à dire, *étreinte*.---*Strette* vient de l'Italien *stretta* qui signifie la même chose.

p Tout couvert d'or & d'argent. *Tibul.* L. i. Eleg. 1. *vs.* 71.

Royauté adjouste peu à son bon-heur :

> q *Si ventri benè, si lateri est pedibúsque tuis, nil*
> *Divitiæ poterunt regales addere majus :*

il voit que ce n'est que [13] biffe & piperie. Oui à l'adventure il sera de l'advis du Roy *Seleucus*, Que qui sçauroit le poids d'un sceptre, [14] ne daigneroit l'amasser quand il le trouveroit à terre : il le disoit pour les grandes & penibles charges, qui touchent un bon Roy. Certes ce n'est pas peu de chose que d'avoir à regler autruy, puis qu'à regler nous-mesmes, il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doux ; considerant l'imbecillité du jugement humain, & la difficulté du chois és choses nouvelles & douteuses, je suis fort de cet advis, qu'il est bien plus aisé & plus plaisant de suivre, que de guider : & que c'est un grand [15] sejour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voye tracée, & à respondre que de soy :

> r *Ut satiùs multo jàm sit, parere quietum,*
> *Quàm regere imperio res velle.*

Joint que Cyrus disoit, qu'il n'appartenoit de commander à homme, qui ne vaille mieux que ceux à qui il commande.

Rois, moins en état de goûter les plaisirs, que de simples Particuliers.

Mais le Roy Hieron [16] en Xenophon dict davantage, qu'à la jouyssance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez : d'autant que l'aysance & la facilité, leur oste l'aigre-douce pointe que nous y trouvons.

> ſ *Pinguis amor nimiúmque potens, in tædia nobis*
> *Vertitur, & stomacho dulcis ut esca nocet.*

Pensons-nous que les enfans de cœur prennent grand plaisir à la musique ? La satieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois rejouyssent ceux qui ne les

q Vous portez-vous bien ? N'avez-vous ni colique ni goute, ni maux de reins ? Les Richesses d'un Roi ne pourront rien ajoûter à votre bonheur. *Horat*. L. i. Epist. 12. *vs*. 5, 6.

13 *Biffe*, fausse apparence. Ce mot signifie proprement *une pierre fausse*, selon Nicot.

14 Plutarque, Εἰ πρεσβυτέρῳ πολιτευτέον, *si l'Homme d'âge doit se mêler des affaires publiques* : ch. 12. Ἐῤῥιμμένον ἐκ ἂν ἀνελέσθαι διάδημα.

15 C'est-à-dire, *repos d'esprit*.

r De sorte qu'il vaut mieux obeïr tranquillement que de vouloir se charger du gouvernement de l'Etat. *Lucret*. L. v. *vs*. 1126, *&c*.

16 Dans le traité de Xenophon, intitulé *Hieron*, ou *de la condition des Rois*, Ἱέρων ἢ Τυραννικός.

ſ L'Amour bien traité & trop absolu est bientôt à charge : & comme un mets trop doux, il nous dégoute & nous souleve le cœur. *Ovid*. Amor. L. ii. Eleg. 19. *vs*. 25, 26.

voyent pas souvent, & qui ont desiré de les voir: mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade & mal plaisant: ny les dames ne chatouillent celuy qui en jouyt à cœur saoul. Qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauroit prendre plaisir à boire. Les farces des bateleurs nous resjouissent, mais aux joueürs elles servent de corvée. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux Princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquefois travestir, & démettre à la façon de vivre basse & populaire.

> t *Plerumque gratæ principibus vices:*
> *Mundæque parvo sub lare pauperum*
> *Cœnæ, sine aulæis & ostro,*
> *Sollicitam explicuere frontem.*

Il n'est rien si empeschant, si desgouté que l'abondance. Quel appetit ne se rebuteroit, à voir trois cents femmes à sa merci, comme les a le grand Seigneur en son Serrail? Et quel appetit & visage de chasse, s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit jamais aux champs, à moins de sept mille fauconniers?

Pourquoi les Grands doivent avoir plus de soin de cacher leurs fautes, que les Petits.

Et outre cela, je croy, que ce lustre de grandeur, apporte non legeres incommoditez à la jouïssance des plaisirs plus doux: ils sont trop esclairez & trop en butte. Et je ne sçay comment on requiert plus d'eux de cacher & couvrir leur faute: Car ce qui est à nous indiscretion, à eux le Peuple juge que ce soit tyrannie, mespris, & desdain des loix: Et outre l'inclination au vice, il semble qu'ils y adjoustent encore le plaisir de gourmander, & sousmettre à leurs pieds les observances publiques. De vray Platon en son Gorgias, definit tyran celuy qui a licence en une Cité d'y faire tout ce qui luy plaist. Et souvent à cette cause, la montre & publication de leur vice, blesse plus que le vice mesme. Chacun craint à estre espié & contrerollé: ils le sont jusques à leurs contenances & à leurs pensées, tout le peuple estimant avoir droict & interest d'en juger. Outre ce que les taches s'agrandissent selon l'eminence & clarté du lieu, où elles sont assises: & qu'un seing & une verruë au front, pa-

t Le changement plaît aux Grands. Un petit Repas proprement apprêté dans la Maison d'un simple particulier, sans tapisseries, ni lits couverts de pourpre, leur a souvent deridé le front, *Horat.* L. iii. Od. 29. *vs.* 13, &c.

roissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voyla pourquoy les Poëtes feignent les amours de Jupiter conduites sous autre visage que le sien : & de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se trouve en sa grandeur & Majesté.

Rois prisonniers dans les limites de leur Pays.

Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, 17 pour ne pouvoir aller & voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son Pays : & qu'en toutes ses actions il se trouve enveloppé d'une facheuse presse. De vray, à voir les nostres tous seuls à table, assiegez de tant de parleurs & regardans inconnus, j'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le Roy Alphonse disoit, que les asnes estoyent en cela de meilleure condition que les Roys : leurs maistres les laissent paistre à leur aise, là où les Roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est jamais tombé en fantasie, que ce fust quelque notable commodité à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contrerolleurs à sa chaise percée : ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a pris Casal, ou defendu Siene, luy soyent plus commodes & acceptables, que d'un bon valet & bien experimenté.

Condition des Gentils-hommes en France, du temps de Montagne.

Les avantages Principesques sont quasi avantages imaginaires : Chaque degré de fortune a quelque image de principauté. Cesar appelle Roytelets, tous les Seigneurs ayans justice en France de son temps. De vray, sauf le nom de Sire, on va bien avant avec nos Roys. Et voyez aux Provinces esloignées de la Cour, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subjects, les officiers, les occupations, le service & ceremonie d'un Seigneur retiré & casanier, nourry entre ses valets ; & voyez aussi le vol de son imagination, il n'est rien plus royal : il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du Roy de Perse : & ne le recognoit, que par quelque vieux cousinage, que son secretaire tient en registre. A la verité nos loix sont libres assez ; & le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme François, à peine deux fois en sa vie. La subjection essentielle & effectuelle ne regarde d'entre nous, que ceux qui s'y con-

17 Dans le Traité de Xenophon, intitulé HIERON : §. 2.

vient, & qui ayment à s'honorer & enrichir par tel service : car qui se veut tapir en son foyer, & sçait conduire sa maison sans querelle, & sans procés, il est aussi libre que le Duc de Venise. [u] *Paucos servitus, plures servitutem tenent.* Mais sur tout Hieron faict cas, dequoy il se voit privé de toute amitié & societé mutuelle : en laquelle consiste le plus parfait & doux fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection & de bonne volonté, puis-je tirer de celuy, qui me doit, vueille-il ou non, tout ce qu'il peut? Puis-je faire estat de son humble parler & courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous recevons de ceux qui nous craignent, ce n'est pas honneur : ces respects se doivent à la Royauté, non à moy.

> [x] *maximum hoc regni bonum est,*
> *Quòd facta domini cogitur populus sui*
> *Quàm ferre, tàm laudare.*

Vois-je pas que le meschant, le bon Roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime, autant en a l'un que l'autre : de mesmes apparences, de mesme ceremonie estoit servy mon predecesseur, & le sera mon successeur. Si mes subjects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aucune bonne affection : pourquoy le prendray-je en cette part-là, puis qu'ils ne pourroient quand ils voudroient? Nul ne me suit pour l'amitié, qui soit entre luy & moy : car il ne s'y sçauroit coudre amitié, où il y a si peu de relation & de correspondance. Ma hauteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité & de disproportion. Ils me suivent par contenance & par coustume, ou plus tost que moy ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient, & font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridée de toutes parts par la grande puissance que j'ay sur eux : je ne voy rien autour de moy que couvert & masqué. Ses courtisans louoient un jour Julian l'Empereur de faire bonne justice : [18] *Je m'enorgueillirois volontiers*, dit-

u La servitude s'attache à peu de gens : & bon nombre de gens se livrent à elle. *Senec.* Epist. 22.

x Le plus grand avantage de la Royauté, c'est que les Peuples sont également obligez de souffrir & de louër les actions de leurs Maitres. *Senec.* Thiest. Act. ii. Sc. 1. *vs.* 30, *&c.*

18 Gaudebam planéque me efferebam si ab his laudarer quos & vituperare posse advertērem, si quid secùs factum sit aut dictum. *Ammian. Marcel.* L. xxii. c. 10.

il, *de ces louanges, si elles venoient de personnes, qui ozassent accuser ou* [19] *meslouer mes actions contraires, quand elles y seroient.* Toutes les vrayes commoditez qu'ont les Princes, leur sont communes avec les hommes de moyenne fortune : (c'est à faire aux Dieux, de monter des chevaux aislez, & se paistre d'Ambrosie) ils n'ont point d'autre sommeil & d'autre appetit que le nostre : leur acier n'est pas de meilleure trempe, que celuy dequoy nous nous armons : leur Couronne ne les couvre ny du soleil, ny de la pluye.

Pourquoy Diocletien renonça à l'Empire.

Diocletian qui en portoit une si reverée & si fortunée, la resigna pour se retirer au plaisir d'une vie privée : & quelque temps apres, la necessité des affaires publiques, requerant qu'il revinst en prendre la charge, il respondit à ceux qui l'en prioient : *Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres, que j'ay moy-mesme planté chez moy, & les beaux melons que j'y ay semez.*

Le Gouvernement le plus heureux.

A l'advis d'Anacharsis le plus heureux estat d'une police, seroit [20] où toutes autres choses estants esgales, la precedence se mesureroit à la vertu, & le rebut au vice.

Vaine ambition de Pyrrhus.

Quand le Roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cineas son sage conseiller luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Et bien Sire, [21] luy demanda-il, à quelle fin dressez-vous cette « grande entreprise ? *Pour me faire maistre de l'Italie*, respondit-il « soudain : Et puis, suivit Cineas, cela faict ? *Je passeray*, dit l'autre, « *en Gaule & en Espaigne :* Et apres ? *Je m'en iray subjuguer l'Afrique :* « *& enfin, quand j'auray mis le Monde en ma subjection, je me reposeray* « *& vivray content & à mon aise.* Pour Dieu, Sire, rechargea lors « Cineas, dictes-moy, à quoy il tient que vous ne soyez dés à « present, si vous voulez, en cet estat ? Pourquoy ne vous logez- « vous dés cette heure, où vous dites aspirer, & vous espargnez tant « de travail & de hazard, que vous jettez entre deux ? »

> [y] *Nimirùm quia non benè norat quæ esset habendi*

19 *Blâmer.* On trouve *meslouer* dans le Dictionnaire de *Cotgrave*.

20 Plutarque dans le *Banquet des sept Sages*, ch. 13.

21 Plutarque dans la *Vie de Pyrrhus* : ch. 7. de la Traduction d'Amyot.

y C'est qu'il ne connoissoit pas la fin qu'on doit se proposer dans la possession des Biens, ni jusqu'où s'étend le veritable plaisir. *Lucret.* L. v. *vs.* 1431, &c.

Finis, & omninò quoad crescat vera voluptas.

Je m'en vais clorre ce pas par un verset ancien, que je trouve singulierement beau à ce propos:

[z] *Mores cuique sui fingunt fortunam.*

CHAPITRE XLIII.

Des Loix somptuaires.

L'Or & la Soye plus à mépriser par un Prince, que par tout autre.

LA façon dequoy nos Loix essayent à regler les foles & vaines despences des tables, & vestemens, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or & de la soye, comme de choses vaines & inutiles: & nous leur augmentons l'honneur & le prix, qui est une bien inepte façon pour en dégouster les hommes. Car dire ainsi, Qu'il n'y aura que les Princes qui mangent du turbot, qui puissent porter du velours & de la tresse d'or, & l'interdire au peuple, qu'est-ce autre chose que mettre en credit ces choses-là, & faire croistre l'envie à chacun d'en user? Que les Roys quittent hardiment ces marques de grandeur, ils en ont assez d'autres? tels excez sont plus excusables à tout autre qu'à un Prince. Par l'exemple de plusieurs Nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, & nos degrez, (ce que j'estime à la verité, estre bien requis en un Estat) sans nourrir pour cet effect, cette corruption & incommodité si apparente.

Quand les habits de soye commencerent à être méprisez en France.

C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante aisément & soudain le pied de son authorité. A peine fusmes-nous un an, pour le dueil du Roy Henry second, à porter du drap à la Cour, il est certain que desja à l'opinion d'un chacun, les soyes estoient venuës à telle vilité, que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville. Elles estoient demeurées en partage aux medecins & aux chirurgiens: & quoy

z C'est des mœurs de chaque personne que dépend sa fortune. *Corn. Nepos* dans la Vie d'Atticus.

qu'un

qu'un chacun fust à peu pres vestu de mesme, si y avoit-il d'ailleurs assez de distinctions apparentes, des qualitez des hommes. Combien soudainement viennent en honneur parmy nos armées, les pourpoins crasseux de chamois & de toille ; & la pollisseure & richesse des vestements à reproche & à mespris? Que les Roys commencent à quitter ces despences, ce sera faict en un mois sans edict, & sans ordonnance : nous irons tous apres. La Loy devroit dire au rebours, Que le cramoisy & l'orfeverie est defenduë à toute espece de gens, sauf aux basteleurs & aux courtisanes.

Loix que fit Zaleucus pour corriger le luxe.

De pareille invention corrigea Zaleucus, les mœurs corrompuës des Locriens. Ses ordonnances estoient telles : [1] « Que la femme « de condition libre, ne puisse mener apres elle plus d'une cham- « briere, sinon lors qu'elle sera yvre : ny ne puisse sortir hors la ville « de nuict, ny porter joyaux d'or à l'entour de sa personne, ny « robbe enrichie de broderie, si elle n'est publique & putain : que « sauf les ruffiens, à homme [2] ne loise porter en son doigt anneau « d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la « ville de Milet ». Et ainsi par ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement ses citoyens des superfluitez & delices pernicieuses. C'estoit une tres-utile maniere d'attirer par honneur & ambition, les hommes à leur devoir & à l'obeïssance.

Regle de la Cour sert de regle au reste de la France.

Nos Roys peuvent tout en telles reformations externes : leur inclination y sert de loy. [a] *Quicquid Principes faciunt, præcipere videntur.* Le reste de la France prend pour regle la regle de la Cour. Qu'ils se deplaisent de cette vilaine chaussure, qui montre si à descouvert nos membres occultes : ce lourd grossissement de pourpoins, qui nous faict tous autres que nous ne sommes, si incommode à s'armer : ces longues tresses de poil effeminées : cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, & nos mains en les saluant, ceremonie deuë autrefois aux seuls Princes : & qu'un gentil-homme se trouve en lieu de respect, sans espée à son costé, tout

1 *Diodore de Sicile* : L. xii. c. 20.

2 C'est à-dire, *ne soit loisible*, ou *ne soit permis*, comme on a mis dans les dernieres Editions.----*Loise*, soit loisible : *Perceval :*
Ja je ne quid' que mentir m'en loise.
Borel dans son *Thresor de Recherch. Gaul.* &c.

a Les Princes semblent commander tout ce qu'ils font eux-mêmes. *Quintil.* pro Milite, Declamat. iii. p. 38. Edit. in 8vo. *ex Officinâ Hackianâ*, 1665.

esbraillé, & destaché, comme s'il venoit de la garderobbe : & que contre la forme de nos peres, & la particuliere liberté de la Noblesse de ce Royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eux, en quelque lieu qu'ils soyent : & comme autour d'eux, autour de cent autres ; tant nous avons de tiercelets & quartelets de Roys : & ainsi d'autres pareilles introductions nouvelles & vitieuses : elles se verront incontinent esvanouyes & descriées. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognostique : & sommes advertis que le massif se desment, quand nous voyons fendiller l'enduict, & la crouste de nos parois.

Nouveautez, qui sont funestes à la Jeunesse.

Platon en ses Loix, [3] n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la jeunesse, [4] de changer en accoustrements, en gestes, en danses, en exercices & en chansons, d'une forme à une autre : remuant son jugement, tantost en cette assiette, tantost en cette-là : courant apres les nouvelletez, honorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent, & les anciennes institutions viennent à desdain & à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre : la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit, que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne durée, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent jamais esté autres.

3 Lib. vii. p. 631.

4 A présent, l'Esprit & la Politesse de plusieurs Peuples de l'Europe consistent en grand' partie à changer souvent de mode dans leurs vêtemens, & à faire quelque fade raillerie sur les modes qu'ils viennent de quitter, si elles sont encore en usage chez leurs Voisins, ou dans quelque Ville du Pays, éloignée de la Capitale. Sur cette imbecillité humaine voyez *Montagne*, L. i. c. XLIX.



CHAPITRE XLIV.

Du dormir.

LA raiſon nous ordonne bien d'aller touſjours meſme chemin, mais non touteſfois meſme train. Et [1] ores que le ſage ne doive donner aux paſſions humaines, de ſe fourvoyer de la droicte carriere, il peut bien ſans intereſt de ſon devoir, leur quitter auſſi, d'en haſter ou retarder ſon pas, & ne ſe planter comme un Coloſſe immobile & impaſſible. Quand la Vertu meſme ſeroit incarnée, je croy que le poux luy battroit plus fort allant à l'aſſaut, qu'allant diſner : voire il eſt neceſſaire qu'elle s'eſchauffe & s'eſmeuve. A cette cauſe j'ay remarqué pour choſe rare, de voir quelquefois les grands perſonnages, aux plus hautes entrepriſes & importans affaires, ſe tenir ſi entiers en leur aſſiette, que de n'en accourcir pas ſeulement leur ſommeil. Alexandre le grand, le jour aſſigné à cette furieuſe bataille contre Darius, [2] dormit ſi profondement, & ſi haute matinée, que Parmenion fut contraint d'entrer en ſa chambre, & approchant de ſon lict, l'appeller deux ou trois fois par ſon nom, pour l'eſveiller, le temps d'aller au combat le preſſant.

Sommeil profond de grands Perſonnages dans leurs plus importantes affaires.

L'empereur Othon ayant reſolu de ſe tuer, cette meſme nuit, apres avoir mis ordre à ſes affaires domeſtiques, partagé ſon argent à ſes ſerviteurs, & affilé le tranchant d'une eſpée dequoy il ſe vouloit donner, n'attendant plus qu'à ſçavoir ſi chacun de ſes amis s'eſtoit retiré en ſeureté, ſe print ſi profondement à dormir, [3] que ſes va-

L'Empereur Othon dort un peu avant que de ſe tuer, ce qu'il eut de commun avec Caton.

1 *Et quoi que le Sage ne doive point lacher la bride aux Paſſions humaines juſqu'à s'écarter du droit chemin pour l'amour d'elles, cependant il peut fort bien, ſans manquer à ſon devoir, leur permettre de hâter ou de retarder ſa marche*, &c. C'eſt-là, je croi, le vrai ſens de ce Paſſage, où le mot *auſſi*, qui vient à la ſuite d'*ores que*, jette d'abord une certaine obſcurité qui embaraſſe l'Eſprit. *Ores que*, veut dire ici *quoi que*, *encore que*, comme dans ces deux Paſſages des *Memoires de Jean du Tillet*, imprimez en 1578. *Tibere ſouventesfois ſortant du Senat, s'eſcrioit parlant des Senateurs*, ô hommes appareillez à ſervitude ! *tant il ſe faſchoit de leur indüe patience & ſervage*, ores qu'*il ne voulut ſouffrir la liberté publique*, p. 2. fol. verſo.——*Si la Mere eſtoit ſerve*, ores que *le Pere fuſt noble, les Enfans eſtoient ſerfs*, p. 279.

2 Plutarque dans la *Vie d'Alexandre* : ch. xi. de la traduction d'Amyot.

3 Plutarque dans la *Vie d'Othon* : ch. 8.

lets de chambre l'entendoient ronfler. La mort de cet Empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, & mesmes cecy : Car Caton estant prest à se deffaire, cependant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les Senateurs qu'il faisoit retirer, s'estoient eslargis du port d'Utique, [4] se mit si fort à dormir, qu'on l'oyoit souffler de la chambre voisine : & celuy qu'il avoit envoyé vers le port, l'ayant esveillé pour luy dire que la tourmente empeschoit les Senateurs de faire voile à leur aise, il y en renvoya encore un autre, & se r'enfonçant dans le lict, se remit encore à sommeiller, jusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement.

Tranquillité de Caton à la veille d'une émotion publique.

Encore avons-nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand & dangereux orage, qui le menassoit, par la sedition du Tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armée, lors de l'emotion de Catilina : auquel decret Caton seul insistoit, & en avoient eu Metellus & luy, de grosses paroles & grandes menasses au Senat : mais c'estoit au lendemain en la place, qu'il falloit venir à l'execution ; où Metellus, outre la faveur du Peuple, & de Cesar conspirant lors aux advantages de Pompeius, se devoit trouver, accompagné de force esclaves estrangers, & escrimeurs à outrance, & Caton fortifié de sa seule constance : de sorte que ses parens, ses domestiques, & beaucoup de gens de bien, en estoyent en grand soucy : & en y eut qui passerent la nuict ensemble, sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le danger qu'ils luy voyoient preparé : mesme sa femme, & ses sœurs ne faisoyent que pleurer & se tourmenter en sa maison : là où luy au contraire, reconfortoit tout le monde : & apres avoir souppé comme de coustume, [5] s'en alla coucher & dormir de fort profond sommeil, jusques au matin, que l'un de ses compagnons au Tribunat, le vint esveiller pour aller à l'escarmouche. La connoissance que nous avons de la grandeur de courage, de cet homme, par le reste de sa vie, nous peut faire juger en toute seureté, que cecy luy partoit d'une ame si loing eslevée au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidens ordinaires.

4 *Id.* dans la vie de *Caton d'Utique* : ch. 19.
5 *Id.* ibid. ch. 8.

Sommeil profond d'Auguste à l'heure d'une Bataille.

En la bataille navale qu'*Augustus* gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le point d'aller au combat, [6] il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent, pour donner le signe de la bataille. Cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur, seulement de regarder les yeux ouverts, l'ordonnance de son armée; & de n'avoir osé se presenter aux soldats, jusques à ce qu'Agrippa luy vint annoncer la nouvelle de la victoire, qu'il avoit eu sur ses ennemis.

Le jeune Marius s'endort durant sa derniere Journée contre Sylla.

Mais quant au jeune *Marius*, qui fit encore pis (car le jour de sa derniere journée contre Sylla, apres avoir ordonné son armée, & donné le mot & signe de la bataille, il se coucha dessous un arbre à l'ombre, pour se reposer, [7] & s'endormit si serré, qu'à peine se peust-il esveiller de la route & fuitte de ses gens, n'ayant rien veu du combat) ils disent que ce fut pour estre si extremement aggravé de travail, & de faute de dormir, que nature n'en pouvoit plus. Et à ce propos les medecins adviseront si le dormir, est si necessaire, que nostre vie en dépende; car nous trouvons bien, qu'on fit mourir le Roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil, mais Pline en allegue, [8] qui ont vescu long temps sans dormir. Chez Herodote, il y a des Nations, ausquelles [9] les hommes dorment & veillent par demy années. Et ceux qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent, [10] qu'il dormit cinquante sept ans de suitte.

6 Sub horam pugnæ tàm arcto repentè somno devinctus, ut ad dandum signum ab amicis excitaretur. Unde præbitam Antonio materiam putem exprobrandi, *ne rectis quidem oculis eum adspicere potuisse instructam aciem.* Sueton. in vitâ Augusti : *cap.* 16.

7 Plutarque, *Vie de Sylla* : ch. 13.

8 *Nat. Hist.* L. vii. c. 52. Mæcenati triennio supremo nullo horæ momento contigit somnus : *Mæcenas ne dormit pas un seul moment de temps les trois dernieres années de sa vie.* Je ne trouve que cet exemple dans Pline.

9 Herodote n'en parle que par ouï-dire, & déclare positivement qu'il ne le croit point : λέγουσι ἄλλους ἀνθρώπους εἶναι, οἳ τὴν ἑξάμηνον καθεύδουσι. τοῦτο δὲ οὐκ ἐνδέχομαι τὴν ἀρχήν. L. iv. p. 264.——Mais peut-être qu'Herodote prend un peu trop litteralement ce qu'on lui dit ici : & qu'on vouloit seulement lui apprendre, que les Peuples qui habitent sous le Pole, sont privez pendant six mois de la Lumiere du Soleil, dont ils jouïssent après durant six autres mois consecutifs, ce qui est tres-certain, si tant est qu'il y ait des hommes sur cette partie de la Terre.

10 Diog. Laërce dans la *Vie d'Epimenide* : L. i. Segm. 109.

CHAPITRE XLV.

De la Bataille de Dreux.

Les accidens les plus particuliers de la Bataille de Dreux.

IL y eut tout plein de rares accidens en nostre [1] *Bataille de Dreux* : mais ceux qui ne favorisent pas fort la reputation de M. de Guyse, mettent volontiers en avant, qu'il ne se peut excuser d'avoir faict alte, & temporisé avec les forces qu'il commandoit, cependant qu'on enfonçoit Monsieur le Connestable chef de l'armée, avecques l'artillerie : & qu'il valoit mieux se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, qu'attendant l'advantage de le voir en queuë, souffrir une si lourde perte.

Victoire, but principal d'un Capitaine & de chasque Soldat.

Mais outre ce que l'issuë en tesmoigna, qui en debattra sans passion, me confessera aisément, à mon advis, que le but & la visée, non seulement d'un capitaine mais de chasque soldat, doit regarder la victoire en gros ; & que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ayt, ne le doivent divertir de ce point-là. Philopœmen [2] en une rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers & gens de traict ; & l'ennemy apres les avoir renversez, s'amusant à les poursuivre à toute bride, & coulant apres sa victoire le long de la battaille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne fut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy, pour secourir ses gens : ains les ayant laissé chasser & mettre en pieces à sa veue, commença la charge sur les ennemis au battaillon de leurs gens de pied, lors qu'il les vid tout à fait abandonnez de leurs gens de cheval : & bien que ce fussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les prit à l'heure que pour tenir tout gaigné, ils commençoient à se desordonner, il en vint aisément à bout, & cela fait se mit à poursuivre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de Monsieur de Guise.

1 Donnée en 1562. sous le Regne de *Charles* ix. & gagnée par la conduite & la valeur du Duc de Guise.

2 Plutarque dans la *Vie de Philopœmen*, ch. 6.

En cette aspre battaille d'Agesilaus contre les Bœotiens, que Xenophon qui y estoit, dit estre la plus rude qu'il eust oncques veu, Agesilaus [3] refusa l'avantage que fortune luy presentoit, de laisser passer le battaillon des Bœotiens, & les charger en queuë, quelque certaine victoire qu'il en previst, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; & pour montrer sa prouësse d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plustost de leur donner en teste: mais aussi fut-il bien battu & blessé, & contraint enfin de se demesler, & prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gens, pour donner passage à ce torrent de Bœotiens: puis, quand ils furent passez, prenant garde qu'ils marchoyent en desordre, comme ceux qui cuidoyent bien estre hors de tout danger, il les fit suivre, & charger par les flancs: mais pour cela ne les peust-il tourner en fuitte à val de route: ains se retirerent le petit pas, montrants tousjours les dents, jusques à ce qu'ils se furent rendus à sauveté.

Battaille d'Agesilaus contre les Bœotiens.

CHAPITRE XLVI.

Des Noms.

QUelque diversité d'herbes qu'il y ait, tout s'enveloppe sous le nom de salade. De mesme, sous la consideration des Noms, je m'en voy faire icy une galimafrée de divers articles.

Chaque Nation a quelques noms qui se prennent, je ne sçay comment, en mauvaise part: & à nous Jehan, Guillaume, Benoist.

Noms pris en mauvaise part.

Item, il semble y avoir en la genealogie des Princes, certains noms fatalement affectez: comme des *Ptolomées* à ceux d'Egypte, des *Henrys* en Angleterre, *Charles* en France, *Baudoins* en Flandres, & en nostre ancienne Aquitaine des *Guillaumes*, d'où l'on dit que le nom de *Guienne* est venu: par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Noms fatalement affectez dans les Genealogies de quelques Princes.

3 Plutarque dans la *Vie d'Agesilaus*: ch. 6.

Noblesse distribuée dans un Festin en differentes Tables, suivant la ressemblance des noms.

Item, c'est une chose legere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, & escripte par tesmoin oculaire, que Henry Duc de Normandie, fils de Henry second Roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblée de la Noblesse y fut si grande, que pour passe-temps, s'estant divisée en bandes par la ressemblance des noms: en la premiere troupe qui fut des *Guillaumes*, il se trouva cent dix Chevaliers assis à table portans ce nom, sans mettre en compte les simples gentils-hommes & serviteurs.

Mets servis alphabetiquement.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par les noms des assistans, comme il estoit à l'Empereur *Geta*, [1] de faire distribuer le service de ses mets, par la consideration des premieres lettres du nom des viandes: on servoit celles qui se commençoient par m: *mouton*, *marcassin*, *merlus*, *marsoin*, ainsi des autres.

Il est bon d'avoir un nom aisé à prononcer.

Item, il se dit qu'il fait bon avoir bon nom, c'est à dire credit & reputation: mais encore à la verité est-il commode, d'avoir un nom qui aisément se puisse prononcer & mettre en memoire: car les Roys & les Grands nous en cognoissent plus aisément, & oublient plus mal volontiers; & de ceux-mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement & employons ceux desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. J'ay veu le Roy Henry second, ne pouvoir nommer à droit un gentil-homme de ce quartier de Gascoigne; & à une fille de la Royne, il fut luy-mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop [2] divers. Et Socrates estime digne du soing paternel, de donner un beau nom aux enfants.

La fondation de Notre-Dame la grande à Poitiers: son origine.

Item, on dit que la fondation de nostre Dame la grand' à Poitiers, prit origine de ce qu'un jeune homme desbauché, logé en cet endroit, ayant recouvré une garce, & luy ayant d'arrivée demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vivement espris de religion & de respect de ce nom, Sacrosainct de la Vierge mere de nostre

1 *Habebat* (Geta) *istam consuetudinem ut convivia, & maxime prandia per singulas litteras juberet scientibus servis, velut in quo erat* anser, aprugna, anas, *&c.* Ælii Spartiani *Antoninus Geta*: p. 92. Hist. August.

2 *Divers* signifie ici *étrange*, *bizarre*, comme dans cet endroit de la Comedie intitulée, *Maistre Pierre Pathelin*:

Vous estes un bien divers *homme:*
Que voulez-vous? je ne sçay comme
Vous estes si obstiné.

Sauveur,

Sauveur, que non seulement il la chassa soudain, mais en amanda tout le reste de sa vie : & qu'en consideration de ce miracle, il fut basty en la place, où estoit la maison de ce jeune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, & depuis l'Eglise que nous y voyons. Cette correction voyelle & auriculaire, devotieuse, tira droit à l'ame : cette autre suivante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels. Pythagoras estant en compagnie de jeunes hommes, lesquels il sentit comploter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere,[3] de changer de ton : & par une musique poisante, severe, & spondaïque, enchanta tout doucement leur ardeur, & l'endormit. Item, ne dira pas la posterité, que nostre reformation d'aujourd'huy ait esté delicate & exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs, & les vices, & rempli le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix, & de toute espece de vertu ; mais d'avoir passé jusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, *Charles*, *Louys*, *François*, pour peupler le monde de *Mathusalem*, *Ezechiel*, *Malachie*, beaucoup mieux sentans de la foy ?

Noms fiers & magnifiques de l'ancienne Noblesse.

Un gentil-homme mien voisin, estimant les commoditez du vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte, la fierté & magnificence des noms de la Noblesse de ce temps-là, *Dom Grumedan*, *Quedragan*, *Agesilan*, & qu'à les ouïr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoyent esté bien autres gens, que *Pierre*, *Guillot*, & *Michel*.

Amiot loué de ce qu'il n'a pas francisé les Noms Latins, dans son Plutarque.

Item, je sçay bon gré à *Jacques Amiot* d'avoir laissé dans le cours d'une oraison Françoise, les noms Latins tous entiers, sans les bigarrer & changer, pour leur donner une cadence Françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement : mais desja l'usage par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. J'ay souhaité souvent, que ceux qui escrivent les histoires en Latin, nous laissassent nos noms tous tels qu'ils sont : car en faisant de Vaudemont, *Vallemontanus*, & les metamorphosant,[4] pour les garber à la Grecque ou à la Romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, & en perdons la cognoissance.

3 *Sextus Empiricus* adversùs Mathem. L. vi. p. 128.
4 *Pour les habiller à la Grecque &c.*

Usage établi en France de se nommer du nom de sa Terre, en quoi blâmable.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage & de tres-mauvaise consequence en nostre France, d'appeller chacun par le nom de sa terre & Seigneurie, & la chose du monde, qui faict plus mesler & mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison ayant eu pour son appanage une terre, sous le nom de laquelle il a esté cognu & honoré, ne peut honnestement l'abandonner: dix ans apres sa mort, la terre s'en va à un estranger, qui en fait de mesmes: devinez où nous sommes, de la cognoissance de ces hommes. Il ne faut pas aller querir d'autres exemples, que de nostre maison Royalle, où autant de partages, autant de surnoms: cependant l'originel de la tige nous est eschappé.

Les Familles les plus obscures sont plus aisément falsifiees.

Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps je n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ait attaché incontinent des tiltres genealogiques, nouveaux & ignorez à son pere, & qu'on n'ait anté en quelque illustre tige: Et de bonne fortune les plus obscures familles, sont plus idoines à falsification. Combien avons-nous de gentils-hommes en France, qui sont de Royale race selon leurs comptes? plus ce crois-je que d'autres. Fut-il pas dict de bonne grace par un de mes amis? Ils estoyent plusieurs assemblez pour la querelle d'un Seigneur, contre un autre; lequel autre avoit à la verité quelque prerogative de tiltres & d'alliances, eslevées au dessus de la commune Noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chacun cherchant à s'esgaler à luy, alleguoit, qui une origine, qui une autre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique: & le moindre se trouvoit arriere-fils de quelque Roy d'outremer. Comme ce fut à disner, cettuy-cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser, de ce que par temerité il avoit jusques lors vescu avec eux en compagnon: mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commençoit à les honorer selon leurs degrez, & qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de Princes. Aprés sa farce, il leur dit mille injures: « Contentez-« vous de par Dieu, de ce dequoy nos peres se sont contentez, & « de ce que nous sommes: nous sommes assez si nous le sçavons

« bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune & condition de « nos Ayeulx, & ostons ces sottes imaginations, qui ne peuvent « faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Armoiries incertaines.

Les armoiries n'ont de seurté, non plus que les surnoms. Je porte d'azur semé de tresles d'or, à une patte de Lyon de mesme, armée de gueules, mise en face. Quel privilege a cette figure, pour demeurer particulierement en ma maison ? Un gendre la transportera en une autre famille : quelque chetif acheteur en fera ses premieres armes : il n'est chose où il se rencontre plus de mutation & de confusion. Mais cette consideration me tire par force à un autre champ. Sondons un peu de prés, & pour Dieu regardons, à quel fondement nous attachons cette gloire & reputation, pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons-nous cette renommée, que nous allons questant avec si grand' peine ? C'est en somme Pierre ou Guillaume, qui la porte, prend en garde, & à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'esperance : qui en un subject mortel, & en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, & remplissant l'indigence de son maistre, de la possession de toutes les choses qu'il peut imaginer & desirer, autant qu'elle veut ! Nature nous a là donné un plaisant jouët. Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est-ce qu'une voix pour tout potage, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aisez à varier, que je demanderois volontiers à qui touche l'honneur de tant de victoires, à *Guesquin*, à *Glesquin*, ou à *Gueaquin?* Il y auroit bien plus d'apparence icy, qu'en Lucien que [5] Σ. mit T. en procez, car

> [a] *non levia aut ludicra petuntur*
> *Præmia :*

Il y va de bon : il est question laquelle de ces lettres doit estre payée de tant de sieges, battailles, blessures, prisons & services faits à la Couronne de France, par ce sien fameux [6] Connestable.

5 Ou S.

a Il n'est pas question ici d'un Prix leger ou frivole. *Æneid.* L. xii. *vs.* 764.

6 Dans l'Histoire de Froissart, où l'on voit tout ce que ce grand homme a fait de plus memorable, avant & après son élevation à la Dignité de Connétable jusqu'à sa mort, il n'est nommé ni *Guesquin*, ni *Glesquin*, ni *Gueaquin*, mais *Guesclin*. Il est vrai, que long-temps après avoir raconté sa mort, ce même Froissart nous apprend, que l'ayant nommé *Glesquin* en presence d'un Chevalier de Bretagne, qui s'appelloit *Messire Guillaume d'Ancenis*, ce Chevalier lui dit, que *Glesquin* n'étoit pas *le*

Noms & surnoms diversement changez.

Nicolas [7] *Denisot* n'a eu soin que des lettres de son nom, & en a changé toute la contexture, pour en bastir le *Conte d'Alsinois* qu'il a estrené de la gloire de sa poësie & peinture. Et l'Historien Suetone n'a aymé que le sens du sien, & en ayant privé *Lenis*, qui estoit le surnom de son pere, a laissé *Tranquillus* successeur de la reputation de ses Escrits. Qui croiroit que le Capitaine *Bayard* n'eust honneur, que celuy qu'il a emprunté des faicts de *Pierre Terrail?* & qu'*Antoine* [8] *Escalin* se laisse voler à sa veuë tant de navigations & charges par mer & par terre au *Capitaine Poulin*, & au *Baron de la Garde?*

Noms communs à plusieurs personnes.

Secondement ce sont traits de plume communs à mill'hommes. Combien y a-il en toutes les races, des personnes de mesme nom & surnom? Et en diverses races, siecles & pays, combien? L'histoire a cognu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores: & pensez combien elle

droit surnom de ce fameux Connêtable, mais *Glay-Aquin*, ce qu'il lui prouve par un Conte assez ageable, mais qui a tout l'air d'un Roman. Voyez le troisiéme Volume de Froissart, ch. 75.

7 Nicolas Denisot né au Mans l'an 1515. se fit appeller *Conte d'Alsinois*, anagrame de son nom, laquelle ne vaudroit rien aujourd'hui que nous écrivons *Comte*. Quelques-uns la gâtent encore en écrivant *Alcinois*, comme a fait *Maurice de la Porte* dans ses Epithetes Françoises sur ce mot, & avant lui *Joachim du Bellay* dans le titre d'un Sonnet. Denisot n'avoit pas tellement renoncé à son vrai nom qu'il ne le joignît à l'autre, comme on peut voir dans les impressions de ses Oeuvres: & sur la fin des *Juvenilia* de Muret il y a une Ode *Ad Nicolaum Denisotum Comitem Alsinoiim*. Ailleurs il est nommé tout court *Comes Alsinoüs*; & l'habitude de le nommer en françois *Conte d'Alsinois*, étoit si grande, que quelquefois on disoit simplement *le Conte*. C'est ainsi que le désigne *Bertrand Berger* cité par *Binet* dans sa Vie de Ronsard. Touchant Denisot voyez *la Croix du Maine*, p. 140. & la Bibliotheque de *Du Verdier*, p. 904. Tout ceci est copié d'un *Memoire* qui m'a été envoyé de Paris.

8 Pour avoir des nouvelles d'*Antoine Escalin* ou *Iscalin*, ou plûtôt du *Capitaine Poulin* dit le *Baron de la Garde*, il faut parcourir l'Histoire de France depuis François I. 1542. jusqu'à Charles IX. Ce fut un homme de fortune, beau, bien fait, élevé de la main de *Guillaume du Bellay de Langey Gouverneur du Piemont*. Son nom de famille étoit *Antoine Iscalin*. Wicquefort l'appelle *Antoine Paulin*, de *Paulin*, Lieu de sa Naissance, Bourg de l'Albigeois. De Paulin qu'on a aussi écrit *Paulain*, on a fait *Poulin* & *Poulain* Il est nommé dans M. De Thou *Antonius Iscalinus Adhemarus* (& plus souvent *Ademarus*) *Polinius Garda*, le tout rendu dans l'*Index Thuani* par *Antoine Iscalin d'Adhemar*, *dit le Capitaine Poulain*, *Baron de la Garde*. Il prit le nom de *la Garde* de ce qu'une Compagnie d'Infanterie passant un jour à Paulin, un des Caporaux nommé *la Garde* le trouvant à son gré, l'emmena pour en faire son goujat. Il se distingua par son esprit, sa valeur & sa conduite dans les divers emplois qu'il eut de General des Galeres, d'Ambassadeur à la Porte, & en Angleterre. Voyez son Eloge dans *Brantome*, p. 375. Tome II. *des Hommes illustres François*; & dans *Wicquefort*, L. i. & ii. de son AMBASSADEUR. *Tiré d'un Memoire qui m'a été envoyé de Paris. La reconnoissance ne me permet pas de taire ici, que je dois la plus grande partie de ce Memoire & du précedent au savant & obligeant M.* De la Monnoye, *qui l'a tiré de ses Thresors, à la recommandation* * *d'un jeune Seigneur, dont l'illustre naissance est relevée par les qualitez qui sont la source & la base de la veritable Noblesse.*

* *Monsieur le Comte de Caylus.*

n'en a pas cognu. Qui empesche mon palefrenier de s'appeller Pompée le grand ? Mais apres tout, quels moyens, quels ressorts y a-il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet autre homme qui eut la teste tranchée en Egypte, & qui joignent à eux, cette voix glorifiée, & ces traits de plume, ainsi honorez, affin qu'ils s'en advantagent ?

b *Id cinerem & manes credis curare sepultos ?*

Quel ressentiment ont les deux compagnons en principale valeur entre les hommes : Epaminondas de ce glorieux vers, qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

c *Consiliis nostris laus est 9 attrita Laconum :*

& Africanus de cet autre,

d *A sole exoriente, supra Mæotis paludes*
Nemo est, qui factis me æquiparare queat ?

Les survivants se chatouillent de la douceur de ces voix : & par icelles sollicitez de jalousie & desir, transmettent inconsidérement par fantaisie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment: & d'une pipeuse esperance se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait.

Toutesfois,

e *ad hæc se*
Romanus Graiúsque & Barbarus Induperator
Erexit, causas discriminis atque laboris
Inde habuit : tanto major famæ sitis est, quàm
Virtutis.

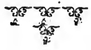
b Penses-tu que les Morts se mettent en peine de cela ? *Æneid.* L. iv. *vs.* 34.

c *Mes hauts Faits ont terni la gloire des Spartains.* Tusc. Quæst. L. v. c. 17.

9 Où *attonsa*; comme il y a dans les meilleures Editions de Ciceron.

d Depuis le Soleil Levant jusqu'au delà des Palus Meotides, il n'y a personne qui par ses Faits puisse s'égaler à moi. *Cic.* Tusc. Quæst. L. v. c. 7.

e C'est cette passion pour la gloire qui a mis en mouvement les Generaux d'armée Grecs, Romains, & Barbares; qui leur a fait affronter les dangers, & essuyer tant de fatigues: parce que les hommes sont beaucoup plus amoureux de la Gloire que de la Vertu. *Juvenal.* Sat. x. *vs.* 137, &c.



CHAPITRE XLVII.

De l'incertitude de nostre jugement.

S'il faut poursuivre à outrance un Ennemy vaincu : raisons pour & contre.

C'Est bien ce que dit ce vers,

[a] Ἐπέων δὲ πολὺς νόμος ἔνθα καὶ ἔνθα.

Il y a prou de loy de parler par tout, & pour & contre.

Pour exemple:

[b] *Vince Hannibal, & non seppe usar' poi*
Ben la vittoriosa sua ventura.

Qui voudra estre de ce party, & faire valoir avecques nos gens, la faute de n'avoir dernierement poursuivy nostre pointe à Moncontour; ou qui voudra accuser [1] le Roy d'Espaigne, de n'avoir sceu se servir de l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin; il pourra dire cette faute partir d'une ame enyvrée de sa bonne fortune, & d'un courage, lequel plein & gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desja par trop empesché à digerer ce qu'il en a: il en a sa brassé toute comble, il n'en peut saisir davantage: indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains: car quel profit en sent-il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quell' esperance peut-on avoir qu'il ose un' autrefois attaquer ceux-cy ralliez & remis, & de nouveau armez de despit & de vengeance, qui ne les a osé ou sçeu poursuivre tous rompus & effrayez,

[c] *Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror?*

Mais enfin, que peut-il attendre de mieux, que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gain: tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer

a Iliad. L. xx. vs. 249.
b Annibal vainquit les Romains, mais il ne sçut pas profiter de sa victoire. *Petrarque*, troisiéme Partie de ses Sonnets, fol. 141. Edit. di *Gabriel Giolito*.
1 *Philippe* II. qui battit les François près de S. Quentin, en 1556. le dixiéme d'Août, Fête de *S. Laurent*.
c *Dans le fort du succès, & lorsque la Terreur*
Met tout en confusion dans le Parti contraire.
Lucan. L. vii. vs. 734.

de plus belle : ce n'eſt pas victoire, ſi elle ne met fin à la guerre. En cette eſcarmouche où Ceſar eut du pire pres la ville d'Oricum, il reprochoit aux ſoldats de Pompeius, [2] qu'il euſt eſté perdu, ſi leur Capitaine euſt ſceu vaincre : & luy chauſſa bien autrement les eſperons, quand ce fut à ſon tour. Mais pourquoy ne dira-on auſſi au contraire, que c'eſt l'effect d'un eſprit precipiteux & inſatiable, de ne ſçavoir mettre fin à ſa convoitiſe : que c'eſt abuſer des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la meſure qu'il leur a preſcripte : & que de ſe rejetter au danger apres la victoire, c'eſt la remettre encore un coup à la mercy de la fortune : que l'une des plus grandes ſageſſes en l'art militaire, c'eſt de ne pouſſer ſon ennemy au deſeſpoir ? Sylla & Marius en la guerre ſociale ayans défaict les Marſes, en voyans encore une troupe de reſte, qui par deſeſpoir ſe revenoient jetter à eux, comme beſtes furieuſes, ne furent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de Monſieur de Foix ne l'euſt emporté à pourſuivre trop aſprement les reſtes de la victoire de Ravenne, il ne l'euſt pas ſouillée de ſa mort. Toutesfois encore ſervit la recente memoire de ſon exemple, à conſerver Monſieur d'Anguien de pareil inconvenient, à Seriſoles. Il fait dangereux aſſaillir un homme, à qui vous avez oſté tout autre moyen d'eſchapper que par les armes : car c'eſt une violente maiſtreſſe d'eſcole que la neceſſité : [d] *graviſſimi ſunt morſus irritatæ neceſſitatis.*

[e] *Vincitur haud gratis jugulo qui provocat hoſtem.*

Voyla pourquoy Pharax empeſcha le Roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la journée contre les Mantinéens, [3] de n'aller affronter mille Argiens, qui eſtoient eſchappez entiers, de la deſconfiture : ains les laiſſer couler en liberté, pour ne venir à eſſayer la vertu picquée & deſpittée par le malheur. Clodomire Roy d'Aquitaine, apres ſa victoire, pourſuivant Gondemar Roy de Bourgongne vaincu & fuyant, le força de tourner teſte, mais ſon opiniaſtreté luy oſta le fruict de ſa victoire, car il y mourut.

Pareillement qui auroit à choiſir ou de tenir ſes ſoldats richement *Si les ſoldats doivent être*

2 Plutarque dans la *Vie de Ceſar* : ch. xi.

d *Montagne a traduit ces mots Latins avant que de les citer. Je ne ſai d'où il les a pris.*

e Celui qui combat, tout déterminé qu'il eſt à mourir, ne ſauroit être vaincu impunément. *Lucan.* L. iv. *vſ.* 275.

3 *Diodore de Sicile* : L. xii. c. 25.

richement armez.

& somptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité: il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoit *Sertorius, Philopœmen, Brutus*, [4] *Cesar*, & autres, que c'est tousjours un éguillon d'honneur & de gloire au soldat de se voir paré, & un' occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes, comme ses biens & heritages: Raison, dit Xenophon, pourquoy les Asiatiques menoyent en leurs guerres, femmes, concubines, avec leurs joyaux & richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi de l'autre part, qu'on doit plustost oster au soldat le soin de se conserver, que de le luy accroistre: qu'il craindra par ce moyen doublement à se hazarder: joint que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire, par ces riches despouilles: & a l'on remarqué que d'autres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus montrant à *Hannibal* l'armée qu'il preparoit contr' eux pompeuse & magnifique en toute sorte d'equippage, & luy demandant: *Les Romains se contenteront-ils de cette armée?* S'ILS *s'en contenteront?* respondit-il, *vrayement ouy, pour avares qu'ils soyent.* Lycurgus deffendoit aux siens, non seulement la somptuosité en leur equippage, mais encore de despouiller leurs ennemis vaincus, voulant, disoit-il, que la pauvreté & frugalité reluisist avec le reste de la battaille.

Il faut permettre aux Soldats de braver & d'insulter l'Ennemi.

Aux sieges & ailleurs, où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner, & injurier de toutes façons de reproches: & non sans apparence de raison. Car ce n'est pas faire peu, de leur oster toute esperance de grace & de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort outragé, & qu'il ne reste remede que de la victoire. Si est-ce qu'il en mesprit [5] à *Vitellius*: car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats, desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, & amollis par les delices de la Ville, il les agaffa tant enfin, par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillanimité, & le regret des Dames &

4 Milites habebat tàm cultos, ut argento & auro politis armis ornaret: Simul & ad speciem, & quo tenaciores eorum, in prælio, essent, metu damni. *Sueton.* in *J. Cæsare*, §. 67.

5 Ou plûtôt, à ses Lieutenans qui commandoient en son absence. Voyez Plutarque dans la *Vie d'Othon*: ch. 3.

festes,

ſeſtes, qu'ils venoient de laiſſer à Rome, qu'il leur remit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls enhortemens n'avoient ſceu faire : & les attira luy-meſme ſur ſes bras, où l'on ne les pouvoit pouſſer. Et de vray, quand ce ſont injures qui touchent au vif, elles peuvent faire aiſément, que celuy qui alloit laſchement à la beſongne pour la querelle de ſon Roy, y aille d'une autre affection pour la ſienne propre.

Si les Generaux doivent ſe déguiſer ſur le point de la meſlée.

A conſiderer de combien d'importance eſt la conſervation d'un chef en un' armée, & que la viſée de l'ennemy regarde principalement cette teſte, à laquelle tiennent toutes les autres, & en dependent, il ſemble qu'on ne puiſſe mettre en doubte ce conſeil, que nous voyons avoir eſté pris par pluſieurs grands Chefs, de ſe traveſtir & deſguiſer ſur le point de la meſlée. Toutefois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen, n'eſt pas moindre que celuy qu'on penſe fuir : car le Capitaine venant à eſtre meſcognu des ſiens, le courage qu'ils prennent de ſon exemple & de ſa preſence, vient auſſi quant & quant à leur faillir; & perdant la veuë de ſes marques & enſeignes accouſtumées, ils le jugent ou mort, ou s'eſtre deſrobé deſeſperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy voyons favoriſer tantoſt l'un, tantoſt l'autre party. L'accident de *Pyrrhus* en la battaille qu'il eut contre le Conſul Levinus en Italie, nous ſert à l'un & l'autre viſage : car pour s'eſtre voulu cacher ſous les armes [6] de Demogacles, & luy avoir donné les ſiennes, il ſauva bien ſans doute ſa vie, mais auſſi il en cuida [7] encourir l'autre inconvenient de perdre la journée. *Alexandre*, *Ceſar*, *Lucullus*, aimoient à ſe marquer au combat par des accouſtremens & armes riches, de couleur reluiſante & particuliere : *Agis*, *Ageſilaus*, & [8] ce grand *Gilippus* au rebours, alloyent à la guerre obſcurement couverts, & ſans attour imperial.

6 Ou plûtôt, *de Megacles*, comme on peut voir dans Plutarque, *Vie de Pyrrhus* : ch. 8.

7 *Id.* ibid.

8 Un homme forcé de s'enfuir de ſa Patrie, pour échapper à la mort à quoi il avoit été condamné pour avoir volé le Public, ne meritera jamais, à mon ſens, le titre de *Grand*. Sur cette infame volerie de Gilippus, voyez Diodore de Sicile : L. xiii. ch. 33. Son Pere qui avoit nom Clearchus, ſe trouva dans le même cas. *Condamné à mourir, il s'enfuit avant la ſentence*, dit cet Hiſtorien. *Ainſi ces deux perſonnages*, ajoûte-t-il, *qui au demourant étoient tenus pour deux excellens hommes, par s'eſtre laſchement laiſſé corrompre à la convoitiſe d'argent, diffamerent tout le demourant de leurs Faits & de leurs Vies.* Je donne ici la Verſion d'Amyot.

Dans une Bataille, s'il faut attendre l'Ennemi, ou l'aller attaquer.

A la battaille de Pharſale entre autres reproches qu'on donne à Pompeius, [9] c'eſt d'avoir arreſté ſon armée pied coy attendant l'ennemy : *pour autant que cela* (je deſroberay ici les mots [10] meſmes de Plutarque, qui valent mieux que les miens) *affoiblit la violence, que le courir donne aux premiers coups, & quant & quant oſte l'eſlancement des combattans les uns contre les autres, qui a accouſtumé de les remplir d'impetuoſité & de fureur, plus que nulle autre choſe, quand ils viennent à s'entrechocquer de roideur, leur augmentant le courage par le cry & la courſe : & rend la chaleur des ſoldats en maniere de dire refroidie & figée.* Voyla ce qu'il dit pour ce rolle. Mais ſi Ceſar euſt perdu, qui n'euſt peu auſſi bien dire, qu'au contraire, la plus forte & roide aſſiette eſt celle en laquelle on ſe tient planté ſans bouger, & que qui eſt en ſa marche arreſté, reſſerrant & eſpargnant pour le beſoing, ſa force en ſoy meſme, a grand advantage contre celui qui eſt eſbranlé, & qui a desja conſommé à la courſe la moitié de ſon haleine ? Outre ce que l'armée eſtant un corps de tant de diverſes pieces, il eſt impoſſible qu'elle s'eſmeuve en cette furie, d'un mouvement ſi juſte, qu'elle n'en altere ou rompe ſon ordonnance: & que le plus diſpoſt ne ſoit aux priſes, avant que ſon compagnon le ſecoure. En cette villaine battaille des deux [11] freres Perſes, Clearchus Lacedemonien, qui commandoit les Grecs du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, ſans ſe haſter : mais à cinquante pas pres, il les mit à la courſe : eſperant par la brieveté de l'eſpace, meſnager & leur ordre, & leur haleine : leur donnant cependant l'avantage de l'impetuoſité, pour leurs perſonnes, & pour leurs armes à trait. D'autres ont reglé ce doute en leur armée de cette maniere : [12] *Si les ennemis vous courent ſus, attendez-les de pied coy : s'ils vous attendent de pied coy, courez-leur ſus.*

S'il eſt plus avantageux à un Prince

Au paſſage que l'Empereur Charles cinquieſme fit en Provence ; le Roy François fut au propre d'eſlire, ou de luy aller au devant en

9 C'eſt Ceſar lui-même qui blâme Pompée d'en avoir uſé ainſi : *quod nobis*, dit-il, *nullâ ratione factum à Pompeio videtur : propterea quòd eſt quædam animi incitatio atque alacritas naturaliter innata omnibus, quæ ſtudio pugnæ incenditur :* « Ce qui me paroît avoir été fait ſans « raiſon par Pompée, parce qu'il y a dans « l'Homme une certaine impetuoſité naturelle, « qui eſt enflammée par la paſſion de combattre ». *De Bello Civili* : L. iii. c. 17.

10 *C'eſt-à-dire*, de ſon Traducteur Amyot dans la Vie de Pompée : ch. 19.

11 *Artaxerxes Mnemon*, & *Cyrus*.

12 Plutarq. dans les *Precept. de Mariage*: §. 34.

d'attendre son Ennemy sur ses propres Terres, que d'aller l'attaquer chez lui.

Italie, ou de l'attendre en ses terres : & bien qu'il considerast combien c'est d'avantage, de conserver sa maison pure & nette des troubles de la guerre, afin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers, & secours au besoing ; que la necessité des guerres porte à tous les coups, de faire le [13] gast, ce qui ne se peut faire bonnement en nos biens propres ; & si le paysant ne porte pas si doucement ce ravage de ceux de son party, que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peut aysément allumer des seditions, & des troubles parmy nous : que la licence de desrober & piller, qui ne peut estre permise en son pays, est un grand support aux ennuis de la guerre : & qui n'a autre esperance de gain que sa solde, il est malaisé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme & de sa retraicte : que celuy qui met la nappe, tombe tousjours des despens : qu'il y a plus d'allegresse à assaillir qu'à deffendre : & que la secousse de la perte d'une battaille dans nos entrailles, est si violente, qu'il est malaisé qu'elle ne croulle tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse, comme celle de la peur, ny qui se prenne si aisément à credit, & qui s'espande plus brusquement : & que les Villes qui auront ouy l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs Capitaines & soldats tremblans encore, & hors d'haleine, il est dangereux sur la chaude, qu'ils ne se jettent à quelque mauvais party : Si est-ce qu'il choisit de r'appeller les forces qu'il avoit delà les monts, & de voir venir l'ennemy. Car il put imaginer au contraire, qu'estant chez luy & entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir [14] planté de toutes commoditez : les rivieres, les passages à sa devotion, luy conduiroient & vivres & deniers, en toute seureté & sans besoing d'escorte : qu'il auroit ses Subjects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le danger plus prés : qu'ayant tant

13 Ou *degast* : comme on a mis dans les dernieres Editions. Amyot contemporain de Montagne a souvent employé *gast* pour *degast* dans son aimable traduction des *Amours Pastorales de* DAPHNIS *& de* CHLOE : *Ils deploroient non seulement* le gast *du Jardin, mais aussi le danger de leurs personnes*, p. 13.—— *Astyle en eut pitié, & entrant dans le Verger, & ayant* veu le gast, *promist qu'il les excuseroit envers son Pere*, page 131. de l'Edition de 1718. qui ne tire pas son prix de sa rareté, mais de sa propre beauté, relevée par des Estampes qui feront toûjours l'admiration des Connoisseurs.

14 C'est-à-dire, *abondance.*------ *Planté* & *plenté* de *plenité*, qui vient de *plenitas*, abondance. *Fontaine des Amoureux :*

Où grand planté *de bien abonde.*

Borel dans son *Tresor d'Antiquitez Gauloises*, &c.

de villes & de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité & advantage? & s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry & à son aise, il pourroit voir morfondre son ennemy, & se deffaire soy-mesme, par les difficultez qui le combattroyent engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy fist guerre : nul moyen de rafraichir ou d'eslargir son armée, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blessez; nuls deniers, nuls vivres, qu'à pointe de lance; nul loisir de se reposer & prendre haleine; nulle science de lieux, ny de pays, qui le sceust deffendre d'embusches & surprises: & s'il venoit à la perte d'une bataille, nul moyen d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faute d'exemples pour l'un & pour l'autre party.

Exemples qui établissent sur cela le pour, & le contre.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, & le combattre en Italie où il estoit; d'où bien luy print. Mais au rebours, Hannibal en cette mesme guerre, se ruina, d'avoir abandonné la conqueste d'un Pays estranger, pour aller deffendre le sien. Les Atheniens ayant laissé l'ennemy en leurs terres; pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles Roy de Syracuse l'eut favorable, ayant passé en Afrique, & laissé la guerre chez soy. Ainsi nous avons bien accoustumé de dire avec raison, que les evenemens & issuës dependent, notamment en la guerre, pour la plus part, de la fortune : laquelle ne se veut pas ranger & assujettir à nostre discours & prudence, comme disent ces vers,

f *Et malè consultis pretium est, prudentia fallax,*
Nec fortuna probat causas sequitúrque merentes :
Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
Scilicet est aliud quod nos cogátque regátque
Majus, & in proprias ducat mortalia leges.

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils & deliberations en despendent bien autant; & que la fortune engage en son trouble

f Les mesures mal prises ont aussi leur prix, la prudence nous trompe; & la Fortune ne favorise pas toûjours le parti le plus raisonnable, mais va sans choix, errant de l'un à l'autre. C'est qu'il y a une Puissance superieure qui nous maîtrise, & qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles. *Manil.* L. iv. *vs.* 95, *&c.*

& incertitude, auſſi nos diſcours. Nous raiſonnons hazardeuſement & temerairement [15] dit Timæus en Platon, *parce que comme nous, nos diſcours ont grande participation à la temerité du hazard.*

CHAPITRE XLVIII.

Des Deſtriers.

Chevaux deſtriers : pourquoi ainſi nommez.

ME voicy devenu Grammairien, moi qui n'apprins jamais langue, que par routine ; & qui ne ſçay encore que c'eſt d'adjectif, conjunctif, & d'ablatif. Il me ſemble avoir oüy dire que les Romains avoient des chevaux qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios*, qui ſe menoient à dextre ou à relais, pour les prendre tous frais au beſoin : & de là vient que nous appellons [1] *deſtriers* les chevaux de ſervice. Et nos Romans diſent ordinairement, [2] *adeſtrer*, pour *accompagner*. [3] Ils appelloyent auſſi *deſultorios equos*, des chevaux qui eſtoient dreſſez de façon, que courans de toute leur roideur, accouplez coſte à coſte l'un de l'autre, ſans bride, ſans ſelle, les gentils-hommes Romains, voire tous armez, au milieu de la courſe ſe jettoient & rejettoient de l'un à l'autre. Les Numides gendarmes menoient en main un ſecond cheval, pour changer au plus chaud de la meſlée : [a] *quibus, deſultorum in modum, binos trahentibus*

Chevaux à changer au milieu de la Courſe.

15 *Ἀλλά πως ἡμεῖς πολὺ μετέχοντες τοῦ προστυχόντος τε καὶ εἰκῆ, ταύτῃ πῃ καὶ λέγομεν. Plato* in Timæo. p. 528. D.

1 Si ce Mot eſt vieux, comme on nous le dit dans le Dictionnaire de l'Academie Françoiſe, il faudroit le conſerver juſqu'à ce qu'on en eût mis un autre à la place. Sur le mot *Deſtrier*, voyez Borel dans ſon *Treſor de Recherches Gauloiſes*, &c.

2 *Froiſſart* a ſouvent employé ce mot dans le ſens que lui donne ici Montagne. Parlant *de l'ordonnance de l'entrée de la Royne Yſabel de France en la ville de Paris*, (Vol. iv. ch. 2.) *La lictiere de la Royne de France*, dit-il, *eſtoit* adeſtrée *du Duc de Touraine & du Duc de Bourbon, ou premier chef ; ſecondement & au milieu menoyent &* adeſtroyent *la lictiere le Duc de Berry & le Duc de Bourgogne ; & à la derniere ſuite, Meſſire Pierre de Navarre & le Comte d'Oſtrenant.* ---- *Après venoit ſur un Pallefroy très-bien paré & aorné, & ſans lictiere, la Ducheſſe de Touraine, qui eſtoit* adeſtrée *& menée du Comte de la Marche & du Comte de Nevers : & alloyent tout ſouef le pas, & auſſi faiſoyent ceux qui conduiſoyent les lictieres.*

3 *Les Romains appelloient auſſi*, &c.

a Ils avoient accoûtumé de mener deux Chevaux à la maniere de ceux qui ſautoient d'un cheval ſur l'autre : & tout armez, dans le fort du combat ils ſe jettoient ſouvent d'un cheval fatigué ſur un frais, tant ils étoient diſpos, & leurs Chevaux, dociles. *Tit. Liv.* L. xxiii. c. 29.

equos, inter acerrimam sæpè pugnam in recentem equum ex fesso armatis transsultare, mos erat : Tanta velocitas ipsis, támque docile equorum genus. Il se trouve plusieurs chevaux dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espée nuë, se jetter des pieds & des dents sur ceux qui les attaquent & affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis, qu'aux ennemis. Joint que vous ne les desprenez pas à vostre poste quand ils se sont une fois harpez ; & demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à *Artibius* general de l'armée de Perse, [4] combattant contre *Onesilus* Roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette escole : car il fut cause de sa mort, le [5] coustillier d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx, entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre. Et ce que les Italiens disent, qu'en la battaille de Fornouë, le cheval du Roy Charles se deschargea à ruades & pennades des ennemis qui le pressoyent, [6] qu'il estoit perdu sans cela : ce fut un grand coup de hazard, s'il est vray.

Chevaux des Mammelus fort adroits.

Les Mammelus se vantent d'avoir les plus adroits chevaux, des gendarmes du monde : Que par nature, & par coustume, ils sont faits à cognoistre & distinguer l'ennemy, sur qui il faut qu'ils se ruent de dents & de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur fait : & pareillement, à relever de la bouche les lances & dards emmy la place, & les offrir au maistre, selon qu'il le commande.

Cesar & Pompée, bons hommes de cheval.

On dit de Cesar, & aussi du grand Pompeius, que parmy leurs autres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : & de Cesar, [7] qu'en sa jeunesse monté à dos sur un cheval, & sans bride, il lui faisoit prendre carriere les mains tournées derriere le dos.

4 *Herodote*, L. v. p. 376, 377.

5 On nommoit *Coustilliers*, dit Fauchet, les Valets qui portoient la Coustille, & se tenoient près de l'homme d'armes. *Coustille* étoit une épée, ou long poignard : *Borel* dans son *Tresor de Recherches Gauloises*, &c.

6 Dans la description que *Philippe de Comines* a fait de cette Bataille où il se trouva luimême, (L. viii. ch. 6.) il dit merveilles du Cheval sur lequel étoit monté le Roy. Il s'appelloit *Savoye* ; & c'étoit le plus beau cheval qu'il eut vû de son temps. Durant le combat on attaqua le Roy, dans le temps qu'il n'avoit auprès de lui qu'un Valet de Chambre, petit homme, & mal armé. *Ledit Seigneur*, dit sur cela Philippe de Comines, *avoit le meilleur cheval, pour lui, du monde, & se remuoit & deffendoit : & arriva sus l'heure quelque nombre de ses autres gens, qui n'estoient gueres loin de luy ; & lors se mirent les Italiens à fuir.* Tout cela ne paroît pas fort contraire à ce que disent les Italiens, *que le Roi Charles étoit perdu sans son Cheval.*

7 Plutarque dans la *Vie de Julius Cesar* : ch. 5. de la Traduction d'Amyot.

Comme nature a voulu faire de ce personnage, & d'Alexandre deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcée, à les armer extraordinairement : car chacun sçait, du cheval d'Alexandre, *Bucefal*, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un toreau, qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peust estre dressé que par luy-mesme, fut honoré aprés sa mort, & une ville bastie en son nom.

Du Cheval d'Alexandre.

Cesar en avoit aussi un autre [8] qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle coupée en forme de doigts, lequel ne peust estre monté ny dressé que par Cesar, qui dedia son image apres sa mort à la Déesse Venus.

Du Cheval de Cesar.

Je ne démonte pas volontiers quand je suis à cheval : car c'est l'assiette, en laquelle je me trouve le mieux & sain & malade : Platon la recommande pour la santé : aussi dit Pline, [9] qu'elle est salutaire à l'estomach & aux jointures. Poursuivons donc, puis que nous y sommes.

Aller à Cheval, exercice trés-salutaire.

On lit en Xenophon la loy defendant de voyager à pied, à homme qui eust cheval. Trogus & Justinus disent, [10] que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval, non seulement la guerre, mais aussi tous leurs affaires publiques & privez, marchander, parlementer, s'entretenir, & se promener : & que la plus notable difference des libres, & des serfs parmy eux, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : Institution née du Roy Cyrus.

Les Parthes presque toûjours à Cheval.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire Romaine (& Suetone le remarque plus particulierement de Cesar) des Capitaines qui commandoient à leurs gens de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuite, & pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : [b] *Quo haud dubiè superat Romanus*, dit Tite Live. Si est-il, que la premiere provision, dequoy ils se servoient à brider la rebellion des Peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes

Quand les gens de Cheval doivent mettre pié à terre dans un combat.

Les Romains ôtoient aux Peuples nouvellement conquis, leurs

8 *Sueton.* in Jul. Cesare : §. 61.

9 Equitatio Stomacho & coxis utilissima : l. xxviii. c. 4.

10 Equis omni tempore vectantur : illis bella, —— illis publica ac privata officia obeunt : super illos ire, consistere, mercari, colloqui. Hoc denique discrimen inter servos liberosque est, quòd servi pedibus, liberi non nisi equis incedunt. *Hist. Justini* : L. xli.

b Où sans doute les Romains excellent. L. ix. c. 22.

armes & leurs chevaux.

& chevaux. Pourtant voyons-nous si souvent en Cesar : [c] *arma proferri, jumenta produci, obsides dari jubet.* Le grand Seigneur ne permet aujourd'huy ny à Chrestien, ny à Juif, d'avoir cheval à soy, sous son empire.

Combats à cheval : quels en étoient les inconveniens.

Nos ancestres, & notamment du temps de la guerre des Anglois, és combats solennels & journées assignées, [11] se mettoient la plus part du temps tous à pied, pour ne se fier à autre chose qu'à leur force propre, & vigueur de leur courage, & de leurs membres, de chose si chere que l'honneur & la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon, vostre valeur & vostre fortune, à celle de vostre cheval. Ses playes & sa mort tirent la vostre en consequence, son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche. S'il a faute de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause je ne trouve pas estrange, que ces combats-là fussent plus fermes, & plus furieux que ceux qui se font à cheval :

[d] *cedebant pariter, paritérque ruebant*
Victores victíque, neque his fuga nota, neque illis.

Leurs battailles se voyent bien mieux contestées, ce ne sont à cette heure que routes : [e] *primus clamor atque impetus rem decernit.* Et chose que nous appellons à la societé d'un si grand hazard, doit estre en nostre puissance le plus qu'il se peut : Comme je conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, & celles dequoy nous nous pouvons le mieux respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espée que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre [12] pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la poudre, la pierre, le rouët, desquelles la moindre qui vienne à faillir, vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup, que l'air vous conduict.

[f] *Et quò ferre velint permittere vulnera ventis :*

c Il commande qu'on livre armes, chevaux, & ôtages. *De Bello Gallico* : L. vii. *& alibi passim.*

11 On en voit plusieurs exemples dans *Froissart.*

d Vainqueurs & vaincus, ils tuoient, & tomboient ensemble, sans songer à la fuite, d'aucun côté, *Æneid.* L. x. *vs.* 576. *&c.*

e Les premiers cris & la premiére charge terminent le combat.

12 Ou *pistolet*, comme on parle aujourd'hui.

f Lorsqu'on laisse aux vents le soin de porter ses coups à l'Ennemi. C'est dans l'Epée que gist la force du Soldat : & toutes les Nations guerrieres decident leurs combats l'épée à la main, *Lucan.* L. viii. *vs.* 384, *&c.*

Ensis

Ensis habet vires, & gens quæcumque virorum est,
Bella gerit gladiis.

Mais quant à cett' arme-là, j'en parleray plus amplement, où je feray comparaison des armes anciennes aux nostres : & sauf l'estonnement des oreilles, à quoy desormais chacun est apprivoisé, je croy que c'est un'arme de fort peu d'effet, & espere que nous en quitterons un jour l'usage.

Phalarica, *Arme de jet des anciens Italiens : son usage.*

Celle dequoy les Italiens se servoient de jet, & à feu, estoit plus effroyable. Ils nommoient *Phalarica*, une certaine espece de Javeline, armée par le bout, d'un fer de trois pieds, affin qu'il peust percer d'outre en outre un homme armé : & se lançoit tantost de la main, en la campagne, tantost à tout des engins pour deffendre les lieux assiegez : la [13] hante revestue d'estouppe empoixée & huilée, s'enflammoit de sa course : & s'attachant au corps, ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes & de membres. Toutefois il me semble que, pour venir au joindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, & que le champ jonché de ces tronçons bruslants, produisist en la meslée une commune incommodité.

[g] *magnum stridens contorta Phalarica venit*
Fulminis acta modo.

Ils avoyent d'autres moyens, à quoy l'usage les dressoit, & qui nous semblent incroyables par inexperience : par où ils suppleoyent au deffaut de nostre poudre & de nos boulets. Ils dardoyent leurs piles, de telle roideur, que souvent ils en enfiloyent deux boucliers & deux hommes armés, & les cousoyent. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains & loingtains : [h] *saxis globosis fundâ, mare apertum incessentes —— — coronas modici circuli magno ex intervallo loci assueti trajicere : non capita solùm hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent oris.* Leurs pieces de batterie representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nostres : [i] *ad ictus mœnium cum*

13 Ou *la hampe*, c'est-à-dire, le manche de cette espece d'arme.-----*Hante* signifie aussi, selon Borel, le manche d'une hache antique, ou d'une halebarde.

g La *Phalarique* decochée avec grand bruit, fendoit l'air comme un coup de foudre. *Æneid.* L. ix. *vs.* 705, *&c.*

h Accoûtumez à lancer sur la Mer, par forme d'exercice, des cailloux ronds avec la fronde, & à enfiler de petits cercles de fort loin, ils blessoient non seulement la tête de leurs ennemis, mais tel endroit du visage qu'ils vouloient. *Tite-Live* : L. xxxviii. c. 29.

i Au retentissement des Murs frappez avec

terribili sonitu editos, pavor & trepidatio cœpit. Les Gaulois nos cousins en Asie, haïssoyent ces armes traistresses, & volantes : duits à combattre main à main avec plus de courage. [x] *Non tàm patentibus plagis moventur : ... Ubi latior quàm altior plaga est, etiam gloriosiùs se pugnare putant : iidem quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit, tùm in rabiem & pudorem tàm parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi :* Peinture bien voisine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue & fameuse retraite, rencontrerent une Nation, qui les endommagea merveilleusement à coups de grands arcs & forts, & des sagettes si longues, qu'à les reprendre à la main on les pouvoit rejetter à la mode d'un dard, & perçoient de part en part un bouclier & un homme armé. Les engins que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traits massifs, & des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volée & impetuosité, representoient de bien pres nos inventions. Encore ne faut-il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit sur sa mule un maistre *Pierre Pol* Docteur en Theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dit aussi ailleurs, [14] que les Gascons avoient des chevaux terribles, accoustumez de virer en courant, dequoy les François, Picards, Flamands, & Brabançons, faisoient grand miracle, pour n'avoir accoustumé de les voir : ce sont ses mots. Cesar parlant de ceux [15] de Suede : Aux rencontres qui se font à cheval,

grand bruit, ils commençoient à trembler de peur. *Id.* ibid. c. 5.

x Les grandes blessures ne les touchent point tant. Lorsque la playe est plus large que profonde, ils croyent combattre encore d'une maniere plus honorable. Mais s'ils se sentent frappez de la pointe d'une fleche, ou d'un boulet qui ne leur fasse qu'une petite blessure en apparence, alors ils se couchent par terre, transportez de rage & de honte, de ce que si peu de chose leur donne la mort. *Tit. Liv.* L. xxxviii. c. 21.

14 Vol. I. c. 66. où *Monstrelet* joint aux Gascons les *Lombards*, que Montagne a oubliez, ou omis tout exprès pour faire plus d'honneur aux Gascons ses compatriotes. On en croira ce qu'on voudra : mais pour moi je ne saurois me resoudre à le soupçonner d'un tel artifice. *En outre*, dit Monstrelet, *estoient venus au mandement du Duc d'Orleans en cette armée grand' quantité de Lombars & Gascons, lesquels avoient leurs Chevaux terribles, & accoustumez de virer en courant, ce que point n'avoient accoustumé les François, Picards, Flamens, & Brabansons de veoir, & pour ce leur sembloit estre grans merveilles.*

15 Lisez *de Sueve* ou de *Souabe*, Peuple d'Allemagne que Cesar nomme expressement *Suevorum gentem.* La Suede étoit inconnuë aux Romains du temps de Cesar, ce qu'apparemment Montagne savoit fort bien. *Suede* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les Editions que j'ai pû consulter, sans en excepter la Traduction Angloise, où l'on a mis, *Cesar speaking of the Swedes.*-----Je viens de consulter la premiere

[16] dit-il, ils se jettent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaux de ne bouger cependant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoin : & selon leur coustume, il n'est rien si vilain & si lasche que d'user de selles & bardelles, & mesprisent ceux qui en usent : de maniere que fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs.

Les Massiliens, Peuple d'Afrique, se servoient de leurs Chevaux sans selle & sans bride.

Ce que j'ai admiré autrefois, de voir un cheval dressé à se manier à toutes mains, avec une baguette, la bride avallée sur ses oreilles, estoit ordinaire aux Massiliens, qui se servoient de leurs chevaux sans selle & sans bride.

> [l] *Et gens quæ nudo residens Massilia dorso,*
> *Ora levi flectit, frænorum nescia, virgâ.*
> [m] *Et Numidæ infræni cingunt.*

[n] *Equi sine frænis, deformis ipse cursus, rigida cervice & extento capite.*

Mules & Mulets, monture deshonorable, & honorable en differens pays.

Le Roy Alphonce, celui qui dressa en Espaigne l'Ordre des Chevaliers de la Bande, ou de l'Escharpe, leur donna entre autres regles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme je viens d'apprendre dans les *Lettres de Guevara*, [17] desquelles ceux qui les ont appellées *Dorées*, faisoient jugement bien autre que celuy que j'en fay. Le Courtisan dit, qu'avant son temps c'estoit reproche à un Gentil-homme d'en chevaucher. Les Abyssins au rebours : à mesure qu'ils sont les plus advancez prés le Prettejan leur prince, affectent pour la dign ité & pompe, de monter des grandes mules.

Edition des Essays, (publiée à *Bourdeaux* en 1580) & j'y ai trouvé cette faute, comme dans les suivantes. S'il faut la mettre sur le compte de l'Imprimeur, il est certain du moins qu'on a oublié de l'inserer dans deux assez longs *Errata* qu'on a faits pour les deux premiers Livres des Essays dont cette Edition est composée.

16 Dans ses *Commentaires*, L. iv. *De bello Gallico.*

l Les Massiliens montant leurs Chevaux à nud, les gouvernent avec une petite baguette, sans frein. *Lucan.* L. iv. *vs.* 682, 683.

m Et les Numides nos voisins qui manient leurs chevaux sans frein. *Virg. Æneid.* L. iv. *vs.* 41.

n Leurs Chevaux sans frein, courent d'une maniere desagréable, le col roide, & le nez au vent. *Tite-Live.* L. xxxv. c. xi.

17 Vous trouverez dans le Dictionnaire de Bayle, à l'article de GUEVARA, que de l'idée trop avantageuse que quelques François ont eu des Lettres de Guevara, on en a fait un reproche à toute la nation Françoise : reflexion mal fondée, comme le sont ordinairement toutes celles qui tendent à dénigrer des Nations entieres. Suivant cette belle maniere de raisonner, voici l'honneur de la France rétabli par le jugement de Montagne, qui ne fait pas grand cas des Lettres de Guevara.

Chevaux farouches des Assyriens.

Xenophon recite que les Assyriens tenoient tousjours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux & farouches : Et qu'il falloit tant de temps à les destacher & harnacher, que, pour que cette longueur ne leur apportast dommage s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient jamais en camp, qui ne fust fossoyé & remparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaux de son escot : & ne leur faisoit bailler à manger, qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice.

Le sang, & l'urine des Chevaux, dont on s'est abbreuvé dans un cas de necessité.

Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaux, & s'en abbreuvoient & nourrissoient :

o *Venit & epoto Sarmata pastus equo.*

Ceux de Crette assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout autre breuvage, [18] qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaux.

Comment se nourrissent les Armées Turques.

Pour verifier, combien les armées Turquesques se conduisent & maintiennent à meilleure raison, que les nostres, ils disent, qu'outre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, & ne mangent que du ris & de la chair salée mise en poudre, (dequoy chacun porte aisément sur soy provision pour un mois) ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaux, comme les Tartares & Moscovites, & le salent.

Chevaux autant estimez des Ameriçains, que les Espagnols.

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espagnols y arriverent, estimerent tant des hommes que des chevaux, que ce fussent, ou Dieux ou animaux, en noblesse au dessus de leur nature. Aucuns apres avoir esté vaincus, venans demander paix & pardon aux hommes, & leur apporter de l'or & des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaux, avec une toute pareille harangue à celle des hommes, prenans leur hannissement, pour langage de composition & de tresve. Aux Indes de deça, c'estoit anciennement le principal & royal honneur de chevaucher un elephant, le second d'aller en coche, trainé à quatre chevaux, le tiers de monter un chameau, le dernier & plus vil degré, d'estre porté ou charrié par

o On y voit (*à Rome*) le Sarmate qui se nourrit du sang de son Cheval. *Martial*. Spectacul. Lib. *Epigr*. iii. *vs*. 4.

18 *Valer. Maxim*. L. vii. c. 6. In Externis: §. 11.

un cheval seul. Quelcun de nostre temps escrit avoir veu en ce climat-là, des Pays, où on chevauche les bœufs, avec [19] bastines, estriers & brides, & s'estre bien trouvé de leur porture. Quintus Fabius Maximus [20] Rutilianus, contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval à trois ou quatre charges avoient failly d'enfoncer le bataillon des ennemis, print ce conseil: qu'ils debridassent leurs chevaux, & brochassent à toute force des esperons : si que rien ne les pouvant arrester, [21] au travers des armes & des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gens de pied, qui parfirent une tres-sanglante deffaitte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus, contre les Celtiberiens : [p] *Id cum majore vi equorum facietis, si effrenatos in hostes equos immittitis: quod sæpè Romanos equites cum laude fecisse memoriæ proditum est. Detractisque frænis bis ultrò citròque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt.*

Lait de jument, delices des Tartares.

Le Duc de Moscovie devoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoyent vers luy des Ambassadeurs, [22] qu'il leur alloit au devant à pied, & leur presentoit [23] un gobeau de lait de jument (breuvage qui leur est en delices) & si en beuvant quelque goutte en tomboit sur le crin de leurs chevaux, il estoit tenu de la lecher avec la langue.

Chevaux eventrez pour se garantir du froid.

En Russie, l'armée que l'Empereur Bajazet y avoit envoyée, fut accablée d'un si horrible ravage de neiges, que pour s'en mettre à couvert, & sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer & eventrer leurs chevaux, pour se jetter dedans, & jouyr de cette chaleur vitale. Bajazet apres cet aspre estour [24] où il fut rompu par [25]

19 Espece de selle ou bast. *Cotgrave* dans son Dictionnaire François & Anglois.

20 Ou plûtôt *Rullianus*: Tit. Liv. L. vii. c. 30.

21 *Ut sustinere eos nulla vis posset, per arma, per viros latè stragem dedere.* Id. ibid.

p *Dans ce choc*, leur dit-il, *vos Chevaux vous seront d'un plus grand secours si vous les poussez tout debridez contre l'Ennemi, ce qu'on nous assure dans l'Histoire que la Cavalerie Romaine a souvent fait avec succès.*-----Sur cela ayant ôté le frein à leurs Chevaux, ils passèrent & repassèrent deux fois à travers l'Armée Ennemie où ils firent un grand carnage, sans rompre leurs lances. *Tit. Liv.* L. xl. c. 40. *Edit. Gronov.*

22 Voyez la Chronique de Moscovie par *Petrus Petrejus*, Suedois, imprimée en Allemand à Leipzig, en 1620. in 4to. Part. ii. p. 159. Cette espece d'esclavage commença vers le milieu du treiziéme siecle, & dura près de 260. ans.

23 *Gobeau & Gobelet*, deux mots synonymes pour dire *coupe*, viennent de *cupella*, coupe : car anciennement on disoit une *cope* & un *copelet*: Borel dans son *Trésor d'Antiquitez Gauloises*, &c.

24 En 1401.

25 Appellé plus communement aujourd'hui *Tamerlan*.

Tamburlan, se sauvoit belle [26] erre sur une jument Arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul, au passage d'un ruisseau : ce qui la rendit si [27] flacque & refroidie, qu'il fut bien aisément apres [28] acconsuivy par ceux qui le poursuivoyent. On dit bien qu'on les lasche, les laissant pisser : mais le boire, j'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcée. Crœsus passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis, où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaux de son armée mangeoient de bon appetit : qui fut un mauvais prodige à ses affaires, [29] dit Herodote. Nous appellons un cheval entier qui a crin & oreille, [30] & ne passent les autres à la montre.

Chevaux tondus, pour être menez en triomphe.

Les Lacedemoniens ayant desfait les Atheniens, en la Sicile, retournans de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre autres bravades, firent tondre les chevaux vaincus, & les menerent ainsi en triomphe. Alexandre combatit une nation, *Dahas*, ils alloyent deux à deux armez à cheval à la guerre, mais en la meslée l'un descendoit à terre, & combatoient ore à pied, ore à cheval, l'un apres l'autre. Je n'estime point, qu'en suffisance, & en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'addresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieux advenant à mener un cheval à raison, que j'aye cognu, fut à mon gré monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre Roy Henry second.

Addresse surprenante d'un homme monté à cheval.

J'ay veu homme donner carriere à deux pieds sur sa selle, demonter sa selle, & au retour la relever, reaccommoder; & s'y rasseoir, fuyant tousjours à bride avallée : Ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere de bons coups de son arc : Amasser ce qu'il vouloit, se jettant d'un pied à terre, tenant l'autre en l'estrier; & autres

26 *Erre*, chemin. *Grand' erre, belle erre* magnis itineribus, *en grand' haste* : Nicot. *Grand' erre*, & *belle erre* sont encore en usage : *Dictionnaire de l'Academie Françoise*.

27 Ou *flasque*; comme on a mis dans les dernieres Editions. On ne trouve que *flaque* dans Nicot. *Flache* & *flasque*, c'est-à-dire, lâche : *Borel*.

28 *Atteint, attrappé* : Nicot.

29 L. I. p. 35. ἰδοῦσι δὲ τῷ Κροίσῳ τοῦτο, ὥσπερ καὶ ἦν, ἔδοξε τέρας εἶναι.

30 *Et que les autres ne passent point à la montre.* C'est-là, je croi, ce que Montagne a voulu dire. Mais si je ne me trompe, cette définition n'est ni complette ni fort claire. Le Traducteur Anglois qui s'en est apperçu, a mis, « Nous « appellons un cheval entier, *that has his main*, « *Ears, and other parts entire*, dont la criniere, « les oreilles, & les autres parties sont conser- « vées dans leur entier. »

pareilles singeries, dequoy il vivoit.

On a veu de mon temps à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels en sa plus roide course, se rejettoyent [31] à tours, à terre, & puis sur la selle : Et un, qui seulement des dents, bridoit & harnachoit son cheval : Un autre, qui entre deux chevaux, un pied sur une selle, l'autre sur l'autre, portant un second sur ses bras, piquoit à toute bride : ce second tout debout, sur luy, tirant en la course, des coups bien certains de son arc : Plusieurs, qui les jambes contre-mont, donnoient carriere, la teste plantée sur leurs selles, entre les pointes des simeterres attachez au harnois. En mon enfance le Prince de Sulmone à Naples, maniant un rude cheval, de toute sorte de maniemens, tenoit sous ses genoux & sous ses orteils des reales : comme si elles y eussent esté clouées : pour montrer la fermeté de son assiette.

Autres exemples du même genre.

CHAPITRE XLIX.

Des Coustumes anciennes.

J'Excuserois volontiers en nostre peuple de n'avoir autre patron & regle de perfection, que ses propres mœurs & usances : car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de tous hommes, d'avoir leur visée & leur arrest, sur le train auquel ils sont nais. Je suis content, quand il verra Fabritius ou Lælius, qu'il leur trouve la contenance & le port barbare, puisqu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode. Mais je me plains de sa particuliere indiscretion, de se laisser si fort pipper & aveugler à l'authorité de l'usage present, qu'il soit capable de changer d'opinion & d'advis tous les mois ; s'il plaist à la coustume : & qu'il juge si diversement de soy-mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoint entre les mammelles, il maintenoit par vives raisons qu'il estoit en son vray lieu : quelques années apres, le voyla avalé jusques entre les cuisses, il se moque de son autre usage, le trouve inepte & in-

François fort changeans dans leur maniere de s'habiller.

31 *Par tour*, ou comme on a mis dans les dernieres Editions, *tour à tour*.

ſupportable. La façon de ſe veſtir preſente luy fait incontinent condamner l'ancienne, d'une reſolution ſi grande, & d'un conſentement ſi univerſel, que vous diriez que c'eſt quelque eſpece de manie, qui luy tourne-boule ainſi l'entendement. Parce que noſtre changement eſt ſi ſubit & ſi prompt en cela, que l'invention de tous les tailleurs du monde ne ſçauroit fournir aſſez de nouvelletez, il eſt force que bien ſouvent les formes meſpriſées reviennent en credit, & celles-là meſmes tombent en meſpris tantoſt apres; & qu'un meſme jugement prenne en l'eſpace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverſes ſeulement, mais contraires opinions, d'une inconſtance & legereté incroyable. Il n'y a ſi fin entre nous, qui ne ſe laiſſe embabouiner de cette contradiction, & eſblouyr tant les yeux internes, que les externes inſenſiblement.

Coûtumes anciennes.

Combattre à l'eſpée & la Cape, ancien uſage des Romains.

Je veux icy entaſſer aucunes façons anciennes, que j'ay en memoire: les unes de meſme les noſtres, les autres differentes: afin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choſes humaines, nous en ayons le jugement plus eſclaircy & plus ferme. Ce que nous diſons de combatre à l'eſpée & la cape, il s'uſoit encores entre les Romains, ce dit Ceſar, [a] *ſiniſtris ſagos involvunt, gladióſque diſtringunt.* Et remarque dés lors en noſtre Nation ce vice, qui y eſt encore, [1] d'arreſter les paſſans que nous rencontrons en chemin, & de les forcer de nous dire qui ils ſont, & de recevoir à injure & occaſion de querelle, s'ils refuſent de nous reſpondre.

Les Anciens prenoient les bains tous les jours avant le repas.

Aux bains que les Anciens prenoyent tous les jours avant le repas; & les prenoyent auſſi ordinairement que nous faiſons de l'eau à laver les mains, [2] ils ne ſe lavoyent du commencement que les bras & les jambes, mais depuis, & d'une couſtume qui a duré pluſieurs ſiecles & en la plus part des nations du monde, ils ſe lavoyent tous nuds, d'eau mixtionnée & parfumée: de maniere, qu'ils tenoient pour teſmoignage de grande ſimplicité de ſe laver d'eau ſimple.

Se parfumeient tout le

Les plus affetez & delicats ſe parfumoyent tout le corps bien [3] trois

a Ils tirent l'épée, s'envelopans la main gauche de leurs hoquetons. *Caſaris Comment.* de Bello Civili, L. I.

1 Eſt hoc Gallicæ conſuetudinis, ut & viatores invitos conſiſtere cogant; & quod quiſque eorum de quàque re audierit, aut cognoverit, quærant. *Cæſar*, De Bello Gallico: L. iv.

2 *Nam ut aiunt, qui priſcos mores Orbis tradiderunt, brachia & crura quotidie abluebant*, &c. *Senec.* Epiſt. 86.

3 *Parum eſt ſumere unguentum, niſi bis die terque revocetur, ne evaneſcat in corpore.* Id. ibid.

ou

ou quatre fois par jour. Ils se faisoyent souvent pinceter tout le poil, comme les femmes Françoises ont pris en usage depuis quelque temps, de faire leur front :

Corps, & se faisoient pinceter tout le poil.

b *Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis :*

quoy qu'ils eussent des oignemens propres à cela :

c *Psilotro nitet, aut acida latet oblita creta.*

Ils aymoient à se coucher mollement, & alleguent pour preuve de patience, 4 de coucher sur des matelats.

Ils mangeoyent couchez sur des lits, à peu pres en mesme assiette que les Turcs de nostre temps :

Mangeoient couchez sur des Lits.

d *Inde thoro pater Æneas sic orsus ab alto.*

Et dit-on du jeune Caton, que depuis la bataille de Pharsale, estant entré en deuil du mauvais estat des affaires publiques, il mangea toujours assis, prenant un train de vie austere.

Ils baisoyent les mains aux Grands pour les honorer & caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoyent en se saluant, comme font les Venitiens :

Comment ils témoignoient leurs respects aux Grands.

e *Gratatúsque darem cum dulcibus oscula verbis.*

Et touchoyent aux genoux, pour requerir & saluer un Grand. Pasiclez le Philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, 5 la porta aux genitoires. Celuy à qui il s'addressoit, l'ayant rudement repoussé, Comment, dit-il, cette partie n'est-elle pas vostre, aussi bien que l'autre?

Ils mangeoyent comme nous, le fruict à l'yssue de la table.

Ils se torchoyent le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des parolles) avec une esponge : voyla pourquoy *spongia* est un mot obscœne en Latin : & estoit cette esponge attachée au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre presenté aux Bestes, devant le Peuple, qui demanda

A quel usage ils mettoient l'éponge.

b On sait pourquoi tu te pincetes la poitrine, les jambes, & les bras. *Martial.* L. ii. Epigr. 62. *vs.* 1.

c Elle s'oint d'onguens depilatoires, ou se farde avec de la craye détrempée dans du Vinaigre. *Id.* L. vi. *Epigr.* 93. *vs.* 9.

4 *Laudare solebat Attalus culcitram quæ resisteret corpori. Tali utor etiam senex,* dit Seneque *Epist.* 108.

d *Alors du plus haut Lit, le Prince ainsi parla.* Æneid. L. ii. *vs.* 2.

e Je te baiserois, en te felicitant dans les termes les plus touchans. *Ovid.* de Ponto : L. iv. *Eleg.* 9. *vs.* 13.

5 *Diog. Laerce* dans la Vie de Crates : L. vi. *Segm.* 89.

congé [6] d'aller à ses affaires, & là n'ayant autre moyen de se tuer, [7] il se fourra ce baston & esponge dans le gosier, & s'en estouffa. Ils s'essuyoient le catze de laine parfumée, quand ils en avoyent faict :

[8] *At tibi nil faciam, sed lotâ mentula lanâ.*

Avoient des Cuves dans les carrefours pour uriner.

Il y avoit aux carrefours à Rome, des vaisseaux & demy-cuves, pour y apprester à pisser aux passans :

[f] *Pusi sæpè lacum propter, se ac dolia curta*
Somno devincti credunt extollere vestem.

Usoient de Neige pour rafraichir leur vin.

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en Esté des vendeurs de neige pour refréchir le vin : & en y avoit qui se servoyent de neige en hyver, ne trouvans pas le vin [9] encore lors assez froid. Les Grands avoyent leurs eschançons & trenchans; & leurs fols, pour leur donner du plaisir.

Avoient des Cuisines portatives.

On leur servoit en hyver la viande sur des fouyers qui se portoyent sur la table : & avoyent des cuisines portatives, comme j'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se trainoit apres eux.

[g] *Has vobis epulas habete, lauti :*
Nos offendimur ambulante cœna.

Poisson dans les Salles basses des Anciens.

Et en Esté ils faisoyent souvent en leurs sales basses, couler de l'eau fresche & claire, dans des canaux au dessous d'eux, où il y avoit force poisson en vie, que les assistans choisissoyent & prenoyent en la main, pour le faire aprester, chacun [10] à sa poste. Le poisson a tousjours eu ce privilege, comme il a encores, que les Grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis, que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, de desbauche, & d'inventions voluptueuses, de molesse & de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons

6 *Senec.* Epist. 70.

7 Ibi lignum id quod ad emundanda obscœna adhærente spongiâ, positum est, totum in gulam farsit, & vi præclusis faucibus spiritum clisit. *Id.* ibid.

8 *Martial.* L. xi. Epigr. 59. *vs.* 11.

f Les petits Enfans endormis croyent souvent lever leur robe pour uriner dans les reservoirs publics, destinez à cet usage. *Lucret.* L. iv. *vs.* 1020, *&c.*

9 *A Montpellier bien des gens boivent aujourd'hui à la glace, en hyver.*

g Somptueux friands, gardez ces mets pour vous. Car pour moi je suis choqué d'un Souper ambulatoire. *Martial.* L. vii. Epigr. 47. *vs.* 4, 5. *Il me souvient ici d'un passage assez remarquable de* Seneque, *fondé sur cette Coûtume :* O infelicem ægrum! Quare? ----Quia non circa cœnationem ejus tumultus coquorum est, ipsos cum obsoniis focos transferentium : hoc enim jam luxuria commenta est. *Epist.* 78. sub finem.

10 Ou *à son goust*, comme dans l'Edition de Bourdeaux de 1580. la prémiére de toutes.

pour les égaler, (car nostre volonté est bien aussi gastée que la leur) mais nostre suffisance n'y peut arriver : nos forces ne sont non plus capables de les joindre, en ces parties-là vicieuses, qu'aux vertueuses : car les unes & les autres partent d'une vigueur d'esprit, qui estoit sans comparaison plus grande en eux qu'en nous : Et les ames à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien, ny fort mal.

Place d'honneur à table, chez les Romains : S'ils se nommoient avant ou apres ceux à qui ils parloient ou écrivoient.

Le haut bout d'entre eux, c'estoit le milieu. Le devant & derriere n'avoient en escrivant & parlant aucune signification de grandeur, comme il se voit evidemment par leurs escrits : ils diront *Oppius & Cesar*, aussi volontiers que *Cesar & Oppius* : & diront *moy & toy* indifferemment, comme *toy & moy*. Voyla pourquoy j'ay autrefois remarqué en la *Vie de Flaminius* de Plutarque François, [11] un endroit, où il semble que l'autheur parlant de la jalousie de gloire, qui estoit entre les Ætoliens & les Romains, pour le gain d'une bataille qu'ils avoyent obtenu en commun, fasse quelque poids de ce qu'aux chansons Grecques, on nommoit les Ætoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'Amphibologie aux mots François.

Les Femmes se baignoient avec les hommes.

Les Dames estans aux estuves, y recevoient quant & quant des hommes, & se servoyent là-mesme de leurs valets à les frotter & oindre :

> [h] *Inguina succinctus nigrâ tibi servus alutâ*
> *Stat, quoties calidis nuda foveris aquis.*

Elles se saupoudroyent de quelque poudre, pour reprimer les sueurs. Les anciens Gaulois, dit Sidonius Apollinaris, portoyent le poil long par le devant, & le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellée par l'usage effeminé & lasche de ce Siecle.

Les Romains payoient le Battelier en entrant dans le Batteau.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers, pour leur naulage, dés l'entrée du bateau, ce que nous faisons [12] apres estre rendus à port :

11 Chap. v. de la traduction d'*Amyot*.

h Un esclave ceint d'un Tablier noir au dessus des aînes, est toûjours sur pié pour te servir, toutes les fois que tu veux être lavée avec de l'eau chaude. *Martial.* L. vii. Epigr. 34. *vs.* 1, 2.

12 *En Hollande on paye dans le Bâteau, environ à my-chemin du Lieu où l'on va.*

[i] *Dum æs exigitur, dum mula ligatur,*
Tota abit hora.

Les femmes couchoyent au lict du costé de la ruelle : voyla pourquoy on appelloit Cesar, [x] *ſpondam Regis Nicomedis.* Ils prenoyent haleine en beuvant. Ils baptiſoient le vin :

[l] *Quis puer ociùs*
Reſtinguet ardentis falerni
Pocula prætereunte lymphâ?

Et ces [13] champiſſes contenances de nos laquais y eſtoyent auſſi :

[m] *O Jane, à tergo quem nulla ciconia pinſit,*
Nec manus auriculas imitata eſt mobilis albas,
Nec linguæ quantum ſitiet canis Appula tantum.

Les Dames Argiennes & Romaines portoyent le deuil blanc, comme les noſtres avoient accouſtumé, & devroient continuer de faire, ſi j'en eſtois creu. Mais il y a des Livres entiers faits ſur cet argument.

CHAPITRE L.

De Democritus & Heraclitus.

Le Jugement ſe mêle partout.

LE jugement eſt un outil à tous ſubjects, & ſe meſle par tout. A cette cauſe aux *Eſſais* que j'en fay icy, j'y employe toute ſorte d'occaſion. Si c'eſt un ſubject que je n'entende point, [1] à

[i] Une heure entiére ſe paſſe à ateler la Mule, & à faire payer les Paſſagers. *Horat.* L. i. Sat. v. *vſ.* 13, 14.

[x] La ruelle du Roi Nicomede. *Sueton.* in Jul. Cæſare : §. 49.

[l] Laquais, hâte-toy de temperer l'ardeur de ce vin de Falerne, en y mêlant de l'eau de la Fontaine qui coule tout auprès. *Horat.* L. ii. Od. 12. *vſ.* 18. &c. *C'eſt là, je croi, le vrai ſens de ce Paſſage, comme je l'ai avancé dans une Note ſur l'*Horace du P. Tarteron, *reimprimé à Amſterdam chez* Pierre du Coup, *en* 1710. *ſans ſavoir que Montagne l'eut expliqué de la même maniére. J'ai ſçu depuis, que c'eſt le ſens qu'ont donné à ce Paſſage preſque tous les Commentateurs d'Horace, que j'ai conſultez par reſpect pour certaines perſonnes, à qui mon explication avoit paru nouvelle, & inſoûtenable.*

13 C'eſt à dire *malignes.*—— *Champiſſe* eſt le feminin de *Champi*, qui veut dire *Enfant trouvé*; & *frippon, malin*, ces enfans trouvez ou expoſez *dans les champs*, ayant communement les inclinations fort mauvaiſes, parce qu'ils ſont ordinairement auſſi negligez dans leur éducation, qu'ils l'ont été dans le temps de leur naiſſance.

[m] O Janus, on n'avoit garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de tirer la langue quand vous paroiſſiez, parce que vous voyez derriere vous, tout auſſi bien que devant. *Perſe*, Sat. i. *vſ.* 58, &c.

1 *C'eſt ſur cela même que je mets mon jugement à l'épreuve.*

cela mesme je l'essaye, sondant le gué de bien loing : & puis le trouvant trop profond pour ma taille, je me tiens à la rive. Et cette reconnoissance de ne pouvoir passer outre, c'est un traict de son effect, ouy [2] de ceux dont il se vante le plus. Tantost à un subject vain & de neant, j'essaye voir s'il trouvera dequoy luy donner corps, & de quoy l'appuyer & l'estançonner. Tantost je le promene à un subject noble & tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peut marcher que sur la piste d'autruy. Là il fait son jeu à eslire la route qui luy semble la meilleure : & de mille sentiers, il dit que cettuy-cy, ou celuy-là a esté le mieux choisi. Je prends de la fortune le premier argument : ils me sont egalement bons : & ne desseigne jamais de les traicter entiers. Car je ne voy le tout de rien : Ne font pas, ceux qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres & visages, qu'a chasque chose, j'en prens un, tantost à lecher seulement, tantost à effleurer : & par fois à pincer jusqu'à l'os. J'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que je sçay. Et aime plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Je me hazarderoy de traitter à fons quelque matiere, si je me connoissoy moins, & me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un autre, eschantillons [3] dépris de leur piece, escartez, sans dessein, sans promesse : je ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy-mesme, [4] sans varier, quand il me plaist, & me rendre au doubte & incertitude, & à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

L'Ame se découvre dans tous ses mouvemens.

Tout [5] mouvement nous descouvre. Cette mesme ame de Cesar, qui se fait voir à ordonner & dresser la bataille de Pharsale, elle se fait aussi voir à dresser des parties oysives & amoureuses. On juge un cheval, non seulement à le voir manier sur une carriere, mais encore à luy voir aller le pas, voire & à le voir en repos à l'estable. Entre les fonctions de l'ame, il en est de basses : Qui ne la void encor par là, n'acheve pas de la connoistre. Et à l'adventure la re-

2 *Des effets dont le jugement se glorifie le plus.* Il y a dans l'Edition in 4to. de 1588. *Voire de ceux dequoy il se vante le plus.*

3 *Détachez.*

4 *Sans m'en départir, quand il me plait de le faire, pour me livrer au doute, à l'incertitude, & à ma maitresse forme*, &c.

5 Ou, comme il y a dans l'Edition *in* 4to. de 1588. *Toute action est propre à nous faire connoistre.*

marque-l'on mieux où elle va ſon pas ſimple. Les vents des paſſions la prennent plus en ſes hautes aſſiettes, joint qu'elle ſe couche entiere ſur chaſque matiere & s'y exerce entiere; & n'en traitte jamais plus d'une à la fois: & la traitte non ſelon elle, mais ſelon ſoy.

Elle donne aux choſes telle forme ou teinture qu'il lui plait.

Les choſes à part elles, ont peut-eſtre leurs poids & meſures, & conditions: mais au dedans, en nous, [6] elle les leur taille comme elle l'entend. La mort eſt effroyable à Cicero, deſirable à Caton, indifferente à Socrates. La ſanté, la conſcience, l'authorité, la ſcience, la richeſſe, la beauté, & leurs contraires, ſe deſpouillent à l'entrée, & reçoivent de l'ame nouvelle veſture, & de la teinture qu'il luy plaiſt: brune, claire, verte, obſcure, aigre, douce, profonde, ſuperficielle: & qu'il plaiſt à chacune d'elles. Car elles n'ont pas verifié en commun leurs ſtiles, regles & formes: chacune eſt Royne en ſon eſtat. Parquoy ne prenons plus excuſe des externes qualitez des choſes: c'eſt à nous, à nous en rendre compte. Noſtre bien & noſtre mal ne tient qu'à nous. Offrons-y nos offrandes & nos vœux, non pas à la fortune: elle ne peut rien ſur nos mœurs: Au rebours, elles l'entrainent à leur ſuitte, & la moulent à leur forme.

Jeu des échecs: quel jugement en faiſoit Montagne.

Pourquoy ne jugeray-je d'Alexandre à table deviſant & beuvant d'autant? ou s'il manioit des eſchecs, quelle corde de ſon Eſprit, ne touche & n'employe ce niais & puerile jeu? Je le hay & fuy, de ce qu'il n'eſt pas aſſez jeu, & qu'il nous esbat trop ſerieuſement, ayant honte d'y fournir l'attention qui ſuffiroit à quelque bonne choſe. Il ne fut pas plus embeſoigné à dreſſer ſon glorieux paſſage aux Indes: ny cet autre, à deſnouër un Paſſage, duquel depend le ſalut du genre humain. Voyez [7] combien noſtre ame trouble cet amuſement ridicule, [8] ſi tous ſes nerfs ne bandent: Combien amplement elle donne loy à chacun en cela, de ſe connoiſtre, & juger droittement de ſoy. Je ne me voy & retaſte, plus univerſellement, en nulle

Ce Jeu peut nous aider à nous connoître nous-mêmes.

6 *L'Ame.*

7 *Voyez combien notre Ame jette de confuſion dans cet amuſement ridicule, ſi elle ne s'y applique toute entiere.* C'eſt là, à mon avis, le veritable ſens des paroles de Montagne. Mais je me crois obligé de vous avertir qu'elles ſignifient toute autre choſe ſelon le Traducteur Anglois, qui les explique ainſi, *Dans quelle inquietude cet amuſement ridicule ne jette-t-il pas notre Ame, lorſqu'elle vient à reünir toutes ſes facultez pour un ſujet ſi trivial?* « To vvhat a degree then does « this ridiculous Diverſion moleſt the Soul, « vvhen all her Faculties shall be ſummon'd « together upon this trivial Account?

8 *Si tous ſes nerfs ne ſont tendus, ſi elle ne s'y attache avec une extreme contention.*

autre posture. Quelle passion ne nous y exerce ? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience : & une vehemente ambition de vaincre, en chose, en laquelle il seroit plus excusable d'estre ambitieux d'estre vaincu. Car la precellence rare & au dessus du commun, messied à un homme d'honneur, en chose frivole.

Democrite & Heraclite: leur humeur opposée

Ce que je dy en cet exemple, se peut dire en tous autres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme, l'accuse, & le montre [9] egalement qu'un' autre. Democritus & Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier trouvant vaine & ridicule l'humaine condition, ne sortoit en public, qu'avec un visage moqueur & riant : Heraclitus, ayant pitié & compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, & les yeux chargez de larmes :

[a] *alter*
Ridebat quoties à limine moverat unum
Protulerátque pedem, flebat contrarius alter.

J'ayme mieux la premiere humeur, non parce qu'il est plus plaisant de rire que de pleurer : mais parce qu'elle est plus desdaigneuse, & qu'elle nous condamne plus que l'autre : & il me semble, que nous ne pouvons jamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plainte & la commiseration sont meslées à quelque estimation de la chose qu'on plaint : les choses dequoy on se moque, [10] on les estime sans prix. Je ne pense point qu'il y ait tant de malheur en nous, comme il y a de vanité, ny tant de malice comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité : nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils.

Diogene, juge plus mordant que Timon.

Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, & hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches, ou des vessies pleines de vent, estoit bien juge plus aigre & plus poignant, & par consequent, [11] plus juste à mon hu-

9 *Autant que toute autre parcelle, ou occupation.* J'ai trouvé dans toutes les meilleures Editions *qu'un autre :* mais c'est sans doute une faute d'impression, au lieu de *qu'un'autre*, maniére d'écrire fort usitée dans les plus anciennes Editions de Montagne, aussi bien que dans celles des Ecrivains de son temps.

a Dès qu'ils avoient mis le pié hors du Logis, l'un rioit, & l'autre pleuroit. *Juvenal.* Sat. x. *vs.* 28, *&c.*

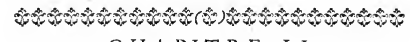
10 *On n'en fait aucun cas.*

11 *Plus conforme à mon humeur.*

meur que *Timon*, celui qui fut surnommé le haïsseur des hommes. Car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy-cy nous souhaitoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruine, fuioit nostre conversation comme dangereuse, de meschans, & de nature depravée : l'autre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler, ny l'alterer par nostre contagion, nous laissoit de compagnie, non pour la crainte, mais pour le desdain de nostre commerce : il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

Pourquoi Statilius refusa d'entrer dans la Conspiration contre Cesar.

De mesme marque fut [12] la response de *Statilius*, auquel Brutus parla pour le joindre à la conspiration contre Cesar : il trouva l'entreprinse juste, mais il ne trouva pas les hommes dignes, pour lesquels on se mist aucunement en peine : conformément à la discipline de Hegesias, qui disoit, [13] le sage ne devoir rien faire que pour soy : d'autant que seul il est digne, pour qui l'on face : Et à celle de *Theodorus*, [14] que c'est injustice, que le sage se hazarde pour le bien de son pays, & qu'il mette en peril la sagesse pour des fols. Nostre propre condition est autant ridicule, que risible.



CHAPITRE LI.

De la vanité des Paroles.

Art de Rhetorique, trompeur.

UN Rhetoricien [1] du temps passé, disoit que son mestier estoit, de choses petites les faire paroistre & trouver grandes. C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à un petit pied. On luy eust faict donner le fouët en Sparte, de faire profession d'un'art piperesse & mensongere : Et croy qu'Archidamus qui en estoit Roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit, qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles ou luy : [2] *Cela*, fit-il, *seroit mal-aisé à verifier : car quand je l'ay porté par*

12 Plutarque dans la *Vie de Marcus Brutus*: ch. 3.

13 *Diogene Laërce* dans la Vie d'Aristippe : L. ii. Segm. 95.

14 *Id.* ibid. Segm. 98.

1 Voyez *les Dits notables des Lacedemoniens*, à l'Article AGESILAUS.

2 Plutarque dans la *Vie de Pericles*: ch. 5.

terre

terre en luictant, il persuade à ceux qui l'ont veu, qu'il n'est pas tombé, & le gaigne.

Ceux qui masquent & fardent les femmes, font moins de mal: car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas en leur naturel: là où ceux-cy font estat de tromper, non pas nos yeux, mais nostre jugement, & d'abastardir & corrompre l'essence des choses. Les Republiques qui se sont maintenuës en un estat reglé & bien policé, comme la Cretense ou Lacedemonienne, [3] elles n'ont pas faict grand compte d'Orateurs. Ariston definit sagement la Rhetorique, *science à persuader le Peuple*: Socrates, Platon, [4] *art de tromper & de flatter.* Et ceux qui le nient en la generale description, le verifient [5] par tout, en leurs preceptes. Les Mahometans en defendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité. Et les Atheniens, s'apercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent, que sa principale partie, qui est, esmouvoir les affections, fust ostée, ensemble les exordes & perorations. C'est un outil inventé pour manier & agiter une tourbe, & une commune desreiglée, & est outil qui ne s'employe qu'aux Estats malades, comme la medecine. En ceux où le vulgaire, où les ignorans, où tous ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes, & de Rome, & où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les Orateurs. Et à la verité, il se void peu de personnages en ces Republiques-là, qui se soient poussez en grand credit sans le secours de l'eloquence. *Pompeius*, *Cesar*, *Crassus*, *Lucullus*, *Lentulus*, *Metellus*, ont pris de là, leur grand appuy [6] à se monter à cette grandeur d'authorité, où ils sont enfin arrivez: & s'en sont aydez plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps. Car L. Volumnius parlant en public en faveur de l'election au Consulat, faite des personnes de Q. Fabius & P. Decius: [7] *Ce sont gents nays à*

Pire que le fard des Femmes.

3 *Sextus Empiricus* advers. Mathem. L. ii. p. 68. *Genevæ*, 1621.

4 Dans le Dialogue de Platon, intitulé *Gorgias*: p. 287, &c.

5 Rien de plus vrai. Il ne faut que lire *Quintilien*, par exemple, pour en être convaincu: & qui voudra en avoir des preuves directes, & très-bien detaillées, n'a qu'à consulter Sextus Empiricus *adv. Mathem.* L. ii. DE RHETORICA, p. 68.—83.

6 On diroit aujourd'huy, *pour s'elever à ce haut degré d'autorité.*

7 *Esse viros natos*, ou *gnaros militiæ*, *factis magnos*, *ad verborum linguæque certamina rudes*, *ea ingenia Consularia esse: callidos solertesque*, *Juris atque eloquentiæ consultos*, *Urbi ac Foro præsides habendos*, *Prætoresque ad reddenda jura creandos esse*. Tit. Liv. L. x. c. 22.

la guerre, grands aux effects, au combat du babil, rudes : esprits vrayement consulaires. Les subtils, eloquents & sçavants, sont bons pour la ville, [8] *Preteurs à faire justice*, dit-il.

En quel temps l'Eloquence a le plus fleuri à Rome.

L'eloquence a fleury le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, & que l'orage des guerres civiles les agitoit ; comme un champ libre & indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices, qui dépendent d'un Monarque, en ont moins de besoin que les autres : car la bestise & facilité, qui se trouve en la Commune, & qui la rend subjecte à estre maniée & contournée par les oreilles, au doux son de cette harmonie, sans venir à poiser & connoistre la verité des choses par la force de raison ; cette facilité, dis-je, ne se trouve pas si aisément en un seul, & est plus aisé de le garentir par bonne institution & bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine ny de Perse, aucun Orateur de renom.

Science de gueule, plaisamment tournée en ridicule.

J'en ay dit ce mot, sur le subject d'un Italien, que je viens d'entretenir, qui a servy le feu Cardinal Caraffe de maistre d'hostel jusques à sa mort. Je luy faisoy compter de sa charge. Il m'a fait un discours de cette science de gueule, avec une gravité & contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct de Theologie. Il m'a dechifré une difference d'appetits : celuy qu'on a à jeun, qu'on a aprés le second & tiers service : les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller & picquer : la police de ses sauces ; premierement en general, & puis particularisant les qualitez des ingrediens, & leurs effects : les differences des salades selon leur saison, celle qui doit estre reschaufée, celle qui veut estre servie froide, la façon de les orner & embellir, pour les rendre encores plaisantes à la veuë. Aprés cela il est entré sur l'ordre du service, plein de belles & importantes considerations :

[a] *nec minimo sanè discrimine refert*
Quo gestu lepores, & quo gallina secetur.

Et tout cela enflé de riches & magnifiques paroles : & celles-mesmes

8 *Pour y rendre la Justice en qualité de Préteurs.*

a Car ce n'est pas une chose indifferente que l'air dont on s'y prend pour couper un Chapon, ou un Lievre. *Juvenal.* Sat. v. *vs.* 123.

qu'on employe à traiter du gouvernement d'un Empire. Il m'est souvenu de mon homme :

> [b] *Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parùm,*
> *Illud rectè, iterùm sic memento : sedulò*
> *Moneo quæ possum pro meâ sapientiâ.*
> *Postremò tanquam in speculum, in patinas, Demea,*
> *Inspicere jubeo, & moneo quid facto usus sit.*

Si est-ce que les Grecs mesmes louërent grandement l'ordre & la disposition que Paulus Æmilius observa au festin, qu'il leur fit au retour de Macedoine : mais je ne parle point icy des effects, je parle des mots.

Le Langage des Architectes.

Je ne sçay s'il en advient aux autres comme à moy : mais je ne me puis garder quand j'oy nos architectes, s'enfler de ces gros mots de *pilastres*, *architraves*, *corniches d'ouvrage Corinthien*, & *Dorique*, & semblables de leur jargon, que mon imaginarion ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon : & par effect je trouve que ce sont les chetives pieces de la porte de ma cuisine.

Celui des Grammairiens.

Oyez dire metonymie, metaphore, allegorie, & autres tels noms de la Grammaire, semble-il pas qu'on signifie quelque forme de langage rare & [9] pellegrin ? Ce sont titres qui touchent le babil de vostre chambriere.

Charges désignées par des titres trop éclatans : & surnoms illustres donnez mal à propos à des Esprits mediocres.

C'est une piperie voisine à cette-cy, d'appeller les offices de nostre Estat, par les titres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aucune ressemblance de charge, & encores moins d'authorité & de puissance. Et cette-cy aussi, qui servira (à mon advis) un jour de reproche à nostre Siecle, d'employer indignement à qui bon nous semble les surnoms les plus glorieux, dequoy l'ancienneté ait honoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de *divin*, par un consentement universel, qu'aucun n'a

b Cela est trop salé : ceci est brûlé : Cela n'est pas d'un goût assez relevé : ceci est fort bien apprêté, souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne tous les meilleurs avis que je puis selon mon goût & ma petite capacité. Enfin, Monsieur, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle, comme dans un miroir, & les avertis de tout ce qu'il est bon de faire. *Terent.* Adelph. *Act.* iii. sc. 4.

vs. 62, &c.

9 *Fin, poli, délicat*, de l'Italien *pellegrino*, qui signifie la même chose :

> *Nulla di* pellegrino, *o di gentile*
> *Gli piacque mai.*

Il n'eut jamais de goût pour rien de fin, ni de délicat. TASSO, *Gierusal. Liberata* : Canto iv. *Stanza* 46.

essayé luy envier : & les Italiens qui se vantent, & avecques raison, d'avoir communément l'Esprit plus esveillé, & le discours plus sain que les autres Nations de leur temps, en viennent d'estrener l'*Aretin* : auquel, sauf une façon de parler bouffie & bouillonnée de pointes, ingenieuses à la verité, mais recherchées de loing, & fantastiques : & outre l'eloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, je ne voy pas qu'il y ait rien au dessus des communs Autheurs de son siecle : tant s'en faut qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de *Grand*, nous l'attachons à des Princes, qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.



CHAPITRE LII.

De la parsimonie des Anciens.

Parsimonie de Regulus.

ATtilius Regulus, General de l'armée Romaine en Afrique, au milieu de sa gloire & de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la Chose Publique, [1] qu'un valet de labourage, qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobé ses outils de labourage : & demandoit congé pour s'en retourner & y pourvoir, de peur que sa femme, & ses enfans n'en eussent à souffrir. Le Senat pourveut à commettre un autre à la conduite de ses biens, & luy fit restablir ce qui luy avoit esté desrobé, & ordonna que sa femme & enfans seroient nourris aux despens du Public.

Parsimonie de Caton.

Le vieux Caton revenant d'Espaigne Consul, vendit son cheval de service [2] pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie : & estant au gouvernement de Sardaigne, [3] faisoit ses visitations à pied, n'ayant avec luy autre suite qu'un officier de la Chose Publique, qui luy portoit sa robbe, & un vase à faire des sacrifices : & le plus souvent il portoit sa male luy-mesme. Il

1 *Valer. Maxim.* L. iv. c. 4. §. 5.
2 Plutarque dans la Vie de *Caton le Censeur* : ch. 3.
3 *Id.* ibid.

ſe vantoit de n'avoir jamais eu robbe qui euſt couſté plus de dix eſcus : ny avoir envoyé au marché plus de dix ſols pour un jour : & de ſes maiſons aux champs, qu'il n'en avoit aucune qui fuſt crepie & enduite par dehors.

Scipion Æmilianus apres deux triomphes & deux Conſulats, [4] alla en legation avec ſept ſerviteurs ſeulement. On tient [5] qu'Homere n'en eut jamais qu'un, Platon trois, Zenon le chef de la ſecte Stoïque, pas un. Il ne fut taxé que [6] cinq ſols & demy pour jour, à *Tiberius Gracchus*, allant en commiſſion pour la Choſe Publique, eſtant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII.

D'un mot de Ceſar.

SI nous nous amuſions par fois à nous conſiderer, & le temps que nous mettons à contreroller autruy, & à connoiſtre les choſes qui ſont hors de nous, que nous l'employiſſions à nous ſonder nous-meſmes, nous ſentirions aiſément combien toute cette noſtre contexture eſt baſtie de pieces foibles & defaillantes. N'eſt-ce pas un ſingulier teſmoignage d'imperfection, de ne pouvoir r'aſſoir noſtre contentement en aucune choſe, & que par deſir meſme & imagination il ſoit hors de noſtre puiſſance de choiſir ce qu'il nous faut ? Dequoy porte bon teſmoignage cette grande diſpute, qui a tousjours eſté entre les Philoſophes, pour trouver le ſouverain bien de l'homme, & qui dure encores, & durera eternellement, ſans reſolution & ſans accord.

L'imperfection de l'Homme, démontrée par l'inconſtance de ſes deſirs.

[a] *Dum abeſt quod avemus, id exuperare videtur*

4 *Valer. Maxim.* L. iv. c. 3. §. 13.

5 *Unum fuiſſe Homero ſervum, tres Platoni, nullum Zenoni ſatis conſtat*, dit Seneque *in Conſolat. ad Helviam* : c. 12.

6 *Plutarq.* dans la Vie de Tiberius Gracchus, ch. 4. Mais ici Montagne abuſe de ce Paſſage, qui ne fait rien à ſon ſujet : car Plutarque y déclare fort expreſſément, qu'on ne donna cette petite ſomme à Tiberius Gracchus, *que pour luy faire deſpit & honte*, comme parle Amyot.

a Avant que d'avoir ce que nous deſirons, nous le croyons préferable à toute autre choſe : & quand nous le poſſédons, nous ſouhaitons quelque autre choſe avec la même ardeur. *Lucret.* L. iii. *vſ.* 1095, *&c.*

Cætera; pòst aliud, cùm contigit illud, avemus,
Et sitis æqua tenet.

Quoy que ce soit qui tombe en nostre connoissance & jouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfait pas, & allons beant apres les choses advenir & inconnuës, d'autant que les presentes ne nous soulent point. Non pas à mon advis qu'elles n'ayent assez dequoy nous souler, mais c'est que nous les saisissons d'une prise malade & desreglée.

b *Nam cùm vidit hic ad usum quæ flagitat usus,*
Omnia jam fermè mortalibus esse parata,
Divitiis homines & honore & laude potentes
Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ,
Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis:
Intellexit ibi vitium vas facere ipsum,
Omniáque illius vitio corrumpier intùs
Quæ collata foris & commoda quæque venirent.

Nostre appetit est irresolu & incertain: il ne sçait rien tenir, ny rien jouyr de bonne façon. L'homme estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit & se paist d'autres choses qu'il ne sçait point, & qu'il ne connoist point, où il applique ses desirs & ses esperances, les prend en honneur & reverence, comme dit Cesar, [1] *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiúsque exterreamur.*

b Epicure ayant consideré que les hommes ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire: mais que ceux qui comblez de richesses, d'honneur & de gloire, ont le bonheur de se voir une famille d'Enfans bien nez, ne laissent pas d'avoir l'Ame rongée de chagrin, & de se plaindre vivement de leur état, il comprit que tout le mal vient du Vase, qui étant gâté, aigrit & corrompt tout ce qu'on y verse de plus exquis. *Lucret.* L. vi. *vs.* 9, *&c.*

1 *Il se fait par un vice ordinaire de Nature, que nous ayons & plus de fiance & plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, & qui sont cachées & inconnues*: De Bello Civili: L. ii. *ab initio.* Cette Traduction est de Montagne lui-même. On la trouve à la fin de ce Chapitre dans la prémiére Edition de ses Essais, publiée à Bourdeaux en 1580. & dans celle d'*Abel Langelier* in 4to. de 1588. Mais elle n'est point dans l'Edition d'Abel Langelier *in folio* de 1595. ni dans aucune autre qui ait été faite après.

CHAPITRE LIV.

Des vaines Subtilitez.

IL eſt de ces ſubtilitez frivoles & vaines, par le moyen deſquelles les hommes cherchent quelquefois de la recommandation : comme les poëtes, qui font des ouvrages entiers de vers commençans par une meſme lettre : nous voyons des œufs, des boules, des aiſles, des haches façonnées anciennement par les Grecs, avec la meſure de leurs vers, en les alongeant ou accourſiſſant, en maniere qu'ils viennent à repreſenter telle, ou telle figure. Telle eſtoit la ſcience de celuy qui s'amuſa à compter en combien de ſortes ſe pouvoient ranger les lettres de l'alphabet, & y en trouva ce nombre incroyable, qui ſe void dans Plutarque.

Poëſies d'un goût bizarre.

Je trouve bonne l'opinion [1] de celuy, à qui on preſenta un homme, apris à jetter de la main un grain de mil, avec telle induſtrie, que ſans faillir, il le paſſoit tousjours dans le trou d'une eſguille, & luy demanda l'on apres quelque preſent pour loyer d'une ſi rare ſuffiſance : ſurquoy il ordonna bien plaiſamment & juſtement à mon advis, qu'on fiſt donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, affin qu'un ſi bel art ne demeuraſt ſans exercice. C'eſt un teſmoignage merveilleux de la foibleſſe de noſtre jugement, qu'il recommande les choſes par la rareté ou nouvelleté, ou encore par la dif-

Frivole induſtrie, recompenſée ſelon ſon vrai merite.

1 *D'Alexandre*, comme on peut voir dans *Quintilien*, dont voici les propres paroles : Ματαιοτεχνία *eſt quadam, id eſt ſupervacua artis imitatio, quæ nihil ſane nec boni nec mali habeat, ſed vanum laborem qualis illius fuit qui grana ciceris ex ſpatio diſtante miſſa, in acum continuò & ſine fruſtratione inſerebat : quem cùm ſpectaſſet Alexander, donaſſe dicitur ejuſdem leguminis modio. Quod quidem præmium fuit illo opere digniſſimum.* « Il y a une vaine imitation de l'art, qui à la verité n'eſt ni bonne ni mauvaiſe, mais qui auſſi n'a rien que de frivole, comme la ridicule application de cet homme qui s'exerçoit fort ſerieuſement à faire paſſer par le trou d'une aiguille de petits pois qu'il jettoit d'aſſez loin, & qui n'en manquoit pas un : Alexandre l'ayant vû un jour dans ce bel exercice, l'en recompenſa, dit-on, très-dignement, en lui faiſant donner un boiſſeau de pois. » *Inſt. Orat.* L. ii. c. 20. *Ce paſſage m'a été communiqué par M.* De la Monnyoe *& peu de temps après, par M.* Barbeyrac. *Il eſt certain, comme a fort bien remarqué* M. Barbeyrac, *que* Montagne *n'a pas rapporté le conte fort exactement, ou par défaut de Memoire, ou pour l'avoir tiré d'ailleurs que de* Quintilien, *qui ſelon toutes les apparences, eſt à préſent l'unique Auteur original de ce Fait.*

ficulté, si la bonté & utilité n'y sont joinctes.

Plusieurs Exemples de choses qui se tiennent par deux extremitez.

Nous venons presentement de nous jouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se tinsent par les deux bouts extremes, comme, *Sire*, c'est une tiltre qui se donne à la plus eslevée personne de nostre Estat, qui est le Roy, & se donne aussi au Vulgaire, comme aux Marchands, & ne touche point ceux d'entre-deux. Les femmes de qualité, on les nomme *Dames*, les moyennes Damoiselles, & *Dames* encore celles de la plus basse marche. Les *Daiz* qu'on estend sur les tables, ne sont permis qu'aux maisons des Princes & aux Tavernes. Democritus disoit, [2] que les dieux & les bestes avoient les sentimens plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoutrement les jours de deuil, & les jours de feste.

Un même effet produit par la peur, & par un extrême ardeur de courage.

Il est certain que la peur extreme, & l'extreme ardeur de courage troublent également le ventre, & le laschent. Le [3] saubriquet de *Tremblant*, duquel le XII. Roy de Navarre *Sancho* fut surnommé, aprend que la hardiesse aussi bien que la peur engendrent du tremoussement aux membres. Ceux qui armoient ou luy ou quelque autre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rasseurer, appetissans le danger auquel il s'alloit jetter : *Vous me cognoissez mal*, leur dit-il : *Si ma chair sçavoit jusques où mon courage la portera tantost, elle se transiroit tout à plat.*

La foiblesse qui nous vient de froideur, & [4] desgoutement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, & d'une chaleur desreglée.

L'extreme froideur & l'extreme chaleur cuisent & rotissent. Aristote dit que les cueux de plomb se fondent, & coulent de froid, & de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente.

Le desir & la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus & au dessous de la volupté.

Sagesse & ignorance parviennent aux mêmes fins.

La bestise & la sagesse se rencontrent en mesme poinct de sentiment & de resolution à la souffrance des accidens humains. Les

2 Plutarque. *De Placitis Philosophorum* : L. iv. c. 10.

3 Ou *Soubriquet* : mais aujourd'hui nous disons *Sobriquet*.

4 Au lieu de *Desgoustement* nous disons à présent *dégout* : mais dans Nicot on ne trouve que *desgoustement* : Le Miel, *dit-il*, engendre un desgoustement, *Mel creat fastidium.*

Sages

Sages gourmandent & commandent le mal, & les autres l'ignorent : ceux-cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidens, les autres au delà : lesquels apres en avoir bien poisé & consideré les qualitez, les avoir mesurez & jugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus, par la force d'un vigoureux courage : Ils les desdaignent & foulent aux pieds, ayant une ame forte & solide, contre laquelle les traicts de la fortune venant à donner, il est force qu'ils rejalissent & s'esmoussent, trouvant un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression. L'ordinaire & moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez : qui est de ceux qui apperçoivent les maux, les sentent, & ne les peuvent supporter.

L'enfance & la decrepitude se rencontrent en imbecillité de cerveau. L'avarice & la profusion en pareil desir d'attirer & d'acquerir.

Deux especes d'ignorance.

Il se peut dire avec apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une autre doctorale, qui vient apres la science : ignorance que la science fait & engendre, tout ainsi comme elle deffait & destruit la premiere.

Esprits simples, propres à devenir bons Chrétiens.

Des Esprits simples, moins curieux & moins instruits, il s'en fait de bons Chrestiens, qui par reverence & obeïssance, croyent simplement, & se mantiennent sous les loix.

Esprits mediocres, sujets à s'égarer.

En la moyenne vigueur des Esprits, & moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions : ils suivent l'apparence du premier sens : & ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie & bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardans à nous, qui n'y sommes pas instruits par estude.

Grands Esprits, Chrétiens les plus accomplis.

Les grands Esprits plus rassis & clairvoyans, font un autre genre de bien-croyans : lesquels par longue & religieuse investigation, penetrent une plus profonde & abstruse lumiere, és Escritures, & sentent le mysterieux & divin secret de nostre police Ecclesiastique. Pourtant en voyons-nous aucuns estre arrivez à ce dernier estage, par le second, avec merveilleux fruit, & confirmation : comme à l'extreme limite de la Chrestienne intelligence : & jouyr de leur victoire avec consolation, action de graces, reformation de mœurs, & grande modestie. Et en ce rang n'entens-je pas loger ces autres, qui pour se purger du soupçon de leur erreur passée, & pour nous as-

ſeurer d'eux, ſe rendent extremes, indiſcrets, & injuſtes, à la conduicte de noſtre cauſe, & la tachent d'infinis reproches de violence.

Les Payſans ſimples, & les Philoſophes, honnêtes gens.

Les payſans ſimples, ſont honneſtes gens : & honneſtes gens, les Philoſophes : ou, ſelon que noſtre temps les nomme, des natures fortes & claires, enrichies d'une large inſtruction de ſciences utiles, Les [5] meſtis, qui ont dedaigné le premier ſiege de l'ignorance des lettres, & n'ont peu joindre l'autre (le cul entre deux ſelles : deſquels je ſuis, & tant d'autres) ſont dangereux, ineptes, importuns : ceux-cy troublent le monde. Pourtant de ma part, je me recule tant que je puis, dans le prémier & naturel ſiege, d'où je me ſuis pour neant eſſayé de partir.

Poëſie populaire, comparable à la plus parfaite.

La poëſie populaire & purement naturelle, a des naïvetés & graces, par où elle ſe compare à la principale beauté de la poëſie parfaite ſelon l'art : comme il ſe void és villanelles de Gaſcongne & aux chanſons qu'on nous rapporte des *Nations qui n'ont cognoiſſance d'aucune ſcience, ny meſme d'eſcriture.

Poëſie mediocre, insupportable.

La poëſie mediocre, qui s'arreſte entre deux, eſt deſdaignée, ſans honneur & ſans prix. Mais parce qu'apres que le pas a eſté ouvert à l'eſprit, j'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions pris pour un exercice malaiſé & d'un rare ſubject, ce qui ne l'eſt aucunement : & qu'apres que noſtre invention a eſté eſchauffée, elle deſcouvre un nombre infiny de pareils exemples ; je n'en adjouſteray que cettuy-cy : que ſi ces *Eſſais* eſtoient dignes, qu'on en jugeaſt, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient guere aux Eſprits communs & vulgaires, ny guere aux ſinguliers & excellens : ceux-là n'y entendroient pas aſſez, ceux-cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

Jugement que Montaigne fait de ſon propre Ouvrage.

5 Proprement *Metiz* ſignifie *engendré de divers genres*, dit Nicot, *comme le Leopard d'un Lion & d'une Panthere : un Mulet d'une Jument & d'un Aſne.*



CHAPITRE LV.

Des Senteurs.

Sueur d'Alexandre repandoit une odeur agréable.

IL se dit d'aucuns, [1] comme d'*Alexandre le grand*, que leur sueur espandoit un' odeur souefve, par quelque rare & extraordinaire complexion : dequoy Plutarque & autres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire : & la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur. La douceur mesme des haleines plus pures, n'a rien de plus parfaict, que d'estre sans aucune odeur qui nous offense : comme sont celles des enfans bien sains. Voyla pourquoy, dit Plaute,

[2] *Mulier tùm benè olet, ubi nihil olet.*

Senteurs étrangeres à bon droit suspectes.

« La plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. » Et les bonnes senteurs estrangeres, on a raison de les tenir pour suspectes, à ceux qui s'en servent, & d'estimer qu'elles soyent employées pour couvrir quelque defaut naturel de ce costé-là. D'où naissent ces rencontres des Poëtes anciens, c'est puïr, que sentir bon.

[a] *Rides nos, Coracine, nil olentes :*
Malo quàm benè olere, nil olere. Et ailleurs,
[b] *Posthume, non benè olet, qui benè semper olet.*

J'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs, & hay outre mesure les mauvaises, que je tire de plus loing que tout autre :

[c] *Namque sagaciùs unus odoror,*
Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
Quàm canis acer ubi lateat sus.

Les senteurs plus simples & naturelles, me semblent plus agreables.

1 Plutarque dans la *Vie d'Alexandre :* ch. 1.

2 *Plautus :* Mostell. Act. 1. Sc. 3. *vs.* 117. Il y a dans Plaute ----- *Ecastor mulier rectè olet, cùm nihil olet.*

a Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé : & moi, j'aime mieux ne rien sentir, que de sentir bon. *Martial.* L. vi. Epigr. 55. *vs.* 4. 5.

b *Et qui toujours sent bon, Posthumus, sent mauvais.* Id. L. ii. Epigr. 12. *vs.* 4.

c Car je sens plus finement les mauvaises odeurs, qu'un Chien d'excellent nez ne flaire la bauge d'un Sanglier. *Horat.* Epod. L. vi. Od. 12. *vs.* 4, *&c.*

Et touche ce soing principalement les Dames. En la plus espesse Barbarie, les femmes Scythes, apres s'estre lavées, se saupoudrent & encroustent tout le corps & le visage, de certaine drogue, qui naist en leur terroir, odoriferante. Et pour approcher les hommes, ayans osté ce fard, elles s'en trouvent & polies & parfumées. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, & combien j'ay la peau propre à s'en abreuver. Celuy qui se plaint de Nature dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort : car elles se portent elles-mesmes. Mais à moy particulierement, les moustaches que j'ay pleines, m'en servent : si j'en approche mes gans, ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un jour : elles accusent le lieu d'où je viens. Les estroits baisers de la jeunesse, savoureux, gloutons & gluans, s'y colloient autrefois, & s'y tenoient plusieurs heures aprés. Et si pourtant je me trouve peu subject aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, & qui naissent de la contagion de l'air, & me suis sauvé de celles de mon temps, dequoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes, & en nos armées. On lit de Socrates, que n'estant jamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste, qui la tourmenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva jamais plus mal.

L'Usage de l'encens dans les Eglises sur quoi fondé.

Les Medecins pourroient (ce crois-je) tirer des odeurs, plus d'usage qu'ils ne font : car j'ay souvent apperçeu qu'elles me changent, & agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : Qui me fait approuver ce qu'on dit, que l'invention des encens & parfums aux Eglises, si ancienne & espandue en toutes Nations & Religions, regarde à cela, de nous resjouir, esveiller & purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Drogues odoriferantes mélées avec les viandes.

Je voudrois bien pour en juger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers, qui sçavent assaisonner les odeurs estrangeres, avec la saveur des viandes, comme on remarqua singulierement au service du Roy de [3] Thunes, qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avec l'Empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, en telle somptuosité, qu'un Paon, & deux Faisans se trouverent sur ses parties, revenir à cent ducats, pour les

3 Ou *Tunis.*

apprester selon leur maniere. Et quand on les despeçoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son Palais, & les ruës d'autour, estoient remplies d'une tres-soüefve vapeur, qui ne s'esvanouissoit pas si soudain. Le principal soin que j'aye à me loger, c'est de fuir l'air puant & pesanr. Ces belles Villes, *Venise* & *Paris*, alterent la faveur que je leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, 4 l'autre de sa bouë.

CHAPITRE LVI.

Des Prieres.

JE propose des fantaisies informes & irresolues, comme font ceux qui publient des questions doubteuses, à debattre aux escoles: non pour establir la verité, mais pour la chercher: Et les soubmets au jugement de ceux, à qui il touche de regler non seulement mes actions & mes escrits, mais encore mes pensées. Esgalement m'en sera acceptable & utile la condemnation, comme l'approbation, tenant pour absurde & impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux sainctes resolutions & prescriptions de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, en laquelle je meurs, & en laquelle je suis né. Et pourtant me remettant tousjours à l'authorité de leur censure, qui peut tout sur moy, je me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos: comme icy.

PATE-NOSTRE: Priere que les Chrétiens devroient constamment employer.

Je ne sçay si je me trompe: mais puis que par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte & dictée mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousjours semblé que nous en devions avoir l'usage plus ordinaire, que nous n'avons: Et si j'en estoy creu, à l'entrée & à l'issuë de nos tables, à nostre lever & coucher, & à toutes actions particulieres, ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, je voudroy que ce fust le

4 *Paris*, mais qui a été delivré de cet inconvenient, sous le Regne de LOUIS XIV. Il ne s'agit plus que de continuer à faire observer les Ordres qui ont été sagement établis pour cela.

Patenostre, que les Chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousjours. L'Eglise peut estendre & diversifier les prieres selon le besoin de nostre instruction : car je sçay bien que c'est tousjours mesme substance, & mesme chose : Mais on devoit donner à celle-là ce privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche : car il est certain qu'elle dit tout ce qu'il faut, & qu'elle est tres-propre à toutes occasions. C'est l'unique priere dequoy je me sers par tout, & la repete au lieu d'en changer. D'où il advient, que je n'en ay aussi bien en memoire, que cette-là.

Les hommes ne devroient pas invoquer Dieu indifferemment à toute occasion.

J'avoy presentement en la pensée, d'où nous venoit cett'erreur, de recourir à Dieu en tous nos desseins & entreprises, & l'appeller à toute sorte de besoing, & en quelque lieu que nostre foiblesse veut de l'aide, sans considerer si l'occasion est juste ou injuste ; & d'escrier son nom, & sa puissance, en quelque estat, & action que nous soyons, pour vitieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul & unique protecteur, & peut toutes choses à nous ayder : mais encore qu'il daigne nous honorer de cette douce alliance paternelle, il est pourtant autant juste, comme il est bon, & comme il est puissant : mais il use bien plus souvent de sa justice, que de son pouvoir, & nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon en ses Loix fait trois sortes d'injurieuse creance des Dieux, [1] *Qu'il n'y en ayt point, Qu'ils ne se meslent pas de nos affaires, Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes & sacrifices.* La premiere erreur, selon son advis, [2] ne dura jamais immuable en homme, depuis son enfance, jusques à sa vieillesse. Les deux suivantes peuvent souffrir de la constance.

Il faut avoir l'Ame nette, quand on prie Dieu.

Sa justice & sa puissance sont inseparables. Pour neant implorons-nous sa force en une mauvaise cause. Il faut avoir l'ame nette, au moins en ce moment, auquel nous le prions, & deschargée de passions vitieuses : autrement nous luy presentons nous-mesmes les verges, dequoy nous chastier. Au lieu de rabiller nostre faute, nous la redoublons, presentans à celuy, à qui nous avons à demander par-

1 *Plato*, De Legibus: L. x. ab initio, p. 664.

2 Τὸ μηδένα πώποτε λαβόντα ἐκ νέων ταύτην τὴν δόξαν περὶ Θεῶν ὡς οὐκ εἰσὶ, διατελέσαι πρὸς γῆρας μείναντα ἐν ταύτῃ τῇ διανοήσει. Τὰ δύο μέντοι πάθη περὶ Θεὸς μεῖναι, πολλοῖσι μὲν οὔ, μεῖναι δὲ οὖν τισί. *Id.* ibid. p. 665.

don, une affection pleine d'irreverence & de haine. Voyla pourquoy je ne louë pas volontiers ceux que je voy prier Dieu plus souvent & plus ordinairement, si les actions voisines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement & reformation:

[a] si nocturnus adulter
Tempora santonico velas adoperta cucullo.

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie execrable la devotion, semble estre aucunement plus condemnable, que celle d'un homme conforme à soy, & dissolu par tout. Pourtant refuse nostre Eglise tous les jours, la faveur de son entrée & societé, aux mœurs obstinées à quelque insigne malice.

Prier Dieu, seulement par coûtume, en quoi blâmable.

Nous prions par usage & par coustume: ou pour mieux dire, nous lisons ou prononçons nos prieres: ce n'est enfin que mine: Et me desplaist de voir faire trois signes de croix au *Benedicite*, autant à *Graces* (& plus m'en desplait-il de ce que c'est un signe que j'ai en reverence & continuel usage, mesmement quand je baaille) & cependant toutes les autres heures du jour, les voir occupées à la haine, l'avarice, l'injustice. Aux vices leur heure, son heure à Dieu, comme par compensation & composition. C'est miracle, de voir continuer des actions si diverses d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption & d'alteration aux confins mesmes, & passage de l'une à l'autre. Quelle prodigieuse conscience se peut donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une societé si accordante & si paisible, le crime & le juge? Un homme, de qui la paillardise, sans cesse regente la teste, & qui la juge tres-odieuse à la veuë divine, que dit-il à Dieu, quand il luy en parle? Il se rameine, mais soudain il rechoit. Si l'object de la divine justice, & sa presence frappoient, comme il dit, & chastioient son ame, pour courte qu'en fust la penitence, la crainte mesme y rejetteroit si souvent sa pensée, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices, qui sont habitués & acharnés en luy.

Ce qu'on doit juger des Prieres

Mais quoy! [3] ceux qui couchent une vie entiere, sur le fruit & emolument du peché, qu'ils sçavent mortel? Combien avons-nous

a Si tu cours la nuit en masque pour commettre des adulteres. *Juvenal.* Sat. viii. *vs.* 144.

3 *Mais que dire de ceux qui fondent tout le cours de leur vie sur le fruit du péché, qu'ils sçavent mortel?*

de ceux qui persistent dans de mauvaises habitudes, dont ils ne veulent point se defaire.

de mestiers & vacations receuës, dequoy l'essence est vicieuse ? Et celuy qui se confessant à moy, me recitoit, avoir tout un aage faict profession & les effects d'une religion damnable selon luy, & contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit & l'honneur de ses charges : comment patissoit-il ce discours en son courage ? De quel langage entretiennent-ils sur ce subject, la justice divine ? Leur repentance consistant en visible & maniable reparation, ils perdent & envers Dieu, & envers nous, le moyen de l'alleguer. Sont-ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction & sans repentance ? Je tien que de ces premiers il en va, comme de ceux-cy: mais l'obstination n'y est pas si aisée à convaincre. Cette contrarieté & volubilité d'opinion si soudaine, si violente, qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle. Ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie. Que l'imagination me sembloit fantastique, de ceux qui ces années passées, avoient en usage de reprocher tout chascun, en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion Catholique, que c'estoit à feinte: & tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans, d'avoir sa creance reformée à leur pied. Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade, qu'il ne se puisse croire au contraire: Et plus fascheuse encore, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere je ne sçay quelle disparité de fortune presente, aux esperances & menaces de la vie eternelle! Ils m'en peuvent croire: Si rien eust deu tenter ma jeunesse, l'ambition du hazard & difficulté, qui suivoient cette recente entreprise, y eust eu bonne part.

Pseaumes de David comment, & par qui doivent estre chantez.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire & indiscret des saintes & divines chansons, que le sainct Esprit a dicté en David. Il ne faut mesler Dieu en nos actions, qu'avecque reverence & attention pleine d'honneur & de respect. Cette voix est trop divine, pour n'avoir autre usage que d'exercer les poulmons, & plaire à nos oreilles. C'est de la conscience qu'elle doit estre produite, & non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garçon de boutique parmy ses vains & frivoles pensemens, s'en entretienne & s'en jouë. Ny n'est certes raison de voir tracasser par une salle, & par une cuisine, le

Sainct

Sainct Livre des sacrez mysteres de nostre creance. C'estoient autrefois mysteres, ce sont à present desduits & esbats. Ce n'est pas en passant, & tumultuairement, qu'il faut manier un estude si serieux & venerable. Ce doit estre une action destinée, & rassise, à laquelle on doit tousjours adjouster cette preface de nostre office, *sursùm corda*, & y apporter le corps mesme disposé en contenance, qui tesmoigne une particuliere attention & reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde : c'est l'estude des personnes qui y sont vouées, que Dieu y appelle : Les meschans, les ignorants s'y empirent. Ce n'est pas une histoire à conter : c'est une histoire à reverer, craindre & adorer. Plaisantes gens, qui pensent l'avoir rendue maniable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire ! Ne tient-il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils trouvent par escrit ? Diray-je plus ? Pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent. L'ignorance pure, & remise toute en autruy, estoit bien plus salutaire & plus sçavante, que n'est cette science verbale, & vaine, nourrice de presomption & de temerité. Je croy aussi que la liberté à chacun de dissiper une Parole si religieuse & importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de danger que d'utilité. Les Juifs, les Mahometans, & quasi tous autres, ont espousé, & reverent le langage, auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus, & en est deffenduë l'alteration & changement ; non sans apparence. Sçavons-nous bien qu'en Basque, & en Bretaigne, il y ayt des Juges assez, pour establir cette traduction faicte en leur langue ? L'Eglise universelle n'a point de jugement plus ardu à faire, & plus solemnel : En preschant & parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, & d'une parcelle : [4] ainsi ce n'est pas de mesme. L'un de nos Historiens Grecs accuse justement son siecle, de ce que les secrets de la religion Chrestienne estoient espandus emmy la place, és mains des moindres artisans : que chacun en pouvoit debattre & dire selon son sens : Et que ce nous devoit estre grande honte, nous qui par la grace de

4 C'est-à-dire, *ce n'est pas, par consequent, une chose à comparer avec une Traduction complete des Saintes Ecritures, par où l'on s'engage à fixer & à déterminer le sens de tout ce sacré Livre.* —— Avant que de décider en moi-même si cette paraphrase exprimoit le sens de Montagne, j'ai été consulter le Traducteur Anglois, mais j'ay trouvé qu'il avoit omis toute la periode depuis ces mots, *En prêchant & parlant*, &c. ce qui pourra me servir d'excuse, si ma paraphrase n'est point exacte.

Dieu, jouïſſons des purs myſteres de la pieté, de les laiſſer profaner en la bouche de perſonnes ignorantes & populaires, veu que les Gentils interdiſoient à Socrates, à Platon, & aux plus ſages, de s'enquerir & parler des choſes commiſes aux Preſtres de Delphes.[5] Dit auſſi, que les factions des Princes, ſur le ſubject de la Theologie, ſont armées non de zele, mais de cholere : Que le zele tient de la divine raiſon, & juſtice, ſe conduiſant ordonnément & moderément : mais qu'il ſe change en haine & envie : & produit au lieu du froment & du raiſin, de l'yvroye, & des orties, quand il eſt conduit d'une paſſion humaine. Et juſtement auſſi, cet autre, conſeillant l'Empereur Theodoſe, diſoit, les diſputes n'endormir pas tant les ſchiſmes de l'Egliſe, que les eſveiller, & animer les hereſies : Que partant il faloit fuïr toutes contentions & argumentations Dialectiques, & ſe rapporter nuement aux preſcriptions & formules de la foy, eſtablies par les anciens. Et l'Empereur Andronicus ayant rencontré en ſon Palais, des principaux hommes, aux priſes de parole, contre Lapodius, ſur un de nos points de grande importance, les tança, juſques à menacer de les jetter en la riviere, s'ils continuoyent. Les enfants & les femmes, en nos jours, regentent les hommes plus vieux & experimentez, ſur les loix Eccleſiaſtiques : Là où la premiere de celle de Platon[6] leur deffend de s'enquerir ſeulement de la raiſon des loix civiles, qui doivent tenir lieu d'ordonnances divines. Et permettant aux vieux, [7] d'en communiquer entre eux, & avec le Magiſtrat : il adjouſte, pourveu que ce ne ſoit en preſence des jeunes, & perſonnes profanes. Un Eveſque a laiſſé par eſcrit, qu'en l'autre bout du monde, il y a une Iſle, que les anciens nommoient [8] Dioſcoride : commode en fertilité de toutes ſortes d'arbres & fruits, & ſalubrité d'air : de laquelle le peuple eſt Chreſtien, ayant des Egliſes & des Autels, qui ne ſont parez que de

5 *Le même Hiſtorien dit auſſi, &c.*

6 *Plato*, de Legibus : L. 1. p. 569.

7 En cenſurant librement tout ce qu'ils y trouveront à reprendre, *par la raiſon qu'il eſt beau de voir ce qu'il y a de mauvais dans les choſes, cette connoiſſance donnant moyen de les redreſſer à quiconque examine ce qui eſt dit, non en critique malin, mais dans un eſprit d'équité :* οὐ γὰρ τόγε γνῶναί τι τῶν μὴ καλῶν, ἄτιμον, ἀλλ' ἔστιν ἐξ αὐτοῦ συμβαίνει γίγνεσθαι τῷ μὴ φθόνῳ τὰ λεγόμενα ἀλλ' εὐνοίᾳ δεχομένῳ. *Id.* Ibid.

8 C'eſt une Ile de la Mer Rouge : la même, à ce qu'on croit, que celle qu'on nomme aujourd'hui *Zocotora*. Voyez le Dictionaire de Bayle, à l'article DIOSCORIDE.

croix, ſans autres images : grand obſervateur de jeuſnes & de feſtes : exact payeur de diſmes aux Preſtres : & ſi chaſte, que nul d'eux ne peut cognoiſtre qu'une femme en ſa vie. Au demeurant, ſi content de ſa fortune, qu'au milieu de la mer, il ignore l'uſage des navires : & ſi ſimple, que de la Religion qu'il obſerve ſi ſoigneuſement, il n'en entend un ſeul mot. Choſe incroyable, à qui ne ſçauroit, les Payens ſi devots idolatres, ne cognoiſtre de leurs Dieux, que ſimplement le nom & la ſtatuë. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides [9], portoit ainſi,

O Jupiter, car de toy rien ſinon
Je ne connois ſeulement que le nom.

Theologie tient mieux ſon rang à part.

J'ay veu de mon temps, faire plainte d'aucuns Eſcrits, de ce qu'ils ſont purement humains & philoſophiques, ſans meſlange de Theologie. Qui diroit au contraire, (ce ne ſeroit pourtant ſans quelque raiſon) que la doctrine divine tient mieux ſon rang à part, comme Royne & dominatrice : Qu'elle doit eſtre principale par tout, point ſuffragante & ſubſidiaire : Et qu'à l'aventure ſe prendroient les exemples à la Grammaire, Rhetorique, Logique, plus ſortablement d'ailleurs que d'une ſi ſainte matiere ; comme auſſi les arguments des Theatres, jeux & ſpectacles publics : Que les raiſons divines ſe conſiderent plus venerablement & reveremment ſeules, & en leur ſtile, qu'appariées aux diſcours humains : Qu'il ſe voit plus ſouvent cette faute, que les Theologiens eſcrivent trop humainement, que cett'autre, que les humaniſtes eſcrivent trop peu theologalement : (La Philoſophie, dit Sainct Chryſoſtome, eſt pieça bannie de l'Eſcole ſaincte, comme ſervante inutile, & eſtimée indigne de voir ſeulement en paſſant de l'entrée, le ſacraire des ſaincts Threſors de la doctrine celeſte) Que le dire humain a ſes formes plus baſſes, & ne ſe doit ſervir de la dignité, majeſté, regence, du parler divin. Je luy laiſſe pour moy, dire, [b] *verbis indiſciplinatis, fortune, deſtinée, accident, heur, & malheur, & les Dieux*, & autres fraſes, ſelon ſa mode. Je propoſe les fantaſies, humaines & miennes, ſim-

9 Voyez Plutarque dans ſon Traité *De l'Amour*, ch. 12.

b *En termes vulgaires & non-conſacrez. Les deux mots Latins que je traduis ainſi, ſont pris de St. Auguſtin*, De Civit. Dei, L. x. c. 29.

plement comme humaines fantaſies, & ſeparement conſiderées : non comme arreſtées & reglées par l'ordonnance celeſte, incapable de doubte & d'altercation : Matiere d'opinion, non Matiere de foy : Ce que je diſcours ſelon moy, non ce que je croy ſelon Dieu : d'une façon laïque, non clericale : mais tousjours tres religieuſe : comme les enfants propoſent leurs eſſays, inſtruiſables, non inſtruiſants. Et ne diroit-on pas auſſi ſans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien reſervement d'eſcrire de la Religion, à tous autres qu'à ceux qui en font expreſſe profeſſion, n'auroit pas faute de quelque image d'utilité & de juſtice ; & à moy avec, peut-eſtre, de m'en taire.

Le nom de Dieu ne doit pas entrer dans nos propos communs.

On m'a dict que ceux meſmes, qui ne ſont pas des noſtres, deffendent pourtant entre eux l'uſage du nom de Dieu, en leurs propos communs. Ils ne veulent pas qu'on s'en ſerve par une maniere d'interjection, ou d'exclamation, ny pour teſmoignage, ny pour comparaiſon : en quoy je trouve qu'ils ont raiſon. Et en quelque maniere que ce ſoit, que nous appellons Dieu à noſtre commerce & ſocieté, il faut que ce ſoit ſerieuſement, & religieuſement.

Dieu doit être prié rarement, & pourquoi.

Il y a, ce me ſemble, en Xenophon un tel diſcours, où il montre que nous devons plus rarement prier Dieu : d'autant qu'il n'eſt pas aiſé, que nous puiſſions ſi ſouvent remettre noſtre ame, en cette aſſiette reglée, reformée, & devotieuſe, où il faut qu'elle ſoit pour ce faire : autrement nos prieres ne ſont pas ſeulement vaines & inutiles, mais vitieuſes. *Pardonne nous*, diſons-nous, *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offenſez*. Que diſons-nous par-là, ſinon que nous luy offrons noſtre ame exempte de vengeance & de rancune ? Toutesfois nous invoquons Dieu & ſon ayde, au complot de nos fautes, & le convions à l'injuſtice.

c *Quæ niſi ſeductis nequeas committere Divis.*

L'avaricieux le prie pour la conſervation vaine & ſuperflue de ſes

c *Demandant des choſes qu'on ne peut dire aux Dieux qu'en les prenant à part.* Perſe, *Sat.* ii. *vſ.* 4. Seneque a cenſuré fort ſolidement cette extravagance humaine : *Nunc*, dit-il, — *quanta dementia eſt hominum ? Turpiſſima vota Diis inſuſurrant : ſi quis admoverit aurem, conticeſcent ; & quod ſcire hominem nolunt, Deo narrant.* « Quelle eſt maintenant la folie des hommes ? « A voix baſſe ils font aux Dieux des prieres « execrables : & ſi quelqu'un vient les écouter, « ils ſe taiſent, découvrant librement à Dieu » ce qu'ils ne veulent pas qui ſoit ſçu des hom« mes. *Epiſt.* 10. in fine.

thresors : l'ambitieux pour ses victoires, & conduire de sa fortune : le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard & les difficultez, qui s'opposent à l'execution de ses meschantes entreprinses : ou le remercie de l'aisance qu'il a trouvé à [10] desgosiller un passant. Au pied de la maison, qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention & l'esperance pleine de cruauté, de luxure & d'avarice.

[d] *Hoc ipsum quo tu Jovis aurem impellere tentas,*
Dic agedum, Staio : proh Juppiter ! ô bone, clamet,
Juppiter ! at sese non clamet Juppiter ipse ?

La Royne de Navarre Marguerite, recite d'un jeune Prince, & encore qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, & coucher avec la femme d'un Advocat de Paris, son chemin s'addonnant au travers d'une Eglise, il ne passoit jamais en ce lieu sainct, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne fist ses prieres & oraisons. Je vous laisse à juger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employoit la faveur divine : Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion. Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traiter les matieres de la Theologie ? Une vraye priere, & une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peut tomber en une ame impure, & soubmise, lors mesmes, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance, pendant qu'il est dans le train du vice, il fait comme le coupeur de bourse, qui appelleroit la justice à son ayde, ou comme ceux qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

[e] *tacito mala vota susurro*
Concipimus.

Il est peu d'hommes qui ozassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu.

10 Ou *esgosiller*, comme on a mis dans les dern. Edit. *Desgosiller* ou *esgosiller* veut dire ici *égorger* : mais *desgosiller* est tout-à fait hors d'usage, & *esgosiller* n'est plus en usage dans ce sens-là.

d Dy à Staïus ce que tu voudrois obtenir de Jupiter : *Ah ! Jupiter !* s'écriera Staïus, *O bon Dieu, peut-on vous faire de telles demandes ?* Et crois-tu donc que Jupiter ne s'apostrophera pas aussi lui-même ? *Perse*, Sat. ii. *vs.* 21.

e Nous formons des vœux detestables que nous marmottons entre nos dents. *Lucan.* L. v. *vs.* 104, 105.

f Haud cuivis promptum est, murmúrque humiléſque ſuſurros
Tollere de templis, & aperto vivere voto.

Voyla pourquoy les Pythagoriens vouloyent qu'elles fuſſent publiques, & ouyes d'un chacun; afin qu'on ne le requiſt de choſe indecente & injuſte, comme celuy-là:

g clarè cùm dixit, Apollo,
Labra movet metuens audiri: pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da juſtum ſanctúmque videri,
Noctem peccatis, & fraudibus objice nubem.

Les Dieux punirent grievement les iniques vœux d'Oedipus en les luy ottroyant. Il avoit prié, que ſes enfants vuidaſſent entre eux par armes la ſucceſſion de ſon Eſtat; il fut ſi miſerable, de ſe voir pris au mot. Il ne faut pas demander, que toutes choſes ſuivent noſtre volonté, mais qu'elle ſuive la prudence.

Abus qu'on fait de la Priere.

Il ſemble, à la verité, que nous nous ſervons de nos prieres, comme d'un jargon, & comme ceux qui employent les paroles ſainctes & divines à des ſorcelleries & effects [11] magiciens: & que nous facions noſtre compte que ce ſoit de la contexture, ou ſon, ou ſuitte des mots, ou de noſtre contenance, que depende leur effect. Car ayans l'ame pleine de concupiſcence, non touchée de repentance, ny d'aucune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons preſenter ces paroles que la memoire preſte à noſtre langue: & eſperons en tirer une expiation de nos fautes. Il n'eſt rien ſi aiſé, ſi doux, & ſi favorable que la Loy divine: elle nous appelle à ſoy, ainſi fautiers & deteſtables comme nous ſommes: elle nous tend les bras, & nous reçoit en ſon giron, pour vilains, ords, & bourbeux, que nous ſoyons, & que nous ayons à eſtre à l'advenir. Mais encore en recompenſe, la faut-il regarder de bon œil: encore faut-il recevoir ce pardon avec action de graces: & au moins pour cet inſtant que nous nous addreſſons à elle, avoir l'ame deſplaiſante de

f Peu de gens ont le courage de bannir des Temples les prieres qui ſe font à voix baſſe, & d'y demander ouvertement aux Dieux ce qu'ils deſirent. *Perſe*, Sat. ii. *vſ.* 6, 7.

g Qui, après avoir invoqué Apollon d'une voix nette & diſtincte, dit tout bas, remuant à peine les levres de peur d'être entendu: *Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper: fai-moi paſſer pour homme juſte & irreprochable: Cache mes crimes & mes fourberies ſous les ombres d'une nuit obſcure.* Horat. Epiſt. 17. L. i. *vſ.* 59, &c.

11 Ou *magiques*, comme nous parlons aujourd'hui.

ſes fautes, & ennemie des paſſions qui nous ont pouſſé à l'offenſer. Ny les Dieux, ny les gens de bien, dict Platon, n'acceptent le preſent d'un meſchant:

> h *Immunis aram ſi tetigit manus,*
> *Non ſumptuoſa blandior hoſtia*
> *Mollibit averſos Penates,*
> *Farre pio & ſaliente micâ.*

h Si vous approchez de l'Autel avec des mains innocentes & pures, un peu de ſel & de farine mêlez enſemble, que vous offrirez à vos Dieux Penates, leur ſera tout auſſi agréable qu'une victime de grand prix. *Horat.* L. iii. od. 23. *vſ.* 17, *&c.*



CHAPITRE LVII.

De l'aage.

Age de Caton quand il se tua.

JE ne puis recevoir la façon, dequoy nous establissons la durée de nostre vie. Je voy que les Sages l'accoursissent bien fort au prix de la commune opinion. *Comment*, dit le jeune Caton, à ceux qui le vouloyent empescher de se tuer, *suis-je à cette heure en aage, où l'on me puisse reprocher d'abandonner trop tost la vie?* Si n'avoit-il que [1] quarante & huict ans. Il estimoit cet aage-là bien meur & bien avancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceux qui s'entretiennent de ce que je ne sçay quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques années au delà, ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidens, ausquels chacun de nous est en bute par une naturelle subjection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est-ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces, que l'extreme vieillesse apporte, & de se proposer ce but à nostre durée : veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, & la moins en usage? Nous l'appellons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature, de voir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estoufer d'un naufrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie, & comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à tous ses inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doit à l'aventure appeller plustost naturel, ce qui est general, commun, & universel.

Quel est le cour naturel de la Vie de l'homme.

Mourir de vieillesse, chose singuliere & extraordinaire.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere & extraordinaire, & d'autant moins naturelle que les autres : c'est la derniere & extreme sorte de mourir : plus elle est esloignée de nous, d'au-

1 Plutarque dans la Vie de *Caton d'Utique* : c h. 20.

tant

tant est-elle moins esperable. C'est bien la borne, au delà de laquelle nous n'irons pas, & qu- la loy de nature a prescript, pour n'estre point outre-passée : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer jusques là. C'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere, à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses & difficultez qu'elle a jetté entre deux, en cette longue carriere. Par ainsi mon opinion est, de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gens arrivent. Puis que d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas jusques là, c'est signe que nous sommes bien avant. Et puis que nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne devons esperer d'aller guere outre. Ayant eschappé tant d'occasions de mourir, où nous voyons tresbucher le monde, nous devons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle-là qui nous maintient, & hors de l'usage commun, ne nous doit guere durer.

Les Loix ont accordé trop tard aux hommes le maniment de leurs affaires.

C'est un vice des Loix mesmes, d'avoir cette fausse imagination : elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ait vingt & cinq ans, & à peine conservera-il jusques lors le maniement de sa vie. Auguste retrancha cinq ans des anciennes ordonnances Romaines, & declara qu'il suffisoit à ceux qui prenoient charge de judicature, [2] d'avoir trente ans. Servius Tullius dispensa les Chevaliers qui avoient passé quarante sept ans des corvées de la guerre : Auguste les remit à quarante & cinq. De renvoyer les hommes [3] au sejour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Je serois d'advis qu'on estendist nostre vacation & occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publique : mais je trouve la faute en l'autre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. [4] Cettuy-cy avoit esté juge universel du Monde à dixneuf ans, & veut que pour juger de la place d'une goutiere, on en ait trente.

A vingt ans l'homme donne des preuves de ce qu'il est capable de faire.

Quant à moy j'estime que nos ames sont desnouées à vingt ans, ce qu'elles doivent estre, & qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront. Jamais ame qui n'ait donné, en cet aage-là, [5] arre bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez &

2 Suetone dans la Vie d'Auguste : §. 32.
3 *Au repos*, à la retraite.
4 Auguste.
5 *Il faut noter*, dit le bon Philippe de

vertus naturelles produisent dans ce terme-là, ou jamais, ce qu'elles ont de vigoureux & de beau.

Sé l'espino nou picquo quan nai,
A peno qué piquo giamai, disent-ils en Daulphiné.

Quel est l'âge capable des plus belles actions.

De toutes les belles actions humaines, qui sont venues à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, je penserois en avoir plus grande part, à nombrer celles qui ont esté produites & aux siecles anciens & au nostre, avant l'aage de trente ans, qu'aprés. Ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis-je pas dire en toute seureté, de celles de *Hannibal* & de *Scipion* son grand adversaire? La belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur jeunesse: grands hommes depuis au prix de touts autres, mais nullement au prix d'eux-mesmes. Quant à moy je tiens pour certain que depuis cet aage, & mon esprit & mon corps ont plus diminué, qu'augmenté; & plus reculé, qu'avancé. Il est possible qu'à ceux qui employênt bien le temps, la science & l'experience croissent avec la vie: mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, & autres parties bien plus nostres, plus importantes & essentielles, se fanissent & s'allanguissent.

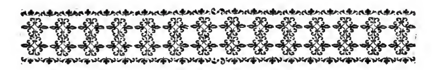
[a] *Ubi jàm validis quassatum est viribus ævi*
Corpus, & obtusis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirat linguáque, ménsque.

Tantost c'est le Corps qui se rend le premier à la vieillesse: parfois aussi c'est l'Ame: & en ay assez veu, qui ont eu la cervelle affoiblie, avant l'estomach & les jambes: Et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, & d'une obscure montre, d'autant est-il plus dangereux. Pour ce coup, je me plains des Loix, non pas dequoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais dequoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, & à combien d'escueils ordinaires & naturels elle est exposée, on n'en devroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oisiveté, & à l'apprentissage.

Comines, *que tous les hommes qui jamais ont esté grands, & fait grandes choses, ont commencé fort jeunes: & cela gist en la nourriture, ou vient de la grace de Dieu.* L. 1. ch. 10. *à la fin.*

a Lorsque le Corps est ruiné par les violentes secousses du Temps, & que les Membres ont perdu leur vigueur, l'Eprit s'affoiblit, la Langue & le Jugement extravaguent. *Lucret.* L. iii. *vs.* 452. *&c.*

FIN DU PREMIER LIVRE.



TABLE

DES PRINCIPALES MATIERES

Contenuës dans ce PREMIER VOLUME.

B.

C.

D.

L.

M.

N.

O.

P.

T.

V.

X.

Z.

Fin de la Table du Premier Tome.





